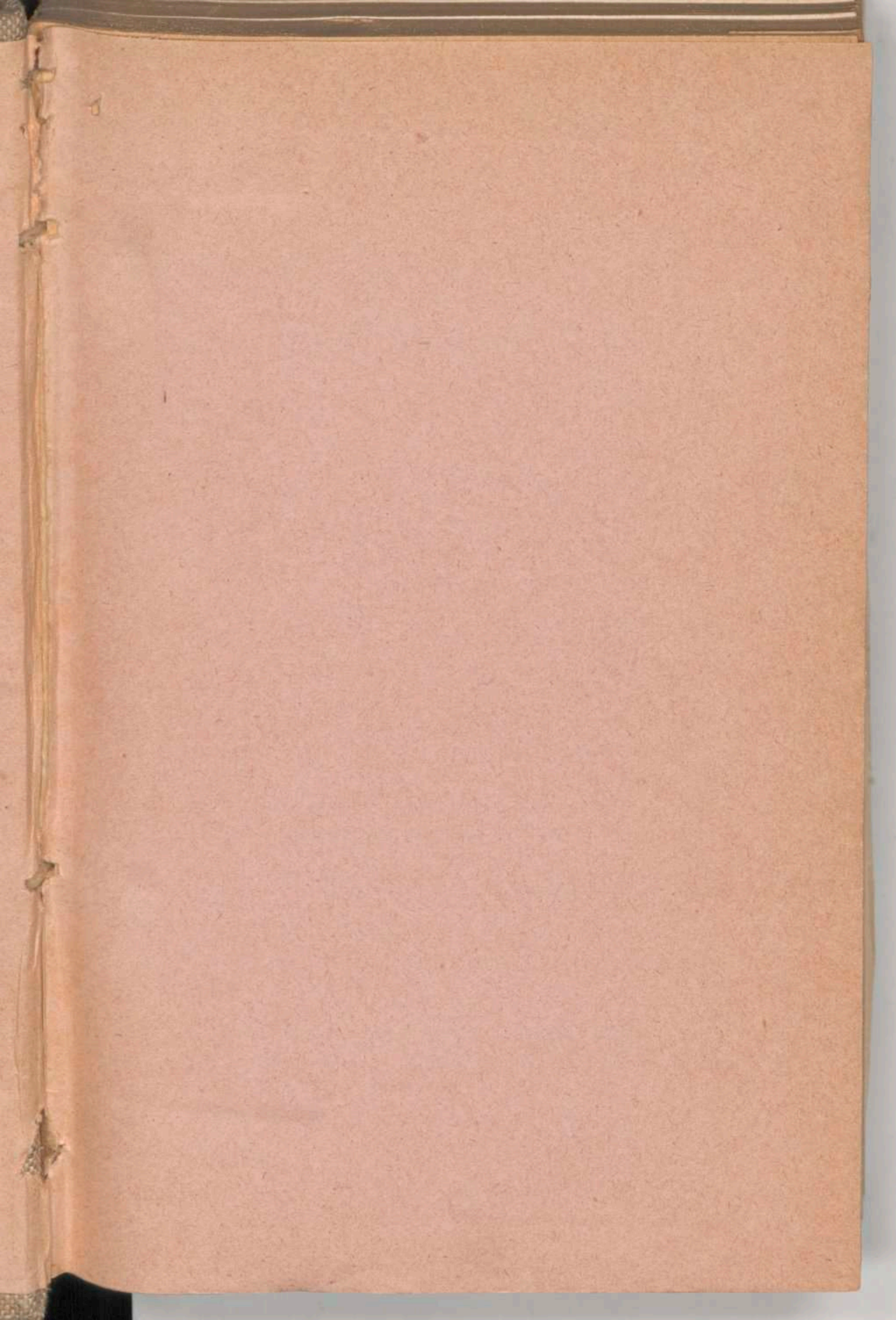
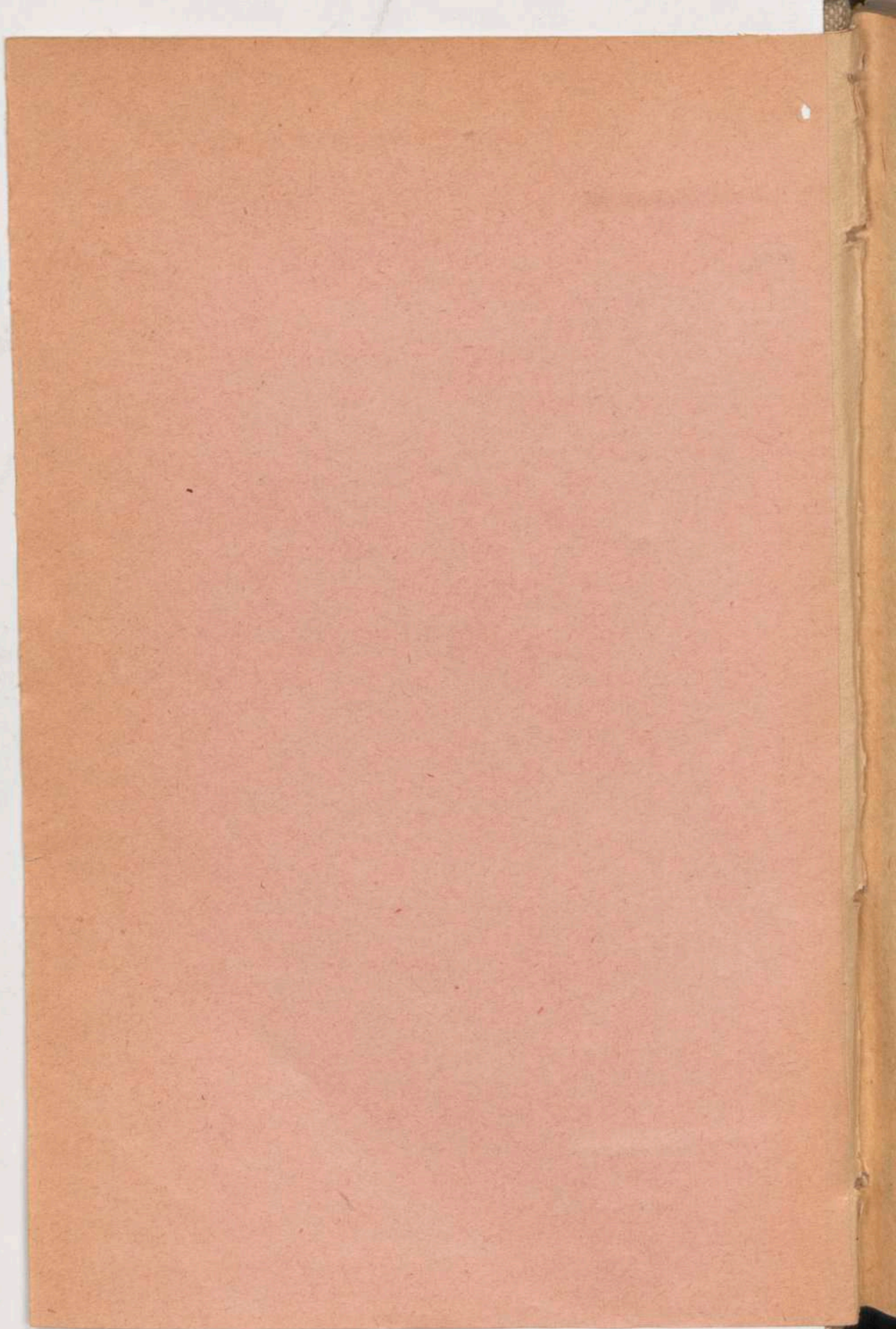


BDIC



21 00276927





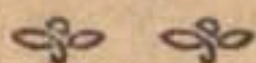
LA REVUE HEBDOMADAIRE

ET SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

FONDÉE EN 1891 PAR PLON-NOURRIT ET Cie, ÉDITEURS

DIRECTEUR : FRANÇOIS LE GRIX

RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN D'ELBÉE



PRIX DES ABONNEMENTS « A LA REVUE HEBDOMADAIRE »

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, DÉPARTEMENTS, COLONIES..	60 ^f »	34 ^f »	18 ^f »
ÉTRANGER..	75 ^f »	40 ^f »	22 ^f »

Abonnement d'un an payable en deux fois sur demande

35 francs A LA SOUSCRIPTION et 25 francs 6 MOIS APRÈS
POUR L'ÉTRANGER 45 francs et 30 francs

Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Prière d'adresser la correspondance, pour tout ce qui concerne les abonnements, à l'Administrateur de LA REVUE HEBDOMADAIRE, 8, rue Garancière, Paris.

On s'abonne aussi dans les librairies et dans les bureaux de poste de France et de l'étranger.

Il ne sera tenu compte d'une demande de changement d'adresse que si elle est accompagnée de 0 fr. 60 en timbres-poste.

PUBLICITÉ : S'adresser à MM. DE PLAS et ALEXANDRE, 7, rue Clauzel (TRUDAINE 27-11) et à LA REVUE HEBDOMADAIRE 8, rue Garancière, PARIS

Téléphone : Fleurus 12-53 — Chèque postal : 176-70

Les manuscrits non insérés
ne sont pas rendus.

LA REVUE HEBDOMADAIRE
ne publie que de l'inédit.

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre aux bureaux de la REVUE où ils restent à leur disposition pendant un an.

L'Alsace Française

REVUE HEBDOMADAIRE
D'ACTION NATIONALE

Indépendante et documentée, cette publication apporte chaque semaine des informations précises sur la vie alsacienne et française.

Elle combat résolument les abus, la routine, l'inertie.

Elle défend les institutions et les coutumes régionales qui peuvent s'incorporer dans le régime et les mœurs nationales.

Elle soutient sans relâche, suivant une doctrine définie, la politique historique de la France sur le Rhin.

Son programme est :

**L'ALSACE PLUS PROSPÈRE PAR LA FRANCE
LA FRANCE PLUS FORTE PAR L'ALSACE!**

Fondateur : DOCTEUR P. BUCHER — Rédacteur en chef : JULES-ALBERT JAEGER

Bureaux : 6, rue du Cercle, à STRASBOURG. Tél. 9-49.

Abonnement : France, un an.... 35 fr. — Étranger, un an.... 52 fr.
— six mois. 18 fr. — — six mois. 26 fr.

Abonnement de bienveillance : 100 fr. — Abonnement permanent : 500 fr.

L'ALSACE FRANÇAISE paraît tous les samedis, depuis le 1^{er} janvier 1921. Elle s'est assuré le concours des écrivains et des hommes politiques les plus éminents, parmi lesquels il faut citer :

M. Raymond POINCARÉ, ancien président de la République, et
MM. Maurice BARRÈS, René BAZIN, Henry BORDEAUX et René
DOUMIC, de l'Académie française,

ainsi que :

Mmes la comtesse DE NOAILLES, Adolphe BRISSON, A. MOLLARD-WEISS,
H. ROSNOBLET-SCHUTZENBERGER ;

MM. Lucien DESCAVES, de l'Académie Goncourt ; Léon AUSCHER, Jacques
BAINVILLE, Georges BERGNER, Georges BLONDEL, Jean BRUNHES, Victor CAMBON,
A. DETŒUF, Georges DELAHACHE, Georges DUHAMEL, Marcel DUNAN, Frédéric
ECCARD, Henri GALLI, Max HERMANT, André HALLAYS, Raymond KŒCHLIN,
Gustave LANSON, M.-A. LEBLOND, Hugues LE ROUX, André LICHTENBERGER,
Henri LICHTENBERGER, Louis MADELIN, Albert MILHAUD, Jean SCHLUMBERGER,
Gustave SCHLUMBERGER, Charles SCHMIDT, Edouard SCHURÉ, Jean et Jérôme
THARAUD, Benjamin VALLOTTON.

Plusieurs maîtres éminents de l'Université de France prêteront leur collaboration à *l'Alsace Française*.

Les Français qui désirent être au courant de la vie régionale en Alsace et en Lorraine, de l'activité de notre pays en Rhénanie et dans la Sarre, de l'évolution de la politique allemande, doivent suivre chaque semaine cette publication. Son prix d'abonnement est le **moins élevé** de tous les périodiques hebdomadaires français.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

TRENTE-QUATRIÈME ANNÉE

TOME I. — JANVIER 1925



PARIS

8, RUE GARANCIÈRE — 6°

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET C^{ie}, 8, RUE GARANCIÈRE.

MADAME DE LA FAYETTE

ET MADAME

Le petit chef-d'œuvre de Mme de La Fayette, dont nous faisons en ce moment imprimer une nouvelle édition (1), mériterait, si elles étaient conséquentes, de prendre place dans la bibliothèque des personnes qui se piquent d'aimer *la Princesse de Clèves* et les tragédies de Racine, sur le même rayon que ces très célèbres ouvrages. Par le sujet qui y est traité, *l'Histoire de Madame Henriette d'Angleterre* n'est pas, en effet, sans analogie avec l'histoire de Bérénice, et ce n'est pas d'aujourd'hui que des critiques avisés ont signalé, après MM. d'Haussonville et André Beaunier, le ton racinien de cet écrit, si convenable au portrait d'une princesse qu'Andromaque, la première, avait fait pleurer.

On peut le lire aussi comme un roman, ou, pour traduire au mieux notre pensée, comme le canevas d'un roman sur les jeunes années du règne de Louis XIV, dont l'auteur n'aurait pas encore affublé de noms de fantaisie les personnages, ainsi qu'il sied à qui s'avise de peindre des contemporains, et ainsi que Mme de La Fayette le fit dans sa nouvelle de *Mademoiselle de Montpensier*, où elle paraît bien avoir prêté les sentiments de Louis XIV, de Madame et de son mari à des héros imagi-

(1) *Histoire de Mme Henriette d'Angleterre*, par Mme DE LA FAYETTE, un vol., à paraître prochainement chez Rieder.

naires, empruntés à la vieille cour des Valois. Toutefois, et parce que nous préférons toujours la vérité non voilée et les récits les plus dénués d'ornementations romanesques, *l'Histoire de Madame Henriette* garde pour nous une saveur particulière, d'être un témoignage direct, et de l'un des observateurs le mieux placé, le plus désintéressé aussi des mœurs de la jeune cour de France dans les premiers temps du grand règne.

C'est, en effet, d'après les confidences et à la propre requête de l'héroïne que Mme de La Fayette a écrit les deux tiers de ce petit livre, où Madame elle-même a, en quelques endroits, mis la main. Quoiqu'elle fût de dix ans plus âgée que la princesse, Mme de La Fayette était devenue son amie, bien avant que les hasards de la politique eussent fait, de la petite-fille d'Henri IV, de la malheureuse fille de Charles I^{er}, par son mariage avec Monsieur, Philippe, duc d'Orléans, la conquérante belle-sœur du grand roi. Quand elle n'était encore qu'une petite princesse exilée, arrachée aux douceurs du trône par le malheur de sa famille et la dureté des révolutions, Henriette avait suivi sa mère, ci-devant reine d'Angleterre, au couvent des Visitandines de Chaillot, dont la supérieure se trouvait être la belle-sœur du futur auteur de *la Princesse de Clèves*. C'est là que Mme de La Fayette connut celle dont elle devait retracer la vie et recueillir, presque entre ses bras, prématurément, le dernier soupir.

« Cette connaissance, a-t-elle écrit, me donna l'honneur de sa familiarité ; en sorte que quand elle fut mariée, j'eus toutes les entrées particulières chez elle, et qu'elle me témoigna jusqu'à sa mort beaucoup de bonté et eut beaucoup d'égards pour moi. »

Dans la tristesse des années difficiles, comme, après son élévation, dans le tourbillon des années heureuses, c'est par son bonheur que Mme de La Fayette avait été agréable à la princesse : celle-ci lui savait gré de son mé-

rite, fondé sur la plus ferme des raisons, et comme c'était, au dire de l'intéressée elle-même, « un mérite si sérieux en apparence qu'il ne semblait pas qu'il dût plaire à une princesse aussi jeune que Madame, » la sympathie d'Henriette d'Angleterre pour Mme de La Fayette est à leur honneur à toutes deux. Sans ambition ni légèreté dans une cour toute remplie par le plaisir et par l'intrigue, Mme de La Fayette ne paraît y avoir été placée au premier rang que pour y pouvoir exercer ses pénétrantes qualités d'observateur. Mais elle ne l'y fut et ne s'y maintint que par la faveur de Madame, et c'est l'éloge de celle-ci d'avoir, au milieu de tant de folies, rendu un si délicat hommage au mérite. Le trait est à retenir, et n'est pas unique, dans la vie de Mme Henriette. On sait le cas qu'elle faisait de Racine, de Molière et de La Fontaine, qui tous, l'ont célébrée avec une juste reconnaissance. Il est très certain que c'est elle, par son intelligente sympathie, qui assura aux jeunes lettres de 1660 une si décisive audience, et introduisit à la cour, par la finesse de son goût et le charme de son esprit, cette perfection de manières et de ton qui ne durèrent pas plus qu'elle. La Fare a remarqué, au moment même, qu'après sa disparition, le goût des choses de l'esprit commença de baisser beaucoup et qu'« en perdant cette princesse, la cour perdait la seule personne de son rang qui était capable d'aimer et de distinguer le mérite ; et que ce n'a été, depuis sa mort, que jeu, confusion et impolitesse (1) ».

Et de fait, elle était charmante. Tous les contemporains s'accordent sur ce point. La voici, peinte par l'abbé de Choisy : « Elle avait les yeux noirs, vifs et pleins du feu contagieux que les hommes ne sauraient fixement

(1) On peut regretter que dans son petit livre, si joli et d'un tour si délicatement adapté au modèle qu'elle avait à peindre, Mme de La Fayette n'ait rien dit du goût qu'avait Mme Henriette à l'égard des choses de l'esprit. Il y a lieu toutefois de faire observer que cet ouvrage était moins fait, dans leur dessein à toutes deux, pour tracer un portrait complet de Madame, qu'afin de laisser une justification de sa conduite.

observer sans en ressentir l'effet ; ses yeux paraissaient eux-mêmes atteints du désir de ceux qui les regardaient. Jamais princesse ne fut si touchante, ni n'eut autant qu'elle l'air de vouloir bien que l'on fût charmé du plaisir de la voir. » Daniel de Cosnac, évêque de Valence, cité par Sainte-Beuve, a finement noté ce trait, qui, par son gracieux mélange de faiblesse et de fierté, donne à cette royale figure une inflexion si adoucie et si humaine : « Elle avait une certaine hauteur d'âme qui se ressentait de son origine, et qui lui faisait envisager un devoir comme une bassesse... On eût dit qu'elle s'appropriait les cœurs au lieu de les laisser en commun, et c'est ce qui a aisément donné sujet de croire qu'elle était bien aise de plaire à tout le monde et d'engager toutes sortes de personnes. » La Fontaine dit qu'elle avait reçu des Grâces le don de plaire ; et quand il a trouvé le trait charmant : « Et la grâce plus belle encor que la beauté, » il ne faut pas mettre en doute qu'il n'ait d'abord songé à l'agrément le plus particulier de Madame, qui, peut-être, n'était pas jolie. Louis XIV, avant de l'aimer, la jugeait trop maigre, étant jeune fille, et se défendait de se plaire auprès d'elle, disant qu'il n'avait pas de goût pour les os des Saints Innocents. Il est probable aussi que la réussite seyait à Madame et que le triomphe la fit épanouir. Jusqu'à la Princesse Palatine, qui pouvait être sujette à caution, puisqu'elle devint, après la mort de Madame, la seconde femme de Monsieur, lui est indulgente : « Feue Madame, dit-elle, a été extrêmement malheureuse. C'est qu'elle s'est trop fiée à des gens qui l'ont trahie, elle a eu plus de malheur que de tort, ayant eu affaire à des gens trop méchants... Jeune, gentille et pleine de grâce... entourée des plus grandes coquettes du monde, qui toutes étaient les maîtresses et ses plus grandes ennemies et ne cherchaient qu'à la précipiter dans le malheur et à la brouiller avec Monsieur... »

Mais, autant que Mme de La Fayette, c'est l'anonyme

auteur de l'*Histoire galante de Madame*, si souvent cité, qui semble bien avoir trouvé la touche la plus heureuse à rendre encore après deux siècles et demi, son portrait si délicieux : « Elle a, dit-il, un certain air languissant et quand elle parle à quelqu'un, comme elle est toute aimable, on dirait qu'elle demande le cœur, quelque indifférente chose qu'elle puisse dire du reste. »

*
*
*

C'est la reine mère, Anne d'Autriche, qui eut l'idée de marier son second fils, Philippe, à Henriette, après la restauration de son frère Charles II sur le trône d'Angleterre. On ne pouvait trouver un homme moins propre à faire un mari. Beau, d'ailleurs, mais « d'une beauté et d'une taille plus convenable à une princesse qu'à un prince », « idolâtré de lui-même », l'air d'une fille, perché sur de hauts talons pour surélever sa petitesse, prenant plaisir à se farder et à se déguiser en femme, comme l'abbé d'Entraques ou Choisy, entouré de mauvais sujets dont il devait donner, pour son malheur, la périlleuse compagnie à la jeune Madame, on ne saurait dépeindre plus exactement Philippe d'Orléans et ses mœurs singulières que ne l'a fait, d'une touche voilée et qui dit tout, quoiqu'elle semble posée à peine, Mme de La Fayette en quelques mots : « le miracle d'enflammer le cœur de ce prince n'étant réservé à aucune femme du monde. » Il est vrai qu'au début de son mariage, charmé d'un plaisir si nouveau, Monsieur « crut être en paradis ». L'illusion ne dura pas. Afin de donner une diversion à ses ennuis, Madame, dont la vie avait été jusque-là morose, se livra toute aux agréments du monde. Le Palais-Royal, Versailles, Dampierre, Fontainebleau la virent briller dans sa fleur, et comme elle brillait au premier rang, chacun la trouva non pareille. Déjà, n'étant encore que fiancée, elle paraît bien avoir tourné la tête d'un ami de

Monsieur, le comte de Guiche, fils du maréchal de Grammont, homme à bonnes fortunes de toutes sortes, cavalier séduisant, mais assez peu recommandable, et pour le moins fort peu discret, s'il en faut croire ce que dit de lui Primi Visconti dans ses *Mémoires* (1). Monsieur ne voyait aucun mal à l'amitié de sa femme et de son ami favori ; même, il prenait un plaisir ambigu à vanter sa beauté devant lui, et, par la suite, il dut sans doute être imprudent. On lit en effet dans les *Mémoires* de la Princesse Palatine, déjà citée : « Monsieur a été lui-même cause de l'intrigue que Madame a eue avec le comte de Guiche... Monsieur pria instamment Madame d'avoir de l'affection pour le comte de Guiche... Le comte mit tous ses soins à plaire à Madame et à s'en faire aimer... »

Cependant, Madame allait courir un plus pressant danger. Dans son délaissement, la seule affection sérieuse qu'elle rencontra fut celle du roi, son beau-frère, en qui, pour la première fois, peut-être, elle voyait un homme enfin. Au milieu des fêtes de la cour, si brillante à l'aube du règne, le jeune éclat de Louis XIV éblouit aisément cette jeune femme dont la pauvre jeunesse avait été si ennuyée lors de sa réclusion de Chaillot. Sur les débuts du tendre sentiment de Madame et du roi, Mme de La

(1) ...Quand je vis le comte de Guiche, je le trouvai présomptueux et il me parut un de ces hommes fantasques qui, en méprisant Dieu et les saints, se donnent de l'ascendant sur tous... Le comte faisait un grand ravage parmi les femmes... Se trouvant au jeu de la reine, où il y a cercle, les princesses et les duchesses étant assises autour de la reine, alors que les autres personnes restent debout, le comte sentit que la main d'une dame, son amie, était occupée dans un endroit qu'il convient de taire par modestie et qu'il couvrait avec son chapeau ; observant que la dame tournait la tête, il leva malicieusement son chapeau. Tous les assistants s'étant mis à rire et à chuchoter, je vous laisse à penser comme la pauvre vrette demeura confuse. Il faisait chaque jour de pareilles trahisons aux dames, et cependant elles ne cessaient de le rechercher. Feue Madame s'était amourachée de lui. Le roi avait dit à Monsieur de le faire jeter par la fenêtre s'il se trouvait avec elle. Une fois, le coup se serait produit si le comte ne s'était pas caché dans une cheminée... PRIMI VISCONTI, *Mémoires sur la cour de Louis XIV*. (Calmann Lévy, un volume, 1908.)

Fayette a écrit une page charmante, discrètement nuancée avec beaucoup de finesse et de grâce. « Elle ne pensa plus qu'à plaire au roi comme belle-sœur ; je crois qu'elle lui plut d'une autre manière, je crois aussi qu'elle pensa qu'il ne lui plaisait que comme beau-frère, quoiqu'il lui plût peut-être davantage ; mais enfin, comme ils étaient tous deux infiniment aimables, et tous deux nés avec des dispositions galantes, qu'ils se voyaient tous les jours au milieu des plaisirs et des divertissements, il parut aux yeux de tout le monde qu'ils avaient l'un pour l'autre cet agrément qui précède d'ordinaire les grandes passions... » Mais Sainte-Beuve a observé que toutes ces grandes et demi-passions allumées autour de Madame par ses yeux trop beaux (1) n'aboutissent pas. C'est, il est vrai, qu'à la cour, bien des ambitions travaillaient sourdement à l'encontre des désirs du roi — que beaucoup de belles eussent aimé séduire, cependant que la reine mère ne voyait pas d'un trop bon œil l'empire que n'eût pas manqué de prendre sur lui la jeune sœur du roi d'Angleterre, si elle fût devenue sa maîtresse. Monsieur fut sans doute prévenu par sa mère de la trop grande intimité du roi son frère avec sa femme. Pour cacher leurs amours aux yeux d'un monde dont l'unique affaire, à la cour, était de tout comprendre afin de ne rien ignorer des choses qui pouvaient entr'ouvrir à l'espérance de chacun les voies qui donnent accès près du prince, Madame et le roi décidèrent de recourir au stratagème accoutumé : le roi ferait semblant d'aimer ailleurs, et son choix se porta sur une des filles d'honneur de Madame, Louise de La Vallière, qui devait leur servir de chandelier. Louis se brûla, comme il arrive, à la chandelle, et La Vallière fut promue au rang de favorite. Madame, qui s'en aperçut, en eut assurément beaucoup de peine.

(1) Des yeux bleus, dit une Mme de Bregis, citée par M. André Beau-
nier. Mais on a lu précédemment que Choisy les avait vus noirs.

« Madame, écrit sa biographe, vit avec chagrin que le roi s'attachait véritablement à La Vallière. Ce n'est pas qu'elle en eût ce qu'on pourrait appeler de la jalousie ; mais elle eût été bien aise qu'il n'eût pas eu de véritable passion, et qu'il eût conservé pour elle une sorte d'attachement qui, sans avoir la violence de l'amour, en eût la complaisance et l'agrément. » C'est alors que Guiche entre en scène ; Guiche, qui ayant été amoureux de La Vallière avant qu'elle ne fût devenue la maîtresse du roi, crut apercevoir le moment opportun d'offrir à la princesse délaissée des consolations qui le vengeaient ; et qu'au milieu des méchancetés de la reine mère, des accès d'intempestive jalousie de Monsieur, des intrigues subalternes des filles d'honneur, des sournoiseries intéressées de la comtesse de Soissons et du marquis de Vardes, des calomnies du chevalier de Lorraine, et des arrière-pensées du roi, de qui la Palatine prétendait tenir qu'il favorisait les intrigues de Madame pour donner des occupations extra-politiques à Monsieur — commencent les malheurs d'Henriette (1).

*
* *

Ce sont ces malheurs délicats que Mme de La Fayette a entrepris de nous dépeindre, à la demande même de Madame, désireuse de se justifier sans doute autant qu'elle avait de goût pour les histoires bien écrites ; et, pour avoir lu probablement le seul livre qu'eût alors encore publié Mme de La Fayette, *l'Histoire de la princesse de Montpensier* (où elle avait déjà peut-être pu recon-

(1) « ...Saint-Cloud, où Madame se divertit assez mal avec ses amies... — Cette Madame est bien dé faite, l'on connaît qu'elle a quelque chagrin... — Cela (l'exil de Guiche) a fort affligé Madame ; cette princesse est fort déchue, il lui manque des dents, et ce qui lui en reste sont fort gâtées : sa taille se rend aussi difforme et elle commence de ressembler à sa mère... » MARQUIS DE SAINT-MAURICE, *Lettres sur la cour de Louis XIV*, (Calmann Lévy, 2 vol., 1912.)

naître quelques traits de son propre amour pour le roi, analogie déjà signalée par M. Beaunier) — elle savait que Mme de La Fayette écrivait bien.

L'Histoire de Madame Henriette n'est pas une apologie de cette princesse. Ce n'est pas non plus un portrait : Mme de La Fayette aurait eu garde de tout dire (1) ; mais son art est si fin qu'il laisse apercevoir entre les lignes bien des choses que sa sympathie tourne d'ailleurs complètement à l'avantage de Madame, sous les yeux de laquelle fut écrit ce petit roman. Elle l'écrivit en deux fois. Une première partie, en 1664, après que les manœuvres de Vardes et les folies de Guiche eurent contraint ce dernier, « qui ne trouvait rien de plus beau que de tout hasarder, » à aller faire oublier ses imprudences, le temps d'une campagne chez les Moscovites, où d'ailleurs il se couvrit de gloire (2) ; la seconde, en 1669, pendant les couches de Madame, à Saint-Cloud. Ces circonstances éclairent bien les mélancoliques dessous de la grandeur ; et voilà le jour sous lequel il convient de lire ces pages si simples, si aisées : en imaginant ces deux

(1) « C'était un ouvrage assez difficile, écrit-elle, que de tourner la vérité en de certains endroits d'une manière qui la fit connaître et qui ne fût pas néanmoins offensante ni désagréable à la princesse. »

(2) Mme la duchesse de Clermont-Tonnerre a, dans des archives de famille, retrouvé une curieuse relation de ce voyage du comte de Guiche, écrite à l'époque même, de la main de son jeune frère Grammont, qui accompagna son aîné dans ses aventures à la cour du roi de Pologne et ses combats contre les Moscovites. Le récit qu'il en rapporta est fort amusant, alerte, spirituel. « Que faire, avec du courage et de l'ambition ? Aller visiter le Vatican, la colonne de Trajan à Rome, et le reste des antiquités de l'Italie était une chose qui lui paraissait odieuse, et le personnage d'un voyageur ordinaire, que la simple curiosité de voir des clochers même, ne convenait point à un caractère d'esprit aussi élevé que le sien... Il préféra d'aller chercher la guerre au bout du monde... » C'est vingt pages de notes de ce ton qu'il faudrait mettre au bas de la petite phrase où Mme de La Fayette écrit que le comte de Guiche « s'exposa à de grands périls dans la guerre contre les Moscovites, il y reçut même un coup dans l'estomac qui l'eût tué sans doute sans un portrait de Madame qu'il portait dans une fort grosse boîte, qui reçut le coup et qui en fut toute brisée »... Voir la relation de Grammont dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1922...

femmes amies malgré l'inégalité de leurs rangs, la jeune princesse de vingt ans rendue à sa solitude par l'exil de l'homme qu'elle aime ou par les fonctions naturelles de sa condition de femme, ouvrant son cœur charmant à sa confidente plus âgée, la seule qu'elle puisse aimer dans cette cour pleine d'embûches, la seule dont elle connaisse le désintéressement, la sagesse et le bon conseil, et dont elle estime la raison comme elle en a su discerner, dès la première page écrite, le talent ; l'autre écoutant et faisant la lumière dans les ténèbres incertaines de ce cœur ; telles qu'on aime enfin à se les représenter toutes deux, retirées dans la chambre de la princesse, celle-ci dans l'attitude habituelle à sa confiance, allongée par terre sur des coussins, la tête reposant sur les genoux de son amie, ainsi qu'elle sommeillait au jour de sa mort, quand elle fut saisie soudain du mal qui l'allait si rapidement enlever.

Cependant, si pleines d'enseignements sur les manèges de la cour, si pénétrantes qu'elles soient par la justesse du coup d'œil ; avec quelque subtilité d'esprit qu'elles distinguent, dans les intrigues incessantes des amoureuses et des ambitieux, les mobiles secrets de chacun ; avec quelque naturelle aisance et bienséance qu'elles décrivent les noirceurs compliquées des comparses intéressés à la perte de Madame, ces deux premières parties du livre me semblent singulièrement dépassées en intérêt et en émotion par les trente dernières pages où, quinze années après l'événement, Mme de La Fayette, reprenant son manuscrit interrompu, s'est donné pour pieuse mission, à l'égard de l'amie disparue, de le terminer en retraçant d'une plume qui tremblait encore, la pathétique mort de Madame, dans un récit d'une simplicité si forte qu'il passe en grandeur même les pages pourtant si belles, mais théâtrales, de Bossuet.

Il se peut que Madame ait été légère, et, par sa conduite, ait favorisé les incartades du comte de Guiche, que Monsieur manqua, paraît-il, de surprendre chez elle un

jour, si bien qu'on dut cacher dans une cheminée l'audacieux venu prendre congé de sa dame. Est-ce assez pour la croire coupable et souscrire au dur jugement de Brunetière, qui la dit frivole et perfide? Tout au plus devrait-on lui supposer l'étourderie de la jeunesse : au plus grave de son aventure avec Guiche, Mme de La Fayette dit qu'elle n'en voyait pas les conséquences, qu'elle y trouvait seulement de la plaisanterie de roman. Eût-elle été ce que croit ce juge si sévère, sa fin terrible, à vingt-six ans, telle que la décrit Mme de La Fayette, serait encore capable de faire verser quelques larmes. Au milieu de ses souffrances intolérables et des plaintes que la douleur arrache à sa faiblesse, malgré même la persuasion où elle est qu'elle meurt empoisonnée de la main de ses ennemis, Madame, qui aurait eu tant sujet de se plaindre de Monsieur, trouva la force merveilleuse de lui demander pardon, au moment de mourir, du mal qu'elle ne lui avait point fait. Et avec quelle mesure, quelle parfaite dignité, cette mourante prend-elle le soin de laisser d'elle une image sans tache à l'homme le moins fait pour la mériter! « Hélas! Monsieur, vous ne m'aimez plus il y a longtemps, mais cela est injuste, je ne vous ai jamais manqué. » Au roi, qui pleurait en lui disant adieu, elle demanda de ne point pleurer, parce que cela l'attendrissait. Pendant que Bossuet, si troublé qu'on a pu le croire épris d'elle, l'exhortait à la mort chrétienne, se penchant sur sa femme de chambre, elle lui fit, en anglais (« afin que M. de Condom ne l'entendît pas, conservant jusqu'à la mort la politesse de son esprit ») cette recommandation : « Donnez à M. de Condom, lorsque je serai morte, l'émeraude que j'avais fait faire pour lui... »

On sait gré à Mme de La Fayette de nous avoir conservé ces traits touchants de son amie; et de l'avoir fait d'un ton si juste, avec une simplicité si convaincante que peu d'ouvrages de ce temps nous font mieux apercevoir à quel point les mœurs n'y étaient si polies qu'en raison

de la politesse des cœurs. Je ne vois, pour mettre en pendant à ces pages parfaites, d'une sensibilité si humaine dans l'expression contenue, que les vers incomparables de Racine, écrits eux aussi sous l'inspiration transparente de Madame (1), qui lui avait donné pour sujet la délicate histoire de Bérénice, où sans doute elle se retrouvait :

Pour jamais ! Ah ! Seigneur, songez-vous en vous-même
 Combien ce mot cruel est affreux quand on aime ?
 Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
 Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?
 Que le jour recommence et que le jour finisse
 Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
 Sans que de tout le jour je puisse voir Titus ?

Madame Henriette était morte depuis trois mois quand la tragédie de Racine fut représentée pour la première fois, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, le 21 novembre 1670. Mais le poète avait dû sans doute lui lire ses vers auparavant. Il est permis d'imaginer qu'elle ne put entendre cette musique sans émotion.

ÉMILE HENRIOT.

(1) « ...Henriette d'Angleterre voulut que Racine et Corneille fissent chacun une tragédie des adieux de Titus et de Bérénice Elle crut qu'une victoire obtenue sur l'amour le plus vrai et le plus tendre ennoblissait le sujet, et en cela elle ne se trompait pas. Mais elle avait encore un intérêt secret à voir cette victoire représentée sur le théâtre : elle se ressouvait des sentiments qu'elle avait eus longtemps pour Louis XIV, et du goût vif de ce prince pour elle... Ce sont ces sentiments qu'elle voulut voir développés sur la scène, autant pour sa consolation que pour son amusement. Elle chargea le marquis de Dangeau, confident de ses amours avec le roi, d'engager secrètement Corneille et Racine à travailler l'un et l'autre sur ce sujet, qui paraissait si peu fait pour la scène... » (VOLTAIRE.)

LA VIE DE SAMUEL JOHNSON

(1709-1784)

La célébrité de Samuel Johnson est un fait assez curieux pour qu'on s'y arrête. Voici un auteur que, dans les pays de sa langue, on lit encore, mais dans les collèges seulement, et avec beaucoup de préventions ; on le cite en mauvais exemple et l'on se détourne des pompeux ouvrages où cet homme chagrin a mis toute la gravité et l'ennui de son âme.

Cependant, il domine son siècle, le siècle des brillants romanciers anglais, des Goldsmith, des Fielding, des Richardson, assis dans son fauteuil comme une sorte de dieu morose. Il rassemble autour de lui quelques-uns des meilleurs esprits de son temps et il leur parle à peu près comme un maître d'école parle à ses élèves ; on l'écoute, et s'il voit qu'on ne l'écoute pas, il vocifère, on tremble, et l'attention qui s'est égarée un instant se reporte à nouveau sur ses oracles qui sont quelquefois spirituels, généralement justes, mais le plus souvent d'une banalité incomparable.

Puis il semble qu'après sa mort, il exerce encore le même pouvoir que de son vivant. Un rebelle comme Carlyle s'assoit à ses pieds et fait ses délices de cette parole tonitruante. Stevenson lit tous les jours le livre où Boswell a consigné les moindres propos de cet étrange homme de lettres ; enfin on estime encore très amusante et très curieuse la lecture de cette biographie modèle.

Il est donc assez frappant qu'un homme qui semble

né pour dire surtout des choses ennuyeuses, survive dans la mémoire de ses compatriotes en dépit de ce qui paraîtrait devoir le condamner à l'oubli. Or, sa gloire est bien établie, mais cette gloire, à qui la doit-il? Le plus remarquable de l'affaire est là. A un imbécile.

En 1763 vivait à Londres un acteur du nom de Davies. Davies doublait sa capacité d'acteur de celle de libraire et recrutait parmi ses clients un certain nombre d'amis. Il avait le goût des lettres et quoiqu'un peu solennel d'ordinaire, il se déridait parfois et pouvait être amusant. Son fort était d'imiter la voix et les manières des gens.

— Je vous en prie, disait un petit homme dont on voyait souvent chez Davies, le nez en l'air et la mine réjouie, je vous en prie, Davies, parlez comme M. Johnson.

Alors Davies, dodelinant de la tête, le front soucieux, débitait d'une voix profonde des propos emphatiques, et le petit avocat soupirait en songeant à l'original de cette caricature :

— Ah! ne connaîtrai-je donc jamais M. Samuel Johnson?

Un jour qu'il buvait du thé dans l'arrière-boutique, le seuil du magasin s'obscurcit brusquement et Davies qui pouvait voir de son fauteuil la porte vitrée, se leva et prit un air de cérémonie :

— Boswell, dit-il à l'avocat ravi et terrifié, voici M. Johnson.

On vit alors entrer un homme marchant avec difficulté comme s'il eût eu des entraves aux chevilles. Corpulent et maladroit, avec quelque chose de ce dandinement majestueux des vaisseaux, il semblait emplir toute la pièce. Son regard était triste ; son visage épais et privé de grâce, mais non d'une certaine noblesse, due au sérieux de l'expression, se ressentait d'une scrofule que la main royale n'avait pas su guérir, et se contractait parfois convulsivement.

A cette première impression de mélancolie, s'en ajoutait une seconde plus particulière et que je ne noterais pas si elle n'avait été si forte : Johnson s'habillait avec une négligence extraordinaire. Sa perruque toute grise et ratatinée sur le haut de sa tête n'était sans doute jamais poudrée, et la nonpareille qui en retenait la queue était sale ; de plus, cette perruque était trop petite. Ce qui est remarquable, c'est qu'elle n'ait pas nui à la gravité du visage qu'elle surmontait, car rien au monde n'est plus ridicule qu'une grosse figure sous une coiffure qui n'est pas assez grande. Un vieil habit brun qui prenait avec l'âge des tons de rouille et se sillonnait de plis, recouvrait un torse énorme et battait les mollets de Johnson de ses pans interminables. Enfin des bas de laine noire que cet écrivain distrait n'avait jamais songé à tirer, se ridaient en glissant sur ses jambes massives.

Tel qu'il apparaissait à Boswell, il semblait monstrueux sans doute, mais il ouvrit la bouche pour discourir, et Boswell aussitôt ne vit plus rien. La parole de Johnson agit sur lui comme les gestes d'un enchanteur ; elle captiva tout de suite cette âme adoratrice et servile qui cherchait un autel où brûler son encens.

— J'étais fort agité, nous dit-il ; je me rappelai la prévention de M. Johnson contre les Écossais, et je tremblais que Davies, en me présentant à lui, ne fît quelque allusion à mon pays d'origine.

Croyez bien que Davies ne manqua pas de le faire.

— M. Boswell est Écossais, dit-il malicieusement.

— Monsieur, dit à Johnson Boswell épouvanté, il est vrai que je suis Écossais, mais je n'y peux rien.

Johnson considéra un instant ce petit homme.

— Monsieur, répondit-il enfin, c'est une chose à laquelle un très grand nombre de vos compatriotes ne peuvent rien.

Puis il s'installa dans un fauteuil et se remit à parler, en inclinant un peu la tête vers l'épaule. Boswell était

encore un peu étourdi et mortifié mais il se remit vite et fit effort pour briller. Une seconde rebuffade vint l'éprouver à nouveau.

— Que pensez-vous de Garrick? demanda Johnson à Davies. Il ne veut pas me donner un billet pour miss Williams parce qu'il sait que la salle sera comble et que ce billet pourra se vendre trois shellings.

— Oh! monsieur, s'écria Boswell, il m'est difficile de croire que Garrick vous refuse ce petit service.

— Monsieur, repartit Johnson d'un ton sévère en se tournant vers Boswell, je connais Garrick mieux que vous.

Alors Boswell se tut et se mit à contempler Johnson. Ainsi donc il avait devant lui le grand Samuel Johnson dont tout le monde parlait. Et tout ce qu'on lui avait appris sur le compte de cet homme lui revint à la mémoire. Johnson avait plus de cinquante ans. Il était né malade et pauvre. Luttant contre un naturel paresseux et une santé mauvaise, il s'était instruit en grande partie lui-même, et, tout imprégné de littérature classique, il s'était mis à écrire. Il avait fait entre autres choses un long poème satirique, dans le goût de Juvénal, sur Londres; le succès en avait été incroyable. Encouragé par cet heureux début, il s'était mis en tête d'écrire un dictionnaire de la langue anglaise, et il le fit, quelque singulière et difficile que cette entreprise pût paraître. Boswell était donc assis devant un homme qui avait écrit un dictionnaire; cela surtout devait le frapper. Écrire un livre de vers ou d'histoires imaginaires est à la portée de bien des gens, mais un dictionnaire...

Cependant l'homme au dictionnaire, ayant articulé un grand nombre de phrases bien construites, se leva, dit au revoir à son hôte et, avec un peu plus d'aménité que l'on était en droit d'espérer, à Boswell.

— Il vous aime bien, dit Davies à Boswell, peut-être sans malice, lorsqu'il eut refermé la porte derrière le dos puissant de Samuel Johnson.

— Vous croyez? dit anxieusement Boswell.

Huit jours plus tard il était chez Johnson.

Virtuellement Boswell naquit le jour de cette première visite. Il avait alors vingt-trois ans. Petit et laid, mais soigneux de sa personne, il faisait songer à un caniche propre et bien peigné. En Johnson il avait immédiatement reconnu son maître et de ses dures paroles il ne se formalisa pas plus qu'un chien ne s'afflige de quelques tapes reçues au hasard d'une journée.

Il se rendit donc chez lui, au numéro 1 d'Inner Temple Lane, et le trouva dans sa chambre que le balai visitait peu sans doute et que la main des ménagères ne profanait point. Johnson lui-même siégeait au milieu d'une cour d'admirateurs qui lui faisaient une sorte de petit-lever. Il n'avait pas boutonné le col de sa chemise et les boucles manquaient à ses souliers. Mais il parlait, et sa parole était pour Boswell une incantation qui le ravissait au monde sensible.

Le prodige s'interrompit un instant quand les visiteurs se levèrent pour partir, mais Johnson retint Boswell qui préparait un compliment et tourmentait son tricorne :

— Restez donc.

Et s'étant assis dans son grand fauteuil recouvert de toile à matelas, il reprit son discours.

La conversation de Johnson avait deux particularités : la première était qu'en général cette conversation se réduisait à un monologue qu'il ne faisait pas toujours bon interrompre, et la seconde qu'elle traitait de tout et se prononçait sur tout d'une manière irrévocable. Quand Johnson avait dit qu'aux approches de l'hiver les hirondelles volent en rond pour s'étourdir et se laissent tomber au fond des rivières où elles passent la saison froide, le mieux qu'on pût faire était de ne pas contester cette étrange affirmation, et d'ailleurs personne ne songeait à être d'un sentiment contraire. Les plus énormes bêtises

qui sortaient de la bouche de Johnson prenaient en effet je ne sais quel accent de véracité qui tenait sans doute au style de l'orateur, à la parfaite symétrie de ses phrases et à son redoutable arsenal de mots savants à désinences latines.

Ce jour-là, il plut à Johnson de traiter de la folie.

— Elle apparaît souvent en ceci, dit-il, qu'elle dévie inutilement des usages du monde. Ainsi mon pauvre ami Smart... et il expliqua que son pauvre ami Smart se mettait à genoux au milieu de la rue pour y dire ses prières, ce qui était indiscret et pouvait faire croire justement qu'il avait perdu le sens ; mais, ajoutait Johnson, si c'est un effet de la folie de dire ses prières dans la rue, c'en est un autre, et beaucoup plus regrettable, de ne pas les dire du tout.

On disait aussi de son ami Smart qu'il était privé de raison parce qu'il avait une sorte de répugnance à porter du linge propre.

— Et je vous avouerai, dit Johnson, qui ne se doutait pas que ses paroles seraient si exactement rapportées, que je n'ai pas, moi non plus, la passion du linge propre.

Puis il dit quelques mots sur l'attitude du commun des hommes à l'égard de l'étude et vida cette question.

Puis il examina curieusement si c'est un péché, ou non, de lancer une pièce de monnaie à la tête d'un mendiant dans l'intention de lui ouvrir le crâne ou de le blesser de quelque manière.

Enfin il déclara que Garrick était le plus habile du monde dans la conversation frivole. A cet endroit, Boswell voulut partir. Peut-être le nom de Garrick éveillait-il en lui un souvenir désagréable, mais Johnson le retint pour la seconde fois et poursuivit.

Il révéla qu'il s'absentait de chez lui de quatre heures du soir à deux heures du matin.

— Mais n'est-ce pas très mal ? demanda étourdiment Boswell.

— C'est en effet une mauvaise habitude, gronda Johnson, surpris par l'audace de cette question.

Et ainsi de suite. Pendant vingt ans, matin et soir, ils eurent des conversations de ce genre. L'univers entier y passa, physique, moral et surnaturel. Johnson agitait les questions les plus diverses et les plus incongrues. Il augurait du sort des nations, procédait sans appel à la classification en bons et en méchants de tous les êtres humains qu'il lui était donné de connaître, réglait les affaires de la politique, de la littérature et de la théologie, déroulait par tous les chemins de la pensée humaine ses longues phrases à antithèses cicéroniennes. Il y a dans la langue de Johnson l'exaspérante régularité d'un métronome; elle mettait Macaulay en fureur, mais elle berçait l'âme d'un Boswell.

Aidé d'une mémoire dont il faut penser qu'elle lui fut donnée par le ciel pour accomplir sa mission sur terre, Boswell rentrait chaque soir et transcrivait les moindres propos de Johnson. Il le suivait partout, il se soumettait de son plein gré à un esclavage qu'on n'oserait infliger à personne. Quand Johnson dînait en ville, il l'attendait à la porte de la maison où il se trouvait, pour le raccompagner chez lui dans les brumes de l'aube, et s'estimait récompensé de sa peine si quelques mots bien ordonnés tombaient de la bouche du grand homme qu'il pouvait rapporter dans son livre.

Les mouvements d'humeur de Johnson le frappaient de terreur mais ne le décourageaient pas.

— Sir... commençait Johnson d'une voix de tonnerre; et il l'écrasait d'une phrase pesante. Boswell baissait la tête et rentré chez lui, relatait la scène, quelque effort qu'il pût en coûter à sa vanité. Il n'y a rien à redire aux décrets du ciel, et le ciel l'avait fait biographe de Samuel Johnson.

Johnson, qui ne détestait pas qu'on l'adorât, reçut

avec bonté les hommages de Boswell et finit par s'attacher à lui. Quand une intimité parfaite se fut rétablie entre eux, Johnson raconta sa vie.

Son père était libraire à Lichfield en Straffordshire, et, comme la plupart des libraires en ces temps lointains, il était intelligent et cultivé. Bien que d'une santé robuste en apparence, il menait une vie malheureuse sans qu'on pût découvrir la cause précise de son incessante tristesse. Ne sachant quel nom donner à ce mal mystérieux, on était convenu de le mettre sur le compte d'une mélancolie naturelle et d'un tempérament morbide. Samuel Johnson hérita pleinement de cette hypocondrie qui devait empoisonner sa vie entière. A dix mois, comme il semblait menacé de perdre la vue par suite des écrouelles, sa mère au désespoir eut recours aux grands moyens du temps. Une dame vêtue de noir et chamarrée de diamants toucha donc le malheureux enfant de ses mains augustes : c'était la reine Anne, mais elle ne le guérit point.

La jeunesse de Samuel Johnson s'écoula dans une gravité soucieuse. Jouant fort peu à cause de sa vue basse qui le rendait ridicule aux yeux de ses camarades, il préférait lire dans le magasin de son père et acquit assez vite un savoir étendu, mais incohérent en ses parties. Les rudiments disparates qu'il attrapait ainsi le servirent beaucoup. Sa mémoire retenait tout, âprement, et lorsqu'il fut présenté à Oxford, on s'aperçut qu'il savait beaucoup plus de choses qu'on ne pouvait espérer d'un esprit aussi jeune.

A Pembroke College, il lut beaucoup de grec, beaucoup de métaphysique, et d'une manière que je trouve à la fois naturelle et heureuse, traversa une crise de religion qui le préserva de mille choses et lui donna, non pas de l'humilité, mais une sorte de discrétion dans sa suffisance et le sentiment obscur que le monde ne finirait pas avec Samuel Johnson.

Cependant, les deniers du père venant à manquer, le

filz dut quitter Pembroke avant d'avoir reçu le parchemin qui devait garantir son intelligence. Il en fut navré au delà de ce que l'on pourrait croire. A cinquante-sept ans, il le réclamait encore. Il finit par l'obtenir.

Il revint donc à Lichfield ; l'année suivante, son père mourait en lui léguant une vingtaine de livres. Pour gagner sa vie et celle de sa mère, Johnson accepta une place de répétiteur à Market-Bosworth, mais un différend s'étant élevé entre lui et le directeur du collège, il quitta un endroit pour lequel il conserva toujours un sentiment d'horreur. Il passa ensuite quelque temps chez un ami, à Birmingham. Il écrivait dans des revues (c'est toujours la même chose) et s'occupait de traductions. Enfin il se maria.

Sa femme s'appelait Lucy Porter, et par affection, il lui donnait le nom de Tetty. Elle convenait que la première fois qu'elle avait vu Johnson elle l'avait trouvé hideux, trop grand, dégingandé, d'aspect maladif, mais il se mit à parler et déjà il était moins laid. Quant à elle, nous savons qu'on lui trouvait peu de grâce et qu'elle avait juste deux fois l'âge de son mari, mais aux yeux de Johnson elle était belle et il fallait être bien difficile pour en demander plus. Elle commit l'erreur d'épouser Johnson pour sa conversation et de ne compter pour rien un naturel irascible. Lucy Porter était capricieuse, mais Johnson la brisa le jour même de son mariage. Comme ils se rendaient à cheval à l'église, elle se plaignit que Johnson allât trop vite. Il ralentit ; elle le dépassa. « Vous traînez, lui dit-elle. » Alors il piqua des deux et disparut au galop. Arrivé à l'église, ce nouveau Petruccio attendit sa fiancée, qui vint, reniflant, confuse, et confessa qu'il avait eu raison. C'est à cette fermeté que Johnson dut son bonheur conjugal. Il n'eut pas d'autre scène avec sa femme, qu'il aima, semble-t-il, passionnément.

Cette même année, il fonda une petite école près de Lichfield, à l'effet d'y enseigner le latin et le grec. Il y

vint trois élèves dont l'un s'appelait David Garrick. L'aspect monstrueux de leur professeur faisait rire les élèves, et ses gestes désordonnés portaient leur joie à son comble, mais leur grande distraction était d'épier Samuel Johnson par le trou de la serrure lorsqu'il était dans sa chambre en compagnie de sa chère Tetty, et d'assister, chacun à son tour, à leurs ébats tumultueux. Aux dires de Garrick qui la vit avec les yeux impitoyables de l'enfance, Mrs Johnson était fort grasse ; sa poitrine bombait outre mesure et ses joues, qu'elle avait très rondes, étaient peintes d'un rouge vif. Ajoutez qu'elle s'habillait à grand renfort de falbalas et parlait dans un style précieux et fleuri.

Une pareille source de divertissement faisait que les élèves travaillaient peu, et la bizarre institution périclita. Johnson résolut d'aller tenter fortune à Londres, et laissant sa femme à Lichfield, il partit avec Garrick.

Ils avaient en arrivant à Londres, et à eux deux, douze sous. Garrick fut recueilli par un mathématicien à qui on l'avait recommandé, mais le sort de Johnson fut moins heureux. Il alla voir des éditeurs et des libraires. L'un d'eux, le libraire Wilcox, considéra la carrure formidable de cet homme et s'étonna de ce qu'il ne se faisait pas portefaix.

Johnson cependant persistait dans son dessein de devenir célèbre et, dans un dénuement affreux, il se remit à écrire de plus belle. Cette confiance en soi est un des sentiments les plus admirables de cet homme qui n'avait guère de titres à la gloire qu'on lui conféra, et dont la renommée est une sorte d'imposture. Sa propre misère le touchait peu et il affecta d'en rire. On le lisait un peu dans une revue assez prétentieuse et fort à la mode, qui s'appelait : *The Gentleman's Magazine*, et on paraissait apprécier déjà les phrases d'oraison funèbre dont il drapait les pensées les plus ordinaires.

Lorsqu'il crut le moment opportun, il retourna à Lich-

field d'où il revint quelques mois plus tard avec sa femme.

Alors il procéda au siège de Londres. Le directeur du *Gentleman's Magazine* le nomma son « coadjuteur ordinaire ». Johnson écrivit *London*.

London est quelque chose comme une vue transparente de la Rome de Juvénal appliquée sur une vue de Londres au dix-huitième siècle. On lut et on cita partout cet exercice qu'une sorte d'habileté scolaire et une singulière connaissance de la prosodie peuvent recommander encore dans les collèges. Pope s'agita beaucoup pour en connaître l'auteur ; peut-être y avait-il un peu d'inquiétude dans le zèle du poète catholique et dans la prophétie qu'il fit de l'avenir de Johnson : « Il est obscur, mais on le déterrera bientôt. »

Le temps n'était plus où, n'ayant pas où poser sa tête et ne pouvant dormir à cause du froid, Johnson arpentait les rues de Londres en attendant le jour. Les libraires venaient frapper à sa porte et lui demandaient s'il n'avait pas quelque manuscrit dont il consentirait à se défaire. Il donnait alors des traductions, des préfaces, des prospectus, qu'il écrivait en une fois sans rature, avec une prodigieuse facilité. Un jour, mû par un sentiment d'orgueil national, on voulut opposer aux travaux des quarante académiciens quelque chose d'à peu près semblable ; c'est à Johnson qu'on s'adressa. Cet homme prolifique se mit à l'œuvre et engendra un énorme dictionnaire.

Il en eut pour huit ans. On lui donnait par petites sommes l'argent dont il avait besoin pour payer les six employés qui l'aidaient dans la partie matérielle de son travail, et qui, tous pauvres, dépendaient entièrement de sa générosité. Quand le dictionnaire parut enfin, les 1 575 livres qu'on était convenu de donner à son auteur avaient entièrement disparu, bien que Johnson en eût réglé la dépense avec beaucoup de sagesse. Son profit

était nul ; l'année suivante il fut mis en prison pour dettes, mais Richardson, l'auteur de *Clarisse Harlow*, le tira de ce mauvais pas.

La gloire qui vint à Johnson de cette grosse entreprise dut en compenser les soucis. On se réjouit de penser qu'un seul Anglais avait pu mener à bout un travail qu'en France on se mettait à quarante pour finir. Mais ce qui valut le plus de célébrité à Johnson, ce fut sa lettre à lord Chesterfield.

Johnson avait pensé offrir son travail à l'homme le plus civilisé de toute l'Angleterre ; ce n'était pas qu'il en eût le désir, mais ses éditeurs voyaient dans une dédicace à Chesterfield un ornement utile, et Johnson accepta par indolence, a-t-il dit, de faire un prospectus et de l'envoyer à Chesterfield. Celui-ci n'y prêta aucune attention. L'année suivante, le lexicographe résolut de faire une visite à l'arbitre du goût, mais l'arbitre du goût aimait qu'on fût pour le moins propre et décemment habillé, ce qui n'était point le cas de Johnson, et Johnson fut assez mal reçu, Ses manières ne plaisaient pas ; il fut mis à la porte. Sept ans plus tard, à la veille de la publication du dictionnaire, Chesterfield s'amusa à écrire dans les journaux de petites notes ironiques à propos de l'ouvrage attendu. Johnson répondit à cette attaque sournoise par une lettre qui vaut certainement tout ce qu'il a écrit et qui ne manque ni d'adresse, ni d'une certaine éloquence. Tout Londres voulut lire cette remontrance et lord Chesterfield s'arrangea pour que tout le monde la lût. Il prit plaisir à en louer le style, les effets, les surprises, les antithèses. C'était la première fois qu'on osait parler aussi sévèrement à un mécène, et l'on vit dans cette lettre une déclaration littéraire.

Mais si sa réputation d'homme de lettres s'affermissait, les occasions de tristesse devenaient plus fréquentes dans la vie de Johnson. Une santé médiocre aggravait ses tendances à la mélancolie et de gros ennuis d'argent

assombrissaient encore l'humeur de cet homme malheureux. Enfin sa femme mourut. Johnson l'avait aimée de tout son cœur et il n'y a pas apparence qu'il l'ait jamais oubliée, car le nom de Tetty revient jusqu'à la fin de sa vie dans ses conversations et les bribes de son journal. Il prit donc la bague qu'elle portait au doigt et l'enferma dans une petite boîte qu'il orna d'une inscription latine : *Eheu! Eliz. Johnson, nupta Jul. 9, 1736, morta, eheu, Mart. 17, 1752.* Ainsi s'exhalait la douleur du grammarien ; elle peut faire sourire dans sa forme, si l'on a le cœur de s'amuser de ce qu'un peu de pédanterie professionnelle vient se mêler à la détresse d'une âme scolastique.

Ses difficultés financières paraissaient augmenter à mesure que ses ouvrages devenaient fameux. Il avait fondé un journal en 1750, puis un autre quelques années plus tard, mais il n'en tirait que très peu de profit, et le plus clair de son revenu, il le distribuait aux pauvres. Quelque ridicule qu'il paraisse dans la noblesse contrainte de ses attitudes, il se recommande à nous par le zèle d'une charité sans prétentions et que seules semblaient connaître les personnes sur qui elle s'exerçait directement. Un peu après la mort de sa femme, Johnson recueillit chez lui, parce qu'elle était pauvre et qu'elle était malade, la fille d'un de ses amis, Mrs Williams. Cette femme, longtemps menacée de perdre la vue, finit par devenir aveugle en effet, ce qui aigrit son caractère et la rendit sur son grand âge intolérante et morose. Mais Johnson, qui ne souffrait chez personne les mouvements d'impatience, ne se plaignit jamais, je crois, des propos amers que lui tenait cette vieille femme ennuyeuse, et parlait d'elle avec beaucoup de modération.

En 1754, le dictionnaire parut. C'est un ouvrage singulier qu'on trouve encore dans les universités. Une savante obscurité dans le choix des mots fait que les définitions sont souvent plus difficiles à comprendre que les termes

qu'elles devraient éclaircir. C'est ainsi qu'un filet devient sous la plume de Johnson une *concaténation*, et sécheresse *siccité*. Quelquefois il s'y glisse un peu d'ironie et d'amertume. Un lexicographe, selon Johnson, c'est *un homme de peine inoffensif*. Tel qu'il était, le livre plut. Tout le monde voulut l'avoir, et Garrick se chargea d'adresser à Johnson une épître en vers où la valeur anglaise était exaltée sans pudeur aux dépens de la France.

Mais on oublie vite les gloires nationales et Johnson connut de nouveau des jours de misère. Quand sa mère mourut en 1759, la gêne de l'écrivain était telle qu'il n'avait pas même de quoi subvenir aux frais de l'enterrement et qu'il fut forcé d'écrire en toute hâte un livre pour se procurer l'argent nécessaire. L'ouvrage que l'on doit à ces lugubres circonstances est un conte moral qu'on fait lire quelquefois dans les collèges et qui s'appelle *Rasselas*.

Enfin quelqu'un parla de lui à la cour. Johnson avait gravi lentement un sommet où le roi l'aperçut. C'était en 1762. George III lui fit une pension annuelle de 300 livres. L'année suivante, dans l'éclat de cette apothéose récente, le pacha de la littérature anglaise fit la connaissance de son biographe.

Vers cette époque la vie de Johnson devint plus heureuse. Il avait cinquante-quatre ans et tout le monde reconnaissait en lui un des premiers esprits de son temps ; enfin, sans être riche, il pouvait vivre avec un certain confort dans sa maison de Fleet Street.

C'est là qu'il recevait ses amis et les admirateurs de plus en plus nombreux qui venaient l'écouter. Au début de 1764, sir Joshua Reynolds fonda un club qui devait prendre plus tard le nom de Club littéraire et dont l'objet était de réunir à date fixe quelques amis ayant le goût de la conversation et des lettres. Il va sans dire que Johnson fut un des premiers à qui Reynolds demanda

de faire partie de cette assemblée, avec Edmund Burke, Goldsmith et quelques autres moins connus. Ils étaient dix ; une fois par semaine ils se retrouvaient à la *Tête de Turc*, dans Soho, où ils dînaient et s'attardaient à causer jusqu'à l'aube. Plus tard il vint Garrick, Thomas Warton, Adam Smith, Fox, Sheridan, Gibbon, Burney, Malone (l'éditeur de Boswell) et naturellement Boswell, mais quels que fussent le nombre et la qualité des personnes présentes, c'était Johnson qui parlait et c'était Johnson qu'on écoutait ; les autres ne servaient en quelque sorte qu'à lui soumettre des thèses et à proposer des objections. Il faut lire dans Boswell le compte rendu des séances du club pour comprendre l'espèce de volupté que Johnson trouvait à discourir ; une incroyable facilité lui permettait de déployer toutes les pompes de la rhétorique sur n'importe quel sujet, sans le moindre effort et sans la moindre préparation. Ce qu'il disait avait un air définitif et il semblait qu'avant lui on n'eût rien exprimé de juste et de profond ; tous étaient d'accord sur ce point.

Les louanges qu'il recevait finirent par rendre Johnson d'une intolérance extraordinaire. « Monsieur, dit-il un jour à un voisin de table qu'il avait écouté avec une certaine attention pendant tout le repas ; monsieur, je m'aperçois que vous êtes un vil Whig. » Car Johnson était Tory jusqu'au fond de l'âme. — « Madame, dit-il en une autre occasion à une femme qui parlait à la légère de ce qu'elle ignorait, ne dites plus de sottises. » Il faut reconnaître cependant qu'il ne faisait aucune difficulté pour avouer qu'il avait eu tort si on lui en donnait la preuve. Une dame lui demande un jour : « Pourquoi donc avez-vous écrit que le mot *pastern* désignait le genou du cheval ? » « Par ignorance, madame, répondit Johnson, par pure ignorance. »

Il y avait une ombre sur le bonheur de Johnson, mais elle fut bientôt dissipée. Depuis qu'il avait quitté l'Université, il ne faisait que songer au diplôme qu'il aurait pu

avoir et il ne cessait de le demander. On le lui donna enfin, quoiqu'il n'eût point passé les examens prescrits, en considération de ses ouvrages, et peut-être par lassitude. Sa gloire fut alors complète ; il devint le docteur Johnson.

A partir de ce moment sa vie se fait de plus en plus monotone. La majeure partie de son temps, il la passe dans son fauteuil, pérorant lorsqu'il n'écrit pas, buvant son thé en compagnie de Boswell qui ne le quitte plus. Cependant, en 1767, un grand événement a lieu. Johnson s'en souviendra toujours et sera toujours prêt à le raconter dans tous ses détails. Il avait coutume d'aller visiter quelquefois la bibliothèque royale, ouverte à certaines personnes. Un jour, dans une conversation avec le roi, le bibliothécaire fit mention de ces visites qui honoraient un endroit déjà vénérable, et Sa Majesté, curieuse de littérature, exprima le souhait de parler au grand écrivain. Aussi, quand Johnson revint à la bibliothèque, on courut avertir le roi qui arriva sur-le-champ et trouva Johnson plongé dans une méditation profonde. « Monsieur, murmura le bibliothécaire à son oreille, voici le roi. » Johnson sursauta et se tint immobile ; Sa Majesté s'approcha de lui et se mit à lui parler avec une grande simplicité. Elle s'enquit de son travail, mais Johnson avoua qu'il croyait avoir dit tout ce qu'il avait à dire au monde et qu'il allait maintenant se consacrer à l'étude avant de se remettre à écrire. Sa Majesté fit alors la remarque que Johnson pouvait fort bien écrire sans avoir à renouveler ses idées par la lecture ; le fond était riche. Johnson émit l'opinion que sa tâche d'écrivain était terminée. « Je le croirais aussi, dit le roi, si vous n'écriviez pas si bien. »

Ce compliment fit battre le cœur de l'écrivain. « Personne ne m'en a jamais fait de si beau, dit-il plus tard, c'est le compliment d'un roi. »

C'était aussi une sorte de consécration. Rien, désormais, ne pouvait le toucher plus profondément, et il

s'acheminait vers la sérénité des vieillards dont le cœur se ferme aux voix du monde. Il acceptait la mort de ses amis les plus chers avec une résignation qui était l'effet d'une sensibilité moins vive et de l'habitude de la tristesse. Les choses de la religion l'attiraient de plus en plus et l'on a retrouvé dans ses papiers des prières rédigées dans un style un peu lourd, mais qui paraissent sincères et très ferventes.

Boswell nous a rapporté bien des traits du caractère de cet homme bizarre dont les manies ne s'expliquent pas toujours. Nous ne saurons jamais, par exemple, pourquoi il se faisait un devoir de toucher tous les jours un certain poteau de Fleet Street, ni pour quelle raison il accumulait au fond d'une armoire toutes les pelures d'orange qui lui tombaient entre les mains.

Bien qu'il appartînt à l'Église établie, il parlait du catholicisme avec respect et sur un ton étrange qui fait songer à une sorte de méfiance. Lorsqu'on lui demandait si oui ou non il croyait aux apparitions, il ne répondait pas et manifestait un certain effroi.

Tel est l'homme. En 1773 il fit un voyage en Écosse, accompagné, cela va sans dire, de Boswell, et promena un regard sévère sur ce pays romantique où Walter Scott et Wordsworth venaient de naître, où Burns courait déjà pieds nus parmi les bruyères. Il revint à Londres avec plaisir, ne concevant pas qu'on pût être heureux ni même vivre autre part. Son dernier ouvrage qu'il termina en 1781 fut une série de biographies des poètes anglais ; on la lit encore avec agrément.

En 1783 une attaque de paralysie vint l'avertir que sa fin était proche ; il avait soixante-quatorze ans. Il exprima le désir d'aller en Italie, persuadé qu'il y guérirait ; on s'agita autour de lui pour lui trouver la somme nécessaire, mais ce fut en vain. Après quelques petits voyages à Oxford et à sa ville natale, il revint à Londres, en décembre 1784, pour y mourir, dûment pleuré par toute

l'Angleterre qui, n'ayant pu lui offrir le voyage en Italie, lui accorda un tombeau à Westminster.

Boswell lui survécut onze ans, pendant lesquels il composa un livre à l'aide de ses petites notes sur Johnson. Ce mélancolique et beau travail fut donné au public en 1791 ; une seconde édition parut quelques années plus tard ; Boswell la revit avec soin. Puis il disparut en 1795, n'ayant plus rien à espérer d'un monde où le docteur n'était

JULIEN GREEN.

COMMENTAIRES

SUR

LE "BANQUET" DE PLATON

J'ai relu *le Banquet* de Platon dans la pieuse et élégante traduction de M. Mario Meunier, non sans me reporter au texte que j'estime, à parler franc, intraduisible. On ne sépare pas le plus grand des prosateurs-poètes de son expression originale ; c'est le vêtement d'un Dieu. Il perd toujours de sa divinité à nos ajustements. J'ai négligé, je négligerai ici les notes de M. Meunier. Elles sont à la fois longues et sobres, je le sais. Le commentaire de Platon est, je l'espère bien, interminable. Mais c'est peut-être pourquoi on peut le lire sans commentaires. Il me semble, quand les merveilleux causeurs de ces dialogues se délectent des idées et des mots dans leur solitude fraternelle et passionnée, qu'on est bien osé à les interrompre. Les lions se taisaient lorsque Orphée chantait. Je croirais assez que même les cigales de l'Attique devaient respecter le concert platonicien et qu'il leur imposait le miracle du silence.

Il n'est peut-être pas d'auteur sur qui on ait plus écrit que Platon, plus de dialogues de Platon qui ait plus prêté à dissenter, discuter et rêver que *le Banquet*. En quelque sens qu'on prenne le mot, il invite à « divaguer », vagabonder et même extravaguer. Il va de la terre aux cieux, parcourt le réel et l'idéal, se transforme cent fois comme Protée, passe de l'ivresse à la raison la plus sublime.

de la grossièreté ou de l'aberration sensuelles à la plus délicate ou enthousiaste poésie, se voile et se révèle, badine et prêche, égare et endoctrine, semble tantôt le texte du carnaval de Schumann, tantôt la métaphysique préalable et la figuration anticipée de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Quel texte et prétexte à l'érudition qui s'évertue aux rapprochements et qui se joue ici à tout rapprocher de tout, en croyant rester dans son objet ! Quelle matière pour les deux tiers des critiques (soyons polis !) qui préfèrent Schelling à Tite-Live, parce qu'ils vivent de la digression et que leurs lumières personnelles éclatent dans l'obscurité ou la pénombre des œuvres qu'ils sont censés expliquer !

Faut-il que j'aie le caractère mal fait ! Tout ce que je lis sur Platon m'excède ou m'exaspère, sauf Plotin. Je ne puis même prendre mon parti de la *Mort de Socrate*, de Lamartine. C'est une noble tisane et l'un des génies les moins éloignés de Platon ne laisse pas d'y ressembler par instants à un pédant un peu désobligeant.

Si je trouve *le Banquet* considérable et exquis, c'est que je ne puis m'en empêcher : et cela, c'est une information et une certitude. Après quoi, de dire pourquoi et comment, c'est impossible, mais je puis l'essayer partiellement. J'aime ce dialogue, « parce que c'est lui, parce que c'est moi », dirait Montaigne. Non qu'il ne me dépasse et déborde infiniment : comme le *Timée*, comme le *Phédon*, il est un cercle « dont le centre est partout, la circonférence nulle part ». Mais justement chacun, s'il n'en invente pas les contours en les rétrécissant ridiculement, s'y sent les coudées franches. Disons mieux : chacun s'y déploie et y épanouit les ailes qu'il s'y découvre... Est-ce que Renan s'est moqué du monde, le jour où il a écrit qu'il se plaisait aux dialogues platoniciens, comme à des « fantaisies charmantes ? » Je croirais faire injure même à son *Caliban*, même à son *Abbesse de Jouarre*, même au *Procurateur de Judée*, de M. Anatole

France, de les traiter ainsi. A moins que nous ne restituions aux mots leur vertu la plus lointaine, celle du temps presque mythique où *Phantasia* était la déesse Imagination et où *Charme* était la première des Carmen, celle qui dépersonnalise Don José, en lui jetant une fleur de cassie entre les deux sourcils.

Et encore, avant d'être le premier en date et en rang des Lucien, des Érasme, des Swift, des Heine et des Renan, Platon, même ou surtout parmi l'ivresse du *Banquet*, demeure d'abord la sagesse et la moitié de l'instruction du genre humain (l'autre étant, si vous voulez, Aristote).



Mon premier mouvement et même mon inclination très réfléchie au sujet de la théorie essentielle du *Banquet* est de la juger fausse. Cela, c'est irrésistible, et je serais d'autant moins tenté d'y résister que je n'emporte d'aucune autre œuvre de Platon, fût-ce *la République* avec les plus décriées de ses étrangetés, une demi-certitude ou, au moins, une propension analogue. Je dirai tout à l'heure pourquoi. Mais je signale d'abord cette singularité d'un dialogue si singulier à tant d'autres égards. Je vois mille rayons de lumière dans ce prisme, et de cette lumière qui est la « splendeur du vrai ». Mais quand j'adorerais le septicisme de ce sophiste antisophiste, quand j'épouserais tour à tour ses cent contradictions qui, chacune à part, sont des fragments d'évidence ou de miraculeuses probabilités (de divins risques, comme il dit à peu près), il demeurerait qu'il y a dans *le Banquet* une ligne droite et claire, une théorie centrale dont on ne peut pas tordre l'interprétation essentielle, une unité fortement dogmatique, didactique, morale et systématique. Cet homme, de la plus exquise courtoisie, a des moments où il ne nous laisse pas libres. Tout un « credo », épars et rigide à la fois, vous enserme, vous mène du départ qu'il veut au

but qu'il vise, par le chemin qu'il a décidé. La roideur de cette route rectiligne éclate alors d'autant mieux, les formes, les barrières de cette dialectique de tyran-logicien sont d'autant plus astreignantes que, dans tous les *excursus* et digressions, il a plus suggéré sans s'imposer, plus joué, plus étincelé dans la variété des aspects, plus caressé d'apparences, plus livré de séductions à notre choix indépendant et ravi.

Donc il est clair que, selon lui, il y a un élargissement ou, si l'on préfère, une ascension continue de l'amour sous sa forme la plus humble à l'amour sous sa forme la plus sublime. Par le corps on monte naturellement à l'esprit..., si l'on ne s'arrête pas en route. Certes les interlocuteurs ou orateurs successifs ne représentent pas les degrés continus de cette ascension, selon l'ordre où ils parlent. La ligne droite est intime. Extérieurement les régressions et sinuosités peuvent donner le change. Mais enfin le progrès voulu par Platon est incontestable : au bas de l'échelle, il y a l'amour des femmes. L'amour masculin est supérieur, de quelque nature et qualité qu'il soit. De là on s'élève à l'amour, non d'un individu beau, mais de la beauté, partout où elle est. « Parvenu enfin au terme de l'initiation », on aperçoit tout à coup une beauté merveilleuse..., éternelle ; incréée, impérissable... « Quand on commence à l'entrevoir, on touche au but. »

Ce « processus » n'est pas un arrangement, une interprétation. J'exprime, je le suppose, la poétique de J.-J. Rousseau ; c'est à mes risques et périls. Je ne sache pas qu'il l'ait théorisée et proclamée. Il n'a pas nommé ni défini le « romantisme », comme son disciple Chateaubriand. De même, si j'extrais de cet humoriste de Stendhal une esthétique ou une sociologie, j'y aurai toujours mis du mien par les soudures, maçonnages et arrangements. Mais que veut-on de plus explicite que le passage que voici ?

« Le droit chemin de l'amour, qu'on le suive de soi-même ou qu'on y soit guidé par un autre, c'est de commencer par les beautés d'ici-bas et de s'élever jusqu'à la beauté suprême, en passant pour ainsi dire par tous les degrés de l'échelle, des beaux corps aux belles occupations, des belles occupations aux belles sciences, jusqu'à ce que, de science en science, on s'élève à la science par excellence qui n'est que la science du beau lui-même. Si quelque chose donne du prix à cette vie, c'est la contemplation du beau absolu... »

Il n'est rien de plus rigoureux que ces affirmations. Mais en quoi consiste l'affirmation ; de quoi s'agit-il ? C'est ici qu'on ne s'accorde pas. Ou bien Platon constate une loi d'expérience, ou bien il songe à une thérapeutique, ou bien il proclame une pédagogie et une portion de morale, ou bien il ne fait qu'exprimer un souhait et un idéal.

Dans le premier cas, l'expérience ne nous montre *jamais* la progression qu'il dessine. Dans le second cas, la thérapeutique imaginée s'avère inefficace au possible et même dangereuse. S'il s'agit d'un impératif général et qu'on ne doive pas éluder, son autorité est chimérique. Reste qu'il y ait là un système, une spécieuse construction et comme une annexe aux théories générales de Platon, une annexe, non point une dépendance, comme nous le montrerons, qui ne s'incorpore qu'ingénieusement et de force au puissant et harmonieux ensemble de la Somme platonicienne.

La prodigieuse fortune de l'amour platonique a peu s'en faut été proportionnelle au plus ou moins de fausseté que comporte l'une ou l'autre de ces manières de l'entendre. C'est assez la règle ordinaire, quand un philosophe devient populaire. Je retrouve du *Banquet*, ou contestable ou défiguré, dans Pétrarque, dans la chevalerie, dans Mlle de Scudéry et jusque dans le *Don Juan*, de *Namouna*. Il y a dans la légende et les aberrations ou

aventures de l'amour platonique à travers les peuples et les âges de quoi se divertir pendant un volume et aussi de quoi dresser contre l'Imagination un réquisitoire aussi âpre que celui de Pascal ou du Père Malebranche.

A consulter l'expérience courante et les lois qui régissent le désir sensuel, il est clair qu'il peut être à la racine du sentiment, mais point du tout de l'idée. Donnez-lui par vos transformations toute la noblesse dont il est capable, vous obtiendrez la passion, nullement la connaissance méthodique, rationnelle et dialectique. Cette évidence me suffit, sans que j'aie m'engager dans l'inquiétante et scabreuse question de savoir si, dans aucun temps et dans aucun cas, l'amour des hommes a marqué un progrès sur l'amour des femmes. (Je ne crois pas précisément que Platon ait dit là une sottise. Cette fin de non-recevoir est inacceptable, quand il s'agit de lui. Et, d'autre part, cet audacieux ne saurait accepter un préjugé grec et antique en tant que préjugé. Mais je n'ai pas besoin de supposer ses raisons ou ses excuses pour apprécier en gros ses indications sur l'amour.) En fait, bien loin de monter de la passion à l'idée, je ne sais si l'on a jamais vu un passionné s'élever seulement à l'amour. Othello, Pyrrhus, Roxane et Des Grieux sont partiellement fous. Ils ont beau se ravager par une introspection continuelle : ils ne savent ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font. Ils titubent dans les contradictions et leur âme est un va-et-vient entre deux façons d'être instinctives et forcenées.

Ah ! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?

Hormis les trois personnages de *Bérénice*, je ne crois pas qu'aucun amoureux de Racine donne une ombre de raison à sa passion. Le public aime Andromaque d'amour, non de passion : il la connaît divine, il la voit grande et tendre, héroïque et douloureuse, lucide et digne, adroite et têtue. Il l'aime autant pour sa maîtrise d'elle-même

et son équilibre mental que pour son charme. Pyrrhus ne parle que de sa beauté. Volontiers il nommerait défauts ses irritantes vertus. Mais c'est surtout chez Mlle de Lespinasse qu'il faut étudier, ne disons pas la différence, mais l'hostilité, l'éternel divorce de la passion et de l'amour. Par quelle énorme erreur persiste-t-on à les confondre? Fréquemment la correspondance de la grande amoureuse a l'air d'un commentaire de l'affreux mot de Mme Dorval : « Ma chère, plus je vais, plus je vois qu'on n'aime bien que l'homme qu'on méprise. » Julie aime M. de Mora de l'amour le plus complet, le plus noble, le mieux « répondu » (c'est son mot) et elle aime en même temps M. de Guibert selon toute la démente d'une passion où la comparaison du premier ne lui sert qu'à diminuer et avilir le second dans son esprit. Je conçois bien à la rigueur qu'on puisse descendre de l'amour à la passion, c'est-à-dire garder l'habitude et l'aiguillon sensuels, quand on a perdu l'admiration et jusqu'à l'estime. On peut rester possédé, après avoir connu qu'on s'est trompé. Mais l'inverse? Non, décidément.

Comme il n'y a tel que Platon pour réfuter Platon, il se trouve qu'on peut lire chez lui le plus cruel portrait qui existe de l'égoïste passion.

Il établit fortement et minutieusement que l'amant ne peut être qu'à peu près insupportable et funeste à ce qu'il aime. Il veut posséder : donc il veut être en tout supérieur à l'objet de son amour. L'ignorance, la stupidité, « presque toutes les imperfections réjouiront l'amant, s'il vient à les rencontrer dans l'objet de son amour, et, dans le cas contraire, il cherchera à les faire naître dans son âme, et, s'il n'y réussit pas, il souffrira dans la poursuite de ses plaisirs... Il interdira donc à ce qu'il aime toutes les relations qui pourront le rendre plus parfait... Il s'efforcera en tout et partout de le maintenir dans l'ignorance pour le forcer de n'avoir d'yeux

que pour lui, si bien que l'objet de son amour lui sera d'autant plus agréable qu'il se fera plus de tort à lui-même. Il lui fera un mal irréparable en l'éloignant de ce qui pourrait éclairer son âme, des discours des sages... Ainsi, au point de vue moral, il n'est pas de plus mauvais guide ni de compagnon plus mauvais qu'un homme amoureux... » Jaloux, il est l'ennemi du monde entier. « Il le verrait avec plaisir perdre son père, sa mère, ses parents, ses amis, qu'il regarde comme des censeurs et des obstacles à son doux commerce ». Platon ajoute qu'il déprave ce qu'il aime, tantôt « par des louanges corruptrices », tantôt « par des reproches insupportables ».

Voilà ce qu'on appelle d'ordinaire amour : c'est la passion, telle que la peignent Racine et Musset, telle qu'elle sévit chez la plupart des hommes. Quel singulier départ pour l'ascension vers la connaissance !

Dès lors il est assez inutile de prouver qu'elle est incapable de thérapeutique, loin d'être le premier degré d'une thérapeutique raisonnée. A quel Pyrrhus dira-t-on : « Partez d'Andromaque pour arriver avec Diotime à la beauté incréée. » La première condition serait précisément d'oublier Andromaque.

Il n'est guère plus facile de voir dans *le Banquet* un impératif, encore qu'il y ait là un conseil très pressant, une sorte de loi supérieure proposée aux âmes d'élite. Cela pourrait alors se résumer ainsi : « Tu aimes très vulgairement ; tâche d'aimer un peu plus noblement, puis plus noblement encore et un objet plus noble et mieux discerné, jusqu'à ce que tu aimes ce qui est infiniment aimable. » Mais le propre d'un impératif est de s'adresser à tous, non à une élite, et de désigner son objet avec une évidence impérieuse et simple qui ne comporte ni conditions, ni tâtonnements, ni équivoques et stations préalables et périlleuses. Quelle conscience peut entendre ou retrouver en elle un ordre comme celui-ci : « Tu aimeras d'abord les femmes sensuellement, puis tu t'élèveras à

une passion génératrice de dévouement et d'émulation héroïque, puis tu passeras « des belles occupations aux belles sciences, etc...? » Quelle loi morale nous oblige à franchir tous ces paliers?

Ces hypothèses éliminées, reste une conception surtout esthétique : l'amour est une initiation progressive au culte du beau. « Après avoir parcouru dans l'ordre qui sied tous les degrés du beau, on aperçoit tout à coup une beauté merveilleuse, celle qui était le but de tout l'effort antérieur. » Mais alors nous ne sommes donc plus dans la morale? Plus que jamais, et c'est ici, de quelque biais qu'on la prenne, la faiblesse ou l'inconséquence de cette théorie. Le beau est un idéal, le vrai en est un autre et le bien, un troisième. Platon a tantôt proscrit l'art très sévèrement, tantôt il l'a glorifié, « pourvu qu'il tendît à la morale » comme à sa fin ultime. Il s'est, dans *le Banquet*, évertué et dépensé en dialectique illusoire pour transformer la beauté en vertu. Il y a mis infiniment plus de rigueur apparente que Renan, mais il est à croire que Tolstoï eût dit de l'un comme de l'autre que leur conclusion était « effrayante de stupidité ». Grec, poète, artiste, Platon ne peut jamais longtemps blasphémer la beauté. Il l'adore d'instinct et de raison. Mais, comme il est avant tout et constamment moraliste et maître de morale, comme c'est là son fond le plus évident et sa marque socratique, comme toutes ses polémiques, toutes ses antipathies, toutes ses passions contredisantes et tout son caractère négatif ne sont que pour se reposer, s'installer et se concentrer dans la morale, il a obligé l'amour, confondu avec l'art, à se fondre dans une éthique.

Sa théorie des idées et de la réminiscence conspirait dans le même sens. Si l'homme est parti de la beauté absolue, il est assez naturel qu'il y revienne après une sorte de circuit ici-bas, et que la beauté terrestre, incomplète et fragile, réveille en lui un souvenir à peine endormi. Mais la théorie des idées, avec son cortège de consé-

quences, est un système ni plus ni moins spécieux que tant d'autres et qui n'a pas duré davantage.

Il n'est pas très difficile de juger ridicule toute cette construction platonicienne. Écoutez seulement Tartuffe et sa déclaration à Elmire. Il aime en elle « l'auteur de la nature ». Elle est le plus beau « des portraits où lui-même il s'est peint. »

* * *

Mais il y a assurément autre chose dans *le Banquet*. Nous ne tenons pas du tout à l'avoir ruiné. Les vérités et les suggestions en sont assez fortes pour que les plus nobles parties de l'édifice demeurent. Qui sait si nous n'allons pas le retrouver dans sa magnificence intacte?

Il n'est pour cela que de changer de point de vue. On trahit toujours Platon, quand on se tient à un seul. Psychologiquement, *le Banquet* est, peu s'en faut, indéfendable. Mais combien il est d'autres façons de l'envisager ! Il y entre de la métaphysique, de la cosmologie, de la religion, de la mystique, bien d'autres éléments encore...

La plasticité du mot « amour » est sans pareille. A preuve qu'il est fort difficile d'éviter de la confusion et quelque galimatias, chaque fois qu'on en traite par trop en général et *ex abstracto*. Ni Senancour, ni Stendhal, ni Michelet n'y ont montré leur maîtrise : ils n'étaient pas assez philosophes ! Et Schopenhauer a beau nommer « une perle » sa *Métaphysique de l'amour*, il y est encore spécial, confiné, insuffisant. Il n'y a que dans Platon que le mot ait tout son sens et tous ses sens.

Accordons-lui d'abord que si l'usage universel prodigue ce terme et l'applique à tant d'objets divers aussi bien dans la foule que chez les modèles les plus précis du langage, si, de compte fait, on s'entend là-dessus et s'il n'en résulte aucune énorme ambiguïté, c'est apparemment que Platon ne se trompe pas en jugeant qu'il y a un principe commun à l'inclination d'un libertin pour

une fille et au dernier degré, par exemple, de l'extase d'une sainte Thérèse. (Car la vierge d'Avila ne l'eût guère étonné). Sans doute il est dangereux de presser de telles analogies. S'il peut arriver à l'imagination de La Fontaine de transfigurer une *Jeanneton* en *Clymène*, en revanche, que d'anges extatiques risquent de faire les bêtes et, bien au-dessous de Mme Guyon, qu'il y a donc de déso-bligeantes manières pour telle vieille fille d'aimer Jésus, pour tel Sicilien échauffé d'aimer la sainte Vierge ! Mais enfin qui contestera que le viveur aime au moins, dans son caprice d'un jour, quelque illusion de beauté, quelque ombre de tendresse, quelque dégradation aussi diminuée qu'on la voudra d'une Laure ou d'une Elvire ? Une possibilité d'aimer mieux frémit dans le plus grossier spasme sensuel. « Mystères de la chair », s'écrie quelque part Dumas fils ! Tout dans la chair n'est pas chair. Il y a quelque sottise présomptueuse à traiter de trop haut « les nœuds charnels, les chaînes corporelles », comme beaucoup d'hypocrites le font à l'imitation de l'*Armande* de Molière. Le vers de Baudelaire est célèbre :

Dans la brute assoupie un ange se réveille.

C'est donc qu'il y sommeillait. Qui sait même, s'il n'y veillait pas, au moment le plus grossier ?

Qu'on rêve un peu là-dessus, on ne tarde pas à faire un grand chemin. Songeons à Lucrèce, à Buffon, à Chénier (celui de l'*Hermès*). Toute cosmogonie qui aspire à donner un sens aux choses et qui ne se résigne pas à quelque naïf atomisme ou à quelque sec mécanisme ou à quelque déterminisme au mathématique schéma, observe et découvre une loi d'amour, une ascension amoureuse dans l'univers. D'abord dans son plan statique : l'évolution n'est qu'un inventaire et une table des matières, non un système, si elle ne consent à un finalisme, si elle ne voit une aspiration au mieux (et non pas seulement au plus complexe ou au plus hétérogène),

de la cellule protoplasmique à l'homme, en passant par toute la hiérarchie animale. Car qui nierait la hiérarchie? Et qui dit hiérarchie suppose plus que de la statique, un mouvement, un *nisus*, comme dit Renan, avec un peu trop de fausse honte; disons un progrès. Ce progrès, jamais on ne le définira mieux que par le nom d'amour. Aussi obscur qu'on le veuille, et qu'il ne frémissse dans le minéral qu'au dernier degré d'inconscience ou de subconscience, il est désir et appétition, élan vers le mieux, donc vers le bien, l'ordre et le beau, donc amour. C'est ici qu'un philosophe est mutilé, s'il n'est poète et qu'il se stérilise dans la logomachie, faute d'intuition. C'est ici que Leibniz rejoint Hugo, au moment précis où les Ravaisson et les Renouvier l'admirent, quand la superbe des critiques professeurs le raille et le nomme « apocalyptique ». Mais, sans nulle ambition de penseur, je ne sais qui, sur ce thème, a été plus suggestif et profond que Musset en dix endroits. Je renvoie à la citation de Léopardi dans les *Caprices de Marianne*, à l'admirable et déchirant soupir commenté de Célio sur *l'Amour et la mort*. Qu'on relise encore la version première d'*Il ne faut jurer de rien*, avant les fâcheux sacrifices de la scène :

VALENTIN. — Dis-moi, s'il y a jamais eu un moment où tout fut créé, en vertu de quelle force ont-ils commencé à se mouvoir, ces mondes qui ne s'arrêteront jamais?

CÉCILE. — Par l'éternelle pensée.

VALENTIN. — Par l'éternel amour. La main qui les suspend dans l'espace n'a écrit qu'un mot en lettres de feu. Ils vivent parce qu'ils se cherchent, et les soleils tomberaient en poussière, si l'un d'entre eux cessait d'aimer.

CÉCILE. — Ah! toute la vie est là!

VALENTIN. — Oui toute la vie, depuis l'Océan qui se soulève sous les pâles baisers de Diane jusqu'au scarabée qui s'endort jaloux dans sa fleur chérie... Demande aux forêts et aux pierres ce qu'elles diraient si elles pou-

vaient parler. Elles ont l'amour dans le cœur et ne peuvent l'exprimer... » Et ce qui suit, vraiment platonicien par la sublimité aisée et la vérité inspirée...

Un pas de plus : rentrons dans Platon par une autre porte et perdons-nous dans cet infini lumineux. L'amour et la mort? Ne se pourrait-il pas — les deux douzaines de preuves usuelles de la survie ne valant que pour le moment où on les pense, — et seulement pour quelques experts en logique — et seulement pour l'esprit pur que Pascal récuse et bafoue en pareil cas, — ne se pourrait-il pas que le cœur, c'est-à-dire l'amour, fût seul compétent, à de rares intervalles qui sont des éclairs dans la deminuit de nos doutes anxieux?

Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi!

Le non-sens qu'est pour le cœur la mort absolue d'une mère, ce non-sens, gros du sens contraire, quelle autre voix, en dehors de la révélation, pourrait donc prendre l'espérance pour communiquer une certitude infinie à ce qu'il y a d'infini dans notre possibilité de comprendre? Or l'infini de l'amour, l'infini de la mort ou plutôt de la vie absolue se jouent dans *le Banquet* et *le Phèdre* en mille suggestions irrésistibles qui peuvent bien dérouter les catégories misérables de notre entendement, mais dont on ne triomphe ou ne croit triompher qu'avec une impertinence mal rassurée... Il nous éblouit, parce qu'il est chez lui dans une lumière trop forte pour l'œil du commun des hommes. Ici ce ne sont pas même ou ce ne sont pas surtout les poètes qui sont faits pour être les intermédiaires et les apôtres de Platon, ce sont les musiciens : Mozart, Beethoven, Schubert, ce dernier peut-être plus visiblement, trois exilés sur la terre. On dit cela de tout homme extraordinaire : on abuse. Seuls, je crois, ces trois-là ont rapporté du pays innommable une nostalgie précise, une langue reconnaissable et inouïe chez les hommes, un tendre et furieux mouvement de retour

et d'amour vers la patrie divine. Pensez à l'adagio de tel quatuor, à celui de la symphonie inachevée, au deuxième acte de *la Flûte enchantée*, et aussi au Paradis du Faust schumannien. Platon a banni les musiciens de la République... Bon ! Dans cet endroit et à ce moment, selon un dessein très spécial. Mais Platon aurait inventé la musique. Tous la sentent. Lui, il la pense, il la parle !

Continuons : si on veut s'amuser, on essaiera d'anéantir *le Banquet* avec la théorie de Schopenhauer sur le génie de l'espèce et l'ingénieuse et perfide manière dont il se joue de nous et choisit à notre place, quand nous présumons choisir, en orientant fatalement les contraires vers les contraires et les insuffisances vers leurs compléments... eugéniques (ainsi Alceste vers Célimène qui le martyrise, parce qu'il peut naître de leurs contrariétés un bébé très harmonique). Est-ce faux?... Cela ne va pas très loin. Il y a quelque observation, mais cela prend un aspect paradoxal, exclusif et anguleux, parce que c'est fonction d'un système à présent ruiné : que si l'on n'est plus schopenhauerien, selon tout un catéchisme périmé, on enverra ce génie de l'espèce rejoindre une définition abolie de la volonté, de l'inconscient et du vouloir-vivre. Il ne restera qu'une suite de réflexions, dignes de La Bruyère, je n'oserais dire de La Rochefoucauld. Mais que le mythe des Androgynes et celui des deux Aphrodites et dix autres passages de Platon sont donc plus souples et pénétrants dans le sens du moraliste allemand ! Comme il peut s'y mouvoir à l'aise, et lui et même Freud, et que peut-on donc écrire en « érotologie », si l'on nous passe le mot, que Platon n'ait envisagé ?

Ce qui rend Platon quasi irréfutable, c'est sa mystique. C'est encore sa mythologie. La mystique et la mythologie sont-elles légitimes ? Assurément. Dès lors ne vous évertuez pas à les réduire à de la déduction bien plate. Toute religion est pleine de figures. Il y a dans *le Banquet* un sens préchrétien, partout épars. Il eût mer

veilleusement compris sainte Thérèse, que tant d'imbéciles pieux n'entendent pas. « Espérance, désir, détachement », voilà, selon le panégyrique de Bossuet, les trois étapes de l'ascension de la vierge d'Avila vers le divin. Est-on si loin de Platon? Et, si l'on n'y était préparé par dix-neuf cents ans d'habitude, comprendrait-on ce qu'il y a de mystérieux et toutefois d'une évidence illuminée dans les mots de Polyeucte :

Un Dieu qui nous aimant d'un amour infini
 Voulut mourir pour nous avec ignominie
 Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
 Veut pour nous sur l'autel être offert chaque jour.

Pauline est très intelligente. Polyeucte lui dit :

— Mais que sert d'en parler à qui ne m'entend pas?

Elle entend encore bien moins, quand il s'écrie : « Je vous aime, beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même. »

Nous comprenons, là où Pauline ne comprenait pas encore. Que le christianisme nous aide donc à comprendre Platon, à l'endroit de qui il n'est pas aisé de ne pas être Pauline, c'est-à-dire un peu terre à terre, même dans la démarche philosophique, au lieu de voler à lui avec les deux grandes ailes dont parle l'*Imitation de Jésus-Christ*! Il est vraisemblable que nul n'a compris Platon comme Plotin. Et l'on ne voyage pas chez Plotin, sans des exercices préalables d'une aviation particulièrement audacieuse...

En définitive, sur cette question de l'amour, peut-être que, par delà les définitions et la psychologie et les métaphysiques, la poésie et la mystique ont le dernier mot. Elles sont la transition entre la connaissance et l'inconnaissable. Leur domaine n'a pas toutes ses frontières ici-bas... On bute et on bronche, toutes les fois qu'on leur applique des mesures et des réductions. Platon y est maître et demi-dieu. Il faut le suivre avec foi et respect,

là même où on a le vol trop court pour monter aussi haut que lui.

Et, après nos réserves et notre palinodie, notre point de vue demeure nôtre et fort exigü. Il y a cent autres manières de prendre Phèdre, et Agathon et Aristophane et surtout Diotime. Nous ne les contredisons pas, nous n'y touchons pas aujourd'hui... Il nous a plu de réfléchir et de rêver un peu dans le rayonnement du merveilleux *Banquet*. Nous en revenons éblouis, mais non sans un peu de vertige et d'effroi sacré. Puissent les érudits, les philosophes de profession et tous les platoniciens d'office nous pardonner notre audace étourdie ! On a toujours le droit d'aimer et de dire ingénument pourquoi. Qui n'aimerait l'homme qui a le mieux parlé de l'amour ?

CHARLES-GUSTAVE AMIOT.

ÉCHEC ET MAT

(Suite)

Voycottes n'avait jamais réfléchi le moins du monde aux problèmes de l'amour. Sa vie se divisait en trois compartiments avec une petite porte de communication entre eux : il était sportsman avant tout, et sans doute la vie lui apparaissait-elle d'abord sous la forme d'une arène de concours hippique. En second lieu, il était le fiancé de Mlle de Lestang qu'il respectait et qu'il respecterait toujours, qui demeurerait pour lui quelque chose de sacrosaint, comme sa mère ou l'honneur, l'honneur du monde, bien entendu, lequel comporte toute une série d'obligations civiles et quasi rituelles. En troisième lieu, il aimait le vin, les chevaux et une dame entretenue discrètement pour la satisfaction de ses sens et de son amour-propre de garçon riche.

La petite porte de communication entre ces trois compartiments, c'était sa bonne foi parfaite, l'assurance que tout s'engrenait fort bien, petite porte commode qui permettait de passer de l'un à l'autre sans aucune gêne, sans aucun compromis, de plain-pied.

Voycottes était devenu notre ami, un ami peu encombrant, car il avait de la délicatesse, la première des qualités, entre parenthèses, que l'on doit exiger d'un ami.

Depuis le départ de Mlle de Lestang surtout, il nous accablait des plus charmantes prévenances. Son auto, une splendide auto, attendait à notre porte plus souvent

qu'à la sienne. Il nous inondait de billets de théâtre, de concert, de conférences, que sais-je? Voycottes était, sous ce rapport, un des hommes les mieux fournis de Paris.

Je n'avais aucune crainte qu'il devînt amoureux de ma femme. Pareil sentiment n'était pas dans ses goûts, et d'ailleurs, sa pureté le rendait impossible. Mais il était amoureux de moi, avec pureté, naturellement, amoureux de moi comme de son cheval favori; et ceci de sa part n'avait rien d'offensant, au contraire. Très fier de ma personne, il me produisait partout avec orgueil. Seulement, ce qu'il admirait le plus en moi, c'étaient mes muscles, ma forme, ce qui me paraissait franchement insupportable.

J'ai déjà dit combien m'irritaient ces regards de femme qui me convoitaient à la dérobée sans se soucier de savoir si sous cette forme impeccable habitait une âme. J'éprouvais le même agacement, lorsque, pour le seul but de faire plaisir à ce brave Voycottes, j'allais dans une salle de boxe exhiber mon académie. Il y avait là des tas de snobs aux muscles d'écorchés qui me soupesaient, me jugeaient, me mesuraient du regard avec des exclamations idiotes comme : « Un Joë Janette ! Quel thorax ! Celui de l'Hercule Farnèse ! Oui, mais la taille, la cheville : quelle race ! »

Vraiment on se serait cru à une exposition canine ou chevaline !

Toutefois, je supportais ces séances ridicules pour ne pas désobliger Voycottes, lequel montait la garde autour de moi comme un bouledogue, et n'aurait permis à quiconque, surtout à aucune femme, de m'approcher.

Pauvre cher garçon ! Comme il perdait son temps et qu'il avait peu à craindre de ce côté ! Il ne savait donc pas que j'étais un homme chaste ? Car, pour le reste, il l'ignorait, évidemment, et n'en avait pas le moindre soupçon.

Mais où son exaltation amoureuse touchait à la démence, c'était lorsqu'à l'escrime je le boutonuais douze

fois en un quart d'heure. Pas le moindre amour-propre là-dessus : en vérité, je l'éblouissais au point qu'il eût eu plaisir, je crois, à être perforé par moi de part en part.

Il me parlait peu de Mlle de Lestang, fort peu et avec infiniment d'égards chaque fois, comme on parle du bon Dieu entre gens du monde, très rarement et dans des occasions graves. A ses yeux, elle occupait dans l'empyrée une place bien au-dessus des contingences au milieu desquelles il avait l'habitude de se mouvoir.

Blanche méprisait mon Voycottes. Mais grand'mère en était devenue folle. Comme il se montrait à son égard l'homme obligeant et plein d'égards que je viens de décrire, elle prit bientôt l'habitude de le charger de certaines courses. Elle alla plus loin : elle se servit de la parfaite innocence de Voycottes pour se tenir au courant de mes faits et gestes.

Elle sut ainsi que j'étais redevenu le plus franc, le plus joyeux compagnon, le plus insouciant époux qu'on eût vu, un homme heureux, triomphant, qui ne craignait plus même, comme ses lointains ancêtres, que le ciel tombât sur sa tête.

Cette exubérance soudaine l'inquiéta. Avec sa perspicacité coutumière, elle flaira l'odeur équivoque d'une telle joie chez un homme qu'elle savait, de son propre aveu, victime d'une passion coupable.

Il n'y avait guère lieu de présumer qu'un si grand amour se fût évanoui en un clin d'œil. Aussi manœuvra-t-elle dans tous les sens pour arriver à découvrir ce qui, dans une position qui devait être si cruelle, avait l'heur de me réjouir si fort.

— Mon cher ami, me dit-elle un jour avec son bon sourire d'autrefois, je suis bien contente de voir que tu as enfin triomphé de ton aberration.

Je baissai les yeux de peur de me trahir. Tout à fait résolu — quel chemin j'avais parcouru depuis huit mois ! — à tromper grand'mère, à la duper complètement, je

lui affirmai que je me sentais désormais très sûr de mon cœur.

Ce qui était, d'ailleurs, en un sens, parfaitement vrai...

Mais grand'mère ne se laissa pas duper comme je le souhaitais. Elle me reprocha de délaisser Blanche, qui se réfugiait le plus souvent auprès d'elle ou de Mme Courtois. Ma femme, je dois lui rendre cette justice, n'était pas d'humeur à confier ses déceptions à quiconque, fût-ce à grand'mère. Mais il était trop aisé pour celle-ci de se rendre compte que cette jeune femme ne voyait son mari que dans les réunions où ils allaient ensemble, et, qu'au logis, la porte de communication de nos deux chambres demeurait le plus souvent close.

Une espèce de scrupule, allons jusqu'à dire d'horreur incestueuse, me retenait sur le pas de cette porte, lorsque, dans un élan de charité, j'allais l'ouvrir. Je me leurrerais alors de tous les subterfuges de la plus mensongère délicatesse.

Blanche donc commença dès lors d'être très malheureuse, bien que je me montrasse à son égard plein de prévenances et que je la traitasse avec cette parfaite galanterie de manières qui fait le délice des fiancées. Mais nous n'étions plus au temps des fiançailles et un peu plus de sans-gêne lui eût peut-être paru moins offensant que tant de réserve.

Le pire, dans son cas, c'est que, par amour de moi, elle s'était tout à fait détachée de Pauline, au moment que je m'étais détaché d'elle-même. Dès lors, elle fut condamnée à vivre dans un isolement sentimental très pénible pour cette jeune femme qui avait besoin de l'atmosphère d'une serre chaude, comme les fleurs qu'elle aimait...

Mais j'avais bien souci de ce qui lui manquait...

En ce moment la question ne se posait pas de savoir ce qui allait advenir de Blanche ; non ; parce que je n'avais

pas encore la moindre idée de ce qui allait advenir de moi-même.

Je comptais simplement les jours, sachant bien qu'au soixantième Pauline reparaitrait...

Je refusais d'envisager rien au delà de cette date fatidique. Au soixantième jour, je la reverrais. C'était tout. Et voilà que cette période de ma vie s'en révélait la plus exquise, toute pleine du divin délire de mon désir immense et imprécis.

* * *

Ce fut Voycottes — toujours lui — qui m'annonça le retour de sa cousine :

— Mlle de Lestang rentre demain de Lugano, m'annonça-t-il avec une joie d'enfant.

Blanche était là. Elle eut un léger sourire :

— Nous serons enchantés.

Je jetai négligemment la cigarette turque à demi consumée que j'étais en train de fumer.

— Enchantés vraiment, répétai-je sur le ton de la plus parfaite indifférence.

— Cette fois, elle restera tout l'hiver. Nous irons au Palais de Glace, insistait triomphalement ce brave et naïf garçon, qui venait d'ouvrir la porte de communication entre son premier et deuxième compartiment.

— Je patine très mal, répliquai-je pour le vexer, car son amour n'admettait pas qu'en matière de sport je fusse inférieur en quoi que ce fût.

— Bien mieux que moi, affirma-t-il tout jovial. Et puis, j'ai une idée.

Nous savions à l'avance que son idée n'était pas de celles qui pussent tirer à conséquences. Mais nous savions aussi qu'il n'y avait rien de déplaisant à attendre de lui.

— Parlez, Voycottes, fis-je avec indulgence,

— Voilà ! Nous irons à Chamonix le mois prochain, faire de la luge et du bobsleigh, tous les quatre, avec grand'mère.

Cette idée de grand'mère promue au rang de chaperon de notre quadrille faillit me jeter dans une grande colère ; c'eût été ma première dispute avec Voycottes ; à cause de quoi je me contins.

— Charmante, votre idée, répondis-je, très calme.

— Je crains que grand'mère... commença Blanche, que cette proposition réjouissait peu.

— Bah ! Je m'en charge, affirma Voycottes avec son sourire des dimanches.

Que m'importaient, au reste, tous ces projets ! Demain expirait le soixantième jour, ce jour dont Pauline avait décidé de faire le premier de notre ère nouvelle.

Ce répit de deux mois en effet ne m'était jamais apparu que comme un tremplin nécessaire pour mieux prendre notre élan et faire le grand saut par-dessus la damnation. Je mangerais la pomme d'Ève, et je vous ai dit que la certitude de la bientôt manger m'avait rendu le plus heureux des humains ; j'aurais dû ajouter le plus orgueilleux, car désormais l'univers entier m'était à mépris, et déjà je m'essayais à le fouler aux pieds en la personne des êtres qui m'avaient été le plus chers, au premier rang desquels grand'mère.

Grand'mère en particulier m'apparaissait l'ennemie la plus acharnée de ma damnation ; ce n'était pas qu'elle eût le moindre souci de morale ; mais (et j'épiais avec un odieux plaisir toutes ces marques de son égoïsme afin de donner un aliment à mon animosité naissante) elle était effrayée de voir disparaître son emprise sur moi, sur ma jeunesse, comme si ce qui lui en restait dans l'âme dût s'évanouir avec moi.

Voycottes me remplacerait-il ? Non. Voycottes ne pouvait servir comme il convenait l'affection immense de grand'mère. Elle ne serait jamais l'amie de Voycottes

comme elle avait été, comme elle prétendait rester coûte que coûte la mienne.

La perspicacité de grand'mère, tenue au fait de tous les événements qui pouvaient m'impressionner, la fit arriver chez moi ce même après-midi, avant que Voycottes ne fût parti. Et du même coup, elle apprit, avec une aisance de grande comédienne, d'abord le retour de Pauline, ensuite le projet de cet excellent Guy.

Elle en parut enthousiasmée. Ce ne fut que pour mieux apercevoir ma désapprobation intime, laquelle, malgré mes exclamations de consentement, lui apparut évidente au premier coup d'œil.

Aussitôt elle comprit qu'il y avait entre moi et Pauline un nouveau mystère, qui ne pouvait être que l'ennemi de son repos.

Mais je n'étais plus en face de grand'mère un partenaire novice. Désormais je croisais le regard avec elle comme un duelliste l'épée. Nous nous surveillions l'un l'autre sans répit, et à ce jeu, peut-être par habitude du sport, — comme quoi le sport peut réagir sur la vie sentimentale — je commençais à me montrer de première force.

Grand'mère se retira fort tard sans en savoir plus. Elle voulut que je la raccompagnasse. Elle s'était pelotonnée dans l'auto, comme une jeune femme frileuse à la sortie du bal :

— Mon bon Jean, commença-t-elle enfin, en attirant ma main dans son manchon, j'ai été dure avec toi à cause de cette... histoire. Ne m'en veuille pas ! Je désirais tant t'épargner de cruelles épreuves... Mon pauvre petit, quoi qu'il t'arrive, tu trouveras là...

Et elle pétrissait ma main dans la sienne.

— ... toutes les indulgences et tous les secours...

Sa voix était si benoîte, si émue, que je faillis m'y laisser prendre comme le souriceau de La Fontaine. Fort heureusement, ou fort malheureusement, vous en jugerez,

j'aperçus à la clarté de l'ampoule électrique son œil attendri qui me guignait.

— Je vous avouerai, grand'mère, répondis-je avec une feinte bonhomie, que je ne compte pas guérir de cet amour. Mais je veux vivre avec lui saintement, noblement, sans que personne, sinon vous, chère grand'mère, en ait jamais la moindre connaissance, sans que personne surtout ait à en souffrir.

Sa main ne pétrissait plus la mienne. Elle la griffait :

— Oui, mon petit, et quand tu auras le cœur trop gros, viens, viens...

Je compris que si cette excellente femme avait su exactement ce qui se passait en moi, elle m'aurait mieux aimé mort que vivant. Je ne bougeais plus, me faisant tout modeste et tout doux, jouissant d'un certain effroi mêlé à l'affreuse volupté de tromper grand'mère, précisément parce qu'elle avait été depuis toujours ma meilleure amie.

Et ce fut comme une saveur nouvelle ajoutée à celle du péché que j'allais commettre.

* * *

J'étais sûr qu'elle aurait écarté tout témoin.

Le valet — le même — ne regarda pas cette fois mon dos, mais ma nuque, en connaisseur, avec respect, le respect qu'impose de nos jours, — même et surtout aux larbins, — un vainqueur des jeux olympiques.

Il m'introduisit dans le petit salon guilloché de rouge avec sa petite table et son échiquier en désordre, aimable champ de bataille, où une violette, venue d'on ne sait quel jardin, était tombée entre les pions.

Je restais en contemplation devant ce désordre charmant, et les secondes coulaient une à une dans le silence plaisant de ces murs dorés, où la myrrhe et la rose tou-

jours se mêlaient au parfum de vieille cire des meubles anciens. Atmosphère légère d'une qualité rare où venait mourir juste à point, pour n'en pas troubler l'harmonie, l'odeur sucrée d'une cigarette égyptienne.

Un froufrou de soie et... Mme de Lestang parut en simple tunique de tabis gris-fer, tertiaire aux pieds chaussés d'escarpins vernis et au sourire paré du désir de plaire. Oh ! plaire, pour le seul but de plaire, par charité afin qu'autour d'elle la vie parût plus agréable.

— Mon cher ami...

Décidément, j'étais l'ami, ici, ailleurs, partout.

— Je venais, madame, prendre de vos nouvelles et de celles de notre voyageuse.

Notre voyageuse ! comme ce terme était anodin et pimpant.

— Mon Dieu ! qui sait où est Pauline ? J'ai une fille que je ne vois jamais. J'attends pour cela son mariage.

Ce mariage lui apparaissait sans doute comme un ancrage sur un fond solide.

— Elle a dû bondir chez Blanche, ajouta-elle.

Ce fut tout. Elle eut l'amabilité de rappeler aussi succinctement que possible ma mésaventure avec la jument Rosa. Elle m'apprit la mort de Tabès, victime d'un accident d'auto : ainsi finissent généralement les vétérinaires. Elle alla me quérir enfin un ouvrage d'Élisabeth Leseur et le dernier roman de Marcel Proust, voulut que je les emportasse en me recommandant de lui donner mon avis sur ces deux ouvrages ; puis elle m'avertit, avec une bonne grâce parfaite, qu'elle allait sortir.

Je me levai ; mais avant de prendre congé, n'y pouvant plus tenir :

— Ce jeu d'échecs?...

Elle se mit à rire :

— Ma fille a battu tout à l'heure le Père Lechaussoye, de la Compagnie de Saint-Maur. Il était furieux !

Ainsi, tandis que je grelottais d'impatience, Mlle de

Lestang avait le sang-froid de battre sur *notre* table un Père de la Compagnie de Saint-Maur !

Je pris la fuite, plutôt que je ne pris congé de cette excellente dame, et, dès le pont de Saint-Louis, je sautai dans un taxi.

Évidemment, Pauline avait bondi chez moi, avec une impatience qui avait devancé la mienne. Et je me réjouis de cette heureuse impatience qui m'assurait que...

Mais je m'avisai soudain que pas une seule fois encore je ne m'étais posé la question de savoir ce qu'il adviendrait exactement de nos rapports après ce fameux terme du soixantième jour... Je ne les avais pas envisagés une seconde, tant ma paradoxale et peu innocente chasteté me bandait les yeux, m'aveuglait sur les plus immédiates réalités et me conduisait aux abîmes.

Je gravis les escaliers de ma maison quatre à quatre, violentai ma serrure, j'entrai.

La femme de chambre que je surpris dans notre salon en train de se poudrer devant la glace, perdit contenance à ma vue et se mit à chercher précipitamment quelque chose sous un meuble :

— Madame ?

— Madame est sortie.

— Mlle de Lestang n'est pas venue ?

— Mlle de Lestang n'est pas venue.

J'allai m'enfermer dans mon cabinet, très surexcité et pris d'un soudain désespoir qui me fit considérer avec une attention sympathique l'étui à revolver placé sur une étagère de ma bibliothèque. Il était vide d'ailleurs ; mais c'était un symbole.

Tous mes muscles dansaient sous ma peau ; je ne pouvais rester là. Aussitôt je pensai à grand'mère. J'oubliai toute méfiance, toute prudence. Je ne songeai plus qu'à me réfugier dans ses bras, à m'épancher auprès d'elle en lamentations égoïstes, à parler de Pauline à la seule personne avec qui je pusse m'en entretenir.

Qu'elle avait été habile l'autre jour ! J'arrivai chez grand'mère en nage, par un froid de six degrés cependant, et, dans l'escalier, je ne songeais qu'à la terrible éventualité de son absence. Que serais-je devenu alors, mon Dieu ?

Mais dès le seuil je fus rassuré. Suivant sa coutume, la soubrette se contenta de m'ouvrir la porte et me laissa me diriger où je voudrais. Je courus jusqu'au petit salon où grand'mère se tenait quand elle ne recevait pas.

Je ne sais si je frappai. J'entrai en coup de vent, et que vis-je ?...

Grand'mère tenant dans ses bras Pauline... oui, Pauline. Ma vieille amie me jeta le plus suave des regards et Mlle de Lestang baissa pudiquement les yeux.

— Ah ! que tu arrives bien, mon fils !

Sa main sous mon baiser était toute guillerette.

— Sais-tu ce que Mlle de Lestang vient de m'apprendre ?

Je devins rouge ; je regardai Pauline avec une expression d'angoisse sans doute ; mais on se voit mal.

Quant à elle, je vous jure qu'elle avait encore embelli.

— Mais non, répondis-je avec timidité, alors que tout mon être voulait crier : Oui, je sais !

— Pauline — dans son attendrissement elle l'appelait Pauline — est venue me supplier de m'entremettre entre elle et Blanche, parce que Blanche ne l'aime plus ; et sais-tu pourquoi ?

Je respirais à peine ; j'eus tout de même le courage de répondre :

— Blanche est ridicule ; elle s'imagine que Mlle de Lestang est devenue plus indifférente à son égard, depuis que...

— Allons, mon enfant, interrompit grand'mère avec tout un flot de caresses dans la voix, ne devines-tu pas la délicatesse exquise de Mlle de Lestang ? Elle avait parfaitement compris que leur amitié de jeunes filles te

portait ombrage. Alors, discrètement, elle s'est retirée pour ne pas vous gêner : c'est charmant !

Grand'mère avait rajeuni. Elle triomphait. Ne tenait-elle pas dans sa main les trois pions de l'échiquier, Blanche, Pauline et moi ? N'allait-elle pas pouvoir jouer de ces pions à sa guise ?

Je retrouvai sur-le-champ toute ma méfiance et aussi mon aplomb :

— Mademoiselle, repris-je, je vous en supplie à deux genoux, ne restez plus loin de Blanche. Moi ! jaloux de vous ? Certes, Dieu ne m'a pas gratifié d'un aussi vilain caractère.

Elle me regarda avec une tendresse mêlée d'ironie. Et je ne savais encore quel sens il me fallait donner à cette étrange démarche, qui la faisait, dès son retour, venir quémander auprès de grand'mère sa réconciliation avec Blanche.

Mais grand'mère, elle, n'hésitait pas à donner un sens précis à cette démarche, qui l'inondait d'une bien douce félicité, car je l'avais rarement vue aussi heureuse que ce jour-là. Ses yeux luisants me prodiguaient à nouveau toute leur autoritaire affection, tandis que, entre ses mains, elle gardait une main de Pauline, comme si elle eût voulu enchaîner la jeune fille à jamais.

Mlle de Lestang se leva enfin, se laissa cajoler, embrasser, puis partit. Grand'mère elle-même me pria de l'accompagner dans le vestibule :

— Voici venu le soixantième jour, lui dis-je alors à voix basse.

Elle ne répondit d'abord pas.

— Vous avez entendu ma réponse, fit-elle d'une voix calme, au bout de quelques secondes.

Je marchais à côté d'elle à la frôler.

— J'ai compris que notre séparation était terminée.

Elle me tendit la main et nos doigts se nouèrent une seconde... Mais une forme noire se profila dans le vesti-

bule et la sarcastique, l'odieuse Anny se dressa devant nous, avec son sourire équivoque...

Je revins auprès de grand'mère :

— Tu vois, me dit-elle avec bonté.

— Je vois, répondis-je, très docile.

— Quelle leçon pour toi, mon petit !

Et elle ajouta, avec un trémolo dans la voix :

— Vraiment elle est parfaite... parfaite... Comme cela doit t'aider à faire ton devoir !

Je ne disais rien. J'étais tout replié sur moi-même, pour retenir dans les profondeurs de mon cœur l'incomparable émoi de mon péché.

* * *

La réconciliation se fit pleine et entière. Pauline rentra dans notre vie au grand jour, toutes portes et fenêtres ouvertes. Et ce fut au tour de Blanche de redevenir complètement heureuse, bien que notre intimité conjugale ne se fût guère resserrée.

Mais il y avait « du nouveau », ce qui me dispensait de trouver une excuse à mon abstinence.

Je n'éprouvais plus d'ailleurs, à l'égard de Blanche, l'agacement parfois criminel de jadis, depuis qu'elle était devenue, sans le savoir, l'ouvrière de notre amour, le trait d'union, l'occasion de notre revoir.

Nous connûmes donc, Pauline et moi, de coupables et heureuses fiançailles. A de rares moments, nous laissions parler nos yeux et nos lèvres, et des mots courts, mais fulgurants comme l'éclair, nous échappaient :

— Toujours !

Nous acquîmes vite l'art enivrant de donner le change à tout le monde, et nous offrions cette hypocrisie en holocauste à notre amour, pour en augmenter le criminel plaisir.

Voycottes était aussi un ami bien commode, car, grâce

à sa présence, nous avions de plus fréquents apartés.

Quant à grand'mère, je ne la craignais plus du tout, me sentant cette fois de force à la battre à ce jeu de la dissimulation qui est peut-être le plus humain et le plus passionnant de tous les sports.

Elle avait retrouvé une entière sécurité. Comme je savais mimer parfois la mélancolie, elle était persuadée que mon amour, privé d'aliment, se mourrait peu à peu d'inanition, éphémère comme la plupart des sentiments d'ici-bas.

Ce fut au retour du printemps que survint la grande catastrophe, celle que mon volontaire aveuglement n'avait pas su prévoir, que ma volonté ne sut pas enrayer, que ma lâcheté accueillit sans remords.

Nous n'étions pas allés à Chamonix ; mais il avait été décidé que nous retournerions tous les quatre à Fontaine-Cléry pour assister aux premières éclosions de la forêt.

Grand'mère, qui devait nous chaperonner, en l'absence de Mme de Lestang, alors en pèlerinage à Jérusalem, fut prise, à la dernière minute, d'une crise de rhumatismes, qui la contraignit à regret de nous laisser partir seuls.

Le château s'éveillait péniblement de son sommeil hivernal. Il y régnait un froid de tombe. Nous partions le matin en cavalcade, elle toujours sur Rosa, l'étrange bête, avec une bride de sûreté qui la rendait d'humeur fantasque ; mais Voycottes, vraiment très fort sur ce chapitre, la dressa en quelques tours de pelouse à n'être plus qu'une biche timide et obéissante.

Nous retournâmes à la forêt de Hulpé, encore sans feuilles, mais pleine de bourgeonnements, qui faisaient flotter entre les branches un léger brouillard vert. Des senteurs puissantes s'exhalaient du sol, des sèves en ascension, des herbes parsemées de pervenches, de marguerites, de renoncules, de violettes.

Puis le soir, le manteau jeté sur les épaules, nous nous attardions dans le parc, où les insectes en mal d'amour faisaient entendre leurs appels passionnés.

Par une de ces soirées que la lune, alors dans son plein, éclairait de sa lueur froide mais troublante, rendue plus vive par la pureté de l'atmosphère d'avril, je restai un certain temps dehors avec Voycottes, après que Pauline et Blanche se furent retirées.

Vers minuit, Voycottes bâilla, et, malgré tout le plaisir qu'il avait à bavarder avec moi, proposa de s'aller coucher, d'autant que le lendemain nous avions projeté une course en automobile, jusqu'à l'abbaye de Fontevrault.

Comme nous gravissions lentement les marches du perron, je levai les yeux vers la chambre de Pauline. J'aperçus distinctement une silhouette dans l'encadrement de la fenêtre, et, tout à coup, je ne sais pourquoi, je me mis à trembler.

Une ampoule opalisée projetait une faible lueur dans le grand escalier. Au premier, je quittai Voycottes, qui gagna le second étage, où, par souci des convenances, on l'avait caserné sous le mezzanine, à une extrémité du château.

J'avançais dans le couloir le cœur sautant. Un désir subit, irrésistible, me menait, et je lui obéissais sans forces, marchant sur la pointe des pieds, les mains au mur, bien que la lumière fût suffisante.

J'arrivai à la porte de sa chambre. Mais je ne ressentis pas comme chaque soir la douce émotion qui me faisait passer devant elle, le cœur plein de joie et de tendresse. Non. Ma main effleura le bouton de la porte, s'y colla, puis le bouton se mit à tourner entre mes doigts, et la porte qui n'était pas fermée à clef, s'ouvrit.

Il y avait devant elle, à l'intérieur, un haut paravent que je heurtai un peu. A ce bruit, j'entendis remuer dans la chambre. J'avançais en automate, presque défaillant.

Une ampoule en veilleuse éclairait faiblement la pièce.

Pauline, toujours à la fenêtre, s'était retournée ; elle descendit en hésitant les marches qui menaient dans la chambre ; une écharpe couvrait ses épaules ; elle fit à ma vue un geste d'effroi, puis ses mains supplèrent :

— Jean ! Jean ! murmura-t-elle.

Mais cette voix même la trahit. C'était un appel plus qu'une supplication. Je m'avançais encore.

Alors, elle essaya de fuir, le dos au mur. Puis, elle s'arrêta, attendit, et, lorsque je fus tout près d'elle, mes mains déjà sur ses épaules, ses yeux se dilatèrent, se mirent à luire avec une phosphorescence étrange. Son écharpe tomba à ses pieds.

— Jean ! implora-t-elle encore d'une voix molle...

Je sortis avant l'aube de sa chambre, lourd d'une lourdeur de bête repue ou de criminel...

BOUZINAC-CAMBON

(A suivre.)

L'HOMME ET LE MYSTÈRE

EN ASIE

CHAPITRE XXXII

LE FRÈRE NOIR

Nous arrivâmes enfin au terme de notre expédition vers le Nord. Nous aperçûmes la mer et la plage de sable du cap Maria. Des nuées d'oiseaux tournoyaient au-dessus de la côte, remplissant l'air de leurs cris. En sortant de la forêt, je vis, dressée sur le rivage au-dessus de la grève, une grande croix faite de troncs de bouleau mal équarris. Je m'approchai et lus l'inscription suivante en russe qui me sembla peu conforme à l'esprit de la contrée :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes sur la terre et sur l'Océan de la vie ! »

La présence de ce symbole chrétien dans cette solitude me surprit et je demandai à mon guide qui avait bien pu ériger ici cette croix.

Il me répondit avec une émotion visible :

— Le Frère Noir !

Nous escaladions à ce moment une pente escarpée et sablonneuse, où nous avions tant de peine à avancer que nous dûmes descendre de cheval et même décharger les animaux de bât. Ceci m'empêcha alors d'en savoir plus long sur le Frère Noir. Quand nous eûmes enfin traversé ces sables mouvants, ridés en longues vagues sous l'action du vent, j'aperçus en face de nous une vieille maison

à un étage, faite de troncs de mélèzes noircis. Elle était surmontée, à son extrémité nord, d'une petite tour portant une croix dorée.

C'est ici que vit le Frère Noir, m'expliqua le guide. Je ne sais pas si nous le trouverons chez lui, car il est généralement en mer à cette époque-ci.

Nous approchâmes de la maison, mais personne ne vint à notre rencontre. Nous appelâmes : quelques Aïnos parurent et non sans difficulté nous expliquèrent que le moine était en mer, qu'ils étaient venus de loin pour le consulter, et qu'ils attendaient son retour.

Nous passâmes deux jours chez le moine, mon guide m'ayant assuré que le brave homme serait très heureux de nous trouver installés chez lui. A l'aube, le lendemain matin, nous fûmes réveillés par les chiens des Aïnos qui aboyaient bruyamment. Je sortis juste à temps pour voir amener sur la grève un grand voilier. Les voiles étaient carguées et je vis trois hommes qui, ayant soigneusement amarré le bateau, se dirigeaient vers la maison. Je me pressai d'aller à leur rencontre.

Celui qui marchait en tête était un moine, de haute taille, très pâle, et si maigre qu'il me donna l'impression de n'être qu'un squelette sous sa robe noire. En me voyant, il caressa sa longue barbe blanche, et d'un mouvement rapide ramena son capuchon sur sa tête. Une croix blanche se détachait sur le bord de l'étoffe noire. Un lourd crucifix de fer était suspendu à une chaîne sur sa poitrine. Il portait de hautes bottes de peau de phoque à semelles ferrées. Une grosse corde lui ceignait les reins et il avait autour du poignet gauche un rosaire à gros grains. Le capuchon lui cachait presque le visage et pourtant je remarquai son regard extrêmement vif et interrogateur, ses sourcils blancs en broussaille, son nez maigre et busqué, sa bouche finement dessinée, indiquant une volonté de fer.

Comme nous approchions l'un de l'autre, je fus frappé

d'entendre le tintement de chaînes, si familier dans cette région de pénitenciers.

Est-il possible que lui aussi soit un forçat? me dis-je comme ébloui par une illumination soudaine.

A ce moment, le Frère Noir éleva sa main décharnée et fit dans ma direction le signe de la croix, disant d'une voix de vieillard :

— Que le Seigneur bénisse votre arrivée dans notre solitude, mon fils.

Jè me présentai, et nous entrâmes ensemble dans la maison. Mon guide et les Aïnos vinrent au-devant du moine à l'entrée, s'agenouillant et courbant devant lui la tête jusqu'à terre. Il leur donna sa bénédiction avec imposition des mains : ils se relevèrent alors et baisèrent dévotement les mains du vieillard. Il entra dans sa cellule et revint peu de temps après, vêtu d'une robe plus claire, le capuchon rejeté en arrière, montrant sa longue chevelure blanche.

Je passai la journée et la nuit dans cette extraordinaire maison. Il m'interrogea sur la vie politique en Russie et dans d'autres pays, sur le mouvement scientifique et religieux, sur des personnalités russes bien connues dans les milieux scientifiques et gouvernementaux, et enfin, d'une façon assez inattendue, m'expliqua en français qu'il avait quelques affaires à régler avec mon guide qui lui avait apporté des provisions, et qu'il devait aussi voir les Aïnos qui étaient venus se faire soigner. Nous pourrions ensuite causer plus à loisir.

Nous ne reprîmes notre conversation qu'après souper. Le repas se composait uniquement de poisson frais, le moine n'ayant pas mangé de viande depuis cinquante ans et n'en admettant jamais sur sa table. Il mangeait très légèrement, et comme s'il se forçait, par nécessité. Il but une petite tasse de thé sans sucre, fit une courte prière, puis s'assit sur un siège plus confortable recouvert d'une peau de phoque tachetée.

Pendant longtemps je dus lui donner des nouvelles de Petrograd et de Moscou. Puis ayant appris que j'avais passé quelque temps à Paris, il m'interrogea sur quelques savants français tels que Lichtenberger, Reclus, Roux, Boussines, Flammarion et Poincaré. Il s'intéressait beaucoup à Léon Tolstoï, à Vladimir Solovieff et à l'écrivain Korolenko, qu'il avait connus personnellement, ayant beaucoup voyagé en Europe.

Il avait beaucoup lu les littératures de tous les pays, montrait un savoir étendu et un sens critique affiné ; mais d'après sa conversation, je vis que son contact et ses relations avec la vie contemporaine avaient cessé environ trente ans auparavant. Il avait tant de gravité, de sagesse et de calme souverain, une si profonde compréhension de la vie, une telle majesté de pensée que je n'osais pas l'interroger et attendais simplement qu'il voulût bien me parler de ses jeunes années. Mon espoir ne fut pas vain.

Il remarqua que j'avais plusieurs fois écouté avec étonnement le bruit de chaînes qui s'entendait chaque fois qu'il faisait le moindre mouvement. Levant vers moi ses yeux bleus brillants, il dit à voix basse :

— J'ai sur moi des *verigi*, des chaînes qui me traversent le dos et se terminent à la ceinture par un lourd cadenas. Je porte aussi une chemise de crin. Je le fais pour mortifier mon corps. Je me suis imposé ce faible châtiment car je suis un grand criminel.

Je ne protestai pas, me contentant de le regarder droit dans les yeux.

— Je suis un criminel, entendez-vous ? demanda-t-il avec impatience.

Il y avait de la curiosité et un peu de nervosité sans sa voix. Je haussai les épaules, et répondis avec calme en le regardant bien en face.

— Nous sommes tous, à certains moments, de grands criminels et chacun de nous, s'il le désire, peut être pour

lui-même un confesseur et le plus sévère des juges, mon Père.

Le vieillard ferma les yeux un instant, courba sa tête blanche et réfléchit profondément. Le silence se prolongea et je compris que j'allais entendre la confession d'une âme humaine, inquiète et douloureuse. Le vieillard se leva, versa du thé dans les tasses, reprit sa place sur son banc et commença son récit, l'interrompant de temps en temps par des silences.

— Il est vrai que seule la torture morale peut détruire ou élever un homme. C'est ce qui m'arriva à moi-même. Quel fut mon crime? Qu'importe? Il importe peu que ce fût l'assassinat d'un corps ou d'une âme : le crime est le crime et engendre la torture morale, le remords, le désespoir. J'ai passé dans ma vie par toutes les stations de mon chemin de torture. J'avais une âme pure ; j'eus une âme noire et je finis par n'avoir plus d'âme, car je ne ressentais plus ni désir ni bonheur. Puis tout changea pour moi : quelque chose me poussait à me dévouer aux autres. Je cherchai ma voie, mais hélas ! ne pus la trouver dans les centres de culture. Mon milieu social présentait des difficultés insurmontables pour mes goûts nouveaux. J'entrai dans un monastère, le plus sévère de toute la Russie, et j'atteignis rapidement le rang le plus élevé parmi les moines à cause de ma piété et de mon humilité. Mais je vis que le monastère ne me donnerait pas la paix. Alors je portai la chemise de crin et les *verigi*, et j'allai de place en place, cherchant un territoire où je pusse travailler pour mes frères. Je suis venu à Sakhaline, j'ai vu cet abîme de torture indescriptible, cet enfer où se consomment les corps et les âmes et j'ai compris que sur ce fond de tableau je pourrais peindre ce que j'avais rêvé. J'ai essayé, mais les autorités ont rendu mon œuvre impossible. J'ai quitté les prisons et les colonies de déportés et je suis venu au nord de l'île où j'ai enseigné le christianisme parmi les indigènes et où pendant long-

temps j'ai lutté contre tous les fléaux : l'ivrognerie, le vice, le jeu qu'introduisirent ici les Russes et les étrangers. J'ai été le médecin des corps et des âmes.

Il poussa un profond soupir et ajouta à voix basse :

— J'ai l'air de vouloir faire mon propre éloge, mais ce n'est pas ce que je cherche. Je vous fais ma confession, car j'ai atteint le terme de ma vie. Je viens de faire mon dernier voyage en mer.

J'essayai de protester, mais voyant que mes paroles ne faisaient aucune impression sur lui, je demandai :

— Quels voyages avez-vous faits en mer, mon Père?

Il me répondit aussitôt avec une animation qui me montra que le sujet était cher à son cœur :

— Comme j'habitais sur le rivage à l'extrémité du passage tartare, je voyais souvent les bateaux de pêcheurs et de fugitifs poussés par les vents et les marées jusqu'en pleine mer, où les attendait une mort certaine. C'est le devoir du chrétien de sauver ceux qui se noient. J'ai commencé à sauver ces âmes en péril. Avec l'aide de deux de mes vieux amis, des Aïnos convertis au christianisme, j'ai construit un solide bateau sur lequel nous parcourons l'Océan pendant les tempêtes afin de porter secours aux naufragés. La nuit, je fais brûler une lanterne sur ce cap sablonneux où je garde mon bateau.

En disant ceci, il se mit à rire et m'indiqua du doigt par la fenêtre un mât au sommet duquel se trouvait une lanterne.

— Nous brûlons de l'huile de foie de morue dans la lanterne et pendant les tempêtes, nous allumons des feux, et nous y mettons du *kiv* pour empêcher le vent et la pluie de les éteindre. Mes Aïnos sont de très habiles et très hardis marins. Je vais vous les présenter.

A ces mots, il frappa des mains et deux vieux Aïnos entrèrent, vêtus de pantalons et de vestons de cuir, chaussés de hautes bottes qui leur montaient presque jusqu'à la ceinture. Dans leurs visages, affieux, sans nez.

sans lèvres, sans paupières, les dents longues et jaunes apparaissaient à nu comme dans des faces de squelettes. Il n'y avait pas de doute sur la maladie qui avait défiguré ces hommes tranquilles et fidèles.

— La lèpre? demandai-je.

— Oui, répondit le moine. Mais elle se développe très lentement car il y a déjà trente ans qu'ils l'ont. Je suis sûr qu'elle n'est pas infectieuse, car il y a très longtemps que j'habite avec eux. Mes amis qui sont venus me rendre visite tous les ans ont été avec eux comme moi et aucun n'a attrapé la maladie, malgré cette étroite promiscuité.

— Vous avez dû sauver beaucoup de malheureux, mon Père?

— Depuis quarante ans nous avons fait beaucoup de sauvetages : nous n'attendons pas que les flots nous amènent ici ceux qui ont besoin de nous. Nous allons nous-mêmes vers le sud et croisons dans la partie nord du passage pour secourir ceux qui se noient. Un poète nommé Kuriloff vint nous rendre visite un jour et écrivit quelque chose sur moi où je devenais *le Moine volant*, bien que mon bateau n'ait rien d'un vaisseau-fantôme. Quand je secours les forçats en fuite, les autorités ne protestent pas et jamais ne m'inquiètent, pourquoi, je ne le sais pas. Je suis certain que tous les évadés que l'on sauve périssent tôt ou tard ou sont ramenés au bagne. Je sais qu'il vaudrait mieux laisser le fugitif se noyer, mais je sens que s'il s'est révolté et s'il s'est échappé, c'est qu'il n'a pas encore passé par toutes les épreuves qui pourraient amener la résignation en son cœur : en le secourant, je veux lui fournir l'occasion de supporter toutes les tortures morales qui pourraient arracher son âme aux ténèbres. Je sauve ces naufragés, non pour les rendre à la joie et au bonheur, mais pour les renvoyer à de nouvelles attentes, à de nouveaux tourments.

— Est-ce que les fugitifs qui veulent traverser le détroit connaissent votre existence?

— Oui, je suis connu dans tous les *Katorgas*, et comme les forçats sont très superstitieux, quand ils partent pour leur périlleuse aventure, ils fabriquent avec de la mie de pain et de la poussière de charbon des figurines de moines noirs et les portent comme talismans afin que mon bateau vienne à leur secours si la mer les met en danger.

Et le vieillard se mit à rire doucement.

Le matin allait venir, le ciel pâlisait à l'approche de l'aube, quand nous terminâmes notre long entretien. Le Frère Noir se leva avec un bruit de chaînes et me souhaita bonne nuit en me donnant sa bénédiction. Il entra dans l'autre pièce, qui était sa cellule, et pendant longtemps encore, j'entendis ses chaînes et sa voix douce : le moine resta en prières jusqu'à l'aube.

Il était six heures quand je me levai et sortis. Le Père était déjà dehors, en train de parler avec mon guide et de lui donner des conseils et des instructions.

— Vous vous levez de bonne heure, observai-je ; vous ne dormez pas beaucoup ?

— Un vieillard n'a pas besoin de beaucoup de sommeil, répondit-il gaiement, surtout au seuil du repos éternel.

Quelques heures plus tard, je fis mes adieux au Frère Noir près de la croix où il m'avait reconduit. Il resta là longtemps, semblable à une grande statue noire, le bras levé dans un geste de bénédiction, et de nouveau, en me retournant, je sentis la majesté tranquille de cette âme mystérieuse, qui, à cause d'un crime que lui seul connaissait, avait passé par les tortures du remords et avait fini par gagner la paix éternelle, façonnant une œuvre magnifique, aussi claire que du cristal, aussi dure que l'acier, aussi innombrable que la surface de la mer illimitée.

L'*Alent* m'attendait à Dué. Le capitaine m'expliqua qu'il devait pousser jusqu'au cap Maria, ayant reçu l'ordre de porter des lettres de l'un des grands-ducs au

Frère Noir et me proposa d'attendre le retour de l'*Alent* à Dué. Je préfèrai faire le voyage avec lui pour avoir le plaisir de revoir le Frère Noir.

Au bout de deux jours de voyage, nous mîmes l'ancre tard dans la nuit à environ un mille et demi du cap.

— C'est étrange, dit le capitaine. Il fait plutôt mauvais ce soir et la lanterne du moine n'est pas allumée comme elle l'est d'habitude par gros temps. Il est peut-être en mer et pourtant nous ne l'avons pas rencontré dans le passage. Je me demande ce que cela peut bien vouloir dire.

Cette nuit-là il nous fut impossible de mettre les canots à la mer, mais le lendemain matin de bonne heure nous étions à la maison du moine. Personne ne vint à notre rencontre. Tout semblait comme à l'ordinaire. Nous appelâmes, nous frappâmes à la porte de la cellule. Personne ne répondant, nous ouvrîmes la porte, et nous arrê tâmes, en silence.

Le vieux moine était étendu, face contre terre, devant un pupitre recouvert de velours noir brodé d'une croix d'argent, sur lequel était posée une Bible. La mort l'avait surpris au moment où il s'agenouillait et courbait la tête jusqu'à terre, en prière. Le capuchon était tiré sur son visage et les doigts décharnés, déjà froids, tenaient encore serrés les grains de son rosaire.

Nous regardâmes tout autour de la pièce et vîmes que rien n'avait été enlevé ; pas un meuble n'avait été dérangé. Le seul objet digne de remarque dans la pièce était une petite enveloppe cachetée, posée sur une table près de la fenêtre. J'y lus ces mots :

« A enterrer avec moi. »

A travers le papier mince de l'enveloppe, on voyait un portrait de femme revêtue d'une riche robe de mariée, et portant un long voile sur ses cheveux noirs. Au dos du portrait étaient écrits quelques mots indéchiffrables, d'une petite écriture aristocratique.

Tout près de lui se trouvait un morceau de papier avec ces mots :

« Je pars apaisé. Ceux qui se noient dans l'océan de la vie peuvent être sauvés. Je les bénis au nom de Dieu. »

Nous enterrâmes le Frère Noir sous la croix qu'il avait élevée et nous partîmes.

En quittant ce pays de torture, cette île maudite, j'emportais avec moi le souvenir de ce martyr.

Au-dessus de lui, symbole suprême de la souffrance humaine, se dresse la grande croix du cap Maria et sa simple inscription :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes sur la terre et sur l'océan de la vie. »

CHAPITRE XXXVII

EN FACE DE DIEU

Nous quittâmes Barnaul après avoir terminé quelques analyses chimiques assez compliquées dans le laboratoire de l'administration des mines.

Nous passâmes sur l'autre rive de l'Ob, et nous dirigeâmes vers le Sud-Est jusqu'à Biisk, où le Katun et le Biya, venant des glaciers de l'Altaï, marient leurs eaux pour former l'Ob. C'était une ville sibérienne caractéristique, qui comptait cinq mille habitants et se trouvait pittoresquement située sur les bords du Biya, dont les eaux rapides et froides, d'un vert d'émeraude, serpentent entre des rives rocheuses couvertes de forêts.

Je fis une excursion jusqu'à Kusnetsk, à cette époque un endroit solitaire, qui devint plus tard le centre d'une grande région industrielle après la découverte d'immenses dépôts de charbon à coke et de minerai de fer de premier ordre. Avant la révolution soviétique, on avait commencé à construire de grandes usines métallurgiques et chimiques qui seront une source de richesses pour cette

région. Je recueillis quelques spécimens de charbon et de minerai et les rapportai pour la collection du professeur Zaleski. Dans le voisinage de la ville, je visitai quelques mines d'or sans intérêt.

A mon retour à Biisk, je ne retrouvai pas le professeur qui avait été appelé par télégraphe à Barnaul. Profitant de son absence pour faire quelques excursions dans l'Altaï, je louai un cheval, me ravitaillai en provisions de chasse, et suivis la rive droite du Katun dans la direction du Sud. Ma route traversait de pittoresques forêts de pins, de jolis paysages de montagne, des torrents écumants d'eau glacée. Ces forêts étaient magnifiques, sans buissons ni hautes herbes, composées uniquement de pins serrés les uns près des autres, et dont les cimes se balançaient doucement en se murmurant des choses mystérieuses.

Je m'arrêtai pour dîner dans un petit village dont les habitants étaient tous à travailler aux champs. Seuls étaient restés les chiens et les enfants qui jouaient dans l'unique rue. Je finis cependant par découvrir une vieille femme très sourde à qui j'expliquai par gestes que je voulais manger.

— Je n'ai pas de pain ni de lait, parce que le maître a fermé le garde-manger. Mais je puis vous faire frire du poisson.

— Très bien, m'écriai-je. Faites frire votre poisson.

— Pierre ! Pierre ! appela-t-elle, en se penchant par la fenêtre. Viens ici. Il y a quelqu'un à dîner. Va attraper du poisson.

— Oh ! m'écriai-je en protestant, il faut l'attraper ? Je vais mourir de faim avant qu'il ne soit prêt.

— Pas du tout, monsieur, le poisson sera ici tout de suite, répondit la vieille femme en commençant à nettoyer sa poêle.

L'enfant, qui devait avoir dix ans, prit au grenier un panier rectangulaire attaché à une petite perche et partit.

— Attendez, lui criai-je, je vais avec vous.

L'enfant me conduisit à un ruisseau étroit, mais profond. Il y avait une chute d'eau artificielle qui avait fait un trou profond dans le sol rocheux. Lorsque le gamin eut placé le panier dans le trou comme on met une cuiller dans un plat, et l'eut plongé dans l'eau, je vis que la vieille avait raison. Nous attrapâmes cinq grands *khairus*, espèce de truite d'Asie, et au bout de quelques minutes la pêche était suffisante, même pour un voyageur aussi affamé que moi. Une demi-heure après, je remerciais la Providence d'avoir pourvu les rivières asiatiques de poisson si délicieux et si facile à prendre.

Je poursuivis ma route le long du Katun et la nuit me surprit au moment où j'arrivais dans un petit village d'une quinzaine de maisons. Je choisis celle qui me parut un peu plus propre que les autres et demandai l'hospitalité.

— Entrez, me dit un vieux paysan à l'air sérieux. Vous aurez de la société, parce qu'une dame qui voyage, elle aussi, vient d'arriver d'Ongudai.

Il conduisit mon cheval à l'écurie tandis que je prenais mon sac et entraîs sans la pièce où je vis, à la lumière de la lampe, une jeune femme vêtue de noir, avec de grands yeux intelligents et tristes. Je m'inclinai devant elle, mais le regard qu'elle me lança manquait de cordialité et c'est à peine si elle répondit à mon salut. Pendant le dîner, j'appris que c'était la femme d'un ingénieur qui était venue avec son mari à Ongudai, station de montagne dans l'Altaï, très fréquentée par les malades de l'ouest de la Sibérie. J'étais un peu étonné de la voir seule dans ce village sur une route déserte, mais j'évitai de l'interroger sur ce qui ne me regardait pas.

Juste au moment où nous finissions de dîner, la porte s'ouvrit sans bruit et un homme, grand et maigre, entra. Il avait des yeux ardents et de longs cheveux déjà grisonnants qui lui tombaient sur les épaules. Il portait

une robe de moine et un grand crucifix d'argent était suspendu à son cou par une chaîne de même métal.

Il se signa et s'assit à table sans que personne eût prononcé une parole. Les yeux des paysans regardaient avec respect et terreur leur nouvel hôte. Il restait silencieux, immobile, le corps droit. En l'observant discrètement, je remarquai que son regard, rencontrant les yeux tristes et presque tragiques de la voyageuse, la faisait rougir soudain, puis pâlir aussitôt après. Ses doigts minces crispés nerveusement laissaient voir l'agitation qui la troublait. Le moine avait, lui aussi, les doigts joints serrés les uns contre les autres, si bien que ses mains en semblaient toutes congestionnées.

Quelque chose se passait dans cette pièce, mais qu'était-ce? La situation me passionnait au plus haut point et je voulus rester pour voir se dénouer le drame.

Le moine prit une tasse de thé, se leva, donna sa bénédiction à tous les présents et dit d'une voix blanche, mais significative :

— C'est demain dimanche. Je célébrerai l'office.

Une fois encore il regarda de ses yeux perçants l'étrangère qui restait assise, la tête baissée; il éleva la main, fit, d'un geste large, le signe de la croix pour bénir toute la société et sortit en fermant soigneusement la porte derrière lui.

Le silence régna longtemps dans la salle.

J'observai attentivement tous les convives, fouillant du regard tous les visages, perdu en conjectures.

— Ce moine fait peur, finit par dire le paysan, en poussant un profond soupir.

Les deux villageoises approuvèrent avec émotion :

— C'est un saint homme, dit la femme inconnue, d'une voix chaude et étonnamment forte. Ce moine dit de grandes vérités et si elles sont effrayantes, nos péchés ne sont-ils pas cent fois plus horribles? Le saint homme n'en souffre que davantage.

Pendant qu'elle disait ces mots avec exaltation, mon attention fut attirée vers une des fenêtres où je vis passer une ombre qui disparut aussitôt. Au bout d'un instant, je l'aperçus encore et pus distinguer un visage pâle aux yeux apeurés.

— Il faut que je donne un coup d'œil à mon cheval, dis-je en sortant de la pièce.

J'allai rapidement au coin de la maison, et sans me faire voir, j'aperçus un homme, bien habillé, qui, sans se soucier de ce qui l'entourait, regardait par la fenêtre. Maintenant j'étais bien sûr qu'il se passait quelque chose de sérieux dans cette solitude au milieu de la vaste forêt.

Je rentrai et m'installai pour la nuit. De l'autre côté de la mince cloison, j'entendis l'étrangère au visage tragique pleurer et prier longtemps. Je m'endormis au son de sa voix chaude et passionnée qui implorait Dieu, source de toute paix et de tout espoir.

A mon réveil, je bus un bol de lait et, sous prétexte d'aller à la chasse, pris mon fusil et sortis. Je me cachai dans les buissons sur le flanc de la montagne et j'attendis. Bientôt des hommes et des femmes sortirent des maisons du village, se signant dévotement, et prirent un sentier dans la forêt ; l'étrangère ne tarda pas à les suivre dans la même direction. Leur laissant prendre de l'avance, je partis moi aussi sur leurs traces. J'avais fait près de trois kilomètres quand j'entendis soudain remuer dans les buissons et un bruit de pas. Je pris mon fusil, me préparant à faire feu.

— Ne tirez pas ! dit une voix claire, et du fourré sortit l'homme que j'avais vu regardant par la fenêtre, la veille. Je le reconnus aussitôt à son costume et à sa petite barbe bien taillée.

Comme je l'interrogeais des yeux, il comprit et murmura, d'un mouvement désespéré de la main :

— Je ne puis rien dire, je n'ose pas. Mais je sais qu'il y aura un grand malheur.

Voyant son désespoir, je ne me sentis pas le droit de le questionner davantage ; en lui offrant une cigarette, je lui demandai seulement, l'air indifférent :

— Où mène cette route ?

Il leva les yeux, comme épouvanté :

— A une petite chapelle où on va célébrer l'office.

— Au revoir, répondis-je, en suivant la route, tandis qu'il rentrait dans les taillis.

Cependant la forêt avait commencé à s'agiter ; des bruits menaçants se faisaient entendre. Le vent courbait et tourmentait la cime des arbres. Un immense nuage gris sombre, messenger de l'orage, traversait le ciel obscurci. De petits nuages blancs, déchiquetés, couraient comme des plumes chassées par l'ouragan, changeant constamment de forme. Quelque part dans les bois un épervier poussa un cri perçant, tandis qu'au-dessus de la forêt une volée de corbeaux tournoyait en croassant d'une façon lugubre.

La route sinueuse m'amena à un grand marais couvert de buissons et de joncs où la terre molle enfonçait sous mes pieds et ondulait à tel point que les buissons tremblaient et s'inclinaient à chacun de mes pas.

Je marchai pendant près d'une heure. J'atteignis une grande clairière entourée d'un épais rideau d'arbres. A l'autre extrémité, j'aperçus une petite chapelle faite de troncs de mélèzes noircis par le temps, surmontée d'une petite coupole au sommet de laquelle se dressait une croix. Quelques paysans d'un autre village arrivaient juste à ce moment et je me joignis à leur groupe. L'intérieur était sombre, et les cinquante fidèles qui s'y trouvaient étaient serrés les uns contre les autres dans l'étroite nef. Je me mis dans le coin le plus obscur et regardai autour de moi. Près de l'unique petite fenêtre il y avait une table de bois blanc avec une croix de bronze et une Bible. Dans le coin, à gauche, était suspendue une icône du Christ, noircie par l'âge, devant laquelle deux cierges donnaient une lumière tremblotante. Les petites langues

de feu baissaient ou grandissaient, faisant des jeux d'ombre et de lumière sur le tableau qui représentait le Sauveur du monde avec sa couronne d'épines. De temps en temps, les yeux semblaient prendre vie, la bouche paraissait sourire avec une expression de souffrance et de pitié. Les paysans considéraient avec vénération ce visage presque vivant du Fils de Dieu et, tombant à genoux, se signaient et courbaient le front jusqu'à terre.

Devant la table, immobile, comme s'il était taillé dans la pierre noire, se dressait le moine ; il regardait constamment par la fenêtre tout en murmurant quelque chose de ses lèvres minces. Près de la table, je remarquai l'étrangère, agenouillée, les yeux fixés sur le sol, abîmée en prière.

Soudain le moine se tourna d'un mouvement rapide du côté des fidèles, et, fixant sur eux ses yeux ardents, prononça d'une voix dominatrice :

— Je vois maintenant, avec les yeux de l'âme, Dieu qui approche, le créateur du monde et de nos âmes ; Dieu, source de tout bonheur, source du bien ; Dieu, le juge des péchés des hommes. Priez, demandez-lui, avec la voix de vos âmes, et le feu de vos cœurs, de descendre parmi nous sous sa forme vivante, de se montrer à nous, de nous permettre, à nous autres pécheurs, d'être en sa présence,

Ayant dit ces mots, il se courba presque jusqu'à terre, dans une attitude de supplication et de remords, étendit les mains et passa au milieu des fidèles qui s'écartèrent pour lui faire un passage. Ils se jetaient à genoux devant lui, murmurant avec ferveur des prières, courbant la tête jusqu'au sol.

« Seigneur miséricordieux ! Seigneur juge et souverain maître ! » disait la prière du moine qui se faisait entendre à l'extérieur de la chapelle. « Venez dans Votre temple où Votre troupeau fera Votre volonté quand Vous serez entré dans Votre maison ! »

La foule se raidit dans l'attente et dans la terreur,

agenouillée, retenant sa respiration. Comme si elle répondait aux prières du moine, la voix sourde et grondante de la forêt s'éleva, les arbres étant secoués par le vent. Le bruit du tonnerre, au lointain, roula dans l'air et vint frapper les murs de la chapelle.

— Vos serviteurs, vos esclaves sont ici, Seigneur, disait la voix du moine qui approchait. Ils sont prêts à donner leur sang pour les péchés du monde, pour laver les souillures de la terre.

De nouveau, le tonnerre gronda et le vent mugit.

Au bout d'un moment, je vis le moine. Il entra dans la chapelle à reculons, rampant à genoux, la face touchant presque le sol, semblant conduire de sa main tendue une figure invisible. Il passa la porte de la chapelle, aucun des assistants n'osant lever les yeux, chacun étant sous l'emprise d'une puissante terreur divine. Je regardai le moine et vis que personne n'était devant lui. Je me rendis compte que le vent, le tonnerre, la tempête, la forêt bouleversée, semblaient répondre aux paroles du moine aux yeux ardents, mais en même temps, je sentis qu'une terreur me pénétrait jusqu'au cœur et que mon cerveau refusait de travailler avec logique et sang-froid.

J'observai la femme. Elle était toujours à genoux, mais elle levait les yeux vers l'icône du Christ, et dans ses yeux grands ouverts, pleins de larmes, d'espérance et d'attente douloureuse, brillait une telle foi que je me crus ramené aux premiers temps du christianisme, dans les catacombes de Rome, à l'époque de Néron ou de Caligula, parmi ceux qui, le lendemain, devaient s'agenouiller dans l'arène, proie offerte aux bêtes sauvages ou aux cruels esclaves africains.

Mes réflexions furent interrompues par le moine qui redressa soudain sa taille de géant. Puis, étendant les bras avec désespoir, il se prosterna de nouveau, se releva, courut à la table, et enfin à la porte.

Alors il s'écria d'une voix rauque :

— Vous nous abandonnez, Seigneur? Vous laissez votre troupeau en proie au péché et au crime? Ne nous quittez pas, Seigneur miséricordieux! Acceptez notre sacrifice!

Une fois de plus, il se jeta à genoux, puis, rentrant dans la chapelle, s'écria d'une voix étranglée, hors d'haleine, mais dominatrice et impérieuse :

— Il nous abandonne, ô peuple de Dieu! Le Créateur, notre roi, nous abandonne. De nouveau le crime, le péché et l'horreur vont régner sur la terre! Donnez votre sang, implorez-le! Offrez votre sang!... Le temps presse! Le temps presse.

La voix du moine pénétrait jusqu'aux profondeurs de l'âme, appelait, tuait la volonté, commandait, puis se changeant en un murmure, répéta :

— Le temps presse! Le temps presse!

Des soupirs, des gémissements, des sanglots se faisaient entendre dans la salle basse où l'atmosphère devenait étouffante; on distinguait une agitation dans un coin où la foule, se pressant, s'ouvrit pour laisser passer un jeune paysan aux larges épaules qui s'avança en tremblant jusqu'à l'autel en répétant le même mot :

— Moi! Moi! Moi!

Alors se passa une scène que je n'avais point prévue. Le jeune homme brandit un couteau de chasse et tomba, avec une horrible blessure à la gorge.

Le moine se dressa au-dessus du mourant et s'écria d'une voix brisée.

— Prosternez-vous! Il vient! Dieu, le Dieu de Miséricorde! Le Seigneur a accepté ce sang offert pour les péchés du monde.

A ce moment, alors que toutes les têtes étaient courbées, une lumière aveuglante m'éblouit, un coup de tonnerre formidable secoua la forêt, la chapelle sembla sauter, de la terre et de la poussière tombèrent du plafond et la petite fenêtre se brisa en mille morceaux.

Les paysans épouvantés, croyant que ce coup de tonnerre était la véritable voix de Dieu, et ne se doutant guère que le moine se servait des phénomènes naturels pour agir sur leurs esprits surexcités et pour intensifier sa prédication en faveur du suicide, restaient prostrés, tremblants, n'osant lever les yeux vers la face de Dieu, craignant d'entendre encore sa voix redoutable. Le visage caché dans les mains, ils restaient là, sans se rendre compte que la victime du sacrifice était déjà entrée dans le silence éternel.

La première à retrouver sa présence d'esprit fut la femme inconnue qui, regardant avec épouvante le corps du jeune suicidé, serrant sa jupe pour éviter la mare de sang, marcha avec précaution parmi les paysans prosternés, jusqu'à la porte, puis partit en courant, affolée, se serrant la tête dans les mains, et murmurant des propos incohérents.

En voyant fuir cette femme, le moine enjamba les corps prostrés des paysans et la rejoignit rapidement. Je sortis de la chapelle aussitôt, à temps pour le voir la saisir, la prendre dans ses bras et lui couvrir les lèvres et les yeux de baisers. Elle se débattit, et, avec un cri désespéré, lui échappa, le repoussant et s'enfuyant dans la direction de la forêt. Le moine la suivit.

Je courus moi-même à sa poursuite pour protéger la jeune femme. Au moment où je pénétrais dans la forêt, je vis quelqu'un courir dans les buissons et me dépasser, mais ne pus distinguer qui c'était. A un tournant du chemin, je vis le moine s'enfoncer dans le marais pour couper la route à celle qu'il poursuivait. Soudain j'entendis sa voix, changée et terrifiée, qui s'écriait :

— Au secours !

J'avais presque atteint l'endroit d'où était venu le cri quand un coup de feu retentit. Enfonçant dans la tourbe à chaque pas, je me frayai un chemin à travers les buissons et m'arrêtai soudain, pétrifié.

J'avais devant moi une petite clairière recouverte d'une mousse verte et luisante. Déjà la fondrière attirait la victime dans ses profondeurs : il ne restait à la surface que le visage pâle aux yeux grands ouverts, implorant la miséricorde, et le front ensanglanté par le coup de fusil. La face effrayante disparut peu après et à sa place ne resta qu'une petite mare d'eau noire à la surface de laquelle montaient des bulles d'air.

Dans les buissons se tenait l'homme que j'avais vu la veille sous la fenêtre et que j'avais rencontré le matin même dans la forêt. Il avait un fusil à la main et considérait avec un regard de haine la mare d'eau noire sur le tapis vert de la traîtresse fondrière. Il leva la tête et nos yeux se rencontrèrent.

— « La sentence était sévère, mais il fallait que la main de l'homme pût l'exécuter », dit-il d'une voix sourde et frémissante.

Longtemps nous gardâmes le silence, perdus dans nos pensées, et profondément émus. Ce moine demi-fou, créateur d'une secte farouche de suicidés, qui exhortait les fidèles à verser leur sang pour laver les péchés du monde, avait persécuté cette pauvre femme taciturne, la magnétisant par la force et l'éloquence de son mysticisme. Je comprenais qu'il méritât la mort et pourtant j'hésitais. Après un long silence je demandai :

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— C'est ma femme qu'il poursuivait.

La forêt frissonna ; il me sembla que la nature se taisait, attentive comme une bête craintive et méfiante qui se cache dans les buissons. Un oiseau pépia mélancolique, un corbeau croassa, un arbre brisé par la tempête craqua, puis tout d'un coup le marais fit entendre un chant sauvage et cruel, un chant de triomphe. Mille pensées couraient dans ma tête : une décision était née, avait pris force et maturité.

Je regardai l'homme au visage pâle et aux yeux de haine et lui dis :

— Je chassais ; je n'ai rencontré personne et je n'ai rien vu.

Je me détournai, traversai les buissons et me dirigeai vers la route.

— Merci, me répondit-il dans un murmure émouvant et passionné.

Les premières gouttes de pluie tombaient et je me hâtai de retourner au village.

Je partis le jour même, quittant ce hameau où s'était installé Stefan Klesnikoff, le moine sanguinaire, après s'être échappé de quelque monastère. Je laissais derrière moi la femme inconnue et son mari, tremblant encore de haine vengeresse, ne me doutant guère que je devais les revoir plus tard.

Tandis que disparaissaient les dernières barrières du village, des myriades de voix, accompagnées du même gémissement, m'arrivèrent encore de la forêt.

Mais ce n'était que l'écho des événements de cette journée tragique.

FERDINAND OSSENDOWSKI.

(Traduit par ROBERT RENARD.)

LA
DÉCEPTION DE L'ALSACE⁽¹⁾

PORTRAIT DE L'ALSACIEN

Plus de cinq ans après une victoire qui, en nous rendant Metz et Strasbourg, devait effacer un demi-siècle de séparation et de deuil, le gouvernement issu des élections du 11 mai a posé *une nouvelle question d'Alsace-Lorraine*. Nous l'avons étudiée en Alsace : il n'est pas besoin de sonder profondément les esprits et les cœurs pour constater un désenchantement qui n'a pas encore atteint l'affection, mais qui, si l'on ose ainsi dire, en lui ôtant son bandeau, lui a rendu toute la lucidité de l'esprit critique.

Il faut montrer aux Français toutes les ombres d'un tableau qui pourrait et ne devrait être que magnifique.

Il y a là-bas toute une génération qui, à de rares exceptions près, est paralysée dans son développement : celle des hommes qui ont moins de cinquante ans, dont beaucoup parlent difficilement le français et qui, ayant fait leurs études en allemand, et suivant les programmes allemands, doivent s'adapter à un état de choses nouveau et ren-

(1) Ces pages sont extraites de la dernière partie (*Alsace*, 1924) d'un volume intitulé *Frontières*, à paraître prochainement. Nos lecteurs trouveront profit, avant de lire ces pages, à se reporter à nos articles du 8 novembre dernier sur *l'Intégration totale* (par M. François Rondot), et du 4 octobre dernier, *Pour sauver l'Alsace* (par M. Georges Mandel).

contrent les plus graves difficultés, soit pour faire leur vie, soit, ce qui est à la fois plus pénible et plus amer, pour la refaire. Ils se voient ainsi fermer l'accès aux administrations privées et plus encore aux carrières publiques. Sur le plan des choses quotidiennes, c'est là aussi une « génération sacrifiée » : beaucoup s'aigrissent, s'irritent, se découragent...

Il y a encore les problèmes d'une incorporation pratique dans la vie économique de l'État français. Leur nombre et leur ampleur étaient tels que leur solution ne pouvait être très rapide. Mais là encore, la bonne volonté a été et demeure immense. Strasbourg défendant la prospérité et le développement de son port ; les milieux d'affaires, forts de la pratique d'institutions souples, utiles et diligentes, suggérant, entre autres progrès, l'introduction dans notre législation commerciale de la « clause compromissoire » et de la « procura » ; l'industrie intéressée dans sa production, c'est-à-dire dans sa vie même, par la complexe question du traité commercial franco-allemand, proclamant ses inquiétudes et ses vœux ; les « usagers » réclamant la fin de cette hostilité qui oppose sournoisement les chemins de fer de l'Est à ceux d'Alsace-Lorraine et qui, gênant tout le monde, ne profite à personne ; tous les Alsaciens, enfin, demandant à la fois le maintien d'un très libéral régime d'assurances sociales et la réforme d'une fiscalité qui, du fait des centimes additionnels communaux et départementaux, les atteint dans une mesure beaucoup plus large que les autres contribuables français, — autant de questions dont la bonne foi, l'honnêteté et le souci de l'intérêt général devraient fournir la solution.

A la bonne volonté de l'Alsace, il n'apparaît pas que corresponde une même bonne volonté de la mère patrie. Ah ! l'Alsace était à la fois trop réaliste pour ne pas admettre la possibilité des erreurs et des malentendus, et trop attachée à la France pour ne pas espérer qu'un amour réciproque suffirait à les dissiper rapidement. Du moins

se croyait-elle le droit de n'avoir à redouter ni vexations, ni blessures.

Et quand, dans l'immense déception qu'elle éprouve aujourd'hui, l'Alsace trouve devant elle un gouvernement sectaire, insoucieux de l'honneur national, consciemment ou inconsciemment disposé à sacrifier à de vaines idoles les justes réparations du passé, les justes garanties contre un ennemi qu'elle connaît mieux que quiconque ; quand, dans le programme d'un parti qui a promis aux Français de les libérer du long effort d'une paix qui est « une création continue », et qui tiendra sa promesse, au prix de l'avenir peut-être, qui leur a promis la vie moins chère, les impôts moins lourds, le service militaire moins dur, et qui ne peut adapter les faits à aucune de ces promesses ; quand, dans ce programme vague, elle découvre, à côté de tant de reniements et de tant d'abandons, un point précis, un seul, cette menace d'une guerre religieuse dont elle souffrira la première — et plus qu'aucune autre province — quand l'Alsace s'étonne, s'attriste, puis s'indigne et se révolte en murmurant que « la France retrouvée n'est plus la France de 71 » — que lui répondre?...

Que lui répondre quand elle voit dans la menace du Bloc des Gauches une réplique de Kulturkampf et qu'elle pense au « chiffon de papier » de Bethmann-Hollweg, devant la mère patrie oubliant ses engagements solennels de 1914 et de 1918, reniant la parole de Joffre à Thann reconquise « ...la France vous apporte, avec les libertés qu'elle représente, le respect de vos libertés alsaciennes, de vos traditions, de vos convictions et de vos mœurs?... »

Ceci : que Joffre était la France en armes, rentrée par la vertu de ses sacrifices dans le courant de ses traditions et de sa pensée, mais que les hommes qu'un coup de dés électoral a portés au pouvoir ne sont pas la France, — que la République n'est pas la France.

Et elle le sent (1). Et elle se groupe pour se défendre ; pour défendre non pas le vain orgueil de ne ne sais quel antonomisme territorial ou administratif, puisqu'elle a attendu un demi-siècle la joie de se rendre à la France, mais pour défendre tout ce qui a fait sa force et sa personnalité, *tout ce qui l'a aidée à tenir* : ses croyances, la langue de son peuple, ses coutumes... Ses libertés? Non, ses disciplines. Ceux qui veulent réduire l'Alsace s'imaginaient à tort qu'ils établiraient avec elle un compromis à la faveur du mythe légal de la « liberté de conscience ». La conscience de l'Alsace, elle sait ce qu'elle sert et ce qu'elle veut, et nul au monde ne peut rien contre elle. On respectera sa foi? Bon. Mais les Alsaciens veulent continuer à *vivre* selon leur foi, à faire élever leurs enfants dans cette foi, garder leurs couvents d'où s'élèvent tant de prières. Il faut qu'on comprenne que la religion n'est pas pour eux une chose accessoire, extérieure à la vie, et que leur pensée, leurs actions en sont nourries. Ils veulent rester eux-mêmes : ce sont des sages. Ce sont aussi des réalistes à qui n'en imposerait même pas le vote de la majorité des deux Chambres ; car ils se souviennent d'une monarchie française qui, dans une patrie maternelle, fédérait les provinces françaises. Pour eux, il y a la France *et* il y a l'Alsace, qui veut servir dans le cadre de la nation, mais fièrement, sans rien abdiquer d'elle-même, et qui, forte de sa volonté, n'en subira pas une autre. Ce sont des sages, avons-nous dit : ils regardent notre régime, et ils le jugent, comme des gens qui ont beaucoup vu et qui en ont vu de toutes les couleurs : à ses fruits.

Ils cherchent dans notre démocratie égalitaire l'ordre

(1) Nous ne voulons pas mettre au compte des Alsaciens une affirmation aussi séditieuse, que nous ne sommes pas seuls du reste à formuler. Mais ils disent couramment : « Le gouvernement n'est pas la France. C'est une charitable synecdoque, dont nous ne croyons pas qu'ils soient dupes.

et la cohésion qu'il y a chez eux, et ils ne les trouvent pas ; la continuité qu'il y a chez eux, et ils ne la trouvent pas ; l'honnêteté, les vertus, les libertés qu'il y a chez eux, et ils n'en trouvent qu'une parodie. Ils voient des partis qui s'opposent, des intérêts qui s'affrontent. Ils voient un Président du Conseil défaire allégrement (c'est son métier de politicien républicain) l'ouvrage de son prédécesseur, comme ils avaient vu celui-ci défaire celui du chef auquel il avait lui-même succédé. Ils voient que les hommes qui ont le pouvoir n'ont pas la durée et que celui qui, jusqu'à hier, paraissait avoir quelque durée, n'a pas de pouvoirs. Ils comprennent que notre régime ne vit que de luttes, de brigue, de dissensions, qu'il est inhumain et homicide, parce qu'il renie le passé du pays, affaiblit son présent, aliène son avenir. Eux, ils savent à quels principes éprouvés ils ont demandé leur force — et ils comparent...

Les Alsaciens ont choisi : ils resteront eux-mêmes (1).

Nous regardons et nous écoutons. Dans cette province où il y a des communes catholiques et des communes protestantes, et encore des communes où les deux confessions vivent côte à côte avec les Juifs, dans le respect mutuel des gens de bonne foi, nous voyons les catholiques et les

(1) Il n'y a pas à le dissimuler, il y a un nationalisme alsacien. Il s'est défini et a pris conscience de lui-même sous l'Allemand et contre lui. Il persiste aujourd'hui, parce qu'il est dicté par la nature des choses, par la personnalité ethnique et morale de l'Alsace, par sa position géographique et politique. Du point de vue français, il a un rôle à jouer, qu'il est seul à pouvoir remplir : ce rôle consiste à monter la garde du romanisme devant le Rhin et, dans l'apparent repos de la paix armée, à filtrer au crible de son expérience ce que la France peut recevoir de la pensée allemande, de la civilisation allemande dans le commerce des idées. *La nation française n'utilisera le nationalisme alsacien qu'en le respectant* ; entre elle et lui, il ne s'agit que de trouver une commune mesure. Il ne paraît pas qu'on puisse la trouver sur le plan des principes de la République une et indivisible, mais sur celui des véritables intérêts français. Qu'on y veille, sous peine de se priver d'une force précieuse.

protestants animés d'une même colère et d'une même révolte et, sur cette terre où tous ont appris à pratiquer la tolérance, nous voyons les incroyants eux-mêmes ressentir l'outrage d'une injuste brimade et joindre leurs protestations à celles des fidèles, et nous savons que des ouvriers, des communistes, sont allés dire à leur curé : « J'ai voté pour telle liste d'extrême gauche aux élections, pour telles et telles raisons, mais je suis avec vous, monsieur le curé, et je vous aiderai à vous défendre... » Et les catholiques se groupent autour de leur chef, l'évêque de Strasbourg, Mgr Ruch, qui est vraiment un caractère, un *chef*, et qui luttera demain à leur tête, fort non seulement des ordres de sa conscience, mais de l'adhésion unanime des croyants dont il est le pasteur.

Tous, si respectueux qu'ils soient de la langue française, si fiers qu'ils soient de la parler ou de l'apprendre, défendront aussi, d'un même cœur, le droit d'employer leur dialecte, « la langue maternelle ». Elle est une chose sacrée : les plus cultivés d'entre eux la comprennent, ont encore à la campagne une mère ou une aïeule qui la parle, qui a endormi de sa poésie un peu rude les chagrins de leur lointaine enfance. Elle reste la langue du peuple ; elle a toujours été son moyen d'expression, et pendant cinquante années une de ses défenses contre l'Allemagne. Aussi bien les Allemands l'entendaient fort mal, et le dialecte alsacien n'est pas l'allemand. Il est le langage d'une province française la plus noble, la plus tourmentée par le destin. Comme les mille visages de notre terre lui donnent sa diversité prodigieuse, il concourt, avec le flamand guttural des plaines du Nord, avec le breton mystérieux, avec la chantante musique du provençal, avec vingt autres langages qui sont de chez nous, à fixer dans sa multiple unité l'image vivante de notre patrie... Que le peuple des villes et des campagnes, si fidèle, si attaché

à la France, l'ait maintenu pendant que d'autres classes, dans le même esprit, maintenaient la belle et douce langue française, voilà qui devrait suffire à lui assurer le respect aujourd'hui. Et voilà qui explique assez bien l'indignation des Alsaciens devant une illogique menace, indignation où je discerne un peu de l'ironie qu'ils auraient si quelque ministre de l'Agriculture, au nom de solennels principes, allait demander à leurs vignes de produire du cidre...

Humbles misères des grandeurs humaines... Les combattants, dans les tranchées, avaient leurs parasites. Après les fonctionnaires prussiens, les Alsaciens ont assez bien supporté les fonctionnaires que la République leur a envoyés, et dont beaucoup (s'il y a eu des exceptions honorables et consolantes), ignorants des choses d'Alsace, maladroits, partiaux, déformés par la routine et imbus de tous les préjugés égalitaires, individualistes et centralisateurs qui font notre ruine, leur ont donné une idée triste, mais juste, de nos institutions. Prosélytisme de l'exemple qui a été bien stérile, du reste, sinon à rebours. Et ce sera bien leur faute si l'Alsace, *dissociant l'idée de la France de celle de son régime*, envoie le bonnet rouge de Marianne rejoindre dans un même magasin d'accessoires le casque des Hohenzollern.

Elle a confiance encore. Elle sait, et mieux encore, elle sent qu'il y a en France une élite morale et intellectuelle qui n'a jamais perdu, ou qui a retrouvé à la lumière de la guerre, le contact de la tradition salvatrice, qui prépare patiemment l'avenir, et derrière elle, le peuple innombrable des honnêtes gens qui, jusqu'à maintenant, ne savaient pas, n'osaient pas ou ne pouvaient pas agir, mais qui voient les dangers de l'avenir, s'en émeuvent et que galvanisera pour l'action l'exemple d'une province qui sera encore une fois un symbole.

Les Alsaciens lutteront pour leurs croyances, pour la langue de leurs pères, pour le droit de donner à leurs enfants le même enseignement qui forma leur propre conscience. *Jusqu'à la mort*; ils l'ont affirmé, il faut les croire. Ce sont des « têtes carrées » ; les Allemands le leur ont assez reproché pour qu'ils aient quelque fierté à le rappeler aujourd'hui. Ils apporteront à se défendre la même énergie qu'à défendre l'idée française de 1871 à 1918. Leur magnifique manifestation de Strasbourg le prouve, où les catholiques, par dizaines de mille, sont venus affirmer leur volonté, groupés sous des bannières qui seraient facilement des drapeaux.

Ils sont prêts. Comme ils ont *tout* maintenu du patrimoine français pendant un demi-siècle d'oppression, ils maintiendront *tout* de leur patrimoine provincial : leurs droits religieux, leur statut scolaire, leur langue, leurs coutumes. On ne les aura ni par surprise, ni, comme on l'espère, par « petits paquets » ou par capitulations successives... Pourtant une angoisse les étreint. Nous avons causé depuis des semaines avec des Alsaciens de tout âge, de toute condition, de toute religion : nous n'en avons pas rencontré un seul qui ait confiance dans le pacifisme de l'Allemagne. Ils savent encore que la France officielle s'est aliéné, surtout par son attitude antichrétienne, les sympathies d'une Rhénanie où nous aurions pu agir efficacement ; ils savent que la Sarre, toute voisine, et si profondément catholique, ne sera jamais française, parce que nous l'avons découragée de nous aimer... Alors ils crient le danger, ils espèrent encore, et si avant de lutter ils supplient une dernière fois la France, c'est parce que, derrière eux, il y a l'Allemagne qui nous regarde et qui se réjouit de nos divisions — cette Allemagne dont ils savent tous qu'elle prépare infatigablement sa revanche.

Mais si la bataille s'engage, si la sottise et le sectarisme passent outre aux devoirs du patriotisme et de l'honneur, devant les églises, les couvents et les temples menacés,

devant les écoles où se forme l'avenir, il y aura demain toute l'Alsace pour les défendre...

Toute l'Alsace. Et aussi quelques Français de l'intérieur, qui n'ont pas oublié la guerre, et qui savent que les Alsaciens veillent à notre frontière et sont prêts, maintenant comme toujours, à nous protéger de la barrière de leurs poitrines.

* * *

Voilà le problème d'Alsace. Il est douloureux ; mais, dépouillé de l'apparente complexité dont la polémique a tenté de le revêtir, il est simple au point d'être résumé en une phrase : *l'Alsace désire maintenir un état de choses qui la satisfait et auquel elle a de bonnes raisons de tenir*. L'honnêteté élémentaire trancherait ce problème en faisant justice de menaces qui sont iniques, d'abord ; mais pour qu'ils sachent combien ces menaces sont maladroitement et imprudentes en soi, il faut dire aux Français quelles *forces* l'Alsace leur apporte, quels exemples elle leur propose.

On découvre chez l'Alsacien un mélange très personnel d'idéalisme et de réalisme.

Il aime le travail. Il est gai, poli et bon vivant ; il apprécie les plaisirs de la table sans leur sacrifier la bonne tenue. Il aime la propreté, le confort dans la simplicité, les exercices au grand air, la marche et tout ce qui est le signe ou la récompense de la bravoure : les décorations, les insignes, le panache.

Il est réservé et franc, discret, lent à se livrer et sûr dans l'amitié. Il a le goût de la science, du solide, des réalités. Et, s'il rêve, c'est, affermi dans le réel, à quelque objet précis et possible. Il est moins sensible qu'intelligent, ou, du moins, il a la pudeur et comme la méfiance de ses sentiments : il les ordonne selon l'impérieuse disci-

pline des nécessités civiques et sociales ; il redoute les émotions qui amollissent. Et son intelligence, que l'on pourrait appeler linéaire, aime l'absolu et n'est pas sans quelque dédain pour les souples jeux du paradoxe et de la fantaisie, ni quelque appréhension pour les spéculations de l'idéologie. Il est artiste, mais il demande aux actes un délassement, l'ornement de sa vie plutôt qu'une exaltation ; il est plus musicien que poète, plus doué pour les arts plastiques que pour la musique.

Il est ironique, et l'a montré aux Allemands : son ironie n'est pas, comme chez le Français des autres provinces, nourri d'humanisme, fort de longs siècles de sécurité et de grandeur, un contrôle, un facteur de relativité, un correctif des ivresses sentimentales et spirituelles ; il est l'expression d'une sage méfiance, une défense contre l'extérieur, et, pour tout dire, une arme. Le mécanisme de l'esprit alsacien est tel qu'il échappe à son jeu interne.

Il est religieux, mais sans mysticisme ; plus qu'une réponse à une angoisse métaphysique qu'il n'éprouve guère, il demande à sa religion une règle de vie.

Nés et grandis sous le signe des combats, exposés en tant que citoyens à toutes les incertitudes de la fortune, les Alsaciens sont prudents. Pendant cinquante ans, ils se sont repliés sur eux-mêmes. Chacun d'eux participait d'une vie collective intense, soumise à une idée centrale ; mais s'ils se groupaient souvent dans l'amour et le maintien des formes extérieures d'un patriotisme dont ils avaient perdu l'objet, individuellement, chacun n'était sûr que de lui-même, ne trouvait qu'en lui-même sa rectitude. Chacun se sentait entouré d'ennemis, et plus que l'ennemi, redoutait les défaillances de ses frères — contrainte perpétuelle dont il ne se libérait vraiment que dans la sécurité de l'intimité familiale et de quelques amitiés rares. Chaque soir, dans chacune de ces cellules que sont les foyers fondés sur un même sol, une âme

collective se reformait, s'élevait, communiait dans une même pensée avec l'âme de la patrie perdue. Ainsi chaque Alsacien pensait son patriotisme, et, dans l'accord avec un critérium très simple, mais absolu, qu'il avait une fois accepté, était à soi-même son directeur de conscience, demandait au libre examen le contrôle de sa vie civique et de sa pensée française. Tendus vers un unique objet qui dépassait l'individu, ces moyens de l'individualisme aboutissaient ainsi à établir la liaison de tous, parce que la pensée de l'un rejoignait la pensée de tous les autres et concourait à maintenir ce qu'il fallait maintenir. Et chacun trouvait l'appui d'une solide armature : l'Alsacien demandait à sa religion une discipline et une aide ; à sa famille l'atmosphère de repos et de confiance qu'il n'eût pas osé chercher ailleurs ; à son patriotisme provincial et local la justification de ses efforts, — à ses affaires une assurance contre la possible vanité de son labeur d'homme social.

Ainsi, tant de foyers entretenaient la grande flamme de l'âme alsacienne, et tant d'efforts, isolés, mais se rejoignant, assuraient à l'Alsace sa grandeur morale, sa prospérité matérielle, son unité et sa personnalité. Et dans le même temps que chacun subordonnait son propre effort à ces fins collectives, devant cette permanence d'un héritage et cette cohésion d'un peuple, chacun prenait conscience de la légitimité, de la valeur, de l'excellence de sa pensée et de ses traditions, s'affermissait dans le respect de la religion, le culte de la province, l'amour de la famille (1), ces forces éternelles où il avait puisé sa propre force.

(1) Il faut dire et redire aux Français de l'intérieur quelle force les Alsaciens n'ont jamais cessé de puiser dans leur admirable compréhension de la famille : pour eux, vraiment, elle reste la cellule sociale. Ils ont accepté comme des principes de cohésion et de continuité l'autorité qu'elle exige pour durer, la fécondité qui est sa fin. Ce qui est commun à l'Alsace entière prend à Strasbourg une forme émouvante. C'est que Strasbourg fut ville libre de l'Empire germanique, — et certaines de ses

Ah ! certes, on aperçoit bien ce que perdra le développement des individus à cette soumission aux contraintes des destinées collectives. On mesure que l'Alsace, du fait même de son admirable et exceptionnelle cohésion, a maintenu entre tous ses fils une identité de pensée qui l'a sans doute privée de quelques grands hommes. On voit qu'elle a donné de grands savants, de grands soldats, — pas de grands penseurs, aucun de ces hommes universels dont le génie déborde les cadres d'une province ou d'une patrie : un Pascal, un Descartes, un Goethe, un Nietzsche... Et voici le grand enseignement de l'Alsace : terre frontière, terre de dangers, alternativement sous la menace de l'ennemi et sous le joug de l'oppresseur, elle élimine de sa vie propre tout ce qui n'est pas de nature à la servir. La pensée pure est, à ses yeux, un luxe inutile et déprimant ; elle lui préfère les règles de l'expérience et de la tradition : sage vertu qui disparaît chez nous, et qui est féconde et salutaire...

L'Alsace présente le spectacle magnifique d'un groupe humain qui, ayant une fois pensé sa vie et son action, s'est donné tout entier à une vie d'action ; l'exemple incomparable d'une province, qui n'est pas une construction de l'esprit, mais un fait vivant, historique, ethnique, — élément de force et de vitalité qui n'appelle pas seulement un respect stérile, mais une adhésion profitable.

familles bourgeoises, qui font remonter très légitimement leur arbre généalogique jusqu'au treizième siècle, constituent un véritable patriat, aussi jaloux de l'honneur de son nom, de ses vertus et de ses devoirs que la noblesse la plus fermée. Si rares qu'elles soient demeurées, elles constituent aujourd'hui encore un exemple fécond. Demandez à un Strasbourgeois de vous éclairer sur telle ou telle personne : on ne vous dira sans doute point qu'elle occupe telle situation, qu'elle brille à tel rang dans telle carrière ; on vous dira qu'elle appartient à une vieille famille, à une grande famille... ou, si elle n'est alsacienne que depuis deux ou trois générations, qu'on ne peut vraiment vous renseigner avec certitude.

La famille alsacienne est, certes, une des grandes forces que l'Alsace propose à la France. Problème : combien de temps nos principes individualistes et anarchiques mettront-ils à la détruire?...

Aux Français de décider si ce qui a été bon pour l'Alsace ne peut l'être pour eux. A eux de voir si, au lieu de réintégrer absurdement et sans profit, ni pour elle ni pour eux, la province retrouvée dans le corps privé d'air de notre nation centralisée, ils ne doivent pas s'inspirer de son expérience, pour le plus grand bien de toutes les provinces françaises — et de la France.

A une France affaiblie par l'individualisme et l'idéologie, ballottée entre le juste orgueil de ses gloires passées et la tentation des renoncements suicidaires, l'Alsace offre l'exemple d'une force active, efficace, contrôlée par le temps, vérifiée par le succès, — et le contrepoison de ses disciplines.

RAYMOND POSTAL.

CHRONIQUES ET DOCUMENTS

A NOS LECTEURS

Il ne m'est pas encore arrivé, depuis cinq ans que j'ai à m'acquitter du devoir de souhaiter une bonne année aux amis de cette maison, de le faire parmi des circonstances aussi peu propices à la confiance en l'efficacité de tels souhaits; et pourtant, tout comme mon ami Latzarus, je ne peux me retenir de leur promettre, avec une spontanéité qui m'étonne moi-même, que notre année sera bonne. Notre année? Celle de *la Revue*? Celle du pays? Mais oui, certainement.

Avant de nous abandonner à cette confiance paradoxale, acquittons-nous du traditionnel « examen de conscience ».

Un premier coup d'œil d'ensemble sur *la Revue* de 1924 me fait apercevoir que nos sommaires ont affiché peut-être moins de noms, et de moins divers, qu'au cours des années précédentes. Cela tient évidemment à ce que nous avons pratiqué avec moins de timidité le système des « grandes machines ». Nous n'avons d'ailleurs fait que céder en cela aux sollicitations de l'opportunité dans nos rubriques littéraires, aussi bien que dans nos rubriques politiques.

La reprise de nos relations avec la *Société des conférences* a fourni une grande partie de nos sommaires pendant deux mois. D'autre part, le succès considérable de la première *Enquête* que nous avons confiée à nos amis Kessel et Suarez avant *les Élections du 11 mai*, nous commandait presque de leur confier une seconde *Enquête au camp des vaincus*; et comment, engrenés

ainsi dans les grandes affaires européennes, nous serions-nous désintéressés de ce qui s'élaborait à Genève, à la *Société des Nations*? Évidemment ces longues promenades politiques ont pu nous priver çà et là de quelques distractions d'un ordre plus frivole. Mais veut-on que nous soyons frivoles? Et nous ne pensons tout de même pas qu'une année où nous avons pu aligner sur notre programme, non seulement ces *Enquêtes*, qui ont si longtemps retenu l'attention de toute la presse française, mais encore le *Balzac* d'André Bellessort, le *Per-rault* d'André Hallays, l'*Anatole France* de Jacques Roujon, le *Théodore de Banville* de John Charpentier, et encore les *Mémoires de la princesse de Metternich*, ceux du *Comte Apponyi*, les études sur la *Renaissance italienne* d'Alfred Mallet, et surtout peut-être les deux étonnants volumes de Ferdinand Ossendowski, *Bêtes, hommes et dieux*, *l'Homme et le mystère en Asie*, qui ont été la surprise et la révélation tout à fait inattendues de ce programme; nous ne pensons pas, dis-je, que cette année ait démerité par rapport aux précédentes, que la politique y ait fait tort à la littérature, ni que cet examen soit propre à nous faire revenir sur le système que j'appelais un peu grossièrement, tout à l'heure, celui des « grandes machines ».

Aussi bien ce système n'a-t-il pas absorbé toute notre collaboration politique; à côté des noms que j'ai cités tout à l'heure, nous avons retrouvé ceux qui sont depuis longtemps chers à nos lecteurs, de Wladimir d'Ormesson, de Paul Reynaud, de Pierre Lafue, de Georges Guy-Grand, de Lucien Romier; nous avons vu paraître celui de Georges Mandel, qui peut certes se passer de recommandation, celui de Robert de Saint-Jean, si sage, quoique si jeune. Il n'a pas absorbé davantage tout notre programme littéraire ou artistique; François Mauriac, André Maurois, Lucien Fabre, Henry de Montherlant, Lucien Dubech, Jean-Louis Vaudoyer, Émile Henriot, Maurice Denis ont reparu souvent ici; et nous y avons vu éclore les prémises du talent de Bernard Barbey. Bien d'autres noms encore sont garants de la « tenue » d'une rédaction que nous prétendons ne re-

nouveler et ne rajeunir, qu'en ne renonçant jamais à ce qu'elle contient d'excellent.

Comme toujours le chapitre des romans m'incline à des méditations compliquées : la controverse se prolonge entre les amateurs de romans français et les amateurs de traductions. De nombreuses lettres nous demandent de faire la part plus large aux romans étrangers ; et s'il s'agit en effet de livres comme celui de Conrad, que nous avons publié au début de l'année, ou comme cette *Iroquoise*, dont nous venons d'achever l'histoire si humaine, je comprends qu'on soit mis en goût ; mais alors, comment satisfaire ceux de nos lecteurs, ou plutôt celles de nos lectrices qui s'élèvent absolument contre l'introduction ici de tout roman étranger, au nom d'un nationalisme littéraire un peu trop exclusif ? Le seul moyen de nous en tirer serait de ne plus publier de traduction qui ne voisinât sur nos sommaires avec un roman français ; et je veux bien l'essayer. Mais la place ?

Une autre difficulté, non moindre, vient de ce qu'on réclame de nous des romans d'imagination, d'aventures, d'action, plutôt que des romans psychologiques, et qu'on nous demande pourtant de faire comparaître ici les jeunes, les auteurs à la mode. Mais la plupart de ces jeunes romanciers eux-mêmes conviendront avec nous qu'ils n'écrivent guère plus de romans dans cette formule que le public chérit encore, et qu'ils se vouent au contraire à des essais, à des analyses où leur moindre souci est de raconter une histoire. Il faudra donc, là encore, « biaiser », si j'ose dire, et après avoir intéressé l'imagination de nos lecteurs avec de grandes fresques historiques comme *Montségur*, ou bien des « histoires » comme *l'Inconnu de ma maison d'Auteuil*, ou cet *Echec et Mat*, qui, si j'en crois bien des échos, se sont concilié tous les publics, faire appel pour des œuvres plus courtes à nos jeunes et brillants essayistes. Ceux qui ont lu cette année, outre les livres que je viens de citer, *le Perroquet vert*, de la princesse Bibesco et *la Maison sur le roc*, de Marie Lenéru, savent au surplus que je ne suis l'ennemi d'aucune formule, et que c'est là peut-être encore la meilleure formule.

Aussi bien ils m'ont vu à l'œuvre depuis trop longtemps pour exiger encore de moi des promesses. L'expérience de ce difficile métier m'a convaincu que la meilleure manière de tenir, c'était de ne pas avoir promis; et ils y consentent. Cependant pourquoi ne nous réjouissons-nous pas ensemble de telles collaborations de demain qui ne peuvent passer pour des promesses, mais qui sont des réalités déjà : *le Voltaire*, d'André Bellessort, qui ne le cèdera certainement pas en puissance d'évocation à son *Balzac*, l'*Eugène Delacroix*, de Louis Gillet, l'*Edgar Poë inconnu*, de Camille Mauclair, les *Dix ans de lutte au Vieux-Colombier*, de Jacques Copeau, le *Voyage à Madagascar*, de Jean d'Esme, le *Malentendu* de Philippe Barrès, qui sera son premier roman; celui de Mauriac, dont il m'interdit encore de prononcer le titre; *la Question*, de René Boylesve, etc., etc., Mais je m'arrête bien vite, car j'allais verser dans la promesse.

* * *

La grande difficulté de la tâche que nous apercevons devant nous, dans l'année qui s'ouvre, je le confie à ceux qui aiment cette maison, sera de maintenir *la Revue* dans ce juste équilibre entre la littérature et la politique qui nous préoccupait hier déjà, mais combien plus désormais! Il faut, c'est bien entendu, que *la Revue* soit, qu'elle reste d'abord, une « compagnie littéraire »; qu'elle se propose d'abord l'agrément, la distraction de ceux-là justement qui l'ont recherchée parce que leur journal quotidien les assombrit. Mais, d'autre part, comment serait-elle une maison de dilettantisme, en des jours où les moins clairvoyants sont bien forcés de convenir que va se jouer l'avenir de notre pays, de l'Europe, de la civilisation latine toute entière? Ceux-là même parmi nos lecteurs qui réclament le plus âprement une distraction, retiendrions-nous longtemps leur audience s'il apparaissait que nous nous désintéressons systématiquement de la chose publique?

Ce n'est pas ainsi, certes, que nous comprenons notre

devoir. Nous pensons très sincèrement, et nous sommes certains en cela d'être suivis par la très grande majorité de nos lecteurs, qu'il faut faire à la politique sa juste place dans *la Revue*, et que cette politique doit être précisément celle qu'on ne fait pas, qu'on ne peut pas faire dans un journal quotidien : une politique qui ne s'abaissera jamais à la polémique, aux questions de personnes, mais une vigoureuse politique d'idées, de recherche, libre de tout préjugé, de tout dogme, fussent-ils parlementaires.

Qu'on ne s'imagine pas d'ailleurs qu'une telle liberté d'allures soit facile. On m'apporte mon courrier d'aujourd'hui : et j'y trouve la lettre d'un officier qui veut bien se réclamer avec nous de « la véritable tradition française », mais à condition que nous ne fassions pas remonter cette tradition « au delà de la nuit du 4 août » ; et comme il sait bien que nous n'en prendrons pas l'engagement, il se désabonne. Un autre, un instituteur, se désabonne parce que nous donnons trop volontiers la parole « aux blackboulés du 11 mai ». Voilà pour ceux qui nous trouvent trop réactionnaires. Mais qu'on ne sourie pas. Il y a ceux qui trouvent que nous ne le sommes pas assez ; et le même courrier m'apprend la défection d'une de nos plus anciennes abonnées, qui estime ne plus pouvoir soutenir, nous dit-elle, que des organes de presse qui se vouent sérieusement « à la défense de toutes les libertés politiques et religieuses ». Voilà-t-il pas de quoi nous déconcerter et contredirions-nous à cette vue ?

Mais que les sages parmi nos amis se rassurent. Le même courrier, — toujours le même, — m'apporte les nombreux réabonnements et les nombreux abonnements nouveaux de tous ceux qui rendent justice à la modération et à la vigueur de notre effort ; de ceux-là, par exemple, qui, après avoir reproché à notre cher Latzarus « son pessimisme systématique », s'aperçoivent qu'il avait raison, et vont lui savoir d'autant plus de gré maintenant de devenir optimiste, qu'il le devient au moment où tout paraît se gâter, et qu'il le devient non par esprit de contradiction, bien sûr, mais par « prévoyance ».

D'ailleurs, même quand il est pessimiste, — car il le redeviendra — est-ce qu'il ne vous divertit pas, dans le sens premier du mot, par l'agrément de sa plume? Voilà bien, tout compte fait, ce que vous pouvez, ce que vous devez attendre de *la Revue* : qu'elle vous apporte chaque semaine un divertissement, un délassement ; et puis, avec une clairvoyance courageuse, chaque fois qu'il le faudra, la recherche inlassable des formules de salut, des raisons d'espérer quand même.

FRANÇOIS LE GRIX.

P.-S. — Naturellement je serai reconnaissant à tous ceux de nos amis qui viennent de se réabonner avec un accord impressionnant, de faire le meilleur accueil possible au carnet de propagande qu'ils vont recevoir incessamment. Je ne saurais trop leur répéter qu'ils peuvent être les meilleurs artisans, et les plus prompts, de notre développement. Ils trouveront leur carnet plus petit et plus commode. Je me permets de leur demander de le remplir davantage et plus vite.

LE THÉÂTRE

L'Égale, de MM. REUILLARD et WACHTHAUSEN, à l'Odéon. — *Les Amants légitimes*, de M. Marcel BALLOT et Ambroise JANVIER, au Théâtre de l'Étoile. — *Malborough s'en va t'en guerre*, de M. Marcel ACHARD, à la Comédie des Champs-Élysées. — *Le Fruit vert*, de MM. Jacques THÉRY et Régis GIGNOUX, aux Variétés.

C'est de règle. La seconde quinzaine du mois de décembre voit fleurir presque autant de répétitions générales qu'il y a de théâtres à Paris. Excités par la perspective des « fêtes », les directeurs renouvellent leurs affiches et mettent les critiques dramatiques sur le flanc. J'ai vu tellement de pièces nouvelles ces temps-ci, que je ne puis aujourd'hui vous entretenir de toutes. Excusez-moi. C'est fait? Merci. Sans perte de temps, commençons donc la journée que nous achèverons, si vous le voulez bien, dans de prochaines chroniques...

* * *

D'abord à l'Odéon, au cher et vénérable Odéon! Voyons le drame de MM. Reuillard et Wachthausen : *l'Égale*. MM. Reuillard et Wachthausen se signalèrent, il y a trois ans, à l'attention du monde théâtral par une pièce fort distinguée : *Notre Passion*, qu'il serait à souhaiter que l'on reprît quelque jour. *L'Égale* est une pièce faite de main d'ouvrier en chacune de ses parties, mais qui dans son ensemble ne me paraît pas d'un aussi beau volume que *Notre passion*. Le sujet nettement, fortement posé au premier acte, et qui est l'éternelle question de l'égalité intellectuelle de l'homme et de la femme, s'amenuise au second en une anecdote amoureuse qui, elle-même, s'effile en un dénouement de comédie romanesque. La pièce est, si vous me permettez cette catachrèse, en forme de pyramide. Ça vaut mieux, me direz-vous, que si elle était en forme de toupie, la pointe en bas. Évidemment. Et c'est pourquoi *l'Égale*, quoiqu'il y ait à reprendre, demeure assez solide. Georges Haumont est un jeune industriel.

La guerre éclate. Il part ; il est fait prisonnier, reste en captivité jusqu'à l'armistice. A son retour, il trouve son usine prospère. Sa femme, Cécile, l'a dirigée avec adresse et bonheur. Il est content. Néanmoins, il tique un peu. L'incroyable orgueil masculin est, en lui, froissé. Il se pensait supérieur à sa compagne. Elle s'est révélée son égale. J'ouvre une parenthèse. Cécile est-elle, autant qu'il paraît, l'égale de son mari? Je me dis : « Certes, voilà une petite femme active, intelligente, dévouée. Elle a su épargner aux affaires de son mari le désordre qu'aurait dû entraîner l'absence de celui-ci. Et elle a sans doute employé la naturelle rouerie qu'elles ont toutes, même les plus vertueuses, pour obtenir quelque'une de ces grosses commandes dont l'État était prodigue, en ces temps bénis par les marchands. Quant à savoir si elle aurait su ou pu mettre sur pied l'industrie de Georges Haumont, si elle pourrait la conduire, comme lui, toute une vie, ça c'est une autre histoire. Franchement, je ne le crois pas. Supérieure à l'homme dans le domaine de la sensibilité, la femme sera toujours, quoiqu'on dise, inférieure à lui dans le domaine intellectuel. Les femmes qui, par hasard, ont contredit cette loi naturelle, ont été des phénomènes, des espèces de monstres. Or, Cécile est une femme, grâce à Dieu, une vraie femme. Il n'y a qu'à l'entendre parler deux minutes pour être rassuré. Et son mari, en croyant qu'elle lui fait la pige — pardonnez-moi l'expression — en tant qu'industriel, me paraît un peu simple ou trop vite entrer dans les règles du jeu posé par MM. Reuillard et Wachthausen. A sa place, je ne serais pas aussi promptement blessé dans ma vanité de mâle. Oui, mais il n'y aurait peut-être plus de pièce, et ce serait tant pis. Donc, Georges Haumont, ulcéré, se détache peu à peu de Cécile, tourne les yeux vers une certaine Blanche Jardain. En voilà une que ne préoccupe pas l'industrie ! si ce n'est l'industrie où ses charmes naturels constituent le capital. Et désormais ce sera une lutte serrée, fort émouvante, entre la malheureuse Cécile et la détestable Blanche. Cécile y a le dessous, un moment. Georges file avec sa maîtresse, plantant là son usine, ce qui n'est pas, entre nous, la meilleure manière de se montrer un industriel

supérieur. Cependant, tout s'arrange. De même qu'elle s'est appliquée, pendant la guerre, à faire prospérer les affaires de son mari, en l'absence de l'infidèle et de l'ingrat. Cécile s'applique à les faire dégringoler. Elle pense ainsi convaincre son mari qu'elle lui est inférieure, le guérir de cette blessure d'orgueil qu'elle a devinée et qui est la cause profonde du désordre de leur ménage. En quoi elle se montre très avisée, très femme. En effet, le dindon accourt. Heureux d'avoir enfin l'occasion de faire l'aigle devant sa femme, il reprend à l'usine le fauteuil directorial. Et tout va reflamber comme jadis, mieux encore que jadis, hauts-fourneaux et amour conjugal.

Cette pièce d'une facture probe, d'un intérêt constant, est fort bien jouée par Mlle Briey; un peu moins bien, mais de façon encore très convenable, par Mlle Roanne, MM. Cettly, Carnège et Charpin.

* * *

Et maintenant, passons les ponts. La Seine a beaucoup coulé sous eux, depuis que, pour la première fois, furent joués *les Amants légitimes*, de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot, aujourd'hui repris par le Théâtre de l'Étoile. Vers 1890, au Vaudeville, cette pièce obtint, dit-on, un grand succès. Cela ne m'étonne pas. Elle est de goût délicat, de digestion facile. Et je me demande si bien des pièces « fortes » d'il y a trente-cinq ans (1890, c'était le temps des pièces « fortes », des « tranches de vie », de toutes ces choses que M. Raoul Ponchon appelait des « ibsénités ») tiendraient le coup, aujourd'hui, aussi bien que la légère comédie réveillée à la voix de l'enchanteresse Yvette Guilbert. Car ces *Amants légitimes* ont tout de même jugé prudent de se parer de chansons, de se rajeunir. Que dis-je? Ils ont été plus astucieux. Ils ont exagéré leur *ancienneté*. De même qu'une Mme Geoffrin, par ses ajustements, devance l'heure de la vieillesse afin que l'on en s'aperçoive pas, un jour, qu'elle a vieilli réellement, ils se sont habillés à la mode de 1875, et ont pris les manières bon-enfant d'une pièce à couplets de Labiche. Vous conterai-je leur histoire? C'est un souffle, un rien. Deux

jeunes époux, le comte et la comtesse de Puysec, mariés sous le régime dotal, tentent de fléchir Mme Baudoin, leur mère et belle-mère, de l'amener à modifier un fâcheux contrat de mariage qui ne leur permet pas de disposer librement de leurs capitaux. Ils y arrivent, je crois, après beaucoup d'amusantes traverses. D'ailleurs, cela n'a point d'autre importance. L'essentiel des *Amants légitimes* d'aujourd'hui, c'est d'abord les robes à « poufs » de Mme Baudoin et de Mme de Puysec, les pantalons à pattes d'éléphant de M. de Puysec, l'ameublement à capitons, à draperies, à plantes vertes, que nous entrevîmes encore jadis chez nos grands'mères ; enfin, et surtout, c'est l'art inimitable de Mme Yvette Guilbert. Je ne l'avais vue encore, je l'avoue, que sur le célèbre portrait caricatural de Toulouse-Lautrec, en robe verte, le bras droit ganté de noir appuyé à un « portant », saluant le public des *Ambassadeurs*. Je ne l'ai pas reconnue. Sa maigreur d'autrefois a fait place à une alerte majesté. Le sourire pincé des chansons « rosses » a fondu sur ses lèvres ou brille aujourd'hui une malicieuse bonté. Douée d'une seconde jeunesse, peut-être plus aimable que la première, jamais sans aucun doute elle ne fut meilleure à entendre. Allez au Théâtre de l'Étoile. Vous y aurez le double plaisir de voir comment une chanteuse devrait toujours jouer la comédie, comment une comédienne devrait toujours, même dans l'outrance comique, demeurer harmonieuse.

* * *

Nous sommes dans le voisinage de l'avenue Montaigne. Sans plus de retard, occupons-nous de la nouvelle pièce de M. Marcel Achard : *Malborough s'en va-t'en guerre*, jouée à la Comédie des Champs-Élysées. On m'avait annoncé un feu d'artifice. Je n'ai vu que des lampions, d'une couleur parfois plaisante, il faut le reconnaître — brillant dans les plates-bandes d'Alfred de Musset, père de Fortunio, et d'Alfred Jarry, père d'Ubu.

Mais, avant toute chose, je dois expliquer la gêne qui m'a peut-être voilé les qualités de cette comédie. M. Achard fait partie de certain peloton de nouveaux écrivains qui

semblent revenus de partout avant d'y être allés. « Promotion » de jeunes cyniques, que nous appellerons, si vous le voulez, la promotion *Diabole au corps* (souvenez-vous du roman si cruellement vrai, et qui fut généralement si mal compris, de Raymond Radiguet !), promotion où l'on feint de ne pas croire à la vertu, à la jeunesse, à l'amour et même de ne pas croire à la guerre. Celle-ci, on dirait en effet que, pour M. Marcel Achard, elle n'a pas existé, ou à peine. Dans sa pièce, il en parle par allusion comme d'une aventure peu sérieuse dont quiconque, Lafleur et Malborough, le soldat et le chef, s'est tiré ou a tâché de se tirer assez bassement. A l'entendre, les généraux ont été des ambitieux ou des incapables, les combattants, des naïfs ou des débrouillards ; personne n'a fait preuve d'esprit de sacrifice, de lucide amour pour la patrie. J'ai beau me dire que *Malborough s'en va-t'en guerre* n'est peut-être qu'une plaisanterie de Guignol, que voulez-vous, c'est plus fort que moi, je ne puis m'empêcher de prendre un peu cette plaisanterie au sérieux. Le général Boum pateaugeant dans ses plans de campagne, on en pouvait rire encore autrefois, au lendemain de 1870. C'était le mannequin contre quoi, faute de mieux, se vengeait enfantinement, mais, somme toute, noblement, l'immense déception des vaincus. Mais ce Malborough, au lendemain de 1918, la déplaisante caricature ! D'ailleurs, je préfère croire qu'elle est le fait de l'inconscience. Certes l'inconscience n'est pas jolie, en certains cas. Elle peut servir néanmoins de circonstance atténuante. Et mettons, pour finir, qu'il doit être un peu pardonné, en 1924, au jeune M. Achard, parce qu'il n'a pas, de 1914 à 1918, énormément souffert.

Il y a un « truc » pour faire de la fantaisie ou de l'esprit, au théâtre. Cela consiste à prendre le contre-pied d'une vérité établie ou à retourner une locution courante. Si les « mots » de M. Marcel Achard sont quelquefois charmants et rarement fabriqués, que sa verve est artificielle, que le ressort en est vite décelé ! : « Tout le monde croit généralement, s'est dit l'auteur de *Malborough*, que ce militaire fut un héros. Je vais soutenir qu'il fut un pleutre, et un soudard comme tout bon militaire. L'Histoire passe pour

combattre la Légende. Je vais prouver qu'elle n'a d'autre objet que de la former. Épatons, épatons tout le monde. C'est mon rôle d'épater. Je suis un fantaisiste ! » Seulement il s'est quelque peu martelé les doigts, en voulant nous enfoncer dans le crâne « ses » vérités nouvelles. Loin de nous amuser beaucoup, son Malborough, mélange de Boum et d'Ubu, qui nous choque pour les raisons que j'ai dites, finit par nous importuner, par nous faire davantage aimer la vieille chanson de nos pères. Et ce n'est pas en saupoudrant de beaucoup de Musset, en relevant d'une bonne pincée de poivre sa petite fable exactement contraire à tout ce que nous croyions jusqu'à maintenant, qu'il est parvenu à nous séduire, à nous réduire à ses occasionnelles conceptions sur l'esprit militaire et la vérité historique.

Donc, M. de Malborough va partir pour la guerre. Il aspire à recevoir de la reine Anne le bâton de maréchal. Pourtant, démuné d'argent, il n'a ni chevaux, ni soldats. Que la ravissante lady Malborough intervienne auprès de son père qui est riche ! Elle refuse. Elle a déjà trop « tapé » l'auteur de ses jours, en faveur de son époux. Tant pis pour elle ! Pour se venger, Malborough fera tuer à la guerre, Howard, page et poète ordinaire de la dame. Celle-ci, émue par la menace qui plane sur le Fortunio, recourt à la reine Anne. Quelle maladresse ! La reine aime lady Malborough (la pincée de poivre...) Jalouse de Howard, Anne s'entend avec le mari. Il aura le bâton, sous la condition qu'il fera tuer le page. Au deuxième acte, M. de Malborough est sous sa tente, aux armées. C'est un chef piteux, naturellement. Sous un air d'infailibilité, il ne comprend rien à rien. Heureusement pour la gloire de l'Angleterre, il se fait enfin tuer, en fuyant, d'une balle dans le derrière. Et voici qu'au troisième acte, lady Malborough est montée au toit de son château. Elle guette le retour de son mari. Soudain, une poussière, au loin. C'est le page Howard. Il annonce à la veuve la mort de celui qui avait mission de le faire tuer : « Il est mort ! s'écrie-t-elle. C'est impossible. Un général ! Il n'était pourtant pas téméraire ! » Or, Howard est poète. Entraîné par son lyrisme, il conte, à sa manière, la fin du maréchal : Il a été

frappé, à la tête de ses troupes, d'une balle en plein cœur. Séduite par le récit, lady Malborough sent maintenant que c'est le « héros » qu'elle aime, et que le page ne lui est plus rien. Elle ira à la Cour où l'appelle la reine Anne, débarrassée, à la fois, du mari et de l'amant de sa bien-aimée. Désormais, rageusement, Howard aura beau crier la vérité sur les toits du château, personne ne croira plus que M. de Malborough était un imbécile et un mufle. L'Histoire, créée de toutes pièces par des racontars, sera éternellement là pour défendre la mémoire d'une mazette.

Une musique très jolie, abandonnée et savante, de Georges Auric, enveloppe les trois actes de *Malborough s'en va-t'en guerre*. Sur la scène, Mlle Yolande Laffon, qui joue lady Malborough, capricieuse et rêveuse, en toilette d'un rose rare et faussement ingénue, semble l'incarnation de cette musique. M. Juvet (Malborough) est, comme toujours, excellent. Gaillarde Bettina, Mlle Jane Lory nous a fait penser qu'elle jouerait en perfection les servantes de Molière.

* * *

Et, pour terminer aujourd'hui, offrons-nous un « frisson de vie parisienne ». Allons aux Variétés. Il est bien évident que les dieux ont expressément fabriqué Mlle Maud Loty pour nous alléger, par quelques éclats de rire, les douleurs de ce monde. Avez-vous déjà vu cette poupée japonaise et montmartroise comme il n'est pas possible de l'être davantage ? Des mains de singe, des yeux d'enfant, un sourire de Macette, et des jambes de Diane. C'est un extraordinaire composé de ce qu'il y a de plus candide et de plus pervers, de plus caricatural et de plus charmant. Et avec ça, un manque de « métier théâtral » absolu, qui rejoint le grand art ; un air de s'amuser vraiment, trop rare chez les comédiennes comiques ; une façon de cligner de l'œil vers la salle, à chaque réplique drôle, et qui nous fait croire que nous causons avec cette petite bonne femme énigmatique, cocasse, et un peu redoutable comme une marionnette supérieurement maniée. A elle seule, Mlle Maud Loty aurait déterminé le grand succès du *Fruit vert*, de MM. Jacques Théry et Régis Gignoux.

La pièce est, d'ailleurs, charmante. Elle peut se résumer en quelques lignes. C'est un bon signe. Le vrai talent sait tirer quelque chose de presque rien. Une demoiselle de haut vol, Mme de Beauchamp, touche au rêve de sa quarantaine. Lord Steeple, petit cousin du roi d'Angleterre, va l'épouser dans huit jours. Naturellement elle s'est rajeunie et a dit à son fiancé que sa fille Geneviève (« étoile » de cinéma, âgée de vingt-trois ans) ne comptait que douze printemps. Patatras ! Voici que l'« étoile » tombe comme un bolide chez sa mère. Que va-t-il arriver ? Point d'affaires ! Geneviève, pendant huit jours, va s'habiller en petite fille. Oui, mais ces huit jours deviennent deux mois. Un deuil de Cour a retardé le mariage de lord Steeple. Pendant deux mois Geneviève, forcément arrangée en petite fille, récite des fables, se fait priver de dessert, doit embrasser après le dîner toutes les vieilles ladies et les vieux lords de l'Angleterre. Sa vie deviendrait intenable si elle ne se savait aimée par le neveu de lord Steeple, Harry (épouvanté d'éprouver un sentiment pour celle qu'il croit une authentique mineure). Tout se termine bien. Geneviève épouse enfin le neveu, en même temps que Mme de Beauchamp convole en justes noces avec l'oncle... Je sens qu'il aurait mieux valu ne pas analyser, même succinctement, cette comédie dont le grand mérite réside dans l'ingéniosité du détail, dans la souplesse du dialogue, et qui survole le vaudeville et l'équivoque avec la grâce insaisissable d'un papillon en plein soleil. Encadrant Mlle Maud Loty (Geneviève), MM. Lefaur (lord Steeple) et Jules Berry (Harry) s'attestent, une fois de plus, de délicieux comédiens.

MARTIAL-PIÉCHAUD.

CHRONIQUE PARISIENNE

BONNE ANNÉE !

Je souhaiterai ici une bonne année à ceux qui me font l'honneur de lire mes petites chroniques. Il arrive que, parfois, ils me trouvent trop sombre, et certains d'entre eux prennent la peine de me l'écrire. Mais ce matin, je me sens tout content. Ce n'est pas que le temps m'y convie : il pleut, et, selon l'apparence, il pleuvra toute la journée. Cependant, je suis content, content, content.

— Je vous félicite, dit, à côté de moi, une voix ironique. Vous avez, ma parole, l'esprit bien fait ! Vous grognez quand les autres rient, et quand ils s'inquiètent, vous riez. Ne nous fatiguez pas avec un paradoxe. Vous n'avez aucune raison d'être content.

— J'en ai une, et même j'en ai plusieurs. Voyez comme il pleut, et souvenez-vous qu'il a plu tout l'été.

— Belle consolation !

— Oui. Car cette pluie m'invite à considérer qu'elle n'est plus dangereuse aujourd'hui. Il y a deux mois, elle nous eût menacés de l'inondation. Mais depuis ce temps, le ciel s'était fermé. Les rivières sont aujourd'hui de petits ruisseaux. Qu'il pleuve ! L'équilibre est sauf. Nous avons évité la catastrophe.

— Je vous vois venir. Ne saurez-vous jamais dire tout de go ce qui se présente à votre esprit ? Vous vieillissez, et vous êtes démodé. Assez de préambules ! Vous vous proposez, bien sûr, de nous prouver que le bolchevisme est maintenant écarté, comme l'inondation.

— Moi ? Nullement. Non seulement je considère que le péril communiste demeure, mais je vais même déclarer qu'il n'a jamais été aussi grave.

— Ah ! bon ! Vous êtes comme cette vieille de Syracuse, je crois, qui m'a valu une retenue quand j'étais au collège, et qui allait prier les dieux pour le tyran. Celui-ci s'étonna, disait la version où je fis tant de contresens. Comment peux-tu prier pour moi ? lui demanda-t-il. Et

elle répondit avoir toujours remarqué qu'à un tyran succédait un tyran plus féroce. Si donc tu mourais, dit-elle, que deviendrions-nous? Ainsi parla cette vieille de Syracuse, qui était peut-être d'Halicarnasse. Car, dans les versions, les tyrans qui ne sont pas de Syracuse sont d'Halicarnasse, et réciproquement. Ne l'avez-vous pas remarqué?

— Oui, et même je crois qu'ils portent parfois le même nom, qui est Denis. Denis, tyran de Syracuse... Denis, tyran d'Halicarnasse... Ah! ne faisons aucune peine à M. Léon Bérard! Mais vraiment on ennuie beaucoup les petits garçons. Cela dit, je ne vois pas pourquoi vous m'amenez cette vieille de Syracuse. Et vous voilà bien fondé à me reprocher mes préambules!

— Je voulais dire que vous êtes content parce que les choses déjà très mauvaises ne sont pas devenues pires.

— Point. Je suis content parce que j'aperçois une grande amélioration.

— Je serais bien curieux de la connaître.

— C'est celle-ci : les Français, qui souffraient tout, s'émeuvent et commencent à se fâcher. De toutes parts, ils se liguent pour la défense de leurs droits et de leurs libertés. Il y a la ligue Millerand, il y a la ligue Castelnau, il y a la ligue des patriotes, qui réunit Millerand et Castelnau, il y a la ligue Énergie, dont, par discrétion, je ne vous ai pas encore parlé ; il y a des unions, des groupes, des comités innombrables. Enfin, devant les révolutionnaires et devant les persécuteurs, devant Cachin, comme devant Herriot ou le poussiéreux François-Albert se dressent des braves gens en nombre infini. Je crois bien avoir écrit naguère ici que le Cartel des gauches avait le grand tort d'abuser de sa victoire. Il a exaspéré tout ce qui est en France patriote, tout ce qui est catholique, tout ce qui est national. Ses partisans, même, commencent à se diviser. Un Malvy, qui a une grande influence dans les couloirs de la Chambre, mène sourdement campagne contre le ministère. Il est le porte-parole de Caillaux, qui trouve Herriot bien lent à lui rendre une autorité. Herriot, cependant, dit au centre et à la droite : « Vous voulez me renverser, mais ne voyez-vous pas que je vous garantis

contre Caillaux? » A quoi Caillaux répond en faisant dire que les catholiques n'ont rien à craindre de lui, qu'il maintiendra l'ambassade au Vatican et laissera les religieux en paix; que, pour le reste, il se charge de juguler les communistes, et saura tenir la révolution en respect.

— Vraiment? Il fait dire cela?

— Mais oui, et même il le pense, pour le moment. Il faut connaître ce personnage. Que veut-il? Pas autre chose que le pouvoir. Il s'est appuyé sur les radicaux pour le prendre. Plus tard, presque anéanti, il s'est aidé des socialistes pour se ranimer et se relever. Aujourd'hui, il voit d'un œil aigu que le pays réclame un homme d'ordre. Il se présente, comme il se présenterait s'il apercevait que le pays réclame un homme de désordre. Oiseau ou souris, il montre ses ailes ou crie : Vive les rats ! Peu lui importe. Quelle que soit la comédie, il veut tenir le premier rôle. Roi du Louvre ou roi des Halles, suivant le jour. Aristocrate ou démocrate, suivant les circonstances. Démagogue avant le Rubicon, César après. Certains s'y laissent prendre. J'entends parfois dire : « Mieux vaut Caillaux que la révolution ! C'est un être immoral, nous le reconnaissons. Mais s'il nous sauve? »

— Effroyable !

— Non, ce n'est pas effroyable, car cette rouerie sera déjouée. Nous avons, grâce à Dieu, d'autres hommes pour nous sauver. La carte sur laquelle joue Caillaux, c'est l'état désespéré de nos affaires. De même que pendant la guerre, il n'avait d'autre atout que la défaite, de même aujourd'hui, il escompte la ruine et le désordre. Mais il dépend de nous de les éviter. Nous les éviterons par nos ligues, nos unions et nos associations. Elles travaillent. Nous traverserons encore une année pénible. Il est possible que nous assistions à des événements difficiles. Les communistes vont tenter d'exploiter certaines difficultés économiques. N'ayons pas peur. Défendons-nous nous-mêmes si le gouvernement ne nous défend pas. Nous y sommes résolus, donc tout est bien. L'année sera dure, mais elle sera bonne. Bonne année !

LOUIS LATZARUS.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIERA DANS SES PROCHAINS NUMÉROS :

LE TUF

Par FRANÇOIS MAURIAC

Essai sur le comique moderne :

CHARLOT

Par LUCIEN FABRE

LE RETOUR D'AMAZAN

DIALOGUE SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Par ANDRÉ THÉRIVE

LE MARQUIS

DE LA TOUR DU PIN LA CHARCE

Par JEAN RIVAIN

LES DETTES INTERALLIÉES

Par WLADIMIR D'ORMESSON

A L'INSTAR D'UGOLIN

Par GEORGES MANDEL

Et les CONFÉRENCES

de la SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES

(Voir ci-contre le programme.)

SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES

(SAISON 1925)

VOLTAIRE

DIX LEÇONS

Par M. ANDRÉ BELLESSORT

1. — Voltaire et la Régence.
2. — Voltaire en Angleterre : *Les Lettres philosophiques*.
3. — Le Théâtre de Voltaire : *Zaïre, Mahomet, Tancrède*.
4. — Voltaire amoureux et courtisan : *Madame du Châtelet*.
5. — Voltaire chez le roi de Prusse.
6. — Voltaire historien : *L'Essai sur les mœurs, le Siècle de Louis XIV*.
7. — Les Romans de Voltaire : *Candide, l'Ingénu, la Princesse de Babylone*.
8. — Le malin vieillard de Ferney.
9. — L'esprit de Voltaire et l'esprit voltairien.
10. — L'Apothéose.

EUGÈNE DELACROIX

CINQ LEÇONS

Par M. LOUIS GILLET

1. — La Jeunesse de Delacroix. David et Géricault. Le Louvre de l'Empire.
2. — Voyage en Angleterre. La Querelle romantique.
3. — Delacroix au Maroc. L'Orient. Les Croisés à Constantinople.
4. — Le classicisme de Delacroix. Le Palais-Bourbon, l'Hôtel de Ville, la Chambre des Pairs.
5. — La Chapelle des Saints-Anges. Le Testament de Delacroix.

LE CARNET DU LISEUR

LA MYSTÉRIEUSE BARONNE DE FEUCHÈRES, par Louis ANDRÉ (Perrin : 7 fr. 50). — Captivante comme un roman, cette œuvre posthume de Louis André à qui l'on devait déjà de lumineuses études sur les affaires Lafarge et Paul-Louis Courier, nous dévoile une des plus habiles captations de testament par la plus audacieuse des aventurières. Maîtresse du dernier prince de Condé, Sophie Dawes, baronne de Feuchères, intrigante, tyrannique, et vénale, obtint de son vieil amant, après des années de lutte, qu'il instituât le duc d'Aumale son héritier. Par ce coup de génie, elle s'assurait la protection de la famille d'Orléans et pensait pouvoir jouir en paix de la fortune considérable qu'elle s'était fait octroyer. Mais le prince qui regrettait sa faiblesse et songeait, semble-t-il, à refaire son testament en faveur du duc de Bordeaux, est trouvé mort un matin, pendu à l'espagnolette de sa fenêtre. Suicide? Assassinat? L'événement eut le retentissement que l'on sait. Louis André, avec sa haute conscience professionnelle, a étudié le dossier de l'affaire dans tous des détails, et s'il ne conclue pas nettement, il semble bien opter pour le crime. Tout le drame depuis ses préludes jusqu'à son accomplissement est décrit avec une netteté et une puissance d'évocation saisissantes. Je ne sais pas de roman d'aujourd'hui qui se lise avec plus d'intérêt.

SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE EN FRANCE, par J. MUNIER-JOLAIN (J. Tallandier : 6 fr. 75). — C'est de personnages moins importants que nous entretient M. Munier-Jolain, bourgeois, gens de robe, médecins, mais enclins comme les grands de ce monde aux aventures les plus dramatiques. Ah! la vie de famille n'était pas toute douceur et toute justice au dix-septième siècle, et les maris despotes, les pères tyranniques le faisaient cruellement sentir à leur entourage. M. Munier-Jolain, qu'une longue carrière au barreau de Paris et de patientes recherches dans les vieux procès a familiarisé avec les questions juridiques dans l'ancienne France, nous en donne un pittoresque aperçu. Violences, séquestration, abus du plus sacré des droits, nos aïeux avaient parfois la main dure et la justice n'intervenait que rarement et souvent bien tard dans ces affaires privées où la Société ne se reconnaissait pas encore le droit de s'immiscer. *L'Enlèvement de la rue Saint-André des Arts, la Prise de voile de Louise Dantail, le Petit cordelier de Laval* forment de bien

curieuses chroniques sur les mœurs du grand siècle. Félicitons l'auteur de nous les avoir contées avec tant de finesse et tant d'esprit.

J. L.

DERNIERS LIVRES PARUS

BEAUX-ARTS. — CARCO (Francis). *Le Nu dans la peinture moderne*. (Crès : 30 fr.) — HENRIOT (Gabriel). *Nouvelles devantures et agencements de magasins parisiens*. (Charles Moreau : 70 fr.). — MICHEL (André). *Histoire de l'Art*, tome VII. Seconde partie. *L'Art en Europe au dix-huitième siècle*. (A. Colin : 60 fr.). — TERRASSE (Charles). *Sodoma*. (Alcan : 10 fr.).

HISTOIRE. — BEYENS (Baron). *Le Second Empire vu par un diplomate belge*. Tome I. (Plon-Nourrit : 15 fr.). — BOUCHARDON (Pierre). *L'Auvergne de Peyrebelle, suivi de la véridique histoire du roman de Stendhal; le Rouge et le Noir*. (A. Michel : 7 fr. 50). — LEMOINE (Henri). *Manuel d'histoire de Paris*. (A. Michel : 15 fr.). PIOUS — (Jacques). *Le Comte Albert de Mun*. (Ed. Spes : 15 fr.).

LITTÉRATURE. — BÉRARD (Léon). *Au service de la pensée française*. (Émile-Paul : 7 fr. 50). — DEBLAY (A.). *Histoire anecdotique du costume en France*, 32 gravures. (A. Colin : 7 fr.). — MONTHERLANT (Henry de). *Chant funèbre pour les morts de Verdun*. (Grasset : 6 fr. 50). — SIMONSON (Raoul). *Bibliographie de l'œuvre d'André Gide*. (R. Simonson : 25 fr.). — THÉRIVE (André). *Les Portes de l'Enfer*. (Bloud et Gay : 7 fr. 50).

ROMANS. — CALLIAS (Suzanne de). *Des Cœurs dans la neige*. (A. Messein : 5 fr.). — DUJARDIN (Édouard). *Les Lauriers sont coupés*. (A. Messein : 5 fr.). — GOBINEAU (Comte de). *Le Prisonnier chanceux*. (Grasset : 9 fr.). — RAUCAT (Thomas). *L'Honorable partie de campagne*. (N. R. F. : 7 fr. 50). — ROGER (Noëlle). *Le Nouvel Adam*. (A. Michel : 7 fr. 50). — SILVESTRE (Charles). *Cœurs paysans*. (Bloud et Gay : 7 fr. 50). — THIERRY SANDRE. *Le Chèvrefeuille* (N. R. F. : 7 fr. 50). — VARIOT (Jean). *L'Homme qui avait un remords*. (N. R. F. : 7 fr. 50). — VELLEROY (Guy). *Le Feu grégeois*. (N. R. F. : 7 fr. 50). — VOGT (Blanche). *La Jeunesse de Claire Chamaranche*. (Ferenczi : 7 fr. 50).

LA VIE FINANCIÈRE

N.-B. — Les nécessités de tirage de « la Revue hebdomadaire » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous plusieurs jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre **SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS** est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris (8^e).

REMONTONS LE COURANT!

Le vrai danger, on ne saurait trop le répéter, il est dans l'augmentation des dépenses publiques, c'est-à-dire dans l'aggravation des impôts, qui amène le trouble dans les prix, la hausse du coût de la vie, et qui, par l'inquisition fiscale qui fatalement l'accompagne, paralyse l'activité industrielle. Dans son rapport au Congrès sur l'exercice fiscal au 30 juin 1924, le secrétaire du Trésor des États-Unis, M. Mellon, disait : « L'attention des législateurs devra se porter sur les surtaxes excessives et sur les droits de succession confiscatoires... L'impôt ne doit pas se servir de champ d'expériences, sociales ou devenir une massue pour châtier le succès. C'est l'opinion du Trésor, confirmée par l'expérience, que si les impôts sont trop élevés, la source du revenu diminue et la taxe devient de moins en moins productive. Si on réduit les taxes, les sources s'étendent et le taux réduit peut même donner davantage, tout en assurant le développement pour l'avenir. »

Voilà des paroles pleines de sagesse qui sont motivées d'ailleurs par l'expérience et que les hommes politiques bien inspirés devraient faire leur. La Commission des finances de la Chambre est malheureusement aussi éloignée qu'il est possible de ces sages conceptions. Elle

ne songe qu'à donner de nouveaux tours de vis aux tarifs des divers impôts et notamment sur l'impôt sur le revenu frappant les grosses fortunes, alors qu'aux États-Unis le secrétaire du Trésor suggère précisément des dégrèvements pour elles. La méthode américaine, quoi qu'en puissent croire les démagogues, sert mieux les intérêts de la masse que des impôts draconiens qui détruisent le nerf nécessaire à l'activité économique dont tout le monde bénéficie.

Les conseils américains sont à rapprocher de ceux que donnait récemment M. Arnauné, à la séance publique de l'Académie des sciences morales et politiques, quand il déclarait que l'État occupait trop de parties du domaine naturel de l'activité privée. Un ministre des finances qui prendrait pour guider ces conseils et ceux qui nous viennent d'outre-Atlantique, et ne s'en écarterait pas, aurait vite fait de donner une autre tournure aux finances du pays. Notez d'ailleurs qu'un pays comme le nôtre qui solda un exercice avec des *plus-values budgétaires se montant à 5 milliards* et qui pourrait escompter du seul fonctionnement de son système fiscal actuel, un nouvel excédent de 3 milliards pour 1925, fait preuve d'une solidité financière dont il suffirait seulement de tirer profit. Et pourquoi bouleverser ce système, alors qu'il serait si simple d'en attendre simplement les plus-values qu'il doit rationnellement donner, étant donné le développement de la matière imposable dû lui-même au développement économique général?

En surtaxant d'ailleurs comme on le fait, les valeurs mobilières, on ne s'en prend pas seulement aux capitalistes et surtout à la masse des petits porteurs qui ne peuvent faire autrement que de placer leurs économies en valeurs, on atteint par répercussion les sociétés industrielles et commerciales et finalement la production elle-même. Mais, je l'ai dit, on s'obstine à ne pas vouloir étudier d'une façon serrée les répercussions des impôts et l'on est hypnotisé par cette formule : il faut frapper le capitaliste. Que l'on considère seulement les cours où sont tombées les obligations des grandes sociétés, depuis l'émission des derniers bons du Trésor et l'on verra quelles sont

pour celles-ci les conséquences de la politique financière actuelle.

Quant aux actions, leurs mouvements doivent être examinés de près. Ici, il faut faire entrer en ligne les tendances générales de la Bourse et les dividendes futurs. Les actions resteront le type préféré du capitaliste qui réfléchit, c'est-à-dire qui ne joue pas sur des chances vagues, ni sur des tuyaux aussi mystérieux qu'imprécis.

Ce n'est pas parce que les rentes et les obligations, qui étaient jadis présentées comme les seuls titres dorés sur tranche, ont causé de cruelles désillusions ; ce n'est pas parce qu'actuellement le marché des obligations en particulier accuse par ses anomalies de cours, le désarroi des porteurs, qu'il faut se détourner de la Bourse. Les actions industrielles demandent évidemment à être maniées avec habileté, avec prudence, avec une connaissance approfondie de la Bourse, des sociétés et de la situation industrielle et commerciale en général. Mais j'en vois en ce moment après les reculs formidables enregistrés depuis trois mois, j'en vois qui sont des cours qui tiennent compte et au delà de tous les facteurs présents de baisse.

PETIT COURRIER

CH. LOUIS P... — Parmi les diverses valeurs que vous me signalez, seule celle inscrite sous le n° 5 doit être vendue immédiatement

SAUMUR. 951. — Aucun de vos numéros n'est sorti à ce jour.

N. B. — En vue des prochaines négociations avec le gouvernement des Soviets tous les porteurs de fonds russes ont intérêt à adhérer aux comités de défense créés par l'Association nationale des porteurs français de valeurs mobilières ; l'un pour les fonds d'État, et l'autre pour les valeurs industrielles.

Je tiens à la disposition des abonnés et lecteurs les bulletins d'adhésion nécessaires.

LÉON VIGNEAULT.

Le Gérant : MAURICE DELAMAIN.

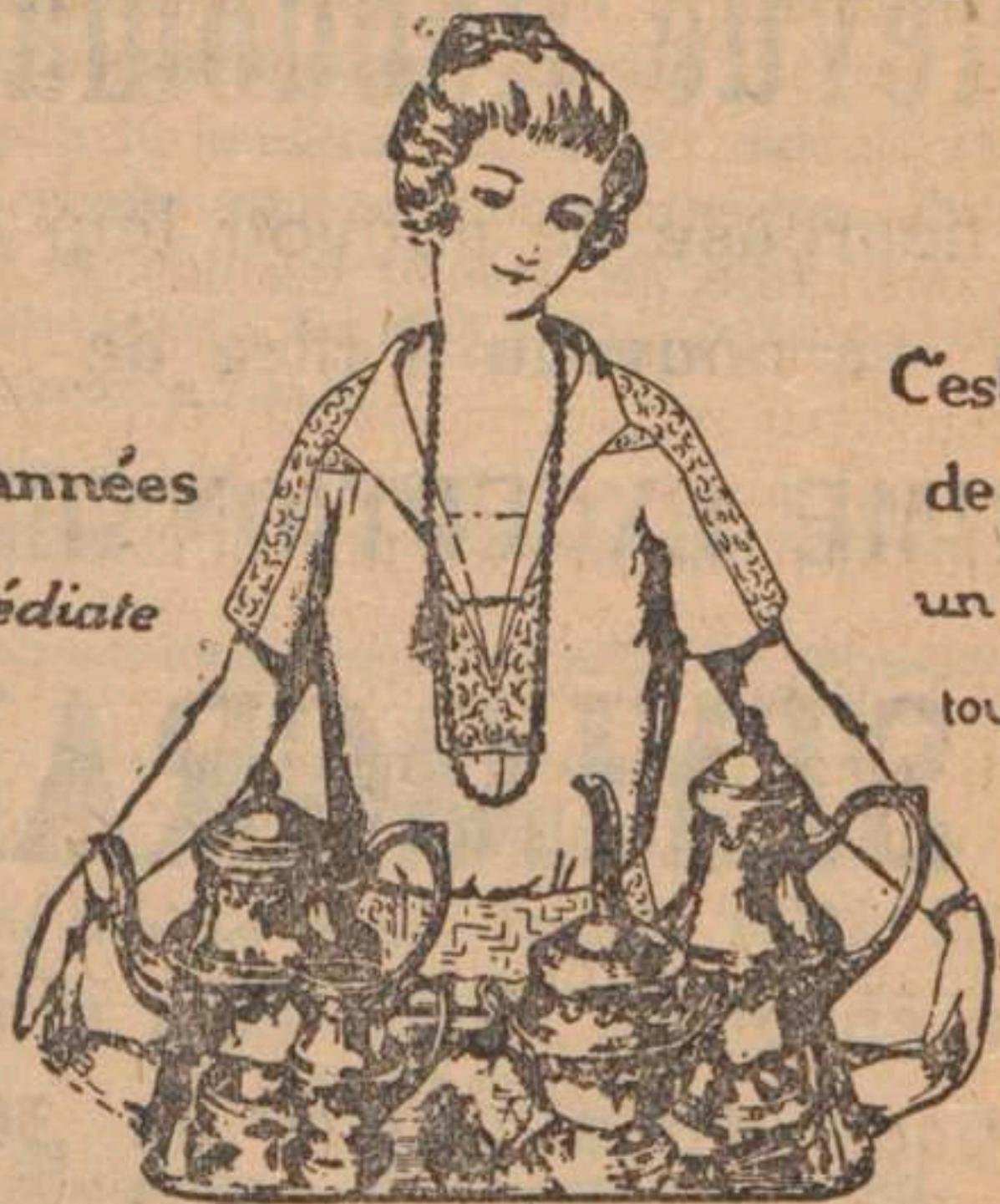
C'est très chic de donner un thé!

possédez donc ce somptueux

Service d'Orfèvrerie

garantie 20 années

livraison immédiate



C'est le trésor

de la famille;

un placement sûr

toujours réalisable

payable

1^{fr} 50

par jour

Établ^{ts} C. A. M. P. 1, Rue Borda, Paris (3^e).

notice explicative

envoyée franco

SANIOR

LE DÉSINFECTANT

LE MEILLEUR

LE PLUS PRATIQUE

LE MOINS CH

Échant. contre 1 fr. de timbres en se recommand^t de "la Revue hebdomadaire".

LE MONNIER, 16, rue Saint-Augustin — PARIS (II^e)

Pour répondre à nombreuses
- demandes de ses abonnés -

La Revue Hebdomadaire

est heureuse de pouvoir leur offrir
à nouveau à titre de

PRIME EXCEPTIONNELLE

UN STYLOGRAPHE

à plume en or 18 carats et à remplissage
automatique d'une valeur de **30** francs
qui leur sera laissé au prix de faveur de

15 FRANCS

L'envoi sera fait *franco* dans la semaine de
la réception de ladite somme de 15 francs
accompagnée de la dernière bande d'abon-
nement.

*Pour l'étranger prière de joindre
un franc pour supplément de port.*

AGENDA P.-L.-M. POUR 1925

L'AGENDA P.-L.-M. pour 1925 vient de paraître. Relié sous couverture rouge, noir et or, il renferme des contes, nouvelles, chroniques rétrospectives et d'actualité, un roman inédit, 600 compositions et croquis de paysages, 16 illustrations hors texte en couleurs, 12 cartes postales héliogravées. Véritable agenda du touriste, d'une conception originale et d'une réelle utilité.

Prix : 7 francs, à l'Agence P.-L.-M., 88, rue Saint-Lazare, à Paris dans les bureaux et bibliothèques du réseau, etc... Envoi recommandé à domicile contre mandat-poste (8 fr. 90 pour la France et 10 fr. 75 pour l'étranger) adressé au Service de la Publicité de la C^{ie} P.-L.-M., 20, Boulevard Diderot, à Paris.

J. PREVET & C^{ie}

48, Rue des Petites-Écuries, PARIS-10^e

JULIENNE

Potages - Bouillon en cubes

Tapiocas -- Riz -- Farines

-- -- Choucroute -- --

Tripes à la mode de Caen

TOUTES CONSERVES

R. C. Seine 224 191.

BON

de 50 centimes

Valable jusqu'au 4^{er} Février 1926

Pour l'emploi de ce bon, voir
le Catalogue spécial

BON

de 50 centimes

Valable jusqu'au 4^{er} Février 1926

Pour l'emploi de ce bon, voir
le Catalogue spécial

1 ÉCHANTILLON CHARMÉ DE FRANCE

— PARFUM EXQUIS —

de E. COUDRAY est offert à tout acheteur du célèbre **SAVON FRANCE HYGIÈNE** incomparable pour l'épiderme. Le Pain : 2 francs. — EN VENTE PARTOUT et

348, rue Saint-Honoré — PARIS

Il faut AVOIR de BELLES et BONNES DENTS
SERVEZ-VOUS TOUS LES JOURS DU

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique, 31, Pharaonis, 12, B^d Bonne-Nouvelle, Paris

LATIN par correspondance inédit. ECA, SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise)

L'ÉDUCATION PHYSIQUE

Président du Comité de rédaction : **Georges HÉBERT**

Ancien lieutenant de vaisseau — Ancien directeur du Collège d'athlètes de Reims

La seule Revue d'éducation physique, scientifique et critique
paraissant en France — Le meilleur guide de la santé à
tous les âges, pour l'homme, pour la femme et pour l'enfant

Paraît 10 fois par an et donne dans chaque numéro — soigneusement illustré —
des articles critiques, pédagogiques, historiques, littéraires, des études sur le
tourisme, la vie sportive, la vie physique coloniale, l'hygiène, etc..., des conseils
:: :: :: pratiques par des collaborateurs les plus qualifiés :: :: ::

Sa « revue des articles » sur l'éducation physique paraissant dans les journaux et magazines
:: :: :: français et étrangers constitue une véritable encyclopédie :: :: ::

Le numéro : 2 francs

ABONNEMENT D'UN AN : France et Colonies, 15 fr. ; Étranger, 20 fr.

9, Boulevard des Italiens - PARIS — Téléphone : Central 57-33

L'Éducation physique répond à toutes les questions posées par ses lecteurs.

Envoi d'un spécimen gratuit sur demande

LE SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

N^{lle} Série (21^e Année) N^o 1

3 Janvier 1925

LETTRES ÉTRANGÈRES



30807. — Samuel Johnson en 1773, par Trotter.

M. Julien Green nous donne aujourd'hui une étude sur la curieuse physionomie du polygraphe excentrique à qui l'Angleterre doit son premier *Dictionnaire* officiel.



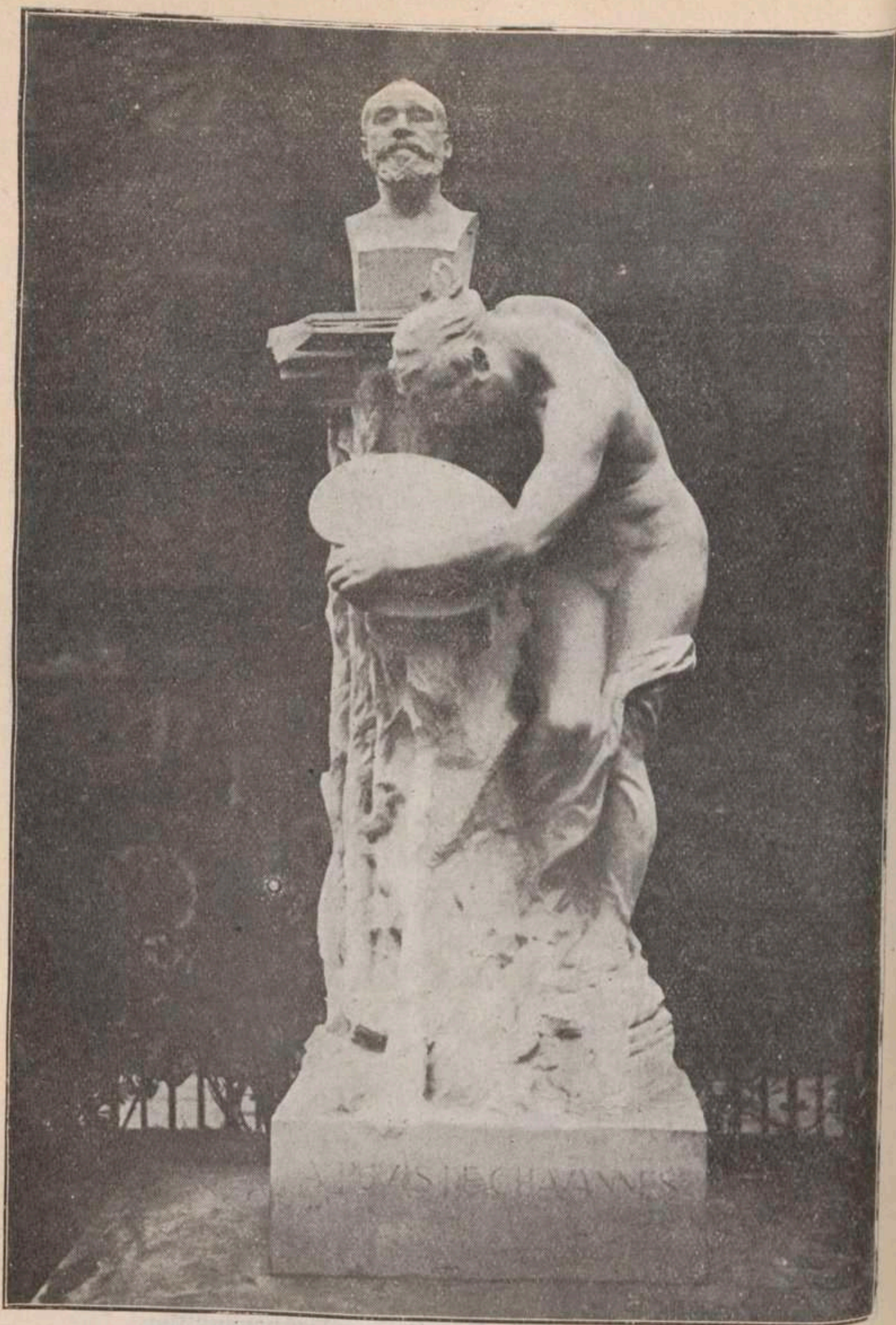
• 30808. — Henriette d'Angleterre, par Desrochers.

• Dans ce numéro, à propos d'une réédition de *l'Histoire de Mme Henriette d'Angleterre*, par Mme de La Fayette, M. Emile Henriot nous donne une intéressante étude sur les relations de Madame avec l'auteur de *la Princesse de Clèves*.

L'HISTOIRE



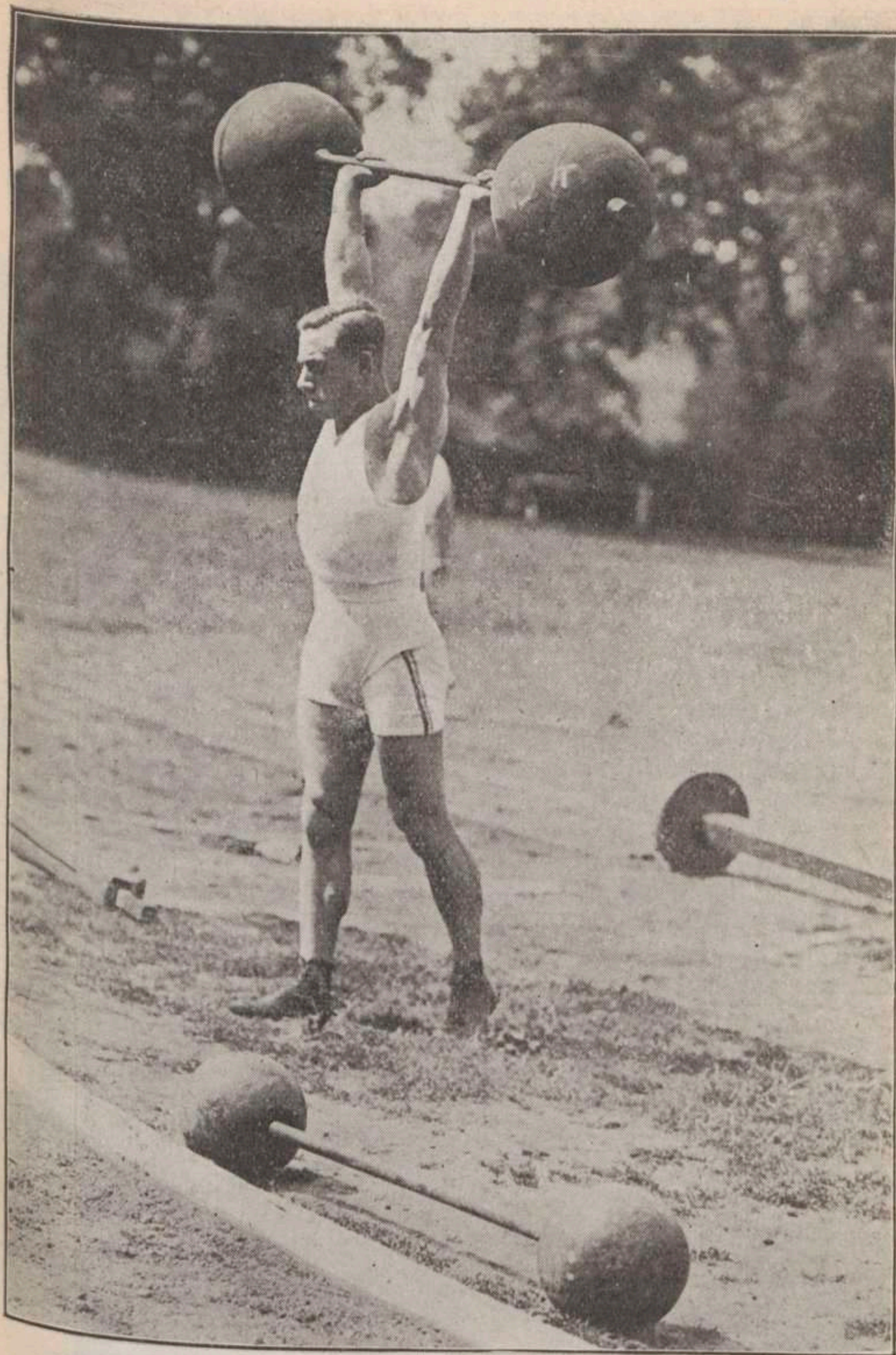
30809. — Mme de La Fayette, par Dequevauviller.



(Cliché Meurisse.)

30810. — Le monument de Puvis de Chavannes.

Ce monument vient d'être inauguré dans le square de la Sorbonne, par M. François-Albert, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à propos du centenaire de la naissance du grand peintre dont M. Maurice Denis et M. Gustave Soulier nous ont entretenus dans nos derniers numéros.



(Cliché Meurisse.)

30811. — Rigoulot, l'homme le plus fort du monde.

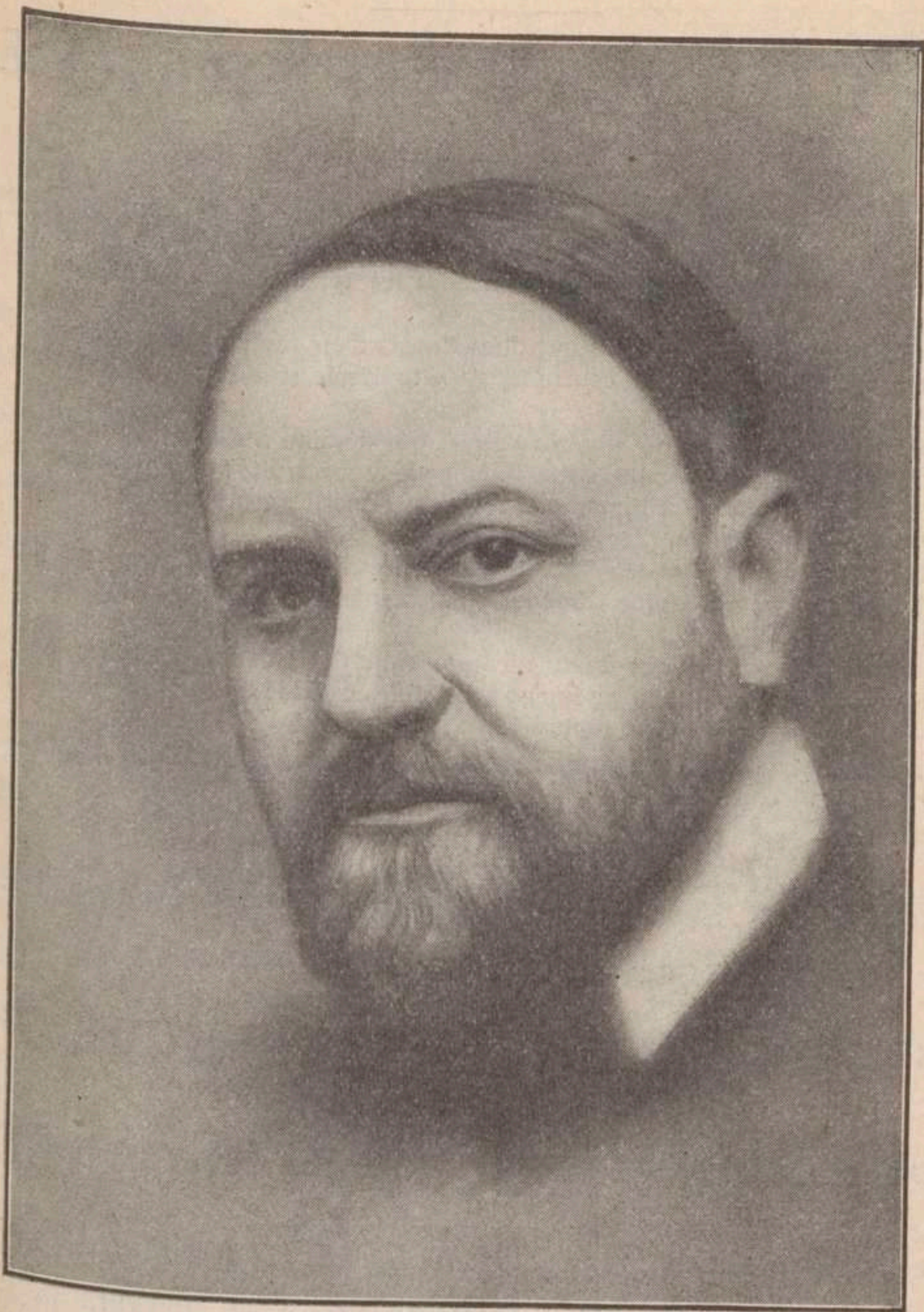
Rigoulot vient d'établir le record du « jeté » de la barre, 152 kg. 800, battant le record de l'Allemand Goessler, 151 kg. (1912.)



(Cliché Meurisse.)

30812. — Maklakoff et son ambassade officieuse et antirévolutionnaire.

M. Maklakoff, ambassadeur officieux et antirévolutionnaire.



30813. — Jean Variot.

Parmi les nombreux ouvrages sur lesquels se sont dispersées cette année les voix du Prix Goncourt, nos lecteurs accorderont certainement une attention particulière à *l'Homme qui avait un remords*, de notre collaborateur Jean Variot, où l'on retrouvera cet art d'animer l'histoire et aussi cette sobriété et cette véhémence dans l'émotion qui caractérisaient *l'Effigie de César*, publiée ici.

(Cécile Meurisse.)

30812. — Maklakoff et son ambassade officieuse et antirévolutionnaire.
M. Maklakoff, qui récemment s'est vu décerner le prix de l'Académie de la langue française, est un homme d'État et un écrivain de talent.

SÉJOURS AUX PYRÉNÉES

Au cœur de l'admirable région pyrénéenne, à deux pas de la frontière espagnole, la Société des chemins de fer et hôtels de la montagne a édifié, à 1 800 mètres d'altitude, le magnifique hôtel de Font-Romeu dont les terrasses dominant l'un des plus beaux panoramas qui soient.

Cet établissement de premier ordre, dont l'accès a été facilité par un service d'autobus, est devenu rapidement un centre idéal de tourisme et le séjour d'élection de tous les amateurs de sports.

De même sur le plateau de Superbagnères, qui domine à 1 800 mètres d'altitude la ville de Luchon et toute la vallée de la Pique, elle a construit, face aux monts Maudouret, un superbe hôtel moderne à l'image de celui de Font-Romeu et qui est comme lui un rendez-vous en toute saison d'une clientèle d'élite.

Un chemin de fer à crémaillère partant des allées d'Étigny, à 620 mètres d'altitude, dépose les passagers, après une demi-heure d'ascension, à l'entrée même du vestibule de l'hôtel.

Des trains express de jour et de nuit, comportant des voitures directes, wagons-salons et wagons-restaurants, rendent aisément accessibles ces deux stations climatiques rivales et déjà universellement réputées.

SERVICE DE VOYAGES

Réservé aux Abonnés de LA REVUE HEBDOMADAIRE

:: POUR UNE COURTE FUGUE ::

AUSSI BIEN QUE

POUR UNE LONGUE RANDONNÉE

le Service des Voyages de *la Revue hebdomadaire* vous indiquera **le meilleur itinéraire** et se chargera pour vous de **toutes les démarches** et de **tous les règlements** si ennuyeux au cours du voyage.

Adresser toutes communications à **Service des Voyages de "la Revue hebdomadaire"**, 8, rue Garancière, PARIS (VI^e)
(Timbre pour la réponse et dernière bande d'abonnement)

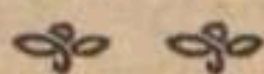
LA REVUE HEBDOMADAIRE

ET SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

FONDÉE EN 1891 PAR PLON-NOURRIT ET C^{ie}, ÉDITEURS

DIRECTEUR : FRANÇOIS LE GRIX

RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN D'ELBÉE



PRIX DES ABONNEMENTS « A LA REVUE HEBDOMADAIRE »

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, DÉPARTEMENTS, COLONIES..	60 ^f »	34 ^f »	18 ^f »
ÉTRANGER..	75 ^f »	40 ^f »	22 ^f »

Abonnement d'un an payable en deux fois sur demande

35 francs A LA SOUSCRIPTION et 25 francs 6 MOIS APRÈS

POUR L'ÉTRANGER 45 francs et 30 francs

Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Prière d'adresser la correspondance, pour tout ce qui concerne les abonnements, à l'Administrateur de **LA REVUE HEBDOMADAIRE**, 8, rue Garancière, Paris.

On s'abonne aussi dans les librairies et dans les bureaux de poste de France et de l'étranger.

Il ne sera tenu compte d'une demande de changement d'adresse que si elle est accompagnée de 0 fr. 60 en timbres-poste.

PUBLICITÉ : S'adresser à MM. DE PLAS et ALEXANDRE, 7, rue Clauzel (TRUDAINE 27-11) et à **LA REVUE HEBDOMADAIRE**, 8, rue Garancière, PARIS

Téléphone : Fleurus 12-53 — Chèque postal : 176-70

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit.

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre aux bureaux de la REVUE où ils restent à leur disposition pendant un an.

LE

SIROP DELABARRE

En douces frictions sur les Gencives

FACILITE LA SORTIE DES DENTS

et Calme l'Enfant



LE FLACON :
4 FR. 50
IMPÔT · 0.50
EN PLUS

EN VENTE
DANS TOUTES
LES
PHARMACIES

PRÉVIENT OU GUÉRIT
tous les Accidents de la Première Dentition

— · · · —
EXIGER les noms de Delabarre et de Fumouze

—
ÉTABLISSEMENTS FUMOUCHE
78, Faubourg Saint-Denis - PARIS

QUELQUES JOURS A MILAN

Je ne suis pas venu voir l'Italie que je connais, celle de la nature et du passé, mais l'Italie que j'ignore, celle de 1925. Je voudrais débrouiller des renseignements contradictoires. Par un soir d'hiver, donc, je débarque dans une grande ville, rues droites entre de hautes façades, encombrée de tramways qui sonnent sans désespérer, de taxis couleur tomate, de passants rapides, et qui est Milan.

* * *

- Milan, me dit un Milanais, est la capitale de l'Italie.
- Alors, Rome?
- Rome est une ville de province.

De 100 000 habitants à la fin du dix-huitième siècle, Milan a passé au chiffre de 900 000. Et sa population ne cesse de s'accroître. Dans les jardins publics, le pullulement des enfants est extraordinaire. L'immigration vient de tous les coins de la péninsule. La foule de la galerie Victor-Emmanuel, des restaurants, des théâtres, ne compte pas d'étrangers, comme à Rome ou à Florence ; elle est foncièrement italienne, mais certains types méridionaux y éclatent par leur faconde et leur accent.

Milan est le centre de la banque et de l'industrie en Italie. Là sont les sièges des grandes compagnies d'assurance ou de navigation. Ses palais s'ornent d'innombrables panonceaux aux lettres d'or. Les affaires marchent, la Bourse est bonne. Le bâtiment est prospère. J'ai vu des

quartiers entiers s'allonger dans la plate campagne lombarde, surtout à l'état de projet, il est vrai, mais, le long de ces rues tracées dans le vide, déjà des maisons apparaissent. La gare principale de Milan était monumentale ; on a décidé de l'abattre pour la reconstruire deux fois plus vaste. Il fallait un métropolitain pour plaire au légitime orgueil des Milanais : les pioches sont à l'ouvrage. Et comment admettraient-ils d'envoyer toujours leurs fils étudier à Pavie ? Une université sort donc de terre, et on l'a inaugurée l'autre jour.

Ici, il y a de l'argent à gagner, et on le dépense. Quelqu'un me disait : « Par sagesse, j'ai vendu des valeurs parce qu'elles avaient considérablement monté. Mais celles que j'ai achetées en échange montent à leur tour aussi haut. Je ne sais comment faire. » Il règne à Milan une atmosphère de hausse et de bonne humeur. L'université dont je viens de parler, elle a été créée non par l'État, mais au moyen de souscriptions : la ville et la province ont donné 30 millions de lires, les particuliers en ont apporté 12. D'autres particuliers, des associations de médecins, d'ingénieurs, se sont engagés à verser 3 millions de lires par an pendant douze ans... La Scala, qui est peut-être le premier théâtre du monde, ne reçoit pas de subvention officielle : ce sont des banques, des sociétés anonymes, des mécènes qui la défrayent. Une loge coûte 32 000 lires pour une saison, et elles sont l'objet de compétitions jalouses.

Sous la domination autrichienne, Milan a été privée de sa classe dirigeante. Les Habsbourg ont banni les aristocrates en 1821, et, en 1849, les grands industriels. Ils sont tous revenus en 1859, après avoir beaucoup appris à l'étranger. Un descendant de ces proscrits me soutenait que l'émigration est utile aux chefs et que les bolchevistes actuels doivent beaucoup à leurs années d'exil. En tous cas, aujourd'hui, la classe « dirigeante », à Milan, dirige. Le patriciat n'a pas hésité à entrer dans les affaires, et,

parce qu'il travaille, tient son rang. Et un esprit civique traditionnel éduque la ploutocratie.

* * *

Plaisir de relever ici, à leur lieu d'origine, certains noms : *Campari, Sonzogno, Corriere della Sera, Pirelli...*

* * *

Si curieux qu'on soit de l'Italie d'aujourd'hui, comment ne sentirait-on pas un léger battement de cœur à pénétrer dans cet édifice ancien, d'un jaune dégradé, à fronton, à pilastres, avec son péristyle pour carrosses : la Scala. Je traverse un petit vestibule, je monte des escaliers dérobés, j'entre dans une loge et, d'un coup d'œil, je découvre la salle immense et bruissante. Elle se compose d'un parterre sans balcon et de loges superposées comme les alvéoles d'une ruche. Pendant la représentation, elle est plongée dans l'ombre, sauf les loges qui demeurent faiblement éclairées, comme des veilleuses. Lumière rose qui se diffuse à travers l'énorme vaisseau obscur et qui révèle, dans chacun de ces petits salons, des présences.

A l'entr'acte, le salon de mes hôtes se remplit d'amis qui viennent raconter des histoires. Certains d'entre eux portent des noms illustres. C'est un Visconti, l'œil brillant et la barbe blonde ; c'est un Médicis, qui porte des lunettes d'écaille, et l'on me glisse à l'oreille : « De la branche de Pie IV, pas de celle de Léon X. » Dans la salle on me montre la loge qui appartenait à la République Sérénissime de Venise. Et là, à droite, et mon léger battement de cœur recommence — celle où Stendhal fut présenté à Byron.

Le foyer est éclairé d'une lumière douce comme celle des bougies. Il est suivi d'un délicieux musée où revivent toutes les traditions de l'opéra. Parmi tant de

costumes, de manuscrits, de portraits, au milieu des reliques, à peine défraîchies, de danseuses et de mimes, voici, côte à côte, le visage de la Malibran et celui de la Pasta. Voici la Vigano, la Sonntag, et cette belle cantatrice qui, dit-on, ne fut pas insensible au jeune Bonaparte. Ce musée, où retentit maintenant la sonnerie de l'entr'acte, c'est le pendant du foyer des Français. L'on y respire le même air de tradition glorieuse, à la fois charmante et chimérique, puisque, de l'acteur, il ne reste qu'un souvenir.

Quant aux représentations de la Scala, elles sont incomparables, grâce surtout à Toscanini, qui est un chef d'orchestre de génie. J'ai entendu le *Nerone*, de Boïto, œuvre noble, harmonieuse, mais très éloignée des préférences contemporaines. L'interprétation par les instruments et les voix en est éclatante et homogène. La mise en scène, trop réaliste et minutieuse à mon gré, montre un luxe étonnant.

* * *

Romain, quel adjectif dur et carré ! *Florentin* est élégant, élancé, mince et mièvre. *Vénitien* épais, sinueux, mystérieux. Mais *milanaise*, quelle douce épithète mélodieuse, entre le sourire et le baiser.

* * *

J'en viens, par dégoût des classifications toutes faites, à préférer les gens qui démentent leur légende et désobéissent au type national. J'estime un Anglais bavard et un Italien qui se réserve. De cette dernière espèce, on en voit à Milan. Le feu se dissimule, sous un apprêt volontaire. L'amusant, c'est qu'il arrive à cet Italien sans gestes de s'oublier ; le voilà soudain qui se démène. Mais il s'en aperçoit presque tout de suite, il fronce les sourcils, et c'est, de nouveau, une allure compassée et une face immobile.

* * *

Il est très difficile de savoir si le fascisme a des chances de durée. Ses ennemis vous déclarent qu'il a reçu du plomb dans l'aile, que les scandales éclatent sous ses pas, que l'opposition s'enhardit et s'organise. Ils vous montrent Mussolini débordé par ses amis, notamment par ses lieutenants de province, les tyranneaux qu'en souvenir de l'Abyssinie on a surnommé assez drôlement les « ras ».

— Vous n'imaginez pas, me dit-on, la terreur qui règne dans les petites villes. La liberté de réunion, les libertés syndicales sont suspendues. La population est partagée en clans dont le plus fort, sûr de l'impunité, exerce une terrible dictature. D'où une suite indéfiniment recommencée de persécutions, de rancunes et de vengeances.

— Mais le prestige de Mussolini...

— Il est très entamé. Quand le président est venu ici à l'anniversaire de l'armistice, c'était dans une auto blindée, et, pour prononcer son discours sur la place du Dôme, il s'était fait entourer par toute la garnison. Le fascisme a été une revanche des campagnards et surtout des petits bourgeois sur les ouvriers et la haute bourgeoisie. Seulement les petits bourgeois ne sont ni très dégourdis, ni très expérimentés. Alors ils ont accepté des meneurs dont beaucoup sont de sac et de corde. Au début le mouvement a été soutenu par des industriels que l'anarchie effrayait. Maintenant que l'ordre est rétabli, ils se sont refroidis à son égard. Quant aux masses, elles commencent à se plaindre : la vie augmente, et les salaires sont insuffisants.

— Le Vatican?

— Autant qu'on peut le savoir, il est « philofasciste ». Songez qu'une loi récente met toute l'instruction publique

sous l'influence de l'Église. Songez que Mussolini combat avec acharnement la franc-maçonnerie. Celle-ci, d'ailleurs, qui a joué un si grand rôle dans le *risorgimento*, n'offre plus que l'ombre d'elle-même. Nos pères se targuaient presque tous d'être francs-maçons. Aujourd'hui, à peine un jeune homme sur dix appartient à une loge.

— La monarchie?

— Elle a bénéficié du fascisme, elle bénéficie de l'opposition au fascisme. On crie : « Vive le roi, » pour ne pas crier : « Vive Mussolini. » La maison de Savoie, qui doit tant à l'esprit révolutionnaire, a déjà digéré plusieurs révolutions. Soyez tranquille, elle digérera encore celle-ci.

— Et la jeunesse, pour qui est-elle?

— Elle est divisée. Mais elle a été déçue par la pauvreté intellectuelle du fascisme, et elle se porte maintenant en majorité à l'extrême gauche.

Ces derniers mots m'avaient frappé. Je reposai la même question à Mme S..., une femme de lettres intelligente et cultivée, qui dirige une excellente revue. Et elle me répondit le contraire. La conversation avait roulé d'abord sur la littérature française contemporaine. Mon interlocutrice me disait :

— Je suis très surprise de l'immoralité qui imprègne la plupart des livres que nous recevons de Paris, j'entends les livres qui relèvent de la mode la plus récente. Et, pour mieux rendre ma pensée, je devrais plutôt employer le mot amoralisme, ou, mieux encore, les deux mots de sensualisme et de cérébralisme. On dirait que le cœur a été supprimé, et qu'il ne reste plus que les deux extrêmes de l'intelligence et des sens. Influence de la guerre, sans doute, renforcée par celle de l'après-guerre, et auxquelles se sont ajoutées des influences littéraires, comme celle de Proust. L'art de Proust est prodigieux, mais je le crois stérilisateur. Chez nous, la jeunesse a eu un affreux lendemain de guerre. Cette

brusque détente de l'héroïsme, les amertumes publiques et privées de la paix, la jetèrent en 1919 et en 1920 dans une crise violente de scepticisme et de débauche. Mais alors le fascisme surgit. Et à ces esprits incohérents et troublés, parfois voisins du désespoir, il offrit des raisons de vivre. Il les prit au point mort de l'anarchie et les remit en mouvement. Il leur redonna des croyances : patrie, famille, courage, force, sacrifice, redevinrent des idées vivantes. Mussolini n'a pas fait que sauver l'ordre, il a sauvé des âmes.

— En sorte que la jeunesse italienne...

— Elle est fasciste !

Je me trouvais assez perplexe, quand Ada Negri, la célèbre poétesse, qui suivait l'entretien de son regard mobile et pathétique, s'écria :

— Pardon, une petite partie de la jeunesse cultivée commence à se détourner du fascisme. Peut-être est-elle travaillée par l'instinct d'une race qui a toujours aimé à se laisser vivre et qui répugne à une règle sévère. Il est difficile d'être un vrai fasciste. Et puis la jeunesse est ardente dans l'opposition ; maintenant que le pouvoir est conquis, partagé, réparti en places et en emplois, il n'enflamme plus les imaginations généreuses. Peu importe. Le fascisme a exalté, il exalte encore la jeunesse. Ah ! monsieur, si vous aviez vu ses grandes parades ! Hélas, elles sont maintenant interdites pour éviter les provocations. Par rangs serrés, réguliers, rythmés, ces garçons arrivés de tous les coins de la province, au prix de deux, de trois jours de marche, défilaient, alertes et vigoureux, le front haut, les cheveux rejetés en arrière et si rayonnants de corps et d'âme qu'on eût dit de jeunes dieux...

Dans le salon encombré à l'italienne de meubles, de tableaux, de fanfreluches, de photographies dédicacées, de bibelots, elle est de plus en plus pathétique, Ada Negri, en évoquant ces foules juvéniles. Et puis tout à coup, elle

se met à rire et me raconte qu'une midinette qui les regardait passer dans la via Manzoni, murmurait avec ferveur :

— Ils sont trop beaux pour ne pas avoir raison !

Plus tard, un professeur, pondéré et patriote, me dit :

— Ne croyez pas les gens du *Corriere*. Mussolini est un honnête homme, franc, sincère, et très capable de se rectifier. Si ses amis ne commettent pas de bêtises, d'ici trois mois, il est sauvé. D'ailleurs, les théories du fascisme ont gagné des adversaires. La chute de Mussolini n'entraînerait pas la ruine de ses idées politiques. Nous sommes guéris du désordre, grâce à lui, et désormais sans lui.

Mais un journaliste romain, rencontré ensuite, me déclare tout au contraire :

— Ah ! pauvre et noble Italie, déchirée par les factions depuis le moyen âge, incapable de comprendre les conditions de sa grandeur ! Elle bénéficie enfin d'un sauveur et elle ne pense qu'à le renverser. Déjà son piédestal branle. Mais je n'ose penser à l'effroyable chaos qui remplacera le fascisme. Moscou guette cette heure-là. Vous savez que la finance internationale commence à vendre de la lire...

* * *

Le *Corriere della Sera* est un journal brillamment rédigé, d'une grande portée européenne, rempli d'informations, et dont la critique littéraire est de premier ordre. Son tirage, dit-on, équivaut à ceux de tous les journaux italiens additionnés. Il est dirigé par le sénateur Albertini.

Or, M. Mussolini et M. Albertini se détestent. Leur rivalité personnelle commande en quelque sorte la politique intérieure de l'Italie. Puisque le *Corriere* est contre lui, le *Duce* n'est pas tout-puissant. On assure qu'à la

première heure, chaque matin, il saisit le *Corriere* d'un geste brusque, et que cette lecture provoque chez lui des colères léonines. Il a usé de la menace, de la douceur, de la ruse : le *Corriere* demeure intraitable et le poursuit de ses critiques véhémentes.

Via Solferino, de grands bâtiments modernes abritent les bureaux du journal. La paix d'une maison où l'on travaille avec méthode règne dans ces longs couloirs. Des cabines téléphoniques la relie d'une manière permanente à toutes les capitales. On entend ronfler au sous-sol d'énormes machines. Mais dans le vestibule, assis, le mousqueton entre les jambes, des carabiniers veillent, prêts à repousser un assaut fasciste. L'adversaire le plus fort aujourd'hui fait la politesse de le protéger à l'adversaire qui sera peut-être le plus fort demain.

* * *

La vie littéraire milanaise doit beaucoup à M. Enzo Ferrieri. Ce n'est pas qu'il ait beaucoup publié, mais il est un organisateur admirable. Maigre, ravagé même, toujours pressé, fébrile, on le sent possédé par ses projets. Il y a quelques années, aidé par sa charmante femme, il fonda le *Convegno*, qui est un cercle littéraire. Mais quel cercle ! Installé dans la via Borgo Spesso — une rue de la largeur d'une canne — il occupe dans un vieux palais des salles hautes de plafond et décorées de fresques anciennes : scènes mythologiques, paysages, architectures. Sous le regard immobile de ces nobles témoins, les membres du cercle, engloutis dans de larges fauteuils, lisent le *Dial* ou le *London Mercury*, la *Nouvelle Revue française*, le *Disque vert*, le *Neue Merkur*, etc. Parfois un concert les appelle dans la salle voisine : c'est Stravinsky, Honegger ou Malipiero. Ou bien une conférence : Pirandello, Thibaudet, Valéry. Celui-ci, lorsqu'il franchit le seuil de ce palais magnifique, s'écria qu'il

n'avait jamais vu la littérature aussi bien logée. Et cette parole est pieusement répétée à tout nouvel arrivant.

Mais Ferrieri ne se contente pas d'avoir créé une bibliothèque circulante, d'organiser des conférences et des concerts. Il a également fondé une revue et, à la fin de 1924, un théâtre. Celui-ci, qui est petit et bien décoré, rappelle par son programme le théâtre du Marais, de Bruxelles, le théâtre Pitoeff ou l'Atelier. J'y vis représenter une comédie malicieuse de Goldoni, *Gli innamorati*, par de jeunes acteurs vêtus de costumes ravissants, et dans un décor, bien entendu, de grosse toile grise. La compagnie compte jouer cet hiver Pirandello, Tchekhov, Crommelynck, lady Gregory, G. Kaiser, M. R. Lenormand, etc. Ces noms se retrouvent sur l'affiche de tous les théâtres d'avant-garde, et l'on en vient à se demander si ce n'est pas au théâtre que s'élabore aujourd'hui une sorte de littérature européenne : la poésie et le roman sont beaucoup moins internationaux.

En causant avec Ferrieri et ses amis, j'ai constaté avec admiration à quel point ils connaissent la littérature française. Je veux dire la plus récente et la plus avancée. Pour eux, ce n'est presque pas une littérature étrangère. Paul Morand ou Cocteau, Drieu la Rochelle ou Aragon les préoccupent. En revanche, ils considèrent de grands écrivains traditionalistes, France ou Barrès, comme des auteurs académiques et périmés. Je leur demande : « Et Gide ? » On me répond : « Trop de doctrine. » Ils ne réclament de Paris ni des idées, ni des sentiments, mais des images, de préférence saugrenues.

Chez eux, l'orientation littéraire est différente. D'Annunzio est abandonné, bien sûr. Papini les ennue. Mais ils mettent très haut Pirandello ainsi qu'un auteur en qui je ne voyais qu'un agréable ironiste, Alfred Panzini : « C'est, m'expliquent-ils, que Panzini ne peut être tout à fait compris par un étranger. Le cas est le même pour nos meilleurs écrivains, ils sont très près de leur sol, et

provinciaux par définition. Comment donc les faire entrer dans le courant européen? Piero Hahier, qui vous paraît frêle et naïf, nous touche profondément. » Un second caractère de leur production est d'être critique. Ils sont reconnaissants à Giuseppe Prezzolini et au groupe de la *Voce* pour leur déblaiement, leur mise au point d'avant-guerre. Mise au point également que l'œuvre entreprise, au lendemain de l'armistice, par la *Ronda*. A des titres divers, Borgèse, romancier puissant, est un analyste d'idées, Tilgher un admirable critique dramatique, Emilio Cecchi un essayiste subtil et délicieux.

* * *

Dans une cheminée de marbre, un feu dansant. De tendres violettes, éparpillées sur la nappe, entre des verres pleins d'un sombre chianti. Et l'odeur épaisse, veloutée, d'un rizotto aux truffes blanches, qu'on apporte.

* * *

Nous sommes trois, à causer librement. Mes deux commensaux sont des avocats, intelligents et informés, et qui n'ont pas dépassé la trentaine. Le premier me déclare :
— L'Italie est une race ancienne, sans doute, mais une nation récente. Si l'on veut nous comprendre, il ne faut pas oublier cette jeunesse de notre État. Comparons-le à un adolescent parfois maladroit, parfois susceptible, mais qui sent ses muscles se gonfler. Jusqu'à présent, nous nous sommes laissé intimider. En face des grandes puissances, nous étions comme le cadet. On ne se gênait pas pour intervenir dans notre politique intérieure, et nous n'osions rien dire. Il y avait à Rome un ambassadeur qui faisait et défaisait nos ministères. L'Autriche-Hongrie nous interdisait de doubler sur notre propre sol les voies ferrées qui conduisaient à sa frontière... Main-

tenant nous avons fini d'obéir. Fini, monsieur. C'est nous, désormais, qui interviendrons chez les autres.

Mon voisin de droite ajoute :

— Cependant ne nous croyez pas grisés par notre victoire de Vittorio Veneto. Encore qu'elle ait été la plus éclatante des victoires alliées, encore qu'elle ait été remporté le 4 novembre 1918 — une semaine avant le 11 — et qu'elle ait été assez complète pour nous ouvrir le chemin de Vienne, alors que le chemin de Berlin n'a jamais été libre. Non, nous ne sommes pas grisés. D'ailleurs les injustices dont nous avons été victimes au congrès de la paix, et que nous n'oublions pas, nous auraient rendu notre sang-froid. Ce ne sont pas les chimères, ce sont les faits qui nous mènent. Et parmi eux, deux faits principaux : la population italienne augmente chaque année de quatre cent mille âmes, ce qui nous oblige à émigrer, et, d'autre part, nous ne possédons pas les matières premières qui sont indispensables à un grand peuple de 40 millions d'habitants.

— Quarante-trois, rectifie l'autre. La France n'en a que trente-neuf.

— L'Amérique vient de fermer ses frontières à nos émigrants. En Tunisie, on prétend les naturaliser. Un grave conflit peut sortir de ce problème de notre expansion forcée, problème auquel les autres pays ne songent pas et qui nous hante.

— Pendant la guerre, reprend mon interlocuteur de gauche, j'ai fréquenté des Anglais et des Américains. Nous sommes plus intelligents qu'eux ; pourquoi sommes-nous moins riches ? Nos pères trouvaient naturel de ne jamais voyager, d'aller boire au café des verres d'eau fraîche, d'avoir pour tout domestique une sordide bonne à tout faire. Ils se contentaient, comme avocats, juges, médecins, de gains dérisoires. Or ma génération ne l'admet plus. Nous voulons mener la vie des autres, nous voulons du confort et du luxe. Pourquoi n'aurions-

nous pas de salles de bains dans nos appartements, pourquoi nos femmes ne porteraient-elles pas des colliers de perles?

Je plaide que, même avec moins d'argent, un Italien, au soleil, dans son beau décor, mène une vie plus facile, a plus de chance d'être heureux qu'un cotonnier de Manchester ou un armateur de Glasgow. On me répond avec vivacité :

— Ah! oui, l'Italie de la paresse et du ciel bleu! Eh bien, nous ne sommes plus paresseux, du moins pas à Milan. Et je vous préviens aussi que nous ne sommes plus artistes. L'art, il viendra après, et tout naturellement avec la puissance. L'art est un faste. Nous ne tenons pas du tout à être des gardiens de musée. Je vous le répète : nous avons quelque chose à demander au destin. Sans doute, l'Italie ne provoquera d'elle-même aucune complication en Europe. Mais la première difficulté qui naîtra, elle cherchera à en tirer parti. Déçus par une paix injuste et ridicule, nous voulons rattraper de bons morceaux.

— Et la Société des Nations?

— Nous n'y croyons pas, et elle nous gênerait.

— D'ailleurs, reprend l'autre, ces difficultés ne peuvent pas ne pas se produire. Dans un discours récent qu'il a prononcé ici même, Mussolini a déclaré : « Je veux donner à l'Italie cinq années de travail et de paix. » Pourquoi *cinq*? Ne croyez-vous pas que ce laps de temps correspond à la durée d'application du plan Dawes? Ensuite l'Allemagne sera restaurée. Notre gouvernement est au courant de ses préparatifs. Il se peut aussi que ce terme soit abrégé. Le plan Dawes, à nos yeux, n'est qu'une étape dans la vaste entreprise de colonisation européenne qui a été conçue par les États-Unis. Ceux-ci, qui placent en ce moment beaucoup d'argent en Allemagne, ne permettront jamais aux Allemands de payer leurs dettes, c'est-à-dire, contrairement au proverbe, de s'appauvrir.

Ajoutons qu'une autre hypothèse peut se produire : l'offensive bolcheviste, politique ou militaire. Si les États-Unis ne veulent rien avoir à faire avec les Soviets, c'est qu'ils sont rivaux : lesquels seront maîtres les premiers à Paris et à Berlin? Dans tout cela, que d'occasions pour nous...

Mes deux Italiens s'irritent ensuite contre la politique extérieure française qui, disent-ils, s'oppose partout à la leur. Et comme je prononce le mot de *latinisme*, ils se mettent à rire.

— Le « bloc latin », ah ! la bonne plaisanterie ! Les nations dites latines n'ont presque rien de commun, sauf une tradition de l'antiquité qu'elles interprètent de façons différentes. La France est un pays du nord, celte, gaulois et franc, l'Espagne un pays oriental, arabe. Nous seuls sommes les héritiers de Rome. Et c'est en bons Romains que nous regardons d'abord à nos intérêts. Les « affinités de race », c'est de la phraséologie pour discours officiel...

*
* *

Hors du mouvement et du bruit de la via Manzoni, je prends une rue étroite, sans trottoirs, qui s'en va en tournant comme une allée de labyrinthe, s'enfonçant dans le crépuscule, mystérieuse entre de hautes façades muettes. Devant moi, une forme enveloppée marche à pas furtifs sur les dalles serties dans le pavé, puis soudain disparaît par la porte béante d'un palais. Me voilà tout seul. L'ombre s'épaissit. C'est dans cette rue tournante qu'habitait Métilde.

*
* *

De grandes affiches annoncent qu'à l'occasion d'un congrès futuriste une manifestation est organisée au théâtre dal Verme en l'honneur de F. T. Marinetti. Le

poète sera reçu ensuite à l'Hôtel de ville. Étonné, je demande :

— Comment, vous accordez une telle importance à Marinetti?

On me répond assez sèchement qu'il s'est très bien battu, et, ce qui est mieux, on m'emmène à la manifestation.

Dans la salle, bleu et argent, le public compte quelques uniformes militaires et pas mal de fascistes, le bonnet de police noir sur l'oreille. Beaucoup de femmes. Un orchestre en tenue fasciste joue un hymne patriotique, et tout le monde se met debout. Puis, après une pause, il en entonne un autre, et on se remet debout. Puis le rideau se lève. Marinetti, l'air commun, paraît au milieu de ses amis, on l'acclame, et un député, M. Cappa, interrompu souvent par les applaudissements, fait son panégyrique. Marinetti reçoit des fleurs, répond, s'exalte, le public lui fait des ovations répétées, et l'orchestre ajoute à l'enthousiasme général le vacarme de ses cuivres.

Si j'éprouvais quelque ironie durant les premières minutes, elle a vite disparu. Peut-être les phénomènes mystiques sont-ils particulièrement contagieux. J'ai senti profondément que cette foule ne saluait pas en Marinetti le médiocre auteur du *Roi Bombance*, mais elle-même. La foule réclame des dieux, ou des marionnettes, et elle les fabrique à son image, par besoin de poésie. Par vitalité aussi. Marinetti est pour elle un *animatore d'italianita*. Cela suffit. Parce qu'il a célébré l'Italie moderne — son futurisme, c'était du nationalisme avant la lettre — puis la guerre et la victoire, et aujourd'hui parce qu'il annonce un glorieux avenir, elle l'acclame sans le discuter. Foule vibrante, sensible aux appels, tout de suite debout, d'un vif élan, si les orateurs lui jettent une belle métaphore ou un grand mot. Surtout quand c'est le mot *patrie*. On la sent alors frémir de vénération

et d'amour. Pour les Italiens d'aujourd'hui, la patrie est une notion sublime. Dieu ne vient qu'après. C'est le cri de Mazzini : « L'Italie est une religion. »

Voilà ce qu'il faut savoir, si l'on ne veut pas se tromper dans ses jugements et ses calculs. L'Italie de 1925 est une grande nation, résolue et exaltée. Naguère, par exemple, au temps de l'expédition de Libye, elle s'enivrait d'éloquence. Sous les phrases aujourd'hui, il y a une réalité psychologique.

Toutefois, la cérémonie terminée, cessant d'être le demi-Italien que j'étais devenu par sympathie, par curiosité, je m'inquiète, et je me dis : « S'il suffit que Marinetti, ou un autre, ici ou dans n'importe quel autre pays, s'enveloppe dans un drapeau pour paraître sacré, quel va être le sort de l'intelligence? Comment sauvegarder la possibilité de considérer les choses, fût-ce un instant, en elles-mêmes? C'est un terrible *a priori* qu'un emblème national porté à une telle puissance. Dans ce débordement mystique, l'homme est magnifié à condition de n'être plus qu'un symbole, le symbole de la race. Quant à l'homme réel, il disparaît. Mais l'homme réel n'est-il pas la mesure de toute civilisation? »

ROBERT DE TRAZ.

CHARLOT

I

A toutes les bonnes raisons qu'invoque l'esprit pour se complaire aux productions de Chaplin et que j'essaierai de démêler, il ne faut pas négliger d'ajouter celle qui paraît son titre de gloire incontesté : la création du véritable comique de l'écran. Rien ne provoque le dégoût comme les films dits comiques que nous présentait les prédécesseurs de Chaplin. En possession d'un instrument de spectacle, les premiers exploitants de cinéma songeaient à tirer de celui-ci tous les éléments d'émotion qui devaient assurer l'intérêt, c'est-à-dire la recette. Le comique fut le premier en date. Les premiers fabricants de films avaient l'âme simple ; ils riaient de peu ; ils fabriquèrent des choses étonnantes où les boîtes à lait renversées, les cordons de sonnettes détraqués, les pots à eau projetés par erreur à la face des rentiers débonnaires, alternaient avec les poursuites de gamins véloces et astucieux par des agents mal grimés : comique de plusieurs degrés inférieur à celui de Guignol dont les enfants de cinq ans ne veulent plus. La lassitude du public inquiéta vite l'exploitant ; il se rendit compte que le spectateur venait seulement parce que la nouveauté du cinéma l'attirait, et non l'histoire que déroulait l'écran ; la nouveauté est chose relative et il n'y

faut pas compter longtemps — à moins de faire des progrès. Le thème resta donc intangible, le fabricant ne concevant pas autrement le risible, mais on inventa des trucs qui devaient étonner et provoquer le rire; cette époque vit fleurir le mouvement accéléré ou retardé, la chute inversée, la transformation burlesque, toutes les surprises que permet au cinéma son pouvoir de varier l'échelle et le sens des actes humains dans l'espace et dans le temps.

Cette période de surprise dura peu; après l'intellectuel, tout le monde quitta le cinéma. A quel saint se vouer? On monta d'un degré: du guignol on passa au music-hall. Qui mieux que le comique de café-concert, pouvait faire rire la foule?

Ce fut la radieuse époque où une mimique laborieuse et excessive nous montrait à l'échelle centuple d'énormes gueules qui terrifiaient le rire par des grimaces sans nom. Comme bien l'on pense, cette ère ne put guère durer plus que la première. Les fabricants se désespéraient. Car, enfin, quel dilemme! Le cinéma est un art muet; donc, seule, la mimique semble y pouvoir exprimer le sentiment humain; or, elle ne réussit pas; alors que faire, mon Dieu, que faire? En effet, la mimique ne pouvait pas réussir, car elle est convention; elle n'est pas vraie; elle supprime la vie. Les fabricants n'y songèrent pas; ils firent un pas de plus: ils résolurent, puisque le cinéma ne parle pas, de le faire parler. Du café-concert ils passèrent au théâtre; on donna des comédies, assez simplettes bien entendu, dont l'essentiel était indiqué par d'interminables légendes et où les personnages portaient des noms qu'on estimait drolatiques. Le calembour, le coq-à-l'âne, les anas, c'est-à-dire un ensemble purement verbal composait ces *rigolades*. Le reste était une simple illustration; la comédie elle-même était faite généralement de quiproquos et de scènes grossières ou ridicules. Cette belle époque pourrait s'appeler

la période Rigadin. Bien au-dessus de ce bas comique, mais avec des goûts plus raffinés, un sens autrement subtil du cinéma et des moyens plus photogéniques, Max Linder ne put faire grand'chose d'utile et, en somme, tourna dans le même cercle, parce que, au fond, sa conception cinégraphique demeurait la même.

L'énigme du comique dans le film restait donc entière. Il semblait bien qu'on ne pouvait compter tirer du cinéma la drôlerie que les autres moyens d'expression savent réaliser. Mais le cinéma est proprement visuel : en désespoir de cause, on chercha dans la voie du rire plastique, de la caricature. On adapta la caricature au cinéma comme on y avait adapté la mimique. Ce fut la période des dessins animés. Des artistes qui s'y livrèrent, un seul, un Américain, y réussit parfaitement dans une série que présenta Pathé sous le nom de « série Mentoutant ». Ce furent des choses admirables que dépassaient seulement des légendes inutiles et stupides ; choses admirables, mais fragmentaires, mais artificielles, et, industriellement, impossibles à réaliser en grande série.

Cependant, déjà Charlie Chaplin avait commencé sa carrière. Je me rappellerai toujours son premier film ; je le vis à l'automne de 1913, au théâtre Marigny où j'étais entré par hasard. Il était inconnu, il était irrésistible, il n'y avait pas cinquante personnes qui riaient.

* * *

Les gens de goût n'eurent pas besoin de voir deux fois le petit gentleman pour comprendre qu'il apportait, par le vrai comique de l'écran, une forme nouvelle du comique et aussi qu'il apportait la vraie solution de tout drame cinégraphique. La réalisation technique de Chaplin se présenta comme une merveille de compréhension et de logique, la perfection dans l'art muet. Chaplin ne fait

pas de confidences, il ne regarde pas le spectateur, il vit pour soi. Ses films n'ont pas de légendes, pas de noms propres, un titre seulement et encore pourraient-ils s'en passer. Certains, d'une complication déconcertante, se déroulent à l'écran sous des apparences de simplicité extrême, tant est rationnelle leur conception. Ils sont un exemple qui ne sera pas dépassé.

En improvisant d'emblée la seule méthode cinématographique qui pût convenir, Chaplin devait imposer celle-ci par le succès, car il resta longtemps inimitable. Seuls, peut-être, quelques Américains (Fairbanks, Hart) sont parvenus à cette sobriété de moyens, à cette plénitude du silence expressif. Il était naturel que Chaplin fût conduit à construire entièrement ses films : construction complexe. Concevoir le film, l'imaginer, le régler, le mettre en scène, le réaliser, le mettre au point, quel ensemble de qualités disparates cela suppose ; et cela n'est rien ; il reste à l'animer, à le rendre vivant ! Là se devinera mieux encore la qualité du producteur. Et si cette vie réussit le miracle de s'imposer dans une fable abracadabrante, mais logique, on ne peut plus qu'admirer Chaplin, appuyé aux planches d'une clôture, bouche un trou de ces planches et les courants d'air cessent. Comme cela est cinématique ; comme cette ambiguïté, cette réalité photographiée et manifestement absurde nous donne une jouissance équivoque et aiguë !

Ainsi apparut Chaplin. On sut qu'il avait fait partie de la fameuse troupe des Marno's dont j'ai parlé autre part : acrobatie, parodie, mélancolie, jongleries, danses, tout cela constitue l'acquis de Charlie au moment où il aborde le cinéma. A ses moyens techniques, à cette école supérieure de rythmes, de flegme, de précision, le petit gentleman joint un sens extraordinaire de l'analyse et de la synthèse. Certains pensent qu'il a du génie.

Peu important les mots. Tandis que la silhouette

falote fait vivre sur l'écran le minable homoncule, les abstractions les plus généralisées s'imposent au ravissement de l'esprit. Voici une poursuite extraordinaire et compliquée qui nécessite avec force les disciplines supérieures; voici un poivrot dont les combinaisons subtilement choisies rendent évidentes au relativisme de l'ivrogne l'anthropocentrisme humain; voici, dans une rue pouilleuse, des mouvements de foule si simplement et si fatalement déclanchés que l'unanimité du groupe en jaillit comme une clarté. Il faut s'arrêter; il faut renoncer à épuiser une abondance de thèmes abstraits merveilleusement jugulés. Il faut simplement remercier Chaplin de créer, en se renouvelant tous les jours, cette existence absurde et persuasive où les vicissitudes que souffre son héros unissent, dans une certitude précieuse à l'intelligence, les éléments de notre joie.

II

Il n'est sans doute pas de comique aussi direct et aussi complet que celui de Charlie Chaplin. Il n'en est pas qui provoque un rire plus sincère — je veux dire qui ne balance ni ne tarde. Le jaillissement d'un rire auquel ne se mêle aucun élément extérieur peut faire désespérer d'en connaître la cause, car, je l'ai déjà noté ailleurs, plus le rire est pur d'alliage, moins il se possède, moins il est facile d'en découvrir les causes. Et encore, qu'entendre par causes?

Il ne faut pas songer à trouver la relation rationnelle entre le spasme physique du rire et le fait à propos duquel il éclate. Le rire le plus franc a pour caractéristique de ne se point raisonner. Mais il est au moins indispensable que notre ambition s'essaye à reconstituer,

parmi les circonstances concomitantes, les groupes susceptibles de se ramener aux types comiques simples et déjà connus. Car, pour qui ne sacrifie pas l'intelligence au verbe et n'aime entièrement que ce qu'il pénètre, rien ne peut mieux célébrer une œuvre que d'en manifester les secrets.

Malheureusement, l'œuvre de Chaplin, quoique nombreuse, demeure assez vigoureusement ramassée pour qu'il soit tout d'abord impossible à l'analyste de vaincre un sentiment d'impuissance. Nulle faute d'apprenti, nul excès de roué, ni gaucherie, ni ritournelle ; aucune imperfection ; rien, sur l'ouvrage achevé, ne révèle les méthodes de l'ouvrier. Que faire, alors, devant ce problème ? Recueillir des impressions, les lier, en reformer un faisceau poétique ? Solution simple, trop simple ; source de bavardages lyriques que leur facilité suffirait à vouer au tarissement. Devrons-nous renoncer aux délices intellectuelles que nous promettent tant de séductions ? Non, ou du moins, non pas sans avoir tenté de reconstituer cette œuvre à l'aide d'un ordre personnel à défaut de tout autre : même si nos découvertes ne sont que relatives à nous-même, elles auront accru notre plaisir. Et d'ailleurs, quelles découvertes sont absolues ?

* * *

Il apparaît tout d'abord à peu près hors de doute que le comique essentiel de Chaplin est comique de caractère. Il existe un type de Charlot, une sorte de petit gentleman miteux qui réagit aux circonstances de la vie d'une manière assez abrupte, généralement inattendue, mais cohérente, logique même dans l'absurde, et qui, en bref, témoigne d'une personnalité bien établie. Max Linder, Rigadin, héros de cinéma, existent en tant qu'acteurs mais non en tant que caractères : Charlie

Chaplin, quelle que soit la fable où il se meut, demeure, dans les vicissitudes de ses multiples existences, Charlot.

Nous trouvons donc, parmi cette fugace instabilité, un élément de fixité qui est, d'ailleurs, un élément essentiel du comique, du comique de caractère, du meilleur comique. Il va sans doute nous être possible, si la cohérence de l'œuvre n'est pas qu'apparente, de ramener tous les éléments secondaires de comique à ce tronc central de manière à nous rendre compte, en la reconstituant, de son unité secrète.

* * *

Tous ceux qui réfléchissent savent que l'élément fondamental du comique est l'automatisme. Il est à présumer qu'ayant à choisir un type, Charlie Chaplin devra lui conférer cet automatisme nécessaire. Ici apparaît la qualité de l'homme. Il eût pu se borner évidemment à l'automatisme de certains clowns, aux trucs bien connus de la poupée ou de l'auguste du cirque, en les adoucissant ou en les affinant. Et, au fond, c'est cela qui a toujours été fait jusqu'à lui. Il a trouvé mieux. Il a rendu l'automatisme à peu près inapparent et seulement, mais puissamment, suggéré; il lui a donné une représentation viable, une figure humaine en quelque sorte. Qu'est-ce, en effet, que Charlot? C'est un pauvre hère qui va son chemin, poussé par le démon intérieur, sans réfléchir ni même songer, sans choisir entre deux directions : premier degré d'automatisme. Il ne se préoccupe même pas d'en conférer avec ses semblables, il vit seul, il évite le contact spirituel d'autrui : deuxième degré d'automatisme. Il est insociable, il est isolé. Par cela même et dès maintenant, il nous est impossible de l'ignorer. Notre attention se fixe sur cet être d'exception; être d'exception, certes, et qui nous en donne la

certitude de trois manières ; d'abord, par ses tics extérieurs qui lui sont absolument personnels et dont tous offensent le sens commun, comme son accoutrement : sa démarche, ce dandysme, cette canne insolente, ses manières inédites de déformer tous les gestes de la vie tels que les ont arrêtés des centaines de siècles ; en second lieu, par les actes qui le définissent moralement et qui, en règle générale, sont toujours inattendus, même pour qui croît connaître cet extraordinaire caractère ; actes inattendus qui demeurent cependant dans la logique de cet être falot, naïf et matois qui, mieux que de vivre, réussit le miracle de nous faire croire à la vraisemblance de son existence morale ; en troisième lieu enfin, par cette certitude qu'il a lui-même de ne pas ressembler aux autres, certitude qui est la raison essentielle de cette résignation cocasse à l'égard des événements qui se déroulent dans un monde pour lequel il n'est pas fait.

*
* *
*

Voilà, nous semble-t-il, dans la réalisation de Chaplin la partie fondamentale, la plus difficile. Il s'agissait de s'imposer à l'attention du spectateur, visuellement et intellectuellement, nous dirons aussi socialement. Au point de vue rationnel, il n'apparaît pas que le procédé ait été maladroit. Il faut bien, remarquons-le, pour que le spectacle ait sa raison d'être, que le spectateur soit intéressé dès le début. Cela, Charlot l'assure, dès la première fois, par la synthèse évidente, indéniable en son seul aspect, du pauvre bougre qu'il présente. Il suscite aussitôt l'inquiétude de l'instinct de conservation individuelle ou sociale (suivant l'égoïsme bien ou mal entendu de chacun) par ces gestes dont on peut dire qu'il n'en est pas un qui ne réalise le miracle d'être à la fois antisocial et absolument vraisemblable et cohérent.

L'inquiétude cesse bientôt pourtant : que peut ce pauvre bougre ? C'est ici que s'établit cette mesure si difficile à réaliser. Inquiéter assez pour intéresser la tête et le cœur ; apitoyer assez pour ne pas rendre odieux ou fatigant le personnage ; ne pas trop apitoyer pour que le rire soit franc de tout souci. Tout cela a été obtenu par la rigoureuse logique de cet homoncule dont les instincts primaires, l'intelligence végétative arrêtée pendant la croissance, n'apparaissant que pour mieux accuser la quasi-permanence de l'automatisme, font une sorte d'animal familier, qui, par le vaste monde, vit sous les apparences d'un homme, une existence de primate à demi inconscient.

* * *

Car, et c'est là un nouvel élément de son comique, ce petit être singulier croit à sa propre grandeur ; il se dérobe à lui-même, il ne se voit que comme un astre et ne cèle point cette vanité dont il est toujours doublement puni, par les malheurs qui fondent sur lui et par le rire du spectateur.

Le voici donc apparu à nos yeux, victime souriante, chargé des promesses d'une irrépressible gaieté. Déjà nous le devinons, le sournois, dans chacun de ses moindres actes, et c'est par ses actes sans paroles qu'il va déchaîner avec une inégalable science notre connaissance de son caractère et le comique le plus grand.

* * *

Son premier secret résidera dans l'agencement de ces aventures mystérieuses et quotidiennes où le sort jette le petit gentleman. L'art de l'affabulation comique est le plus rarement atteint de tous les arts. Il s'agit d'abord de réunir, parmi des événements vraisemblables, tels

que notre civilisation nous en montre sans cesse, des actes humains volontairement accomplis et formant dans la durée et l'espace, avec les faits qui leur sont extérieurs, un tout homogène, un bloc inattaquable où rien d'artificiel n'apparaisse qui nous donne l'impression gênante de *l'arrangé*. Cela, c'est la partie élémentaire. Il faut en outre que, cette vraisemblance demeurant intacte, le spectateur ait nettement le sentiment d'un processus mécanique, d'un automatisme. Double condition, on le voit, difficilement réalisable. Il ne manque pas pourtant de vaudevilles qui y soient arrivés avec plus ou moins de bonheur. Mais ce ne sont tous que des vaudevilles. Personne avant Chaplin n'avait réussi au point de parvenir, comme il y est parvenu à plusieurs reprises, à cet extrême de l'art : réunir la vraisemblance des événements, le choix d'actes en apparence librement pesés, consentis, exécutés, le déroulement de cette vie intérieure et de cette vie extérieure intimement mélangées dans une allure automatique, tout cela avec une vigueur, une nécessité si solides, si profondément humaines, qu'en déchaînant le rire, elles font impérieusement apparaître le visage du Destin.

* * *

Ramenés à un tel point de simplicité, de nudité, de *singularité*, les éléments de cette œuvre ont quelque chose d'inhumain qu'ils empruntent, dirait-on, à la propre fatalité dont nous venons de voir qu'ils nous imposent l'image et le goût. Que tout cela s'anime et vive de la plus intense des vies, il faut l'admirer et en trouver la raison. On la verra d'abord dans le fait de l'existence de cet être vivant qu'est Charlot dont nous connaissons aussi bien le moral que le physique ; être vivant qui a ses joies, ses misères, ses passions et en embrase le creuset intérieur qui fait tout vivre. On comprendra

ensuite que, si tous les actes du héros, actes par quoi son existence s'affirme à nous, contiennent le triple élément de vraisemblance, de vie et d'automatisme, la synthèse que notre mémoire se forme de ces actes soit d'abord une chose humaine, bien vivante, c'est-à-dire l'histoire de Charlot personne agissante, et, qu'en second lieu, cette histoire est la personnalité de son héros où nous paraissent marquées de ce triple caractère, et, par conséquent, du sceau du destin.

* * *

Nous percevons bien la rigueur des contraintes que doit subir l'invention comique ; nous en concevons la difficulté mais aussi, et bien que restreinte, la possibilité. Ce que nous ne saurons jamais nous lasser d'admirer, c'est l'inépuisable fertilité d'invention de Chaplin. L'écueil dans une telle matière — écueil redoutable — c'était la monotonie : comment prévoir qu'un problème aussi volontairement restreint (car il ne s'agit plus de faire rire, mais de faire rire en imposant l'idée maîtresse d'une force supérieure qui vous pousse, la main sur la nuque) pouvait présenter tant de solutions différentes ? Il semble que Chaplin ait su adapter à sa restriction tous les procédés classiques du rire : la répétition, le quiproquo, l'inversion des rôles, l'accumulation des effets, tout y est concentré, ramassé, réduit au minimum le plus saisissant, projetant à l'extrême l'évidence de la force aveugle et logique des lois naturelles et d'un destin, rendu prodigieusement *nécessaire* pour l'œil ; destin visualisé pour l'écran, avec ce caractère d'intuitive certitude que comporte par exemple une scène habituelle de la rue dont la vue mille fois répétée nous a, par l'expérience, livré, avec tous les secrets, le droit de conclure infailliblement, à partir de quelques impressions rétiniennes.

* * *

Qu'on m'entende bien. Chaplin serait déjà un extraordinaire auteur comique si, réussissant si bien l'assimilation de pareils éléments de rire, il se bornait à en exploiter la puissance sans plus. Il fait beaucoup mieux. A l'effet physique, matériel, il en superpose généralement deux autres, beaucoup plus raffinés ; le premier est un effet purement intellectuel : il prolonge l'écho du matériel dans le domaine de l'esprit, il nous met en présence de conséquences d'ordre psychologique ; le second est un effet de surprise également psychologique qui consiste à tromper le spectateur. Si, par un procédé de répétition par exemple, nous voyons des malandrins sortir, l'un après l'autre, pour s'abattre aussitôt assommés, d'une cabane où s'est réfugié un Charlot éperdu, l'effet mécanique de ces capucins de cartes à mines choisies sera drôle ; mais le retournement psychologique qui du Charlot poltron fait le héros, auteur deviné de ces massacres, est aussi drôle ; et beaucoup plus drôle encore sera, de la cabane, la sortie de ce héros sous les espèces inattendues d'un Charlot blanc d'épouvante.

* * *

Cette attitude de victime du destin si adroitement réalisée permet à Chaplin d'user d'un moyen comique généralement difficile à utiliser sans vulgarité ni maladresse ni artifice évident ; c'est le moyen qui consiste à mettre en lumière le physique quand le moral est en cause, la matière quand il s'agit de l'esprit. L'affolement de Charlot devant les coups décidément excessifs d'un sort injuste rendra vraisemblables les négligences, les gestes, les incidents qui, de ce minable héros, feront apparaître surtout le grotesque extérieur. Ainsi surgi

ront de même, au plus passionné moment, de son roucoulement d'amour, les petits faits inévitables qui le ridiculiseront aux yeux de sa bien-aimée et aux nôtres.

* * *

Je crois que nous avons maintenant à peu près défini les éléments essentiels qui forment le fond même et l'originalité de cet art merveilleusement vivant. J'en ai donné un schéma volontairement sec pour en dégager les lignes fortes, nettes, rigoureusement rationnelles et logiques. On voit que tout cela ne constitue pas une recette et que si nous avons pu, avec beaucoup d'application, discerner dans l'œuvre de Chaplin un ensemble de méthodes apparentées aux méthodes que l'expérience nous révélerait ailleurs, nous n'avons pas entrepris de ressusciter cette œuvre dans sa complexe et abondante originalité. Elle ne se raconte pas.

* * *

Il nous reste à faire connaître comment Chaplin, autour de ce noyau premier d'existence ainsi réalisé, complète l'illusion comique. L'analyse de ses films révèle deux groupes d'éléments accessoires : ceux que j'appellerai les éléments généraux qui, en quelque sorte, constituent le fond de la toile, l'étoffe quotidienne de l'existence de Charlot ; et ceux que j'appellerai les éléments particuliers qui sont les détails de cette vie courante, les habitudes invétérées du héros, ses réflexes, les gestes qui en trahissent l'habituelle personnalité. Un film de Chaplin se présente toujours sous la forme d'une aventure dont l'objet est de mettre en lumière le noyau vital, le Charlot effréné en proie au destin que nous venons d'étudier longuement. Mais cette aventure a des oscillations, des accalmies et des tempêtes ; elle est toujours

parfaitement conduite ; aussi, dès qu'elle s'apaise, le fond reparaît avec ses éléments généraux, toujours les mêmes, et les détails particuliers reparaissent aussi. Mieux que cela, ils nous redeviennent sensibles, car ils n'avaient, qu'on le remarque bien, jamais disparu ; leur effacement n'est que relatif ; simple effet d'optique : l'étude attentive d'un film quelconque de Chaplin le démontre. La chose admirable, c'est que cela est incontestablement voulu ainsi ; on se doute par quelle difficile mise au point intellectuelle et psychologique. Et l'un des effets de rire les plus réussis sera celui que causera la réapparition soigneusement ménagée et toujours vraisemblable, parfois même longuement préméditée et déterminée, rendue inévitable par des circonstances dont on mesure après coup l'ingénieuse élaboration, d'un de ces tics, d'un de ces éléments particuliers propres à Charlot.

Les éléments généraux, le fond grisaille de l'existence est, en règle générale un déroulement *parodique, ironiaque* ou *humoristique*. Il n'entraîne pas l'éclat de rire mais la préparation d'un état d'esprit favorable à la créance de l'aventure et à son déchaînement joyeux. Comme exemple net de *parodie*, on peut citer le Charlot de *Carmen*. Le héros y possède un air solennel qui le rend extrêmement cocasse. Nous avons un beau fond d'*ironie* dans le paradis du *Kid*. Il y est rendu sensible par la tranquillité d'un Charlot qui trouve tout naturel ce bond dans l'idéal ; ou plutôt qui feint de croire, en énonçant ce qui devrait être, que cela est. La première partie du même film est, au contraire, un chef-d'œuvre d'*humour* ; Chaplin nous décrit les horreurs de la misère de l'Assistance publique, en feignant de croire que cela est très bien ainsi. Ce fond d'humour est le plus commun dans les films de Charlot. Il s'exprime d'une façon très vraisemblable, très humaine et très simple — et en même temps fort adroite puisqu'elle emporte la sympathie — par la résignation du malheureux Charlot.

Dans ces grands fonds de grisaille où s'écoule la vie du misérable et qui font si bien valoir les moindres gestes, nous avons dit que cette vie quotidienne, entre deux aventures, se décelait à nous par des éléments particuliers qui lui sont propres. Ces éléments sont une source continue du comique, mais comme ils nous sont bien connus, ils ne suscitent aussi, et sans nul doute Chaplin le veut ainsi, qu'un sourire discret, que l'état préparatoire au rire. Ce sont, pour la plupart, des éléments peu compliqués, des grimaces, des gestes simples toujours les mêmes, des façons paradoxales et socialement inadmissibles ; les effets de canne, de chapeau, de moustache, de chaussures sont les plus communs ; de temps à autre un incident égayant : l'automatisme d'une vache que Charlot traitera tout naturellement en en brandissant la queue comme un levier de pompe ; mais un ou deux de ce genre dans un film, car le rire continu pour de pareilles choses abaisserait le niveau du jeu et Chaplin ne compose pas des farces.

Ainsi vit Charlot, paisible, résigné, impassible jusqu'au moment où, en raison d'une réflexion qu'on ignore ou d'une circonstance qu'on apprend en même temps que lui, ou après lui, son masque s'anime, exprime la joie et, qu'au signal de son sourire, se mette en route l'inexorable et vengeresse meule du destin.

III

Si nous avons essayé de retrouver les racines obscures de cette œuvre, c'est pour en donner une figure possible et rationnelle ; c'est aussi pour nous débarrasser de cet agacement que cause l'impossibilité de pénétrer un secret chaque fois fâcheusement répété pour l'esprit ; et surtout pour accroître en nous l'expliquant une grande jouissance dont on pressent qu'elle est à n'en

pas douter d'origine intellectuelle. Car il est peu d'esprits cultivés pour qui Charlot ne soit une source toujours renouvelée de ravissement. Cet homme qui est un petit homme d'un autre monde à dimensions réduites et qui ne pourra jamais s'adapter aux nôtres, passe, mélancolique ou délirant, sur une toile éclairée et entraîne l'adhésion de l'esprit avide de détente. Qui dit adhésion de l'esprit, dit équilibre. Et d'où vient cette impression d'équilibre?

Il me semble qu'on peut y discerner trois causes. Chaplin atteint à l'équilibre d'abord par la mesure, en second lieu par la vraisemblance, enfin par l'enseignement de l'expérience.

Qu'est-ce que la mesure dans le film? C'est une chose bien difficile à définir, pour deux motifs : le premier est que la mesure est ressentie et non raisonnée ; le deuxième est que la mesure ne paraît pas viable dans ces films qui sont par définition des choses folles, surprenantes, automatiques et pour ainsi dire hors de l'échelle commune de nos émotions humaines. On ne donne donc pas de la mesure la seule définition satisfaisante qui soit la définition rationnelle ; on peut, par contre, en donner une définition expérimentale qui, sans avoir l'apparente rigueur objective de la définition rationnelle, n'en est pas moins fort utile : la mesure est, *dans l'extériorisation des émotions ou des sentiments et dans les péripéties de l'action, un degré d'intensité tel que le tact du spectateur ne soit blessé par l'excès ni le défaut ; elle répond à des conditions d'expérience intime, variables avec chaque spectateur.* Cette condition de mesure est donc extrêmement ardue à réaliser. Cela d'autant plus qu'entre le jeu et la rétine, il y a l'écran et que la projection a toujours une influence déformante, grossissant ou diminuant les effets ; ce coefficient de déformation intellectuelle est d'une très grande importance et varie de sens et de grandeur en sorte qu'on n'a pas su encore en établir les lois, s'il en

existe. Pour tout cela il faut du doigté, des antennes, pourrait-on dire. Chaplin s'est donné, faute de mieux, une règle générale qui, sans doute, deviendra dans l'art cinématographique une règle classique sous le nom de *principe de l'économie*. On pourrait l'énoncer ainsi :

Toute réalisation comique, pour approcher de cette qualité d'équilibre qui prépare l'euphorie du spectateur par le sentiment de plénitude et de mesure, doit, dans son déroulement logique et rigoureusement déterminé (la logique ne devant devenir sensible qu'après l'effet), prévoir des causes telles qu'elles soient minima en nombre, en nature, en qualité et importance pour produire le maximum d'effets.

Chaplin a lui-même dit : « Je m'efforce toujours d'économiser mes moyens. Je veux dire par là que, lorsqu'un seul événement peut provoquer à lui seul deux éclats de rire séparés, il vaut bien mieux que deux faits séparés. Dans *The Adventure (Charlot s'évade)*, j'y réussis en me plaçant sur un balcon où je mange une glace avec une jeune fille. A l'étage au-dessous je place une dame forte, respectable et bien habillée, à une table. Alors, en mangeant ma glace, je laisse tomber une cuillerée qui glisse à travers mon pantalon et, du balcon, vient glisser dans le cou de la dame. Le premier rire est engendré par mon propre embarras ; le second, et de beaucoup le plus grand, résulte de l'arrivée de la glace sur le cou de la dame qui hurle et se met à sauter. Un seul fait a servi, mais il a mis dans l'embarras deux personnes et a déclenché deux éclats de rire...

« Se restreindre est une chose très importante... Une ou deux tartes à la crème sont amusantes, peut-être, mais, quand le rire ne dépend plus que des tartes à la crème, le film devient vite monotone. »

Il est à remarquer que ce sens de la mesure est pour beaucoup dans l'impression de vraisemblance, de réalité si l'on veut, que donne Chaplin. Un film de Rigadin ou de Linder, même à ceux qu'il ne fait pas périr d'ennui,

impose la gêne de la fantasmagorie, de l'artificiel, du joué. Il n'en est jamais ainsi, dans les plus abracadabrantes créations de Chaplin. Indépendamment de cette qualité de mesure, il faut croire que la vraisemblance est due au fait que Chaplin a su intéresser notre fibre intime, car la vraisemblance n'est pas *raisonnée*, elle est *sentie*. Or Charlot est un pauvre hère, victime du destin, un misérable plein de défauts, mais sympathique et nous le plaignons ; on n'a jamais plaint Rigadin ou Max Linder. Et quand on plaint quelqu'un, c'est qu'il est vraisemblable. Si on rit bien aux films de Chaplin, c'est qu'il n'arrive au héros sympathique que des petits malheurs cuisants pour sa vanité, malheurs qui le ridiculisent sans l'abîmer ; les grands malheurs arrivent à ses ennemis et de sa main. Nous avons bien vu par *The Kid* comment il serait facile à Chaplin de faire du drame. Chaplin le sait bien ; sans discerner exactement la signification profonde de cet élément, il l'a noté : « Si je suis poursuivi, je rends toujours le policier lourd et maladroit, alors que moi, en me faulant entre ses jambes, j'apparais léger et acrobate. Si je suis malmené, c'est toujours par un homme colossal de façon que, par le contraste de ma petitesse, j'obtienne la sympathie du public, et toujours j'essaie de faire contraster le sérieux de mes manières avec le ridicule de l'incident.

« C'est évidemment une chance que je sois petit et puisse ainsi faire ces contrastes sans peine. Tout le monde sait que le petit individu persécuté a toujours la sympathie de la foule. Sachant ce penchant pour le plus faible, je m'arrange pour accentuer ma faiblesse en joignant les épaules, en faisant une moue pitoyable et en prenant l'air apeuré... »

* * *

Ces confidences de Chaplin, en indiquant un résultat d'observation sans analyse plus poussée, montrent com-

bien il est attentif aux leçons de l'expérience. Celle-ci lui suggère mille riens qu'on ne peut ranger dans des chapitres généraux, car ils ne sont pas catalogués et leur ensemble seulement constitue l'apparence de la vie. C'est cette expérience chaque jour accrue qui permet de mesurer le progrès parcouru depuis les premiers films, ceux des tartes à la crème, jusqu'à *Une vie de chien* par exemple. Qu'on compare et on verra ; question d'originalité mise à part, en quoi un Charlot du début était-il supérieur à un Rigadin de l'époque que vous voudrez ? La vie seule, l'expérience continue passionnément scrutée ont permis les résultats que nous connaissons. S'il faut donner un exemple de ces riens qui procèdent de toutes les voies sans appartenir à aucune, en voici un pris entre mille.

Une voiture s'arrête. A travers la glace le profil de Charlot impassible apparaît et reste immobile un instant qui paraît long. Enfin le petit gentleman descend et paie le chauffeur qu'il regarde s'éloigner ; il est digne, un peu différent de son aspect coutumier, un peu bizarre, très respectable, sans que rien dans sa tenue ni son expression puisse révéler à notre gêne la raison de l'énigme. Il fait quelques pas, puis, sans affectation, soudain dissimule un petit hoquet. Charlot est abominablement ivre. Tout est là : l'automatisme, le contraste, la surprise, la mesure, la vraisemblance, tout cela fondu dans une réalisation qui témoignent d'un ton prodigieux de l'observation. Cela se traduit pour le spectateur par une intrigue vive, rapide, croissante et soudain évanouie grâce à l'effort du rire libérateur.

* * *

Les films de Chaplin abondent en trouvailles de ce genre. C'est une des raisons pour lesquelles ils sont de puissants excitants de l'esprit. Leur vraisemblance nous

est un fondement sûr, lequel supporte, sans enfoncer dans la vase de l'absurde ou naufrager dans l'inconscient, les idées qu'ils font naître. L'intellectualité de ces films leur donne une valeur génératrice : fortement conçus, ils se proposent sans faille ni lacune à une discussion qui y trouve un aliment solide ; longuement mûri, leur enchaînement pose à chaque instant le problème du libre arbitre, curieusement résolu par des *surprises vraisemblables* dont l'ensemble impose l'idée du destin aveugle ; logiques à l'extrême dans l'absurde, ils irritent constamment l'axiome de l'infailibilité du raisonnement ; elliptiques enfin, ils nous invitent toujours par l'excitation du jeu à imaginer le chaînon manquant. Après quoi, ils nous laissent libres de conclure, si nous le voulons.

Il faut bien dire que les premiers films de Chaplin ne nous invitaient qu'à rire ; sa seconde manière nous poussa plus loin ; c'est d'elle que je viens de parler. Mais il y a une troisième manière, celle du *Kid*, où Chaplin ne veut pas seulement nous laisser conclure intellectuellement mais davantage ; sentimentalement.

Je suis assez gêné pour dire mon opinion sur *The Kid* ; c'est un film tout à la fois admirable et exécrationnel ; le bon y touche au parfait, mais le mauvais y touche au pire. Comment s'expliquer ? Je crois avoir donné plus haut les fortes raisons qui me paraissent militer en faveur de l'élément pathétique dans le film comique ; elles sont le fondement de la vraisemblance ou, mieux, de la crédibilité. Mais l'outrance gâte tout, car la mesure dépassée, la vraisemblance, raison d'être du pathétique discret, disparaît et il ne reste qu'une sorte de prêche bien anglo-saxon, dont une intelligence française aura horreur. Qu'on remarque également le masque immobile et pseudo-tragique de Charlot dans ce même film ; il est gênant

parce qu'il n'est pas vivant. Le masque habituel de Charlot était une réussite, car il réalisait le prodige d'une vie intense avec des moyens infiniment réduits ; mais avec des moyens volontairement annulés, en totalité, on n'obtient rien. Si quelques milligrammes de radium produisent une énorme quantité d'énergie, ce qui fait de ce métal une chose extrêmement précieuse, il n'en est pas moins vrai que zéro radium égale zéro. Ainsi, ce beau film, dont certains passages et la fin ont des allures de chef-d'œuvre, est gâté par ce que je ne puis qualifier autrement que d'erreur.

* * *

Il est bien certain que le spectateur, par son accueil sympathique, attirera l'acteur dans ce personnage de paria persécuté, de bon type victime, de brave homme né, tel que, à la suite de Rousseau, de Robespierre et des vieilles barbes de 48, les redoutables lévites de Moscou ont conçu le primate non encore transformé par l'infâme capital. *The Kid* marque une hésitation alarmante ; Chaplin va-t-il nous resservir la ritournelle dont nos cerveaux latins n'ont jamais consenti à se satisfaire ? Il faut souhaiter que, à défaut de culture, le sens du comique suffise à préserver Charlot d'un avatar désastreux. Le sens du comique et celui du vraisemblable, car le Charlot réel est bien celui qui, de miséreux mué en policeman, fait trembler tout un quartier où il a ramené l'ordre par l'astuce et le bluff. Cette transposition déformante est plus admissible pour notre raison que tout artificiel humanitarisme. Charlot vit une existence décalée sur la normale ; il prend au sérieux ; c'est l'essence même de son caractère, ce qui nous paraît le moins important ; mais la réciproque est vraie, et tout cela n'est pas invraisemblance, mais outrance. Voyez-le ce Charlot misérable, innocent et brave cœur, dès qu'il réussit ;

voyez son arrivisme, sa morgue, sa cruauté et la froideur hautaine avec laquelle il marche sur le ventre de son ami des jours de malheur. Nous n'en rions, nous ne le pardonnons, que parce que nous n'avons pas oublié son inconscience et sa résignation.



Il faut donc espérer que la manière du *Kid* sera abandonnée ou transformée ; Chaplin se rappellera sans doute que la thèse, qu'elle vienne du roman ou du théâtre, n'a jamais converti personne, puisqu'elle est, par définition, fondée sur le fictif. Et, par une erreur inévitable (car le premier pas entraîne les autres), nul film de Charlot n'apparaît aussi fictif que ce film moralisateur, celui-là même qui devrait l'être le moins. Car il n'est pas seulement fictif par l'expression morte du visage, mais par l'irréel ballet qui le termine. Chaplin en effet, entraîné par son sens de la cinégraphie, a réalisé une des plus délicieuses créations de son génie comique dans ces scènes de pseudo-paradis. Il y a utilisé toutes les ressources méconnues de la photographie en donnant l'impression absolument indéniable du rêve conscient. Dans ce rêve qui est le premier réalisé dans l'histoire du film, on peut analyser encore une fois les dons d'observateur de Charlot. Il est inutile de se mettre d'abord d'accord sur la nature psychologique ou même métaphysique du rêve. Mais le rêve procède par phénomènes bien connus et classés ; et tous ces phénomènes se retrouvent dans ce rêve de Chaplin : faux réveil, incohérence d'images, prodiges grotesques, etc...



Chaplin est donc un incomparable cinéaste. Je ne dirai pas, ce qui ne signifie exactement rien, qu'il pense

cinématographiquement : on le dit du moindre fabricant de films. Mais je dirai que chacun de ses films est une œuvre d'art, car elle est conçue à partir d'idées, mieux que cela, à partir de rapports. L'ellipse est, nous l'avons déjà indiqué, un des caractères les plus constants des films de Chaplin. Et qu'est-ce que l'ellipse? c'est le bond par-dessus toute la chaîne des raisonnements, pour saisir d'un coup, entre deux objets disparates, le rapport qui échappe à tous. Cela, suivant la tournure mentale, c'est le génie de l'invention, l'intuition mathématique, la poésie, le comique, ou, plus proprement, l'esprit.

On a bien confusément senti que Chaplin était poète, sans en voir la véritable raison dans ce don de saisir les rapports invisibles ; don révélé à nous sous les espèces d'un éclair qui, subitement, déchire nos ténèbres intérieures. Poète, son héros l'est encore par une certaine ingénuité qui lui fait parer de vives couleurs les grisailles de l'existence ; cette ingénuité poétique apparaît constamment dans un geste d'admiration vers une femme, dans un élan de reconnaissance vers un bienfaiteur, dans une entreprise incroyablement compliquée, engagée sans sourciller... Poète, il l'est par sa fécondité d'invention qui implique et suggère une foule d'images : par la nature même de ces inventions qui participent toujours de l'idéal ou du merveilleux (le paradis, les pays bienheureux, etc). Poète, il l'est par son goût de la nature. Qui n'a vu Charlot bucolique, seul dans les prés (il est toujours seul) riant ou chantant aux anges, cueillant des fleurs ou jouant avec les nymphes et « lis ! l'un de vous tous, par l'ingénuité ! » ? Poète, il l'est par ses tristesses, par ses joies, par l'expression de ses beaux yeux, par la beauté de sa mort déchirante dans *Carmen*, et surtout par l'idée qu'il a su nous imposer de son aventure terrestre, aventure d'un idéal enviable, aventure dont ce malheureux fit l'expérience pour toute notre race.

Poète enfin, et surtout, et incurablement, il l'est par

son isolement, par cette indifférence aux circonstances, aux mœurs, à cet ensemble qui lui apparaît si compliqué et que nous nommons la société. Cet isolement, dont j'ai dit plus haut qu'il était un des plus grands ressorts de son comique, n'est rendu en effet vraisemblable, c'est-à-dire satisfaisant pour notre esprit, que parce que, de toute évidence, Charlot est poète, c'est-à-dire qu'il s'est construit un univers personnel où il se meut à son aise loin du bruit vain des choses de la terre. Les choses se vengent ; nous aussi, spectateurs policés, par notre rire ; mais comme Charlot nous dédaigne ! Sa peau, sa précieuse peau mise à l'abri, comme il nous ignore ou nous méprise ! Comme la bassesse de la vie, la rigueur de la police, la sottise des lois, les mille sales contingences inhérentes à notre nature déchue lui sont étrangères ; comme d'une moue imperceptible il leur marque son mépris vengeur ! Et là même s'accuse un des multiples éléments de son action complexe sur le spectateur ; il nous libère de nos tyrans qu'il moque en les subissant.

LUCIEN FABRE.

L'ARRÊT PENDANT L'ORAGE

La tête renversée, comme les buveurs, je regardais le plafond. L'église Saint-Antoine de la Floride est l'église de Madrid la plus proche de la gare du Nord. En arrivant par la voie ferrée, on prendrait cette coupole pour une citerne ou un gazomètre. A l'intérieur, il y a pourtant les plus belles fresques de Goya. (Elles n'en ont plus pour longtemps à vivre.) Le sujet : *Saint Antoine de Padoue ressuscite un mort pour lui faire dire le nom de son meurtrier*. Le croirait-on, tant s'agitent de mantilles, de parasols, de corps d'un rose mondain et de ces perruques espagnoles 1798 qui jetaient encore de blancs éclats avant les horribles cheveux plats à la poudre des débuts du dix-neuvième siècle? « Ces personnages, pensais-je, roses et jaunes, vêtus de tons si fins que l'œil croit d'abord à une grisaille, sont des Watteau de deux mètres. Charles III avait mandé Tiepolo à Madrid : Goya en fit son profit. »

Il était midi. La nuit tomba. Les fenêtres de la lanterne cessèrent d'envoyer du jour. J'étais seul. Derrière l'autel, une locomotive passa. Un éclair, soudain, un mugissement qui ne venait pas de la gare. La portière de cuir de l'église, comme une reliure, fut soulevée ; le vent entra. J'entrevis la promenade balayée d'une tornade de safran. La pluie suivait, africaine. L'eau coula de partout, en ruisseaux boueux qui, au plus vite, descendirent en face, au Manzanarès. Le fleuve se remplit, emportant les chemises de femmes qui séchaient dans son lit. L'église aussi. Un cantonnier entra, un garde-voie

avec son drapeau vert, puis un receveur des tramways et quelques passants. Le sacristain apparut devant l'autel et apprécia ces clients du hasard.

C'est alors qu'elle apparut. Elle toussait. Sa peau était livide. Les cheveux coupés court. Très voyou. Elle portait une bouche rouge et une robe du soir en crêpe de Chine noir, trempée d'eau et de motifs de jais. Elle n'avait pas dû rentrer depuis la veille, chez elle. Elle mit sur sa tête son mouchoir mouillé avec des traces de rose et dit :

— *Que barbaridad!*

La pluie battait les vitres de la lanterne. Les fresques de Goya étaient oubliées. Elle devait sortir d'un de ces cabarets de nuit du voisinage, la *casa Juan* ou *las Novedades*, où l'on vient attendre la fraîcheur, la tête renversée, la gorge offerte au fil de la première brise qui, peu avant l'aube, arrive du Guadarrama.

Je m'approchai, faisant sonner au fond de ma poche ces lourds douros d'argent qui relâchent toutes les bretelles, mais elle affecta de ne pas me voir, et, enfouissant son joli visage dans de petites mains égoïstes et comp-teuses, entra en oraison. Je restai à admirer ses sourcils, qui semblaient faits de cette passementerie en soie veloutée qu'on nomme *chenille*. Un quart d'heure passa. L'orage était loin. Sur la promenade, beaucoup de marrons d'Inde étaient tombés. Je les ramassai pour en faire un chapelet.

PAUL MORAND.

LA

CRÉANCE ANGLAISE SUR LA FRANCE ET LES RÉPARATIONS

Les dettes intérieures sont à l'ordre du jour.

Circonstance toute naturelle, d'ailleurs, puisque, — nous nous le rappelons tous, — au moment où la conférence de Londres terminait ses travaux, un communiqué officiel nous apprit que le sort de la créance anglaise sur la France serait réglé au cours d'une nouvelle conférence qui se réunirait en automne. Précisément, ce qui pourrait nous surprendre aujourd'hui, c'est de voir cette question si épineuse évoquée officieusement et non officiellement et une certaine polémique s'engager autour d'elle. Nous croyons que ces dispositions d'esprit sont fâcheuses. Elles risquent de ne pas faciliter la solution du problème. Il n'en est pas qui demande davantage à être envisagé objectivement et en dehors de toute préoccupation de parti.

Depuis la guerre, la question des comptes interalliés a subi une évolution significative. A peine forçons-nous notre pensée en avançant que ce problème, d'apparence secondaire, a joué, en réalité, un rôle central, un rôle prépondérant dans les rapports interalliés et dans la politique que tel ou tel gouvernement a suivie. A la manière de ces petites tumeurs dont on ne se préoccupe pas et qui finissent par vaincre les plus robustes santés, il a peu à peu changé d'importance, modifié ses aspects, pénétré des régions dans lesquelles il n'aurait jamais dû avoir accès. Son action latente a transformé du tout au

tout les données même du problème de la paix. Les uns s'en sont servis comme d'une arme d'attaque ; les autres comme d'un système de défense. Et dans ce jeu équivoque, où la moralité politique n'a certes rien gagné, une irritation croissante n'a fait qu'envenimer des difficultés déjà redoutables par elles-mêmes.

C'est que la question des dettes interalliées est essentiellement compliquée. Elle est faite d'éléments qui se compensent, de comptabilités qui s'enchevêtrent.

Pour nous, Français, nous la décomposons en deux chapitres principaux : ce que nous devons aux États-Unis, ce que nous devons à l'Angleterre.

Nous n'examinerons ici que le second de ces chapitres. Au reste, c'est le seul litigieux. Notre situation vis-à-vis des États-Unis, entrés tard dans la guerre et qui, par ailleurs, n'ont pas signé le traité de Versailles, est sensiblement différente de notre situation vis-à-vis de la Grande-Bretagne.

* *

Dès le mois de février 1915, M. Lloyd George, chancelier de l'Échiquier, et M. Alexandre Ribot, ministre des Finances, signaient un accord aux termes duquel l'Angleterre et la France décidaient de mettre en commun leurs forces financières pour soutenir la guerre.

A la Chambre des Communes, M. Lloyd George spécifiait : « Une alliance, dans une grande guerre, pour produire son effet, veut que chaque pays verse au fonds commun toutes ses ressources quelles qu'elles soient. »

Le 28 mars 1916, les représentants des gouvernements alliés réunis en conférence décidaient à leur tour de « mettre en pratique, dans le domaine économique, leur solidarité de vues et d'intérêts ». Le 14 juin 1916, une nouvelle conférence tenue à Paris sous la présidence de M. Briand, adoptait la résolution suivante : « Proclamant leur solidarité pour la restauration des pays victimes de

destructions, de spoliations et de réquisitions abusives, les Alliés décident de rechercher en commun les moyens de faire restituer à ces pays à titre privilégié ou de les aider à reconstituer leur matière première, leur outillage industriel et agricole, leur cheptel et leur flotte marchande. » Cette déclaration précise donc que les Alliés considéraient dès cette époque que les dettes contractées entre eux pour frais de guerre collectifs ne sauraient être récupéré avant la reconstitution économique et sociale des régions détruites par la bataille.

Le traité de Versailles allait confirmer et donner une sanction définitive à ces équitables intentions.

En effet, par ses articles 231 et 232, le traité de Versailles dispose que les nations victorieuses ont renoncé à se faire rembourser par l'Allemagne la totalité de leurs pertes, de leurs dommages et de leurs frais de guerre, bien qu'elles y eussent droit, pour ne réclamer que les dommages causés aux personnes et aux biens.

Il résulte clairement de ce texte que le paiement de ces dommages — en d'autres termes que le paiement des réparations — possède une priorité formelle sur la liquidation de tout autre compte quel qu'il soit.

Ainsi les textes qui font foi posent eux-mêmes la question.

En toute équité, les sommes avancées par l'Angleterre à la France pour permettre à une action collective de se développer au mieux de l'intérêt général doivent être considérées comme versées à un fonds commun, où chacun puise à son tour les forces dont il a besoin pour se défendre. La formule de cette assurance mutuelle est parfaitement donnée par M. Lloyd George, quand il s'écrie à la Chambre des Communes : « Une alliance de guerre ne se conduit pas sur des principes de responsabilité limitée. Si l'un des pays de l'alliance a plus d'hommes prêts au combat qu'un autre, il doit les mettre tous en ligne contre l'ennemi commun, sans égard au fait que les autres ne peuvent pas

en faire autant pour le moment. La règle est la même pour celui qui a une forte marine ou de grandes ressources de capital et de crédit. Tout cela doit être mis sans réserve au service de l'Alliance, que les autres pays soient en situation d'en faire autant ou non. »

D'ailleurs, tandis que la France dépense sans compter ses effectifs sur la ligne de feu, si elle doit contracter des emprunts en Angleterre, c'est que la guerre a déjà détruit 95 pour 100 de sa production en minerai et 75 p. 100 de sa production charbonnière.

L'exposé des faits conduit donc à cette conclusion : *C'est qu'en admettant même — et rien n'est moins sûr — que les puissances alliées au moment où elles s'entr'aidaient pour mieux vaincre eussent considéré que leurs comptes financiers feraient ultérieurement l'objet de liquidations strictes, le traité de Versailles spécifie, par contre, que le paiement intégral des réparations doit être effectué avant tout autre règlement.*

Cette disposition formelle, c'est sur elle que les divers gouvernements français qui se sont succédé depuis lors ont constamment fondé leur raisonnement en matière de dettes interalliées. Raisonnement impeccable, il faut le dire, et que l'opinion a toujours ratifié.

En 1923, la France devait à la Grande-Bretagne l'équivalent de 2 568 millions de dollars au pair, soit, en francs français, aux cours du change, environ 48 792 millions.

La France et l'Angleterre se seraient sans doute facilement entendues sur le sort de cette créance si, malheureusement pour nous, un facteur à la fois économique et psychologique, intervenant dans la question, n'en avait gravement altéré le sens. Nous voulons parler de la créance des États-Unis sur l'Angleterre. La dette française a été la victime — parce que le moyen — de la rivalité et de la lutte qui se sont engagées, dès le lendemain de la guerre, entre la livre sterling et le dollar. Pour bien le comprendre, il est nécessaire de relire la note que le comte Balfour

adressa aux chancelleries alliées le 2 août 1922, huit ans, jour pour jour, après la déclaration de la guerre.

Le 7 août 1922, une conférence devait se tenir à Londres. M. Poincaré, M. Lloyd George, M. Theunis, M. Jaspar, le représentant de l'Italie, allaient se rencontrer pour examiner les décisions que les gouvernements alliés auraient à prendre devant l'attitude du Reich, qui, se dérochant aux obligations nées pour lui de l'accord du 10 juin 1921, refusait, aux dates convenues, de livrer les prestations et d'exécuter les paiements prévus.

Quatre jours avant la réunion de cette conférence, le 3 août 1922, une note émanant du *Foreign Office* et rédigée avec *suavity*, évoquait, *ex abrupto*, la question des dettes interalliées. Pour la première fois, le problème était soulevé dans un document diplomatique, et il l'était par l'Angleterre. En substance, la note Balfour disait ceci : « L'Angleterre n'a pas l'intention de réclamer aux Alliés débiteurs envers elle la totalité de ce que ceux-ci lui doivent. Par contre, elle exigera d'eux une somme équivalente à celle que l'Angleterre devra verser aux États-Unis. »

En effet, les Américains possédaient une créance de \$50 millions de livres sur les Anglais. Washington l'avait courtoisement rappelé à Londres.

« Mais le gouvernement de Sa Majesté — écrivait lord Balfour — était prêt, si une telle politique pouvait faire partie d'un règlement international satisfaisant, à faire la remise de toutes les dettes dues à la Grande-Bretagne, soit par ses alliés, au titre d'emprunts contractés, soit par l'Allemagne, au titre de réparation... Toutefois, le gouvernement anglais ne peut pas traiter le remboursement des prêts que lui consentit l'Amérique comme un incident isolé dans lequel les États-Unis et la Grande-Bretagne seraient les seuls intéressés... Dès lors, si ses indiscutables obligations de débiteur doivent être rem-

plies, ses droits non moins indiscutables de créancier ne sauraient être négligés. »

L'Angleterre était toute disposée à annuler les créances détenues par elle. Mais à la condition que cette annulation fût latérale. Si les États-Unis persistaient à exiger le remboursement de leur prêt à l'Angleterre, celle-ci entendait alors récupérer cet argent sur ceux de ses alliés qui lui en devaient également.

Ainsi, la question des dettes, soulevée par lord Balfour, apparaissait comme une manœuvre oblique, dirigée par le *Foreign Office* contre Washington, via Paris. A la veille de la Conférence de Londres, le synchronisme est significatif. Puisque l'Europe, le monde entier, harassés par les difficultés de la paix, aspirent à un règlement d'ensemble du problème des réparations, — pensait le gouvernement britannique — l'occasion se présente pour lui de poser ses conditions. Que les États-Unis annulent leur dette sur l'Angleterre, et l'Angleterre se montrera conciliante à son tour. Elle annulera sa créance française et sa créance allemande. La France, délivrée d'une part d'un souci fort pesant pour elle, devenant seule créancière de l'Allemagne d'autre part, sera moins exigeante quant au paiement de ses réparations. Tout se conditionne et tout s'enchaîne. Le sort de la pacification définitive de l'Europe se trouve donc à Washington. Si Washington refuse de comprendre, l'Europe, demain, retombera dans des difficultés plus graves encore qu'hier. Mais si Washington se prête à cet arrangement, la paix générale en profitera.

La livre sterling aussi.

Car voici précisément le point faible. Les États-Unis ne s'y trompent pas. La note Balfour plaide pour la livre plus encore que pour la paix. Or, le sort de la livre n'émeut pas l'Amérique. Le temps n'a pas tout à fait éteint la vieille rivalité qui séparait la mère anglaise de son enfant prodigue. L'Amérique interprète la suggestion anglaise comme une pression faite sur le Congrès pour

obtenir un règlement avantageux aux intérêts anglais, sous le prétexte habile d'apporter une solution aux maux qui accablent l'Europe. A tort ou à raison, Washington fait la sourde oreille. C'est en vain que Paris emploierait ses bons offices. L'opinion américaine estime qu'il n'y a rien de comparable entre la situation de l'Empire britannique et celle de la France. Elle entend que les États-Unis restent libres de conclure avec chacun de leurs débiteurs des arrangements distincts.

Dès lors, la note Balfour ayant manqué son effet, pèse de tout son poids sur la Conférence de Londres. C'est qu'un fait nouveau a surgi. Singulièrement grave. La France sait désormais que l'Angleterre exigera d'elle le règlement de sa créance. Raison de plus alors pour qu'elle soit sûre d'obtenir de l'Allemagne tout ce que l'Allemagne lui doit. Or, l'Allemagne se dérobe. Elle camoufle sa richesse en misère. Elle organise sa faillite. La France demande des sanctions et des gages. L'Angleterre refuse d'appuyer ces conditions. Devant l'intransigeance de M. Lloyd George, M. Poincaré ne cède pas. La Conférence suspend ses travaux, s'ajourne. Le désaccord franco-anglais est officiel. Une phase nouvelle s'ouvre dans l'histoire d'après-guerre.

Ainsi, deux événements qui se contrarient coïncident malheureusement pour nous. D'une part, la réclamation financière britannique; d'autre part, la carence déterminée de l'Allemagne, qu'encourage l'appui officieux du cabinet de Londres. La France est prise entre ces deux étaux. Elle s'en inquiète. Ne s'inquiéterait-on pas à moins? Désormais, la politique qu'elle poursuit va chercher à se libérer des emprises qui la gênent. Elle tendra vers l'action directe. On peut dire que l'occupation de la Ruhr est sortie de la Conférence du 7 août 1922. Le comte Balfour et M. Lloyd George en sont — quoi qu'ils en pensent — les parrains véritables. Les grandes décisions ont souvent des causes qui passent inaperçues. Il n'est

point paradoxal de penser que l'entrée des Français à Essen est une conséquence indirecte de la sourde lutte qui s'est déroulée depuis l'armistice entre la livre et le dollar et qui a atteint le 3 août 1922 son point culminant.

* * *

La question des dettes interalliées traversa une nouvelle période de silence. Elle fut évoquée par M. Bonar Law à la Conférence de Paris de janvier 1923, mais d'une manière toute scolastique. Une qualité — mais une qualité essentielle — manquait, en effet, à ce plan dont on fait volontiers grand cas aujourd'hui ; c'est d'avoir eu la moindre chance d'être accepté par l'Allemagne.

Le 11 août 1923, le marquis Curzon, dans l'annexe à la note qu'il faisait parvenir au quai d'Orsay, reprenait, en les précisant, les arguments de lord Balfour.

M. Poincaré, le 20 août 1923, répondait au ministre des Affaires étrangères britannique. Il se montrait d'accord avec lui sur les points essentiels de la question des dettes interalliées, discutant seulement certaines interprétations spécieuses. Il terminait par cette assurance :

« La France n'a jamais répudié ses dettes et ne les répudiera pas, mais elle est convaincue qu'aucun gouvernement britannique n'exercera jamais sur un pays allié la pression que le cabinet de Londres ne croit pas possible d'exercer aujourd'hui sur les anciens ennemis de l'Angleterre et de la France. Nous ne pouvons donc que répéter que nous ne serons en mesure de rembourser notre dette à l'Angleterre, ou même de lui en payer les intérêts, que lorsque les paiements de l'Allemagne nous auront mis à même d'achever la réparation des dommages causés sur notre sol par l'invasion et par les combats. »

Ainsi le point de vue français reste immuable. En vain chercherait-on une variante dans le langage qu'ont tenu

nos divers gouvernements en ce qui concerne les dettes de la France.

Certes, la France considère que ces dettes, contractées dans des circonstances exceptionnelles et en vue d'un intérêt commun, destinées à faire face à l'équipement et au ravitaillement d'armées qui combattaient pour la même cause, ne peuvent être comparées, en nombre et en justice, à la dette des réparations allemandes. Mais cette réserve faite elle affirme qu'elle n'a jamais songé à en contester la légitimité.

Si la France n'a pas suggéré, au moment des emprunts, que le remboursement dépendait des recouvrements à faire sur l'Allemagne, c'est parce qu'à cette époque, les Alliés envisageaient tous une mise en commun de leurs efforts et travaillaient avec la même ardeur à la victoire commune ; et, à la fin de la guerre, les chiffres indiqués pour les réparations, soit par le traité de Versailles lui-même (minimum de 100 milliards de marks garanti par des bons), soit par l'état de paiement de Londres, auraient permis à la France de rembourser sans difficulté à l'Angleterre la totalité de sa dette.

Que l'Allemagne paye et la France remboursera aussitôt. La grande affaire, c'est donc toujours de faire payer l'Allemagne. Car il serait odieux et inimaginable que, par suite de renonciations unilatérales, une heure pût venir où la France aurait à payer davantage à ses alliés de guerre qu'elle ne pourrait obtenir, couverte de ruines et de tombeaux, de ses adversaires vaincus.

* * *

C'est donc devant cette situation, dont le principal mérite est la netteté, que M. Herriot s'est trouvé lorsque, prenant le pouvoir dans les circonstances que l'on sait, il s'est rendu à Chequers pour jeter les grandes lignes du débat décisif qui devait s'ouvrir à Londres. Liée, comme

elle l'avait toujours été, à la question des réparations, celle des dettes devait tout naturellement trouver sa place dans les préoccupations du chef de la Délégation française. Disons même plus. Le sort de la créance anglaise devenait même le point central de la négociation. Il était clair, en effet, que nous allions à Londres pour liquider l'affaire de la Ruhr. L'Angleterre tenait essentiellement à nous voir quitter le bassin industriel Westphalo-rhénan, tant nous y disposions d'avantages et de puissants atouts. Ces avantages et ces atouts, allions-nous nous en dessaisir sans compensations? Évidemment pas. L'annulation de la créance anglaise pouvait être l'une de ces compensations. Puisque les Alliés avaient décidé de ne pas verser ces comptes spéciaux aux profits et pertes de la guerre; puisque le gouvernement anglais s'était servi de sa créance pour tenter une manœuvre à Washington; puisque cette même créance avait fait échouer la Conférence de Londres d'août 1922, la France était justifiée à se servir à son tour des mêmes méthodes. C'était là l'occasion toute naturelle pour elle de s'exercer à ce « fair play » dont les Britanniques apprécient tant l'usage.

Mais le président du Conseil français ne l'entendit pas ainsi. Le désir qu'il avait de tomber d'accord, sur les divers points qui restaient à débattre, avec son grand ami M. Ramsay Mac Donald, lui fit choisir une autre tactique. Peut-être, d'ailleurs, le mot « choisir » est-il impropre; et le génie particulier de M. Herriot consiste-t-il à se laisser conduire par ses sentiments naturels plutôt que de procéder par calcul.

Quoi qu'il en soit, il ne semble pas que le problème des dettes ait été traité ni à Chequers, ni à Londres (1). M. Her-

(1) Cet article était écrit avant la publication dans *l'Éclair* du memorandum de Chequers, publication qui vérifie d'une façon véritablement pénible les informations officieuses qui couraient sur la manière avec laquelle M. Herriot avait défendu, dans ses conversations avec M. Mac Donald, les intérêts primordiaux de la France. Précisément en ce qui concerne la question centrale des dettes inter-

riot n'a pas cherché à lier la question capitale de la créance anglaise à celle des réparations ; il ne s'est pas appliqué à obtenir des engagements, voire même des indications rassurantes, en échange des concessions qu'il consentait. Les tentatives tardives qu'il a pu faire se sont heurtées à une fin de non-recevoir. Et dans l'intérêt général des négociations qu'il conduisait, le président du Conseil français n'a pas cru devoir insister. Ainsi la situation financière franco-allemande est-elle sortie de la conférence de Londres fortement hypothéquée ; la situation financière franco-anglaise en est sortie intacte.

Aujourd'hui, il semble que l'Angleterre s'en tienne aux indications formulées par la note Curzon du 11 août 1923. Ces indications limitaient la demande globale de la Grande-Bretagne contre ses alliés débiteurs et l'Allemagne à la fois, au montant nécessaire pour couvrir la dette anglaise envers le gouvernement des États-Unis, dette qui, récemment consolidée, pouvait être évaluée, sur la base de 5 pour 100, à une somme de 14 milliards 200 millions de marks-or. Si donc l'on chiffre à 50 milliards de marks-or, par exemple, la dette allemande, l'Angleterre ayant droit à 22 pour 100 de cette somme, — soit 11 milliards, — la demande de l'Angleterre se limiterait à 3 milliards 200 millions de marks-or. L'Angleterre se retournerait alors vers ses différents débiteurs pour les inviter à lui fournir cette somme. Or, la France vient en tête de ces débiteurs. Mais peut-on chiffrer à 50 milliards de marks-or la dette allemande, telle que le plan Dawes l'a aménagée ? Sur quelles bases certaines ce système peut-il être fondé ? Car tout se tient. Et cette simple interrogation illustre la vérité que la France

alliées, on ne peut se défendre d'une réelle émotion en voyant l'incroyable légèreté avec laquelle, du côté français, ce problème a été disjoint de la négociation générale ; évoqué à la dernière minute, avec le seul souci des répercussions qu'il pourrait avoir sur le Parlement ; abandonné, enfin, à peine posé.

n'a cessé de proclamer et que l'examen des faits vérifie : la question des réparations et celle des dettes sont pratiquement inséparables.

Nous croyons que c'est en se pénétrant de cette vérité, en la dégageant des polémiques inutiles et en la préservant de détestables coups d'épingle, que la solution pratique du problème doit être latéralement recherchée. Nous savons trop quels sont les sentiments amicaux du gouvernement britannique, quel est son goût pour la réalité et pour la synthèse ; nous sommes également trop conscients de nos devoirs et de nos responsabilités pour ne pas être convaincus que le règlement des comptes de guerre franco-anglais sera, pour la France et pour l'Angleterre, une occasion d'affirmer leur entente.

WLADIMIR D'ORMESSON

ÉCHEC ET MAT

(Suite)

III

Deux ans s'étaient écoulés depuis la nuit de Fontaine-Cléry. Nous étions encore au printemps, et vers dix-sept heures, au moment que le soleil s'enfonce dans la brume qui noie l'horizon de Paris.

Je me trouvais place Émile-Goudeau, dans une petite maison entourée d'un jardinet, une petite vieille maison campagnarde de l'ancien village de Montmartre, haute d'un étage, avec un vieux crépi déteint, mais en bon état ; par l'une de ses fenêtres, au premier, je contemplais au-dessous de moi le lac noir parsemé de sombres balises qu'est Paris, à cette heure confuse.

Je ressassais des souvenirs qui m'imprégnaient encore d'une tiède volupté.

Je n'étais plus chaste. Nous avions épuisé avec lenteur, avec patience toutes les ardeurs que la force et la jeunesse peuvent allumer dans les veines les plus riches. Nous avions appris à connaître tout ce que peut recéler de plaisir un amour passionné.

Et je savais maintenant qu'au fond de l'amour le plus passionné, il y a la soif d'une union plus complète que celle qui mêle deux plaisirs. Il y avait l'impitoyable désir de souder deux destinées.

Mais les nôtres étaient jusqu'alors séparées.

J'avais dit mille fois :

— Fuyons !

Mais mille fois ses yeux de religieuse, retrouvés après ces heures ardentes, m'avaient dompté :

— Non, notre vie ne nous appartient pas...

Et toujours, comme un remords ou une volupté, cette phrase :

— Nos âmes seules nous appartenaien^t, et nous les avons perdues par amour, absolument, définitivement perdues.

A remâcher ces paroles blasphématoires, nous trouvions ensuite plus de goût à nous reprendre.

Mais ni nos corps insatiables, ni nos âmes vouées au châ^timent, n'empêchaient cette protestation de notre conscience :

— Vous ne vous appartenez pas.

— Ne sais-tu pas, m'avait elle souvent répété avec cette autorité magnétique qui toujours me domina, que celle qui s'enfuirait avec toi, ou qui, après un odieux divorce, prendrait la place de Blanche, ne serait plus cette Pauline de Lestang qu'aujourd'hui tu adores. Ne comprends-tu pas que la vie, elle, ne veut pas de notre amour qui la nargue, et que si nous tentions de la contraindre à l'accepter, elle s'en vengerait cruellement en détruisant notre amour même?...

Et pressant ses flancs si beaux, si purs :

— La vie, Jean, veut de toutes ses forces ma maternité, et notre amour l'exècre. La vie — ou si tu préfères, la logique du monde — me veut honnête et pure ; ou bien elle ferait de moi une étrangère à moi-même, que ton amour, quoi qu'il sache être sacrilège, renierait.

J'obéissais, mais demeurais dans l'angoisse, parce que je restais soumis à ce désir profond d'une union plus complète, qui pût dominer tout notre avenir.

Je me répétais ainsi notre cantique dans l'air du soir, attendant que l'ombre plus épaisse permît à celle qui allait me rejoindre d'entrer par la petite porte du jardin,

comme chaque fois, car elle ne pénétrait jamais ici en plein jour. Je vis enfin son ombre glisser à travers la placette ; elle sonna ; notre servante ouvrit en silence la porte du jardinet et Pauline entra.

Quand elle fut dans mes bras, elle me dit :

— J'ai une grave nouvelle à vous apprendre, mon ami. Voycottes est nommé attaché d'ambassade à Tokio !

Certes ! le départ de Voycottes me peinait : on ne trouve pas tous les jours sur son chemin un si beau type d'ami. Je peux bien dire qu'en deux ans ce bon Guy n'avait pas pris un seul vrai plaisir sans m'en donner plus que ma part.

Je savais qu'il s'était mis en tête d'avoir une situation, « qui lui fit honneur », m'avait-il dit quelquefois, sans s'expliquer. Il avait donc redemandé du service au ministère des Affaires étrangères, dont il avait passé le concours d'entrée avec succès à la fin de la guerre. Mais ni lui sans doute, ni moi ne pensions qu'une si prompte satisfaction serait donnée à sa demande et surtout qu'il serait expédié aux antipodes, dans le pays au demeurant le plus enchanteur pour une imagination comme la sienne, laquelle était férue de daïmios, de samouraïs, de jardins-miniatures ; et puis, tout le monde sait que les Nippons sont des cavaliers excellents.

— Au fond, il doit être enchanté, répondis-je.

— Vous n'y êtes pas, fit-elle très douce, mais très grave. Il s'agit de moi...

Je regardai les deux fleurs de ses yeux, jamais fanées, toujours aussi belles, depuis deux ans que mon désir les caressait.

— De vous ?

— Voycottes restera trois ans là-bas. Il faut que nous soyons mariés avant ce départ.

Je ne comprenais pas. Elle ne me perdait pas du regard ; comme toujours, quoi qu'elle eût résolu, sa volonté m'enchaînait déjà.

— Que voulez-vous dire? repris-je, hébété.

— C'est dans deux mois, dans un mois, c'est bientôt.

Je ne comprenais pas du tout. Ses paroles ne provoquaient en moi que de l'ahurissement, non de l'émotion. Et puis, je tenais entre mes bras ce corps, demeuré comme vierge, malgré la possession. Oh! qu'elle avait raison et que c'était bien Pauline de Lestang que j'idolâtrais...

— Nous ne nous reverrons plus, affirma-t-elle. Mais je demeurerai toujours tienne, cependant.

— Nous ne nous verrons plus? répétais-je incrédule.

— Je demeurerai toujours tienne.

De tout ce soir de printemps en agonie dans la brume, elle n'en voulut dire davantage.

* * *

Blanche allaitait son deuxième bébé. Elle était devenue une maman, rien qu'une maman; on ne la voyait guère plus que penchée sur les deux berceaux où reposaient Émilie, l'aînée, et Paul, le cadet, ce poupon robuste qui promettait déjà un homme dans mon style à l'avenir de ma race.

Parfois je le prenais dans mes bras, pénétré d'une extrême tendresse pour cette boule rose où il me semblait que Pauline, sa marraine, avait insufflé quelque chose d'elle. Je m'abandonnais même au vague espoir, à l'idée folle que ce poupon, né de Blanche, ressemblerait à Pauline.

Et comme un jour, je lui confiais cette chimère :

— Jamais, répliqua-t-elle, je n'aurais voulu avoir d'enfant de notre amour; ne sens-tu pas que c'eût été le profaner, notre amour?

Elle était devenue farouche.

Ma perversité obstinée avait encore savouré cette révolte. Mais au fond de moi, tout de même, lorsque je

rentrais dans cet intérieur où Blanche, si parfaitement mère, se révélait aussi l'épouse idéale, mon goût du péché s'abolissait et une soif, une véritable soif de pureté brûlait ma gorge.

Je ne prenais pas certes mon amour en horreur, car j'étais trop devenu l'esclave de ma dépravation pour qu'il me fût devenu possible de le maudire ; je souhaitais seulement, sans la moindre logique, désaltérer mon cœur à des sources plus pures. Quelles sources ?

Un enfant de Pauline ! Oui. Voilà le désir qui s'élançait de moi et me rendait fou, à certaines heures, au point que je m'obstinais à chercher dans le visage encore peu individualisé de Paul les traits de celle qui m'avait arraché à moi-même.

Je l'idolâtrais en vérité, avec tout ce que ce mot païen contient d'emportement, de mépris des lois éternelles. Et j'idolâtrais davantage la vierge qui avait triomphé de ma pudeur farouche, celle qui, la première fois que nous nous étions vus, m'avait crié :

— N'avez-vous pas honte ?

Rentré chez moi, après la scène que je viens de raconter, je demeurais en quelque sorte dans l'état d'un homme qui, après une anesthésie prolongée sous le chloroforme, revient à la conscience avec de terribles nausées.

Ces nausées caractérisaient bien l'état de déficience de mon âme mise en présence de cette écœurante réalité : le mariage prochain de Pauline avec Guy.

Non point que ce mariage eût de quoi me surprendre, puisque de tout temps Voycottes m'était apparu comme le fiancé de Pauline ; mais je crois qu'il tenait dans mon esprit le rôle d'un fiancé-fantôme, rôle qui s'harmonisait avec la vision réaliste que j'avais de Pauline, demeurée pour moi, malgré tout, Mlle de Lestang.

Ce mariage donc, sur le point de devenir à son tour une réalité, bouleversait toutes mes idées ; c'était une

transformation, que dis-je, une mort de Mlle de Lestang, contre quoi ma passion se révoltait. Mais ce n'était encore qu'une révolte sans conséquences, dépourvue de toute idée précise sur ce qui s'ensuivrait ; ce n'était que le sursaut de l'être qui ne veut pas mourir, qui se débat devant la mort inéluctable, fin de toutes ses joies.

Je trouvai Blanche en train de guetter mon retour, à cause d'une petite surprise qu'elle voulait me faire : une robe de soie pervenche, délicieusement brodée, le tout confectionné par elle, parce qu'elle savait que j'en avais du plaisir.

Je ne vis rien de ce qu'elle me montrait ; son doux sourire de triomphe se fondit, se décomposa ; son visage ne manifesta plus que le triste accablement des jours où je demeurais pour elle un impénétrable et dédaigneux mystère.

Pauvre chère Blanche, dont le dévouement m'apparaissait en quelque sorte comme un phénomène naturel qui n'éveillait chez moi aucun remords ! Parce que je me disais environ chaque jour : « Tâchons de ne pas faire de peine à cette petite, » je croyais vraiment être quitte envers elle.

Non, aucun remords. Parfois même je ressentais une pointe de dépit contre sa sérénité, alors que j'étais si troublé par les contradictions inévitables de ma double vie. Dans ces moments-là, je me montrais injuste même à l'égard de sa beauté physique, car je la trouvais insignifiante, voire laide ; il m'eût suffi cependant d'ouvrir les yeux pour apercevoir les hommages mérités qu'elle recevait, sans jamais y répondre, fût-ce par un mouvement des cils, tant son cœur et ses sens m'appartenaient ; elle s'éprenait de moi chaque jour davantage, à cause de mes attentions multiples, et, disons-le, du parfait sang-froid que je conservais, même dans les moments qui en comportaient le moins, et que je n'eusse pas conservé à coup sûr si j'avais été aussi épris qu'elle.

A cause de quoi grand'mère triomphait comme un artificier qui a la joie de voir que pas une de ses fusées ne rate. Était-elle heureuse, cette chère amie, toujours entiers dans notre ménage, me rendant ainsi, sans le savoir, l'immense service de m'épargner bien des tête-à-tête languissants avec ma femme ! En sorte que, un peu grâce à cette chère grand'mère, je tenais plus aisément ce rôle de mari parfait, que ma prudence, ma perversion, et aussi ma bonté naturelle et l'amitié que j'avais pour ma femme, me forçaient à tenir.

J'étais sûr, en effet, de mon amitié pour Blanche. Comment n'en aurais-je pas eu ? Mon égoïsme avait-il quoi que ce fût à lui reprocher ? Aussi, ce jour-là, devant ce visage tout à coup défait, je me ressaisis, et je vis enfin cette robe dont elle s'était parée afin de me faire fête.

Deux compliments et un baiser d'ami rendirent à ce visage la plénitude de son bonheur.

Toutefois, pendant le repas, sous le pincement de l'angoisse intime, je ne pus m'empêcher de demander :

— Pauline est-elle venue aujourd'hui ?

— Non, mais j'ai vu Voycottes. J'oubliais de vous dire : il est nommé à la légation de Tokio. Voilà leur mariage remis à trois ans.

— Vous raisonnez, Blanche, avec votre amitié. Pauline se mariera tout de suite et ira passer ces trois ans au Japon.

— Serait-ce possible ?

— Pauline, ma chère aimée, n'entre pas dans le mariage par la même porte que nous. Je dirais que c'est un mariage de raison, si Voycottes n'était son cousin et son camarade de toujours. C'est certainement un mariage dépourvu de passion. Pauline n'a d'yeux que pour son devoir ; elle entre dans l'hymen comme au couvent. Elle sera une mère et une femme parfaites, et Voycottes, avec la nature que nous lui connaissons, sera le plus heureux des maris.

Je me parlais à moi-même, pour me convaincre moi-même.

— Et Pauline? interrogea Blanche, toujours suspendue à mes lèvres.

— Une femme...

J'hésitai; ce fut elle qui continua :

— Elle sera une femme heureuse aussi; une grande dame, qui saura tenir admirablement son rôle. Je vois très bien son avenir : il sera beau comme un beau fleuve. Et soyez sûr, tenez, qu'elle finira par ressembler à grand-mère, fée toujours bienfaisante, privée de toute malice, heureuse du bonheur des autres.

J'éprouvais l'impérieux besoin d'arrêter ce flot innocent d'erreurs.

— A coup sûr, à coup sûr... Donc vous perdrez bientôt cette femme de devoir, Blanche; la comtesse de Voycottes partira pour Tokio par devoir, une personne charitable comme elle ne pouvant faire attendre trois ans ce bon Guy, ni raisonnablement compter sur une problématique mutation.

Blanche resta rêveuse, et par un petit tic, d'ailleurs charmant, qu'elle a aux minutes de réflexion, elle promena un doigt souple et caressant autour de son beau cou nu.

— Vous avez raison, Jean, dit-elle enfin, en levant sur moi ses yeux enamourés.

Nous achevions le dessert, lorsque quelqu'un sonna. La porte s'ouvrit et grand-mère entra sans façon.

Elle aimait ce genre de surprise qui lui donnait l'occasion de jouir mieux de sa réussite. Aussitôt, elle prenait possession de moi, puis de Blanche, mais à titre accessoire. Et par ses coups d'œil, elle semblait entretenir entre nous deux une conversation plus intime que nos propos souvent anodins ne le laissaient supposer.

— Mes amis, dit-elle, en croquant un petit gâteau, car la table était encore servie, j'ai une grande nouvelle à vous apprendre.

En même temps elle me guigna d'un de ses regards en coulisse, brillant et rapide comme un déclic d'instantané :

— Pauline de Lestang va se marier !

— Ah !

Ce fut tout. Blanche semblait dire : « Je m'en doutais. » Mon visage, plus catégorique, devait avouer : « Je le savais. »

— Tu le savais ? interrogea sèchement grand'mère.

Le sportsman cinglé se réveilla. La partie continuait entre elle et moi depuis deux ans. Du ton le plus naturel, je répondis :

— Figurez-vous, grand'mère, que nous en parlions avec Blanche à la minute même. Voycottes est venu et lui a dit...

— Ah ! fit assez sèchement grand'mère à son tour.

Le set finissait à mon avantage, une fois encore.

*
*
*

Voycottes était dans ma chambre pendant que je mettais avec soin ma cravate. Par-dessus mon épaule, dans la glace, j'apercevais sa figure ronde, épanouie, toute heureuse.

— Oui, mon cher, je suis un homme horriblement veinard, disait-il. Une seule chose me manque, une seule : c'est de vous voir là-bas avec nous. Mais vous y viendrez, vous y viendrez, Jean, ne serait-ce que pour quelques mois.

— Vous oubliez, mon cher Guy, que je suis auditeur de première classe au Conseil d'état...

— Voyons, en service extraordinaire...

Il me regardait d'un petit œil légèrement humide.

— Vous êtes délicieux, Guy, répondis-je en me retournant. Je reste ici et je vous écrirai : je vous écrirai ce que nous aurions fait ensemble si vous n'étiez pas parti. Est-ce entendu ?

Il se recueillit ; cette attitude si rare chez lui me sembla, je ne sais pourquoi, un peu ridicule :

— Savez-vous que je ne suis pas digne d'elle, mon cher Jean? fit-il enfin. Car, moi, j'ai eu des tas d'aventures.

Pauvre et bon garçon ! Il appelait « des tas d'aventures » ses liaisons anodines, dépourvues de l'ombre d'une perversité, et de tout abus de quelque sorte que ce fût. En vérité ses futiles liaisons avaient tenu bien peu de place dans sa vie et dans son cœur. Je le pris en pitié, en dédain même ; la pureté de sa vie m'apparaissait par trop niaise, à moi qui, depuis deux ans, avais pris l'habitude de me considérer comme un surhomme, parce que, Pauline et moi, nous nous étions délibérément élevés au-dessus de toute morale humaine.

Je n'étais pas jaloux de Voycottes. Je savais très bien qu'il ne toucherait jamais à Mlle de Lestang, à celle que j'étais seul à connaître, à la seule vraie, à la seule divine. Voycottes ressemblait pour moi à ces domestiques fidèles auxquels on laisse voir impunément sa maîtresse en déshabillé, convaincu qu'un domestique ne voit pas avec des yeux d'homme la maîtresse de son patron.

Je n'en voulais pas davantage à Voycottes de mettre un terme aux rendez-vous de la place Émile-Goudeau où j'avais connu le plus grand bonheur qui pût m'advenir. Je savais que Voycottes n'était qu'un instrument. Une seule volonté comptait, celle de Pauline, laquelle avait décidé de quitter en pleines délices notre paradis, afin qu'il restât toujours le paradis dans notre souvenir.

Que de fois, au milieu des soirs où rayonnait sa beauté blonde, dans la pose alanguie qu'elle affectionnait, couchée sur le côté, une jambe repliée, l'autre allongée, les muscles au repos, tandis que ses deux bras se liaient au-dessus de sa tête, elle m'avait préparé à ce brusque départ !

— Un jour, me disait-elle, les yeux humides d'une voluptueuse douleur, je ne reviendrai plus. Il n'y aura

ni rupture, ni adieu. Non, mon dieu idolâtré, pas de ces vilaines choses qui sonnent un glas, car notre amour ne doit pas mourir. Malgré tout, il faut qu'il subsiste intact ; pour cela, nous devons ignorer toujours ce qu'est le goût d'un dernier baiser.

Je savais maintenant que bientôt je ne la reverrais plus. Et il me faudrait alors tenir une autre promesse, si dure celle-là, qu'à sa seule pensée le dieu qu'elle avait fait de moi se sentait redevenir un homme :

— Et toi, m'avait-elle fait promettre en ces jours de plénitude, tu ne reviendras plus dans cette maison, afin que mon départ ne soit pas pour toi une agonie. Tu ne la reverras plus, cette maison ; tu oublieras même le chemin qui y mène. Je ne veux pas que tu gardes un cimetière où venir pleurer. Notre amour ne descendra pas au tombeau.

Je ne répondais rien ; j'écoutais ; j'admirais la forme parfaite de ce corps éternellement vierge qui allait glisser d'entre mes bras.

Ce n'étaient plus alors mes sens, mais mon âme seule qui savourait encore lentement la volupté de notre péché, de ces regrets anticipés, de cette extasiante présence qui, un jour, s'évaporerait...

— Vos aventures, Guy, répondis-je en passant mon veston, sont celles d'un honnête garçon. Mlle de Lestang les connaîtrait qu'elle vous absoudrait tout de suite.

— Parce qu'elle est bonne, fit-il, la voix grosse d'émoi. Bonne ! Ce qualificatif, accolé à Pauline, quel contresens ! Il n'y avait pas plus de bonté en Pauline, en la Pauline que j'aimais, qu'il n'y avait en elle de sagesse ou de piété. Appliqués à elle, ces mots restaient privés de sens.

— Ah ! reprit-il, soudain distrait, avec un homme bien pris comme vous, les tailleurs n'ont aucun mérite.

Et il regardait avec ravissement ma silhouette enfin toute vêtue.

— Savez-vous ce que j'admire le plus chez vous, Jean? poursuivit-il, en posant une main caressante sur mon épaule. Le savez-vous?

— Que je sois un champion de hockey.

— Blague à part, mon cher Jean, ce que j'admire le plus en vous, c'est votre fidélité conjugale, c'est votre chasteté. Un homme comme vous, je le sais, n'aurait qu'à tendre la main.

— N'exagérez pas, Guy, je ne suis pas tenté...

Il me regarda avec une charmante pureté :

— Il y a cependant des femmes bien jolies.

— Moins que la mienne, répliquai-je.

Il leva les bras ; il faisait camarade ; il se rendait.

— Allons ! fis-je, descendons au Bois.

Et bientôt, sur son cheval aux boyaux sonores, il ne songeait plus, ce cher ami, qu'au plaisir de galoper à mon côté dans la légère brume matinale.

* * *

Je m'acheminai par la rue Ravignan vers notre maison.

C'était le mardi, notre mardi (une fois la semaine, pas plus). Les autres jours, la maison restait close ; la maison ne vivait pas.

Mme Levernier, qui la tenait à notre disposition, qui l'avait louée et meublée avec notre argent, mais à son nom, faisait notre ménage, préparait toute chose avec une discrétion remarquable. Mme Levernier, veuve de trente-cinq ans, très honnête, assez jolie, avait été découverte par Pauline, à la faveur sans doute de ses entreprises charitables. Elle ne venait là que pour notre mardi ; le reste du temps, la maison restait close hermétiquement, parce qu'elle ne devait vivre que le jour où nous y venions.

Mme Levernier ne connaissait ni nos noms, ni rien de

notre situation, et ne paraissait pas s'en soucier, car il restait entendu que son ignorance garantissait sa place bien gagée. Pas une fois, elle ne nous avait manqué. On eût dit d'une de ces veuves dont parle saint Jérôme, attentives au culte de Dieu, indifférentes aux soins du monde. Elle ne levait même pas les yeux sur nous. Je me suis demandé souvent si tant de silence et de discrétion ne venaient pas d'un pieux respect pour l'étrange mystère de notre amour.

Il avait été toujours entendu qu'un mot, un seul, de Pauline ou de moi, romprait nos rapports avec Mme Levernier, qui pourrait aussitôt disposer du mobilier, de nos effets, fermer la porte à double tour, nous en interdire l'entrée, afin que, du jour au lendemain, selon le désir de Pauline, tout s'évanouît, disparût comme emporté par le vent.

Donc, je montais la rue, regardant vers le Sacré-Cœur, implorant, ainsi qu'il m'arrivait parfois, la pitié de Dieu, moi le maudit ; mais, jusque dans sa révolte, Lucifer ne se souvient-il pas que Dieu est, par essence même, invincible ?

J'appuyai sur le bouton de la sonnette, avec le trac qui préluait habituellement à mon émoi. Contrairement à l'habitude, Mme Levernier ne vint pas ouvrir. Je sonnai à nouveau, plus longuement. Puis je fus pris d'un doute.

Un gamin passait, dévalant la pente à cloche-pied, en faisant sonner des billes dans ses poches :

— Dis-moi, c'est bien mardi aujourd'hui ? lui demandai-je.

Il me regardait avec une méfiance enfantine :

— Tiens ! bien sûr !

Et il cherchait à deviner qui pouvait être cet homme oublieux du calendrier.

Je retournai à la porte.

Mais cette fois elle s'ouvrit et je me trouvai soudain

en présence d'un peintre que j'avais eu l'occasion de rencontrer chez des amis. Nous l'appellerons, si vous voulez, Marc-Salluste. C'était un peintre qui avait fait jadis des paysages et des natures mortes, puis finalement des modèles pour papiers peints. A partir de ce moment, il avait commencé de manger selon son appétit ; après quoi il s'était marié avec la fille d'un épicier en gros, et il lui arrivait maintenant de peindre pour son plaisir. Il me reconnut aussitôt.

— Vous ne vous attendiez pas à me voir ici ? Nous sommes à peine installés. Vous connaissiez peut-être...

— Non, je me suis trompé de porte, bégayai-je. J'avais complètement perdu la tête.

— Entrez tout de même, fit-il aimablement. J'étais en train de poser des tentures.

— Non, merci, je n'entrerai pas... Mais comment êtes-vous ici ?

— Depuis trois jours. Une occasion, figurez-vous ; et par ce temps de crise des loyers, il ne faut pas les laisser passer. J'ai loué par l'intermédiaire d'un notaire de mes amis. J'ai un mobilier splendide pour trois fois rien ; voulez-vous le voir ?

— Non, non, non, je suis très pressé... excusez-moi.

Je prenais le large en toute hâte, car vraiment je défaillais. J'allai me laisser tomber sur un banc de la placette ; je m'affaissai comme un homme que le sommeil va foudroyer. D'un œil atone je regardais cette façade borgne qui ricanait, par sa seule fenêtre ouverte, celle de notre salle de bains.

Puis tout à coup j'éclatai en sanglots.

Je ne sais combien de temps je pleurai. Il faisait nuit, absolument nuit. A la clarté d'un bec de gaz, trois petites filles me regardaient avec curiosité, en se poussant du coude et en chuchotant. Alors je repris conscience de ce qui m'entourait ; je me levai péniblement, un peu saoul et, d'un pas trébuchant, je dévalai la pente rapide

vers la rue des Abbesses. Puis une hantise me saisit à la nuque, raidit mes jambes ; je hélai un taxi, lui jetai d'une voix rauque l'adresse du quai d'Orléans. A tout prix, ma démence avait besoin de voir Pauline. Il me fallait lui crier :

— Vous n'aviez pas prévu que j'en deviendrais fou.

Dans le vestibule, il y avait un nouveau valet qui ne me reconnut pas. Ma figure bouleversée lui déplut sans doute, car il me fit faire antichambre, ce qui ne m'était jamais arrivé. Je mordillais le bout de mes gants, je tirais obstinément les pans de mon veston. Enfin on m'introduisit et je fus reçu par Mme de Lestang :

— Mon Dieu, mon ami, qu'avez-vous ?

Je regardai Mme de Lestang avec la même stupéfaction que tout à l'heure le peintre Marc-Salluste :

— Je cherchais Voycottes, répondis-je un peu au hasard.

— Mais Voycottes dîne chez vous avec Pauline ; ne le saviez-vous pas ?

Je l'avais parfaitement oublié.

— Je venais les prendre, repris-je, car le mensonge était devenu chez moi spontané, depuis deux ans de pratique.

— Mon ami, vous avez quelque chose, s'alarmait la charitable tertiaire, en me faisant signe de m'asseoir.

— Un ennui, un simple ennui de métier ; une de ces tuiles comme il en tombe souvent dans la vie, vous savez...

— Il paraît, répondit-elle, comme si la sienne avait toujours ignoré ce qu'était un ennui. Ne vous laissez pas abattre, mon cher Jean ; vous, un homme si...

Dans une intention excellente, elle me laissa le soin d'imaginer ce que ce « si » voulait dire.

Je demeurai quelques minutes encore, parce que l'atmosphère lénifiante qui entourait Mme de Lestang me produisait l'effet d'un bain tiède. Puis je pus repartir et arriver chez moi, grâce à Dieu, un peu calmé.

Il y avait Pauline, il y avait Voycottes, il y avait Blanche. On m'attendait avec une impatience que Voycottes trompait en répétant pour la troisième fois qu'il se faisait confectionner des pyjamas en papier. Personne ne riait, pas même lui. Pauline paraissait complètement absente. Blanche était toute tendue vers mon retour.

Mon arrivée dérida ma femme et mon ami. Quant à Mlle de Lestang, selon une habitude qu'elle avait prise depuis deux ans, elle se mit à parler sur un ton d'ironie légère qui me fit l'effet, ce soir, d'une affreuse trahison.

Nous passâmes au salon. Je donnais le bras à Pauline derrière le dos de ma femme. Une seconde, je la retins. Nous nous regardâmes. Son œil me parut plus noir, sombre, douloureux, tout à coup, mais très ferme :

— J'ai tenu ma promesse. Et toi? me demanda-t-elle très bas.

Tout de suite je fus asservi :

— Je crains de devenir fou, Pauline...

Elle serrait mon poignet à le briser :

— Je ne le veux pas! ordonna-t-elle.

Et je sentis qu'il y aurait encore une volupté à lui obéir, même en cela.

* * *

Le mariage était fixé au 15 juin.

Par obéissance, uniquement par obéissance, je m'étais gardé de la folie. Mais je n'en valais guère mieux. Prétextant un travail énorme, je ne rentrais chez moi qu'au moment des repas, et encore m'advint-il d'en prendre quelques-uns au dehors.

En réalité, je passais mon temps à marcher. Le nombre de kilomètres que je fis à cette époque formerait un total invraisemblable. Je marchais n'importe où, le long des rues, depuis l'Alma jusqu'à la Villette. Parfois j'errais dans la morne banlieue au plat et banal visage. J'attei-

gnais même les champs. Quelquefois je me perdais et ne rentrais pas du tout. Alors, où que je fusse, je télégraphiais ou téléphonais de ridicules mensonges à cette pauvre Blanche.

Elle était vraiment par trop facile à tromper. Ne me suppliait-elle pas de démissionner? Certes! ce n'était pas le moment.

— Patience! Quand je serai maître des requêtes...

Elle me faisait confiance, cette chère amie, et se contentait de soupirer et de me plaindre.

Pendant mes longues courses, vous comprenez bien de quelles folies je me saoulais. Tout notre passé de deux années, je le revivais minute par minute, sans pouvoir m'imaginer que nos joies parfois délirantes ne fussent désormais qu'un souvenir; que notre bonheur surhumain se fût pulvérisé en une seconde. C'était une mort, une chose atroce.

Je n'acceptais pas. J'avais des sursauts de révolte. Cent fois par jour, j'étais sur le point de bondir vers elle. Et puis j'étais soudain immobilisé par le magnétisme de Pauline, une fois de plus vaincu, soumis; je renonçais à tout, une fois de plus, avec dévotion.

Alors, commençait un autre martyre, celui du doute. Ce mariage aurait pu être retardé. J'avais toujours su que notre amour — comme dans les contes de fées où le paradis s'entr'ouvre pour un peu de temps, et puis on revient à sa vie misérable — ne jouirait de son ciel que pendant quelques instants, qu'ensuite la vie nous reprendrait, elle et moi. Elle avait su m'en persuader, ce qui me semble la plus grande preuve de son pouvoir. Mais deux ans passent comme deux jours, dans le bonheur. Pourquoi pas un an encore?

Et je doutais; je doutais de son amour. En avait-elle deviné le prochain déclin, et dans son horreur des échéances, avait-elle voulu prévenir une lente agonie?

Si je l'avais revue seul à seule, si malgré la réserve de

son visage, j'avais pu surprendre un signe dans ses yeux expressifs rien que pour moi...

Mais elle avait bien trop de raisons de ne pas paraître, du moins lorsque j'étais là. Elle dînait très rarement à la maison; Voycottes lui-même venait beaucoup moins. Ou bien grand'mère faisait une garde vigilante, prête à surprendre sur nos visages la moindre défaillance, comme une harpie attachée à notre sort, soucieuse en ces minutes décisives de connaître si l'ancien amour était bien mort, tout à fait mort.

— Le mariage aura lieu à Tourville, me dit un jour Blanche à mon retour.

— A Tourville!

— C'est une idée de Pauline. Vous savez, lorsqu'elle était là-bas, elle y allait tous les matins entendre la messe.

La pièce se mit à tourner autour de moi; je me sentis défaillir :

— Blanche, dis-je d'une voix morte, je ne suis pas bien depuis quelque temps. Il me faudra voir le docteur.

Et libéré par ce prétexte, je m'évanouis à demi.

J'étais habitué à la bonté de Blanche, à sa sollicitude, à son dévouement. Aussi trouvai-je naturel, lorsque je revins à moi, qu'elle eût le visage bouleversé d'émotion, qu'elle m'entourât de mille tendresses, de mille soins délicats, intelligents et sûrs.

— Oui, mon Jean, nous ferons venir le docteur. Votre maudite besogne!

Et ses lèvres baisaient dévotement mes yeux encore embués.

Ma pensée s'était remise en mouvement.

— Non, certes! me dis-je, je n'assisterai pas à son mariage.

En proie à l'exaltation plus romantique, je fis même vœu d'être mort avant.

Mais alors éclata un nouveau conflit : conflit entre mon

âme désespérée et mon corps jeune, vigoureux, avide de vie. A l'idée de la mort, il regimbait; mes poumons se gonflaient voluptueusement d'air, mes narines se dilataient, mon sang circulait avec plus de force dans mes veines et affirmait sa volonté d'entretenir malgré moi la vie en mon être.

A Tourville, au château de Fontaine-Cléry, là où...!

Oh! que ce souvenir était bien vivant! Souvenir de volupté et de blasphème!

Non, je n'assisterais pas à ce mariage là-bas. Et une idée me vint, une idée de criminel qui cherche un alibi.

— J'irai voir Pernette demain.

* * *

Le docteur Pernette est mon camarade de Stan. Nous avons continué de nous voir, mais de loin en loin. Il est peu au courant de ma vie, je suis peu au courant de la sienne. C'est un garçon sérieux, arriviste, mais sûr; un homme qui aime l'argent, les honneurs et aussi son métier. Peu bavard, assez discret. Morose au demeurant, comme tous les hommes à qui la réussite a donné moins de joie que l'ambition.

Il me reçut fort gentiment, avec quelques égards, en camarade de collègue qui apporte avec lui tout un émouvant parfum d'enfance.

— Que deviens-tu, mon cher?...

— Écoute, Pernette, lui dis-je. Je viens me confesser un peu à toi. Je ne suis pas bien, mais il est inutile que tu m'examines. Ordonne-moi d'aller passer trois mois à Montreux.

Pernette me fixa de son œil pénétrant :

— Le premier médecin venu aurait pu te rendre ce service, me dit-il avec sévérité.

Ce Pernette, qui a mon âge, porte dix ans de plus que moi; mais ce n'est pas un homme de sport et tout le

monde sait que si les savants vivent en général très longtemps, ils vieillissent physiquement de très bonne heure.

— Je viens confier à l'amitié ce que je ne confierais pas à l'indifférence.

A travers ses lorgnons, Pernette m'examina avec une pointe de mauvaise humeur, ne comprenant pas que je fisse des phrases avec lui. Néanmoins, il eut l'indulgence de la camaraderie :

— Peut-être, me dit-il en examinant mes traits, la couleur de ma peau, le pincement de mes narines, es-tu plus malade que tu ne le crois toi-même. Quoi que tu en dises, puisque te voilà entre mes mains, je vais t'examiner.

Bien entendu, je laissai faire cette Éminence du savoir. Il me palpa consciencieusement.

— Bigre ! fit-il, enthousiasmé par les proportions de mon torse nu, quelle architecture !

Il me laissa me rhabiller, s'assit à son bureau et demeura pensif :

— Tu as une maladie de cœur, me dit-il enfin froidement.

Je le regardai, ironique.

— Vraiment ?

Il ne sourit pas.

— Tu as une maladie de cœur, répéta-t-il ; je t'interdis toute émotion.

— Une maladie de cœur ?

Cette fois, je me sentais perplexe.

— Tu peux me dire parfaitement ce qui en est, insista-t-il, et sans fausse honte. Te sers-tu de l'éther ou de la cocaïne ?

Je haussai les épaules.

— Quelle plaisanterie ! répliquai-je ; il n'y a pas d'homme plus sobre que moi.

— Eh bien ! reprit-il avec la même objectivité, si tu n'as pas usé de stupéfiants, tu as du moins abusé des émotions

fortes ou trop prolongé certains plaisirs. Pour te parler net, tu as fait de l'hyperexcitation et tu es menacé d'atonie ou de paralysie générale.

J'étais devenu blême :

— Mais je n'ai jamais eu...

— Ignorant ! fit-il avec plus de douceur ; la P. G. n'a pas que cette cause. Tu as été bien inspiré en venant voir un homme qui est spécialisé dans les maladies de la moëlle et du cerveau. J'ai dit que tu avais une maladie de cœur, parce que ton cœur n'a plus son mécanisme normal, mais en réalité c'est ton système nerveux qui est lésé. Tu iras à Montreux, puisque tu le désires, mais à la condition de te conformer à mon ordonnance.

J'inclinai la tête. Pendant qu'il écrivait, je me répétais tout bas :

— Abus des émotions fortes !

Oui, toutes nos délices, la durée de nos délices. Mais là n'était pas l'origine de l'ébranlement nerveux qui mettait en péril tout mon organisme ; sa vraie cause, c'était ma damnation, ma révolte contre la loi, mon raidissement obstiné contre les règles posées depuis des millénaires par la vie elle-même dans notre psychologie et dans nos émois.

Et j'entrevis pour la première fois le châtiment...

* * *

Notre départ eut lieu trois jours après, sans que j'eusse revu Pauline. Mais Voycottes était à la gare, avec son sourire un peu attendri de grand gosse.

— Mon cher, me répétait-il sur le quai, tandis que nous attendions le coup de sifflet, je ne me marierai pas sans vous. Non et non. Nous retarderons le mariage de deux mois, trois mois. J'obtiens un sursis du ministère.

Il semblait qu'il se mariât uniquement pour me faire plaisir. Mais je n'écoutais pas. Une angoisse nerveuse me

poignait, et sans cesse, sous l'effet peut-être du détraquement de mon cœur, je me répétais :

— Est-ce qu'elle aussi souffre du même mal?

En vérité j'aurais éprouvé un grand bien-être à l'apprendre. Sinon, la damnation n'aurait été que pour moi seul.

Le doute, le doute qui une fois éveillé ne retrouve plus le sommeil, tourmentait mon esprit, détraquait chaque jour un peu plus la pauvre mécanique de mon cœur.

Le train ne partait pas encore. Alors je redescendis sur le quai; de long en large, nous marchions, Voycottes et moi : il m'avait pris par le bras, comme un amoureux; il me faisait jurer de lui écrire, de ne pas manquer ma promenade à cheval tous les matins :

— J'irai au Bois, et je penserai que vous trottez sur la route de Vevey, ajouta-t-il.

Enfin il me fallut remonter dans la caisse noire du wagon. Auparavant, avec timidité, il me demanda la permission de m'embrasser. Je fus tout à fait ému, non pas de ce qu'il m'embrassait, mais de ce que cet adieu semblait présager.

Le train démarra en douceur. Blanche et moi nous étions à la portière; soudain elle se pencha vivement.

— Pauline! s'exclama-t-elle.

Je me penchai aussi dans une secousse de tout l'être; et je la vis au bout du quai, droite, immobile, avec un sourire vague qui nous regardait partir.

* * *

Mon état empira rapidement. J'écrivis à Pernette sur les instances de Blanche qui surveillait de très près mon régime.

Pernette m'adressa à un spécialiste de Lausanne, homme simple comme une pièce de deux sous. Il trouva

que mon ami exagérait et que, somme toute, « il y avait de la ressource ».

— Observez un repos absolu, ordonna-t-il.

Alors je m'installai sur la terrasse de notre villa qui donnait sur le lac, dans une anse charmante, à l'ombre des tilleuls et des cytises. Parfois Blanche me faisait la lecture, ou bien lorsqu'elle voyait que sa lecture, sa conversation, sa présence m'importunaient, elle se repliait avec douceur, prétextait une course, sortait.

Parfois aussi, dans la pensée de me distraire, elle me communiquait les lettres, d'ailleurs brèves, de Pauline, lettres qui m'étaient indirectement adressées, où il était toujours question de ma santé. « Je ne doute pas, ajoutait-elle, que ton mari, qui a un si bon moral, ne réagisse contre son mal et n'en triomphe. » Et cela voulait dire également : « J'ordonne qu'il en soit ainsi. »

Mais devant ces lettres, je n'étais préoccupé que d'une chose : deviner à travers les mots, à l'écriture même dont ils étaient tracés, si elle était atteinte du même mal que moi.

J'eusse été moins détraqué, moins angoissé vraiment, si j'avais appris qu'elle aussi subissait cette même étreinte qui me paralysait, au point que lorsque, maintenant, je sortais, je devais marcher lentement, tant les mouvements saccadés de mon cœur gênaient ma respiration.

Et le jour approchait sans répit, sans merci, où Mlle de Lestang cesserait d'être Mlle de Lestang, où je resterais seul, définitivement seul avec mon mal.

Grand'mère arriva trois semaines avant l'échéance. Malgré ma fatigue, j'étais allé l'attendre à la gare. Dès qu'elle parut à la portière, son regard fondit sur mon visage comme l'aigle sur sa proie :

— Quelle mine, mon petit ! s'écria-t-elle en me serrant sur son cœur dans un mouvement d'émotion véritable.

Dès le second jour, elle écarta Blanche, m'interrogea longuement sur ce qu'avaient dit les médecins. Je n'étais

plus en état de riposter à ses attaques ; toute mon habileté disparut. Je commis quelques contradictions assez significatives ; notamment j'eus la faiblesse d'insister sur mes préoccupations de service, en voulant expliquer mon état.

Grand'mère savait bien le cas que j'avais toujours fait des préoccupations de service ; elle avait surtout assisté à trop d'agonies amoureuses, à trop d'orages au fond de trop d'yeux, pour ne pas apercevoir dans les miens quelle fièvre les rendait si brillants.

Une tempête s'apprêtait sur le lac ; des nuages plombés enveloppaient le Salève et peu à peu croulaient sur l'eau qui prit successivement des tons gris ardoise, puis noirs. Tout reflet disparut enfin à la surface du lac et ce ne fut plus qu'une masse morte sous le ciel bas qui menaçait nos têtes d'une pesante chute.

Dans mon état, j'étais très disposé à ressentir les effets de ce temps orageux, étouffé. Il n'y avait pas jusqu'à une barque, laquelle se hâtait avec une hâte maladroite vers le quai, qui ne me donnât une sensation pénible et énervante, dont mes nerfs furent également impressionnés.

Grand'mère apercevait bien cet énervement, et qu'il était favorable à l'une de ces attaques brusquées qui lui avaient si mal réussi jusque-là. Son œil, en apparence indifférent, surveillait sans cesse l'agitation de mes mains qui tripotaient avec une tremblante fébrilité les boutons de mon pyjama. Elle guettait ce baromètre, tout en égarant la conversation vers des sujets anodins. Tout à coup, sa main saisit la mienne et ses yeux éplorés me fixèrent avec une maternelle pitié :

— Mon Jean, tu ne me cacheras pas la vérité cette fois. Je sais ce qui te tue !

Affirmation lourde d'une longue et minutieuse étude, affirmation qui, à l'improviste, devait me foudroyer. Le procédé est bien connu des juges d'instruction. Mais la plupart du temps, ces messieurs sont des comédiens d'occasion, bien inférieurs à grand'mère.

Ici encore je dois rendre hommage à l'esprit sportif grâce auquel se développe en nous une capacité de résistance qui nous fait nous raidir encore, même lorsque des deux épaules nous avons déjà touché le sol.

Cet élément psychologique si important avait échappé tout à fait à grand'mère. Aussi fut-elle une fois de plus vaincue, lorsque dans un dernier sursaut, j'objectai avec force :

— Rien ne me tue, grand'mère ; je suis fatigué, voilà tout. Vous savez, ce sera une affaire de quelques mois.

Elle ne demeura pas sur cet échec. Elle savait, pour avoir interviewé déjà Pernette, que ma dépression nerveuse n'était pas affaire de simple fatigue, mais une atteinte grave dont les causes devaient être graves aussi.

Elle garda une minute le silence, pendant quoi elle dressa avec une promptitude remarquable de nouvelles batteries.

— Pauline doit passer ici avant son départ pour Tokio. Le sais-tu ?

Elle avait dit cette phrase en fixant le lac, puis elle me regarda comme par mégarde.

Cette fois, je me sentis perdu. Mon cœur s'était mis à battre avec cette saccade terrible qui, à certains jours, m'empêchait de tenir debout. Je bandai ma volonté de toutes mes forces afin de maîtriser cette faiblesse inquiétante. Mon effort fut visible.

— Tu n'es pas bien, reprit avec sollicitude grand'mère dont l'œil eut, malgré elle, un éclat de triomphe.

— C'est le temps, répondis-je la mâchoire serrée, en indiquant au large le vol mou, défaillant des mouettes.

Alors, elle me crut désarmé, donna l'assaut final :

— Non, mon petit... non... ce mariage... cet affreux amour... bégaya-t-elle avec une voix en trémolo.

Elle se jeta presque à mes genoux, saisit ma tête, l'emprisonna entre ses mains sèches :

— Mon cher enfant...
Je me débattis encore :

— Quelle idée avez-vous, grand'mère ? Vous me croyez

une constance... Vraiment c'est très drôle... très drôle. Moi à l'agonie, parce qu'une jeune fille que j'ai aimée il y a deux ou trois ans se marie?...

Je ricanais avec une sottise et une vulgarité parfaites. Grand'mère ne lâchait pas ma tête, la caressait même; elle me regardait toujours avec des yeux prêts à fondre en larmes au premier signal.

— Ne nie pas, mon petit, tu sais bien qu'à moi tu peux tout dire...

A elle? Moins qu'à personne. Présentement, je n'aimais plus grand'mère du tout. Depuis deux ans que je luttais contre elle, contre le désir que je sentais en elle de m'asservir, de me retenir sous son joug, contre cette passion maternelle d'un exclusivisme farouche qui ne voulait pour moi que d'un bonheur préparé par ses mains, qui ne pouvait tolérer qu'une autre passion me détournât d'elle, qui eût mieux aimé enfin me savoir malheureux sous son empire, que plein de joie hors de sa tutelle. Un sentiment complexe s'était formé en moi, fait de révolte, de haine, en même temps que d'attachement.

Oui, je détestais la voir et cependant je n'aurais pu me passer complètement d'elle; il demeurerait encore en grand'mère quelque chose de supérieur à mon ressentiment intime et qui m'était nécessaire.

Mais lui avouer quoi que ce fût, déposer les armes, me reconnaître vaincu, n'être plus désormais que ce qu'elle voudrait que je fusse, l'introduire dans mon amour pour qu'elle le rongeat sans cesse comme le ver dans le fruit, l'accepter en tiers chaque jour entre ma passion et moi : cela jamais!

Je me levai donc, plein d'une résolution si forte qu'elle en fut accablée.

— Je vous en prie, grand'mère, ne me tourmentez plus avec cette vieille histoire.

Son accablement dura deux secondes. Elle s'était levée aussi. Sans doute subissait-elle comme moi l'effet de l'orage,

et en outre son énervement commençait à ressembler à ce désarroi de l'artilleur qui demeure devant sa pièce avec son coffre vide. Elle se tordit les mains, sans jouer la comédie cette fois. Son teint me parut soudain coupé-rosé, ses dents légèrement jaunes, ses yeux perçants.

— Tu mens ! J'ai des preuves...

En une seconde je fus soulevé, aveuglé par une rage meurtrière qui me fit exécrer grand'mère. Je l'eusse volontiers étranglée, jetée dans le lac qui commençait à moutonner. Il n'y avait plus à reculer, à chercher un faux-fuyant, un dégagement rapide, comme dans la lutte gréco-romaine où les corps frottés d'huile s'efforcent de glisser, d'échapper à la prise. Il fallait attaquer de face, mettre l'adversaire knock out, ou bien se laisser tomber soi-même dans les cordes.

Dans ma fureur, je découvrais que grand'mère m'avait toujours aimé pour elle-même, comme les vieilles dames aiment leur chien ou leur perroquet dont elles ne supportent pas la moindre tentative de liberté, au bout de la laisse passée à leur collier.

— Oui, je l'aime et je meurs de l'aimer, et je veux mourir de l'aimer, car il n'y a qu'une femme au monde : elle ! Ah ! vous ne savez pas, vous autres !...

Et je m'affaissai, tout-à-fait ridicule, comme un pauvre pantin qui a voulu mimer un héros et tout à coup retombe au bout de sa ficelle sans vie, tas informe.

J'entendis le halètement de triomphe de cette vieille femme.

— Quelle honte ! Quelle honte ! cria-t-elle.

Sa voix n'avait plus rien de celle de grand'mère ; la rage et le sarcasme la rendaient rauque.

— T'es-tu assez joué de nous, de Blanche !...

Elle n'avait aucun souci de Blanche, ni de ma santé, je vous assure, car j'étais en proie en cette minute à une crise d'étouffement et elle ne le voyait pas.

— Quelle honte ! répétait-elle. Quelle dissimulation !

J'étouffais. J'eus l'impression qu'il était bien inutile de continuer à jouer un rôle, car certainement j'allais quitter la scène d'une seconde à l'autre. Et cependant, si grande demeurerait dans mes moëllles l'autorité de Pauline, que j'eus la force de dire, en quelque sorte sans en avoir conscience :

— Vous vous trompez, Pauline n'en a jamais rien su.

— Tu mens ! répéta-t-elle.

Vous vous rappelez : aux courses de taureaux, l'animal a reçu le coup d'espada, il est à terre, il agonise ; alors le torero se penche avec son court poignard, et, sans danger, en assassin, il enfonce le stylet dans le cervelet de la bête. C'est le coup de grâce, dit-on, pour l'empêcher de souffrir.

Ce n'est pas cette pensée pitoyable qui décida grand-mère. Elle voyait la bête à terre, grièvement blessée ; elle voulait qu'elle mourût. Alors elle s'acharna ; et dans sa colère les mots sifflaient ; son râtelier déplacé légèrement gênait sa langue, embrouillait par moment les syllabes, en même temps qu'un tremblement nerveux communiquait à ses cordes vocales le son quinteux de la vieillesse :

— Deux fois je vous ai surpris chez Blanche presque dans les bras l'un de l'autre... un jour vous étiez ensemble au thé de la rue Royale, j'étais dans votre dos ; vous ne m'avez pas vue : tu l'as tutoyée tout le temps. Enfin je sais, je sais, entends-tu, que vous vous rencontriez quelque part...

Mentait-elle, ne mentait-elle pas ? Je n'étais plus en état de m'en rendre compte.

Pendant que grand-mère vaticinait, la volonté toute-puissante de Pauline s'était emparée non seulement de mon être moral, mais de tout mon être physique, et cette volonté magnétique domptait ce corps que je n'avais pu moi-même dompter, triomphait de l'essoufflement, des battements de mon cœur.

A ce moment l'orage éclata avec une sauvage splen-

deur ; l'éclair jaillit, allumant le feu aux flancs mêmes du lac qui, semblable maintenant à une mer, bondissait en vagues tumultueuses jusque sur notre terrasse. Le tonnerre, décuplé par l'écho des monts, emplit l'espace d'un immense vacarme, domina nos voix et le bruit de la pluie qui ruisselait en lames sonores. Il fallut rentrer. Le lac disparut sous le rideau de l'ondée. On ne vit plus que son écume qui venait battre le parapet en projetant des gerbes blanchâtres dans la demi-nuit qui nous entourait, dissipée à brefs intervalles par les zébrures enflammées de la foudre. Je ne voyais les traits de grand'mère que dans ces secondes-là. Elle était laide à faire peur, les traits tordus par la souffrance ; et peut-être n'était-ce que l'acuité de cette souffrance qui l'empêchait de penser à la mienne...

— Je vous défie de prouver quoi que ce soit contre Mlle de Lestang ! m'écriai-je d'une voix qui domina le tumulte.

— Quoi ? Quoi ? Mon Dieu ! Pourquoi parlez-vous de Pauline ?

Je ne la voyais pas dans l'obscurité, mais Blanche était là, Blanche venait d'entrer. Et sa présence me fit aussitôt l'effet d'un baume, d'un calmant souverain. Je ne sais pourquoi il me parut que d'elle au moins je n'avais rien à craindre, pas même que, d'instinct elle mordit la main qui l'aurait frappée.

— Blanche, ma chérie, vous êtes là ? appelai-je plein d'espérance. Eh bien ! demandez à grand'mère ce qu'elle me disait à la minute de Pauline...

Grand'mère ne bougea pas ; je me demandai même si elle était toujours présente, lorsqu'un éclair la découvrit sur le canapé, les bras croisés, la tête basse, un peu vacillante :

— Mlle de Lestang vous a trompés l'un et l'autre, mes enfants...

Je fus stupéfait, d'une stupéfaction qui, par une réac-

tion subite, se transforma en attendrissement : cette voix était tout-à-coup vaincue, repentie, émue, vraiment émue, toute maternelle ; c'est-à-dire que pour la première fois de sa vie grand'mère s'oubliait elle-même.

Blanche ne comprenait pas :

— Trompés? trompés? répéta-t-elle, un peu affolée.

— Oui... oui... insista grand'mère, mais d'une voix que l'orage nous empêchait d'entendre. A tâtons, nous nous approchâmes de sa place ; quand nous l'eûmes rejointe, ses mains se posèrent sur nos épaules et elle poursuivit :

— Oui... Je suis sûre qu'elle ne vous a jamais aimés. Je n'en dirai pas plus. Mais j'en suis sûre, entendez-vous?

Blanche ni moi ne répondîmes, n'interrogeâmes. Confusément nous sentions, elle, que grand'mère, toujours si bonne à notre égard, ne pouvait se tromper lorsqu'elle prononçait des paroles si graves, moi, que ma vieille amie avait puisé dans sa jalousie même une perspicacité que je n'avais jamais pu avoir.

— C'est une jeune fille froide, positive, qui ne donne jamais rien d'elle-même de peur de se gaspiller, et qui exige tout des autres.

— Vous vous trompez, vous devez vous tromper, grand'mère, gémit Blanche.

— Non, non, mon enfant. Ne me demande rien. Tu n'as jamais eu d'amie, jamais... Pauline s'en va. N'y pense plus. Que t'importe ! Lui est là, ajouta-t-elle en nouant nos mains dans les siennes.

Et quelques secondes nous demeurâmes ainsi, unis tous trois. Puis soudain les bras de Blanche furent à mon cou :

— Oh ! Jean ! dit-elle. Jean !...

C'était un cri d'appel, de confiance, et, pour la première fois, sa voix me fit pleurer.

BOUZINAC-CAMBON.

(La fin prochainement.)

QUI ÉTAIT TARTUFE ET D'OU VENAIT-IL ?

Une interprétation très controversée de Lucien Guitry (Vaudeville, mars-avril 1923, théâtre Édouard VII, novembre-décembre 1924), a ramené l'attention du public sur le personnage de Tartufe, et moins, à la vérité, sur le caractère de l'hypocrite que sur sa personne même. Le grand comédien a en effet transformé l'Imposteur en une sorte de paysan à peine dégrossi, fruste d'apparence et de manières, et parlant avec l'accent lourd et chuintant de Murat ou de Saint-Flour. L'origine provinciale de Tartufe est-elle donc à ce point établie? Sommes-nous fondés à lui attribuer celle-ci plutôt que celle-là, et ayant nommément désigné la province, de préciser le milieu? Problème de très peu d'intérêt si, pour le résoudre, on s'obstine à ramener cette immense figure aux dimensions d'un portrait de contemporain et à lui découvrir tour à tour une patrie poitevine, comme à l'archevêque Hardouin de Péréfixe, toulousaine comme à l'abbé Roquette, ou ariégeoise comme à Charpy de Sainte-Croix. De tels rapprochements, à supposer qu'au point de vue critique on pût vraiment les soutenir, demeurent sans valeur générale, car ils rabaissent l'œuvre en la mettant au niveau de la plus mesquine anecdote. C'est seulement en se plaçant résolument dans le monde de fiction que Molière a créé, monde plus réel et plus vivant que la réalité elle-même, en s'y plaçant, et même en y vivant par un effort de l'imagination et du sentiment, que le lecteur

retrouvera en Tartufe ces traits d'humanité simple, presque banale, qui, le rendant toujours plus accessible aux générations qui passent, ne cessent de l'affiner et de le grandir. Or, le texte de la pièce, par ce qu'il contient et ce qu'il donne à supposer, permet fort bien de se prononcer sur l'identité de l'Imposteur. Il y faut sans doute quelque sagacité, car le trompeur, les trompés et les gens de bon sens viennent, les uns après les autres, apporter leur version, et parmi tant de divergences, d'obscurités et d'apparentes contradictions, on ne saurait sans un certain effort de réflexion discerner, au premier contact, et dans toute son ampleur, la simple et apaisante vérité.

Il y a d'abord le roman de Tartufe, dont lui-même est l'auteur, et qui paraît supérieurement bâti. C'est un bon « gentilhomme » ; il ne craint pas de prôner « son nom et sa naissance » et sans doute est-il en mesure de prouver qu'il est de vieille et authentique lignée. Possesseur de grands biens, il a été dépouillé par une famille cupide ; les coupables sont peut-être les « oncles et cousins », dont on nous assure que sa « petite ville » est peuplée. Laurent n'a pas manqué, d'ailleurs, en prenant l'air mystérieux des valets qui feignent de trahir un secret pour se faire mieux écouter, de mettre les langues en mouvement par des allusions, des hochements de tête, de vagues exclamations. Orgon y a été vite pris. Il l'avoue à Cléante :

Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence, et de ce qu'il était!...

Les hâbleries de Tartufe ont passé pour les légitimes plaintes d'un chrétien abominablement spolié, qui s'abîmait au pied des autels, dans la contemplation des « choses éternelles », tandis que d'indignes parents profitaient grassement de « ...son trop peu de soin des choses temporelles ».

Voilà le scénario. Il est construit de main de maître. Rien n'y manque. Le jeune noble mystique, charitable, désintéressé ; les traîtres qui convoitent ses biens ; l'innocent persécuté, ruiné, réduit à s'enfuir, sans appui, sans secours, sans autre ressource que son ardente piété, sur les routes du Roi, loin de sa patrie ; une poignante histoire, qui se termine par la misère, par cette « honnête misère » que supporte en silence, et avec la plus douce résignation, celui qui a

... pour le Ciel appris à tout souffrir

Il sait aussi pleurer à propos (III, 7), et donner le change aux plus méfiants. Il s'entend merveilleusement à toucher ceux dont il espère tirer quelque chose, crédit, faveur, avantage ou argent. Ses manières (médiocres à table ; — mais on les lui pardonne) ne sont pas assez grossières pour rendre invraisemblable le récit de ses infortunes ; son langage indique qu'il est fort instruit, et le Pascal des VII^e et IX^e Provinciales ne connaît certainement pas mieux que lui la terminologie et les doctrines des casuistes.

Que des apparences si brillantes éblouissent l'esprit crédule d'Orgon et de Mme Pernelle, qui peut s'en étonner ? Malgré le mystère qui environne, en dépit de ses fastueux récits, le « gueux qui, quand il vint, n'avait pas de souliers », la mère et le fils ont foi en lui. Il est « l'homme de bien qu'il faut que l'on écoute » encore qu'on ne sache, en fait, rien de lui, sinon ce qu'il raconte.

Mais ses vaniteuses déclamations, les gens raisonnables l'ont très vite senti, dissimulent une réalité très différente de celle qu'il décrit. Cléante et Dorine, Elmire et Damis, Mariane et Valère n'en sont pas dupes : ils ont flairé en Tartufe le « pied-plat », qui, comme celui dont Alceste nous parle dans le *Misanthrope*, cherche « par de sales emplois », à se « pousser dans le monde. » Derrière le chatoyant décor composé par l'hypocrite, ils aperçoi-

vent la répugnante vérité. Le « nom et la naissance », ils ne les contestent pas : mais ils soupçonnent que Tartufe en a tiré un scandaleux parti ; qu'il a édifié sur rien ou sur très peu de chose toute une flatteuse et déchirante histoire. On était alors infesté de ces « larrons de noblesse » (Harpagon s'en plaint dans *l'Avare*, V, 5) qui, ornés de quelque humble titre de province, plus ou moins accordé par courtoisie à un cadet sans fortune, parvenaient, à l'aide de documents truqués, à éblouir les bourgeois et même à inspirer confiance aux princes du sang. Le faux était alors fort à la mode, comme la « poudre de succession » et mainte autre « galanterie sentant l'échelle » (*l'Avare*, II, 1) ; la Nérine de *Pourceaugnac* sera experte à en fabriquer (*Pourceaugnac*, I, 4).

Quant aux souffrances passées que Tartuffe rappelle avec un si pieux détachement, on n'y croit pas davantage. Dorine est convaincue que les deux va-nu-pieds récemment arrivés ne sont que de bas et dangereux aventuriers, des « gueux » dont il faut se méfier.

Le spectateur peut y voir plus clair encore. Il observe d'abord que Tartuffe est depuis peu de temps dans la maison d'Orgon : car Cléante apprend comment on l'a connu et recueilli, Damis s'indigne que « le cagot de critique » vienne usurper un pouvoir tyrannique dans la maison et Mme Pernelle parle de l'installation du « dévot personnage » chez son fils comme d'un événement de fraîche date. Si le séjour de l'Imposteur chez Orgon était ancien, comment le frère d'Elmire aurait-il tout ignoré d'une histoire qui, dans la famille, ne pouvait manquer d'être célèbre?

Le public remarque aussi que le personnage vient de la province, d'une « petite ville » et qu'il en est venu à pied, en haillons, avec « son Laurent ». Ces rôdeurs de grands chemins lui déplaisent : il devine en eux des vauriens, il pense à Scapin, à Sbrigani, à Frosine, à tous

ces fripons que le théâtre de Molière a reçus d'une très vieille tradition et dont une éblouissante gaieté empêche d'apercevoir les scélératesses compliquées, les « petits commerces », comme ils disent (qui deviendront au vingtième siècle des « combines », mais dans quelle noire atmosphère de pessimisme et de tristesse !), les « gentilles », toutes habiletés merveilleuses réservées à ceux qui savent user « des petits talents » qu'ils ont reçus « du Ciel ».

Qu'est-ce à dire? Tartufe et Laurent, gibiers de haut vol, criminels à légende? Ces vers :

Et c'est un long amas d'actions toutes noires
Dont on pourrait former des volumes d'histoires,

le feraient croire en effet, et sans doute Tartufe a-t-il laissé à travers le royaume de sinistres traces de son passage. Il mériterait peut-être, s'il était pris, que quelque Sganarelle, ridicule et désespéré, vînt l'accabler de ces véhéments reproches qui servent au Don Juan de Molière de flamboyante conclusion : « Ciel offensé, lois violées, filles séduites, femmes déshonorées... tout le monde est content... » Mais bandit ordinaire, bon à rouer en place de Grève, non pas ! Tartufe est un dévoyé : sorti d'un milieu instruit, il est tombé dans la « fourberie », que nous appellerions aujourd'hui « la crapule », et il paraît s'être spécialisé successivement dans toutes les branches de cette fructueuse carrière : escroquerie, faux, captation, détournements, etc... Il semble posséder un étonnant contrôle sur lui-même : malgré le désir qui le possède et ferait délirer un caractère moins trempé, il ordonne merveilleusement ses crimes suivant un plan soigneusement prémédité et ne se permet l'aventure amoureuse que quand il est sûr de l'essentiel, sûr d'Orgon qu'il tient par la ténébreuse affaire de la cassette, sûr de l'argent par la donation, sûr de la situation sociale par le mariage avec la fille de la maison. Alors, mais

alors seulement, tant il est maître de ses nerfs et même de ses sens, il se laisse aller à murmurer à Elmire :

Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir...

Tout est gagné, à ce moment-là : les papiers du « Criminel d'État » sont en sûreté, il les vendra très cher aux Agents du Roi ; le contrat de donation, il l'a en poche ; le mariage est projeté pour le soir même. Il peut tout oser, et n'a plus rien à craindre, en tous cas, de l'homme qu'il a « mis au point de voir tout sans rien croire ».

Il est permis même de se demander si par cette méthode, cette stratégie si bien calculée, Tartufe ne se classe pas dans une catégorie d'hypocrites d'un rang plus élevé encore ; car chez lui, la simulation, facile assurément et toute naturelle, n'est pas inconsciente : il feint, mais avec une intention ; il connaît le prix de son talent et n'entend pas l'exercer sans profit. Il est clair que s'il s'est établi dans l'église que fréquente Orgon pour y faire grand étalage de sa dévotion, au point qu'il « attire les yeux de l'Assemblée entière » ce n'est point par hasard. Il sait qu'un homme riche, borné, et dont le passé est, politiquement, assez trouble, vient sans cesse en ce lieu. Habilement, il affecte de l'ignorer pendant « les grands élancements », mais comme il s'est placé « tout à côté de lui », il se rend bien compte que son manège opère d'autant mieux qu'il paraît tout spontané : aussi, à la porte, l'office fini, vient-il offrir, l'air absent et encore ébloui de la contemplation des « beautés éternelles », de l'eau bénite à son voisin de messe. Cette comédie dure quelques jours, puis Orgon se laisse prendre, héberge le faux dévot chez lui, déclarant niaisement que telle est la volonté divine : « Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer... »

Pourquoi toutes ces manœuvres qu'un mouchard moderne n'eût peut-être pas aussi bien réussies ? Pour

séduire Elmire? Ce serait beaucoup de peine pour un résultat, somme toute, insignifiant. L'homme qui a sur la conscience tant « d'actions toutes noires », s'amuse d'une passionnette de ce genre, il n'en fait pas le but de sa vie. Ses visées sont infiniment plus hautes. Au temps où Molière écrit *Tartufe*, le souvenir de la Fronde n'est vieux que d'une dizaine d'années et il est indiqué qu'Orgon y prit part. Il y prit part sans doute du côté du Roi, du moins c'est Dorine qui l'assure. La Cour, qui est parfaitement renseignée, le sait ; mais il lui reste des doutes, car elle sait aussi qu'Orgon eut des amitiés compromettantes, qu'il y resta fidèle, et qu'il reçut dans sa maison des visiteurs suspects.

Dès qu'on envisage les choses de ce point de vue, comme tout s'éclaire ! Pourquoi, dès son arrivée, Tartufe, sans prendre aucun autre souci, s'acharne-t-il à obtenir, avant toute chose, la confession d'Orgon?

J'allai droit à mon traître en faire confidence

Et son raisonnement me vint persuader

De lui donner plutôt la cassette à garder...

Naturellement ! Parce qu'il veut les documents ! Tartufe n'est venu chez Orgon que pour cela ! Il s'attendait à du mystère, à de la résistance : l'affaire se fait en un tournemain. Nanti du précieux dépôt, il songe alors à d'autres opérations. Il provoque la donation en affectant de la refuser ; il prépare le mariage : puis, émerveillé que tout aille ainsi à souhait, ayant des loisirs, il se met à tourner autour d'Elmire, « Surtout depuis un certain temps » dit Dorine ! Le sire est bien trop rusé pour avoir commencé par les bagatelles. Et alors l'histoire de Tartufe chez Orgon sort de l'obscurité. Argas, criminel d'État, frondeur dangereux sans doute, a reçu asile chez Orgon, puis s'en est enfui laissant à son ami des papiers,

Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.

La Cour recherche cette tête et cette fortune, et elle

l'aura ; nous sommes à l'époque où naît, déjà puissant et presque tout-puissant, le pouvoir personnel. Le travail de sûreté intérieure est assuré par toute une troupe d'agents grassement payés — sur la victime le plus souvent, — aptes à espionner en tous milieux, Tartufes de toutes les tailles et de toutes les couleurs, le libertin, le dévot, l'hérétique, le partisan de Monsieur, de Monsieur le Prince, de Mademoiselle, etc. Le camouflage est parfait, et, la tâche accomplie, on vient présenter son rapport au Roi. La police secrète n'a jamais été bien regardante sur la valeur morale de ses collaborateurs, celle du grand Roi sans doute moins que toute autre : peut-être même usait-elle volontiers des pires individus, que l'on pouvait, en cas de besoin, désavouer et même frapper pour d'autres crimes. Et sûrement les aptitudes extraordinaires de dissimulation et de feinte de ce Tartufe, signalé dès son arrivée à Paris, ont été appréciées par le haut personnage chargé par Sa Majesté d'enquêter sur les derniers frondeurs.

On l'a engagé, il est entré, l'âme apaisée, chez Orgon, en se disant d'abord que le service du Roi lui vaudrait certainement absolution de son lourd passé, et ensuite que, après avoir saisi et livré les documents, il pourrait, et pour son seul compte cette fois,

Par le chemin du Ciel courir à la fortune

Sans doute, à l'époque où la pièce s'élabore dans l'esprit de Molière, la lieutenance générale de police n'est-elle pas encore créée. La Reynie n'en sera le premier titulaire qu'en 1669, l'année, précisément, de la résurrection, grâce à Louis XIV, de la comédie condamnée. Mais les procédés d'information dont il se servira couramment étaient, depuis longtemps déjà, employés, surtout dans l'entourage du Roi, quand il s'agissait de quelque affaire intéressant directement le pouvoir ; si la police de La Reynie était experte, ainsi que l'écrit

Fontenelle, « à pénétrer par des souterrains dans l'intérieur des familles et à garder, tant qu'il ne lui est pas nécessaire d'en faire usage, les secrets » qu'elle a surpris, on peut raisonnablement supposer que ces pratiques n'ont pas été improvisées par le premier lieutenant-général, mais améliorées et étendues. Aucune invraisemblance donc à croire que Tartuffe est à la solde du Roi, et, bien plus, parfaite explication du dénouement.

Ce n'est pas parce que « le Prince » a été dupe de ses ridicules protestations, ni parce qu'il a éprouvé de la considération pour un bon gentilhomme qui se montre dévoué à son souverain qu'il a accueilli Tartufe et qu'il l'a écouté : c'est parce que cette visite était escomptée, attendue ; on se réjouissait d'avance de la saisie des papiers et on s'apprêtait à les payer royalement. Mais il en coûte parfois de confier les sordides besognes à des agents peu sûrs. Bon indicateur, utile mouchard, Tartuffe était aussi un malfaiteur dangereux.

Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même, dit l'Exempt. Si la police recherchait « un Criminel d'État », elle se préoccupait aussi de découvrir un certain bandit de droit commun. Fidèle à une habitude chère à toutes les sûretés de tous les pays et de tous les temps, dès qu'elle découvre l'identité de Tartufe, elle se tait. On croit voir le Conseiller qui assiste le Roi, à l'audience demandée par l'Imposteur, jeter à son prince un imperceptible regard d'intelligence et demeurer impassible. La Tartuferie, changeant de camp, servait les honnêtes gens. Le Roi feint de donner suite à la requête, il fait accompagner Tartufe d'un Exempt ; celui-ci appartient à la compagnie des Archers du Grand Prévôt dont tous les chefs sont gentilshommes. Il sait qu'il doit paraître d'abord obéir à l'hypocrite et ne l'arrêter que lorsqu'il verra « l'impudence aller jusques au bout ». Et pourquoi cette mansuétude royale ? Mais

parce que les papiers, qu'on croyait si précieux, ont été reconnus insignifiants. S'il n'en avait pas été ainsi. le Roi n'aurait pas, c'est trop clair, pardonné

...cette offense secrète

Où vous a, d'un ami, fait tomber la retraite

Louis XIV pardonnait quelquefois aux criminels ordinaires : rarement aux conspirateurs contre l'ordre politique ou religieux. S'il fait grâce ici, c'est que cette grâce ne lui coûte rien. Contrairement à l'attente générale, la cassette ne contenait rien de sérieusement compromettant pour personne.

* * *

Cet ensemble d'hypothèses, dans la fiction où le public a, somme toute, le devoir de se placer, demeure en parfait accord avec l'esprit de l'œuvre. Si maintenant, après avoir essayé d'identifier Tartufe, on tente de retrouver son origine, rien ne vient démentir le portrait du faux-dévoit, espion, escroc, faussaire et voleur qu'une étude un peu approfondie du texte a permis de dessiner avec quelque détail.

Tartufe vient d'une « petite ville ». Laquelle? Dorine nous apprend qu'on y va par « le coche », c'est-à-dire par le « coche d'eau », (sorte de grande barque servant au transport par rivière), que Tartufe y a beaucoup de parenté, que le « beau monde » y donne volontiers des réceptions, surtout « Mme la Baillive et Mme l'Élue ». Il n'y a donc aucun doute : cette petite ville est un chef-lieu de bailliage ou d'élection. Subdivisions fiscales des généralités, les élections avaient pour centre la ville où siégeaient l'Élu et son Tribunal. Dans les pays dits « d'États », à savoir le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, la Bourgogne, l'organisation était différente. La patrie de Tartuffe ne s'y trouve point par conséquent. D'autre part, presque toutes les villes où est signalé le

passage de Molière dans les pays d'élections sont de grandes villes, ou, en tous cas des chefs-lieux de généralités, résidences d'un intendant et non d'un élu, comme Limoges, Rouen ou Lyon, ou encore des villes soumises à des autorités étrangères comme Avignon (territoire pontifical). Mais des chefs-lieux d'élection, Molière a pu en traverser plusieurs sans que le souvenir de ce passage nous ait été nommément conservé. Il a pu vaguement songer à quelque'une de ces petites bourgades inhospitalières, où des tartufes municipaux se montraient parfois si durs aux pauvres comédiens, qu'il traversa, à la tête de son « essaim chantant d'histrions en voyage ». Car, à ne considérer que les chefs-lieux d'élection où Molière a séjourné, deux villes seulement pourraient passer pour la patrie de Tartufe, Angoulême et Agen.

Angoulême, chef-lieu d'élection de la généralité de Limoges, dut laisser à Molière des souvenirs assez précis. Il y passa en 1648, et pourtant, vingt-trois ans après, en 1671, il s'en rappelait encore les types et les ridicules. Dans la comtesse d'Escarbagnas qui est de cette année 71, il raille, mais avec plus de gaieté que de malice, toute la noblesse de l'Angoumois. La « belle Julie » y parle d'une nombreuse famille ; ce sont peut-être les oncles et cousins de Tartufe ; et les embarras de la grosse provinciale, toute préoccupée de ne donner à M. Tibaudier qu'un siège convenant à son rang, à savoir « un pliant » font songer aux plaisanteries de Dorine taquinant Mariane sur les prévenances qu'on lui manifesterait là-bas en l'honorant, justement, d'un « siège pliant ». Tartufe viendrait-il donc l'Angoulême?

Ou bien d'Agen? Agen était aussi chef-lieu d'une élection (généralité de Bordeaux). Appelé par le duc d'Épernon, Molière y joua en 1650.

Mais si Tartuffe arrive de ces régions éloignées, il sera difficile d'expliquer le langage de Dorine, au deuxième acte. Elle y raille l'hypocrite, sa famille, ses relations,

son pays ; elle imagine qu'au Carnaval on fera venir, pour amuser la jeune Mme Tartufe,

...Fagotin et les marionnettes

Si elle s'exprime ainsi, en ce passage où, tout en plaisantant, elle prétend cependant fouailler quelque peu la jeune fille, et lui dire des choses qui portent, c'est que sa supposition n'a rien d'absurde. Autrement, l'effet en serait nul et Mariane ne répliquerait pas, désolée :

...Ah ! tu me fais mourir !

Or, Fagotin, c'était le singe célèbre de l'Italien Briocci, dont le nom avait été francisé en Brioché. Ce Jean Brioché, depuis 1650, montrait ses marionnettes au bas du Pont-Neuf. Le succès le favorisa longtemps, lui, puis son fils qui prit sa suite. En 1669 même, le roi le jugea digne d'amuser les enfants de France et l'envoya, dans ce but, à Saint-Germain. De Paris à Saint-Germain, avec tout l'attirail d'un théâtre, même de marionnettes, un singe, d'autres animaux sans doute, et tout un personnel, le déplacement était déjà compliqué, encore que le coche d'eau, par la Seine, facilitât le transport jusqu'au Pecq ; mais parler de mobiliser Brioché, ses poupées, sa baraque, sa ménagerie pour l'expédier quelque part en Gascogne ou en Saintonge, c'était dire une absurdité, une simple sottise, et Dorine n'est point une sotte. Pour que Brioché pût se trouver à Angoulême, par exemple, au Carnaval, soit à la mi-février, il eût été obligé de se mettre en route au début de janvier. On oublie trop souvent que ce dialogue léger, piquant, plein de saillies, s'il continue aujourd'hui de faire rire, en donnant l'illusion qu'il est écrit d'hier, s'est, au cours des siècles, peu à peu dépouillé de tout ce qui, en lui, n'était pas permanent et humain, et notamment de cette valeur d'actualité, de ce pouvoir d'immédiate et concrète évocation qu'il possédait pour les contemporains et qui, dans nos

comédies modernes font la plupart du temps tout l'attrait, et l'attrait fort éphémère, du spectacle. Pour les auditeurs de Molière qui prenaient, ou voyaient tous les jours le « coche », qui entendaient incessamment parler de Fagotin et l'applaudissaient souvent, qui ne connaissaient que trop baillis et élus, tout comme nous connaissons la gare Saint-Lazare, le cinéma ou le bureau du percepteur, les charmants couplets de Dorine prenaient un sens précis et vivant. En les entendant, le public d'alors suppléait à quantité de choses, instinctivement, sans que l'auteur eût à les exprimer, tout comme les spectateurs de ce temps, quand un personnage de comédie fait mention d'une localité « à une heure de Paris », la situent automatiquement et, sans avoir à y réfléchir, « voient » la distance parcourue en chemin de fer, et songent peut-être, vaguement, à Compiègne ou à Fontainebleau, jamais à Dunkerque, Nantes ou Clermont-Ferrand. Si la suivante parle ici d'une ville où Brioché pourra venir donner ses représentations, c'est que cette ville, peu éloignée de Paris, est d'accès rapide et facile par le « coche », donc au bord ou près de la Seine, selon toute vraisemblance.

Ne serait-ce pas une ville de Normandie? Les arguments ne manqueraient pas.

On pourrait d'abord faire état, sinon d'un penchant, ou d'un intérêt particuliers de Molière pour la Normandie, du moins de ses rapports fréquents avec cette partie de la France. Il y fit de nombreux voyages et y résida souvent. Au temps où il concevait Tartuffe, ses souvenirs n'avaient probablement rien perdu de leur fraîcheur. On le voit à Rouen en 1643, tout au début de sa carrière. Et quinze ans plus tard, lorsque Molière projettera de rentrer à Paris, et d'y rentrer triomphalement en comédien de la Cour, c'est en Normandie qu'il ira préparer ce retour. Il y a commencé, il y finit sa course errante à travers le royaume. De Grenoble, où il joue

encore au Carnaval de 1658, et où il s'attarde jusqu'au 1^{er} avril, afin d'attendre Madeleine Béjart (1), il se rend à Rouen qu'il atteint aux environs de Pâques. Cette fête tombait, en 1659, le 21 avril, reculant d'autant l'année théâtrale, qui, comme on sait, ne s'étendait guère que sur neuf ou dix mois, partant de Pâques pour se terminer au Carnaval.

Molière arrivait à Rouen avec un programme défini, il comptait y séjourner longtemps, s'y assurer des succès d'argent et y accroître de toutes manières sa réputation d'auteur et de comédien. Décidé à tenter de là la grande et suprême aventure, le retour à Paris, et à ne l'entreprendre qu'avec un minimum de risques, il va s'organiser solidement à Rouen et s'efforcer de donner à l'établissement en cette ville de sa compagnie capricieuse et nomade toutes les apparences du stable et du permanent. Il s'adjoint la troupe de du Croisy et finit par avoir plus de quarante personnes sous sa direction. Les représentations sont suivies. Gaston d'Orléans, oncle du Roi, lui accorde sa protection et l'autorise à prendre, pour lui et pour ses camarades, le titre de « Comédiens de Son Altesse ». Un fort appui dans la proche parenté du Roi lui avait paru indispensable, avant toutes choses. Il se l'assurait. Pour se concilier, d'autre part, la faveur du grand public de Paris, il a soin de se rapprocher de Corneille, dont la gloire est depuis vingt-deux ans consacrée, universelle, et dont l'amitié peut être utile. Il joue à Rouen plusieurs de ses pièces, notamment *Andromède*. Corneille et son frère Thomas habitaient alors rue de la Pie, à proximité du jeu de paume des Braques et de celui des Deux-Mores, rue des Charrettes ; Molière occupait l'un des deux, on n'est jamais parvenu à déterminer lequel. Malgré la différence d'âge, les deux

(1) Elle avait dû partir pour Toulouse où se plaidait un procès intenté par la troupe à Dufort, au sujet d'une lettre de change non payée de 3 750 livres. Les comédiens eurent gain de cause.

auteurs se lièrent très vite (Corneille avait cinquante-deux ans, Molière trente six), et, plus tard, lorsque Molière aura à se défendre contre les trahisons de Racine, il trouvera dans ces affectueuses relations du réconfort et du soutien. Le voisinage de toute cette jeunesse et surtout des jeunes femmes de la troupe, qui étaient fort belles, ne laissait pas que de troubler la robuste maturité du grand Corneille : il aurait rimé pour elles mainte pièce de vers, parmi lesquelles les stances à une Marquise, adressées à la Du Parc, qui ne sut, dit-on, ni en admirer les vers, ni en comprendre l'intention.

La prédilection du public, l'amitié d'un grand poète, les bonnes grâces d'un prince du sang garantissaient à Molière, pour l'exécution de son grand projet, la sécurité matérielle, la sympathie du monde des Lettres, et les dispositions favorables de la Cour : il n'hésite plus, et part pour Paris. Il y fera, avant le grand départ, quelques voyages préparatoires, tenus secrets. C'est la préface de l'édition de 1682 qui nous le dit en propres termes : « Après quelques voyages qu'il fit secrètement à Paris, il eut l'avantage de faire agréer ses services et ceux de ses camarades à Monsieur, frère unique du Roi, qui lui ayant accordé sa protection et le titre de sa troupe, le présenta en cette qualité au Roi et à la Reine-Mère ». Et par ces voyages, qui s'échelonnent d'avril à novembre, en cette année 1658, Molière acquiert une connaissance plus approfondie de la Normandie ; il se familiarise avec le pays, les habitants, les coutumes ; il observe les types. Car de Rouen à Paris, par les moyens de transport les plus rapides, il fallait encore près de trois jours, en sorte que Molière avait tout loisir de « contempler », selon son habitude, les hommes et les choses. Par le « carrosse », qui partait deux fois par semaine, à quatre heures du matin, de Rouen, rue du Bec, on arrivait à Paris le soir du troisième jour. Le coche (d'eau) que l'on prenait au Port Saint-Ouen, et qui remontait le fleuve, mettait beau-

coup plus de temps, mais coûtait moins cher. Molière a pu aussi voyager seul et à cheval. N'avait-il pas accompli ainsi la plus grande partie de son tour de France, suivi de sa petite troupe qui, elle, faisait la route en charrette, en carriole, ou à bourrique, plusieurs artistes utilisant quelquefois la même monture?

Entre Rouen et Paris, nombreuses sont les « petites villes » qui se succèdent sous les yeux de Molière et où son rêve a pu situer Tartufe, « monstre naissant », comme le Néron de Racine. Au bord de la Seine se groupent dans la verdure les maisons de Caudebec, de Pont de l'Arche ; non loin de la rive droite on reconte les Andelys et voilà précisément trois chefs-lieux d'élections. Molière a pu y passer de jour et de nuit, la semaine et le dimanche, quand les artisans sont à leur tâche ou que « le beau monde », dont parle Dorine, promène sur le Mail ses prétentions et son ennui. Il a pu emporter avec lui, et même sans y prendre garde, la vision de ces bourgades provinciales, Caudebec baigné de lune, Pont de l'Arche en fête un dimanche de juin, les Andelys dans la grisaille d'une pluie d'octobre, et, peut-être, quand il écrira *Tartufe*, quelques années plus tard, sera-t-il hanté par ces souvenirs. A mesure que le personnage naît et grandit dans son esprit, il croit le voir vivre, il cesse de l'animer lui-même, et de créateur il devient témoin. Il assiste à ses premières armes ; il l'aperçoit, la tête déjà pleine de sinistres projets, s'apprêtant comme Mascarille et Jodelet, à la fin des *Précieuses*, à aller « chercher fortune autre part », parce que, sans doute, la petite patrie ne veut plus de lui et qu'il y est brûlé. Il le suit encore, sur les grands chemins, en quête d'aventures, attiré par Paris, comme les phalènes par la lumière. Combien en dut-il rencontrer, de ces chevaliers de mine suspecte et de mise douteuse, tantôt effondrés au pied des Calvaires de carrefour, dès que se montrait au loin un passant dont il y avait chance de toucher la pitié

et la piété, tantôt vautrés dans un coin d'étable, après quelque orgie de cidre ou de vin, avec les filles et les mauvais gars, pour combiner des rapines !

Si, ayant voulu que Tartufe fût un provincial, ce qui ne saurait guère se contester, Molière a pensé à une région déterminée où l'hypocrite serait né et d'où il arriverait, il est fort possible qu'il ait songé à la Normandie. Remarquons qu'il y a dans la pièce un autre Normand, Loyal, que ce Normand connaît Tartufe (il l'appelle « ce bon M. Tartufe », et que la complicité entre eux est évidente. Loyal est depuis quarante ans huissier à verge à Paris, et sans doute à l'affût de toutes les friponneries dont ces gens de robe excellaient à tirer profit, sans grands risques, se contentant, moyennant de copieuses finances, préalablement versées, de les indiquer, au besoin de les préparer, mais toujours d'assez loin pour pouvoir jouer l'indifférence, et être crus, si l'affaire tournait mal. Dès leur arrivée, Tartufe et Laurent se sont adressés à leurs concitoyens établis à Paris. En ce temps de communications lentes, difficiles, rares, les communautés de provinciaux résidant à Paris conservaient beaucoup plus de cohésion et de vitalité qu'elles ne font de nos jours : un languedocien ou un picard arrivant à Paris s'y sentait certainement plus dépaysé qu'un Français du vingtième arrivant à New-York et trouvait auprès de ses concitoyens de Montpellier ou d'Arras établis dans la capitale plus d'appui certainement que n'en trouvent aujourd'hui, dans les grandes métropoles, les étrangers parmi leurs nationaux, organisés en colonies.

Enfin, si Tartufe est Normand, rien de plus naturel pour Dorine que de parler du coche qui permettait d'atteindre, en un temps relativement court, les villes de cette région. Tartufe pourrait donc être Normand et avoir conservé un accent, comme Loyal.



Est-ce à dire qu'il soit nécessaire, à la représentation, de rappeler cette origine, cette prononciation? On peut différer d'opinion sur ce point. Car ce rôle immense, et unique — non pas seulement dans notre théâtre mais dans tous les théâtres — a fini par vivre de sa vie propre et a pratiquement échappé à Molière comme Hamlet à Shakespeare ou Faust à Goethe. En lui s'accomplit une sorte de prodige, incessamment renouvelé : la fusion de la stabilité et de la vie ; car malgré sa fixité, il change avec le temps, avec le mouvement humain, et il le suit tout en le dominant. Le génie lui a conféré un mystérieux et constant privilège de rajeunissement et de transformation. Les interprètes qui passent incarnent celui de ses aspects qui frappe le plus la foule du moment : nul ne réalise le personnage dans son entier ; car il est divers et mouvant comme l'homme lui-même, comme ses passions, ses vices et son désir.

JACQUES ARNAVON.

L'OEUVRE
DE LA RÉGIE FRANCO-BELGE
DES CHEMINS DE FER

Un communiqué récemment paru dans les journaux annonçait que, le 16 novembre, à minuit, la Régie franco-belge des chemins de fer des territoires occupés avait cessé ses fonctions. Un point, c'est tout.

En vérité, la Régie méritait un peu mieux que cette note laconique. Son œuvre s'impose à notre reconnaissance — comme d'ailleurs toute celle de la réorganisation des chemins de fer rhénans. Elle vaut d'être contée.

Créée le 3 mars 1923, par une ordonnance de la Haute Commission interalliée, la Régie franco-belge avait pris son service le 19 mars, deux mois environ après l'entrée de nos troupes dans la Ruhr.

Celles-ci, en pénétrant dans cette zone nouvelle, le 12 janvier, avaient rencontré un genre de défense qu'elles ne connaissaient pas encore : la résistance passive. Sur un ordre venu de Berlin, les hauts fourneaux s'éteignaient, les mines étaient abandonnées, les trains cessaient de circuler, ouvriers et cheminots faisaient grève : ce n'était pas le désert, comme dans la Russie de 1812, mais c'était l'inertie complète.

Le problème le plus urgent et le plus difficile était de rendre la vie au réseau de la Ruhr et aussi à celui de la Rhénanie, lequel avait été également déserté par son

personnel. Il fallait avant tout assurer le ravitaillement, les liaisons et les mouvements de nos troupes d'occupation. A cette fin, l'autorité militaire, là-bas, ne disposait que d'un millier d'agents et le réseau ruhro-rhénan est un des plus compliqués qui soit au monde.

Mais ce qui en rendait la réorganisation singulièrement ardue, c'est l'état en lequel les Allemands l'avaient laissé. Non seulement ils avaient fait filer une bonne partie de son matériel roulant sur l'Allemagne non occupée, mais ils l'avaient saboté en maints endroits avec leur maëstria coutumière : voies rompues et engorgées, aiguilles brisées, plaques tournantes, signaux, postes télégraphiques détériorés, locomotives privées de leurs organes essentiels, ateliers et dépôts vides de leur outillage.

C'est au milieu de ce beau désordre qu'il fallut d'abord opérer. Sans se laisser décourager, on se mit résolument à la besogne.

On avait, heureusement, confié la haute direction des communications rhénanes à un homme qui, au cours de la guerre, avait fait ses preuves, le général Payot. Excellent organisateur, intelligence déliée et caractère énergique, c'était le *right man in the right place*. Et il ne tarda point à le prouver.

Dès son entrée en fonction en 1919, il n'avait cessé de stimuler le zèle, l'activité et l'esprit d'initiative du personnel sous ses ordres : huit compagnies de sapeurs de chemins de fer (quatre du 5^e régiment et quatre du 52^e bataillon) et la 50^e section des chemins de fer de campagne. Comme pressentant ce qui allait advenir quelques années plus tard, il l'avait dressé à se familiariser avec le matériel et les méthodes du service des chemins de fer allemands, l'égaillant sur les divers réseaux en des emplois variés, où il servait et s'entendait d'ailleurs fort bien avec les cheminots locaux.

Aussi, quand il fallut mettre la main à la pâte, ce personnel d'avant-garde se trouva prêt à remplacer au pied

levé les cheminots défailants, et il s'en acquitta d'une façon remarquable. Il devait être l'armature de notre organisation ferroviaire rhénane (1).

On appela à la rescousse de nouvelles sections de chemins de fer de campagne françaises, fournies par le personnel de nos réseaux nationaux rappelé à l'activité, ainsi que des bataillons de chemins de fer belges. Puis on fit un nouvel appel de cheminots volontaires.

Ce personnel, par la neige et le vent d'hiver, se mit résolument à la besogne. Bientôt les voies importantes furent dégagées et quelques trains indispensables à la vie de l'armée commencèrent à circuler.

Ensuite on entreprit d'assurer le transport des marchandises au compte des réparations : coke, charbon, produits chimiques, etc..., et enfin de pourvoir à la vie économique du pays, que le gouvernement du Reich, tout à sa rage de représailles, avait cyniquement laissée à l'abandon. C'est alors que se constitua, sous la haute direction de l'ingénieur Breaud, alors sous-directeur en France des chemins de fer de l'État, la Régie franco-belge, pour mettre sa compétence technique à la disposition du commandement militaire et résoudre le problème ferroviaire dans toute son ampleur.

Elle disposait alors en tout et pour tout d'environ 10 000 agents et cheminots (9 050 Français et 950 Belges), là où la Reichsbahn employait un effectif de 170 000 hommes.

Accueillie par les sarcasmes de la population, qui ne

(1) Une anecdote illustrera en particulier le rôle des sapeurs de chemins de fer.

Un train de voyageurs allant de Thionville à Trèves se trouva, au cours de la résistance passive, bloqué à Perl, par suite du départ de l'équipe allemande. Le mécanicien du réseau d'Alsace-Lorraine refusait de s'aventurer sur une ligne inconnue aux signaux bloqués et peut-être dangereusement sabotée. Un sergent du 5^e bataillon du génie, retour de permission, se trouvait dans un compartiment comme voyageur. Il n'hésita pas à prendre la direction du train, qu'il conduisit sans incident jusqu'à Trèves.

doutait pas de son échec, elle se trouva, dès son arrivée, malgré le premier déblaiement opéré par le général Payot, en présence des pires difficultés. Outre le mauvais état de la voie, du matériel et des ateliers, le charbon se faisait rare ; le personnel, fatigué par un travail incessant sous les intempéries, loin du confort familial, commençait à réclamer la relève.

On calma son impatience en faisant venir les femmes et les enfants, en les installant à proximité des chantiers, en démilitarisant les effectifs, en relevant les salaires.

On fit un nouvel appel de cheminots et même de simples manœuvres, qu'on dressa au service ferroviaire ; 5 400 volontaires vinrent ainsi s'enrôler.

On mit en exploitation quelques mines pour fournir le combustible indispensable. On réorganisa les ateliers. On fit appel au concours de nos grands réseaux pour la remise en état des locomotives et des wagons. On s'adressa aussi à des entreprises privées pour l'exécution de divers travaux.

Et les trains se mirent à circuler de plus en plus nombreux, permettant déjà le transport des voyageurs civils. Du 20 mars au 15 mai, le nombre de kilomètres journalièrement parcourus avait plus que doublé ; à cette dernière date, l'effectif journalier de voyageurs atteignait 30 000 ; les transports de combustibles s'élevaient à 12 000 tonnes par jour (1).

Incrédules d'abord, puis étonnés, puis alarmés, les Allemands modifièrent leur tactique : de la résistance passive, ils passèrent à la résistance active. Dès lors, les attentats se multiplièrent : rails déboulonnés, aiguilles faussées, signaux abattus près de leur gardien, parfois

(1) Comparaison avec la situation de fin décembre 1922 : fin novembre 1923, transports du personnel, 24 pour 100 — marchandises, 25 pour 100 ; kilomètres parcourus, 58 pour 100 — fin août 1924, transports du personnel, 98 pour 100 ; marchandises, 100 pour 100 ; kilomètres parcourus, 95 pour 100 — en novembre 1924, le trafic était intégralement rétabli.

traîtreusement assassiné, tentatives sur les ouvrages d'art. Non contents de ces exploits, les saboteurs lancèrent de nuit des bombes sous les locomotives, et, comme ils ne trouvaient pas les accidents assez graves, ils finirent par lancer des bombes à retardement qui, éclatant vers le milieu du train, provoquaient des dégâts encore plus considérables. C'est ainsi qu'au pont de Duisbourg un de ces attentats contre un train de permissionnaires belges causa la mort de douze soldats et en blessa soixante.

Mais les Allemands se trompaient lourdement en croyant de cette façon décourager notre personnel. Celui-ci en avait vu bien d'autres pendant la guerre et se souvenait. Nos sapeurs, nos cheminots se cramponnèrent à la voie comme les poilus s'étaient cramponnés à la tranchée. De son côté, l'autorité militaire se mit à employer la manière forte et rendit responsables les municipalités des communes sur le territoire desquelles se produisaient des attentats.

Et, finalement, ce furent les Allemands qui cédèrent.

La population qui, sur l'ordre du Reich, avait boycotté nos chemins de fer et ne circulait plus qu'en tramways, en camions automobiles, à bicyclette, voire en vieilles carrioles sorties de leurs oubliettes, finit par se lasser de boudier en somme contre ses propres intérêts et son bien-être. Des habitants se risquèrent à voyager dans nos trains, la nuit d'abord, pour ne pas trop se compromettre, faisant prendre des billets par des intermédiaires installés par la Régie. Puis les amateurs devinrent de plus en plus nombreux. En avril, le nombre mensuel de voyageurs transportés était de 580 000 ; en mai, de un million ; en juin, de un million et demi ; il dépassait 2 millions en juillet et 3 millions en août.

Du jour où elle utilisa nos chemins de fer, la population trouva de mauvais goût les attentats perpétrés sur nos lignes.

Aussi quand, le 24 novembre 1923, le Reich à bout de

souffle renonça à la résistance et demanda grâce, il y eut une véritable ruée de voyageurs vers nos guichets. En même temps, les cheminots allemands revinrent en masse et implorèrent leur réembauchage. La Reichsbahn fit revenir les locomotives et les wagons qu'elle avait enlevés.

C'était la victoire éclatante, complète, Mais l'ère des difficultés n'était pas close pour la Régie.

* * *

Une des moindres ne fut pas la question monétaire. Le mark se dépréciait avec une rapidité vertigineuse, parfois de 50 pour 100 dans la même journée (1). Les tarifs des voyageurs devenaient d'une instabilité et d'une complication inouïes.

Pour y remédier, la Régie eut l'idée d'émettre des bons spéciaux pour les usagers des chemins de fer. Non seulement cette nouvelle monnaie facilita singulièrement les rapports avec les voyageurs, mais aussi elle eut un plein succès parmi les populations, heureuses enfin d'avoir une monnaie stable. Cette ingénieuse innovation de M. Breaud aurait même pu être la base d'une véritable monnaie rhénane, si elle avait été mieux secondée par notre administration financière (2).

Une autre difficulté fut d'organiser l'amalgame du personnel allemand et du personnel français qui y était pour ainsi dire noyé. Par une série de mesures bien conçues, on parvint rapidement à assurer d'une façon très satisfaisante et la surveillance et l'exécution du service.

Un autre problème ardu fut le transit par la zone an-

(1) En mai 1923, 1 franc valait 1 300 marks; au début de juin, 5 000 marks; le 15 juin, 10 000 marks; le 20 juillet, 20 000 marks; le 1^{er} août, 60 000 marks; le 1^{er} septembre, 500 000 marks; le 1^{er} octobre, 10 millions de marks; le 30 octobre, 10 milliards de marks; le 15 novembre, 500 milliards.

(2) Pendant longtemps, le Trésor français en Rhénanie refusa d'accepter les bons de la Régie, triste exemple du manque d'unité de vue dans notre organisation.

glaise de Cologne. Celle-ci s'enfonçait dans notre réseau comme une épine. Au moment de la résistance passive, le service dans cette zone continuait d'être assuré par les cheminots allemands, et l'autorité britannique n'admettait en tout et pour tout que la circulation de dix trains par jour dans chaque sens pour les besoins militaires. Pour les voyageurs civils, il devait y avoir à la limite de la zone un service de transbordement fort pénible. La seule ligne à une voie qui contournait l'enclave était à peine suffisante pour le transport journalier du charbon.

La Régie commença par assurer le service des voyageurs à l'aide d'autobus. Puis elle entreprit le doublement de la ligne contournant la zone anglaise. Malgré le faible personnel dont elle disposait, le travail fut rapidement mené à bonne fin, grâce surtout aux sapeurs de chemins de fer, qui, tant par leur expérience technique que par leur esprit de dévouement, constituaient une véritable troupe d'élite et ne cessaient de jouer le rôle de boute-en-train parmi notre personnel ferroviaire.

Mais alors les habitants du territoire de Cologne se plaignirent de rester isolés au milieu de notre trafic désormais bien assuré.

Les autorités anglaises finirent par venir à composition, et, le 16 février 1924, un accord commun vint assurer le trafic direct entre les réseaux français, anglais et allemands.

Dès lors, rien n'arrêta plus l'essor de l'exploitation, qui s'intensifia avec une rapidité considérable. Tout fonctionnait avec la plus grande régularité.

La recette commerciale journalière, qui était de 1 000 francs quand la Régie entra en fonction, atteignait, au mois de mai 1924, le chiffre de 8 millions.

L'année 1923, au lieu d'être déficitaire comme on le présumait, s'est soldée par un bénéfice de près de 3 millions. Depuis le début de 1924, les recettes ont assuré en moyenne un bénéfice journalier de 3 millions.

* * *

On voit donc que la Régie, avec son personnel de sapeurs, d'agents et de cheminots, grâce à un labeur acharné, un dévouement à toute épreuve, un esprit d'initiative remarquable, est arrivée, malgré les moyens réduits dont elle disposait, malgré les difficultés de toutes sortes qu'elle a rencontrées, à résoudre rapidement le triple problème qu'elle s'était posé :

1^o Pourvoir aux communications et au ravitaillement des troupes d'occupation ;

2^o Transporter le matériel au compte des réparations ;

3^o Assurer la vie économique du pays.

Son œuvre, encore trop ignorée chez nous, lui a valu des témoignages d'admiration de la part de techniciens d'outre-Rhin. Elle avait réussi à nous donner un instrument de sécurité de premier ordre et un gage d'une valeur incomparable. Certes, nous ne pouvions avoir la prétention de conserver éternellement la mainmise sur le réseau rhénan. Mais nous avions là un précieux instrument d'échange dont nous aurions pu largement tirer parti.

Hélas ! d'un trait de plume nous l'avons supprimé. Et le résultat de tant de persévérance et d'ingéniosité a été, du jour au lendemain, réduit à néant, sans aucun bénéfice pour nous. Le bel et solide édifice que nous avions élevé, nous l'avons jeté bas brutalement. Les Allemands n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles.

Puisse au moins le souvenir de l'œuvre accomplie rendre à notre pays un peu de confiance en l'esprit d'initiative et d'organisation de ses enfants.

Puisse aussi la Régie franco-belge avec son personnel d'ingénieurs, d'agents et de cheminots, sous les ordres de son grand chef Breaud, savoir que si son travail est désormais perdu, il lui a, en tout cas, valu l'admiration et la reconnaissance de tous ceux qui ont encore chez nous la fierté de leur race et le respect des grandes œuvres.

COLONEL ROMAIN.

CHRONIQUES ET DOCUMENTS

LA VIE LITTÉRAIRE

HOMICIDE PAR IMPRUDENCE (1) de Pierre Bost
(Prix des *Amis des lettres françaises*).

Qu'on ne cherche pas dans ce livre de jeune quelque écrit savant issu d'une formule d'avant-garde; ni le portrait d'un personnage excessivement actuel; ni le tableau ingénieux d'une époque jugée fort pittoresque. Voici simplement, allègrement éclos, le premier livre d'une vocation qui paraît incontestable. Et il faut bien l'avouer, cet ouvrage de bonne foi, justement parce qu'il est dépourvu de certaines prétentions, ne séduit pas aussi vite que beaucoup d'œuvres contemporaines. Non pas qu'il paraisse d'abord plat ni prosaïque, mais infiniment discret. Car l'auteur ne s'est pas soucié de faire montre, dès le premier alinéa, de quelque marque originale; c'est seulement vers la vingtième page qu'on lui accorde cette confiance qu'il ne daigne pas solliciter. Et quel plaisir, alors, de se livrer à un guide aussi vif et aussi perspicace.

On verra que les qualifés charmantes ou brillantes ne manquent pas à ce récit d'un temps et d'une aventure de jeunesse. Au contraire; mais une pudeur invite Pierre Bost à cet art retenu, grâce auquel c'est le livre dans son ensemble qui nous touche, plutôt que par le détail, et, après seulement, telle vision ingénieuse, tel trait de caractère exactement observé, telle réplique de dialogue surprenante de vie.

(1) Chez Fast. Collection des *Amis des lettres françaises*.

*
* *

Peut être les dernières années littéraires affectaient-elles d'ignorer la jeunesse qui vit dans l'ambiance de la Sorbonne et du Quartier latin et qui demeure l'héritière de certaines traditions de la bohême. Les décors, le langage, les traditions des étudiants, on les croyait tombés en désuétude et remplacés par les gestes ou les rites du bar, du dancing, du cyclecar, du stade. A temps perdu et en quête de songerie sentimentale, il arrivait que la littérature se souvînt d'eux, mais c'était prétexte à évoquer Mürger ou à peindre les invasions balkaniques et slaves au cœur de la latinité. Les lettres contemporaines oubliaient qu'il existe encore une jeunesse universitaire française. C'est elle qui renaît ici, sous les traits de ces quatre jeunes gens, si pareils, dont l'un se détache pour nous conter une histoire qui est, tout ensemble, la sienne propre et celle de son petit groupe. Personnage à la fois sensible, amusé, sérieux, très recommandable en somme, et qui, sans se départir des qualités du groupe, s'en détache cependant comme une silhouette bien particulière. Au premier abord, la plus grande partie de ses journées semble vouée aux délices de la camaraderie. Combien de fois n'entrent-ils pas, tous quatre, chez Panurje en clamant : « Garçon, de quoi écrire !... » La soirée se poursuit dans le « petit café aux lanternes bleues », plus mystérieux, et se termine enfin sur le trottoir sonore des retours à l'aube. Heures précieuses, dont on enseigne, à tort ou à raison, qu'elles furent plus vite que les autres et qu'il est pourtant mille moyens de doubler ou de prolonger ; et ce sont toutes les griseries : celle des mots, celle des souvenirs — déjà — celle de l'alcool, enfin, qui les éveille ou les noie.

Dans l'évocation de ces heures toutes semblables et pourtant, chaque fois, différentes, j'aperçois le côté le plus séduisant du livre de Pierre Bost. Je ne dis pas le seul qui soit vraiment développé, mais le mieux venu, le plus exactement situé ; peut-être aussi l'auteur res-

sent-il quelque tendresse mêlée de regrets pour ces impressions qu'il lui sera plus difficile de ressusciter, désormais, après avoir écrit ce livre... Période d'attente où toute merveille apparaît, pour les esprits bien disposés, toute imprégnée encore de la lettre des manuels, des mythologies, des humanités; où l'expérience vient confirmer certaines vues naïves et saper cruellement les autres; mêlée d'amertume et d'illusion d'où naît le plus impétueux lyrisme. Mais le goût de Pierre Bost pour ce genre de vie, que menace sans cesse un pittoresque facile, reste d'autant plus aimable qu'il se nuance, à temps, de malice ou d'ironie.

Pourtant Végas, Bernard Michel, « la folle » (c'est le nom du meilleur ami) et le narrateur sont friands d'une autre vie, à laquelle ils vouent tous leurs soins, réservent le plus secret d'eux-mêmes et dont ils s'entretiennent plus rarement, et comme par allusion : celle qu'ils nomment « amour », entre guillemets, pour la craindre, dirait-on, pour en rire ou en pleurer. Et cette vie mystérieuse, voici l'époque où chacun la découvre et l'explore; voyages distincts, mais parallèles. Le narrateur, lui, aime une jeune fille, Madeleine, qu'il voit dans les bals, au théâtre ou chez elle. Mais il hésite longtemps à lui en faire l'aveu. Il croit que Madeleine aime un rival, Philippe, et il souffre jusqu'à l'égarement de cette imagination. Puis il revient à soi, retourne chez Madeleine et lui parle enfin. Presque trop tard, le jour même où Madeleine s'est promise à Philippe. Mais ce n'est pas Philippe qu'elle aime, c'est le narrateur; bonheur naissant, à peine croyable, qu'assombrit aussitôt la mort discrète de Philippe : homicide par imprudence.

*
* *

Cette simple histoire nous est narrée en quelques scènes entre lesquels reparait le canevas des conversations entre amis, où s'inscrivent à leur tour mille fleurs lyriques : projets, rêveries, exaltations... L'auteur se donne la joie de découvrir chaque sentiment et nous le peint comme s'il l'éprouvait pour la première fois. Cette

attitude, qui n'a rien d'un procédé, fait peut-être le plus grand attrait des récits à la première personne. Mais en quoi le livre de Pierre Bost apparaît particulièrement réussi, c'est dans la manière dont ces continuelles découvertes nous sont *rendues*. Si l'auteur détache par trop ses impressions, il est tenté de les considérer comme des souvenirs et de les invoquer comme tels. Il y a, pour ainsi dire, une sorte de dialogue latent entre l'auteur et ses souvenirs, et l'on risque, ou bien de tomber dans le couplet sentimental, ou, tout au moins, de détacher si complètement, de mettre tant de recul qu'à force de faire *vécu* et *souvenu*, la vie s'échappe, l'illusion disparaît. Mais l'attitude de Pierre Bost est tout le contraire : il ne lui suffit pas de se souvenir ; il veut revivre. Il ne se contente pas d'être lyrique ; il suggère à tout instant un petit drame qui se traduit en dialogues, en scènes, et d'où jaillit la vie.

Par surcroît, il reconstitue ainsi, très exactement, les atmosphères. Et non par le dehors, mais par le dedans. C'est surtout parce que les sentiments de tels personnages, à vrai dire, il ne s'agit guère que d'un seul — se développent réellement sous nos yeux, que les décors surgissent dans le fond et que notre imagination invente les intonations et les gestes. Voici donc l'opposé de tant d'œuvres contemporaines où ce sont les feux de la rampe et les projecteurs qui, auréolant le personnage, semblent lui prêter vie et apparence humaines.

Et qu'importe si, par ce moyen excellent, Pierre Bost ne peut, matériellement, animer qu'un seul personnage, le narrateur. Qu'on ne dise pas : Madeleine est un peu floue, elle aurait gagné à nous être décrite physiquement... A travers les yeux du narrateur, il nous est loisible et délicieux de deviner la jeune fille, ou Philippe, ou tel autre personnage.

D'ailleurs, ces remarques, qui concernent tout récit conté à la première personne, ne suffisent pas à mettre en évidence les nombreuses qualités de ce livre qui nous apporte par surcroît tant de nouveau sur des régions du cœur où il reste beaucoup à découvrir. Je pense surtout à ces états de demi-conscience amoureuse, d'au-

tant plus difficiles à peindre qu'ils se modifient à chaque instant...

Si l'on a marqué dès l'abord qu'il s'agit d'un livre de bonne foi, il ne faut pas entendre par là qu'il s'applique à relater strictement tous les sentiments éprouvés et qu'il se borne à cela. Il peint encore, et pour notre bonheur, ces prolongements auxquels notre imagination s'exerce *avant* et *ensuite* — et qui sont la revanche héroïque des âmes sensibles que bride une timidité. Mais ces prolongements, Pierre Bost ne s'y complaît pas excessivement, ne leur accorde pas une place exagérée.

Enfin, il y a certaines rencontres de sentiments que leur étrangeté — même nous pousse à mettre en relief... Lorsque le narrateur saisit le bonheur qu'il a d'être aimé en retour, Madeleine, parlant de Philippe, demande :

« — Et lui, que va-t-il devenir? »

« Mon triple crime m'apparut, pense Pierre Bost, et j'adorai Madeleine d'avoir plaint Philippe Réal en ce moment silencieux où elle m'aimait. »

Cela est très exactement observé. Mais un goût excellent commande l'auteur de ne pas insister. Et ces rapides suggestions, qui abondent sous sa plume, font du livre de Pierre Bost, non seulement une œuvre fine et juste, mais discrète et comme pudique. Le lecteur s'aperçoit ainsi, non sans plaisir, qu'une certaine pudeur, que seconde parfois l'humour, n'enlève rien à la vérité ni à l'émotion d'un récit psychologique. Au contraire.

BERNARD BARBEY.

CHRONIQUE PARISIENNE

M. HERRIOT CONTRE LA PRESSE

M. Herriot ne laisse point passer une occasion de crier qu'il est un démocrate, passionnément attaché à la liberté. Mais qu'on élève contre lui la moindre critique, aussitôt il se fâche. Qu'on établisse qu'il est un pauvre homme, dont la maladresse met la France en péril, aussitôt il mobilise le procureur et les commissaires. En quinze jours, voilà deux journaux poursuivis. Nous avons signalé l'autre semaine le procès intenté à la *Liberté*. Cette fois, c'est l'*Eclair* que le gouvernement traîne en correctionnelle. Sous quelle inculpation? Indignons-nous et puis, sachons sourire : sous l'inculpation d'*espionnage*.

Voici comment mon ami Émile Buré, directeur de l'*Eclair*, a espionné :

Il a publié un rapport du général Nollet, prouvant que l'Allemagne reconstitue son armée. Au moment où il rédigea ce document, le général Nollet était encore chef de la mission de contrôle chez nos ennemis. Il mesura le péril et le signala, comme c'était son devoir. Puis il devint ministre de la guerre, et l'oublia. On reconnaîtra qu'il doit lui être fort désagréable de se voir représenter aujourd'hui ses propres écrits. Comment peut-il mettre d'accord ses constatations de l'année dernière et sa politique présente! L'Allemagne s'arme. Vous le savez, puisque c'est vous-même qui l'avez dit. Et vous nous proposez pourtant des mesures de désarmement!

Aussi, à la publication de l'*Eclair*, M. Herriot et le général Nollet entrent dans une vive colère. Il serait si facile de gouverner sans rendre jamais de comptes! Le peuple souverain s'endormirait dans le mensonge. On lui dirait qu'il n'y a pas de péril communiste, qu'il n'y a pas de péril allemand, et que tout ira bien pourvu qu'il paie des impôts. Il paierait et se tairait, et les ministres seraient heureux.

Mais voilà la *Liberté* qui prouve l'imminence du péril communiste. Voilà l'*Eclair* qui établit péremptoirement l'existence du péril allemand. Vite, la prison! L'un, pour

nouvelles alarmistes, l'autre, pour espionnage! Car il paraît que c'est espionner que de dire ce qui se passe en Allemagne. Alors, l'espion, c'est le général Nollet, et Émile Buré n'a été coupable que d'éditer son rapport.

— Vous ne deviez pas avoir ce document en votre possession, répondent les juristes du quai d'Orsay.

— Pardon! Nous aurions dû l'avoir, et s'il nous a fallu nous le procurer par des moyens secrets, c'est que vous n'aviez pas rempli votre charge. Un document qui contient des affirmations si graves doit être communiqué aux commissions parlementaires. Sans quoi, toutes les discussions sur notre régime militaire deviennent une duperie. Le Parlement ne peut juger de l'opportunité de réduire l'armement ou le temps de service, de diminuer le budget de la guerre, et, à plus forte raison, d'évacuer la Ruhr si on lui cache que l'ennemi augmente sa puissance offensive. Vous avez trompé le Parlement, vous avez trompé le pays. Pendant que vous criez : vive la paix! de l'autre côté du Rhin on crie : vive la guerre! Vous essayez de nous empêcher d'entendre ce cri. Ainsi vous nous abusez, vous vous soustrayez au contrôle, vous ne suivez pas la règle du régime. Démocrates, vous tentez d'écarter le peuple. Républicains, vous vous comportez comme un Empereur. Et lorsque vos omissions et vos dissimulations sont divulguées, vous cherchez dans le Code un moyen de baïllonner ceux qui ont osé parler. Si c'est cela la République, en quoi diffère-t-elle de la monarchie absolue?

Voilà ce qu'on pourrait répondre s'il était ici question de principes. Mais en vérité, il s'agit de tout autre chose. M. Herriot ne poursuit les journaux qu'en raison de leurs attaques, qui sont insupportables à sa vanité. L'essentiel du rapport Nollet avait été déjà publié ailleurs, et le gouvernement ne s'était pas ému. Mais l'*Eclair*, comme la *Liberté*, mène contre le président du Conseil une vive campagne. C'est cela qu'il veut punir, c'est cela qu'il voudrait arrêter. Entre nous, le moyen n'est pas très bien choisi. Il n'y a pas d'affichage dans le métro, il n'y a pas de lancement de feuilleton qui vaille une annonce de poursuites. On savait déjà que M. Herriot n'est pas

un excellent psychologue. Il en donne une preuve nouvelle et risible.

Mais il est furieux. Il est même un peu affolé : c'est son excuse. J'ai appris par des journaux qu'avant de poursuivre Buré, il avait songé à me poursuivre moi-même. Car j'avais eu, moi aussi, en ma possession un document « que je ne devais pas détenir », et moi aussi je l'avais publié dans *l'Eclair*. C'était le memorandum officiel des conversations qu'en juin dernier M. Herriot eut avec M. Mac Donald aux Chequers. On y a pu voir avec quelle sottise, quelle profonde inexpérience, quelle dangereux abandon, le président du Conseil négocie au nom de la France. Ceux qui l'ont lu devront désormais trembler, s'ils apprennent que ce maladroit va se rencontrer à nouveau avec quelque représentant étranger. Et, bien sûr, M. Herriot eût préféré que ce document demeurât à jamais enfoui dans les archives du quai d'Orsay. Je l'en extrais. Il s'indigne. A la réflexion, il renonce à m'envoyer les gendarmes, et se contente de me faire traiter de faussaire, de fourbe, de menteur et de jésuite par quelques jeunes sots de sa petite presse. Bah ! au contraire de ce professeur, je ne suis pas dépourvu de philosophie ; et j'ai lu les lettres de P.-L. Courier : « Un homme vous accuse d'avoir tué père et mère, on sait ce que cela veut dire. C'est qu'il ne vous aime pas. »

Au surplus, il m'est déjà arrivé d'être appelé faussaire et menteur. C'était en 1914, au moment du procès de Mme Caillaux. Caillaux, ses amis, et le gouvernement tout entier déclarèrent solennellement que les documents verts, dont j'avais parlé, étaient des faux. Et puis, à la Haute Cour, ces faux étaient devenus des pièces fort authentiques, sur lesquels l'accusé s'expliquait péniblement. M. Herriot n'eût pas manqué, cette fois, si j'avais publié un faux, de traîner mon déshonneur à la Cour d'assises. Ne l'ayant pu, il a saisi la première occasion de se venger. Mais quelle que soit la sentence que les juges prononcent contre le vaillant Buré, c'est Herriot qui sera condamné.

LOUIS LATZARUS.

LE CARNET DU LISEUR

« *CAMARD* » *GARDIAN*, par Jean-Toussaint SAMAT. (Les Éditions de France : 7 fr. 50). — « *Sangar* » *Taureau* avait, l'an dernier, attiré l'attention de la critique par les dons de conteur et de peintre qu'y déployait son auteur, par ce parfum sauvage des grands espaces libres qui s'y respirait à chaque page. M. Jean-Toussaint Samat nous peint à nouveau ce pays de Camargue et cette vie des gardiens de taureaux qu'il connaît si bien pour l'avoir pratiquée dès sa prime jeunesse. Dirai-je que l'affabulation de son nouveau roman ne répond pas aux espoirs qu'il nous avait donnés. Dans la description et dans l'évocation des bêtes et des paysages M. Jean-Toussaint Samat atteint toujours une puissance émouvante, mais comme on regrette qu'il n'ait pas su trouver un beau et simple drame à nous conter. Ses personnages perdent de leur relief à se mouvoir dans des aventures rebattues et d'un poncif par trop usé. Ces réserves faites, et je reconnais qu'elles sont graves, je tiens à dire que « *Camard* » *Gardian* contient de fort belles pages dignes de figurer dans une anthologie provençale.

ONCLE ANGHEL, par PANAIT ISTRATI. (Rieder : 6 fr. 75). Si vous avez aimé *Kyra Kyralina*, que nous nous sommes plu à signaler l'année passée, il vous faut lire *Oncle Anghel*. Le puissant talent de M. Panaït Istrati s'y affirme à nouveau et avec quelle richesse de pensée et d'expression. Au cours des trois longues nouvelles dont la première fournit son titre au volume, M. Panaït Istrati nous fait connaître la rude et sauvage existence des paysans roumains et des bandits de grands chemins qui pillent les troupeaux et rançonnent les voyageurs. L'histoire de Cosma, le chef de bande, est bien caractéristique du talent de l'auteur, qui mêle au plus franc réalisme les fleurs et les chansons de la légende. Parmi tant de romans incolores et de confessions alambiquées dont le public commence à être las, le livre de M. Panaït Istrati éclate comme un chant épique.

J. L.

LA VIE FINANCIÈRE

N.-B. — Les nécessités de tirage de « la Revue hebdomadaire » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous plusieurs jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris (8^e).

LA BOURSE ET LA RESTAURATION FINANCIÈRE

Nous reverrons les monnaies d'or en Europe, quand l'or qui y circulait il y a dix ans sera revenu d'Amérique et que, grâce à leur travail et à leurs exportations, divers pays européens auront pu faire rentrer une partie de l'or qui, chaque année, est extrait des mines du Transvaal, des États-Unis et d'ailleurs. Il se peut d'ailleurs que d'ici là, l'on ait complètement perdu l'habitude de s'hypnotiser devant l'or, étalon monétaire. En tout cas, l'on s'est fort bien accoutumé au papier. Ce qui est insupportable n'est-ce pas l'instabilité des prix seulement?

Si l'on voulait seulement examiner de sang-froid la situation de la France à cet égard, on reconnaîtrait que lui proposer pour arriver à la stabilité, si éminemment désirable, les méthodes employées en Allemagne, en Autriche, ou en Pologne, c'est manier l'ironie un peu lourdement. Le franc-papier n'est pas tombé, fort heureusement, assez bas pour qu'on puisse lui faire subir le traitement radical qui a supprimé le mark-papier, la couronne autrichienne et le mark polonais. Il fallait bien en finir avec les douze zéros qui affligeaient les comptes en marks-papier et il n'y avait évidemment qu'à les faire sauter pour transformer le trillion de mark-papier

en un seul rentenmark, devenu le mark-or, puis enfin le reichsmark.

Quant à la couronne-papier, il en fallait 14.400 pour une couronne-or ; ce n'était déjà plus si simple. Le nouveau shilling autrichien, unité monétaire légale depuis le 1^{er} janvier, équivaut à 10.000 couronnes-papier ; il en faut 1.44 pour équivaloir à une couronne-or. Les Allemands qui avaient poussé la faillite monétaire jusqu'au colossal, sont revenus avec beaucoup moins de complications au reichsmark, par une vigoureuse amputation de zéros.

Au reste, si ni l'Allemagne, ni l'Autriche ne sont arrivées, du fait de ces réformes monétaires, à la stabilité des prix, c'est qu'il y faut autre chose. Il y faut un long effort de production, il y faut un budget non seulement en équilibre, mais en excédent, il y faut un règlement des dettes réparti, cela va sans dire, sur une longue période, mais dont les annuités soient parfaitement assurées. Il y faut surtout une gestion d'une féroce économie des finances publiques et je reconnais que c'est le point le plus grave à l'heure où, dans presque tous les pays, l'étatisme se montre de plus en plus envahissant. Le moment est cependant mal choisi pour étendre les attributions de l'État, c'est-à-dire pour accroître les impôts sans profit pour la collectivité dont l'intérêt primordial est, pour l'instant, de régler la question *dettes*, c'est-à-dire de produire et d'exporter, ce qui n'est possible pour elle que si elle n'est troublée ni par l'instabilité des changes, ni par le cortège des méfaits que traînent avec eux les impôts nouveaux et la fiscalité paralysante.

La France est, de tous les pays de l'Europe continentale, y compris même les anciens États neutres qui ont gagné beaucoup d'argent pendant la guerre, mais d'où nous viennent maintenant un véritable concert de lamentations, la France, dis-je, est celui dont la restauration financière pourrait être le plus facile. Ses exportations représentent pour 1924 la somme énorme de 41 milliards au lieu de 30 milliards en 1923 ; elles dépassent maintenant de beaucoup les importations et le déficit commercial des cinq années précédentes a été

réglé par des opérations financières. La production de charbon, de fonte et d'acier, pour ne retenir que les trois éléments essentiels de l'industrie, a été en augmentation de 20 pour 100 en 1924, et pour la houille, elle atteint le chiffre de 1913. On ne saurait donc parler de restauration économique à opérer, puisque c'est chose faite, bien que tout notre immense outillage industriel ne puisse pas encore travailler jusqu'au maximum de sa capacité de production.

Si, d'autre part, l'on considère la rapide progression des impôts versés par les contribuables, 11 milliards en 1919, 20 en 1920, 23 en 1921 et 1922, 24 en 1923 et près de 30 en 1924, — si l'on tient compte des traditions d'épargne qui, quoiqu'on puisse dire, ne sont nullement en train de disparaître, — l'on pourrait conclure que la restauration financière de la France est en bonne voie, puisque l'œuvre de remise en état des pays envahis sera bientôt terminée.

PETIT COURRIER

ALEXANDRE. — *Tanganyika* n'a été, jusqu'ici, qu'un trompe-l'œil.

Seules, ses participations, très importantes, peuvent, dans un avenir plus ou moins lointain, en faire une valeur de second ordre.

Totis est une très belle affaire, mais le titre est cher, pour un rendement pratiquement dérisoire, à cause du change de la couronne hongroise.

ABONNÉE DU MONTPARNASSE. — Vous avez été imprudente, en capitalisant des espérances. L'entreprise en question paraît en voie de relèvement, mais ses charges restent énormes, malgré le règlement transactionnel qu'elle a obtenu, et écartent toute idée de dividende avant longtemps. Peut-être pourriez-vous vendre la moitié de vos titres et tenter la chance avec le reste?

LÉON VIGNEAULT

Le Gérant : MAURICE DELAMAIN.

Constituez le trésor de la Famille



69 pièces
de
riche Orfèvrerie



livrées en Cuffre
payable

1^{fr} 50

par jour

livraison immédiate

garantie 20 années

Établ^{ts} C. A. M. P. 1, Rue Borda, Paris (3^e)
notice explicative envoyée franco

LATIN par correspondance inédit. ECA, SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise)

LA MODE ILLUSTRÉE — REVUE —
DE LA FAMILLE

Publication hebdomadaire fondée en 1860

RÉDACTION — ADMINISTRATION — PUBLICITÉ — SERVICE DES ACHATS

SERVICE DES PATRONS

26, rue Jacob, PARIS (VI^e) — Téléphone Gobelins 24-18

L'ÉDUCATION PHYSIQUE

Président du Comité de rédaction : **Georges HÉBERT**

Ancien lieutenant de vaisseau — Ancien directeur du Collège d'athlètes de Reims

La seule Revue d'éducation physique, scientifique et critique paraissant en France — Le meilleur guide de la santé à tous les âges, pour l'homme, pour la femme et pour l'enfant

Paraît 10 fois par an et donne dans chaque numéro — soigneusement illustré — des articles critiques, pédagogiques, historiques, littéraires, des études sur le tourisme, la vie sportive, la vie physique coloniale, l'hygiène, etc... des conseils pratiques par des collaborateurs les plus qualifiés

Sa « revue des articles » sur l'éducation physique paraissant dans les journaux et magazines français et étrangers constitue une véritable encyclopédie

Le numéro : 2 francs

ABONNEMENT D'UN AN : France et Colonies, 15 fr. ; Étranger, 20 fr.

9, Boulevard des Italiens - PARIS — Téléphone : Central 57-33

L'Éducation physique répond à toutes les questions posées par ses lecteurs.

Envoi d'un spécimen gratuit sur demande

SOCIÉTÉ DES FERMES FRANÇAISES DE TUNISIE

Société Anonyme au Capital de 5 500 000 francs

Siège social : 120, Rue de Serbie — TUNIS

LES RÉSULTATS DE 1924

Malgré la sécheresse de l'année agricole, grâce à ses bons procédés de culture, la Société a récolté dans les deux branches principales de sa production : 31 700 quintaux de céréales, 85 000 hectos de vin.

Les minoteries, ayant constitué leurs stocks en temps opportun, ont donné des bénéfices normaux.

Les prix élevés des céréales et les cours des vins, soutenus jusqu'ici, permettent d'escompter un bénéfice voisin de 2 millions, comparable à celui de l'année dernière où la récolte de céréales dépassait 50 000 quintaux, celle de vin, 110 000 hectos.

La Société accepte : des prêts en participation consacrés à la mise en valeur de domaines spéciaux. Intérêt fixe de 6 pour 100 avec participation éventuelle aux bénéfices de domaine pouvant s'élever à 2 pour 100. Total 8 pour 100. Pour ceux renonçant à toute participation, intérêt fixe de 7 pour 100.

Elle ouvre des comptes de dépôt de toutes sommes, rapportant 5,75 pour 100 net. Remboursement : 2 000 francs par mois, après préavis de huit jours.

Elle poursuit l'émission de ses obligations 6 pour 100, nettes de tous impôts, remboursables à 500 francs, émises au prix de 490 francs, réduit à 480 francs pour les souscripteurs de 40 titres au moins, qui s'engagent à ne pas les négocier pendant deux ans. Une première tranche de 8 000 titres est entièrement souscrite ; sur la seconde tranche, 1 290 titres sont placés. Elles ne sont pas remboursables avant 1935.

L'avantage de tous ces placements, c'est qu'ils reposent sur un domaine de 33 000 hectares de terre.

Tous renseignements complémentaires sont envoyés sur demande.

AGENDA P.-L.-M. POUR 1925

L'AGENDA P.-L.-M. pour 1925 vient de paraître. Relié sous couverture rouge, noir et or, il renferme des contes, nouvelles, chroniques rétrospectives et d'actualité, un roman inédit, 600 compositions et croquis de paysages, 16 illustrations hors texte en couleurs, 12 cartes postales héliogravées. Véritable agenda du touriste, d'une conception originale et d'une réelle utilité.

Prix : 7 francs, à l'Agence P.-L.-M., 88, rue Saint-Lazare, à Paris dans les bureaux et bibliothèques du réseau, etc... Envoi recommandé à domicile contre mandat-poste (8 fr. 90 pour la France et 10 fr. 75 pour l'étranger) adressé au Service de la Publicité de la C^{ie} P.-L.-M. 20, Boulevard Diderot, à Paris.

TACHES de ROUSSEUR effacées par le Radifer, 7 fr.
Ph^{ie} de Radifer, à NANTES

Emboîtages de la " REVUE HEBDOMADAIRE "

LA REVUE HEBDOMADAIRE livre ses emboîtages aux conditions suivantes :

2 francs pris aux bureaux — 2 fr. 25 franco

20 francs par abonnement annuel (envoi mensuel).

BON

de 50 centimes

Valable jusqu'au 1^{er} Février 1926

Pour l'emploi de ce bon, voir
le Catalogue spécial

BON

de 50 centimes

Valable jusqu'au 1^{er} Février 1926

Pour l'emploi de ce bon, voir
le Catalogue spécial

FOYER RURAL

Enseignement agricole complet; cours théoriques et démonstrations pratiques (8^e année). Médaille d'argent de l'Académie d'agriculture. Envoi du programme sur demande à la Secrétaire générale, 42, R. DU LOUVRE, PARIS.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS

POUDRE DENTIFRICE CHARLARD

Boite: 2 f 50 franco-Pharmacie, 12, Bd. Bonne-Nouvelle, Paris

R. C. Seine 76 026.

Le froid

et l'air vif dessèchent la peau.
Seule une crème de toilette,
ni sèche, ni grasse, mais d'une
onctuosité parfaite, telle la

Crème Simon

peut donner à l'épiderme la
souplesse néces-
saire pour braver
les rigueurs du
froid



Dam

1 ÉCHANTILLON CHARMÉ DE FRANCE

— PARFUM EXQUIS —

de E. COUDRAY est offert à tout acheteur du célèbre SAVON FRANCE HYGIÈNE
incomparable pour l'épiderme. Le Pain : 2 francs. — EN VENTE PARTOUT et

348, rue Saint-Honoré — PARIS

LE SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

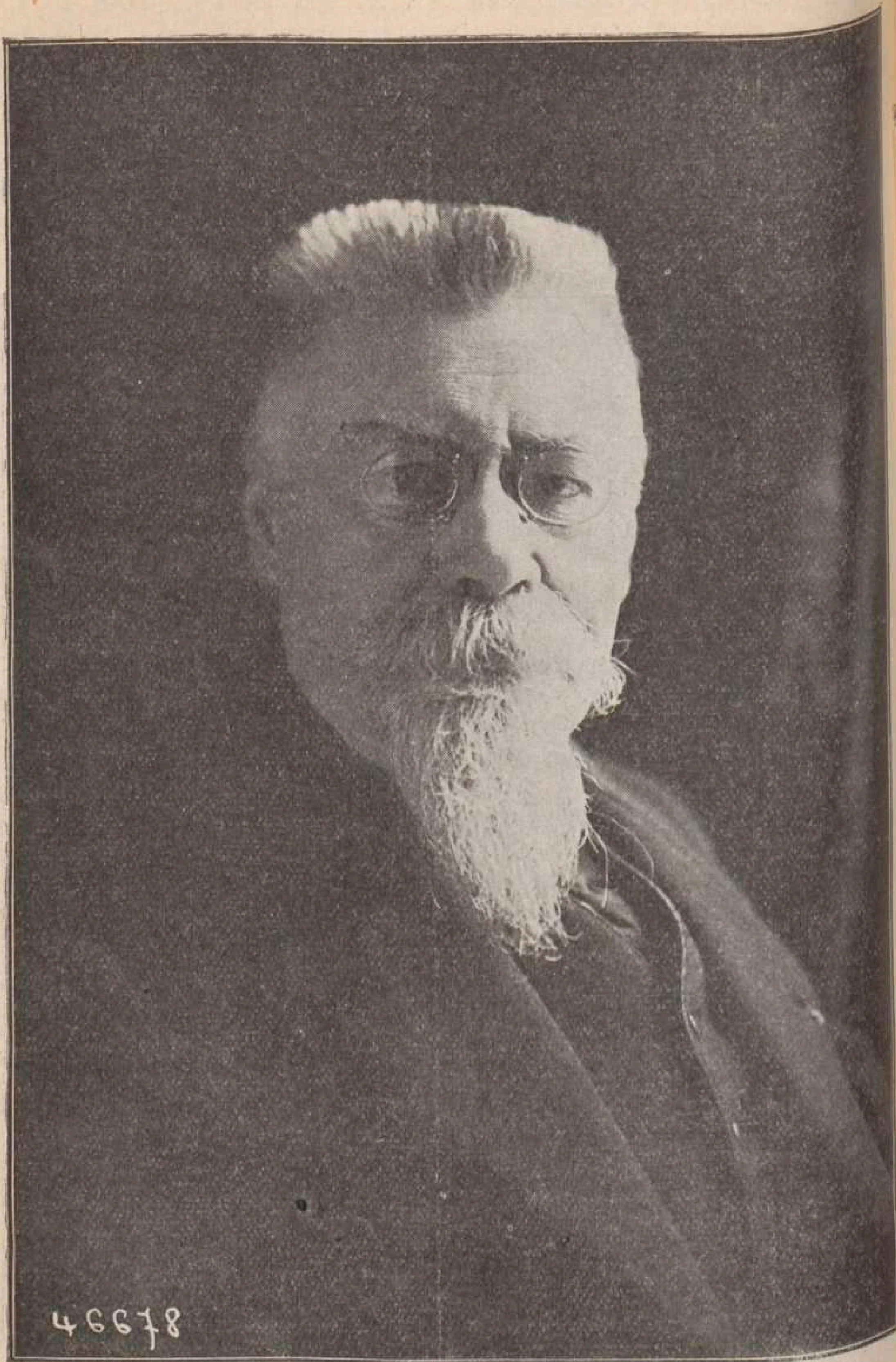
N^l^e Série (21^e Année) N^o 2

10 Janvier 1925



30814. — M. Émile Buré, directeur de « l'Éclair ».

On sait le bruit qu'a fait dans la presse et dans toute l'opinion française la publication, dans *l'Éclair*, du « document des Chequers » et du « rapport Nollet ». Le gouvernement a cru pouvoir défier le bon sens en poursuivant M. Emile Buré, en vertu de la loi de 1886 sur l'espionnage, pour le soustraire et se soustraire en même temps à la juridiction de la cour d'assises.



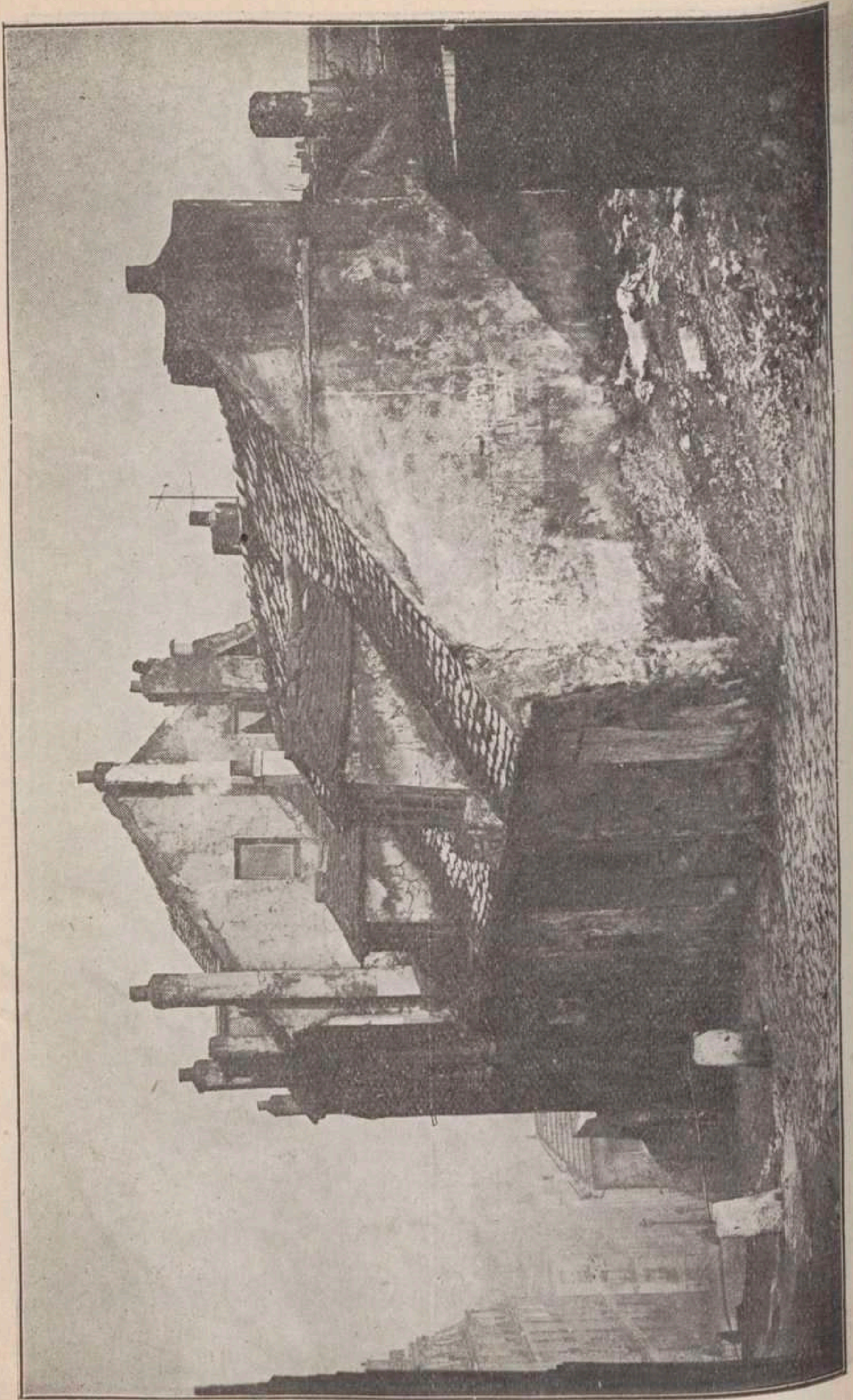
30815. — M. Charles Benoist, ambassadeur de France.

On sait que M. Charles Benoist, ambassadeur de France à la Haye, a été remercié par le gouvernement de M. Herriot, avec la même absence de formes qui caractérise tout le dernier mouvement diplomatique. M. Charles Benoist vient d'écrire au président du Conseil une lettre de protestation qui alourdit singulièrement le dossier de M. Herriot.



30816. — Un cortège de skieurs novices.

LE PARIS QUI S'EN VA



(Cliché M. G. L.)

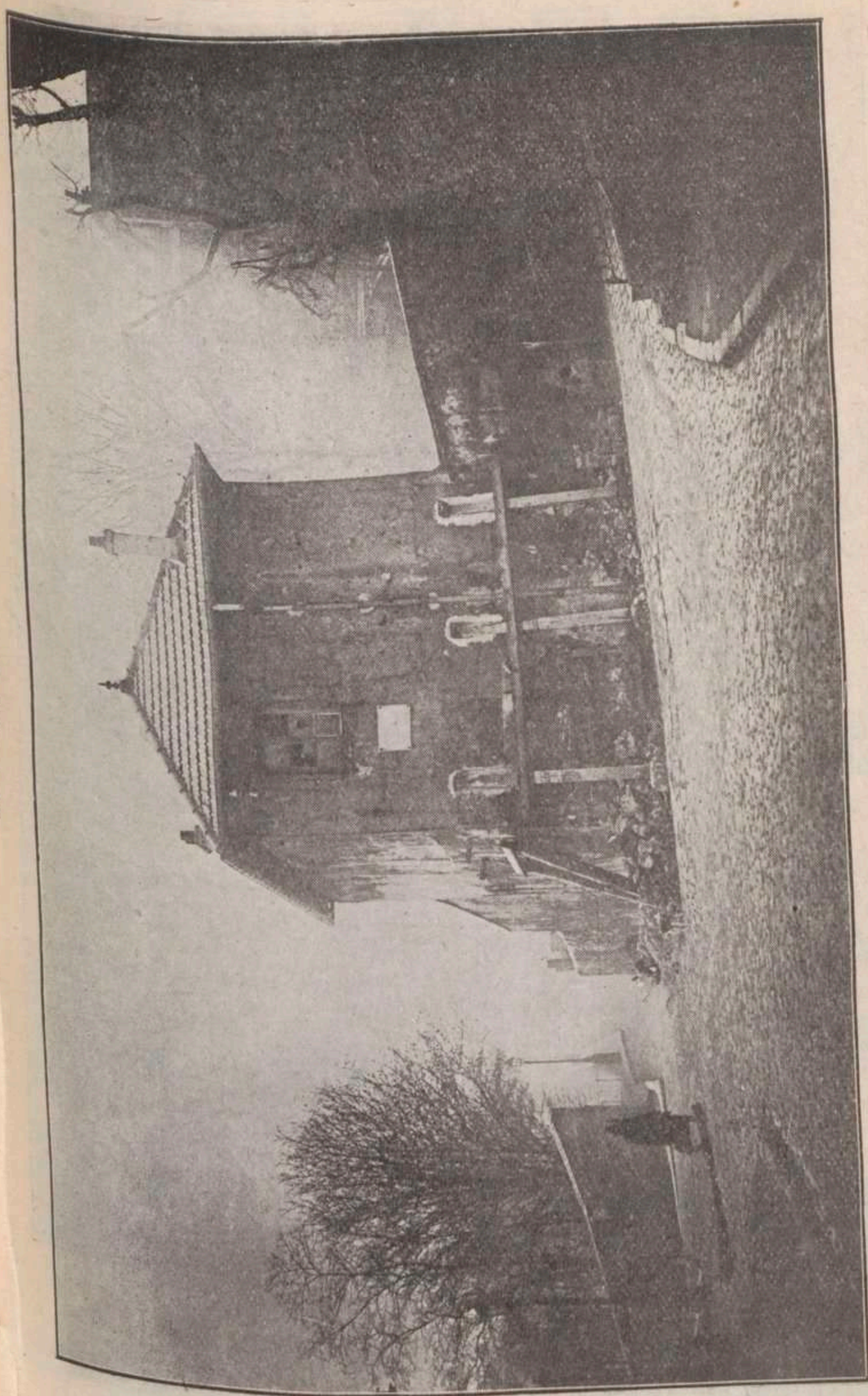
30827. — A Montmartre : Le maison de Mimi Plisson.

LE PARIS QUI S'EN VA

(Cliché Meurisse.)

30817. — A. Montmartre : La maison de Mimi Pinson.

LE PARIS QUI S'EN VA



(Cliché Meurisse.)

30818. — A Montmartre : La maison de Berlioz.
... et de celle où fut composée *la Damnation de Faust*.



30819. — Charlot en civil.

Notre collaborateur Lucien Fabre nous donne un article sur l'art de Charlot. Voici l'illustre acteur sur le paquebot qui le ramène en Amérique après son dernier voyage en France.

CHEZ



PLON

BÊTES, HOMMES ET DIEUX

Par F. OSSENDOWSKI

30^e
Mille

In-8° écu avec carte. Broché. . 10 fr.

Cartonné. 15 fr.

Graphique de la vente depuis le 31 juillet
jusqu'au 31 décembre

Août

Septembre

Octobre

Novembre

Décembre

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Pour répondre à nombreuses
- demandes de ses abonnés -

La Revue Hebdomadaire

est heureuse de pouvoir leur offrir
à nouveau à titre de

PRIME EXCEPTIONNELLE

UN STYLOGRAPHÉ

à plume en or 18 carats et à remplissage
automatique d'une valeur de 30 francs
qui leur sera laissé au prix de faveur de

15 FRANCS

L'envoi sera fait *franco* dans la semaine de
la réception de ladite somme de 15 francs
accompagnée de la dernière bande d'abon-
nement.

~~~~~  
*Pour l'étranger prière de joindre  
un franc pour supplément de port.*



---

# LA BATAILLE DE LA MARNE

## ODE HISTORIQUE

---

*Cette « Ode historique », que nous publions aujourd'hui, fait partie de ce que Charles Maurras intitule « Poèmes en cours ». Une épître liminaire de la Musique intérieure exposera et expliquera comment un certain nombre de ces poèmes pris et repris, puis laissés et repris encore, servent d'occupation et de distraction à l'auteur, quand il a fini sa journée d'écrivain politique. Les poèmes qu'il écrit rarement vivent dans sa mémoire d'une existence assez instable, mais tendent néanmoins à se terminer quelque jour. Cela est arrivé pour Ulysse, cela arrivera vraisemblablement pour la Marne, pour le Colloque des Morts, pour Œdipe et Cypris, pour l'Age d'or. La Bataille de la Marne paraîtra chez Bernard Grasset. — N. D. L. R.*

---

ΑΛΛΑ ΓΑΡ Α ΜΕΓΑΛΩΝΥΜΟΣ ΗΛΘΕ ΝΙΚΑ

SOPH. Ant.

DELUBRO VICTORIÆ AQUENSI

Inscription d'Aix.

*Sian Gau Rouman e gentilhome*

MISTRAL.

### I

La montagne de la Victoire  
Donne son souffle à nos drapeaux,  
A sa voix deux mille ans d'histoire  
Sortent en criant des tombeaux,



Comme un soleil sur la nuée  
Toute la Gaule s'est ruée :  
Mère des Lois, mère des Arts,  
Notre Pallas est sœur d'Hercule,  
Au double assaut déjà recule  
Un germanique et faux César.

O toi, plus basse que les terres  
D'où sont vomis tes combattants,  
O dans ta paix et dans ta guerre  
Singe inutile des Titans,  
Race allemande qu'enfle et grise  
L'impunité de la trahison,  
Et l'ignorance de l'honneur,  
Aucun reproche ne te presse  
Comme du manque de sagesse  
Qui de tout temps souilla ton cœur.

Tu ne sais pas la loi des mondes  
Qui pour renaître fait mourir  
En des épreuves si fécondes  
Que le plus lâche y veut courir :  
Pour égaler sa haute somme  
L'être de l'âme se consume,  
De tous ses maux naît quelque bien,  
Seule une race abandonnée  
Des justes dieux est condamnée  
Au crime qui ne sert à rien.

Le long de tes annales sombres  
Hurle la flamme, pleut le sang  
Et ton marteau dans les décombres  
Frappe des coups retentissants,



Ce qui te plaît, ce qui t'importe  
Est le charnier des villes mortes,  
Ta seule gloire est de nourrir,  
Sans l'apaiser par les ravages  
Qui te flétrissent d'âge en âge,  
L'unique faim d'anéantir.

## II

Amis, nos cœurs se réjouissent  
Non d'égaliser des arrogants  
Ni d'imiter cette avarice  
Des assassins et des brigands ;  
Un noble esprit ne s'enamoure  
Que de la terre qu'il laboure,  
Du flot amer qu'il a dompté,  
De la maison qu'il a construite,  
Marbres polis, argiles cuites  
D'ardoise fine surmontés !

A modeler les ressemblances  
De l'animal et de l'humain,  
Une secrète véhémence  
Bientôt réchauffe notre main,  
De l'artisan la grâce innée  
D'une industrie est raffinée  
Qui le polit d'âme et de corps,  
Ses idéales créatures  
Dans leur reflet le transfigurent  
Pour l'emporter dans leur essor.



Il a touché la grave lyre  
 Il y fait résonner les Vers  
 Qui permettront enfin d'élire  
 Sa destinée à l'univers :  
 En s'éveillant aux voix de l'Ame  
 Les rocs, les eaux, les vents, la flamme  
 S'étonneront de recevoir  
 Notre chaleur, notre semence,  
 Notre mesure de l'Immense,  
 Notre cruel et gai savoir.

Quand l'art sublime se repose  
 L'Ame conçoit sa royauté  
 Et la consacre et la dépose  
 Au fondement de la Cité :  
 Né d'une haute forteresse,  
 De l'horizon dame et maîtresse,  
 J'ai tout reçu du sol natal  
 Et le langage de mes pères  
 Dit l'alliance qu'y frappèrent  
 Le licteur et le fécial.

Ici, gardien du Caducée,  
 Brille le Glaive court et droit,  
 Sous nos murailles policées  
 Germent les mœurs et naît le Droit,  
 Ici monta de cime en cime  
 L'aile savante sur l'abîme  
 Et son bonheur qui vient des cieux  
 Retourne dire à l'empyrée :  
 — *La race humaine invente et crée,  
 Image vive des Grands Dieux.*



## III

Telle est la loi de tous les hommes  
Hôtes des champs et des maisons  
Qui sont régis comme nous sommes  
Par les clartés de la raison  
Mais toi, sans ville ni bourgade,  
Coureur de bois, batteur d'estrade,  
GERMAIN, pourquoi cesserais-tu,  
Par les déserts de ta patrie,  
De cultiver la pillerie  
Comme héritage de vertu?

Sombres climats, mornes campagnes  
Que tes rhéteurs gonflent en vain,  
Le triste sol des Allemagnes  
Est pauvre et plat comme ses vins :  
Du fade esprit d'une orge vaine  
Comme l'ivresse emplit ta veine,  
Ton jeune mâle est de sang froid.  
Sa Vénus lente est si rétive  
Qu'une débauche maladive  
Ronge tes peuples et tes rois.

Grand corps enflé d'aigre sanie,  
Ta carapace l'étouffant,  
Un dieu propice, ô Germanie,  
Te délivra de tes enfants



Et, par justice ou pour épreuve,  
 Précipita sur notre fleuve  
 L'obscène flux de ces bâtards,  
 Qui nous recouvre et nous submerge  
 Si le soldat ne veille aux berges  
 Ou s'il accourt un peu trop tard.

Ainsi s'épandent, chair trop blonde  
 Où frise un poil décoloré,  
 Les torses gras où surabonde  
 Un intestin démesuré,  
 Fille du Nombre et de la Masse  
 Ainsi s'accroît la populace  
 Des demi-hommes aberrants ;  
 Mais, ni volume ni stature,  
 Nulle méprise de nature  
 Ne les assoit sur notre sang,

Vulgaire enfant qui te fais gloire  
 De ton nom qui salit un mur,  
 Tu peux charger nos promontoires  
 De tes vocables les moins durs,  
 Depuis Thulé jusqu'en Sicile  
 Ta longue course est si stérile  
 Que tu ne plantes nulle part  
 Les Thermes, l'Arc ou la Statue  
 Signant : — *La main qui brûle et tue*  
*Aspire encore à d'autres arts!*

Voilà pourquoi nos terres-mères  
 T'ont dévoré dans leurs tombeaux,  
 Nos chastes cieux dans leur lumière  
 T'ont vidé comme un verre d'eau :



Ou tu reviens l'oreille basse  
A ton désert que Boniface  
Pénétra seul la hache en main,  
Pour mettre en pièces tes idoles  
Et t'enseigner une parole  
Qui t'imposât le masque humain.

## IV

— Non, la germaine multitude  
Brute naquit et gardera  
Le parler rauque et l'âme rude  
Que nul baptême n'ondoiera :  
Quelque bienfait que l'on t'inflige,  
Le dur orgueil à son vertige  
De ses murmures te meurtrit ;  
Tu te déchires à toi-même  
Et, détruisant tous ceux qui t'aiment,  
Tu te repais sur leurs débris.

Chargeant l'habit du gentilhomme  
Sur ta carcasse de vilain  
Qui voulus être roi de Rome  
Et mis à sac le Siège saint,  
Tu fuis, pliant sous ta rapine,  
Les anathèmes que fulmine  
Un vieil évêque frémissant  
Et, cœur trop faible pour y croire,  
Ris de la bulle de Grégoire  
Ou du concile d'Innocent !



Pères sacrés de notre Europe,  
Fondateurs de la Chrétienté,  
O plus modestes que l'hysope,  
Qui le grand chêne avez planté,  
Pâtres, Pêcheurs, Docteurs, ô Prêtres,  
Toute raison sut reconnaître  
L'ample pitié qui vint de vous,  
Qui, dans sa bauge et sur sa fange,  
Fîtes chanter le chœur des anges  
Pour apprivoiser l'Homme-loup !

Enveloppant d'un jour tranquille  
Les soubresauts de l'animal,  
Le Roi-Prophète et la Sibylle  
Gardes du seuil pontifical,  
A la Tunique sans couture  
Ont annoncé la déchirure  
Dès que ce fauve des forêts  
Quittant l'armure pour l'étole  
Et le carnage pour l'École  
A son tour argumenterait.

De la bonté du Sacerdoce  
Un peuple entier s'était nourri,  
De la puissance de la Crosse  
Épée et Sceptre avaient fleuri,  
Jamais la horde moins grossière  
N'a compté d'heure plus prospère,  
L'aigle étreignant le globe d'or  
A la grand'voile se déploie  
Et les vents que l'aurore envoie  
Bercent la Nef de port en port :



Un seul vaisseau fait mille épaves  
Et, des mille navigateurs,  
S'il en surnage un seul, esclave  
De la houle et du vent moqueur,  
A la dérive sous les astres  
Le réchappé du grand désastre  
Chevauchant un mât sans agrès  
Boit en pleurant l'écume blanche  
Et vocifère que sa planche  
Est l'arche même du Progrès.

## V

A la porte de la Chapelle  
J'ai lu l'écrit, frère Martin,  
Qui, promulguant la foi nouvelle,  
Vous émancipe du Latin :  
— César, et Pierre, et leurs curies  
Font une même idolâtrie!  
Entre le feu du ciel et moi  
Que nul esprit ne se propose,  
Que nulle voix mortelle n'ose  
D'un cœur d'homme régler la voix.

Plutôt mes bauges d'Hercynie  
Que de servir sous votre toit!  
Que toute chaîne soit bénie  
Qui m'affranchisse de vos lois!  
C'est de mon Dieu que vient la flamme  
Incendiaire! Cette lame



*Parricide est de mon Seigneur  
 Qui veut l'essor de ma nature  
 Et qui remmêle sans mesure  
 L'or et la vase de mon cœur!*

*Esprit, tu rampes et tu doutes?  
 Tu volerais au Saint des Saints  
 Si tu brisais ces basses voûtes  
 De marbres faux, de panneaux peints,  
 Et, restituant à leur cendre  
 Où tout péché veut redescendre  
 Ton art profane et ses amants,  
 Tu repoussais la libertine  
 Et raisonneuse erreur latine  
 Des confins de l'Homme allemand.*

*Mon Dieu n'est pas un hypogée  
 Où l'homme entasse son trésor!  
 Ta voix, mon Dieu, n'est point gagée  
 Pour nous absoudre de la mort!  
 Que chacun pour soi-même expie!  
 Exterminons le rite impie  
 Qui se joua de tes courroux  
 Et trafiqua de la prière  
 Que notre sœur ou notre frère  
 Entreposait sur tes genoux!*

*Mon Dieu condamne et nous fait grâce :  
 Père du crime et du pardon,  
 Le solitaire des Espaces,  
 De nos mérites nous fait don.  
 Au pur soleil de sa Justice  
 Que vaut l'encens d'un sacrifice*



*Injurieux et superflu?  
Je dissiperai dans sa gloire  
Ce flot d'amour où n'ont pu boire  
Ni les damnés, ni les élus.*

Ainsi parlait l'Assemblée-Nues :  
— O corruptrices de l'azur,  
Savez-vous ce qu'est devenue  
La mystique rose au cœur pur  
Qui, neige et feu, sous de longs voiles  
Qu'auréolèrent sept étoiles,  
Éclaira la Terre et la Mer  
Et, du péché libératrice,  
De la douleur consolatrice,  
Eut pitié même de l'Enfer?

Dites-nous : la Vierge Marie  
Ne règne plus dans votre ciel  
Et votre terre déflourie,  
Désert de cendres et de sel,  
Ne mène plus l'ogive en flamme  
S'ouvrir aux pieds de Notre-Dame,  
Jurer l'amour entre ses mains,  
Et lui chanter : — O belle, ô claire,  
Dans la maison d'un même Père,  
Abritez nos cœurs pèlerins !

Par quelque injure qu'il réponde  
Le Barbare n'écoute rien  
Quand il lui plaît de faire au monde  
Quelqu'un des maux qu'il nomme biens :  
Aux volontés des créatures  
Son vent d'erreur et d'imposture



Persuadant de s'affranchir,  
Des multitudes enhardies  
Les folles armes sont brandies  
Pour la Vengeance et le Désir.

Quand la martyre est sur la roue,  
Toutes jointures se rompant,  
Le pauvre corps n'est qu'une boue  
Que l'âme quitte avec le sang :  
Ainsi, royaume par royaume,  
Au chant des cloches et des psaumes,  
Cinquante peuples irrités  
De leur Vistule à notre Sambre  
Brûlent, tenaillent et démembrant  
La moribonde Chrétienté.

## VI

Victorieux au nom de flamme, (1)  
Par vous s'annonce le retour  
Du châtement que nous donnâmes  
A ces forfaits des anciens jours !  
Du tourbillon de votre épée  
La Germanie enveloppée  
Languit à votre tribunal  
Et dans le maître qui s'avance  
Elle connaît la forte France  
Du Roi Juste et du Cardinal.

(1) M. le maréchal Foch.



— *Père Joseph de la Tremblaye,*  
*Rouvrez vos yeux sous le froc gris;*  
*Père Joseph de la Tremblaye,*  
*Brisach est pris, Brisach est pris!*  
L'Ombre de l'aile des Victoires  
Peut diviser les territoires  
De la Hollande au Seuil Romain  
Mais le vieux fleuve ami s'étonne  
Du blanc pavois qui te couronne,  
Atroce mère du Germain !

Elle a levé ses mains sanglantes,  
Hâve d'horreur entre nos coups,  
Elle a fait de nos deuils fumante  
Plier sa tête à nos genoux.  
Où descendra sa modestie?  
Mais ta prudence est avertie,  
Sage et puissant glaive de feu :  
Sur l'horizon que tu déchires,  
Prévois, préviens ce que conspire  
Un génie artificieux :

Rappelle-toi, parmi ses larmes  
Et son tumulte de sanglots  
Toutes les fois qu'au choc des armes  
Elle a roulé dans le champ clos,  
A nous tromper quel soin fertile !  
Elle affectait des airs tranquilles,  
Un pas traînant, le col penché :  
Telle, au couvert de la nuit lente,  
Eût apparu, douce et dolente,  
Une servante de Psyché.



Elle avait peint sa tête rousse  
 Des marguerites de nos bois  
 Et sans savoir la rendre douce  
 Elle avait déguisé sa voix,  
 Elle chantait nos pastorales,  
 Elle dansait nos provençales,  
 Mimait Beaux-Arts, Science, Droit,  
 Médecine, Théologie,  
 Et triomphait dans l'Élégie  
 L'ultime flèche du carquois !

Dans nos bontés grandit sa ruse :  
 Au simulacre de l'Esprit,  
 Quand la Gorgone fait la Muse  
 Le populaire est vite pris,  
 Mais au cœur sage qui l'écoute  
 Naît le soupçon, frémit le doute :  
 — Que nous voulait un art menteur ?  
 Une logique sans critique,  
 Une critique apodictique,  
 Petit esprit dénégateur ?

Tu ne remplis de destinée  
 Qui soit sensible à la raison  
 Que si ton âme nous est née  
 Pour apprêter quelque poison,  
 Pour, ô Locuste, ô Canidie,  
 Infecter de ta maladie  
 Un sang trop chaud, des cœurs trop vifs.  
 Hurler un son qui nous égare  
 Et nous changer en fous barbares  
 Énergés de ton cri plaintif,



En révoltés énergumènes  
Brisant l'étau de notre toit,  
En pauvre plèbe souveraine  
Coupant la tête à notre roi,  
En idolâtres de notre ombre,  
En écolâtres d'erreurs sombres  
Dites éclairs illuminants,  
Puis, au chemin que prit Alcide  
Vers les hauts lieux du Suicide,  
En sacrifiés rayonnants !

Quand une main s'est désarmée  
Qui broya l'Hydre et le Lion,  
Bientôt dans Lerne et dans Némée  
Éclate la rébellion :  
De leurs souillures triomphales  
Toutes les races du Stymphale,  
Couvrent les champs et la cité,  
A la lumière reconquise  
Osant l'insulte qu'a permise  
L'héroïque imbécillité.

Ainsi, du creux des basses grèves,  
Cependant que l'Éta gémit,  
Tu te gonflas, absurde rêve,  
De l'héréditaire ennemi :  
Le Dieu malade, à bout de forces,  
Pour son bûcher taillant l'écorce  
Et le sarment du boute-feu,  
— *Ah! criais-tu, flammes futures,*  
*Quand tournoieront vos chevelures,*  
*Perdons Alcide au fond des cieux!*



Mais toi qui sus, ô fils d'Alcmène,  
Victorieux de tous les sorts,  
Traîner tes races par la chaîne  
De tes saintes paroles d'or,  
Ame et figure de la France,  
Au plus aigu de ta souffrance  
Es-tu le maître de mourir?  
Hors de l'embûche teutonique  
Envole-toi, cœur magnifique  
D'Alcide héros et martyr!

Et vous, esclaves qu'il faut pendre  
Au gai retour du maître absent,  
Pour avoir trop rêvé d'étendre  
Un bas empire évanescent,  
Ce bout de corde vous mesure  
La destinée à l'encolure :  
Les Dieux cléments n'auront voulu  
Que déclarer par votre signe  
Entre cent peuples le moins digne  
Du commandement qu'il n'a plus.

## VII

Quand le dernier-né des Guillaumes  
A les dés de son sort jetés  
Il tient unis trente Royaumes,  
Républiques, Principautés,  
Petits et grands Duchés, Empires,  
Pair ou second chacun l'admire,



Au cri de guerre ils ont tous ri  
Sans excepter cette canaille  
Qui de n'avoir ni sou ni maille  
Rêve abondance dans Paris.

Mais aussitôt que la machine  
Que montèrent ces insensés  
Eut son carnage et sa ruine  
Au bord de Meuse commencés,  
Plainte et Pitié, Honte et Colère,  
Même Épouvante conjurèrent  
Ce qui restait du genre humain,  
Un million de beaux éphèbes  
Voulut goûter sous notre glèbe  
A la Nuit qui n'a plus d'hymen.

Ah! sans attendre leur venue,  
Toute la grâce et tout l'honneur  
De notre race méconnue  
Coururent tendre au moissonneur  
Une poitrine cuirassée  
Du seul airain de la pensée,  
Des seules fibres d'un bon cœur,  
Et, purs enfants de cette terre,  
Six jours, six nuits la disputèrent  
Au Barbare à demi vainqueur.

Il avait mis toute son âme  
Dans les chars et dans les chevaux  
Qui déroulaient, ô fer! ô flamme!  
Ses fulgurants les plus nouveaux.  
Mais du Limbourg à la Champagne  
Et du tombeau de Charlemagne



A l'environ de Saint-Denis  
Leur file hésite, flotte, gronde  
Et se rebrousse comme l'onde  
Sur une barre de granit.

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

Oiseux témoin de tant de gloire,  
Soldat-né qu'oublia le sort  
Loin des travaux de la Victoire  
Et des couronnes de la Mort,  
J'ai, du fossé de nos murailles  
Où le flot roule ses entrailles,  
Fait au Germain calamiteux  
Cette chanson que j'ai chantée  
A la manière de Tyrtée,  
Le maître d'école boiteux.

CHARLES MAURRAS.



---

## S'IL Y A UNE TRADITION EN POÉSIE FRANÇAISE

---

Sans paradoxe, on pourrait dire qu'une *tradition*, c'est essentiellement quelque chose que les hommes ne se transmettent pas. Ou du moins se transmettent secrètement, obscurément, comme on fait d'un pli cacheté qu'il serait interdit d'ouvrir.

C'est bien autour de la *tradition*, du passé, si l'on veut, que se livrent les plus chaudes batailles. Le présent n'en déchaîne pas d'aussi passionnées. La raison en est dans les termes du dilemme suivant : Ou bien chaque parti revendique la tradition pour soi et en affirme chez soi la survivance légitime. Ou bien, ce qui n'aggrave pas médiocrement le conflit, les uns l'embrassent éperdûment et aveuglément, tout ainsi que Psyché embrassait l'Amour, cependant que les autres la renient avec une horreur aussi mal fondée que cette tendresse-là.

Au vrai, l'on se bat aux pieds d'une Isis voilée. Et il est bien impossible de lui enlever son voile, si l'on tient, par prévention et préjugé, à lui découvrir tel ou tel visage. Nous voudrions essayer ici de dépouiller toute idée personnelle et d'en appeler seulement à l'histoire ; libre à quiconque d'interpréter les faits que nous voudrions soumettre aux bons esprits. Mais qu'on ne dise pas que ces faits sont connus ou entendus d'avance.

Si de cette étude historique ne sortaient que des paradoxes, on pourrait la soupçonner d'outrecuidance ou



de fausseté. Si elle ne produisait que les constatations reçues par le grand public, mais si elle les éclairait par certains côtés, si elle restituait à quelques vérités leur caractère d'exactitude temporelle, en leur enlevant l'aspect de dogmes sourcilleux, le résultat ne serait pas mince. C'est à ce but moins éclatant que le premier, mais plus facile à atteindre, que nous viserions volontiers.

\* \* \*

Résumons d'abord, en quelques mots, le conflit actuel, qui, né depuis plus de cent ans, semble renaître sans cesse de ses cendres.

A le considérer de haut, c'est un conflit qui divise les épris de la forme et les épris de l'âme. Mettez des majuscules à cette Ame, à cette Forme, et vous ferez des idoles aussi figées l'une que l'autre, ou des ombres à l'envi fugitives et impalpables : les uns accusent les lettres de jadis de ne point satisfaire à l'Ame moderne. Les autres accusent l'Ame moderne de se refuser indûment aux canons de la Forme de jadis.

La discussion peut durer éternellement. Est-elle donc si spécieuse et si absurde? Non ; elle représente et matérialise l'opposition de deux esprits irréductibles, faciles à définir l'un et l'autre. Ce ne sont pas, comme on pourrait croire, l'esprit rétrograde et l'esprit progressif. Ce ne sont pas l'Optimisme, amant de l'avenir, et le Pessimisme, amant du passé. Ce ne sont pas davantage l'« esprit national » fixé au culte exclusif d'une certaine tradition gréco-latine, et, en face de lui, l'esprit de « romantisme » (pour parler comme Stendhal) qui accueille de nouvelles influences étrangères. Ce sont uniquement ces deux adversaires perpétués : le Dilettante et le Technicien. Autrement dit, l'homme qui cherche dans la poésie un plaisir intime et personnel, et celui qui la considère aisément en historien ou en spécialiste, comme une certaine in-



dustrie supérieure des mots, une mathématique propre au langage, science et art à la fois, et qui évolue, certes, mais qui ne change pas son essence, si on l'étudie dans la suite d'une même nation, sur le domaine d'un même pays.

Le premier sera volontiers tolérant, voire latitudinariste. Il lui suffit d'être sensible à toutes les formes d'art qui se succèdent, fût-ce dans la discontinuité. Le second aura tendance, quel que soit son sens historique, à vouloir tout simplifier et ramener à l'unité, à supprimer la déviation de la belle allée qu'il veut suivre, à négliger les layons secondaires, et si une dérivation nouvelle se présente, à dire : elle finira en impasse ; ce n'est pas la voie principale.

Un traditionaliste de cette sorte, qui prétend toujours voguer sur le même fleuve et mépriser ses bras détournés, risque de ressembler à ces explorateurs du Nil Blanc qui, si longtemps, se trouvèrent pris dans les sargasses et les marécages, tandis que le vrai courant avait échappé à leur vue. Il ne faut pas périr dans les sargasses. Il faut essayer de garder le fil de l'eau vivante. A chercher une route *classique*, continue, rectiligne, majestueuse, on risque de se trouver soudain dans un fourré de branches mortes, mais inextricables. Hâtons-nous de dire aussi que pareille aventure arriverait à qui chercherait une tradition purement *romantique*, ou affublée d'un autre nom. Ces petits jeux commodes sont depuis longtemps tombés en défaveur. On a fini, grâce aux dieux, de chercher le romantisme des classiques ou le symbolisme de la Pléiade, ou le paganisme des chrétiens, ou le christianisme des païens. Exercices auxquels des professeurs excellèrent, il y a quarante ans...

Rien de plus vain, par conséquent, que de vouloir remonter toute l'histoire des lettres françaises, en relevant, çà et là, les traces de telle ou telle tendance éternelle, choisie selon nos propres préoccupations : le romantique



flairant çà et là du romantisme ; l'humaniste, de l'humanisme ; le futuriste, du futurisme... En revanche, il est bien entendu que le rôle propre à un historien sera de chercher des filiations et des permanences. Et cela, il doit le faire, que son goût soit critique ou non. Mais sa critique, qu'il la laisse pour l'instant à la porte, et qu'il s'attende à voir ses préférences déçues plutôt que vérifiées.

Si nous devons cependant aboutir à ne constater à tous les moments de notre histoire littéraire que des faits incohérents les uns aux autres ; si nous arrivions à nier toute continuité, toute tradition, la tâche serait plus inutile encore. L'absurde, c'est le réel ; mais le réel, que n'a pas encore démêlé un œil humain. Il y a un minimum de rationnel qu'il y faut introduire.

Je me rappelle un manuel scolaire de ma jeunesse, dont l'auteur parlait je crois m'en souvenir, de Maurice Barrès, pour le nommer. Il disait seulement à son sujet qu'aucun rapport n'existait entre l'égotiste des premiers livres et le théoricien nationaliste des derniers. Voilà un exemple de carence assez ridicule. Qu'un historien écrive : *Il y eut Bonaparte, sous-lieutenant. Il y eut Napoléon, empereur. Entre les deux personnages, je n'ai rien découvert de commun* ; il vaut mieux qu'il cesse d'écrire l'histoire. N'hésitons donc pas, pour notre propre compte, avec le moindre parti-pris possible, à chercher de l'unité.

\* \* \*

Nous avons fait allusion en passant à la querelle du Mysticisme. Elle est fort à la mode aujourd'hui. Il existe tout un groupe d'écrivains catholiques, où figurent M. Gaétan Bernoville et M. R. Vallery-Radot, qui entretiennent cette querelle avec d'autant plus de jalouse ferveur qu'ils l'ont créée de leurs propres mains.

Simplifions et exposons le conflit : chaque fois qu'il est question devant eux de clacissisme, ils entendent paga-



nisme, culte de Minerve. C'est un peu la position de Louis Veuillot, qui ne prétendait voir dans les lettres classiques qu'une émanation du rationalisme païen et qui les poursuivait avec toute sa vigueur. Culte de Minerve, cela signifie, pour ces écrivains, non pas la douce et archaïque métaphore que leurs contemporains y ont mise, mais je ne sais quelle latrie de la Raison, je ne sais quelle horreur des forces sentimentales, je ne sais quelle répugnance au mysticisme profond, bref un dessèchement de la plante humaine.

Pour eux, la question se pose donc de savoir si l'âge classique en France eût toléré un esprit comme celui de M. Paul Claudel. Pour un art comme le sien, il va de soi qu'il n'eût pas existé, et que *l'Annonce faite à Marie* eût été remplacée par des poésies spirituelles ou des paraphrases et psaumes en style poli ; au lieu des grandes *Odes* claudéliennes, il y aurait eu du Godeau ou du P. Le moine. Nous sommes les premiers à l'avouer ; je dirais même à le déplorer, si cette déploration rétrospective n'était, après tout, bien risible ; je m'assure que Fénelon, le Fénelon des *Lettres spirituelles*, eut autant de vie intérieure, et même de biblique génie que notre ministre à Tokyo. Je m'assure aussi que les œuvres de Claudel lui eussent fait l'effet le plus gothique et le plus bizarre du monde. Il n'y a donc pas à croire que les « forces mystiques » soient neutralisées, inhibées, par telle forme trop peignée et trop correcte de littérature ; et ce serait bien injurieux de la part d'un catholique de 1921 que de prétendre avoir plus de richesse intime, de religion que Mgr Camus, évêque de Belley et assommant romancier, ou que François de Sales, lequel aurait sans doute préféré Ovide à tout poète romantique.

Mais, dira-t-on, si ces forces sentimentales ont un droit reconnu à l'existence, le classicisme eut tort de les refouler hors du domaine littéraire, de leur interdire l'expression poétique que nous prétendons leur donner librement



aujourd'hui. Cela est fort possible; mais enfin ce qui peut trancher un tel débat, c'est bien plutôt l'intérêt de la religion elle-même et de la mystique que celui des lettres...

— Alors, vous niez à l'Art chrétien, son autonomie et sa réalité propre?

— A Dieu ne plaise. Je ne la nie pas *en droit*; j'ose à peine dire que je la conteste *en fait*. Ou plutôt je ne la conteste même pas dans le présent. Je suis le lecteur le plus assidu de cet écrivain exquis qu'est Huysmans, à qui Minerve répugnait si évidemment. Je conteste seulement dans le passé, dans l'histoire de nos lettres françaises, l'existence d'un art spécifiquement chrétien.

Entendons-nous; je déplore cette lacune dans nos lettres; j'applaudis à ceux qui la veulent combler aujourd'hui. Mais force m'est de la constater, par expérience rétrospective.

— Eh quoi, monsieur! que faites-vous de l'art du moyen âge, celui qui ne fut que chrétien?

— Patience, nous y arriverons tout à l'heure.

— Que faites-vous de la littérature sacrée du dix-septième siècle?

— Je la mets à son rang, qui est le premier. Mais j'observe que nous l'avons rattachée à l'art par un procédé d'artifice. Ni les *Oraisons funèbres*, ni les tragédies chrétiennes de Racine, bien que ce soit un demi-paradoxe, ni tous les ouvrages d'humanisme dévot qu'a exhumés M. Henri Brémond, n'ont été faits dans ce dessein désintéressé, profane par essence, que j'estime le propre de l'art. Imaginez les *Oraisons funèbres* en mauvaise prose, *Athalie* en mauvais vers, cela n'eût rien changé à leur mérite spirituel. Il y a une dose nécessaire de dilettantisme dans la production littéraire. Elle se trouve — hélas! trois fois hélas! — dans l'art chrétien d'aujourd'hui. J'estime que la *Vie de Rancé*, de Chateaubriand, est une des premières œuvres d'art chrétien, au sens où l'on en-



tend ce terme aujourd'hui. Cet art-là prend le christianisme pour prétexte. Au lieu que les grandes œuvres spirituelles, depuis les *Confessions* de saint Augustin jusqu'à telle œuvre de Claudel, si l'on veut, prennent l'art pour fin seconde, et pour fin première la religion. C'est un fait que les hommes de notre époque classique ont sans cesse conservé un sentiment de la hiérarchie qu'on n'avait eu ni avant eux ni après eux. Ni après eux ; cela est clair, puisque la présente querelle en fait foi justement. Ni avant eux ; puisqu'une copieuse suite d'écrivains chrétiens, depuis les poètes bénédictins de l'époque de Charlemagne jusqu'à l'auteur des *Stances à du Périer*, ont cru bon de mélanger dans leurs œuvres la mythologie païenne et les images catholiques, le profane et le sacré.

D'art purement chrétien, ou chrétiennement pur, il faut avouer que jusqu'à l'époque contemporaine, où faute de recul, il nous est malaisé à bien juger, il n'a guère existé sur notre sol. Et non pas par impuissance ou par manque de foi, mais par respect, sentiment hiérarchique. Tantôt l'art chrétien fut mêlé d'éléments étrangers, qui font sourire aujourd'hui l'historien ou scandalisent un peu le croyant, tantôt les grandes œuvres chrétiennes furent composées pour une autre fin que l'art même. Je ne doute pas que cette alternative n'enferme fort strictement les deux points historiques du débat. Il n'y a là que deux faits, qui parleront comme on voudra, à l'exemple de tous les faits...

\* \* \*

Force est donc de chercher les mystiques émotions que notre âge classique se refuse à nous procurer, dans une plus haute époque. Et bon gré, mal gré, on doit remonter au moyen-âge, comme le firent avec tant de confiance et de naïveté nos arrière-grands-pères. Il est fort concevable que la littérature des dix-septième et dix-huitième siècles



ne comble pas les désirs intimes de nos contemporains ; elle a contre elle d'être imposée par les études scolaires et d'être connue avant d'être comprise.

On peut, sans beaucoup s'avancer, affirmer exactement l'inverse au sujet des poètes du moyen-âge : ils sont infiniment plus aimés que pratiqués, et l'ignorance totale où se trouve vis-à-vis d'eux la presque unanimité du public, justifie assez bien les discussions dont ils sont l'objet. Nous avons le goût troubadour, c'est un fait, depuis quelque cent vingt ans. Avouons que les Allemands l'ont encore bien davantage, et sans se l'être donné artificiellement, mais par une continuité presque naturelle. Or, ce goût troubadour, j'appelle ainsi le goût conventionnel du moyen-âge, il disparaît à mesure qu'on est plus médiéviste et que le sens historique s'acquiert plus aigu et plus informé. De même l'hellénisme à la Louis Ménéard est la chose du monde la moins commune chez les bons esprits qui pratiquent le grec et qui ont une vision simple et vive des lettres antiques.

Or, la culture médiévale est de plus en plus commode à acquérir. Les adaptations, les traductions se multiplient ; ces dernières années en ont vu paraître une grande quantité, dont je rappellerai celles qu'on doit à M. Jacques Boulenger, André Mary, Paul Tuffrau, parmi les plus goûtées. Il éclate plus que jamais à nos yeux que médiévisme et primitivisme, cela fait deux, et que la bizarre idée que, de Michelet à Huysmans et à beaucoup d'autres, on se fit d'un moyen âge mystique et grandiose, énorme et déliquant, cède à des images moins pittoresques et plus assimilables. Cette époque, fort honorable pour l'histoire et l'esprit français, offre le double exemple d'une brutalité gauloise et d'une exquise courtoisie où rien n'est gothique à proprement parler, ni pompeux, ni mystique, ni sublime par la complexité ou la simplicité. On y découvre à merveille *un trait permanent de la psychologie française qui est l'intellectualité, excessive peut-être, mais irréductible*



aux mouvements du cœur. La tendresse au moyen âge est chose spirituelle plus que profonde ; la sensualité plaisante plus que tragique. L'esprit y est volontiers précieux, menu, superficiel, je l'admettrai ; fort peu enclin aux illuminations : de là la gaucherie même des passages les plus sublimes de l'épopée ou du mystère. Les sujets peuvent sembler pathétiques ou mystiques. La forme y est avec eux en profond désaccord. Le ton ne se soutient pas, la sécheresse — et il y a une sécheresse diffuse — y menace bien plus que l'effusion. Prolixité y vaut maladresse, jamais abondance intime. Et dans les meilleurs passages, la justesse intellectuelle y vêt un aspect didactique qui ne laisse à songer et à rêver que pour les gens qui voient des fumées dans les premiers livres d'Euclide. Bref, comme la poésie que nous disons classique, nos lettres du moyen âge manquent peut-être un peu de cœur.

Sur quoi je devine bien les objections. Et que jamais on ne vit qu'à telle époque, telle floraison de dévouements, de foi, de vie religieuse : Jeanne d'Arc, croisades, cathédrales, chevalerie, idéalisme. C'est encore la même confusion entre les hommes tels qu'ils furent et le reflet qu'en donne leur art littéraire ; entre les données de l'histoire et celles des lettres. Celles-là, on peut les accepter ou les contester ; peu nous importe. Celles-ci sont les seules, comme nous l'avons dit au début, que nous voulions considérer. Que me fait que M. Vallery-Radot me rappelle la vie de sainte Colette, ou feu Durtal celle de sainte Lydwine ? Je ne m'engage pas sur ce terrain ; je lui réponds Wace, Rutebeuf, Eustache Deschamps ou Guillaume de Lorris. Je lui demande de me trouver autre chose qu'une grâce mondaine dans le lyrisme aristocratique du treizième au quinzième siècle, et de me dénicher du sentimental dans le lyrisme populaire de ce temps-là. Comme l'a fort bien vu M. Bellessort dans ses *Études et Figures*, le germanisme romantique a beaucoup



fait au dix-neuvième siècle pour recouvrir peu à peu l'image du moyen-âge français par celle du moyen-âge allemand.

La grande erreur vient de là. On a voulu voir dans notre histoire littéraire des époques séparées ou hostiles, une discontinuité. Les uns ont imaginé que le moyen-âge ait vu fleurir un esprit national, qu'ils appelaient, selon leur goût, franc ou celtique, et qui fut ensuite offusqué par la Renaissance, par l'invasion étrangère des Grecs et des Latins. Il n'est pas de contre-vérité plus offensante à l'histoire. Nos lettres, du onzième au seizième siècle, annoncent visiblement le retour à l'antique qui fut, en dernier lieu, leur couronnement et achèvement véritable. Elles y tendent de façon toujours naturelle et sans cesse plus impérieuse. On pourrait presque démontrer que, séparée artificiellement, par les invasions, de la Romanie, la France n'eut de repos qu'après avoir reconstitué sur son propre sol cet empire idéal des humanistes. Humaniste, pas un auteur du moyen âge qui ne le soit aussi complètement que son temps le lui permettait. Il me paraît d'une importance capitale que la démonstration se fasse peu à peu, que les romans bretons eux-mêmes ne sont bretons que de cadre et non d'inspiration ethnique, qu'ils traduisent seulement en exotisme romanesque le galant et courtois idéal que se fit de l'amour et de la bravoure une société déjà fort raffinée dans sa culture, et très conforme au fond éternel de la nation. C'en est fait d'une légende bien intolérable, grâce à Bédier, à Clédât, à Seillière et à d'Arbois de Jubainville. Le platonisme exquis de *Lancelot*, c'est déjà un jeu littéraire, il est difficile d'y voir un épanchement naturel de la veine mystique de la race, veine qui eût été indûment bridée et comprimée depuis lors. Pour la gauloiserie des fableaux ou du *Renard*, nul ne discute qu'elle ne soit transmise sans déviation jusqu'à Béranger ou à Edmond About, si l'on veut, par le truchement plus poli du marotisme. Bref, par ses hautes et



par ses basses parties, le moyen âge français nous offre une excellente préfigure de l'âge classique, dans ce que celui-ci, hélas ! a de plus strictement classique et de moins mystérieux. Nous visons toujours l'histoire même de la poésie : aussi ne craignons pas de dire, au scandale de quelques-uns, que les meilleurs poètes du moyen-âge, les plus gentils esprits de cette tradition facile à définir, c'est peut-être bien Parny, et c'est, à coup sûr, La Fontaine.

\*  
\*  
\*

Nous nous sommes bornés, jusqu'ici, à une discussion historique qui eût été trop limitée si elle ne tendait à définir commodément le lyrisme, tel qu'il fut pratiqué longtemps sur notre sol et dans notre idiome. Cette définition ne comporte nullement un jugement de valeur, et elle engage le passé, sans entreprendre sur le présent ni préjuger de l'avenir.

Jugement de valeur, hélas ! qu'il serait dangereux ici ! et qu'il serait difficile de n'y pas mettre une critique, un regret assez vifs ! Pour parler clairement, *l'histoire de nos lettres permet de nier que la France ait connu, jusqu'à une époque assez proche de la nôtre, le lyrisme à l'état pur*. Je crois le fait incontestable, et qu'il faut l'accepter, sans faire intervenir le préjugé, trop naturel du reste, qu'y apportent nos contemporains. Il y a ici à soulever de grandes querelles esthétiques que notre essai historique dévierait injurieusement.

Notre époque a tendance, en effet, à aimer le lyrisme en soi, à l'état pur, ainsi que nous l'écrivions. « Le lyrisme, a écrit un jour M. Gregh dans *Comœdia*, c'est ce qui est sincère, à l'état naissant. C'est tout ce qui est beau, quelle qu'en soit l'expression. Un effet oratoire est cent fois moins lyrique que le parfum d'une rose dans la nuit. Le sentiment profond, l'émotion sincère, l'idée



même, si elle s'accompagne de son propre étonnement, sont la poésie. Tout le reste est formule : tout le reste est littérature. » On reconnaît là un art poétique verlainien, qui est peut-être bien le contraire rigoureux d'un art poétique symboliste. Mais, avec des idées si justes qu'elles nous semblent aujourd'hui indiscutables, ne trouverait-on pas là des confusions assez singulières? Le lyrisme, c'est une partie de l'art. L'art, comme son nom l'indique, est une industrie humaine. Le parfum de la rose, le beau lac au crépuscule, c'est du lyrisme en puissance, non pas de la poésie réalisée. L'art est une illusion, un artifice, une perception du second degré, médiate, si l'on veut. Jamais il ne pourra rivaliser avec la réalité même dont la vue directe donne aux esprits prédestinés une impression noble ou profonde, émouvante ou sublime. Sinon, c'est jouer sur les mots, confondre le musicien avec le rossignol ou le torrent ou le murmure des bois, confondre aussi le génie sensitif, qui peut saisir directement le monde dans sa complexité, avec le génie créateur qui le transpose, le transforme, l'humanise, hélas! en le déformant, en l'élaguant de notable façon. Toute la querelle, par ailleurs, mal posée, du romantisme et du classicisme, pourrait bien être en germe là dedans. Elle oppose, par un certain côté, et nous retrouvons l'idée du début, les épris de la Forme et ceux de l'Émotion. Il faut avouer que cette seconde espèce d'écrivains a été fort étrangère à une longue tradition française. Y a-t-il, fût-ce dans Villon, du lyrisme pur? Mais les poèmes à forme fixe contreviennent à son but, par leur même définition? Dans Ronsard, pas davantage. Dans La Fontaine, personne ne le peut soutenir; autant en chercher dans Le Brun ou Pompignan.

Notre poésie, comprenons-le, a été toujours tempérée ou contaminée, soit par des éléments intellectuels (gauloiserie, ironie), soit par des éléments moraux (didactisme gnomique ou méditation topique), et, en tout cas, toujours engoncée dans une forme, qui, c'est un fait, a



paru, voici quarante ans, trop appuyée, trop matérielle, trop prosaïque en un mot. On s'est trompé, je l'admets. On eut de l'orgueil, j'en tombe d'accord. Il n'en est pas moins vrai que la grande révolution poétique qui date du symbolisme, prévu par Baudelaire, a fait reculer dans un domaine presque étranger à la poésie pure, aussi bien les odes que les tragédies, et les fables que les grandes épopées. Hugo a vieilli du même coup que Malherbe, et Lamartine que La Fontaine. J'entends que l'on se scandalise, et j'en suis tout le premier offensé. Mais il faut bien constater cet esprit public, d'autant moins réformable qu'il est plus naïf, et d'autant moins nocif, après tout, qu'il prépare des retours inattendus vers les modes anciennes.

En effet, le culte du lyrisme pur, c'est-à-dire au fond d'une poésie intuitive, engendre des résultats singuliers. J'avoue qu'un art sans forme préconçue me paraît condamné pour des raisons plus palpables et matérielles que mystiques et secrètes, comme le serait une œuvre d'ingénieur sans devis. Quoi qu'il en soit, on peut constater que, les cadres étant rompus, la forme étant devenue entièrement libre, l'art lui-même tend de plus en plus à la dissolution, et peut-être à sa propre négation. Au bout de l'impasse ouverte par le symbolisme en façon de voie triomphale, je crois assez volontiers, comme M. Jacques Rivière, qu'il y a deux guivres dévorantes : le futurisme et le dadaïsme ; elles gardent la porte ouverte sur le néant, l'aveu final de l'impuissance logique à créer sans matière, à refaire la sincérité pure sans artifice aucun.

Par suite, il est assez probable que le retour en arrière sera considéré un jour comme la démarche la plus neuve et la plus audacieuse. On le peut voir déjà à certains symptômes. La forme fixe a révélé soudain des secrets insoupçonnés, des trésors engloutis, à des poètes qui, jadis, s'en furent éloignés avec horreur. Citerai-je l'exemple de Valéry? Quelque opinion qu'on professe sur M. Claudel, il



est permis de constater qu'il porte éminemment les stigmates d'une génération déjà vieillie à nos yeux, sinon disparue. Son œuvre entière, dont je ne cèle pas les sublimes et particulières beautés, manifeste si bien une défiance foncière envers les moyens ordinaires et reconnus de l'art, du langage français, qu'elle a tout au moins le défaut de ces paradoxes : jouer à la littérature, sans accepter les règles du jeu. Poser en principe que la langue maternelle est impropre ou insuffisante à l'effet poursuivi. Nulle part on ne peut si bien surprendre le discord moderne entre l'Art et la Forme (1).

Historiquement, les classiques (je les pousserais bien de Théroulde à Verlaine et Mallarmé, exclus, exclus ceux-ci, pour leur esthétique), ont été les poètes qui ont accepté une forme donnée, un moule à remplir la matière pour y insuffler l'esprit. Les autres sont, au premier chef, ceux qui, faisant préexister l'esprit à la matière, croient pouvoir la réaliser en dehors de la réalité connue. Répéterai-je encore que je ne veux pas les en féliciter ni blâmer? Je fais observer seulement que c'est au premier groupe, celui des positivistes ou des réalistes de l'art, qu'est restée, pendant plus de huit siècles ce que je m'enhardis à nommer la tradition française.

\*  
\* \*  
\*

Mais cette tradition même, ainsi dessinée en ses traits généraux, nous avons réservé jusqu'ici de définir formellement ses caractères particuliers; aperçue au moyen-âge sous sa forme, si l'on peut dire négative, il reste à la découvrir positivement à l'époque postérieure.

(1) Dans une étude parue au *Nouveau Spectateur*, M. Roger Allard remarquait que les critiques étrangers avouent recevoir de Paul Claudel l'« impression d'une libération presque magique ». « Ce dont M. Claudel libère le lecteur étranger, ajoutait-il, n'est-ce pas cette mesure délicate et cette *précision didactique*, si différentes du pur lyrisme d'images et qui distingue la poésie la plus française? »

On ne saurait mieux éclaircir le présent débat.



Il est convenu que, les origines appréciées à leur juste valeur, c'est cependant au seizième siècle que nos lettres apparaissent en pleine lumière. Encore faut-il faire ici la part des simplifications outrageuses que l'on tire trop souvent de l'histoire mal connue en détail. On ne lit pas assez les auteurs secondaires. Et j'estime qu'une anthologie rétrospective doit leur ouvrir ses pages avec plus de largesse qu'il n'est coutume pour fixer la physionomie intime d'une époque. Les tours ne sont toute la ville, ni les plus hauts arbres toute la forêt, ni les maîtres toute la littérature. Aussi renverrai-je le lecteur aux cinq volumes d'*Anthologie poétique française* que M. Maurice Allem a publiés ces dernières années chez Garnier. Ils embrassent le seizième, le dix-septième et le dix-huitième siècle ; et le premier caractère qui s'y découvre est celui d'une unité plus frappante que nous ne pouvions espérer l'y trouver.

*Mesure délicate et précision didactique*, les termes mêmes qu'employait M. Roger Allard, sont d'une justesse et d'une finesse où il n'y a rien à répondre. Ils portent, on le voit, en eux-mêmes, une limitation qui peut suggérer une critique de la part de l'intuitionnisme mal satisfait. Cette unité de la poésie française pendant trois siècles et demi — car je me permets d'y ajouter toute l'époque romantique — se fonde sur un aspect commun de *didactisme* et de *rhétorique*. Ces deux éléments se complètent souvent ; il arrive aussi qu'ils se combattent ; l'un suppose netteté, l'autre supporte amplification. Quand ils se conjoignent à leur limite extrême, unis par le goût et la finesse, le feu peut en jaillir cependant, comme d'une pierre sèche et d'une lourde meule ; et ces deux éléments, qui ne sont, aux yeux du lyrisme pur, que matière, engendrent parfois la *vibration* spirituelle dont parle André Gide, et qui est, pour notre époque, la marque profonde de la poésie, son âme incommunicable, bref son *je ne sais quoi*, et aussi son *je sens bien quoi*. C'est elle qui permet aux connaisseurs



lassés des efforts infructueux que la poésie plus moderne tente contre sa définition même ou sa fatalité, de retrouver, artificiellement (je l'admets) avec des contresens (c'est possible) un frisson sous la rigidité classique, une nouveauté sous l'archaïsme même.

Ces qualités, issues peut-être de défauts, il n'est pas douteux qu'on ne les trouve déjà dans toute la lignée poétique du seizième siècle. Et il n'entre pas ici dans notre dessein de redire sur la Pléiade ce que chacun sait ou doit savoir ; mais de signaler cette union du didactisme et de la rhétorique chez les poètes les moins hantés. On peut dire qu'au temps d'Alain Chartier et des rhétoriciens, la rhétorique avait encore je ne sais quoi de raide et de messéant. Pour Jean de Meung au contraire, le didactisme manquait encore un peu de l'aisance oratoire. Ce fut le propre de la Renaissance de refaire, selon les canons antiques, la juste proportion de ces deux éléments. Il y a déjà de la grande rhétorique digne de Rousseau et de Lamartine chez Nicolas Denisot, qui florit dans la première moitié du siècle. Ses *Cantiques* heptasyllabes sont évidemment tout autre chose que les quatrains de Pibrac ; mais ce dernier même mérite pour ses *Plaisirs de la vie champêtre*, les éloges qu'on donne communément à Desportes et à Boileau ; et Louis des Masures, ceux que se réservent plus souvent Olivier de Magny et Ronsard. Tous ces écrivains ont un sens du rythme et de la phrase qui forge une fois pour toutes l'instrument de Victor Hugo. Qu'on lise aussi les poèmes de Jodelle, d'Étienne Dolet et de Du Perron, qui paraphrasa les psaumes en alexandrins, à la fois ondoyants et denses. Qu'on lise Jean Le Roux, après lequel Saint-Amand n'a plus qu'à paraître, si l'on veut omettre de Ronsard les pièces bachiques et les folâtries.

A côté de cet humanisme oratoire, qui, dès ses débuts, atteint à sa perfection, se perpétue la sécheresse sautillante de l'âge précédent et le prosaïsme foncier, haussé et



guindé au lyrisme, dont souffrirent plus tard les poètes trop soumis aux mètres hérités sans discernement. L'exemple en est donné par la bonne Madeleine des Roches et surtout Jean de la Pérouse qui use de rythmes badins pour les oraisons les plus hautes, ainsi que plus tard Richepin chantant à la façon du *Bel Aubépin verdissant* :

Cet obscur protoplasma  
Qui forma  
La cellule et la monère !

Le dix-septième siècle nous offre-t-il plus accentuée la tradition de didactisme au détriment des purs éléments lyriques? Cela est assez contestable dans l'ensemble, pour cette excellente raison que la masse des écrivains, en un temps donné, appartient plutôt à l'époque précédente qu'à la sienne propre. Aujourd'hui, les revuettes de province riment à la façon de Hugo et de Leconte de Lisle. Pendant tout le dix-neuvième siècle on vit foisonner des poètes qui étaient exactement de la génération de Voltaire et d'Écouchard-Lebrun. De même, on ne connaît pas assez la survivance durable de la Pléiade ou de ses filiales à travers le siècle de Boileau. On ne pratique, d'ordinaire, que deux classes de poètes de cette grande époque, les officiels et les libertins, ceux-ci assurément plus près de leurs devanciers que ceux-là. Mais il en est une foule d'autres qu'il serait trop commode de ranger, comme fit Théophile Gautier, parmi les Grotesques, sous prétexte qu'ils sont inconnus.

Ce qui est singulier au dix-septième siècle, et même aux deux périodes qu'on y distingue communément, c'est que la poésie salonnière et précieuse y resta balancée par la poésie humaniste, érudite et didactique. La Muse porta besicles aussi longtemps que jabot, et ce ne fut pas là une de ses moindres grâces. Racan ou Courval-Sonnet, quand il n'écrit pas de Satires, Touvant ou Louis de Bussières, ou même Madeleine de Scudéry, ont gardé le ton qui dis-



tingue les poètes d'avant Malherbe. Pierre Mathieu, c'est encore du Pibrac, à peine attardé. Mais, dira-t-on, ce sont des gens de l'époque de Louis XIII, antérieurs à la grande génération classique ! Il est vrai que le règne de Louis XIV vit triompher une poésie plus sèche et plus mondaine, et qu'il y a loin de Chevreau ou de Fieubet à Maynard et à Théophile.

Mais sait-on quel effort de remaniement artificiel de la langue a tenté, avant nos contemporains même, le pauvre Chapelain ? Sait-on assez quelle floraison de poètes « populaires » dont Adam Billaut est le plus connu, marque la fin du siècle et le règne de Louis XV ? Sait-on enfin que la centralisation littéraire y fut beaucoup moins stricte qu'on ne se l'imagine ? J'ai relevé dix-neuf poètes méridionaux au seizième siècle, et dix-sept au dix-septième. L'écart n'est pas bien grand, surtout si l'on songe qu'ils sont vingt-trois au dix-huitième siècle. Voilà pour donner des scrupules à ceux de nos critiques qui ont imaginé que les originaires du pays d'oc, privés de leur dialecte naturel, se sont difficilement adaptés aux lettres du pays d'oïl...

Enfin, on ne saurait trop insister sur cette vérité que le moule à remplir par les romantiques était déjà fondu, et solidement, au dix-septième siècle. Le Père Saint-Louis, malgré tout le mauvais goût du monde, manie déjà les images et les antithèses comme firent les hugolâtres cent cinquante ans après sa mort. Et il y a à peine une différence de degré entre la verve, le rythme, l'accent des *Satires* et l'accent, le rythme, la verve des *Châtiments*, voire de *la Légende des Siècles*.

Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?

Le Jonas inconnu sèche dans la poussière,

Le David imprimé n'a point vu la lumière,

Le Moïse commence à moisir par les bords.

Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts !

Rien n'est moins original enfin que d'indiquer la filiation certaine d'un Lamartine, non seulement avec



J.-B. Rousseau, mais avec les poètes sacrés du siècle de Louis, avec Racine et surtout Godeau.

Pour la tradition, plus connue encore, de la poésie mineure, du marotisme proprement dit, on ne saurait nier que Chaulieu et La Fare, pères de tout l'anacréontisme du dix-huitième siècle n'aient des liens fort étroits, non pas avec Voiture ou Sarasin, mais avec Touvant et Berthelot. On nous a accusé quelque part d'avoir assuré que *la Pucelle* de Voltaire eût pu être écrite au moyen-âge. Nous ne l'avions pas fait ; mais en le méditant bien, cela ne paraît pas fort invraisemblable ni à l'époque du *Renard* et de Rutebeuf, ni à celle des mazarinades. O continuité, comme eût dit l'autre !

Le dix-huitième siècle lui-même, où trop évidemment le ruisseau poétique coule entre des bords un peu étroits, réduit à un filet un peu clair, pourrait offrir des continuités historiques bien plus singulières qu'on ne le pense. C'est d'abord la ligne ininterrompue des poètes humanistes qui annoncent et préparent André Chénier. Je ne parle point de Lemercier, qui survécut à l'auteur des *Iambes*, et dont les *Quatre Métamorphoses* portent si bien la marque de cette renaissance hellénique qui précède la Révolution. Mais il faut assurer que de Louis Racine à Malfilâtre court la même veine, latine d'abord, puis alexandrine, puis hellénique de plus en plus visiblement. La mode des traductions (et l'on sait que Malfilâtre écrivit le *Génie de Virgile*) y concourut beaucoup ; de plus, la tendance à archaïser la syntaxe se dénote chez les poètes « pseudo-classiques » bien avant qu'un Sainte-Beuve en ait démontré la légitimité, en se faisant l'apôtre du seizième siècle. La poésie purement spirituelle, intellectuelle et mnémotechnique qui, dans l'ensemble, prédomina au siècle de Louis XV, ne doit pas offusquer entièrement la poésie humaniste qui vécut dans son ombre, si tant est qu'un arbre vive à l'ombre d'une plante empotée...

Du reste, on serait surpris de voir ce que présagent et



préfigurent certains poètes de cet âge décrié assez justement. Legouvé lui-même, dont le nom, à cause de certains vers proverbiaux, ne laisse pas d'être ridicule. Legouvé a déjà tout du romantisme théorique, au moins celui de Gessner et de Volney ; le feu manque encore, mais les brindilles, le bûcher même est amoncelé. Gentil-Bernard, qui fut un petit-fils non indigne de La Fontaine, et surtout Fabre d'Églantine, ont déjà les rythmes contournés, remplis à craquer, qui font la gloire de P.-J. Toulet. Et je ne connais aucun précurseur aussi direct de Paul Fort, après Musset s'entend, que Charles-Gabriel de Lataignant, qui mourut en 1779...

\*  
\* \*

Il resterait, pour être complet, une seule querelle à vider : celle de la *langue poétique*. C'est un fait que l'évolution du français, telle qu'on peut la suivre à travers plusieurs siècles, a éliminé peu à peu toutes les différences qui pouvaient séparer les procédés communs et didactiques de la prose et l'idiome spécial de la poésie. Le dix-huitième siècle, ayant fait siennes les réformes que les Chevreau, les Bouhours avaient seulement introduites à la fin de l'âge précédent, forgea une langue claire et court-vêtue, parfaitement habile à l'usage polémique et, si j'ose dire, au journalisme naissant. Le malheur fut que la langue poétique perdit ses moyens propres, complexité et abondance, au cours de la même évolution.

Qu'on n'imagine pas que le dix-septième siècle ne se soit pas aperçu de ce péril, rançon d'un progrès admirable dans un ordre différent. Sans rappeler les regrets de La Bruyère, les doléances de Fénelon, il n'est que de lire sans prévention La Fontaine et Racine, pour y découvrir ou une fabuleuse hardiesse ou un fabuleux archaïsme. Hélas ! les lois promulguées n'ont pas de vigueur immédiate, mais elles finissent par agir : on peut dire que leur



action se fit sentir au siècle suivant et que l'élagage constant du vocabulaire et de la syntaxe ruina les poètes du dix-huitième siècle qui ne surent pas enfreindre ou tourner la loi. Cependant, ce fut là péril apparent, et qui toucha surtout les âmes peu originales et timides. Les prédécesseurs de Chénier et Chénier même ont repris, pour une bonne partie de leurs œuvres, la souplesse de langage qui leur était officiellement déniée. Le Chénier des *Bucoliques*, voire des *Elégies*, est beaucoup plus hardi à cet égard que celui des *Iambes* et de l'*Hermès*. Il y a donc lieu de croire que la désuétude de certains genres autant que celle de certaines tournures avait mis dans ce siècle la poésie en sommeil.

Toujours est-il que les grands romantiques furent très loin de renchérir sur cette hardiesse-là. Si l'on y prend garde, les réformes de Victor Hugo, plus modestes que ses proclamations, intéressent la métrique (encore est-ce surtout au théâtre) et le vocabulaire. Elles ne touchent guère à la syntaxe. Or, c'est le vrai point où devait porter le débat.

Pour qui a été saisi, depuis lors, par l'esprit nouveau qui date du symbolisme et que j'appelais « culte du lyrisme pur », ou « intuitionnisme », pour un mallarméen, si l'on veut (et nous le sommes tous peu ou prou), il n'y a point progrès de la poésie secrète entre La Fontaine et Vigny ; sans doute, les genres mis à part, y a-t-il infiniment plus de rigidité didactique chez celui-ci que chez celui-là. C'est qu'à nos yeux, la poésie est devenue une démarche spéciale de la pensée, un art qui prétend ébranler d'autres cellules que celles de l'intelligence pure et de l'imagination. La synthèse, la combinaison des idées, des sensations et des mots, leurs symboles, doit donc avoir un caractère secret, irréductible à la logique ou à la rhétorique pure et simple.

Mais ici le dilemme se pose de nouveau : archaïsme ou futurisme, choisissez. Selon qu'à l'exemple de tous les



poètes français des âges précédents, vous essaieriez de revenir aux procédés libres et souples du seizième siècle, réservoir inépuisable de notre langue ; ou que, semblable aux Mallarmé, aux Claudel, à tant d'autres encore, vous essaieriez d'anticiper sur l'état présumé futur, ou seulement possible, du langage français, vous serez l'un ou l'autre.

Je ne me charge pas, bien entendu, de trancher un tel débat. D'habitude, en telle matière, le fait juge le droit et la réussite les procédés. Qu'il soit seulement permis d'observer que la déformation systématique de la langue n'a pas un caractère moins factice et artificiel que sa régression paradoxale à quatre siècles en deçà. Ce procédé n'a aucun titre à se dire plus vivant et plus simple que l'autre. Dans les deux cas, le français est traité comme ce qu'il est, en effet, un dialecte purement littéraire, oserai-je dire une langue morte. Le « génie de la langue », voilà une fiction qui a bon dos. On peut en exciper pour écrire le français comme du latin, comme de l'anglais ou comme du hottentot ; les linguistes eux-mêmes, dont le domaine est le passé et un peu le présent, mais point du tout l'avenir, confessent avec prudence qu'il n'y a aucune loi de probabilité, aucun pronostic à faire sérieusement, touchant une langue que des poètes triturent, et non des « sujets parlants » instinctifs en vue de la pratique.

Il est donc à penser que la tradition du français et de la poésie française seront, non pas ce qu'elles pourront, mais ce qu'on les fera. L'évolution normale a cessé au profit du caprice ou du génie des hommes.

ANDRÉ THÉRIVE.



## A L'INSTAR D'UGOLIN

---

Le spectacle offert par le cartel évoque invinciblement depuis longtemps le souvenir de *Figaro*. On n'aura jamais rassemblé sur les bancs d'une majorité tant de comiques méconnus dont il faut « se presser de rire... de peur d'être obligé d'en pleurer ». Il est donc fort heureux qu'ils aient pris toutes précautions pour assurer la réélection de M. Painlevé. Nul, par son indolence, sa constante inattention, son insuffisance oratoire, un manque complet des plus élémentaires qualités professionnelles ne pouvait être un président plus symbolique. Qui n'a pas vu l'illustre mathématicien au fauteuil au cours d'une séance agitée — et sa présence suffit à déchaîner l'orage — ne saurait se figurer jusqu'à quel point une Chambre dont les débats ne sont pas dirigés peut finir par ressembler à une réunion ouvrière le soir de la paye dans un quartier excentrique de grande ville. On crie, on vocifère de toutes parts ; des députés courent d'une travée à l'autre s'injuriant, se menaçant ; et, pour éviter une bagarre générale, le pauvre malheureux, hagard, sans voix, ne trouve d'autre moyen, après avoir éperdument agité sa sonnette et distribué des rappels à l'ordre au hasard, que de prendre son chapeau et de sortir. Cela tient du guignol et de la foire. M. Painlevé préside comme il a « gouverné » pendant la guerre. Il est titulaire de la fonction, mais il ne l'exerce pas.

La minorité n'en a pas moins commis une faute en



s'opposant à l'abolition du scrutin secret. Le Parlement n'est pas un cercle ; les députés n'ont pas à voter selon leurs sympathies, leurs inclinations personnelles, mais pour des motifs politiques dont ils doivent compte à leurs électeurs. On est plus ou moins en république, comme l'a justement doctriné Stuart Mill, selon qu'il y a plus ou moins de publicité. Le vote secret n'est que trop propice à des manœuvres de trahison. Feuillotez les annales : vous verrez quels tristes choix il a permis ! Ne lui est-on pas redevable de ce que l'Assemblée nationale a appelé à la magistrature suprême Sadi Carnot de préférence à Jules Ferry ou à Freycinet et Félix Faure plutôt qu'Henri Brisson ou Waldeck-Rousseau. Et pour ne pas remonter si loin, croyez-vous que M. Paul Deschanel aurait osé affronter M. Clemenceau au grand jour d'une épreuve publique ? Il est d'autant plus plaisant que ce soient les cartellistes qui en avaient presque toujours bénéficié, qui aient pris l'initiative de faire disparaître ce dernier legs du régime censitaire. Sans doute, ils avaient déjà fréquemment prouvé que leur point de vue variait au hasard des vicissitudes politiques. Toutefois l'opposition qui s'était souvent dérobé à la lutte aurait été mieux inspirée en ne combattant pas dans la circonstance une proposition de moralité ; car il est toujours désirable que les majorités se mirent dans leurs hommes les plus représentatifs. Et il est logique que lorsque M. Herriot est président du Conseil, l'ineffable ministre de la Guerre de 1917 joue un rôle de premier plan.

La double élection de M. Renaudel et surtout de M. Thomson à la présidence et à la première vice-présidence de la commission d'enquête sur l'origine des caisses électorales a fort joyeusement complété cet harmonieux ensemble. Aucun parlementaire ne saurait avoir la même expérience que l'ancien ministre de la Marine de ce genre de commission. N'a-t-il pas en effet



été lui-même soumis, à plusieurs reprises, à des enquêtes tant en raison des conditions dans lesquelles il fut jadis proclamé député de Constantine, qu'à cause de sa gestion rue Royale? Il est, d'autre part, de ceux qui ont « flétri » M. Taittinger, parce que celui-ci s'était hasardé à prétendre que la gauche était mal venue à requérir contre le Comité des Intérêts économiques, tandis qu'elle soutenait un cabinet dont certains ministres s'étaient présentés soit en 1919, soit en 1924, sous les auspices dudit comité. On conçoit donc que M. Billiet ne se soit pas soucié de prêter serment devant des « juges » qui s'étaient par avance frappés de suspicion.

Mais ce n'est pas la première fois qu'une commission pourrait avoir été constituée à certaines fins et en atteindre d'autres. On se souvient des conditions dans lesquelles on décida en 1910 d'enquêter sur l'affaire Rochette : la plupart des commissaires, M. Jaurès en tête, voulaient rechercher les raisons pour lesquelles on « avait précipité » l'arrestation du fameux escroc. Cependant, quand ils furent au fond du cloaque, ils apprirent que de très hautes interventions s'étaient produites qui avaient eu pour conséquences d'entraver l'œuvre de la justice. Et au lieu de s'en prendre à M. Clemenceau, comme ils le désiraient, ils durent blâmer leurs propres chefs et amis : MM. Caillaux et Monis.

De même, il dépend aujourd'hui de l'activité et de l'esprit politique de quelques membres de la commission que l'enquête ne tourne à la confusion de ses promoteurs. Certains cartellistes et non des moindres ne se font d'ailleurs pas faute de l'avouer. N'est-ce pas M. Frédéric Brunet qui écrivait dans *l'Ère nouvelle* ces lignes significatives : *Quoique nous fassions, à moins de procéder à des épurations qui affaibliront la majorité, nous n'aurons pas les rieurs de notre côté, et cela est grave.* D'autant que, comme le constate tristement le député de la Seine, la législature dure déjà depuis plus de six mois, aucune



réforme sérieuse n'a été encore accomplie ni même proposée et le coût de la vie continue à monter en dépit de toutes les promesses ! M. Brunet est à l'aise pour s'en expliquer : il est de ceux, il le confesse, qui sont « plus préoccupés de réalisations sociales » que de se venger d'adversaires qui ont loyalement défendu le programme dont ils se sont réclamés. Mais ce qu'il comprend moins, c'est que nombre de ses collègues de la majorité aient pu attaquer M. Billiet alors qu'ils s'étaient peut-être fait subventionner par lui.

Oh ! l'ancien président du Conseil général de la Seine est d'esprit trop averti pour s'étonner du rôle de l'argent dans les élections. C'est la honte de ce temps qu'un homme public en puisse être réduit à faire appel au concours pécuniaire de ses amis, de ses coreligionnaires politiques pour servir son pays dans les Assemblées. Mais eu égard aux frais croissants de toute campagne électorale avec le mode actuel de scrutin — le plus antidémocratique de tous ceux qui aient jamais été forgés, — comment en serait-il autrement si on ne veut pas réserver exclusivement l'accès du Parlement aux privilégiés de la fortune ? Il incombe donc à chaque parti de tenir une caisse qu'il appartient à ses adhérents et aux groupements avec lesquels il est en communauté de vues d'alimenter. C'est, du reste, ce qui se passe aux États-Unis où républicains aussi bien que démocrates dépensent jusqu'à plusieurs centaines de millions tous les quatre ans pour l'élection à la présidence. Les travaillistes et les conservateurs agissent de même en Angleterre ; et personne n'ignore que les divisions qui déchirent en ce moment le parti libéral ont pour principale origine la répartition des fonds électoraux qui auraient plutôt été affectés aux amis de M. Lloyd George qu'à ceux de M. Asquith, lors de la dernière consultation. Or, le cartel, enivré d'une vertueuse indignation, réproverait-il par hasard des pratiques sans lesquelles — M. Clementel en sait quelque



chose — il n'aurait même pas pu se constituer? On ne tardera pas à l'apprendre.

En tous cas il est d'ores et déjà symptomatique qu'on ait tenu à limiter l'enquête aux élections de 1924. Est-ce parce qu'en 1919, à en croire M. Léon Blum, on était « en pleine confusion? » Ce langage se conçoit d'autant moins de la part du leader socialiste que le 16 novembre, comme le 11 mai, il était dans l'opposition. Il est vrai qu'il y a cinquante mois, les électeurs n'eurent pas de complaisance pour les fourriers du communisme. Mais alors le président du Conseil ne se tenait pas non plus sur la crête de la barricade en donnant des gages aux fractions les plus opposées de l'opinion : qui ne se souvient notamment de ce mot d'ordre du discours de Strasbourg que rappelait M. Millerand, pour bien souligner la différence entre les deux manières : « Entre eux et nous c'est une question de force »? Et les pires adversaires, de M. Clemenceau ne lui ont jamais fait l'injure de penser qu'il parlait, lui, sans agir. Aussi les populations répondirent-elles d'enthousiasme à son appel. Mais depuis elles ont vu leurs élus trahir tour à tour la plupart de leurs engagements. On en est revenu au régime des avocats tempéré par celui des robins. A de brillantes diatribes ont succédé d'interminables plaidoiries évocatrices des discours les plus ternes de Waddington ou de Duclerc en faveur de la politique de concentration. Et quand, sous le feu croisé des invectives les plus contradictoires, des mauvais esprits de notre connaissance s'avisèrent de rappeler à la majorité ses origines pour l'inviter précisément à sortir du confusionnisme, les amis de M. Léon Blum se joignaient à ceux de M. Herriot, comme lors du grand débat d'octobre 1921, pour apporter l'appoint décisif de leurs suffrages « aux vieux ténors usés de l'ancien personnel ! »

On ne saurait pas plus le reprocher aux unifiés qu'aux radicaux-socialistes, puisqu'ils sont arrivés à leurs fins.



Néanmoins, il est excessif qu'après avoir longtemps nié un tel état de fait, ils prétendent maintenant en tirer argument pour se dérober à des investigations susceptibles de diminuer leur autorité morale. M. Blaisot l'a d'autant plus opportunément constaté que le programme de l'Union des intérêts économiques était le même en 1919 qu'en 1924. Or, pour quelle raison aurait-il été moins blâmable d'y adhérer à ce moment qu'aujourd'hui? Est-ce parce que de nombreux radicaux-socialistes et des socialistes, qualifiés par ironie sans doute d'« indépendants, » qui avaient par le passé sollicité l'appui de M. Billiet se sont pris à requérir contre lui? Il ne suffit pas dans ce cas qu'il leur soit désagréable d'être mis en cause pour ne pas en encourir le risque. Il reste fort heureusement d'autres moyens de renseigner le pays que de se réfugier dans le huis-clos de commission parlementaire. L'aventure de M. Rainaldy l'a suffisamment prouvé.

Certes, il est profondément injuste de reprocher au ministre du Commerce les quelques billets de mille francs qu'il a touchés! Son geste n'était-il pas bien naturel dès l'instant où il faisait partie de l'Alliance républicaine démocratique et où il soutenait le gouvernement? Il est vrai qu'il ne fut pas plus « poincariste » qu'il n'avait été « briandiste » ou « millerandiste ». M. Herriot a été très mal inspiré en prétendant que son collaborateur avait rompu avec la majorité plus de six mois avant les élections : les scrutins ultérieurs attestent le contraire, puisqu'il a tour à tour voté le double décime, les décrets-lois et refusé, à la requête de M. de Lasteyrie, d'augmenter le taux des retraites. La vérité est qu'à l'instar de tant d'autres Saxons, M. Rainaldy fut invariablement du parti du plus fort ; et — ainsi qu'il m'est arrivé d'en faire publiquement la remarque à la tribune, le 29 février dernier, — il a pour cela durant toute la législature, confondu son bulletin avec celui de M. le général de Castelnau en faveur du cabinet Poincaré, comme du



reste, de tous les ministères qui l'avaient précédé, aussi longtemps qu'ils furent au pouvoir. Il a toutefois contribué en tant que rapporteur de la commission de législation civile et criminelle à l'abrogation de la loi sur la spéculation illicite; et cette attitude devait lui assurer des titres particuliers à la gratitude de certaines catégories de commerçants.

Il est inouï qu'il ne se soit trouvé personne pour le rappeler, car cela ne laissait pas de donner un caractère hautement symbolique au projet gouvernemental rétablissant la loi jadis supprimée par les soins mêmes de M. Raynaldy. En tout autre temps l'opposition se serait armée de tels faits et n'aurait eu de cesse que chacun se fût expliqué. Mais où est-elle, l'opposition? A quoi consacrer-elle son activité? Ceux qui au moins, en raison des postes importants qu'ils ont occupés et des responsabilités qu'ils ont été appelés à prendre dans l'exercice de leurs fonctions devraient les premiers aborder la tribune, se taisent obstinément. Et lorsque d'aventure un orateur courageux rompt la conspiration générale du silence, afin de révéler au pays un scandale révolutionnaire, tel que celui dont Paris a été le théâtre à l'occasion de la cérémonie Jaurès et qui a provoqué dans le monde entier les plus pénibles commentaires sans que l'opinion française, chloroformée par la grande presse, ait même pu soupçonner ce qui s'était passé, ils n'ont que critiques et sarcasmes pour lui, s'il tombe dans le piège tentateur de quelque diversion. Toutefois, d'intervenir, de ramener l'adversaire à la question, de dégager d'un débat les conclusions d'évidence qu'il comporte, ils se gardent bien. Ne sont-ils pas allés jusqu'à déclarer, en réponse à d'insolentes menaces du président du Conseil, qu'en votant contre lui, ils se conduisaient plus loyalement à son égard que beaucoup de ses amis qui le critiquaient tout en lui accordant leurs suffrages et qu'ils professaient la plus profonde estime pour son caractère et son talent? Ne



vous étonnez donc pas de ce qu'ils se soient abstenus de demander des comptes à ses étranges caudataires !

Il eût été beau pourtant de rappeler qu'à la veille de l'agression germanique, il s'est trouvé un parti qui, pour emplir sa caisse électorale, fit avancer à la Turquie quelques centaines de millions de francs, or ceux-là, grâce auxquels celle-ci se mit en mesure d'aider l'Allemagne à prolonger la guerre de plus de trente mois. C'est ainsi qu'on prépara le scrutin triomphal de 1914. Eh bien ! Qui est-ce qui était à cette époque au pouvoir ? Était-ce la majorité d'hier ou celle d'aujourd'hui ? Et un quart de siècle auparavant, quand les institutions furent en péril, M. Floquet ou M. Rouvier ont-ils hésité à solliciter des subsides d'une entreprise privée pour fournir aux candidats républicains les ressources nécessaires pour lutter contre des concurrents subventionnés avec les millions légendaires du boulangisme ? Néanmoins y a-t-il jamais eu un cartelliste pour blâmer ces grands aînés ? En tout cas, ce n'est certes pas M. Thomson qui s'honora de leur amitié et qui reçut même par la suite de l'un d'eux son premier portefeuille ! Quant à M. Briand, a-t-il déjà oublié, à la faveur de ses évolutions nouvelles, ce qu'il dirait en 1914 de ses alliés d'aujourd'hui ? Cependant les *ploutocrates démagogues* n'ont pas changé de camp. Ce n'est pas sur les bancs du Bloc national que siégeait ce député, que sa richesse a plus que son talent, semble-t-il, désigné à la confiance du gouvernement pour un grand poste diplomatique ? Et ce « roi du chocolat », ce « prince de la lessive » que M. François Poncet mettait en cause dans un lumineux article de *l'Avenir* ?

Mais ces malicieuses allusions ne sauraient suffire. Il importe de parler clair et net. Si le nouveau député de la Seine a tenu à entrer dans la commission d'enquête, c'est, à n'en pas douter, pour faire cesser une injustifiable interversion de rôles. Aux termes mêmes du vote



de la Chambre, l'enquête ordonnée ne doit pas exclusivement porter sur l'action du Comité des intérêts économiques, mais sur l'origine de tous les fonds électoraux. Il faudra donc rechercher comment en quelques mois, le cartel a pu fonder et lancer un journal au prix d'un prodigieux effort de publicité. On verra alors s'il n'y a que M. Billiet, qu'on en a d'ailleurs accusé sans preuve, qui aurait été commandité par des personnalités en rapport d'affaires avec l'État !

Quoi qu'il en soit, ce serait singulièrement moins grave, on en conviendra, que d'avoir reçu de l'argent de l'étranger. Voilà trop longtemps que cette accusation est tour à tour proférée contre les partis les plus opposés. On veut croire pour l'honneur même de nos luttes publiques qu'il n'en est aucun qui l'ait jamais mérité. Toutefois si le *Daily Herald* avait en France des imitateurs, il serait surprenant que ce fût parmi les adversaires de la reprise des relations avec les Soviets.

N'en déplaise aux singuliers professeurs de morale qui ont eu, tout d'un coup, le cynisme de se dresser en accusateurs, il n'y a que les agitateurs qui, aux deux pôles extrêmes de l'horizon politique, s'essayent avec une frénésie croissante à déconsidérer le régime parlementaire qui puissent bénéficier de ce scandale. Que penser dans ces conditions d'un président du Conseil qui se flatte à tout propos de défendre la République et qui, dans un puéril esprit de représailles, arrive à la discréditer ? Mais toutes réserves faites au sujet des responsabilités qu'il encoure, on ne saurait admettre que les hommes qui ont jadis commandité Almereyda — de quelques hautes complicités qu'ils se targuent audacieusement — se tournent vers leurs adversaires et leur disent : « d'où vient l'argent ? »

Avant de parler ainsi, messieurs, commencez donc par vous regarder. Dites-nous d'où vous venez et comment, alors que de l'aveu de M. le président du Conseil vous



avez trouvé votre parti *dans un état voisin de la misère*, vous êtes parvenus à vous livrer à une débauche sans précédent de tracts, d'affiches, de circulaires et de journaux? Que signifie cette crise intempestive de vertu? Vous êtes émus de l'action de M. Billiet? Mais n'auriez-vous jamais entendu chuchoter le nom de M. Mascurand et de son succédané M. Chaumet? Il est vrai que, tandis que le sénateur de la Seine est resté fidèle à ses amis dans la défaite, qu'il le proclame et qu'il s'en honore, son collègue du Comité républicain du commerce et de l'industrie est, lui, maintenant avec M. Herriot qu'il convie à dîner comme il y a successivement invité tous ses prédécesseurs et... il continue à solliciter des croix. Est-ce pour cela qu'on n'est pas pressé d'en parler? Et M. Poincaré lui-même aurait-il été par hasard le premier président du Conseil qui se fût abstenu d'apporter une aide pécuniaire à ses amis? Si non, pourquoi le cartel s'est-il gardé jusqu'ici d'en souffler mot? On a bien prétendu que ce silence aurait été la rançon d'une récente « libération de conscience! » Mais c'est une odieuse calomnie dont il sera sûrement fait justice.

M. Brunet, qui doit avoir de bonnes raisons d'être renseigné, dénonce avec amertume « ce mauvais départ ». « On remuera de la boue, dit-il, à pleines mains... On va trouver certainement les talons de chèques et *on apprendra que des républicains sur lesquels la majorité fondait des espoirs ont touché en 1919 et MÊME EN 1924* ». Il est certain qu'on n'échappera pas à la nécessité de certaines épurations. M. Brunet estime que « c'est grave ». Il se trompe : ce n'est que risible. Il n'en résultera pas « la dictature » tant redoutée par le député de la Seine ; car les véritables fauteurs de coup d'État ne sont pas tant ceux qui les commettent que les criminels qui les rendent inévitables en blessant les consciences et en menaçant les intérêts.

Qu'on se hâte donc de faire la lumière, la pleine



lumière ! Il ne s'agit pas, comme feignait de le craindre M. Léon Blum, de « noyer l'enquête » ; il faut au contraire, la faire complètement. Il y aura peut-être des surprises : des députés du cartel pourront bien être obligés de se flétrir et de s'exécuter eux-mêmes.

Mais n'est-ce pas le sort historique des partis avancés de faire invariablement le jeu de leurs adversaires en se dévorant ?

GEORGES MANDEL.



# ÉCHEC ET MAT

*(Suite et fin)*

---

Nous étions sur cette même terrasse, d'où je n'avais pas bougé, en quelque sorte, depuis huit jours ; car, dès le lendemain de cette pénible scène, mon état avait empiré au point qu'il m'avait fallu garder une immobilité complète.

Grand'mère nous avait quittés deux jours plus tard, ayant compris la nécessité de son éloignement après ce qui s'était passé. Notre gêne, en effet, était devenue si grande que nous n'osions plus nous regarder en face, tandis que nous évitions avec un soin trop visible de revenir sur le sujet qui nous avait tous endoloris.

J'étais donc sur cette terrasse auprès de Blanche, qui ne me quittait plus, abandonnant les deux enfants à une nurse, dans une autre partie de la villa, afin que le bruit de leurs cris ou de leurs larmes n'indisposât pas mes nerfs sensibles. Soudain parut Voycottes, Voycottes épanoui comme un pommier en fleurs. Il n'y avait pas jusqu'aux plis de son veston gris clair qui ne fussent pleins de sourires.

— Mes chers amis, je viens vous surprendre...

Mais il s'arrêta net, et son visage laissa tomber du coup toutes ses fleurs :

— Mon pauvre Jean, vous avez une mine de déterré !  
Et le voilà qui s'empresse stupidement à me prendre le pouls, à interroger mes yeux, mon teint, comme s'il



eût été délégué vers moi par l'Académie de médecine. Tout cela par contenance. Mais le brave garçon pouvait-il m'empêcher de voir ses yeux s'embuer et son visage s'empreindre du désarroi de la véritable amitié?

— Je vais mieux, cependant, lui répondis-je, attendri sur moi et sur lui.

Il me tâtait les bras :

— Ah! grand Dieu! fit-il, en s'effondrant sur une chaise.

Pauvre Voycottes! Supposez que son cheval favori, d'un si beau luisant et de si belles formes, ait perdu son poil, son galbe, pris l'aspect d'une haridelle. Il demeurerait anéanti devant l'atroce évidence que représentaient mes muscles mous et réduits : l'athlète que j'avais été, qu'il avait admiré et aimé naïvement, était en train de disparaître, de céder la place à un être flasque, incapable de la moindre performance. Voycottes n'en croyait pas ses yeux, ni son toucher. Il mit une main sur ma cuisse et la retira avec effroi, comme s'il eût palpé un animal étrange.

— Impossible que vous restiez ainsi! jura-t-il. Nous ferons venir le professeur Leblond.

Le professeur Leblond passait aux yeux de Voycottes, je ne sais pourquoi, pour un savant infailible, capable de ressusciter un mort. Il était massif, ce brave garçon, toujours capable de jouer sa fortune sur un seul cheval, lorsqu'il était convaincu.

— Bah! fis-je avec une feinte bonne humeur, nous en viendrons à bout.

— Je ne veux pas quitter la France en vous laissant ainsi...

Je le remerciai d'un sourire. Il m'était agréable de le voir, ce cher Voycottes; mais pourquoi gâtai-je mon plaisir, en cherchant sans cesse dans ses traits, ses gestes, dans les mots, les tournures de phrases qu'il employait, Pauline, Pauline toujours!

Je peux l'avouer : j'avais employé les huit derniers



jours à reprendre une par une toutes nos journées depuis deux ans, surtout celles de la place Goudeau, à les fouiller de sang-froid — comment parler de sang-froid dans l'état où j'étais! — pour y découvrir la plus infime preuve qu'elle m'eût, à un moment quelconque, trompé.

Trompé comment? Évidemment de la seule manière qui m'importait, dans son amour. M'avait-elle aimé?

Pendant que Voycottes parlait, blaguait, se multipliant en anecdotes, qui m'auraient prodigieusement importuné sans la sympathie, la bonne santé qui émanait de tout ce qu'il disait, je continuais de chercher le mot de l'énigme.

— Pourquoi Mlle de Lestang tient-elle tant à faire célébrer son mariage à Tourville? demandai-je à l'improviste.

— Mais, mon cher, parce que c'est là que nos fiançailles nos vraies fiançailles ont eu lieu. Vous rappelez-vous l'année où Rosa vous a mordu, où vous êtes resté au château, malade, pendant une quinzaine de jours? Vous rappelez-vous? Eh bien, c'est à ce moment-là. Je me suis déclaré un soir dans le parc; j'ai osé lui parler. Oh! je peux bien avouer qu'elle m'a un peu encouragé. Alors, elle a consenti, mais à une condition: j'attendrais, parce qu'elle avait fait un vœu. Savez-vous lequel, ma chère amie Blanche?

Ainsi appelait-il Blanche, avec une affectueuse simplicité. Blanche secoua la tête, en apparence distraite.

— Eh bien, elle avait fait le vœu à la Vierge de rester fille jusqu'à vingt-trois ans: elle les a eus le mois de janvier.

Il rayonnait d'une joie naïve, pleine de pureté, de sentiments simples et frais.

— Vous comprenez, maintenant?

Certes! Je regardais Voycottes avec un ébahissement sans nom. Ce qu'il venait de me révéler, le cher garçon, me jetait dans le plus grand désarroi. Il était impossible



de supposer qu'il n'eût pas dit la vérité tout entière.

— Cela vous étonne? fit-il devant ma mine.

— Quoi donc m'étonne?

— Ce vœu.

— Pas du tout. Mlle de Lestang tient de sa mère.

— Ah! grand Dieu! fit-il, avec un effroi comique. Mais elle en est déliée maintenant. Et d'ailleurs...

Je me penchai avidement vers lui,

— Vous savez, Jean, que je ne suis pas vain le moins du monde, ajouta-t-il.

— Pas le moins du monde, en effet.

— Eh bien, je crois que Pauline a une grande affection pour moi.

— Pourquoi, Guy, n'employez-vous pas le mot amour?

— Si vous me regardez avec ces yeux-là, Jean, je n'oserai pas l'employer : vous avez l'air tout scandalisé.

C'était vrai. Blanche elle-même me regardait avec surprise.

— Enfin, elle vous aime, fis-je avec un sourire goguenard.

Il se fit petit, tout petit, humble comme un enfant qui veut se faire pardonner une faute :

— Eh bien, oui, et depuis longtemps!

Il lançait des œillades à travers la pièce. Je ne l'avais jamais vu aussi fol. Il n'y avait pas à lui en vouloir une seconde. Aussi n'y songeai-je pas. J'avais bien souci de ses sentiments à cette minute. Je le tenais dans la main comme une loupe avec laquelle j'aurais examiné le visage de Pauline; et c'était une découverte stupéfiante.

— Enfin, mon cher Guy, puisque vous êtes là, entre vos deux meilleurs amis... Nous sommes bien vos deux meilleurs amis, n'est-ce pas?

— Oh! Jean, pouvez-vous en douter!

Ses mains carrées et douces nous avaient saisis l'un et l'autre; ses yeux nous disaient mille tendresses; je crus même qu'il allait nous embrasser tous les deux.



— Vous allez nous faire un autre aveu, mon cher Guy... Ce départ pour Tokio, n'est-il pas vrai que vous vouliez y renoncer, et que c'est elle qui a insisté, au contraire..

— Ah ! ça, c'est Blanche qui vous l'a dit...

— Moi ! Je n'en savais rien...

Ma femme, depuis le début de l'entretien, m'encourageait du regard ; elle avait l'air de dire : « Très bien ; poursuivez votre enquête ; avec ce bon nigaud nous saurons tout ce qu'elle nous cachait soigneusement, à nous qui nous croyions ses amis. »

En cet instant, elle me jeta un coup d'œil plus précis encore : « Poussez ferme, insistait-elle ; nous allons savoir si grand'mère avait raison. »

— Enfin, repris-je, elle mourait d'envie de hâter son mariage, mon cher Guy, et elle a saisi aussitôt le prétexte du départ pour Tokio, qui lui permettait d'écourter son vœu ; car, entre nous, j'avais toujours entendu dire qu'elle ne voulait pas se marier avant vingt-cinq ans... Vingt-trois ans, cela ne rime à rien, voyons !

— C'est vrai ! fit ma femme.

Voycottes bondit, électrisé :

— Mon Dieu ! serait-ce possible ! Et qu'elle aurait renoncé à son vœu, parce que...

— Il n'y a pas de doute, affirmai-je en me levant.

Désormais, je n'avais plus que faire de Voycottes. Il ne restait plus qu'à le jeter dans le lac ou à la rue : c'était une outre vide. Blanche m'avait compris.

— Voycottes, reprit-elle, c'est gentil d'être venu ; mais il ne faut pas que vous demeuriez ici, loin d'elle, à cause de nous.

— C'est que je vous aime bien aussi.

Malgré moi, je le dévisageais avec un mépris curieux, ce pauvre garçon qui ne savait pas, qui ne saurait jamais ce qu'est la passion, celle qui vous empoisonne jusqu'à la dernière cellule du corps. Alors, il n'y a plus ni amis, ni parents ; il n'y a qu'Elle, Elle, c'est-à-dire l'Être unique



au monde dans une chambre de la place Goudeau... Et soudain, une nouvelle crise me terrassa ; je commençai d'étouffer, de grelotter ; je dus m'asseoir.

Voycottes s'était jeté à mes genoux, prêt à m'insuffler son âme pour que je vécusse. Bon et doux imbécile qui m'aimait plus qu'il n'aimait Pauline !...

La crise passa. Alors Voycottes s'épanouit de nouveau. Il avait oublié sa fiancée ; il ne songeait qu'à me distraire, à surprendre sur mon visage crispé un signe de détente. Il parla d'un voyage au Japon, quand je serais guéri :

— Et vous savez, je penserai à votre venue tout le temps ; ce sera mon trompe-exil.

Oui, en vérité, je n'aurais eu qu'à étendre la main et à lui dire :

— Je ne veux pas que vous épousiez Pauline.

Et il ne l'aurait pas épousée.

Mais il ne s'agissait pas de ça. Il ne s'agissait pas de lui. Ses préférences comptaient pour rien dans ce drame.

A la fin, nous nous couchâmes, et le lendemain, il partit. Je l'accompagnai à la gare. Mais avant le départ, il fut adorablement faible : il se mit presque à pleurnicher en me serrant dans ses bras :

— J'aurais tant voulu...

Oui, mon absence allait lui gâter son mariage. Et encore une fois, d'un geste pitoyable, il passa sa main sur mes bras flasques.

— Pauvre Jean, fit-il, vous étiez si beau !

Il se reprit :

— Vite ! Vite ! guérissez et que je vous revoie en forme avant mon départ d'Europe.

Sa silhouette élégante et forte, un peu trapue peut-être, ne disparut dans le Pulmann qu'au moment où le train s'ébranlait. Je ne comprenais qu'une chose, c'est qu'il allait vers elle, et je fis, malgré moi, un pas vers le train en fuite...



\*  
\* \*

Ma mère venait de repartir, après quelques jours passés près de moi. Elle avait apporté ici tout un parfum de vieille maison provinciale, fait de lavande, de laurier, d'encens et de coing mûr, avec cette odeur particulière des chaises à porteur qui sentent la bougie, la soie renfermée et le poivre.

Malgré l'approche de la terrible date, je me sentais mieux. Parfois, je louais une barque et un rameur, qui nous menait à travers le lac jusqu'au Bouveret. Certains jours, je faisais comprendre à Blanche, sans dire mot, que j'aimais mieux me promener seul. Docile toujours, elle demeurait. Alors, je poussais au large, sans but précis, et je m'abandonnais à des rêves homicides et délicieux.

... J'entraînais en imagination Pauline avec moi dans cette même barque jusqu'au milieu du lac. Et puis, tout à coup, je me jetais sur elle ; elle luttait, elle se débattait avec ses muscles si robustes ; je la sentais glisser comme une anguille sous mon étreinte ; mais cette étreinte se resserrait, la domptait, l'incorporait peu à peu à moi ; et alors, dans un dernier sursaut, je l'entraînais par-dessus bord...

Quatre jours avant le mariage, grand'mère nous revint très adoucie, très effacée, sous un prétexte bénin : elle se rendait en Italie. J'eus tout de suite la conviction qu'au moment du danger, elle venait monter la garde à mon seuil.

Elle ne me dit rien ; elle resta parfaitement muette sur le sujet qui était, bien sûr, le seul à nous préoccuper. Pendant les heures languissantes où nous jouions au jacquet — un jeu stupide qu'elle avait toujours tenu en grande estime, à cause de ce qu'il permet tout un artifice de gestes gracieux, de minauderies, une conversation à bâtons rompus coupée par des silences et le toc des dés sur le bois — grand'mère ne trouvait à m'entretenir que d'anec-



dotes insignifiantes, remontant à sa jeunesse, ou bien de sa brouille avec sa lectrice, la terrible Anny.

Cette brouille paraissait être le grand événement de sa vie. Mais elle en donnait un prétexte tellement futile qu'il était impossible d'y croire : Anny aurait refusé un soir de l'accompagner à l'Opéra en alléguant une fausse migraine. Ce qui était faux, c'était le récit de grand'mère qui ne manqua d'ailleurs pas, chaque fois qu'elle le recommença — dix à douze fois pendant son séjour à Montreux — de se contredire légèrement et de me regarder avec les yeux qu'elle avait eus le soir du fameux orage.

J'avais tout de suite compris que le véritable motif de cette brouille, c'était moi, ou quelque incident se rapportant à moi, ou plus exactement mon amour. Et j'en vins peu à peu à me demander si cette Anny, qui ne m'avait jamais perdu de vue depuis la petite désillusion qu'elle avait éprouvée à mon endroit, n'aurait pas entrevu quelque chose de ma douloureuse intrigue.]

Dès lors, je me mis à tourner autour de la pensée secrète de grand'mère avec une obstination maladive. Vous connaissez ce phénomène : le danger fascine, on va tout au bord, on l'effleure dans une obsession qui va grandissant, jusqu'au vertige, et un jour, on est entraîné dans le gouffre.

Par bonheur, Blanche nous laissait rarement seuls. Sa présence m'impatientait et me rassurait à la fois. Mais lorsqu'elle était contrainte de s'absenter, ne fût-ce que pendant quelques minutes, nous tombions aussitôt, grand'mère et moi, dans un silence menaçant. Ma vieille amie tenait les yeux baissés, jouant d'un doigt distrait avec sa grande bague en émail vert et bleu. Et c'était moi le premier, oui, moi, qui, d'instinct, ouvrais la bouche, prêt à engager le terrible combat.

Mais un bon ange était là, qui se manifestait le plus souvent sous la forme de Blanche ou dans l'intervention d'un événement de la minceur d'une barre fixe au-dessus



d'un abîme et que ma volonté chancelante parvenait à saisir au moment de céder au vertige.

Quant à grand'mère, avec l'admirable connaissance de l'âme humaine qu'elle avait acquise en tenant l'oreille ouverte pendant quarante ans à toutes les petites intrigues d'un chacun, elle savait bien qu'à la fin son silence me forcerait à parler. Quelle maîtrise en elle ! Car elle était bouillonnante, toute bouillonnante d'impatience, de passion, cette grand'mère toujours jeune. Elle n'était venue que pour avoir mon secret, c'est-à-dire cette seule chose qui l'empêchât de rentrer en possession totale de moi-même et de sa sérénité. Et cette fois, elle tendait autour de ma pensée avec une admirable opiniâtreté les filets de son silence.

Soit que Blanche, soit qu'un événement fortuit dérangéassent son plan, elle ne manifestait pas l'ombre d'un dépit, pas l'ombre d'une défaillance ; sûre d'elle, grand'mère poursuivait sa tactique en bon général qui savait bien qu'à telle ou telle heure son obstination aurait raison de l'ennemi.

Le jour approchait : le jour de la mort de Mlle de La tang ; et à mesure qu'il approchait, l'énervement sur lequel, bien à tort, grand'mère avait compté, se calmait au contraire, faisant place à une sorte de morne accablement où semblait s'endormir peu à peu ma sensibilité.

A tout propos, par un geste qui simulait une affectueuse sollicitude, elle prenait mon poignet, surveillant la marche, la cadence de mon sang ; à un imperceptible frémissement des paupières, je devinais sa surprise et sa déconvenue de ce que cette agitation, ce détraquement de mon cœur qui devaient faciliter sa victoire, semblaient au contraire cesser.

Et cependant, même maintenant que ma lucidité ne faisait plus aucune illusion sur ses sentiments véritables, je ne souhaitais pas absolument que cette espionne de mes pensées s'en fût, m'abandonnât. Toujours l'esprit spor-



peut-être : la lutte engagée, même désespérée, me séduisait toujours. Et puis, au fond, tout au fond, n'avais-je pas le désir que grand'mère demeurât afin que, s'il devenait nécessaire de laisser se rompre mon cœur, j'eusse là, près de moi, la seule personne à qui j'aurais pu confier en pleine agonie, l'affreux secret qui me détraquait les artères?

\* \* \*

Nous étions à la veille du mariage, au moment où un nageur que j'aimais à cause de sa belle forme, était venu s'appuyer à la terrasse en me faisant la charité de son corps impeccable tout luisant d'eau. Tandis que je lui disais de ces mots insignifiants qui fondent dans notre mémoire, j'admirais avec un naïf plaisir et une pointe d'envie la perfection de son corps musclé.

— Jean! appela soudain derrière moi la voix de Blanche.

Je me retournai; elle était vêtue de soie crème; elle était fraîche comme un jour de mai. A la main, elle tenait un télégramme; elle souriait avec émotion :

— Voyez, dit-elle en me tendant le papier bleu.

Je le pris sans le moindre pressentiment, et je lus :

« Nous passerons jeudi matin en gare Montreux par rapide. Dix minutes d'arrêt pour notre amitié.

« VOYCOTTES. »

C'était son style, et je vis toute sa face blonde parfumée à l'ambre dans cette courte dépêche.

Derrière Blanche, grand'mère, dans une robe de popeline gris fer, s'avançait sans bruit, telle un fantôme; ses yeux me fouillaient.

Je gardais à la main ce papier, vêtement d'emprunt dont s'habillait aujourd'hui la pensée de ce brave ami; et je cherchais à côté de lui le visage de celle qui avait si souvent tremblé dans mes bras.



J'étais hébété, un peu hagard, incapable d'un mot, ni d'un geste ; je tenais les yeux obstinément fixés sur les lettres imprimées, et enfin je dis d'un ton morne :

— C'est vrai, nous n'avons pas le téléphone.

Comme si cette dépêche ne m'eût inspiré d'autres réflexions. La stupidité de ces paroles me rendait alors quelque conscience, et je compris que j'allais la revoir, Elle...

Grand'mère était maintenant tout au bord du fauteuil où j'étais allongé :

— C'est une bonne idée de Voycottes, dit-elle, les lèvres un peu serrées.

— Ils s'arrêtent bien peu, fit Blanche sans y penser.

Car il était bien certain que, désormais, Pauline n'existait plus pour elle. Sans doute même eût-elle mieux aimé ne pas la revoir.

Mais moi, je venais de comprendre enfin que j'attendais cette entrevue avec une impatience suraiguë depuis longtemps, que je n'avais vécu que dans ce désir, et que j'allais être fixé ...

Sur quoi ?

Sur quoi ? Sur la seule incertitude qui me faisait mourir. Et faut-il que je me sois mal expliqué si l'on n'a pas compris que ce qui m'avait mis dans l'affreux état où je me trouvais, c'était précisément le doute qui angoissait mon amour. La formidable interrogation posée par tout mon être au lendemain de la suppression de nos rapports allait recevoir la réponse qui m'aiderait à vivre ou du coup me tuerait.

Dix minutes sur le marchepied d'un wagon, avec Voycottes, grand'mère et Blanche auprès de nous et toutes les allées et venues des indifférents, stupides mais agaçants obstacles, quelles conditions déplorables ! Quelle atmosphère défavorable !

N'importe ! Il s'agissait de vie ou de mort. Et dût le monde entier assister à notre entrevue, je saurais !...



Dès lors, je n'eus plus qu'une idée : maîtriser mon cœur, ma faiblesse, franchir le cap de cette entrevue sans défaillir. De fait, une vigueur nouvelle me dressa. Je me surpris même devant ma glace, heureux de voir mon teint blafard éclairé d'une petite flamme rouge qui enlevait à mon visage cette apparence de momie, dont le bon Voycottes avait été si affecté l'autre jour :

— Vous étiez si beau !

Eh bien, il fallait que je le fusse à nouveau. Dès le soir même, avec une hâte vraiment ridicule, moi qui, depuis des mois, ne mangeais presque rien, je retrouvai de l'appétit, je dévorais. Blanche battait des mains, mais grand'mère appuyait son regard toujours perspicace sur ma fièvre, et semblait dire :

— Je sais où tu veux en venir.

Peu m'importait ce qu'elle pouvait dire. A cette minute, je n'avais plus peur qu'elle devinât mes pensées. Non, je n'avais pas ce souci.

Le lendemain, je me levai dans une forme que je n'avais pas eue depuis longtemps. Je voulus descendre à pied jusqu'au château de Chillon. Sur la route, au long du lac, dans l'atmosphère bleue de ce jour ensoleillé, en la compagnie de Blanche, je me sentais revivre, je sentais à nouveau glisser mes muscles sous la peau. Pour un peu, j'eusse, comme au temps de mes performances, piaffé et sauté. Ma femme regardait mes joues roses, mes yeux brillants, et ne comprenant pas que c'était la fièvre, elle s'imaginait, la chère enfant, que c'était la résurrection.

Au repas du soir, où plus difficilement cette fois, mais à force de volonté, j'engloutissais quantité de mets, grand'mère surveillait toujours mes gestes, souriait à cause de Blanche, puis, par moments, à la dérobée, jetait à mon visage échauffé un coup d'œil d'enquête.

Sans doute, elle aussi se disait-elle que le moment était proche où elle saurait, où elle pourrait intervenir à la minute favorable et me faire toucher le sol des deux épaules.



Elle me prit le pouls encore une fois, tandis que nous respirions l'air légèrement frais sur la terrasse encore surchauffée par les flammes du jour, et elle approuva de la tête. Cependant elle dut bien sentir sous son doigt la marche désordonnée de mon cœur, qui, sous la pression de ma volonté, s'était mis à battre avec une hâte obéissante, mais maladroitement, pour me vaporiser sa rosée rouge au visage et me donner cette illusion de force dont se réjouissait mon amour.

Car il avait repris vie, avec ce qui caractérise tout amour, l'espoir, un espoir informulé, un espoir pour l'espoir, et d'autant plus voluptueux qu'il demeurait vague.

Demain, Elle. Demain, Elle. Et c'était tout. Ces deux mots suffisaient à entretenir mon effervescence. Durant ces vingt-quatre heures, pas une fois je ne la vis différente de ce qu'elle avait été le jour où, dans la forêt, j'avais senti sa lèvre trembler sous la mienne au même moment que l'atroce morsure m'avait paralysé le dos.

Tout le reste, et cependant ce reste était riche de plus de bijoux que n'en renferment les écrins les plus fastueux, m'apparaissait aujourd'hui, à côté de ce souvenir, comme des perles sans éclat.

Celle que j'allais voir dans quelques heures était Mlle de Lestang, à la minute même où elle s'était livrée toute dans notre première étreinte.

Le souvenir de cette Diane chasserresse m'empêcha de dormir une grande partie de la nuit qui suivit, cette Diane habillée de son amazone bleue, de toute l'ombre de la forêt, de tout son parfum d'encens, de tout l'effroi de ses yeux soudain vaincus et consentants...

— Elle m'aime ! répétais-je à plusieurs reprises, prenant à témoin les moindres faits de cette scène qui emplissait mon horizon.

Et je finis cependant par m'endormir, mais d'un sommeil fiévreux où passaient sans cesse les naseaux de l'infamale Rosa aux dents découvertes par un rictus de rage.





Je fus réveillé par la sirène du bateau qui fait le service du lac. Aussitôt, je me levai bien d'aplomb sur mes jambes ; au lieu de cette sorte de léthargie qui emprisonnait tous mes muscles au matin, je me sentais vigoureux, plein d'allant, presque joyeux, je dis presque, car, au fond de mes entrailles, il y avait une torsion d'angoisse.

Et d'abord, je choisis avec un plaisir infini une chemise de soie, une cravate aubergine à ramages mordorés, un veston de sport rayé : tenue matinale, d'un négligé élégant qui paraissait sans apprêt. Puis je coiffai un feutre gris, à larges ailes, qui rehaussait généralement la richesse de mon teint. Aujourd'hui, il était vermeil. Dans la glace, je me vis semblable à moi-même, revenu au temps heureux où sûr de ma beauté, je n'en avais aucun souci, où même, comme je l'ai dit, cette beauté m'était parfois insupportable à la façon d'un vêtement trop voyant.

Mais ce matin, je la détaillais avec un plaisir immense, cette beauté ; je m'illusionnais à dessein sur elle, ne voulant pas constater le décharnement du cou, l'angle trop aigu des épaules, le flottement du veston autour du torse, et enfin, sous le rouge fiévreux du visage, des traits un peu tirés et des yeux légèrement caves.

Dans la salle à manger, je trouvai grand'mère déjà prête devant sa tasse de thé qu'elle n'avait pas voulu se faire servir dans sa chambre, tant elle avait souci de monter sa garde près de moi dès le réveil.

Quant à moi, j'avais l'estomac fermé, absolument fermé. Je bus mon thé sans m'en rendre compte, les yeux distraits, tout en m'obstinant à réduire en miettes mes tartines.

— Ne t'énerve pas, mon ami, me dit tout bas grand'mère avec une extrême commisération, pendant que



Blanche passait sur la terrasse pour jeter dans le lac une brassée de fleurs fanées.

Car Blanche était avec nous ; mais comme chaque fois, Blanche ne gênait pas du tout ma pensée ; elle faisait partie, partie indispensable du décor qui m'était le plus familier. Sa présence me rassurait d'instinct ; d'abord elle était un paravent entre moi et grand'mère ; elle était autre chose aussi.

Je me tournai vivement vers la terrasse où l'on voyait sa silhouette élégante, un peu forte, penchée sur le parapet. Mes yeux l'appelaient à l'aide :

— Je ne m'énerve pas le moins du monde... pourquoi voulez-vous que je m'énerve ? répondis-je d'un ton irrité.

— Ah ! mon pauvre enfant ! J'aurais désiré pour toi que...

Elle n'eut pas le temps de me dire de sa voix légèrement chevrotante ce qu'elle eût désiré pour moi. Je le savais d'ailleurs, et c'était me pousser à bout que de me manifester sa préoccupation, que de mettre sa volonté en travers de la mienne à une pareille minute. Je haussai imperceptiblement les épaules, tandis que Blanche retraits dans la pièce.

Était-ce l'effet de l'ombre, car elle avançait en tournant le dos à la lumière ? Moi qui regardais à l'ordinaire les traits de ma femme avec tant de distraction, je crus apercevoir, sur son visage toujours si serein un pli d'amertume au coin des lèvres. Et, mon Dieu, phénomène inattendu, je me mis à observer Blanche.

J'ai dit que son visage était régulier et calme, avec des yeux peu expressifs sans doute, mais qui avaient tout au moins la beauté de certaines fleurs, pensées ou myosotis ; sous les narines trop épaisses, les lèvres dessinaient leur courbe parfaite ; le menton arrondi conservait enfin quelque chose d'enfantin, de confiant et de tendre.

Aujourd'hui, le pli amer était bien là au coin de



la bouche. Et tout à coup l'idée me vint que dans ce cerveau, — car il y avait un cerveau sous cette chevelure noire, ce dont je ne m'étais guère avisé jusqu'alors, — un drame silencieux se jouait comme dans le mien.

J'étais en ce moment trop absorbé par mon propre drame pour songer longtemps à celui de ma femme. Tout de même ce pli d'amertume me rapprocha vivement d'elle ; je me levai et j'allai sans y réfléchir, mais entraîné par un irrésistible désir, l'embrasser au front.

Grand'mère paraissait siroter son thé avec une volupté de vieille dame. Cependant, sous ses paupières baissées, je devinais entre ses cils la flèche aiguë de son regard qui nous perçait à l'improviste, qui s'obstinait à fouiller dans mes moindres gestes jusqu'à mes vraies intentions, mes vrais désirs.

— C'est le moment, dit Blanche, heureuse comme toujours de ma rapide caresse.

Je crus que les battements de mon cœur allaient m'étouffer. La peur d'une défaillance me raidit ; je devins plus rouge, mais je ne faiblis pas et nous partîmes.

Vous connaissez la gare de Montreux, cette espèce de pas-perdus à un premier étage, ouverte à tout venant, où les gens semblent chez eux, sorte d'asile en plein vent, avec la petite bousculade obligatoire lorsqu'un train arrive ou part, et ces employés suisses qui n'ont pas l'air d'employés de chemin de fer, mais de soldats à la débandade.

Il s'écoula environ un quart d'heure avant que le rapide de Paris parût à l'extrémité de la courbe qui précède la gare. J'étais à côté de grand'mère ; elle me poussa légèrement du coude, un coude autoritaire qui signifiait : « Attention ! »

Je m'écartai pour rompre tout contact avec elle, conserver ma pleine liberté. Ce train qui s'en venait, lourd et lent, m'entraîna dans le corps à chaque tour de roue. Je



serrai la mâchoire, comme l'athlète à la minute de l'effort, mes muscles se tendirent, mes pauvres muscles amaigris, et je crus arborer une forme magnifique, alors que je n'étais qu'une contrefaçon de moi-même, essayant de me ressembler.

Au loin, le long des wagons, j'aperçus tout de suite Voycottes, déjà sur le marchepied, le bras en l'air, sémaphorique, ridicule un peu, parce que, dans sa hâte, il agitait dans le vide une de ses jambes. Et, dès avant l'arrêt, il sauta, courut vers nous les poings au corps, tel un coureur de profession, et je voyais que, même dans sa joie, il avait souci de faire ses foulées à mes yeux suivant toutes les règles de l'art.

Il m'étreignit en frère, mieux qu'en frère. Mais, par-dessus son épaule, sans goûter le moins du monde la cordialité de son embrassade au parfum d'ambre mêlé à un autre parfum, que je ne manquai pas de flairer tout de suite, je regardais vers cette voiture Pulmann, d'où il avait sauté, et d'où je voyais maintenant descendre dans un long manteau de soie amande, Elle...

J'écartai brutalement Guy, ses insipides : « Comme vous avez bonne mine ! Vous êtes vraiment beaucoup mieux ! Que je suis heureux ! » Tous ces mots m'arrivaient tels des aboiements de chien joyeux. Je regardais, d'un regard sans doute bien singulier, Mme Voycottes qui s'avancait vers nous, d'un pas gracieux, sans hâte.

La dame posée et fort bien portante qui venait à notre rencontre avec un sourire de quarante ans, n'avait plus rien, absolument rien de Mlle de Lestang.

Absolument rien.

L'expression de son visage avait mûri tout à coup. Ce visage aimable, calme, avenant et plein de réserve, avait dix ans de mariage, d'affaires, d'intrigues ambitieuses, de soucis d'éducation, de tenue de maison. Il était dépourvu de toute passion, de tout autre désir que de paraître respectable.



Elle me regarda avec un naturel parfait et tout de suite la conversation s'établit sur un ton familier et discret à la fois qui rappelait étrangement celui de Mme de Lestang, et pas du tout, pas du tout celui de la jeune fille que j'avais adorée.

Non. Rien ne la rappelait. Et pendant les dix minutes que dura cette conversation insignifiante, très alerte, où l'on dit de ma santé juste ce qu'il était convenable d'en dire, pas une fois je ne reconnus dans cette comtesse de Voycottes la femme pour laquelle j'avais tout risqué.

En sorte que je me surpris à éprouver un léger ennui, le désir que cette causerie prît fin, que Voycottes et sa femme repartissent vite, comme si ce n'eût pas été eux que j'étais venu en si grand émoi attendre à la gare.

Ils repartirent en effet, sans qu'une seule expression des traits de Mme de Voycottes, même la moindre, m'eût révélé qu'elle avait conservé le souvenir de Pauline et de Jean. Non, bien certainement, cette femme si distinguée et si digne n'avait jamais connu Pauline et Jean, et ne les connaîtrait jamais.

Voycottes me tapota entre ses bras avant de me quitter. Il restait parfaitement le même. Et comme une petite larme de pitié humectait son œil, si incapable de dissimuler la moindre impression, je compris enfin que ma forme magnifique était un leurre, que je figurais en vérité une sorte de loque, et qu'il était fort possible que Mme de Voycottes n'eût pu retrouver de son côté dans mon visage et mon corps décharnés le Dyonisós de la forêt de Hulpé.

Nous nous serrâmes la main avec hâte, avec indifférence ; je baisai le bout de ses doigts par rite mondain, sans aucun goût. Ils remontèrent dans l'affreuse boîte noire. Voycottes, seul, une dernière fois sublime et ridicule, gesticula trois bonnes minutes à la portière, dans une effervescence très sincère, comme s'il nous eût laissé la meilleure part de son cœur.



\*  
\*  
\*

Notre retour fut silencieux ; j'étais dans un état complet de prostration. Grand'mère alimentait un échange de remarques banales et son œil par trois fois me dit : « C'est très bien, » ce qui ne contribua pas peu à déclancher ce qui va suivre. Ce fut donc au retour, sur la terrasse même où je passais la plus grande partie de mes journées, que la chose éclata.

Blanche était allée dans l'aile droite de la villa s'occuper des enfants dont nous entendions le gazouillis par les fenêtres ouvertes. Grand'mère tenait à la main un livre de spiritisme, mais elle ne le lisait pas, uniquement occupée, semblait-il, à suivre de l'œil sur la surface moirée du lac un canot qui se dandinait à la façon d'une mouette abandonnée au mouvement de l'onde.

Je n'avais pas le moins du monde envie de l'épier, cette fois. J'étais béant, tout à fait béant, ou plutôt dans l'état d'anéantissement d'un joueur de football qui a reçu dans la mêlée un punch sur la tête, et gît à terre, inconscient, hors de combat.

— Enfin, vous allez rentrer à Paris, lança grand'mère avec une assurance quelque peu autoritaire.

Ce fut la douche qui ranime ; cet « enfin » me perça de sa pointe. C'était le cri de triomphe, l'échec et mat de grand'mère et j'aperçus à l'angle de ses lèvres le petit pli de satisfaction que j'y avais toujours vu, chaque fois qu'elle apprenait une nouvelle particulièrement agréable.

Je tapai à poings fermés sur les bras de mon rocking :

— Jamais je ne rentrerai à Paris !!

Grand'mère tourna coquettement la tête vers moi ; elle feignit une surprise innocente :

— Pourquoi donc ? demanda-t-elle, avec une naïveté très bien jouée.

— Parce que j'ai horreur de Paris, parce que...



Je m'arrêtai ; mon cœur battait à nouveau la chamade et le lac tremblotait légèrement devant mes yeux.

— Encore !... s'exclama-t-elle d'une voix rageuse.

— Oui, encore... Voilà ma vie, c'est ça, ce ne sera jamais que ça, entendez-vous ? Eh bien, maintenant, ma vie, je m'en fous !

Cette femme si délicate dans son parler ne tressaillit pas à mon juron ; elle en eut accepté pour l'heure un plus énorme sans y prendre garde.

— Ça ? cria-t-elle d'une voix suraiguë comme le son d'une flûte de deux sous. Ça ?... L'amourette d'une fille qui s'est moquée de toi ?

Je bondis, et aussitôt je sentis mes jambes trembler au point de ne pouvoir tenir debout.

— Je sais tout, continua-t-elle la mâchoire serrée.

Elle s'était levée aussi ; son œil patelin était mort, celui qui me fixait était sauvage :

— Je sais, affirma-t-elle, profitant du bégayement de mes lèvres entr'ouvertes mais incapables de mâcher un seul mot, je sais toute votre histoire, toute votre sale histoire. Cette fille est pire qu'une... perdue... qu'une perdue...

Elle commença d'arpenter la terrasse à pas saccadés. Dans ce vocabulaire injurieux, tout nouveau pour elle, grand'mère trouvait difficilement ses mots ; mais rien maintenant ne pouvait plus arrêter ce flot d'ordures que chacun de nous entretient croupissant au fond de notre être, et qui, à certains jours de révolte, jaillit spontanément au dehors, malgré nous.

— Veux-tu que je te dise ? poursuivit-elle, ses mains crispées à la hauteur du sternum ; veux-tu que je te dise ? Elle est allée chez toi comme chez le pâtissier, par gourmandise, rien que par gourmandise. Elle a voulu goûter au fruit défendu, que dis-je, le savourer jusqu'à satiété avant de devenir Mme Respectabilité ? Ah ! elle a bien sauvé la face, cette rusée ! Rien que par gourmandise,



entends-tu? Tu n'as été qu'un instrument, mon petit, un instrument sans danger qu'elle avait bien su choisir; elle a voulu la débauche sans risque, ce démon. Un instrument, rien qu'un instrument, voilà ce que tu as été, et maintenant... Pire qu'une pourriture, cette fille, car... car...

Elle étouffait de jalousie, littéralement elle étouffait.

— Taisez-vous! taisez-vous! suppliais-je avec angoisse.

— Je ne me tairai pas, je dirai tout. Tu ne comprends pas, toi, ce qu'est cette fille pour moi qui t'aime, ce que j'ai souffert à ne pas gifler ce monstre. Et dire que c'est cette Anny, cette servante, qui a découvert ces horreurs! Il m'a fallu les entendre de cette bouche qui me narguait, de cette bouche qui se vengeait sur moi de ton mépris! Cette Anny que j'avais pourrie de mes bontés! Il m'a fallu en entendre tous les détails, car je ne sais où elle s'était mise, cette Anny, pour vous voir faire. Et elle vous a vus, entends-tu; place Goudeau...

Je sentis que j'allais tomber, mourir peut-être; mais il ne fallait pas que je meure avant d'avoir dit ce que j'avais à dire. Je me raidis, aspirant l'air de toutes mes forces :

— C'est faux! c'est faux! Elle m'aime!...

Je râlais et de mon bras je faisais stupidement un moulinet autour de ma tête, geste instinctif, spasmodique, grotesque :

— Elle t'aime? Ah! pauvre innocent!

Tout à coup une certitude effroyable me vrilla le corps, depuis le fond des entrailles jusqu'au cerveau. Je fus absolument convaincu de la vérité de ce qu'affirmait l'effrayante aïeule, qui, pour une fois, une seule fois dans sa vie, s'abandonnait à toute la furie de sa passion.

Cette conviction, que grand'mère m'imposait, m'emplit à son égard d'un ressentiment qui réveilla mes énergies



physiques presque mortes. J'avançais vers elle en mesurant de l'œil la distance qui nous séparait du parapet au-dessus du lac.

— Vous mentez ! Elle m'aime, et moi je l'adore, et pour toujours !

Je la touchais presque : elle n'avait pas reculé. Elle me bravait encore. Elle n'eut qu'un mot, le mot de toutes les mères en révolte :

— Ingrat !

Soudain quelque chose passa entre nous, quelque chose de doux et de fort, quelque chose qui m'emprisonna. D'abord, je n'en eus pas conscience, bien que cette odeur qui tout à coup m'enveloppait et qui évoquait à elle seule une idée d'apaisement et de bonté, me fût bien connue et propice.

— Vous voulez donc me le tuer ? cria une voix qui venait, elle, des profondeurs de l'amour.

C'était Blanche. Blanche m'enveloppait de ses bras, me noyait dans sa caresse :

— Méchante femme ! gémit-elle ; méchante femme !

Elle sanglotait. Mais elle resserrait autour de moi son étreinte.

Je ne voyais plus grand'mère, je ne voyais rien ; ma tête était enfouie tout entière dans l'embrassement de Blanche. Comme une véritable mère, elle me couvrait de tout son corps, et je peux bien dire, de toute son âme. Grand'mère ne parlait plus ; elle ne bougeait sans doute ; je me demandai même si elle était encore là.

— Ce qu'elle a dit est faux, répétai-je dans mon délire, à la façon têtue et colère des enfants.

— Mais partez ! partez donc ! ordonna Blanche, avec un accent d'autorité que je ne lui avais jamais connu.

Et brusquement, elle m'emmena je ne sais où. L'étouffement commençait. Tout devint trouble. Je saisis au passage la couleur rouge d'une énorme rose qui se penchait hors d'une potiche en regardant avec curiosité



mon agonie. Puis il fit sombre autour de moi, et je ne sais ce qui advint...

\*  
\* \*  
\*

Je repris conscience dans une odeur d'éther, hélas ! trop familière depuis bien des jours. Une demi-lumière emplissait la chambre ; et devant le rideau de la fenêtre, le profil de Blanche était penché sur des langes d'enfant qu'elle reprisait comme une pauvre femme ; mais les mères ont un tel amour de tout ce qui touche à ces menus êtres issus de leur substance, qu'elles éprouvent de la joie à manier les moindres objets dont leur corps fut enveloppé.

Je l'appelai doucement. Et elle s'approcha, docile, ainsi que tous les jours depuis notre mariage, qui me parut remonter tout à coup à ma plus lointaine enfance :

— Blanche, fis-je...

Elle comprit sans que j'eusse parlé :

— Elle est partie, dit-elle ; ne craignez rien, elle ne reviendra pas.

— Blanche... appelai-je encore.

Elle comprit encore :

— Oui, je parle de grand'mère, fit-elle.

Elle se baissa vers moi ; elle m'embrassa sur le front, longuement :

— Jean, mon Jean, j'essaierai de vous aimer davantage.

— Blanche, recommençai-je, mais la voix me manqua.

— Ne parlez pas, Jean, je n'ai pas besoin que vous parliez. Je sais ce qu'il me faut savoir. Oh ! avant que grand'mère ait rien dit, j'avais bien compris. Moi, voyez-vous, je ne dirai jamais un mot contre elle, ni contre votre amour, Jean. Je vous en parlerai, Jean, si vous voulez. Oh ! Jean, il n'y a qu'une chose qui compte, c'est que vous viviez, et que vous viviez heureux.

Je me soulevai sur le coude. J'attirai vers moi son visage. Je le mis bien dans la lumière.



— Et puis, ajouta-t-elle, n'en veuillez pas trop à grand'mère : elle vous aimait, elle aussi, mais mal.

— Blanche, fis-je, étonné de l'extraordinaire splendeur de ce doux visage, vous seule m'aimez, vous seule...

— Oh ! mon ami ! C'est ma faute surtout : ne vous ai-je pas poussé sottement dans ses bras ?

Ses yeux se remplirent de larmes. Elle ne me demandait pas autre chose que de reconnaître son amour, ce parfait amour qui allait jusqu'à se sacrifier elle-même tout entière.

Un parfum de fleurs, des fleurs qu'elle avait toujours tant aimées, m'entra dans l'âme, m'attendrit. Je mis sa joue contre la mienne.

— Blanche, mon amie, ma véritable et mon unique amie !...

Et nous restâmes ainsi longtemps. Mon cœur avait repris une meilleure cadence. A travers les rideaux, on apercevait le ciel très bleu. Un avion, couleur de libellule, le traversait ; je crus entendre le ronflement de son moteur, ce vrombissement qui remplit de puissance humaine l'atmosphère. Et j'évoquai les beaux jours où, les muscles tendus, joyeux dans l'effort, nous nous sentons maîtres de toute la nature :

— Mon amie !... répétais-je.

Alors mon égoïsme fondit : je cherchai ma vie dans cette vie qui se subordonnait toute à la mienne, et, de nouveau, j'aspirai l'air à pleins poumons...



# JULES ROMAINS

## ET SON ART

---

M. Jules Romains n'est pas de ces écrivains qui nous gagnent peu à peu par un talent insidieux et nous amènent ainsi à ce qu'ils défendent. Il ne persuade pas, il se présente, et il nous faut l'accepter d'emblée ou le rejeter définitivement. C'est qu'il est un théoricien avant même que d'être un écrivain, et, chose plus grave encore pour nos familières habitudes de pensées auxquelles nous sommes attachés comme à de vieux vêtements faits à notre corps, un redoutable novateur.

Il a réussi ce tour de force peu commun de ne pouvoir guère être détaché de ses théories. L'un ne va pas sans les autres, et nous ne pouvons accorder notre admiration à l'écrivain de talent sans accepter du même coup, pour une certaine part tout au moins, ses idées.

On a pas oublié le bruit fait il y a deux ans autour d'une découverte scientifique de M. Jules Romains, découverte qu'il a exposée dans un ouvrage paru sous son véritable nom de Louis Farigoule : *la Vision extrarétinienne et le sens paroptique*. Le monde savant s'est ému de cette théorie qui tentait de démontrer que le sens de la vue n'a pas exclusivement son siège dans les yeux, et qu'il existait une vision de la peau. L'écho des expé-



riences faites à ce sujet, qui d'ailleurs ne nous ont rien apporté de définitif, ne s'est pas encore tout à fait tu, et l'on continue de controverser sur la vision sans les yeux.

M. Jules Romains n'est pas moins enclin que M. Louis Farigoule à jeter le trouble dans les idées reçues. Il compte à son actif plusieurs théories révolutionnaires plus ou moins importantes ; mais, sans contredit, celle qui de toutes lui tient le plus au cœur, et constitue la base même de son œuvre littéraire, est l'*unanimité*.

La découverte de l'unanimité, d'après ce que nous raconte M. André Cusenier (1), se fit d'une façon inattendue ; ce fut une révélation quasi surnaturelle. M. Jules Romains passait un jour rue d'Amsterdam et il eut soudain « l'intuition d'un être vaste et élémentaire, dont la rue, les voitures et les passants formaient le corps, et dont le rythme emportait ou recouvrait les rythmes des consciences individuelles ».

De cette découverte d'une personnalité collective plus forte que la sienne propre, de cette prédominance du groupe sur l'individu découle la pensée qui fit naître l'école unanimiste, dont M. Jules Romains est le chef.

Il semble tout d'abord que ce soit une nouveauté à tout le moins relative que d'avancer ce que nombre de philosophes et de sociologues ont soutenu. Ne trouve-t-on pas dans *la Psychologie des foules* de Gustave Le Bon cette phrase qui pourrait servir d'épigraphe à l'œuvre de M. Romains : « Le fait le plus frappant que présente une foule psychologique est le suivant : quels que soient les individus qui la composent, quelques semblables ou dissemblables que soient leur genre de vie, leurs occupations, leur caractère ou leur intelligence, par le fait seul qu'ils sont transformés en foule, ils possèdent une sorte d'âme collective qui les fait sentir, penser et agir d'une façon

(1) *Le Mouton blanc*.



tout à fait différente de celle dont sentirait, penserait et agirait chacun d'eux isolément. » Et, si le principe n'est pas nouveau, comment le serait son application, puisque nous connaissons plusieurs romanciers, Zola entre autres, que l'étude de l'âme collective, de l'âme des foules en particulier, a déjà tentés? Mais ces restrictions ne seraient parfaitement justes que si l'on tenait uniquement l'unanimité pour la découverte de la personnalité collective, ou encore pour une tendance vers l'étude de cette personnalité.

Il me semble pourtant que ce serait se tromper que de restreindre l'unanimité, au moins tel qu'on le trouve dans les œuvres de M. Jules Romains, à cette notion métaphysique aussi bien qu'à cette tendance esthétique; il est à la fois plus subtil et plus universel; c'est une conception nouvelle des conditions dans lesquelles nous vivons, un plan nouveau où se place l'écrivain.

Avant tout c'est une découverte d'ordre psychologique, et c'est en la considérant comme telle que son inventeur et ses disciples la croient capable de renouveler la pensée moderne, non pas comme une mode passagère vers la recherche de la psychologie des masses, mais comme un nouvel élément dans la connaissance de l'homme.

La personnalité de l'homme est façonnée par les conditions dans lesquelles il vit : classe sociale, milieu, pays, profession; il est en quelque sorte le produit du monde extérieur. C'est une notion à laquelle nous sommes depuis longtemps habitués, depuis Balzac sans doute, mais il ne s'agit alors que de sa personnalité moyenne, constante, prise en quelque sorte en dehors du temps et de ces conditions mêmes — en un mot abstraite.

Ce que révèle l'unanimité est plutôt ce qui est changeant et fugitif en nous, notre personnalité de chaque minute, de chaque seconde, qui se déforme suivant des influences infiniment plus complexes et variables, in-



fluences concrètes et physiques des mille détails qui assaillent nos sens, l'enserrent de leur fin réseau de sensations, et le changent en une molécule de leur tout, en une partie de leur masse.

Ainsi entre les personnages de M. Jules Romains et le monde extérieur, il n'existe aucun espace ; la zone protectrice qui entoure l'âme, l'isole aussi, lui permet la concentration sur elle-même et tient à distance les impressions et les sensations qui nous sollicitent de toutes parts, ou plutôt qui ne leur permettent de lui arriver que criblées, est supprimée. L'atmosphère devient pour eux une sorte de gaine qui enserre leur corps, et non plus un espace libre où ils peuvent exercer leur volonté, et ils perçoivent directement, physiquement, les variations et les tressaillements des objets qui les environnent.

Ce passage de *Lucienne* est tout à fait caractéristique à cet égard :

Je m'assis. Chacun en fit autant. Nous restâmes un moment silencieux. La lumière de la grosse lampe nous englobait tous. Nous étions quelque chose de compact. Il y avait entre nous un manque de distance presque insupportable. Ou plutôt j'avais l'impression qu'au lieu d'air régnait entre eux et moi un corps à la fois solide et transparent.

De même celui-ci :

A première vue, Mme Barbalenet était le personnage central. On n'en pouvait même pas douter. Elle était assise avec majesté dans son fauteuil. C'est en face d'elle que n'importe qui serait venu, comme moi, se placer. C'est elle que je regardais, elle qui commença la conversation, la dirigea, reçut mes réponses. La lumière même, où nous étions enfermés si étroitement, s'épanouissait sur le visage de Mme Barbalenet, sur sa personne corpulente, comme si elle lui eût été d'abord destinée. Les autres avaient l'air de faire cercle, d'assister à notre entretien, d'y prendre ce qui les concernait, d'en attendre l'issue. Et pourtant, malgré moi, comme une eau glisse vers un creux qu'elle vient de découvrir, ma pensée se dirigeait maintenant vers la fille aînée. J'étais occupée de cette présence obscure qu'elle entretenait à ma gauche. C'est de ce côté-là que dans ma recherche j'avais envie de tâtonner. C'est par là,



par l'espèce de lacune que le corps de la jeune fille formait dans la lumière, que j'épiais l'arrivée de quelque chose d'essentiel.

C'est dans cette sorte d'emboîtement de l'âme individuelle dans les autres âmes individuelles que réapparaît la prédominance du collectif — la vie unanime — ; chaque être dépendant étroitement des autres êtres, est considéré non plus dans sa personnalité propre, mais dans sa personnalité en tant que partie de celle d'un groupe, plus forte que la sienne, comme une note qui n'atteint à sa pleine valeur que dans l'ensemble de la phrase musicale.

Il ne faudrait cependant pas croire que dans l'œuvre de M. Jules Romains, on ne trouve ni étude de réaction de foules, ni descriptions de collectivités vivantes, comme une rue, une ville ; bien au contraire, c'en est une part importante ; mais il me semble que l'essentiel de l'unanimité est bien une conception psychologique et que ses études ne sont que le cadre le plus propre à illustrer cette conception.

\*  
\* \*  
\*

Lorsqu'en 1913 M. Émile Henriot, dans une enquête demeurée célèbre (1), vint demander à M. Jules Romains quelles étaient les directives de l'école unanimiste dont il était le chef, celui-ci répondit : « L'unanimité se caractérise par un certain mode d'expression et par une source, inconnue auparavant, d'inspiration. »

Nous avons vu quelle était la source d'inspiration. Quant au mode d'expression M. Jules Romains le définissait : « L'expression immédiate. » Il opposait « l'expression immédiate » à « l'expression discursive ». « Est discursive toute forme littéraire qui *discourt* sur la réalité,

[1] *A quel révent les jeunes gens ?* (Champion, 1913).



c'est-à-dire qui nous offre un enchaînement d'idées rationnel et logique *a propos* de la réalité, qui présente une vue de l'esprit sur la réalité. Est immédiate toute forme littéraire qui s'efforce d'exprimer la réalité sans intermédiaire logique; que cette réalité soit psychologique ou extérieure. » Forme qui, en somme, tend vers un objectivisme absolu, puisque ainsi on laisse tout le soin d'interpréter au lecteur et qu'on refuse à l'écrivain, non seulement le droit de conclure, mais encore de formuler les effets après avoir dépeint les causes.

Il y a là une ambition bien difficile à satisfaire, car n'est-ce pas interpréter et souvent conclure que d'exposer un fait, même psychologique? Si l'on supprime le jugement de chaque personnage, il n'en reste pas moins celui de l'auteur, qui en définitive est plus uniforme et par là plus arbitraire. Ce mode d'expression n'est d'ailleurs pas très apparent dans les livres de M. Jules Romains. Bien souvent au contraire, sauf peut-être dans *Mort de quelqu'un*, nous trouvons des descriptions d'impressions ressenties par tel ou tel personnage; et si celui-ci ne « les parle pas », en sont-elles moins discursives? Ainsi les personnages de *Lucienne* jouissent d'une clairvoyance et d'un don d'analyse de leur propre sentiment qui nous fait songer aux héros raciniens; et c'est bien là tout le contraire de ce que M. Romains appelle l'expression immédiate. Aussi me semble-t-il que bien plus que dans ses romans il faut chercher l'expression immédiate dans ses poèmes et dans son théâtre.

On peut se demander pourquoi, dans l'œuvre de M. Romains, apparaît un goût si prononcé pour la farce au sens que l'on donne à ce mot lorsque l'on parle de Molière. Et l'on peut s'étonner à juste raison de le trouver mêlé à ses qualités si différentes de recherche en profondeur. Non pas, il serait absurde de le prétendre, que la profondeur soit toujours exclue de la farce; mais parce que celle-ci chez lui semble additionnelle et ne participer que de



loin à ses autres goûts. Elle apparaît comme un penchant de son caractère alors que nous supposons volontiers que tout ce que constitue par ailleurs son talent est systématique et volontairement choisi.

Il excelle, du reste, à nous faire rire par le burlesque de ses personnages et par une ironie qui atteint à des proportions qui lui sont propres.

On a de plus, en lisant *les Copains*, le plaisir de voir réussies les plaisanteries les plus folles que l'on ait pu imaginer. Ce livre est pour beaucoup de lecteurs la réalisation d'un rêve d'étudiant, et cela seul suffirait à expliquer son grand succès. Empressons-nous d'y démêler d'autres éléments. L'unanimité n'y perd pas ses droits et la notion de groupe y est représentée par les copains eux-mêmes et par les villes d'Ambert et d'Issoire, en quelque sorte leurs ennemies vaincues, confuses collectivités que ceux-ci tirent pour un jour de l'abatement provincial.

Un autre de ses livres est dans cette même note comique : *Donogoo-Tonka*, sorte de suite des *Copains*, où nous voyons, sous la forme très originale d'un scénario cinématographique, la science en général et la géographie en particulier plaisantées avec beaucoup de verve.

*Le Vin blanc de la Villette* est une sorte de recueil de contes (ce sont des récits faits par les habitués d'un café du port de la Villette) qui ont tous pour sujets des manifestations, des grèves, des émeutes, où l'auteur nous montre à quel point l'âme de la foule est capable de supplanter celles des individus qui la composent.

Dans *Puissances de Paris*, M. Romains ne nous décrit plus la foule, mais ce qui impose un rythme à sa conscience ; ce sont des descriptions de rues, de places, de squares de Paris, regardés du point de vue unanimiste.

Reste, si l'on envisage seulement son œuvre de romancier et de conteur, les trois livres dont l'unanimité



forme l'élément essentiel : *le Bourg régénéré, Mort de quelqu'un, Lucienne.*

*Le Bourg régénéré* est l'étude d'un cas assez singulier d'unanimisme : un fait en apparence minime transforme la vie de tout un groupe. Un étranger arrive dans une petite ville de province, figée dans ses habitudes et sa torpeur oisive. « Elle dormait à plat ventre sur un pays agricole dont elle suçait et absorbait le travail au cours de béates digestions. Elle n'était ni un centre producteur, ni un lieu d'échange, ni un entrepôt. Elle touchait le loyer des terres et les rentes des sommes prêtées aux paysans. » Poussé par on ne sait quel souvenir de réunion publique, l'étranger écrit sur un mur une de ces phrases, banales sous leur apparence logique, que nous sommes accoutumés à rencontrer dans les journaux socialistes : « Celui qui possède vit aux dépens de celui qui travaille ; quiconque ne produit pas l'équivalent de ce qu'il consomme est un parasite social. »

Peu à peu cette phrase que tout le monde lit devient une pensée commune à tout le bourg ; on la retrouve dans les conversations et dans tous les esprits. Et ainsi, insensiblement, la vie se transforme, la ville paresseuse s'éveille, et l'esprit d'entreprise s'en empare : des ateliers se fondent, des usines se créent ; le bourg est régénéré.

Avec *Mort de quelqu'un* nous touchons à un perfectionnement ou plutôt à un accroissement de la formule de M. Romains. De l'ensemble nous passons au fragment, de l'étude du groupe à celle de l'individu qui en forme une des molécules. C'est en tant que molécule d'un groupe, partie agissante et influencée d'un tout, que l'auteur va l'étudier. Étude lucide des réactions de l'individu opposé au collectif, et surtout à une vie extérieure inhabituelle. Et c'est un sujet qui est fait pour nous toucher plus que les mouvements d'une foule.

Un mécanicien retiré meurt au commencement du livre et M. Romains nous expose toutes les conséquences,



(jusqu'à l'extinction même du souvenir du disparu) qui vont se grouper autour de ce fait initial : la mort d'un ouvrier.

Voici un procédé original, bien digne, en ce qu'il nous ouvre de vastes horizons, de retenir toute notre attention. Une pierre tombe dans une mare et l'on regarde, jusqu'au dernier frémissement du moindre brin d'herbe, la vie nouvelle que vont y propager les petites vagues concentriques.

Ces phénomènes, l'auteur les scrute avec une remarquable justesse de perception. L'unanimité créée dans la maison par la présence soudaine de la mort, le voyage du vieux père qui vient pour l'enterrement de son fils du fond de sa campagne, lourd de sa tristesse et de pensées inaccoutumées, sont des morceaux d'une rare réussite. Tout le livre en est d'ailleurs une, et constitue, sans doute avec *Lucienne*, la partie maîtresse de son œuvre.

L'accroissement que nous avons remarqué dans *Mort de quelqu'un* est davantage accusé dans *Lucienne*. C'est dans ce roman que l'unanimisme atteint à sa pleine valeur psychologique.

Une jeune fille sans fortune est réduite à donner des leçons de piano dans une ville de province. Elle est introduite dans une famille de petits bourgeois afin d'enseigner les deux filles. Elle y rencontre un jeune homme, leur cousin, qui semble désigné, par la mère et par elles-mêmes pour épouser l'une ou l'autre. Dans cette rivalité, elle prend le rôle de troisième larron et, après une cour brève, le jeune homme demande sa main.

Cette banale aventure nous est contée avec une grande acuité d'observation. Une telle complexité et une telle minutie dans la peinture de chaque personnage ne se trouvent peut-être pas au même titre dans les autres livres de M. Romains. Il abandonne ce qu'ils avaient de sécheresse, de crudité ; de la chair vient en arrondir l'ossature, ailleurs squelettique, sans que le récit y perde



de sa netteté et de sa vigueur. Observation presque physique des sentiments et des conflits, qui me semble révéler l'aspect le plus intéressant de l'unanimisme. Des dons d'ironie légère et plus encore une mesure et une harmonie parfaite, (alors que le défaut que l'on pourrait reprocher ailleurs à M. Romains serait une tendance à systématiser), achèvent d'en faire un beau livre à l'actif de notre époque.

\* \* \*

M. Jules Romains, qui ne peut toucher à une matière quelconque sans bouleverser l'ordre ancien, et qui est ainsi un des créateurs de l'atmosphère de notre temps, est également l'inventeur d'une versification nouvelle. A vrai dire, il en usa largement avant de nous l'expliquer, car ce n'est que depuis l'édition de son *Traité de versification*, qu'il fit en collaboration avec M. Georges Chennevière, que nous sommes fixés sur son système prosodique.

Ce petit livre est un effort vers une codification de la poésie actuelle, où ne subsiste guère plus de restriction en face des libertés que l'on prend chaque jour davantage avec la prosodie traditionnelle de Malherbe. Cependant ses auteurs se proposent, non pas de remplacer la versification classique, mais de la mettre à jour et de la compléter. Ils nous le disent dans leur préface :

« L'œuvre de Malherbe était si peu précaire qu'en essayant aujourd'hui de donner à la poésie moderne le code technique dont elle ne peut indéfiniment se passer, nous nous sommes aperçus qu'il n'était pas nécessaire pour cela de détruire l'édifice du dix-septième siècle, mais qu'il suffisait de lui rendre sa place au centre d'une construction plus ample et plus variée. »

Leur principale innovation s'applique à la rime. Tout en conservant la rime traditionnelle, ils en créent une multitude de nouvelles. Ainsi ils acceptent la « rime impar-



faite » comme *Europe* et *roc*, *repartir* et *définitif*, *jaunes* et *autres* ; la « rime par augmentation ou par diminution », comme *amorti* et *domestique*, *étoiles* et *toits* ; et la rime renversée comme *julep* et *archipel*, *machine* et *péniche*, *rouge* et *toujours*.

De plus, désormais la rime ne sera pas nécessairement placée à la fin du vers, mais aussi bien au milieu :

*Le temps* sommeille au fond de l'être.  
Et les *instants* montent en bulles.

Enfin la rime pourra être intérieure à un vers :

Un moustique est pris d'appétit.

La création d'une pareille infinité de rimes, ou plutôt d'accords, équivaut presque à leur suppression, et cela est si vrai que bien peu de lecteurs, avant le *Traité de versification*, les avaient aperçues dans les poèmes de M. Jules Romains. Il me semble cependant que ces harmonies nouvelles ne sont pas suffisamment imperceptibles pour permettre la confusion de ses vers avec de simples vers blancs. Elles le sont sans doute à notre œil, lorsque nous regardons ses poésies ; mais à la lecture nous les sentons confusément étayer de leur retour rythmé le son du vers. Peut-être même marquent-elles un véritable progrès sur la rime classique à laquelle on peut reprocher de venir trop régulièrement frapper l'oreille, et un poète futur y trouvera-t-il un champ d'action d'une variété inépuisable. Nous donner une prosodie qui échappe à la vue pour ne dépendre que de l'oreille, c'est en tous les cas, un pas de plus vers la réalisation du rêve caressé par tant de poètes : la fusion de la poésie et de la musique.

M. Romains se sert d'ailleurs avec maîtrise de l'instrument qu'il s'est forgé. Ses poésies sont d'un accent lyrique profond et dépouillé d'ornements, et en certains passages de ses *Odes* et d'*Europe*, il crée une poésie épique



moderne, étonnamment alerte et véhémence. Ses vers obéissent à la tendance générale de son esprit : ils se présentent vers l'expression sans détours et sans réticences ; des images, d'une justesse souvent frappante, ne semblent s'insérer dans le rythme du poème que pour mieux et plus vivement parvenir à l'impression cherchée.

L'unanimité, qui fit ses premières armes dans *La Ville consciente*, entre pour la plus grande part dans l'inspiration poétique de M. Jules Romains. *La Vie unanime* en est une sorte de manifeste, où nous trouvons résumées toutes les tendances qui devaient être développées plus tard dans des romans et des pièces de théâtre. Nous y trouvons déjà cette influence directe des objets extérieurs sur l'âme que nous avons remarquée dans *Lucienne* ou dans *Mort de quelqu'un*. Ces vers :

Les passants, les maisons, le bruit des omnibus  
Et le scintillement des vitres, d'un coup brusque  
Se renvoient ma pensée et l'émiettent à force.

Bousculé par les apparences de la rue,  
Je me suis tout vidé de vie intérieure,

en sont un exemple, parmi beaucoup d'autres.

\* \* \*

M. Jules Romains fait partie aujourd'hui du peloton d'avant-garde des jeunes écrivains de théâtre. A une époque où celui-ci devient de plus en plus l'apanage de spécialistes qui n'ont pour eux que la connaissance des ficelles du métier, et du manque de culture de leur public habituel, il apporte à la scène des qualités exceptionnellement littéraires et un remarquable talent scénique. Aussi est-il un de ceux sur qui repose l'espoir du public lettré de voir un théâtre qui ne soit pas uniquement un spectacle où perdre le temps qui, incommode, s'intercale entre le dîner et le souper.



Dès ses premières œuvres, on pouvait pressentir qu'il serait un de nos écrivains les mieux doués pour la scène. Son goût pour les sujets dépouillés, réduits à leurs lignes principales, fortement dessinés, d'un jet sobre, qui va droit au dénouement sans détours et sans bavures, lui a permis de nous donner des pièces où l'intérêt est groupé dans une composition parfaite.

De même, ce qui peut apparaître dans ses œuvres de conteur et de romancier d'un peu absolu, d'un peu chargé, y devient une de ses qualités maîtresses, grâce à la lumière de la rampe, étonnant écran qui tempère et absorbe, et demande aussi des moyens plus violents et un relief plus accusé que dans un livre. Et c'est également à cause de cette optique spéciale que le théâtre exige un raccourci direct qui incite à penser bien plus qu'il n'explique. « L'expression immédiate » que recherche M. Romains est donc tout indiquée pour satisfaire à ces exigences.

De plus, le théâtre est facilement symboliste ; on y passe sans difficulté des vérités particulières à la vérité générale. N'est-ce pas là le plus sûr moyen de toucher profondément, alors que la brièveté, l'incomplet de l'action interdisent les longues digressions ? L'art de M. Romains, qui a été sans doute influencé par Ibsen et par Maeterlinck, tend fréquemment vers le symbole et offre ainsi une qualité de plus à mettre en valeur sur la scène.

M. Jules Romains, lorsqu'il est venu au théâtre, n'abandonna pas l'unanimité au contraire. Il vit en lui un élément nécessaire au grand art qui, dit-il, nous manque depuis la chute des *Burgraves*. Dans la préface de sa première pièce, *l'Armée dans la ville*, il nous donne ses directives :

« Un théâtre jouable, destiné à la scène, non au livre ; simple de structure ; dépouillé d'artifices extérieurs ; moderne quant au sujet, mais doué de la plus haute généralité.

« Une action ramassée en une crise ; un conflit aussi



essentiel et aussi élevé que possible, où s'engagent les forces les plus internes de l'univers ; un drame religieux par les profondeurs de l'âme qu'il révélera, et par l'émotion qu'il provoquera chez le spectateur.

« Toute œuvre dramatique anime des groupes.

« L'individu isolé, qui règne sur maints poèmes lyriques, n'a pas sa place au théâtre. Au cours d'une pièce, ce qu'on appelle une scène, qu'est-ce d'autre que la vie d'un groupe, précaire et ardente ? Un acte est une filiation de groupes. »

D'après ces principes, M. Jules Romains nous donna *l'Armée dans la ville* et *Cromedeyre-le-Vieil*, deux drames exclusivement unanimistes dont l'intérêt est fondé sur un conflit de groupes.

Dans le premier, c'est une armée victorieuse qui occupe une ville et l'écrase de sa violence étrangère. La ville, pour s'en débarrasser, prépare un complot et feignant d'accueillir les vainqueurs en amis, sous le prétexte d'une fête de réconciliation, les disperse un à un dans chaque famille. Celles-ci doivent, à une heure fixée, assassiner chacune leur hôte. Le complot échoue et l'armée se reforme.

Le second est une réédition de l'enlèvement des Sabines. Un village, Cromedeyre-le-Vieil, juché dans la montagne, est orgueilleux de tout ce qui le distingue des villages de la plaine. Son ancienneté, la pureté de sang de ses habitants, ses coutumes particulières font de lui une sorte de minuscule État indépendant, et un groupe homogène. Cependant il manque de femmes, et un beau jour ses jeunes gens tombent à l'improviste dans une fête d'un village voisin et enlèvent les jeunes filles. Celles-ci, au bout de quelque temps, ont si bien reçu l'empreinte de leur nouvelle patrie que lorsque des délégués de leur village natal viennent les réclamer, elles se disent très heureuses et refusent de les suivre.

Les deux drames répondent, on le voit, à la formule



du théâtre unanimiste. Tentative de dissociation d'un groupe par un autre, dans l'un ; absorption d'individualités étrangères par un groupe, dans l'autre.

Nous y retrouvons cette même idée : l'âme collective est plus forte que celle de chaque individu qui la compose. Si un individu faisant partie d'un groupe passe à un autre groupe, il est absorbé par celui-ci. Ce qui est mathématiquement exact.

Il me semble cependant que le théâtre est gênant pour le développement de pareils sujets. Ils dépassent le cadre qu'on leur assigne et il faut bien toujours qu'un individu soit le porte-parole du groupe dont il fait partie. Tout ce qui agit y a forcément figure humaine et particulière. Ainsi M. Jules Romains est obligé de greffer sur le fond de chacune de ses pièces une lâche intrigue amoureuse qui serve, sinon de prétexte, au moins d'intermédiaire entre le spectateur et le drame lui-même.

Pour avoir un théâtre unanimiste intégral, il nous faudrait revenir aux chœurs de la tragédie antique, et de plus les employer uniquement. Difficulté nuisible au très grand intérêt que nous prenons à voir d'aussi vastes généralités sur scène.

Si M. Jules Romains dans ses drames accomplit point par point le programme qu'il s'était fixé dans la préface du premier, il n'en est pas de même pour ses comédies.

Dans celles-ci, comme dans *les Copains* ou dans *Donogoo-Tonka*, il s'est laissé davantage aller à sa verve naturelle. Son ironie, qui ne pique pas, qui pourfend, son rire sain et optimiste, son sens du gros, de l'énorme, se sont donné libre cours. Son comique est très supérieur à ce que nous sommes accoutumés à voir depuis longtemps. Ce n'est pas un comique de mots, ni de situation (bien que ces éléments soient souvent tous deux employés) mais un comique de caractère. Caractère au sens où nous le prenons lorsque nous disons : l'Avare, le Joueur, le Médecin, l'Avocat, etc. M. Romains a le don, fort rare



et qui l'apparente à Molière, de pousser un personnage jusqu'à l'absurde, sans que celui-ci paraisse moins vivant. M. Le Trouhadec, Knock, et en général tous les personnages qui figurent dans ses deux comédies, aussi bien que dans ces deux courtes saynètes, *Amédée* et *la Scintillante*, qui n'ont pas encore paru en librairie, sont de fortes synthèses.

*Knock* surtout rappelle le procédé de Molière. C'est une charge très réussie du Médecin moderne. Il est pénétré de l'immensité de son rôle et sert son art comme une religion nouvelle. Tout homme pour lui est un de ses sujets qui sacrifiera tôt ou tard, s'il ne l'a déjà fait, à la déesse médecine. Tels de ses mots sont des trouvailles de burlesque. Et l'on ne peut s'empêcher de songer devant sa silhouette à celles des impérissables médecins du *Malade imaginaire*.

M. Romains développe ainsi une face de son talent qui n'était encore qu'imparfaitement éclairée : sa verve satirique.

L'unanimité n'est pas absent de ces comédies ; cependant, il y est moins systématique et visible que dans les drames. Par exception, dans *Amédée ou les Messieurs en rang*, qui me paraît être un large symbole, il forme le sujet même de l'action. La part unanimiste de *Knock* rappelle celle des *Copains*. Nous y retrouvons une foule amorphe, le canton de Saint-Maurice, transformé ou plutôt créé par la médecine.

Il me semble d'ailleurs que cet aspect des comédies échappe à peu près complètement au public, celui-ci ne voyant en elles que des qualités plus accessibles de comique, de satire, et le burlesque des personnages. L'œuvre de M. Jules Romains comprend en effet une part essentiellement populaire, et par là, il ne faut point entendre un manque de finesse, mais un certain accent direct et une forme très facile pour nous révéler de profondes subtilités. Il ne faut point s'étonner que beaucoup s'ar-



rétent à cette forme sans pénétrer plus avant. Il n'y a du reste nul péril, au contraire, à ne pas être compris d'une façon complète et immédiate ; les succès foudroyants, pour la même raison qu'ils correspondent à un appétit du public, n'y correspondent plus quelques années après.

\*  
\* \*

Bien des questions se posent lorsque l'on étudie l'œuvre de M. Jules Romains et l'unanimisme qui en est la base même ; et c'est une preuve, parmi mille autres, de son importance et du renouvellement qu'elle apporte à notre conception du monde extérieur. En premier lieu, l'unanimisme intéresse-t-il également toutes les parts de notre personnalité ? Est-ce une découverte qui bouleverse totalement beaucoup de traditions acquises, ou n'est-il pas seulement un approfondissement de l'étude de certains cas de conscience collective ? En second lieu, et si nous répondons par l'affirmation à cette première question, le monde physique immédiat a-t-il le pouvoir que lui décerne M. Jules Romains ? L'âme collective parvient-elle à se substituer entièrement à l'âme individuelle ? Il me semble plutôt qu'il existe en chacun de nous une part d'âme collective, influencée à chaque seconde par les sensations qui nous parviennent directement des circonstances matérielles dans lesquelles nous baignons ; côte à côte avec celle-ci vit notre âme constante ; celle-ci est entourée de celle-là, qui lui évite ainsi le contact brutal des réalités, agissant comme l'épiderme de notre corps pour nos organes internes. Et cette part constante de notre personnalité n'en est-elle pas la meilleure ? celle où naissent nos plus fermes pensées, où joue notre libre arbitre, où nous devons en définitive nous enfermer pour être vraiment nous-mêmes, non un reflet de ce qui nous entoure immédiatement ?



Autant de questions qui, loin de restreindre, ne font qu'accroître l'intérêt qu'il y a lieu de porter à l'unanimisme.

Je ne crois rien enlever non plus au mérite de la découverte de M. Jules Romains en disant que l'unanimisme était en substance dans plusieurs œuvres de philosophes et de sociologues, et en particulier dans *la Psychologie des foules* de Gustave Le Bon. Il lui reste celui, peu négligeable à mon avis, d'avoir transporté dans l'art de simples théories de philosophie expérimentale. D'ailleurs, je le répète, il me semble que l'essentiel de l'unanimisme est autre part que dans la foule, dans l'ordre intime, ce qui le range parmi les découvertes d'introspection psychologique, et rattache son auteur à la tradition analyste de notre époque.

ROBERT DE RIBON



~~~~~

TROIS JOURS EN BRIÈRE

AVEC ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT

Saint-Nazaire et ses souvenirs d'occupation américaine, la Baule, dont les villas trop neuves hésitent entre l'ombre chaque jour plus claire de sa forêt de pins et le yatagan de sable de sa plage sans fin, le Pouliguen, sorti d'une boîte de jouets pour donner aux quais de son port minuscule les apparences des bords de la Marne à la Varenne, le bourg de Batz groupé, sombre et farouche, aux pieds des deux tours carrées de ses églises-citadelles, le Croisic et sa pointe pâle dans le ciel léger ont glissé successivement des deux côtés de la route que suit notre automobile.

Maintenant, la mer est dans notre dos... Nous ne la voyons plus, mais nous la sentons toute proche... A droite et à gauche du ruban poussiéreux que happe le capot de notre voiture, des marais salants étalent à perte de vue la croûte brillante de leurs cristallisoires... Des moulins ponctuent l'horizon plat... L'auto roule... Les marais disparaissent, des taillis bas, des bouquets de roseaux les remplacent et voici un village à l'aspect inédit : maisons basses et blanches aux portes et aux volets peints de couleurs claires, aux toits de chaume épais comme des édredons et coiffant d'un gros accent

circonflexe les fenêtres carrées. « Nous sommes en Brière » nous glisse le conducteur...

La Brière ! C'est pour elle que nous sommes venus de Paris, pour être témoins des réactions qu'elle ne va pas manquer d'avoir devant l'objectif de l'appareil cinématographique que M. Léon Poirier vient de dresser hardiment au milieu de ses îles afin de composer quelques-unes des images du film qu'il a entrepris d'après le roman de M. A. de Châteaubriant.

Le cinéma, qui est avide de pittoresque, devait être attiré par ce pays que personne, il y a dix-huit mois, ne connaissait et que le roman de M. de Châteaubriant révéla brusquement au grand public. Comment était-il possible qu'il existât encore à dix heures de Paris un coin de France dont les habitants eussent « la jouissance et la propriété commune » telle qu'elle leur avait été accordée par lettres de François II de Bretagne en mil quatre cent soixante et un, par ordonnance de François Ier... par lettres patentes de Charles IX... par ordonnance de Louis XIII, confirmées et maintenues par Louis XVI dans les registres du Conseil d'État du 13 janvier 1784, un coin de France où les villages, « enserrés dans l'anneau de cristal des chalandières, vraies rues des mirages », ferment les portes de leurs vieilles chaumières bancales et bossues devant le visiteur venu de la terre ferme, un coin de France qui se suffit à lui-même, qu'il s'agisse de nourriture ou de justice et qui vit dans le dédain du Progrès ?

Le cinéma, qui va souvent chercher bien loin les thèmes neufs dont il a besoin pour répondre à l'insatiable curiosité de son immense public, ne pouvait pas rester indifférent à tant d'originalité et il était naturel que, de tous les cinégraphistes français, ce fût l'animateur de *Jocelyn* et de *Geneviève* qui, le premier, pensât à garder, grâce au film, une image de ce résidu émouvant des époques disparues qu'est la Brière.

Nous sommes en plein cœur du pays maintenant : pudique, la Brière se dissimule derrière des rideaux de verdure si denses que de la chaussée toute droite sur laquelle file notre auto on ne voit rien d'elle... Enfin, le voile se fait moins épais, les reflets d'eau nous environnent et bientôt le marais nous apparaît dans toute sa splendeur calme et silencieuse que domine un haut clocher.

« Saint-Joachim ! capitale de la Brière ! » lance, non sans une pointe d'ironie, Bourdel, régisseur de Léon Poirier, qui, depuis ce matin, nous sert de guide et qui, venu nous chercher à notre descente du train à Saint-Nazaire nous a fait faire en Brière cette entrée savamment combinée.

« Saint-Joachim ne possède pas d'auberge assez importante pour nous loger tous ! » continue Bourdel. « Aussi, avons-nous loué une maison au bord du marais. Vous allez voir cette cagna : son propriétaire, qui est le maire de Saint-Joachim, est Basque !... Oui, Basque ! Pas mal, hein ? pour un pays traditionaliste et fermé aux non-Briérons, son propriétaire qui a échoué à Saint-Joachim, il y a une vingtaine d'années, après d'innombrables aventures, a tout naturellement conservé un certain goût pour tout ce qui peut lui rappeler son passé vagabond, si bien qu'ayant acheté une chaumière à quelque distance du bourg dont il dirige les destinées, il n'a rien eu de plus pressé que d'enlever à cette chaumière tout ce qui lui donnait son caractère et de la transformer en un bordj algérien... Privées de leur chaume épais, les chambres de la maisonnette, dès qu'il pleut, — et il pleut souvent en Brière — reçoivent toute l'eau du ciel et nous devons dormir, un parapluie à la main ! Charmant, hein ? Mais qu'importe ? M. le maire de Saint-Joachim a donné satisfaction à ses rêves d'exotisme. C'est dans cette maison, qui constitue un véritable défi au bon sens, que, moyennant 500 francs par mois — la

vie est chère en Brière pour les pauvres Parisiens — nous nous sommes installés. Tenez, voici l'objet ! »

Une maison blanche, hérissée de créneaux chocolat, surgit de la verdure au bord de la chaussée. L'auto s'arrête et nous voici au milieu d'une troupe gesticulante de Briérons et de Briéronnes authentiques qui ne sont autres que les artistes de la troupe de Léon Poirier : Davert (Aoustin), Tallier (Jeannin), Mlle Myrga (Théotiste), Maurie-Laurent (Aoustine), Prévost (Julie), Wild (Marie) ainsi que Léon Poirier et Mme Poirier.

Tallier et Davert ont des faces tannées par le soleil et les petits bonnets des femmes prennent des allures inattendues sur les visages roses et mauves de maquillage.

— A table ! A table ! crie Mme Poirier. Mes sardines vont être brûlées !

Toutes les pièces de la petite maison étant transformées en dortoirs, la table est dressée en plein air sous une toile à voile brune qui se gonfle sous le vent et exhale des soupirs de soufflet de forge. Le cidre emplit les bols de porcelaine et les sardines que Bourdel, au lever du soleil, est allé en motocyclette acheter au Croisic, apparaissent rangées entre deux énormes grils où elles ont affronté les flammes d'un feu de tourbe. Davert s'excuse de ne pas nous offrir un plat de grenouilles de sa façon, mais Mme Poirier, qui aime les animaux, a, la veille au soir, quand toute la maison dormait, rejeté dans le marais les soixante grenouilles qu'il avait eu tant de peine à capturer.

Tout en mangeant, chacun s'évertue à nous mettre au courant de la vie menée depuis quinze jours en Brière par la compagnie : lever à 6 heures, corvée de ravitaillement à la Baule, à Guérande ou à Saint-Nazaire, ménage, cuisine, travail en quelque coin de village ou de marais, cuisine encore, vaisselle ! Jamais on ne se couche avant onze heures. Voilà, n'est-il pas vrai, un emploi du temps

qui devrait être offert en exemple à toutes les jeunes personnes atteintes de cinématomanie, car il leur ferait peut-être comprendre que tout n'est pas rose dans le métier. Mais cette vie n'est-elle pas, à peu de chose près, celle que menaient aux siècles passés les troupes de comédiens qui parcouraient dans le chariot du capitaine Fracasse ou dans celui de Molière les routes tout le long desquelles étaient embusqués le pittoresque et l'imprévu, créateurs de débrouillardise.

Tout l'après-midi, on « tourne » au bord du marais les scènes qui mettent pour la première fois face à face Théotiste et Jeannin. Quelques paysans et paysannes recrutés, non sans peine, par Bourdel, qui leur a promis qu'on les photographierait et qu'on leur donnerait leur portrait, assurent la figuration. Ils se tiennent hors du « champ » avec autant de précaution que si l'appareil de prise de vues était une mitrailleuse et ne se mêlent aux artistes que lorsqu'ils ne peuvent faire autrement parce que leur désir de mériter la photo qu'on leur a promise est bien vif au fond de leur esprit simple... La Brière accepte le cinéma, mais elle n'est pas conquise.

* * *

Le lendemain, M. A. de Châteaubriant, qui a quitté Locronan où il prépare un nouveau roman, se joint à nous. Grand, mince, vêtu de gris, coiffé d'un chapeau de feutre cabossé, dans l'ombre duquel luisent deux yeux clairs et vifs au-dessus d'une moustache de chat qui précise tout ce qu'il y a de fin et d'aigu dans son visage, M. de Châteaubriant est bien le gentilhomme campagnard que *La Brière* et surtout *M. de Lourdines* nous faisaient espérer.

D'une politesse pleine de réserve, il a des gestes rares qui livrent un peu de la gêne, ou tout au moins de la surprise, qu'il éprouve à se trouver dans ce milieu nou-

veau pour lui et si différent de ceux qu'il a si bien décrits et desquels il n'est que bien rarement sorti. Léon Poirier lui explique ce qu'il a déjà fait, ce qu'il veut faire, comment il comprend son rôle d'adaptateur. M. de Châteaubriant écoute avec une extrême attention : ses yeux vifs suivent les mots sur les lèvres de son interlocuteur et une flamme de satisfaction peu à peu s'y allume. Il découvre le cinéma. Puis il va bavarder tout simplement pendant quelques instants avec chacun des artistes de la troupe à la fois impatient et inquiet de savoir si Aoustin est bien *son* Aoustin et Théotiste *sa* Théotiste... L'entretien se prolonge : Alphonse de Châteaubriant renoue connaissance avec ses héros.

Puis nous nous embarquons sur un des noirs et longs chalands que M. Léon Poirier a loués et nous filons sur le marais à la recherche de l'endroit où l'on pourra travailler : Davert, Tallier, Bourdel manient la perche comme de vieux Briérons.

On glisse parmi les hauts roseaux et les nénuphars vernis qui font sur la coque goudronnée un bruit très doux de soie et M. de Châteaubriant, lentement, égrène ses souvenirs :

« C'est en hiver qu'il faut voir le marais quand le ciel est bas. L'eau paraît de bronze et les villages sont auréolés de la fumée violette qui sort des cheminées où brûle la tourbe. Le long des chalandières les tas de mottes se dressent en pyramides de deuil et les hauts fourneaux de Trignac élèvent vers l'horizon leur menace rougeoyante. Si vous aviez vu tout cela comme je l'ai vu, il y a vingt ans ! »

En effet, bien qu'il n'ait fait paraître son roman qu'en 1923, M. de Châteaubriant en a réuni la documentation plusieurs années avant la guerre, si bien qu'il ne retrouve plus son impression d'alors et c'est les yeux embués de mélancolie qu'il continue en regardant Davert assis à l'arrière du chaland :

« C'est *mon* Aoustin ! Oui, c'est bien lui ! Il était là près de moi et pendant des heures je n'avais devant les yeux que sa haute silhouette noire !... Aoustin est mort le pauvre !... Et la Brière meurt aussi ! Il y a vingt ans toutes les femmes portaient la coiffe et tous les hommes le *matiné de beda* (petit chapeau rond). Quand j'arrivais à l'entrée d'un village, j'étais accueilli par des ricanements quand ce n'était pas par une volée de cailloux ! »

M. de Châteaubriant parle en homme qui sait qu'il ne reverra plus jamais les êtres et les choses qu'il évoque... mais il n'y a aucun romantisme dans ce *never more!* et on sent que ce n'est pas l'homme de lettres qui se lamente, mais un homme tout simplement qui a vécu ici des heures rudes, dont la rudesse faisait le charme.

Mais Léon Poirier vient s'asseoir près de l'écrivain :

« La Brière n'est pas si changée que vous le craignez, affirme-t-il. Sans doute les femmes se croiraient-elles déshonorées si elles ne portaient pas des chapeaux à l'instar de la pire banlieue parisienne et les hommes rougiraient s'ils ne se coiffaient pas de ces casquettes de lads anglais qui sont l'orgueil des émigrants italiens... Mais les villages se défendent toujours. Je n'ai pas encore pu « tourner » une seule scène à Feydrun et partout ailleurs nous avons dû nous faire accepter avec mille précautions. On sent que le curé, de son confessionnal, a glissé dans l'oreille de ses paroissiennes des paroles de méfiance à l'adresse du Cinéma, instrument de perdition... Tenez, la semaine dernière, une représentation de *l'Abbé Constantin* était annoncée comme devant être donnée dans l'arrière-salle d'un café de Saint-Joachim, mais le curé ayant, au prône, lancé l'anathème contre celles qui se rendraient à ce spectacle, la représentation n'a pas eu lieu, faute de spectateurs... Vous pouvez vous rassurer. Ce n'est pas demain que les ingénieurs de Trignac assécheront le marais. La Brière se défend ! »

M. de Châteaubriant n'est pas convaincu. Il ne peut

se débarrasser de sa mélancolie. Il voudrait, on le sent, se raccrocher au passé, et il n'a pour cela que des mots en attendant les images que M. Léon Poirier imprime sur la pellicule de gélatine. Sa mélancolie nous gagne. Un grand silence tombe sur nous. Les roseaux et les nénuphars, au milieu desquels le chaland trace un large sillon, se rejoignent derrière nous, sur l'eau du marais, comme un linceul dont une invisible main rapprocherait les bords. Les cris de milliers de petites grenouilles vertes nous entourent d'un chant aussi serré que celui des cigales provençales... Nous nous taisons toujours...



Et pourtant de cette résistance de la Brière au Progrès, à la Vie, nous avons à chaque heure des preuves. C'est ainsi que pour être certain d'avoir une figuration portant encore le costume local, Léon Poirier a organisé un concours de coiffes doté de prix importants, concours qui a été, par de nombreuses affiches, porté à la connaissance de toute la population briéronne. Le jour du concours, un dimanche, quelques femmes se présentent, les bandeaux noirs coiffés de linge brodé et tuyauté, mais quand arrive le moment de les photographier, elles s'obstinent à n'offrir à l'objectif que la vue de leur nuque, affirmant : « Ainsi vous voyez mieux nos coiffes ! » et il faut avoir recours à la ruse pour les amener à tourner la tête vers l'appareil de prise de vues.

Ailleurs, c'est un vieux pêcheur à qui nous apprenons que l'électricité est capable de fournir non seulement la lumière, mais encore la force qui permettrait d'assécher le marais et qui nous répond : « Je ne savais pas !... Alors, vaut mieux que l'électricité ne vienne jamais jusqu'ici !... On continuera à s'éclairer comme on pourra ! »

Il est vrai que ce soir-là, nous voyons une jeune Briéronne ramener, en pédalant, ses vaches du pâturage et

le lendemain, quatre landaus, venus de Saint-Nazaire, promener à travers les rues de Saint-Joachim, une noce dédaigneuse des traditions les plus respectables et les plus jolies, et vêtues, de la mariée au dernier invité, comme si elle allait festoyer en quelque restaurant de Saint-Mandé ou du Point-du-Jour.

Ces partisans du Progrès ont fini par céder au charme du Cinéma et le Cinéma, quoique la modestie de Léon Poirier se refuse à la reconnaître, a, lentement mais indiscutablement, conquis la Brière. N'avons-nous pas entendu un homme, qui, appuyé au chambranle de sa porte, regarde, en fumant sa pipe, passer Mmes J. Marie-Laurent et Prévost, prononcer avec amertume cette phrase révélatrice : « Pourquoi a-t-on fait venir des femmes de Paris pour ça? N'importe laquelle de nos femmes aurait été aussi bien qu'elles! »

Cette petite phrase est sans doute le plus beau compliment qui puisse être adressé à des artistes qui n'ont pas d'autre désir que d'entrer, suivant l'expression consacrée, dans la peau de leur personnage et qui, pour cela, confiants dans l'influence du physique sur le moral, vivent depuis des semaines sans quitter leurs vêtements de paysan, ont appris à conduire sur les canaux le long chaland noir, et vivent, pour ainsi dire, séparés du reste du monde, mais n'avoue-t-elle pas aussi que cet homme était sous le charme?...

Ainsi, le Progrès et la tradition se disputent actuellement la Brière comme depuis des siècles, la Terre et l'Eau.

M. de Châteaubriant, pendant trois jours, assiste, en notre compagnie, à cette lutte émouvante dont il perçoit chaque battement, chaque sursaut. Le troisième jour, alors que le soir tombe, il monte dans l'auto qui va le mener à Saint-Nazaire où il prendra le train qui le conduira à Locronan pour y poursuivre l'étude de mœurs qu'il fixera en traits durables dans son prochain roman.

Il est déjà calé au fond de la voiture lorsqu'il se penche vers Léon Poirier et lui glisse à l'oreille : « Vous êtes venu à temps. Dans quelques mois, il aurait été trop tard ! La Brière aurait vécu. Merci ! »

L'auto démarre. Aoustin, Théotiste et Jeannin immobiles au bord du marais la regardent disparaître dans la direction de Trignac dont les hauts fourneaux se découpent dans des auréoles féeriques sur le ciel, obscur déjà des premières ombres de la nuit.

RENÉ JEANNE.

CHRONIQUES ET DOCUMENTS

LA VIE LITTÉRAIRE

AVEC LES JEUNES GENS LES PLUS GRAVES
(*Philosophies*, « Pamphlet contre les catholiques en France »)

Peut-être que La Fontaine ne dirait plus : « Avez-vous lu Baruch? » mais : « Avez-vous lu John Brown?... » C'est John Brown, ou plutôt M. Pierre Morhange, a jeté il y a quelques mois le pavé métaphysique dans la mare aux grenouilles. Lui et les jeunes écrivains de la revue *Philosophies* proclament l'horreur que leur inspire une littérature qui se contente de ce monde-ci. Ils rejettent dans l'enfer, c'est-à-dire là où on ne voit pas Dieu, tous ceux qui ne furent jamais soucieux du plus grave et se suffirent toujours à eux-mêmes dans leur insuffisance. C'est sans doute pour départager les bons et les mauvais qu'ils ont demandé à de nombreux écrivains leur méditation sur Dieu. Un questionnaire sur Dieu ! voilà qui doit gêner plus d'un, et

du mécréant saisir à pleins poings les cheveux !

Nous ignorons si M. Paul Souday a été interrogé. Il aurait sans doute été embarrassé pour répondre. Aussi bien ira-t-il en enfer, où l'attend déjà M. Anatole France. Tandis que M. Jacques-Émile Blanche échappera au feu éternel puisque, nous dit John Brown, il est vivement ému par les tendances de *Philosophies*.

Ces tendances dépassent de beaucoup celles d'un mouvement littéraire. Le problème de la recherche de la forme n'arrête pas John Brown ni ses amis. Nous leur donnons raison et nous pensons avec eux que beaucoup

de jeunes écrivains gagneraient à ne pas gaspiller leurs forces dans l'invention d'un style original (pour un Morand, que de faux Morand !)... La « littérature » n'est donc pour John Brown qu'un moyen secondaire. « Nous acceptons de nous en servir, répète-t-il, mais nous y renoncerons s'il le faut. C'est la sainteté que nous poursuivons, non le génie. » John Brown ne prépare-t-il pas une « Sagesse » ? Ne souhaite-t-il pas de voir éclore une nouvelle Somme ? Ne veut-il pas établir sa vie sur des règles précises ? Il ne tend qu'à voir Dieu le plus près possible, et sans intercesseurs. Quel Dieu ? Non pas le Dieu que des esprits excentriques ont découvert à la suite de Gandhi. Non pas même le Dieu de saint Thomas (et le thomisme de M. Maritain, John Brown ne nous a pas semblé en parler avec pertinence), mais le seul Dieu de la Bible. Telle est la vertu de ce Dieu, nous dit John Brown avec une évidente sincérité, qu'un juif peut, après des siècles de séparation, retrouver les paroles chrétiennes. Pascal, d'ailleurs, avait déjà vu que « les vrais chrétiens et les vrais juifs n'ont qu'une même religion ».

...Mais la foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ? John Brown nous assure qu'il est « un homme d'action », « un guerrier ». Son œuvre déjà commencée l'atteste, non moins que ses projets ; après un numéro mystique, il publiera un numéro entièrement consacré à M. Henri Bergson. D'autre part, il continuera d'éditer des pamphlets. Il y aura un pamphlet contre Paul Valéry : sans doute pourra-t-on l'appeler « Prière contre l'Acropole » ; il y aura un « pamphlet contre le protestantisme », un autre « contre les femmes de ce temps », etc... Pourquoi pas un « pamphlet contre Citroën » ; le besoin s'en ferait sentir. Tous les projets de John Brown reflètent les préoccupations de beaucoup de jeunes gens, mais sans refléter complaisamment aucun « mal du siècle ». C'est que, comme le dit M. Henri Jourdan, au cours d'un bel article sur Bach (1) : « on dit, on répète que notre jeunesse souffre : c'est vrai. Mais de grâce laissons là le « mal du siècle ».

[1] Paru dans le n° 4 de *Philosophies*.

Notre inquiétude ne se porte pas comme un panache. Elle est en nous, elle nous habite, elle nous meut. Nous ne jouons pas avec elle. Nous ne sommes pas des désespérés ». Cette pudeur retrouvée nous plaît, elle est classique.

Que fera « l'équipe Brown »? Elle-même n'en sait rien. « Nous sommes un obus qui part, nous ne savons où nous allons », dit son chef de file. Mais nous savons déjà qu'il a choisi, courageusement, la cible la plus délaissée par nos contemporains, qui est aussi la plus noble.

* * *

« De nos jours l'Église fait face à un danger beaucoup plus redoutable que les hérésies d'autrefois : la tolérance des infidèles et le tiède assentiment des catholiques (1). » Voilà ce qui frappe d'abord M. Th. Delporte chez les catholiques français : leur tiédeur. Or, la tiédeur d'une chose n'apparaît qu'à celui qui, auparavant, a éprouvé le feu. On pressent justement chez l'auteur une présence divine et brûlante ; cependant il ne tombe jamais dans l'emphase, ni dans l'anathème facile. L'expression chez lui demeure en deçà du sentiment ; le lecteur n'est pas pipé parce que l'auteur reste sévère pour lui-même.

Ce pamphlet, comme on pense, n'est dirigé que contre les mauvais catholiques, contre toute la multitude de ceux qui « croient tranquillement des choses violentes ». Qui de nous n'a eu parfois un sentiment de tristesse pour la manière trop formelle dont tant de fidèles pratiquent la religion? Pour beaucoup, Dieu c'est une maîtresse de maison qui vous reçoit dans les lumières, dans l'encens, dans la musique, et vous avance un prie-Dieu de velours. Pour d'autres, c'est un notaire à qui l'on fait part de ses ennuis ; pour d'autres, enfin, c'est un aïeul que l'on visite par obligation de politesse. La plus grande injure que l'homme ait peut-être jamais faite à Dieu.

(1) « Pamphlet contre les catholiques de France », par Th. Delporte. N° 1 de la *Revue des Pamphlélaïres*.

c'est de le traiter d'une façon distraite, sans crainte, comme s'il l'avait, somme toute, apprivoisé.

Ces tièdes sont souvent les mêmes qui jettent au pécheur la première pierre; ils ne voient pas le signe d'élection qu'il y a sur l'enfant prodigue et que souvent celui qui est plus près du péché est aussi plus près de la grâce. Une terrible dignité accompagne la tentation, et elle échappe aux anges, c'est-à-dire à ceux qui ne sont pas tentés. « Les anges ne sont pas tentés, c'est par là qu'ils nous sont inférieurs. » Rien de moins intéressant qu'un ange, sur la terre du moins. De nos jours les anges naissent de préférence, vivent et meurent environ le quartier Saint-Sulpice. Ils viennent au monde avec un acte de baptême dans la bouche, portent généralement le deuil pendant leur vie, et sortent, chargés de fleurs et de couronnes, d'une existence qui n'a pas connu une seconde d'inquiétude.

Pourquoi ces tièdes sont-ils des tièdes? A cause d'une raison d'ordre psychologique que M. Th. Delaporte a bien vue : à cause de l'habitude. Une religion établie depuis des siècles dans les lois et dans les mœurs, une religion pour ainsi dire toute faite depuis longtemps ne vous surprend plus : « L'habitude a raison de tout. Si la tête de Gorgone était pendue au centre de Paris, les Français finiraient par s'accoutumer à la voir. »

M. Th. Delaporte, au contraire, est préservé de cette seconde nature qui cache la première; sa foi est une foi toujours surprise, et toujours en marche. Il regarde sa religion comme si c'était la première fois qu'il la voyait; et il ne nous cache rien de ses découvertes qui sont parfois rien moins qu'innocentes. C'est ainsi qu'il n'est pas tendre pour les abbés de cour ni pour les personnes qui jacassent à la messe : « Elles entendent la messe tranquillement, sans larmes, sans commotion intérieure; c'est admirable. Que faudrait-il donc pour les émouvoir? Quelque chose de commun... » Comme on connaît les tièdes, on les honore...

L'auteur connaît aussi les ardents. Dans une note que Port-Royal n'avait pas osé publier et que Faugère a publiée en 1844, Pascal remarquait :

« Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer. Ne pensez pas au passage du Messie, disait le juif à son fils. Ainsi font les nôtres souvent. Ainsi se conservent les fausses religions et la vraie même, à l'égard de beaucoup de gens. Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer... » C'est ceux-là dont M. Delaporte décrit le drame : « Certains luttent nuit et jour contre la tentation de devenir des saints, mais s'ils sont passionnés, ils tomberont ; il n'y a que les indifférents qui triomphent. » Pascal a succombé à cette tentation, Pascal est « tombé » à la fin, quand il était déjà complètement ôté du monde. Alors il ne sortait plus que pour se rendre à quelque cérémonie religieuse que lui avait indiquée son almanach. Dans la nef obscure il méditait durant des heures ; quand il ne rêvait plus, il relisait ce psaume 118 qu'il aimait, puis s'en allait. Une fois de retour il griffonnait sur un bout de papier quelque remarque qui lui était entrée dans l'esprit ; puis il soignait le pauvre qu'il avait installé dans sa demeure...

Tel est le héros catholique, telle est sa vie pleine d'abîmes, de frayeurs, de cîmes. Il ne se traîne sur la terre qu'en gémissant, comme fait le Christ hâve de Bellini. Il n'aspire qu'à la vie surnaturelle, parce que c'est la seule où il se connaîtra vraiment. « Il faut que vous quittiez ce monde pour savoir qui vous êtes. » Dès maintenant d'ailleurs il se retranche du monde et se divertit de tous les divertissements... Nous nous apercevons qu'insensiblement M. Delaporte nous a amenés jusqu'au seuil du monde pascalien. Aussi glisserons-nous ses réflexions parmi les « addenda » aux *Pensées*. Elles peuvent s'intercaler entre le chapitre « Contre l'indifférence des athées » et celui sur « Les marques de la véritable religion ».

ROBERT DE SAINT-JEAN.

CHRONIQUE PARISIENNE

DISSOLUTION?

M. Édouard Soulier, député de Paris, a l'autre jour exposé dans un lumineux article la situation et les forces des partis à l'intérieur du Palais-Bourbon. Permettez-moi de lui emprunter ses chiffres, qui sont indiscutables. Vous verrez, en les examinant, de quelle majorité dispose le gouvernement, et pourquoi elle est fragile. Vous reconnaîtrez sans doute ensuite qu'il semble impossible de constituer dans la Chambre actuelle une majorité durable, et vous vous demanderez, comme M. Soulier, et comme moi-même, si nous n'allons pas à une dissolution inéluctable.

Il y a, nominalement, 584 députés, et 580, en réalité, car quatre sièges au moins sont toujours vacants. La majorité est donc de 291 voix.

Le groupe socialiste compte 104 membres. Le groupe radical-socialiste, 139 membres. Soit, pour les deux groupes : 243 voix. Il faut y ajouter 6 voix de députés qui ne sont pas inscrits aux groupes, mais votent invariablement avec eux. Donc, 249 voix sur lesquelles le gouvernement a pu compter jusqu'ici. C'est le seul élément stable de sa majorité.

En face est l'opposition :

Cent quatre voix de l'union républicaine (Louis Dubois, Louis Marin, Désiré Ferry, etc.) ;

Quarante-trois voix de la gauche démocratique (Maginot, Léon Bérard, Joseph-Barthélemy, François-Poncet, Marcel Héraud, etc.) ;

Quatorze voix des démocrates (Paul Simon, Champetier de Ribes, etc.) ;

Trente-huit voix des républicains de gauche (Georges Leygues, Dior, etc.) ;

Vingt voix d'extrême droite.

Soit 219 voix pour l'opposition.

Vous voyez ainsi que le bloc des gauches compte 249 voix, et l'opposition 219.

La majorité étant de 291 voix, comment, par quel secours, le ministère a-t-il trouvé assez de suffrages pour durer?

Par le secours de deux groupes intermédiaires, qu'on appelle, pour aller plus vite, le groupe Louchétir et le groupe Briand. Le groupe Loucheur compte 40 membres, le groupe Briand, 44 : 84 voix pour l'ensemble. Jusqu'ici ces 84 voix se sont jointes aux 249 voix du bloc des gauches, et M. Herriot a pu ainsi rencontrer une majorité de 333 voix.

Il ne faut parler que pour mémoire des 29 communistes, qui s'abstiennent, ou bien votent contre.

* * *

Or, depuis sept mois, les socialistes seuls ont eu lieu d'être entièrement satisfaits. Leurs électeurs les ont empêchés de participer directement au pouvoir. Mais ils sont les maîtres du gouvernement et les meneurs de la Chambre. Ils goûtent la joie secrète et forte de tirer, dans la coulisse, les ficelles du pantin national. Les 109 membres du groupe sont 109 Eminences grises gouvernant le pays par procuration. Sans doute ils ont dû faire quelques accros à leur doctrine et à leurs coutumes. Ils votent le budget, même au chapitre des fonds secrets. Ils approuvent les poursuites contre la presse. Mais Paris vaut bien une messe, et le pouvoir une petite palinodie. M. Léon Blum, chambardant, sans risque ni responsabilité, l'armée et les finances, préparant le désordre sous le nom de son ancien camarade de Normale, comme il se fût caché autrefois derrière lui pour faire une farce, doit penser qu'aucun ministère socialiste n'eût obtenu pour son parti autant d'avantages qu'en sept mois le ministère Herriot n'en a laissé prendre.

Mais, pendant qu'il se réjouit, les radicaux-socialistes s'attristent. Ils commencent à trouver qu'on va un peu vite et un peu loin. Pas tous, bien entendu ! Mais quelques-uns, dans les coins du salon de la Paix, commencent

à grommeler. Un bon tiers du groupe pourrait se détacher du Bloc, si une habile manœuvre le leur permettait.

Quant aux membres du groupe Briand et du groupe Loucheur, ils vont être obligés de prendre parti contre M. Herriot, à peine de se discréditer. M. Édouard Soulier fait justement observer que jusqu'ici ils ont dû avaler bien des couleuvres. « M. Briand, dit-il, a dû laisser, sans monter à la tribune, notre situation extérieure venir où elle en est. M. Loucheur a voté l'affichage de l'apostrophe improvisée, informe, fourmillant de fautes et d'erreurs jetée au hasard par M. Viollette. » On pourrait allonger l'énumération. Mais quelle va être l'attitude de MM. Briand et Loucheur lorsque, par exemple, on discutera la question de l'ambassade au Vatican?

Voteront-ils contre l'ambassade? Alors ils se déshonorent. S'abstiendront-ils? Ils ont l'un et l'autre fait connaître leur opinion, et ne pas l'exprimer serait un déshonneur aussi. Ils doivent voter le maintien de l'ambassade. Et les 84 voix de leur groupe s'ajoutant aux 219 voix de l'opposition, le ministère est renversé.

Aussi retarde-t-on aussi longtemps que possible cette dangereuse épreuve. Émile Buré rapportait l'autre jour que M. Briand, récemment revenu de Rome, était allé voir M. Herriot pour lui montrer qu'il allait commettre une lourde faute en supprimant l'ambassade. « Je le sais bien, répondit M. Herriot, mais le cartel a fait une promesse, je dois la tenir. »

Hélas! le cartel avait promis aussi de diminuer les impôts et le prix de la vie. Il devrait bien commencer par là.

Mais, en dépit de combinaisons machiavéliques pour écarter le débat, il faudra tôt ou tard s'y résoudre. S'il amène la chute du cabinet, qu'arrivera-t-il?

* * *

Qu'arrivera-t-il? Un nouveau ministère, naturellement, mais qui ne pourra pas gouverner. On n'aperçoit pas, en effet, les éléments d'une majorité nouvelle. Ministère de concentration c'est une formule applicable

à une autre Chambre, non à celle-ci. Les socialistes ne se diviseront certainement pas. Or, il semble impossible qu'ils collaborent avec un ministère Briand-Loucheur, par exemple, qui ferait appel à une partie de l'opposition actuelle. Un ministère Painlevé se débattrait dans les mêmes embarras que le ministère Herriot. Que voit-on, qui voit-on? Rien, ni personne.

Supposons, ce qui n'est malheureusement pas, que l'opposition soit unie et disciplinée. Pourrait-elle constituer un ministère? Non. Elle compte 219 voix, avons-nous dit. Admettons qu'elle s'adjoigne 50 voix des groupes Loucheur et Briand, et 50 voix radicales-socialistes. C'est le maximum. Et cela ne ferait encore que 319 voix : 28 voix de majorité, ce qui est insuffisant.

Dès lors, il semble que le plus sage serait de retourner devant le pays. Et il semble même qu'on ne puisse l'éviter. Au reste, chaque chute de ministère devrait entraîner une nouvelle consultation des électeurs, comme en Angleterre. A l'heure présente, beaucoup d'électeurs du 11 mai s'aperçoivent qu'ils se sont trompés. Pourquoi faut-il qu'ils attendent trois ans avant de réparer leur erreur?

LOUIS LATZARUS.

LES REVUES FRANÇAISES

Les *Mémoires du duc de Broglie* relatant ses années de collège de 1830 à 1838 font un vivant tableau de cette époque, car ce sont les vifs souvenirs d'un enfant de quinze ans, à l'esprit éveillé, et qui, dès ce jeune âge, se trouva intimement mêlé à la politique qui faisait le fond des conversations familiales. Voici un aperçu pittoresque de ces mœurs qui nous semblent déjà si lointaines : « Le collège que je suivais était tout voisin du ministère que j'habitais : c'était celui qui portait le nom de Bourbon, et qui, depuis lors, a changé à plusieurs reprises de dénomination. J'y allais le matin en cinq minutes. Je rentrais entre les deux classes pour déjeuner. Tous les agréments de la vie de famille étaient ainsi réunis, pour moi, aux plaisirs de la camaraderie et à l'intérêt que l'émulation donne aux études. Quand vint l'été, mes parents louèrent une petite maison de campagne à Auteuil, d'où mon père venait chaque matin au ministère et moi au collège. Mais nous ne venions pas ensemble. Ma mère, toujours héroïque, avait fait pour moi l'acquisition d'un petit cheval sur lequel je montais bravement tout seul, portant au dos un sac qui contenait mes livres de classe, et je parcourais ainsi, sans guide et sans surveillant, les deux petites lieues qui séparent Auteuil de Paris ; je n'avais pas encore treize ans. Trouverait-on beaucoup de mères de famille qui oseraient aventurer ainsi un fils unique ? A ma louange comme à celle de ma monture, je dois dire que nous n'abusâmes jamais ni l'un ni l'autre de la liberté qu'on nous laissait. Elle était d'un caractère doux, et moi d'un naturel raisonnable, et cheval pas plus que cavalier ne s'écartèrent un seul jour de leur chemin ni du devoir. » (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier.)



Dans la REVUE UNIVERSELLE du 1^{er} décembre une admirable méditation scientifique de M. Pierre Termier sur *Une visite au grand cañon du Colorado*. La conclusion, que nous citons, montre à quelle hauteur poétique peut s'élever une pensée partie de la simple observation de quelques pierres mises à nu par l'union des éléments et du temps. « Nous partons, non sans tristesse. Mais nous ne t'oublierons pas, ô Colorado, ô rouge rivière, qui sais tant de secrets et qui sais si bien les dire ! Nous parlerons de toi, là-bas, chez nous, et les jeunes hommes de notre pays frémiront de curiosité et d'enthousiasme à la seule pensée de te voir un jour. Nous nous souviendrons de toi dans nos heures grises ;

nous évoquerons devant nos yeux ta vallée pleine de lumière, quand le soleil échauffe falaises blanches et escarpements rouges, quand les pegmatites roses de Granite-Gorge ressemblent à des flammes et que les gneiss verts et noirs ont l'air de brûler. Nous nous souviendrons de toi dans nos heures d'incertitude, combien nombreuses, hélas ! et ta longue patience à creuser les hypogées des anciens âges, à dévoiler des mystères dont nous n'aurions jamais, sans toi, soupçonné l'existence, nous donnera le cœur de tracer notre sillon jusqu'au bout. Nous nous souviendrons de toi aux heures de fatigue ; nous songerons à tes eaux qui ont tant travaillé, tant couru, tant lutté, poussé de telles clameurs, et qui, sortant enfin de la ténébreuse gorge, coulent désormais dans le calme, la majesté, le silence, vers l'immense repos du Pacifique ; et notre fatigue nous paraîtra légère à côté des récompenses promises. Oh ! sans doute tu ne sais pas tout, et tu n'enseignes pas tout. Tu ne sais même pas ton âge, ni le nombre d'années qu'il te faut pour couper cent mètres de roche dure, ni celui qu'il te faudrait pour remblayer ta vallée. Mais nous t'aimons pour ton ignorance même, pour les énigmes sans nombre que tu dresses devant nous, tout autant que pour celles que tu nous as permis d'expliquer. Nous t'aimons surtout, fleuve étrange, parce que, dans notre monde qui passe, aucune créature, ni la Mer, ni la Montagne, ni même l'Homme, ne parle aussi éloquemment que toi, du Temps, cet autre fleuve, ce grand fleuve inconnu. »

* * *

M. Fortunat Strowski, avoue dans une bien intelligente étude (*la Renaissance*, 10 janvier), qu'il lui faut faire effort et secouer orgueil et paresse, lois de tout être humain, pour aller à certains jeunes auteurs des écoles nouvelles et deat une des têtes est M. Jean Cocteau. Sa louange n'en est que plus certaine. Son appréciation n'en est que plus motivée et voici un des passages caractéristiques de l'article : « Notre littérature, en général, ressemble à la description d'un film. Une image mouvante est projetée par le réel sur un écran où elle se solidifie en quelque sorte. Nos yeux, nos esprits saisissent l'image (ou l'idée) ; puis nous la transcrivons de notre mieux, la plume à la main. Mais supposez un regard assez fin, un esprit assez subtil pour saisir l'image, non pas sur l'écran où elle s'écrase et se déforme, mais dans la vibration même du rayon, que rien n'arrêterait désormais et qui s'en irait jusqu'au delà des astres ! Supposez un style assez souple et assez complexe, ou plutôt assez mobile et assez simple pour mettre ce rayon sur une page blanche sans lui enlever les vibrations et la liberté. Supposez...

« Cessons de supposer une merveille impossible. Contentons-nous d'un effort dans ce sens et vers cette perfection : peut-être sera-ce déjà l'aube d'une merveilleuse révolution. En tout cas, c'est l'originalité de M. Cocteau.

« Par exemple, l'écrivain ordinaire verrait sur l'écran, un domaine, quatre petites cours, sept marches pour entrer, le tout baignant dans un parfum d'héliotrope. M. Jean Cocteau n'attend pas que l'écran ait fixé ce tableau ; il le cherche, le retrouve, le recrée.

« C'était *Persicaire*, un vaste domaine, au crépuscule, une aube de la nuit.

« On n'entendait pas la mer.

« Attendez. On tournait à droite, Je tourne à droite.

« Un parfum d'héliotrope.

« Je compte sept marches.

« Nous entendîmes jouer du piano.

« Je me trompe, il vaut mieux que je recommence.

« C'était, *Persicaire*, un vaste domaine au crépuscule : une aube de la nuit. On n'entendait pas la mer. On traversait, si je m'y retrouve, quatre petites cours de cloître à l'italienne. Lorsque nous atteignîmes le seuil de la quatrième, un autre jeune Indien s'est enfui à toutes jambes. C'était une cour de volubilis et d'héliotropes.

« Est-ce assez beau et assez vivant ? L'esprit tâtonne, la mémoire cherche ; dans les poussières dansantes des rayons lumineux, les images se devinent confusément. Une à une elles se retrouvent en ordre. Ce n'est plus le passé : *Je tourne à droite*. Et tout à coup le grand élan lyrique s'élève et s'élargit : *C'était, Persicaire, un vaste domaine...*

MEMENTO. — LA REVUE DES DEUX MONDES (1^{er} janvier). *Le Cœur et le sang* (1^{re} partie), par M. Henry Bordeaux, de l'Académie française.

LA REVUE UNIVERSELLE (1^{er} janvier). Première partie du nouveau roman de Lucien Fabre : *le Tarramagnou*.

LE CORRESPONDANT (10 janvier). *La Question turque vue d'Asie*, par le baron L. de Contenson. *Etudes littéraires*. *La Femme française chez La Fontaine*, par Louis Arnould.

LE MERCURE DE FRANCE (1^{er} janvier). *Georges Lecomte*, par Émile Magne.

Le LAROUSSE ILLUSTRÉ (janvier). *Le Ku-Klux-Klan*, par M. Léon Abensour.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. Numéro spécial sur *Joseph Conrad*, avec la collaboration de Galsworthy, Edmond Jaloux, Paul Valéry, André Maurois, etc.

LE CARNET DU LISEUR

L'HOMME QUI AVAIT UN REMORDS, par Jean VARIOT (N. R. F. : 7 fr. 50). Alors que tant de romanciers semblent, avant toute chose, vouloir habiller leur œuvre au goût du jour, Jean Variot, dont les lecteurs de *la Revue hebdomadaire* ont pu juger maintes fois le beau talent, ne s'embarrasse aucunement d'un tel souci. Il paraît au contraire chercher la difficulté et ne vous présente le drame qu'il a voulu étudier que dans un décor et sous des habits où la mode n'a que faire. *L'Effigie de César*, parue ici même, évoquait la vie et la mort de Charlemagne. *L'Homme qui avait un remords* nous dépeint la condition lamentable du comte d'Eguisheim, haut seigneur du Rhin, à la fin du treizième siècle, qui a fait tuer son enfant par crainte de voir se réaliser les dires d'une prophétesse. Son fils mort, ce fils dont il était menacé d'avoir à révéler la toute-puissance, la carrière du comte devient prodigieuse. Il partage la pourpre avec l'empereur Conrad le Salique ; il est fait roi d'Arles, combat victorieusement les Sarrasins et les Normands. Mais plus sa gloire grandit, plus son remords le tenaille, et celui devant qui toutes les têtes s'inclinaient confesse publiquement son crime, se fait mendiant et part pour Rome implorer le pape, aux pieds duquel le drame se dénoue d'une façon poignante et inattendue.

Malgré qu'on le sache un ami de cette maison, nous n'hésitons pas à déclarer que Jean Variot a écrit là le plus beau roman qui ait paru depuis bien des mois.

L'EMBOUTEILLAGE DE ZEEBRUGGE, par le capitaine de vaisseau A. F. B. CARPENTER. (Payot : 10 fr.). — C'est le plus grand fait d'armes maritime de la guerre. La bataille du Jutland, l'attaque des Dardanelles ont sans doute fait fleurir de beaux héroïsmes, mais rien n'approche de la savante et folle et glorieuse prouesse de cette petite flotte sacrifiée qui partit le 22 avril 1918 de son mouillage secret pour aller attaquer les formidables défenses établies sur la côte belge par les Allemands. Le capitaine de vaisseau Carpenter a relaté avec minutie la préparation de cette expédition qui ne groupa pas moins de cent quarante-huit navires, remorqueurs, sous-marins et vedettes.

Le génie anglais, dont les réactions ne nous sont pas toujours sympathiques, s'y montra vraiment à la hauteur de sa tâche. Tout fut prévu jusqu'à l'imprévisible, pourrait-on dire, pour assurer le succès de l'entreprise. Pendant plusieurs mois les navires furent aménagés, les équipages entraînés, sans que quiconque

eut le soupçon de ce que préparait l'état-major. Deux tentatives contrariées par le mauvais temps ne lassèrent pas la ténacité de nos alliés. A la troisième fois, l'opération se déroula selon le plan tracé. L'*Intrepid*, l'*Iphigenia* et le *Thetis* coulés dans le chenal l'obstruèrent effectivement, tandis que le port, le môle qui servait de base aux hydravions, toute la défense côtière jusqu'à Ostende étaient défoncés par les projectiles anglais. Les pertes se réduisirent à un destroyer et deux vedettes, et, en ce qui concerne le personnel, à 170 tués, 400 blessés et 45 disparus.

J'ai dit que le capitaine Carpenter a relaté dans ses détails les plus infimes ce haut fait auquel il participa glorieusement. De trop longues explications techniques alourdissent parfois le récit mais ne lui ôtent jamais de sa grandeur et je me plais à en recommander la lecture à ceux qui n'ont pas oublié qu'il y a eu la guerre. Les autres ne comprendront jamais.

J. L.

LA VIE FINANCIÈRE

N.-B. — Les nécessités de tirage de « la Revue hebdomadaire » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous plusieurs jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris (8^e).

LE PAYS ET L'ÉTAT

Méfions-nous de tous les systèmes plus ou moins compliqués que l'on nous propose pour donner une solution à la question financière. Ils ne font en réalité que déplacer les difficultés. On s'est pris récemment d'un beau zèle pour le chèque et l'on s'est enthousiasmé sur les supériorités éclatantes, paraît-il, qu'il possède sur le billet de banque. L'honorable ministre des Finances a même émis à ce sujet une conception aussi neuve qu'originale : « Le chèque, a-t-il dit, constitue une circulation réelle, non fiduciaire, car derrière le chèque, il y a la signature de celui qui l'a tiré. » Bannissons donc le billet de banque qui nous amène le fléau de l'inflation.

Chose assez curieuse, en Angleterre, la circulation des billets a augmenté, durant la semaine de Noël, de près de 600 millions de francs. De plus, pour faire face aux demandes de *currency notes*, la Trésorerie a été obligée de demander à la Banque d'Angleterre trois millions de livres de billets qui ont servi de couverture à l'émission d'État. Et l'Angleterre est le pays des chèques ! Mais pense-t-on que tout irait mieux ici si les chèques avaient remplacé les billets ? Au moins, on peut suivre continuellement le mouvement de ceux-ci ; les bilans de la Banque de France sont affichés à la Bourse et publiés tous les jeudis. L'inflation ne peut nous échapper. Il serait d'ailleurs désirable

que le mouvement des bons de la Défense fût aussi bien connu.

Le franc-or, l'emprunt-or, voilà encore d'autres conceptions dont la réalisation n'aurait d'autre effet que de déplacer les difficultés. Le vrai problème est d'empêcher une dépréciation nouvelle du franc-papier. Il se résume en deux mots : *produire, économiser*. Or, le pays produit et économise. Mais l'État ne sait qu'augmenter ses dépenses. Voilà où est le mal. Des économies et pas d'impôts nouveaux, le remède paraît cependant simple à appliquer. Il fait même le fond des discours officiels. Il faut croire que des paroles à la réalisation, il y a un abîme.

« L'examen impartial des résultats de l'inventaire, déclare le ministre des Finances, nous donne l'assurance qu'une politique d'économies et de réformes, solidement appuyée sur un budget de sincérité et de clarté, en rigoureux équilibre, écartant tout emprunt nouveau destiné à couvrir les dépenses normales, préparant l'assainissement monétaire, la stabilisation des changes et la consolidation la plus large possible des dettes exigibles, rendra à la France le solide crédit auquel elle a droit. » Nous sommes d'accord. Mais cette politique d'économies et de réformes, est-ce celle qu'on fait, est-ce celle qu'on prépare? Le gouvernement actuel, prisonnier des forces de désorganisation et de gaspillage, contraint d'acheter ses soutiens parlementaires en cédant constamment aux surenchères de tout ordre, peut-il assurer au pays cette gestion parcimonieuse sans laquelle le redressement deviendrait impossible? Nous posons simplement la question.

En attendant, l'on ne saurait prétendre que le crédit s'améliore. Au reste, alors qu'il faut constamment faire appel aux capitalistes pour maintenir le niveau des bons de la Défense nationale aux environs de 60 milliards et pour assurer le succès des emprunts, on pourrait, tout au moins, ne pas surcharger de taxes les valeurs mobilières. Je sais bien qu'on objectera que les porteurs n'ont qu'à prendre exclusivement des titres de l'État, pour se mettre à l'abri de ces impôts. Mais est-ce que la grande industrie et le grand commerce, c'est-à-dire, en somme, les sociétés

industrielles et commerciales, peuvent vivre sans capitaux? La société anonyme qui place ses actions et ses obligations dans le public, est le grand instrument du développement économique. Que gagneraient le pays et les finances publiques à ce qu'elle soit frappée de paralysie? Ne voit-on pas déjà que les sociétés sont à peu près complètement empêchées de placer des obligations, parce que l'État vient de lancer un emprunt dont le taux réel ressort à 8,62 pour 100, amortissement compris? L'emprunt Morgan revient d'ailleurs manifestement à plus de 10 pour 100.

D'où l'énorme baisse des anciennes obligations qui ne représentent aujourd'hui que 15 pour 100 de leur valeur d'avant-guerre, si l'on veut bien compter en francs-or ou en dollars. Par exemple, l'obligation 2 pour 100 1899 de la Ville de Paris valait 332 francs en juillet 1914, ce qui représentait alors 64 dollars; elle ne cote actuellement que 185 francs, ce qui ne fait pas 10 dollars.

En présence d'une semblable dévalorisation des obligations anciennes, quelle société industrielle peut aujourd'hui émettre à un taux normal un emprunt nouveau? Cependant la hausse des prix intérieurs incite les sociétés à de nouveaux appels aux capitaux, parce qu'elle détruit progressivement leur fonds de roulement.

PETIT COURRIER

LECTRICE ALSACIENNE. — Ne vous préoccupez pas de la baisse de l'action Hachette; cette valeur est de premier ordre. Vous avez bien fait, en vendant vos Franco-belge; je ne vous conseille pas de racheter; pas plus que de vous intéresser aux deux valeurs citées, et dont l'intérêt m'échappe. Si vous voulez une indication exceptionnelle, donnez-moi votre adresse; mais faites-le avant la fin de ce mois.

P. R. C. — Non, vous n'avez rien à espérer sur cette valeur, vendez au plus tôt.

NIMES, J. B. — Votre obligation n° 71-674 est bien sortie au dernier tirage et sera remboursable en mars prochain.

CH. L., 846. — Ne vous préoccupez pas de la baisse actuelle, cette affaire est on ne peut plus solide.

LÉON VIGNEAULT.

Le Gérant : MAURICE DELAMAIN.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, rue de Grenelle, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Suzanne de Callias

LUCIENNE ET REINETTE, roman 7 fr. 50

Louis-Jean Finot

LE HÉROS VOLUPTUEUX, roman 7 fr. 50

Jacques-Charles

KATIOUCHKA, danseuse de Music-ball, roman 7 fr. 50

J. Joseph-Renaud

LA VALSE D'OR, roman 7 fr. 50

Georges Lecomte, de l'Académie, française

LE MORT SAISIT LE VIF, roman 7 fr. 50

Paul Max

L'ÉCORCHEUSE (LA DESOLLADORA) roman 7 fr. 50

Roger Régis

LA BÊTE CRUELLE, roman 7 fr. 50

Jean Rostand

LES FAMILIOTES

et autres *Essais de Mystique Bourgeoise* 7 fr. 50

Nicolas Ségur

CONVERSATIONS AVEC ANATOLE FRANCE
ou les *Mélancolies de l'Intelligence* 7 fr. 50

Mark Twain (trad. J.-W. BIENSTOCK)

LE PRINCE ET LE PAUVRE, roman 7 fr. 50

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envol franco de port et d'emballage

contre 8 fr. 25, en mandat ou timbres

R. C. S. 242 553.

C'est très chic de donner un thé!
possédez donc ce somptueux
Service d'Orfèvrerie

garantie 20 années
livraison immédiate

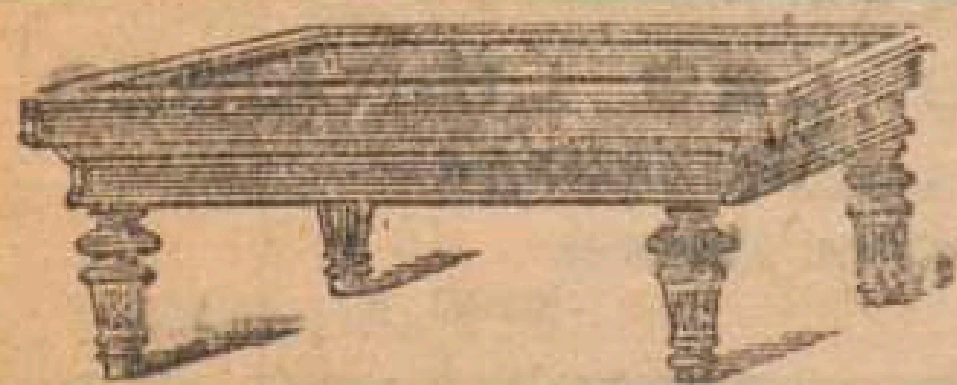


C'est le trésor
de la famille;
un placement sûr
toujours réalisable

payable 1^{fr} 50 par jour

Établ^{ts} C. A. M. P. 1, Rue Borda, Paris (3^e)

notice explicative
envoyée franco



MON BATAILLE
BILLARDS et TABLES-BILLARDS
JEUX DE SOCIÉTÉ
8, boulev. de Bonne-Nouvelle, PARIS

NOUVEAUX EMPRUNTS DE LA VILLE DE PARIS ET DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

La Ville de Paris et le Département de la Seine viennent d'être respectivement autorisés à emprunter 125 millions pour les habitations à bon marché et 100 millions pour l'aménagement de la banlieue parisienne.

Ces deux opérations sont de la plus grande actualité. La première, en effet, semble être le palliatif indispensable à la crise du logement. Les 125 millions qui sont être demandés à l'épargne constituent la première tranche de cette vaste opération dont le plan de campagne actuel, par suite du bouleversement économique issu de la guerre, ne comprendra que 5 270 logements, alors que les projets d'avant 1914 en prévoyaient 19 400.

La deuxième opération de 100 millions de francs se rapporte au programme de l'extension de Paris qui, comme on le sait, envisage : l'achat et l'aménagement des forts de deuxième ligne et de leur zone; l'aménagement des terrains libres de la banlieue parisienne; la réalisation du port de Paris et l'aménagement général du bassin de la Seine.

Ces deux emprunts sont du même type et réalisés sous la forme d'obligations de 500 francs émises à 389 francs et productives d'un intérêt annuel de 6 1/2 0/0 net des impôts présents et futurs sur le revenu des valeurs mobilières et sur la prime de remboursement.

Pour AVOIR de BELLES et BONNES DENTS

SEAVEZ-VOUS TOUS LES JOURS DU

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Mallour Antiseptique, 31, Pharaon, 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris

VENTE ET ACHAT DE LIVRES D'OCCASION EN TOUS GENRES

LITTÉRATURE, HISTOIRE, SCIENCES, VOYAGES, etc...

Catalogue mensuel envoyé gratuitement. CYRNOS, 27, rue Gioffredo, NICE

Achat de livres à domicile dans toute la France

BON

de 50 centimes

Valable jusqu'au 1^{er} Février 1926

Pour l'emploi de ce bon, voir
le Catalogue spécial

BON

de 50 centimes

Valable jusqu'au 1^{er} Février 1926

Pour l'emploi de ce bon, voir
le Catalogue spécial

1 ÉCHANTILLON CHARMÉ DE FRANCE

de E. COUDRAY est offert à tout acheteur du célèbre SAVON FRANCE HYGIÈNE
Incomparable pour l'épiderme. Le Pain : 2 francs. — EN VENTE PARTOUT
348, rue Saint-Honoré — PARIS

ASTHME

R.C. Seine 32.697. REMÈDE SOUVERAIN, Cigarette ou poudre ESPIC

LATIN par correspondance inédit. ECA, SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise)

SOCIÉTÉ DES FERMES FRANÇAISES DE TUNIS

Société Anonyme au Capital de 5 500 000 francs

Siège social : 120, Rue de Serbie — TUNIS

LES RÉSULTATS DE 1924

Malgré la sécheresse de l'année agricole, grâce à ses bons procédés de culture, la Société a récolté dans les deux branches principales de sa production : 31 700 quintaux de céréales, 85 000 hectos de vin.

Les minoteries, ayant constitué leurs stocks en temps opportun, ont donné des bénéfices normaux.

Les prix élevés des céréales et les cours des vins, soutenus jusqu'ici, permettent d'escompter un bénéfice voisin de 2 millions, comparable à celui de l'année dernière où la récolte de céréales dépassait 50 000 quintaux, celle de vin, 110 000 hectos.

La Société accepte : des prêts en participation consacrés à la mise en valeur de domaines spéciaux. Intérêt fixe de 6 pour 100 avec participation éventuelle aux bénéfices du domaine pouvant s'élever à 2 pour 100. Total 8 pour 100. Pour ceux renonçant à la participation, intérêt fixe de 7 pour 100.

Elle ouvre des comptes de dépôt de toutes sommes, rapportant 5,75 pour 100 par an. Remboursement : 2 000 francs par mois, après préavis de huit jours.

Elle poursuit l'émission de ses obligations 6 pour 100, nettes de tous impôts, remboursables à 500 francs, émises au prix de 490 francs, réduit à 480 francs pour les souscripteurs de 40 titres au moins, qui s'engagent à ne pas les négocier pendant 5 ans. Une première tranche de 8 000 titres est entièrement souscrite ; sur la seconde tranche, 1 290 titres sont placés. Elles ne sont pas remboursables avant 1935.

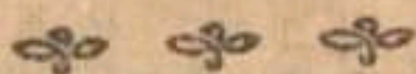
L'avantage de tous ces placements, c'est qu'ils reposent sur un domaine de 33 000 hectares de terres.

Tous renseignements complémentaires sont envoyés sur demande.

REVUE

de l'Amérique latine

PARAIT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS



LES AMÉRICAINS doivent lire la *Revue de l'Amérique latine* parce qu'elle publie tous les mois, en outre d'œuvres littéraires signées des noms les plus réputés de France et d'Amérique, un tableau complet de la vie intellectuelle, politique et économique du continent américain.

Et aussi un tableau complet et impartial de la vie intellectuelle en France, signé des plus grands noms de la littérature française, qui ne se trouve dans aucune autre revue.

LES FRANÇAIS qui s'intéressent aux problèmes américains et qui veulent se tenir au courant du développement prodigieux d'un continent de tradition et de culture latines, doivent lire la *Revue de l'Amérique latine*, parce qu'elle est le seul grand organe français spécialisé dans l'étude des questions américaines, et parce qu'elle révèle au public français une littérature et une pensée inconnues de lui.

Le Numéro : **FRANCE, 3 fr. 50 — ÉTRANGER, 5 francs**

ABONNEMENTS :

FRANCE : UN AN.. ..	35 francs	—	SIX MOIS.. ..	20 francs
ÉTRANGER : UN AN.. ..	50 francs	—	SIX MOIS.. ..	30 francs

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Chez **EXPRINTER**, 2, rue Scribe — PARIS

Pour répondre à nombreuses
- demandes de ses abonnés -

La Revue Hebdomadaire

est heureuse de pouvoir leur offrir
à nouveau à titre de

PRIME EXCEPTIONNELLE

UN STYLOGRAPHE

à plume en or 18 carats et à remplissage
automatique d'une valeur de 30 francs
qui leur sera laissé au prix de faveur de

15 FRANCS

L'envoi sera fait *franco* dans la semaine de
la réception de ladite somme de 15 francs
accompagnée de la dernière bande d'abon-
nement.

*Pour l'étranger prière de joindre
un franc pour supplément de port.*

LE SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

N^{lle} Série (21^e Année) N^o 3

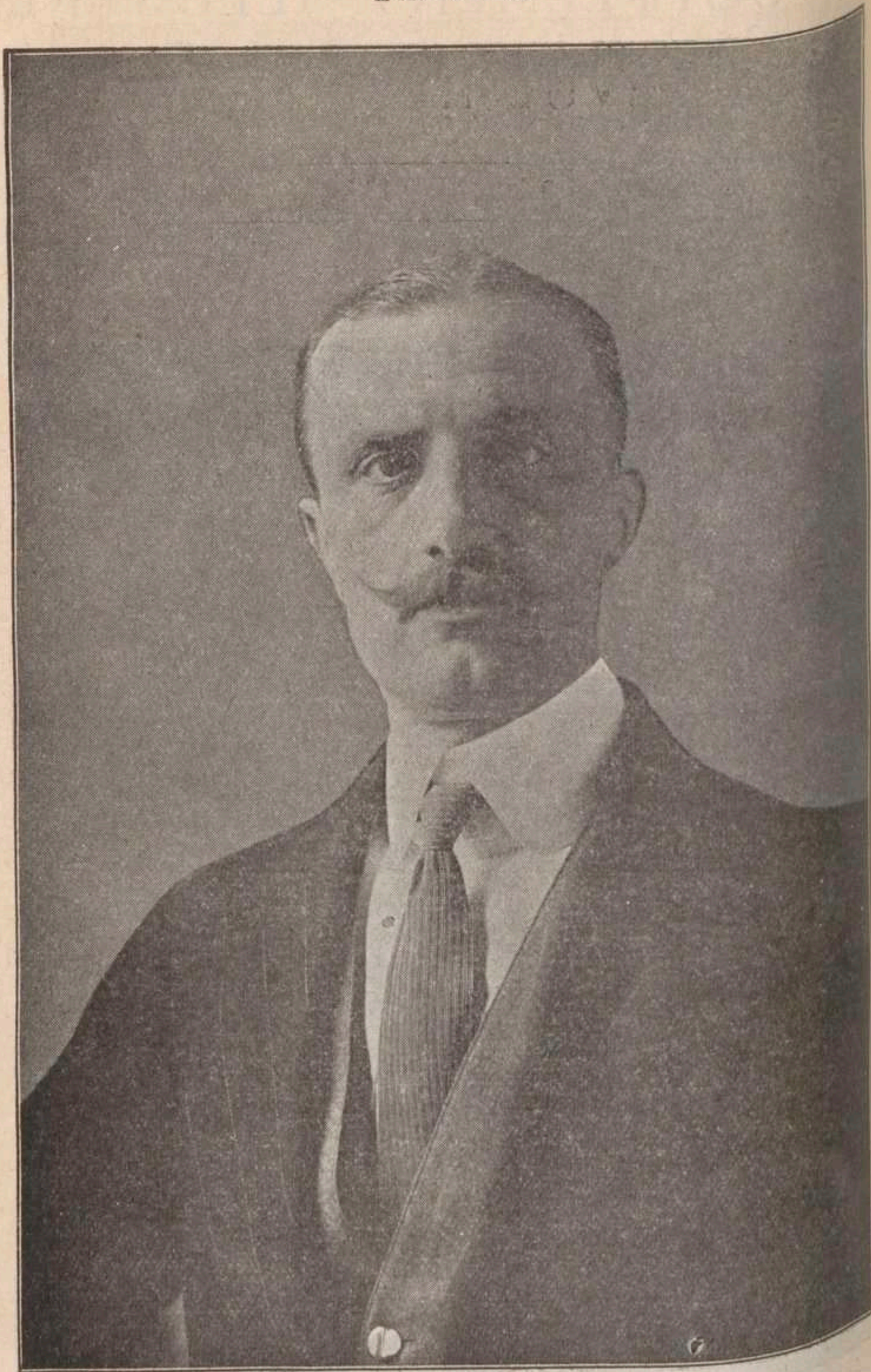
17 Janvier 1925

LES LETTRES



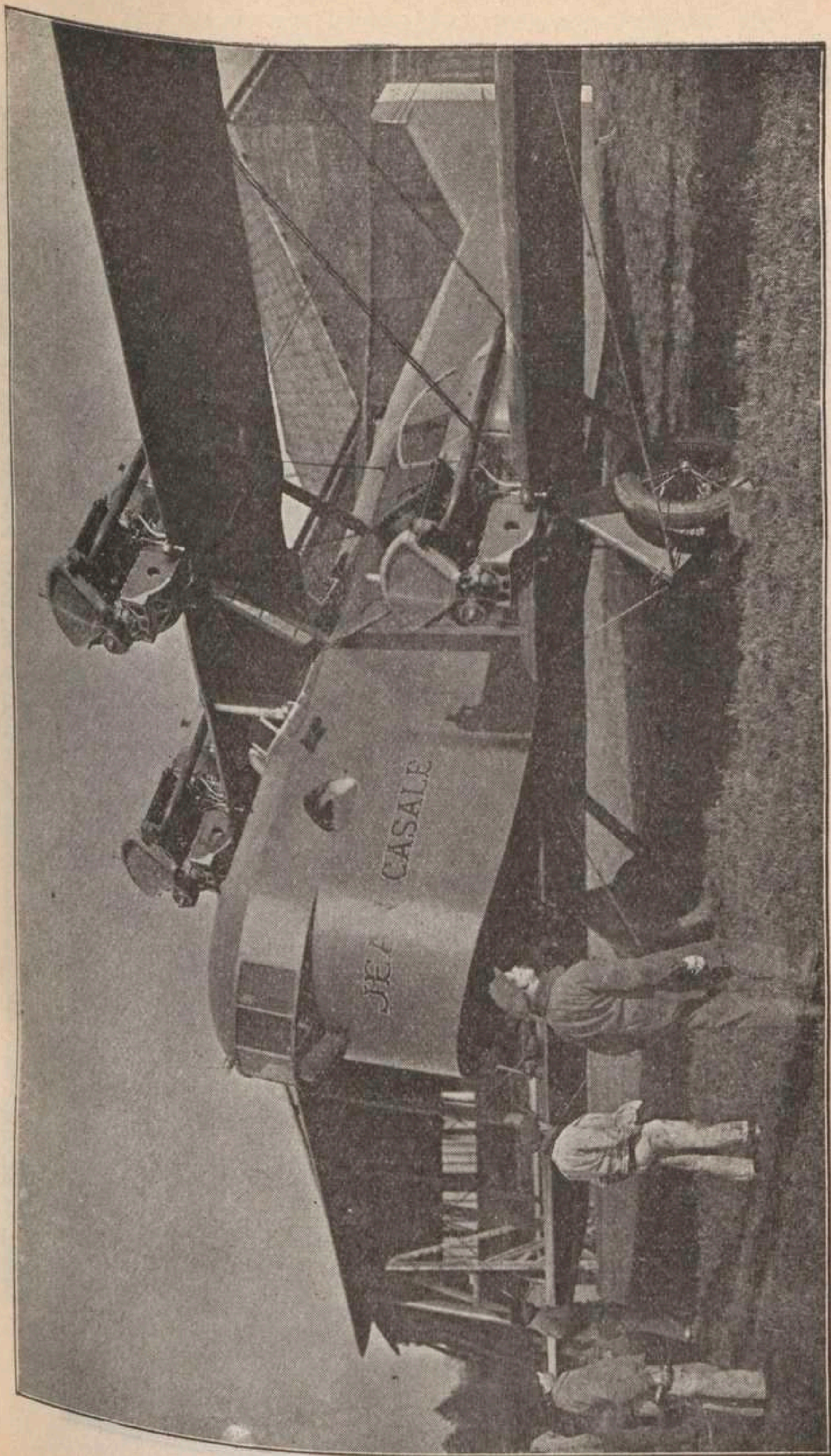
30820. — M. Jules Romains.

M. Robert de Ribon consacre dans ce numéro une étude à l'Art et aux théories
de M. Jules Romains.



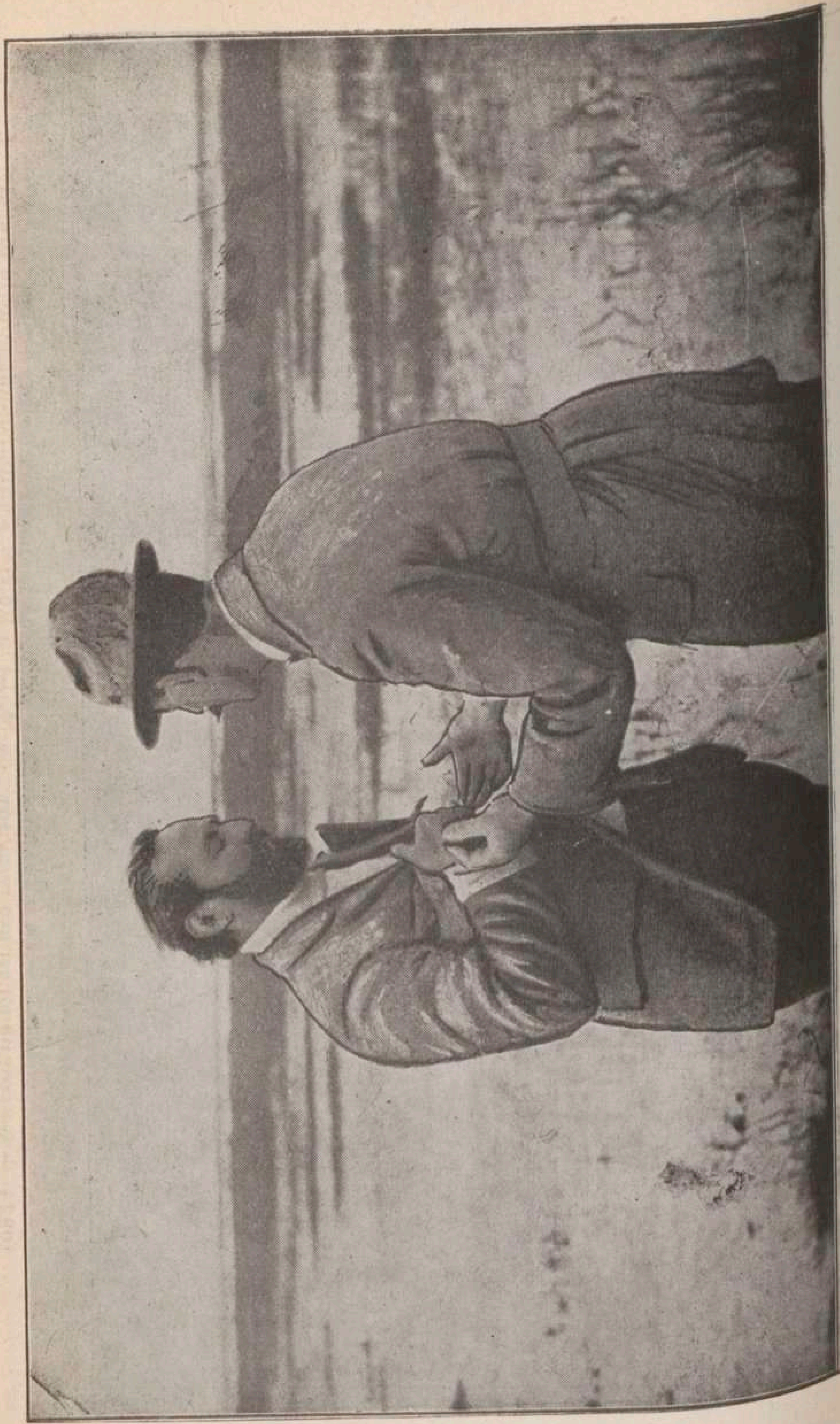
(Cliché Meurisse.)

30821. — Le colonel de Goys, directeur de l'expédition aéronautique du lac Tchad.



30822. — Le « Jean-Casale, » avion de transport Blériot.

Le *Jean-Casale*, l'un des deux avions Blériot qui sont partis pour le lac Tchad, est piloté par le colonel Vuillemin et le commandant Dagneaux. Le second, le *Roland-Garros*, du même type, est piloté par le capitaine Pelletier Doisy et le colonel de Goys.

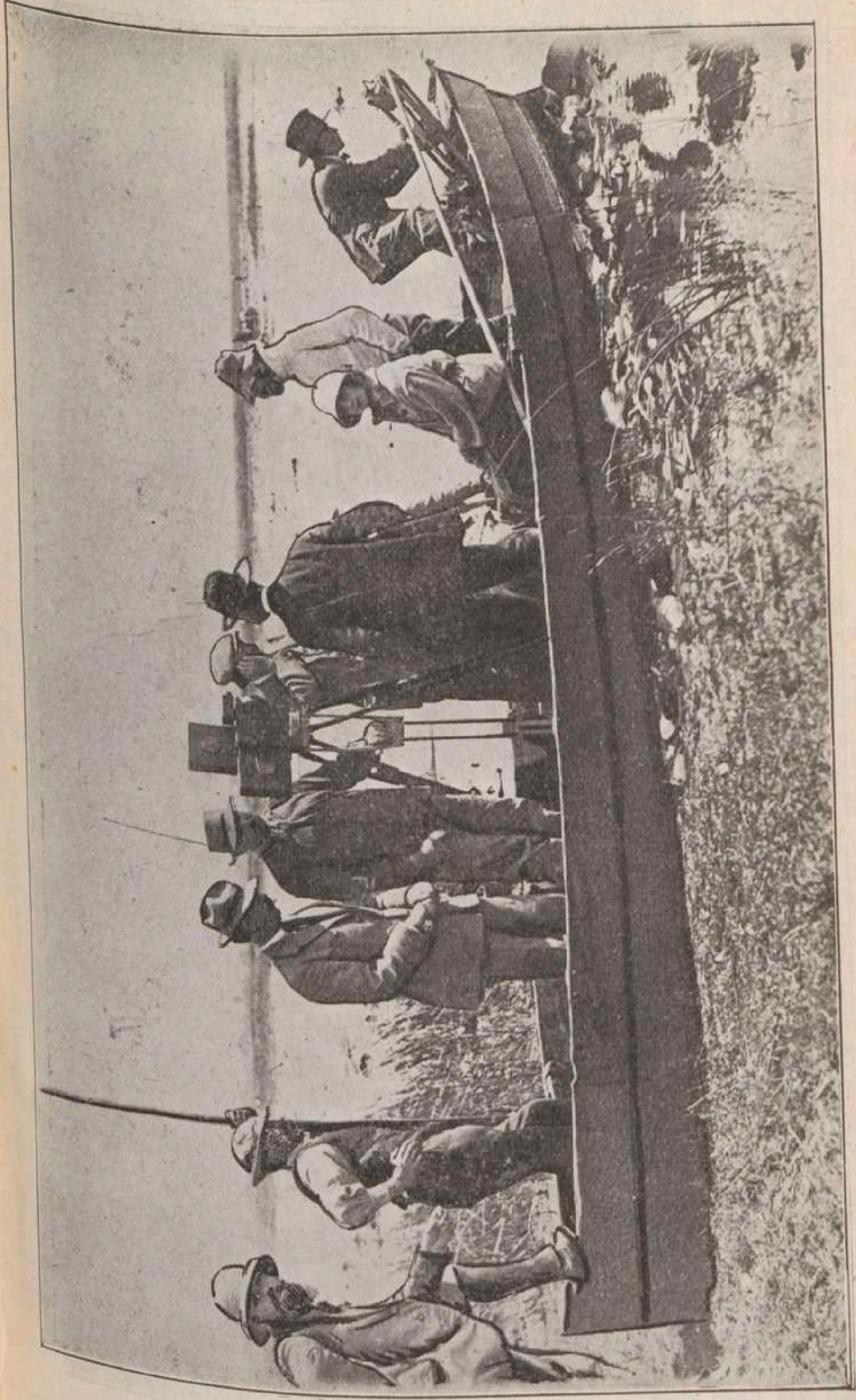


30823. — M. Alphonse de Chambaudens (à gauche) et M. Léon Polier dans le marais de la Brière.

EN BRIÈRE

30823. — M. Alphonse de Châteaubriant (à gauche) et M. Léon Poirier dans le marais de la Brière.

EN BRIÈRE



30824. — La troupe cinématographique de M. Léon Poirier s'embarquant pour le marais.

A COLOMBES



SO
—
VINGT-
Les Mer
21 Janvie
28 —
4 Févrie
11 —
18 —
I. M. A
So
II. M.
d
e
27 Févr
6 Mars
13 Mars
Ces Co
Alom
CBO
On in

SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES

Salle de la Société de Géographie, 184, Boulevard Saint-Germain

1925 —
VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

Tél. : Fleurus 54-62

Les MERCREDIS et VENDREDIS

2 h. 1/2 très précises

I. VOLTAIRE par M. André BELLESSORT

- Les Mercredis à 2 h. 1/2
- | | | | |
|-------------|---|-------------|--|
| 21 Janvier. | I. Voltaire et la Régence. | 25 Février. | VI. Voltaire historien :
L'Essai sur les Mœurs
et le Siècle de Louis XIV. |
| 28 — | II. Voltaire en Angleterre :
les Lettres philosophiques. | 4 Mars. | VII. Les Romans de Voltaire :
Zadig, Candide, l'Ingé-
nénu, la Princesse de
Babylone. |
| 4 Février. | III. Le Théâtre de Voltaire :
Zaïre, Mahomet, Tan-
crède. | 11 — | VIII. Le malin vieillard de
Ferney. |
| 11 — | IV. Voltaire amoureux et
courtisan : Madame
du Châtelet. | 18 — | IX. L'esprit de Voltaire et
l'esprit voltairien. |
| 18 — | V. Voltaire chez le Roi de
Prusse. | 25 — | X. L'Apothéose. |

II. CHOSES D'AUJOURD'HUI

(Les Vendredis à 2 h. 1/2)

- | | | | |
|------------|---|------------|---|
| 23 Janvier | I. M. Alexandre MILLERAND, de l'Institut :
Souvenirs d'Alsace et de Lorraine. | 6 Février | III. M. Charles BENOIST, de l'Institut.
Ministre de France : La France et
le Vatican. |
| 30 Janvier | II. M. Édouard ESTAUNIÉ, de l'Académie française :
Le Roman est-il en danger ? | 13 Février | IV. M. Louis MADELIN, Député des
Vosges : Ce qu'un historien peut
apprendre à la Chambre. |
| 20 Février | V. M. Camille BELLAIGUE : Gabriel Fauré (avec exemples au piano) | | |

III. DELACROIX

Par M. Louis GILLET

(Les Vendredis à 2 h. 1/2, avec projections)

- | | | | |
|-------------|--|----------|--|
| 27 Février. | I. La Jeunesse de Delacroix ; David et Gérard ; Le Louvre de l'Empire. | 20 Mars. | IV. Le Classicisme de Delacroix ; la Décoration du Palais Bourbon, de l'Hôtel de Ville et de la Chambre des Pairs. |
| 6 Mars. | II. Voyage en Angleterre ; la Querelle romantique. | 27 Mars. | V. La Chapelle des Saints-Anges et le Testament de Delacroix. |
| 13 Mars. | III. Delacroix au Maroc : les Croisés à Constantinople. | | |

Ces Conférences paraîtront à la Revue hebdomadaire qui s'est assuré le droit exclusif de publication.

Abonnement : VOLTAIRE : 60 fr. — CHOSES D'AUJOURD'HUI : 30 fr. — DELACROIX : 30 fr. — Pour les trois séries : 100 fr. — Une entrée : 6 fr.

On trouve des cartes d'abonnement numérotées et des cartes d'entrée pour une séance :
184, boulevard Saint-Germain

EN VENTE le

BOTTIN MONDAIN

= 1925 =

le seul complet des Annuaire de ce genre

Renseigne sur tout ! Se trouve partout

= Extrait de la table des matières :

Adresses de la Haute Société (par noms et par rues);
Le Commerce de Luxe; La Musique et les Théâtres; Tous
les Sports; Chapitre complet du Tourisme; Plans des arron-
dissements; L'Expositions, les Musées, les Monuments, etc.

.....
:: :: :: PRIX DE VENTE :: ::

<i>Reliure Commerciale :</i>	†	<i>Reliure de Luxe :</i>	
Livré à Paris.. ..	20 fr.	Livré à Paris.	27 fr.
Expédié en Province..	22 fr.	Expédié en Province..	29 fr.
— à l'Étranger.	26 fr.	— à l'Étranger..	34 fr.

.....
En vente : 19, rue de l'Université (VII^e)

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

TÉLÉPHONE : FLEURUS 31-87, 54-95, 54-96

R. C. Seine 54133

LA REVUE HEBDOMADAIRE

ET SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

FONDÉE EN 1891 PAR PLON-NOURRIT ET C^{ie}, ÉDITEURS

DIRECTEUR : FRANÇOIS LE GRIX

RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN D'ELBÉE



PRIX DES ABONNEMENTS « A LA REVUE HEBDOMADAIRE »

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, DÉPARTEMENTS, COLONIES..	60 ^f »	34 ^f »	18 ^f »
ÉTRANGER..	75 ^f »	40 ^f »	22 ^f »

Abonnement d'un an payable en deux fois sur demande

35 francs A LA SOUSCRIPTION et 25 francs 6 MOIS APRÈS
POUR L'ÉTRANGER 45 francs et 30 francs

Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Prière d'adresser la correspondance, pour tout ce qui concerne les abonnements, à l'Administrateur de **LA REVUE HEBDOMADAIRE, 8, rue Garancière, Paris.**

On s'abonne aussi dans les librairies et dans les bureaux de poste de France et de l'étranger.

Il ne sera tenu compte d'une demande de changement d'adresse que si elle est accompagnée de 0 fr. 60 en timbres-poste.

PUBLICITÉ : S'adresser à MM. DE PLAS et ALEXANDRE, 7, rue Clauzel (TRUDAINE 27-11) et à LA REVUE HEBDOMADAIRE 8, rue Garancière, PARIS

Téléphone : Fleurus 12-53 — Chèque postal : 176-70

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit.

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre aux bureaux de la REVUE où ils restent à leur disposition pendant un an.

LE
SIROP DELABARRE

En douces frictions sur les Gencives

FACILITE LA SORTIE DES DENTS

et Calme l'Enfant



LE FLAGON :
4 FR. 50
IMPÔT : 0.50
EN PLUS

EN VENTE
DANS TOUTES
LES
PHARMACIES

PRÉVIENT OU GUÉRIT
tous les Accidents de la Première Dentition

— . . . —
EXIGER les noms de Delabarre et de Fumouze

—
ÉTABLISSEMENTS FUMOUBE
78, Faubourg Saint-Denis - PARIS

QUELQUES POÉSIES DE MICHEL-ANGE

Lorsque Michel-Ange mourut, la ville de Florence l'honora par de somptueuses obsèques. Varchi fut chargé de l'oraison funèbre et Vasari de construire le catafalque. Il imagina donc, pour rendre à son grand ami le juste hommage qui lui était dû, d'élever dans Santa-Croce un catafalque quadrangulaire haut de vingt-huit coudées, orné aux quatre angles de pleureuses symbolisant l'architecture, la sculpture, la peinture et la poésie (1) ; puis aussi d'une effigie d'Apollon, posant sur la tête du poète une quatrième couronne de laurier. C'est assez dire que ses contemporains tenaient Michel-Ange pour aussi bon poète qu'artiste plastique.

A vrai dire, il n'était pas le seul des grands artistes italiens dans ce cas, puisque déjà avant lui ou en même temps que lui, Giotto, Orcagna, Brunelleschi, Bramante et Raphaël avaient cultivé les Muses. Toutefois aucun d'eux n'acquies en cela autant de célébrité que Michel-Ange. Et, de son vivant, le succès de ses poésies était aussi grand que celui de ses œuvres de marbre ou de pierre.

(1) Le tombeau définitif de Vasari ne comporte que trois statues : l'Architecture, par Giovanni dell'Opera ; la Sculpture, par Valerio Cutli ; la Peinture, par Batista Lorenzi.

Varchi, dont les leçons à l'Académie étaient un événement à la fois littéraire et mondain, avait consacré une séance à expliquer deux de ces poèmes, et lorsqu'il prononça l'oraison funèbre du grand Florentin, il l'appela « *eccelestissimo poeta* ». Condivi lisait souvent à haute voix les œuvres de son maître; enfin de nombreux musiciens tinrent à honneur d'en mettre plusieurs en musique. De plus, on le savait expert en poésie, puisqu'un jour Léonard de Vinci discutant, avec quelques bourgeois, sur la place de Santa Trinità, un passage de Dante, et Michel-Ange venant à passer, Léonard le pria très courtoisement de leur expliquer ces vers, « le sachant très expert en cet art ». Ce à quoi, du reste, Michel-Ange répondit avec la plus rageuse grossièreté.

Dès son plus jeune âge, il fut toujours occupé de poésie. D'innombrables cahiers en furent couverts par lui, mais, quelque temps avant sa mort, il en brûla un grand nombre, autant par scrupule religieux que pour ne pas laisser après soi des choses imparfaites.

Ses principales sources d'inspiration furent la Bible et Dante, ce qui ne l'empêcha pas d'être précieux, parfois même plus encore que Pétrarque.

Le plus ancien fragment de poésie que nous ayons de lui date de 1502. Michel-Ange l'avait tracé sur un feuillet où se trouve une esquisse à la plume du David de la place de la Seigneurie (1); et ses dernières œuvres furent écrites presque à la veille de sa mort.

La lecture de ces poèmes est indispensable à qui veut connaître ce grand homme. Si ses lettres sont le fidèle reflet de sa vie journalière, ses poèmes contiennent l'essence même de sa pensée.

Michel-Ange œuvrait avec peine. Il faisait ses poèmes comme ses statues, à larges coups de ciseaux, avec l'impétuosité d'une force de la nature. C'est ce qui nous

(1) Ce dessin est conservé au musée du Louvre.

explique ce style ramassé, violent, tout en ellipses, gêné par la mesure et contenant parfois de grossières chevilles. Michel-Ange se sentait à l'étroit dans le moule du vers, et ce n'est certes pas de lui que l'on aurait pu dire : *Quidquid tentabat scribere, versus erat.*

Vasari connaissait si bien ces difficiles gestations qu'il lui arrivait de dire en riant : « Si Michel-Ange devait faire sortir Minerve du cerveau de Jupiter, il n'y arriverait que grâce à un marteau. »

Mais telles quelles, ces poésies sont d'une beauté profonde qui, parfois, égale l'âpre grandeur de Dante ; et l'on comprend l'influence qu'elles durent avoir au moment où elles furent écrites. « Il exprime des idées, et vous ne dites que des mots », proclamait le Bernin ; et le fielleux Arétin lui-même reconnaissait que « les écrits de Michel-Ange Buonarotti méritaient d'être conservés dans une urne d'émeraude ».

Le plus étrange fut que ces poésies, dont on parlait alors avec tant d'enthousiasme, ne sont réellement connues que depuis quelques années. Du vivant de Michel-Ange, on se les transmettait en les copiant. Ses amis songèrent à en faire une édition complète, mais, on ne sait pourquoi, ce projet n'aboutit pas. Quelques-unes, toutefois, furent réunies en volume, notamment à Parme en 1538, et à Venise en 1541.

Michel-Ange le jeune, — petit-neveu du grand Michel-Ange, — homme disert et lettré, membre de la Crusca, recueillit pieusement tout ce qui avait appartenu à son grand ancêtre. Il rechercha même les pièces que possédaient les anciens amis ou descendants des amis de son grand-oncle ; mais le plus souvent il se contenta de copies et ne recourut que rarement à l'original. De plus, voulant, — et ceci dans un but de touchante piété, — qu'elles aient un grand succès, il commit la lourde erreur de les mettre au *goût du jour*, et il en fit un commentaire qui prouve que ces poèmes étaient pour lui

lettre morte. Il ne s'en tint pas là. Certaines, il les réduisit, d'autres il les raccourcit de quelques vers ; il refit un sonnet entier. Si c'était trop concis, il allongeait ; si obscur, il éclaircissait ; il atténuait les lumières trop vives, adoucissait les âpretés, rendait gracieuses les violences. Puis enfin, — obéissant à certains scrupules, — il inscrivit le nom de Vittoria Colonna au-dessus de chacun des poèmes d'amour. Il réunit ce qu'il avait ainsi transformé en un volume intitulé : *Rime di Michelangelo Buonarroti, raccolte de Michelangelo, suo nipote, Firenze, 1623.*

Seule cette version fut connue pendant plus de deux siècles. En 1726, Manni en fit une réédition, qui fut publiée à Paris, en 1821, par M. Baglioli. C'est sur le texte de ces deux éditions que fut faite la traduction de Lanneau-Rolland (Perrin, 1860). Une paraphrase de quelques poèmes avait été faite par Varcollier, en 1826. Ce furent, jusqu'à présent, les deux seules traductions françaises.

Les Italiens, soucieux de la gloire de leurs grands hommes, se montrèrent plus actifs. En 1863, M. Guasti donna une grande édition critique, collationnant, autant qu'il le pouvait, les textes, avec de nombreuses notes et commentaires. Il retrouva même de nombreuses pièces qui ne figuraient pas dans l'édition de Michel-Ange le jeune. Enfin, en 1897, eut lieu la première édition complète. Elle est due au docteur Carl Frey, qui, ayant pu pénétrer, grâce à de hautes interventions, dans les archives de la Casa Buonarroti, et ayant vu tous les textes, les publia en italien, conservant l'orthographe du seizième siècle, avec de nombreux commentaires en allemand (1).

Les quelques poésies que nous donnons ici, ne figurant pas dans l'édition de Michel-Ange le jeune, sont donc tra-

(1) Berlin, Grottesche, 1897.

duites pour la première fois en français et d'après le texte établi par Guasti et Carl Frey.

MARIE DORMOY.

I

1512

Ici l'on prend des calices pour en faire des heaumes et des épées ; et le sang du Christ se vend à pleines mains. Les Épines et la Croix deviennent des arquebuses et des boucliers, et pourtant la patience du Christ se lasse !

Si l'on venait encore en ces lieux, le prix de Son Sang monterait jusqu'aux étoiles, car à Rome, si on le pouvait, on vendrait même sa peau. Et ceci fait que l'on se détourne du chemin de la vertu.

Si jamais je perdis un trésor, ce fut bien ici, où l'on m'empêche d'œuvrer, où le Manteau me tient comme le faisait Méduse chez les Maures.

Peut-être, au Ciel, fait-on cas de la pauvreté ; mais quel sera le grand réconfort de notre affliction si un autre étendard nous enlève le désir de l'autre vie ?

II

Cruel, sévère et impitoyable cœur, vêtu de douceur et plein d'amertume, ta foi naît soudain, mais dure moins qu'au doux printemps ne durent les fleurs.

Le temps passe et les heures infusent en notre vie un venimeux poison, agissant comme une faux pour nous qui ne sommes pourtant pas du foin.

La fidélité est brève et la beauté ne dure pas. Il semble qu'elle se consume soi-même comme ton péché se repaît de mes souffrances.

Il en sera toujours entre nous comme il en fut toujours.

III

Il serait moins douloureux de mourir subitement que d'éprouver à chaque heure mille morts, puisque, pour prix de mon amour, Elle veut ma vie !

Ah ! quelle infinie souffrance déchire mon cœur quand je songe que celle que j'aime tant n'éprouve pas d'amour ! Comment puis-je rester vivant ?

Pour ajouter à ma douleur, elle m'avoue qu'elle ne s'aime pas soi-même, et je finis par croire que c'est vrai. Comment puis-je espérer qu'elle aura de la compassion pour moi, puisqu'elle ne s'aime pas soi-même ?

Las ! triste sort, qui, à n'en pas douter, causera ma mort !

IV

Mille remèdes en vain tentent mon âme depuis que je me suis décidé à prendre le chemin du salut, depuis que je suis tenté de revenir en arrière.

Je vis au milieu de la mer et des montagnes, du feu et de l'épée réunis ensemble.

Que celui qui m'a privé de mon cœur et a ravi ma raison ne me laisse pas seul dans la montagne.

V

S'il arrive que la sève sorte de l'arbre et ne soit plus défendue par la demeure terrestre qui lui est propre, on ne peut empêcher qu'une grande douleur ne la sèche plus ou moins, ou qu'elle brûle, ou qu'elle ne s'enflamme.

De même mon cœur, pris par qui jamais ne le rendra, a vécu dans les pleurs, s'est nourri de feu, et maintenant

qu'il n'est plus dans sa propre demeure, que pourra-t-il faire pour que la mort ne l'effleure pas?

VI

Tu as le visage plus doux qu'un résiné et plus beau qu'une rave sur laquelle aurait passé une limace. Tes dents blanches comme un panais tourneraient la tête à un pape. Tes yeux ont la couleur d'une pommade et tes cheveux sont plus blancs et plus blonds que ceux du poireau. Étant donné cela, je meurs d'amour, et tu n'as pas pitié de moi.

Ta beauté l'emporte sur ce que les hommes ont coutume de peindre dans les églises. Ta bouche, semblable à la mienne, ressemble à une aumônière remplie de haricots. Tes cils, courbés comme un arc de Syrie, semblent teints avec le revers d'un poêle. Tes joues, quand tu les distends, deviennent semblables à des coquelicots posés sur un fromage frais.

Tes mains, tes bras, ton col et tout le reste, sont plus beaux que chez la plus belle, et chez elle paraîtraient affreux.

VII

A Francesco Bernin.

Réponse écrite par Michel-Ange au nom de Fra Sebastiano del Piombo (1).

Dès que j'eus reçu votre lettre, mon cher Seigneur, j'allai, cherchant parmi les cardinaux, et, à trois d'entre eux, je donnai votre salut.

Cette lettre, je l'ai montrée au grand Médecin (2) qui

(1) La lettre de Bernin fut publiée dans le premier volume des *Opera Burlesche*. Florence, 1548.

(2) Clément VII.

guérit tous nos maux, et il en rit à tel point que son nez, en s'élargissant, brisa ses lunettes en deux.

Votre pieux et vénéré serviteur, ici et là-bas, ainsi que vous l'écrivez, en prit tant de plaisir qu'il en rit de même.

Quant à celui qui connaît les choses les plus secrètes du petit médecin (1), je ne l'ai pas encore vu. S'il était prêtre, cela lui conviendrait aussi.

Un grand nombre d'autres sont si affligés de votre absence qu'ils en renieraient le Christ, et cela ne leur coûterait guère, car aujourd'hui on s'estime heureux de ne croire à rien.

Je m'aiderai de votre lettre pour leur extirper le grand désir qu'ils ont de votre venue et celui qui ne serait pas content, qu'il aille se faire pendre ailleurs !

La Viande qui se conserve et se sèche dans le sel et devient ainsi bonne à être grillée (2), semble penser à vous encore plus qu'à soi-même.

Notre Buonarroto qui vous adore, ayant, ainsi que je l'ai fait moi-même, lu votre lettre, en a ressenti un tel plaisir qu'il lui semble monter au ciel mille fois par heure.

Et il prétend qu'avec ses marbres, pourtant pleins de vie, il ne parviendrait jamais à vous immortaliser comme le feront vos divines poésies,

Auxquelles ne nuiront ni l'été, ni l'hiver, qui seront exemptes des injures du temps et de l'inexorable mort, car celle-ci ne peut rien contre la gloire des œuvres sublimes.

Comme l'a dit notre fidèle ami (3) lorsqu'il eut pris connaissance de vos beaux vers : « Il est bon que l'on fasse des vœux aux tableaux et que devant eux on allume des cierges ! »

Bien que je sois au nombre des peintres malotrus et

(1) Molza, secrétaire du cardinal Hippolyte de Médicis.

(2) Jeu de mots sur Carnasecchi, protonotaire.

(3) Michel-Ange.

sans valeur à qui l'on a enlevé les pinceaux et les godets, Remerciez Bernin de ma part, car, seul parmi tant d'autres, il doit connaître la vérité sur moi et savoir qu'en m'estimant il fait une lourde erreur.

Comme notre ami me le conseille, comme je le fais moi-même par courtoisie, je vous recommande, autant qu'il m'est possible, celui qui vous apportera ma réponse.

Pendant que je vous écris, à chaque vers, je deviens rouge de honte en songeant à qui je les envoie, bien convaincu que, n'étant pas poète de profession, ce message est stupide et grossier.

N'ayant cependant rien d'autre à vous dire, je me recommande encore à vous. En tout temps et en toutes circonstances, je vous suis acquis.

Je me mets à votre entière disposition, parce que vous êtes au nombre des choses rares, et quand bien même je jetterais le froc aux orties, ne craignez pas que je vous fasse défaut.

Non seulement je vous le dis, mais aussi je vous le jure. Soyez certain que je suis prêt à faire pour vous ce que je ne ferais pas pour moi, et ne prenez pas prétexte de ce que je suis frère pour vous dégoûter de moi.

Disposez de moi, car je suis votre serviteur.

VIII

A l'Amour.

Combien de douceur apporte-t-il au cœur, en passant par les yeux, celui qui, au même instant, triomphe du temps et de la mort. Et c'est bien ceci qui me reconforte, et s'accroît, et vit toujours en moi malgré mes tourments.

Amour, qui est une vertu alerte et gracieuse, vivifie mon esprit, retient tous mes soins, et me répond : Qui se défend de moi vit comme vivrait un mort.

Amour est le concept d'une beauté, vue ou imaginée à travers le cœur, ami de gentillesse et de vertu.

IX

Il est un géant (1) d'une si grande taille, que ses yeux ne peuvent nous apercevoir ici-bas. Il lui arrive souvent de poser la plante de son pied sur une ville et de la réduire en miettes. Désirant toucher le soleil, il a bâti une tour pour arriver jusqu'au ciel qu'il ne peut voir car son corps, si grand et si robuste, ne possède qu'un seul œil, placé au talon.

Il tient la tête si haute qu'il touche les étoiles et voit les choses qui se sont passées sur la terre. D'ici-bas, on aperçoit ses jambes, couvertes de peau velue, et si longues qu'il faudrait deux jours pour les parcourir. Pour lui, il n'y a ni hiver, ni été, car toutes les saisons lui semblent égales et belles. De même que sa tête est aussi élevée que le ciel, de même ses pieds dépassent-ils les plus hautes montagnes.

Elles sont sous ses pieds ce qu'est pour nous un grain de sable. Parmi les poils touffus de ses jambes vivent des monstres aux diverses formes et si grands qu'à côté d'eux une baleine ne serait pas plus grosse qu'une mouche. Il ne se trouble, ne se lamente, ne s'attriste que lorsque le vent envoie dans son œil des fumées, des brins de paille ou des poussières tourbillonnantes.

Il garde avec soi une grande vieille (2) paresseuse et nonchalante, qui allaite et nourrit cette horrible figure qui excite et rassure sa téméraire hardiesse, aveugle et arrogante. Quand elle est séparée de lui, elle se tient dans une étroite caverne, parmi de grandes roches et de hautes

(1) Peut-être l'Orgueil. Frey croit que ces stances ont été écrites contre les Pistoïens.

(2) La cruauté ou l'avarice.

murailles. Quand il reste oisif, elle vit dans les ténèbres et condamne le peuple à la misère.

Pâle et jaune, elle ne porte dans son sein fécond que l'empreinte de son maître. Le mal d'autrui l'engraisse et le bien la consume. Mangeant à toute heure, elle n'est jamais rassasiée. Son activité n'a jamais ni fin ni repos, et quoiqu'elle haïsse autrui, elle ne s'aime pas soi-même. Son cœur est de pierre et de fer ses bras. Dans son ventre se cachent la mer et les montagnes.

Sept enfants sont nés d'eux, qui vont de par le monde, furetant d'un pôle à l'autre. Ils ne font la guerre et ne tendent des embûches qu'aux seuls justes. Chacun d'eux a mille têtes pour soi seul. Ils ouvrent ou ferment à leur gré l'éternel abîme où tombe la multitude de dupes qu'ils font dans l'univers. Ils nous enlacent de leurs membres comme le lierre enlace chaque pierre dont est formé le mur qu'il recouvre.

X

Épithaphes pour le tombeau de Cechino Bracci, mort à Rome, dans sa quinzième année, le 8 janvier 1544 (1).

Une seule chose nous console de ce que ces beaux yeux soient clos et ensevelis ici avant le temps : c'est que, tant qu'ils vivaient, l'amour était comme mort pour eux, et maintenant qu'ils sont morts, cet amour vit en tous ceux qui les ont connus.

— Si quelqu'un éprouve de la pitié pour moi parce qu'ici je me suis enseveli et séparé du monde, qu'il laisse couler ses larmes sur son visage et sa poitrine, et qu'il

(1) Ces pièces, au nombre de cinquante, furent envoyées, à plusieurs reprises par Michel-Ange à Luigi del Riccio, oncle de Luigi del Riccio.

les garde pour ceux qui sont encore soumis au caprice du sort.

— Pourquoi m'as-tu fait mourir avant le temps, ô Mort, au lieu de frapper des visages flétris par les ans?

— C'est parce qu'au ciel ne monte ni ne demeure rien de ce qui peut vieillir ou a été, en partie, corrompu par le monde.

Ici je suis enseveli, et depuis peu seulement j'étais né. La mort me fut si brutale et si prompte que mon âme, dépouillée de mon corps, s'aperçoit à peine qu'elle a changé de vie.

XI

Ici, seul et misérable, je vis enfermé comme la moelle dans l'écorce ou comme un esprit captif dans une ampoule.

A peine puis-je me mouvoir dans ma chambre exigüe, obscure comme un tombeau. Là travaille Arachné avec mille de ses semblables qui, en filant, sont elles-mêmes leur propre fuseau.

Autour de l'entrée sont des monceaux d'immondices, comme si tous ceux qui ont pris médecine ou mangé du raisin venaient s'y soulager.

Si je veux me promener, je butte dans des chats crevés, des charognes, des pots entassés, soit par ceux qui en font des conserves, soit par les paresseux qui ne prennent pas la peine de les porter plus loin.

Mon âme a cet avantage sur mon corps qu'elle n'a pas d'odorat ; sans cela il ne pourrait la tenir liée à lui comme le pain l'est au fromage.

La toux et le froid tourmentent mon pauvre corps, mais ne le font pas mourir, et comme mon âme ne peut le quitter par le bas, je me retiens de souffler avec ma bouche.

Je suis rompu, crevé, avachi, disloqué par mes longs travaux, et l'hôtellerie où je m'achemine pour vivre et manger en commun est la mort.

Mon allégresse est la mélancolie et mon repos les peines. Dieu envoie les calamités à qui les recherche.

Il serait bon que l'on me vît ici à la fête des Mages, et il serait mieux encore si l'on y voyait ma petite cabane parmi les somptueux palais.

La flamme d'amour n'est pas restée dans mon cœur, car le plus grand mal (1) chasse toujours le moindre, et j'ai tondu et rogné les ailes de mon âme.

Dans un sac de peau plein d'os et de nerfs, je retiens une guêpe qui vrombit, et, dans un canal, j'ai trois pierres de poix.

Ma face ressemble à un épouvantail. Je suis comme ces chiffons tendus aux jours de sécheresse dans les champs ensemencés et qui suffisent à épouvanter les corbeaux.

Dans une de mes oreilles couve une araignée ; dans l'autre un grillon chante toute la nuit ; oppressé par mon catarrhe, je ne peux ni dormir, ni ronfler.

Mes hôtes se sont servis de mes chants d'amour inspirés par les Muses, de mes dessins représentant des bambochades, pour en faire des cornets de papier ou des tambours de basque, pour nettoyer les latrines et les rigoles.

Que me sert donc d'avoir fait tant de bambochades puisqu'elles m'ont conduit à la mort, comme celui qui, après avoir passé la mer, se noie dans un verre d'eau !

La gloire de mon art, de laquelle, pendant un temps, je tirais tant de fierté, ne m'a conduit qu'à être un pauvre vieux forcé de servir chez autrui.

Je serai vaincu si je ne meurs promptement.

(1) La vieillesse.

XII

1512-1534

Soumis au Temps, chaque être qui naît marche vers la mort, et le soleil ne laisse aucune chose vivante. Le bien et le mal disparaissent, et les œuvres de l'esprit, et les paroles. Les générations qui nous ont précédés sont comme l'ombre au soleil ou la fumée au vent.

— Nous fûmes hommes comme vous, heureux ou tristes comme vous l'êtes. Et maintenant, comme vous pouvez le voir, nous gisons, privés de vie, et ne sommes plus que de la terre au soleil.

— Jadis nos yeux étaient bombés et la lumière remplissait leurs orbites ; maintenant ils sont vides, horribles et obscurs ; et ceci est l'œuvre du temps.

XIII (1)

O vous qui avez au monde livré tout à la fois votre âme et votre corps et votre esprit, je vous préviens qu'un sombre cercueil sera votre demeure.

XIV

Je voudrais, Seigneur, vouloir ce que je ne veux pas. Entre ton feu et mon cœur se dissimule un rideau de grâce qui éteint le feu ; et c'est pourquoi ma plume ne correspond pas à mon esprit et rend le vélin menteur.

Je t'aime avec des mots, et ensuite je me désole, car ton amour ne pénètre pas jusqu'à mon cœur. Je ne sais

(1) Michel-Ange avait dessiné sur le mur de son escalier un squelette portant un cercueil sur lequel était écrite cette épitaphe.

comment ouvrir la porte à la grâce, afin qu'elle pénètre mon cœur et en chasse tout l'orgueil impie.

Toi, Seigneur, déchire le voile ! Abats ce mur dont l'opacité intercepte les rayons de ta lumière réservés au monde.

Cette lumière à nous promise, envoie-la à ta belle épouse, afin que je m'enflamme et que mon cœur, ne doutant plus, ne soit absorbé qu'en toi.

XV

La seule raison qu'ait l'âme d'être inquiète et troublée est le poids d'un grand péché, mal défini par elle, mais connu de ton immense pitié, secourable à toute misère.

C'est à toi que je parle, Seigneur, car je sais que, hormis ton sang, rien ne peut rendre l'homme heureux. Aie pitié de moi qui naquis sous ta loi, et cela ne sera pas chose nouvelle.

XVI

1552-1554

Quand l'homme arrive aux heures dernières, même s'il change ses goûts, ses amours, ses désirs et ses pensées, il ne peut cependant ressentir ce qu'il éprouvait dans sa tendre et fraîche jeunesse.

L'âme perd pour le monde ce qu'elle acquiert pour elle-même. L'art et la mort ne vont pas bien ensemble. Que dois-je espérer pour moi ?

Si ton nom me fait concevoir une image, je ne peux le faire sans concevoir également la mort qui anéantit l'art et l'intelligence.

Mais si, comme le croient quelques-uns, je dois heureusement revenir à la vie, je te servirai de telle façon que l'art aussi revivra.

XVII

Dans les dernières années de ma vie, mes innombrables pensées, lourdes d'erreur, doivent se résumer en une seule qui me guide vers les jours sereins de l'éternité.

Mais que puis-je, Seigneur, si tu ne viens à moi avec ton habituelle et ineffable courtoisie?

XVIII

Depuis mes premières années tu fus chaque jour, Seigneur, mon guide et mon appui. Mon âme espère donc que mes doubles tourments lui procureront une double vie.

XIX

1555

Les vanités du monde ont occupé le temps qui m'avait été donné pour contempler Dieu. Non seulement j'ai négligé ses grâces, mais encore je me suis servi d'elles pour l'offenser davantage.

Ce qui assagit les autres me rend aveugle, fou et inapte à reconnaître mon erreur. L'espoir m'abandonne, tandis que s'accroît le désir que tu me délivres de mon amour-propre.

O mon Seigneur aimé, divise en deux la route qui mène au ciel, car j'ai besoin de ton aide pour gravir la moitié du chemin.

Fais-moi haïr le monde, lui, ses beautés que j'honorais et auxquelles je rendais un culte; montre-moi le peu qu'elles valent, afin qu'avant ma mort je sois assuré de ma vie éternelle.

XX

1555

Je crois, j'ai même la certitude qu'une faute mystérieuse pèse lourdement sur mon esprit, le prive de sensations et même de sa propre ardeur, comme elle prive mon cœur de paix et mon désir d'espoir.

Comment celui qui est avec toi, Amour, peut-il craindre qu'une chose puisse le priver de la grâce avant qu'il ne meure?

XXI

1555

Certain de la mort, mais non de son heure, je sais que la vie est brève et qu'un peu seulement me reste à vivre. Mon corps désirerait demeurer ici-bas, ce pendant que mon âme implore la mort.

Le monde est aveugle ; les mauvais exemples, trop nombreux, l'emportent sur les usages merveilleux. La lumière est éteinte et avec elle tout courage s'en est allé. Le faux triomphe et le vrai n'osent lui tenir tête.

Quand donc, Seigneur, arrivera ce qu'espèrent ceux qui vivent en toi ? Chaque jour qui passe trompe leur attente et rend l'âme mortelle.

Que vaut alors la grande lumière que tu nous as promise si la mort la devance et, sans aucun refuge, nous garde à jamais dans la triste condition où elle nous a trouvés ?

XXII

1555

Plus une ancienne habitude est mauvaise et folle, plus il faut de temps pour la vaincre et acquérir son

contraire. La mort, déjà proche, ne l'accorde pas, et la volonté est impuissante à refréner le mauvais vouloir.

XXIII

1560

Mes yeux s'attristent de nombreuses choses, et mon cœur de tout ce qui est au monde. Si je n'avais le don courtois et cher que tu m'as fait de toi, que serait ma vie?

Parmi les épaisses ténèbres où je suis, j'espère trouver une aide, peut-être même le pardon de mes tristes habitudes et de mes mauvais exemples, car tu promets cela à ceux à qui tu te manifestes.

XXIV

O mon cher Seigneur, toi qui nous revêt de vertus et nous dépouille de nos fautes, toi qui laves et purifies dans ton sang nos âmes chargées de fautes infinies et d'attachements humains,

N'as-tu pas un meilleur moyen, pour me délivrer de mon amour-propre, de mes affections dangereuses et vaines, que de m'éprouver douloureusement et étrangement, comme tu le fais pour ceux que tu aimes et veux détacher du monde?

MICHEL-ANGE.

(Traduction de MARIE DORMOY).

L'HÉROÏQUE DESTINÉE

DE MARIE LENÉRU

La noble et hautaine figure de Marie Lenéru eût été, en toutes circonstances, de celles qui attirent les natures éprises de beauté morale. Quand elle mourut, le 23 septembre 1918, elle était connue par quelques succès éclatants et le pathétique d'une rare infortune. Depuis, elle n'a pas cessé de grandir, c'est-à-dire de révéler sa qualité d'âme. Fille des jansénistes, élève de Pascal, elle a dépensé pour le chef-d'œuvre que fut sa vie une somme d'énergie et d'intelligence qui marque sa place parmi les personnalités supérieures.

Cette jeune fille a dû faire de la solitude et de la souffrance une expérience qu'elle a payée cher. Du moins sa volonté héroïque, a-t-elle su la porter sur ces plans de la vie où toute douleur est transfigurée. A s'approcher d'elle, on respire dans l'atmosphère créée par son âme quelque chose d'âpre et de tonifiant — un peu de ce vent entraînant du large qui a passé sur la houle marine et qu'elle aimait tant.

C'est une extraordinaire histoire morale que celle de cette femme, engagée presque enfant encore dans la plus terrible épreuve, qui a affronté sa destinée, puis l'a surmontée, trouvant dans le malheur même qui semblait l'exclure du monde des points d'appui pour perfectionner sa vie intérieure et pour s'élever. Certains lui ont re-

proché quelque raideur d'âme. Mais un orgueil de cette qualité, appliqué à la situation exceptionnelle où elle s'est trouvée, est une vertu. Et que bénie soit son ambition si elle lui a ouvert une porte de lumière !

Avec cette jeune fille qui n'a pas cessé de « se redemander tout entière », mettant à s'évader du destin où elle était prise une volonté plus singulière encore par sa tension que par sa persistance, nous pénétrons dans des domaines presque inexplorés. Mais le secret de tout véritable artiste n'est-il pas de nous donner l'impression de la découverte ? Il est dans le monde tant de régions sans possesseur qui attendent un regard nouveau. Ceux-là seuls nous retiennent qui ont le pouvoir de nous enrichir. Qu'une exigence intérieure les presse, les harcèle, c'est la loi que doivent endurer ceux qui arrachent enfin à la vie, proie magnifique, la beauté pour laquelle ils étaient créés.

* * *

Le journal de Marie Lenéru abonde en détails sur le bonheur de son enfance. Elle avait été une petite fille jolie, ardente, aux yeux dévorants ; une petite fille scrupuleuse aussi, éprise de réforme intérieure, de sincérité et de perfection. A quatorze ans elle a une rougeole : elle devient complètement sourde. Le monde des sons, qui lui a laissé un souvenir de paradis perdu, se ferme pour toujours. Elle devient aussi aveugle, reste six mois dans la nuit complète, puis deux ans sans pouvoir rien faire et devra poursuivre toute sa vie, en l'activant le plus possible, le recouvrement de ses yeux. Certains ont cru qu'elle était aussi muette. En réalité, très impressionnable, elle ne pouvait parler quand une émotion violente la paralysait. C'est ce qu'elle éprouva devant le maître qu'elle admirait plus que tout autre. Le jour où Maurice Barrès la vit, il fut seulement frappé par

l'expression violente de sa physionomie. Avec ses amis, elle parlait, d'une voix rude et rauque, à la manière des sourds qui ne peuvent régler leurs intonations tantôt trop faibles, tantôt trop fortes.

C'était un désastre qui s'abattait sur cette enfant de quatorze ans, joyeuse, pleine de vie. Elle resta deux ans à Paris où elle fut soignée. Une de ses amies m'a raconté qu'entrant dans la pièce presque obscure où Marie vivait, elle l'avait souvent trouvée assise, immobile, la tête dans ses mains. « Que fais-tu, lui demandait-elle? — Je tâche de me rappeler toutes les choses que je n'ai pas bien écoutées. »

Dans cette épreuve, sa mère fut admirable de fermeté. Mme Lenéru ne se découragea pas. Elle lui apprit, alors que l'enfant était tout à fait aveugle, un premier alphabet par le toucher; puis, quand la vue revint progressivement, elle lui parlait par les doigts. Jusqu'à la fin elle fut l'interprète de sa fille, et quand elles se trouvaient ensemble dans une réunion, les mains de la mère ne cessaient de s'agiter, traduisant la conversation. Quant à comprendre d'après le mouvement des lèvres, Marie Lenéru s'y exerça, sans que sa vue fût jamais assez bonne pour lui permettre d'y réussir.

Quelques amis avaient appris ce langage par signes qui la reliait au monde des vivants, mais ne laissait pas de lui donner à certaines heures une fatigue presque intolérable. Maurice Barrès a fixé le souvenir d'un de ces entretiens émouvants, où la jeune fille tenait ses yeux fixés sur Mme Duclaux, amie entre toutes précieuse et encourageante, qui fut la fée attendrie de cette destinée. Avec elle, l'enchantement d'une grâce exquisite, de l'esprit et de la bonté visita ce cœur solitaire. De cette amitié, la vie de Marie Lenéru fut illuminée.

L'énergie maternelle ne faiblit jamais, ni le dévouement des amis. Quant à Marie Lenéru, elle avait assisté, l'intelligence lucide, avec une maturité au-dessus de son âge,

à la catastrophe ; sans y croire d'abord, puis avec une volonté impitoyable de se ressaisir, de se reprendre au malheur : toujours sereine en apparence, jamais résignée. Il y eut dans son âme un drame, qui dura autant qu'elle, un drame refoulé, intérieur, dont sa mère même ne vit que très peu de chose.

Elle était devenue une belle jeune fille droite, élégante, riieuse. Sa beauté, peut-être un peu trop virile, était faite de noblesse et d'expression. Bien qu'elle s'y sentît terriblement seule, elle avait le goût de la vie de société. Quand elle paraissait, elle n'attristait pas. Elle avait au contraire, nous disent ses amis, une physionomie éclairante. Elle apportait de la joie et de la gaieté. On admirait son port superbe, son beau front, ses yeux sur lesquels flottait seulement une buée bleuâtre. Elle avait aussi la large lumière de son sourire. Mme Duclaux l'appelait la brise marine.

De sa beauté, Marie Lenéru jouissait vivement ; elle en prenait un soin jaloux, soucieuse de ne pas se gâcher, de se réserver pour les années où la guérison lui viendrait peut-être. On sait avec quel dédain elle parle de la laideur de Mme de Staël et de George Eliott. Il lui fallait, à elle, être encore belle, encore séduisante à quarante ans, peut-être à cinquante, puisque ce fut son destin de vivre les yeux tournés vers l'avenir, se fixant des termes qu'elle ne devait, hélas ! pas atteindre.

Autour d'elle, on s'émerveillait de sa bravoure. On lui disait : « Heureusement que tu as su te faire une vie ! Personne à ta place ne s'en serait tiré comme toi. » Et elle ajoute dans son journal ces simples mots : « Ils appellent cela une vie ! Ils appellent cela s'en tirer ! »

Ce journal, rédigé à de longs intervalles, a le ton inexorable de la vérité. De sa publication date pour elle une sorte de seconde vie. On découvrit seulement alors ce qu'elle avait souffert. Certains avaient pu la croire insensible. Cependant elle écrivait : « Je ne vois que

vous seul, mon Dieu, au haut du long chemin que je vais parcourir. » Et plus loin : « Je suis dégoûtée de ceux qui ne vivent pas leur vie éternelle. »

En ces années, il y a une sorte de débat tragique entre Dieu et elle. Marie Lenéru, pour se remplir de la volonté de Celui qui ne souffre point de partage, dénude son âme. Des prières jalonnent ces pages — prières admirables qui rappellent le frémissement de Pascal :

« C'est une prière écrite que je veux vous faire, mon Dieu ! J'ai essayé de lire, mais rien ne me correspond.

« Si vous êtes ce que ma religion m'a appris que vous étiez, vous me donnerez cette vie que je cherche avec tant de travail. Si vous êtes un autre Dieu, écoutez-moi quand même, car je suis résolue à toutes les extrémités et cela fait les bons instruments.

« Mais c'est de vous, mon Dieu que je connais, que je voudrais être entendue. Je n'ai pas de vertus et pas trop de foi. Seulement je suis martyrisée, et ce que cela rend brave !

« Je veux vivre, mon Dieu ! Et chaque journée qui passe une ombre plus violette sur mon âme, je la considère comme un renouvellement du pacte qui nous lie, par lequel vous m'avez prise à l'enfance, à la jeunesse, au bonheur et en vertu duquel vous ne pouvez plus me traiter ni en enfant, ni en femme, ni même en créature ordinaire, puisque rien sur la terre n'est fait pour moi.

« Car c'est bien l'épreuve absolue, celle qui rompt tous les liens d'une destinée avec le passé et l'avenir, qui altère tout, qui sépare de tout, la plus grande isolatrice après, peut-être même avant, la mort.

« Eh ! bien, mon Dieu, qui savez tout cela, qui savez avec quel dégoût je marche à cet avenir auquel je ne peux penser sans ressentir une chute au dedans de mon âme, sans éprouver physiquement le désespoir, accordez-moi, peut-être pas la seule chose que je désire, mais la

seule que je veuille vous demander : accordez-moi l'intelligence de ce que vous me voulez ! »

Pour Marie Lenéru, la sainteté demeure le plus haut état auquel nous puissions atteindre. Comment cette âme royale sentit peu à peu sa foi s'obscurcir, c'est le secret que le journal ne nous livre pas. Mais dans sa lassitude d'avoir si longtemps lutté avec l'ange, elle continue de confesser un cœur religieux. Une de ses belles pièces, *la Maison sur le roc*, que *la Revue hebdomadaire* a offerte l'automne dernier à l'admiration de ses lecteurs, porte une épigraphe qui eût été un bien meilleur titre : « On ne badine pas avec la foi. » Parce qu'elle avait soif de l'absolu, rien ne lui parut jamais plus beau, dans l'ordre même des grandeurs humaines, que le renoncement d'un cœur tout à Dieu.

Mais sous ses dehors de courage et de stoïcisme, elle était restée une femme. Jacqueline Pascal, après que la petite vérole l'a défigurée, compose des stances d'actions de grâce. La perte de sa beauté ne la trouble ni ne la désespère. Tout au contraire, elle y voit une grâce spéciale. Elle en fait un sujet de joie. Marie Lenéru souffre parce qu'elle a gardé une vie ouverte sur l'avenir, sur tous les possibles. Son long effort pour se reconquérir lui apparaît comme un passionné prélude de l'amour. Tout le reste est un pis aller.

Un jour, elle avait écrit : « Je ne peux me sentir apaisée que par des succès. » Mais plus loin, dans la page même où elle relate, pour s'en souvenir, l'ordre dans lequel ses pièces se sont succédé, un cri lui échappe : « Vous êtes témoin, mon Dieu, que je n'ai pas choisi cette carrière... »

Il lui fallait une revanche. Écrire fut pour elle un moyen de s'évader du noir. Son talent, tel qu'elle l'avait souhaité, ce style sobre, d'un contour net et dépouillé, aux raccourcis brusques, est à l'image de son caractère. Elle en a patiemment forgé l'outil incisif.

* * *

La nouvelle *la Vivante*, qu'on va lire tout-à-l'heure, marque le premier succès de Marie Lenéru. Envoyées en 1908 au concours littéraire du *Journal*, ces quelques pages causèrent une sorte de saisissement (1). Le prix leur fut décerné. Presque en même temps, *les Affranchis*, sa première pièce, obtenaient d'une manière éclatante le prix *Vie Heureuse*. Avec Catulle Mendès, Fernand Gregh et Rachilde furent les premiers à acclamer l'inconnue qu'était alors cette jeune fille.

La Vivante est dédiée à miss Ellen Keller, à laquelle Marie Lenéru venait de consacrer, dans *le Mercure de France*, un remarquable essai qui mériterait d'être publié en volume. Ce fut elle, je crois, qui fit connaître en France le cas singulier de cette Américaine sourde-muette-aveugle, devenue à vingt-huit ans un écrivain célèbre, et si bien réconciliée avec l'existence qu'elle a donné pour épigraphe à ses souvenirs : « Je voudrais vivre seize cents ans. »

Il n'est pas douteux que *la Vivante* soit le symbole de cette destinée. L'enfant de marbre, couchée, gracieuse et inerte, la joue contre terre, tend aussi une paume entr'ouverte qui semble attendre l'inconnu. Marie Lenéru, penchée sur elle, suscitant peu à peu le grand frémissement du réveil mental, écoute battre un cœur délivré dans cette forme charmante.

Mais elle a trop de force dans l'esprit pour limiter cette expérience, l'isoler du monde. Une Ellen Keller, une Marie Lenéru n'ont fait ce chemin prodigieux que

(1) La haute mémoire et la destinée sitôt interrompue de Marie Lenéru nous paraissent excuser ou plutôt mériter la demi-infraction au principe de l'inédit que nous commettons en publiant ci-après cette nouvelle, oubliée depuis seize ans dans la collection du *Journal*, et qui n'a pas encore été recueillie en volume.

pour rentrer dans l'humanité. Elles viennent d'infiniment loin, de domaines qui nous sont mille fois plus fermés que n'ont été pour elles les nôtres : « Quelquefois l'on dirait que la substance même de ma chair est autant de regards épiant un monde chaque jour nouveau », écrit Ellen Keller. Et cette autre phrase qui nous ouvre d'étranges horizons : « Il ne m'appartient pas de dire si nous voyons mieux avec la main qu'avec l'œil. »

Jeune fille émouvante qui a tenu toutes les fleurs dans ses mains, longuement caressé les lignes des statues, et qui, après une représentation, touchant le visage frémissant d'Irving, retrouvait de la passion les traces encore chaudes ! Maurice de Guérin, tendre et romantique, étreignant une tige de lilas, cherchait dans le bruit doux de son feuillage un murmure de consolation. Ellen Keller, devant un arbre, le front sur l'écorce, écoute avec une application poignante ce que va lui apprendre la vibration secrète de la vie dans ce tronc baigné de soleil. Son état d'âme, seul peut-être Beethoven dans une mélodie surhumaine, eût pu l'exprimer.

En analysant le cas de cette sœur admirable d'ingéniosité et d'intelligence, Marie Lenéru ne hausse pas le ton. Son émotion, c'est dans le marbre de *la Vivante* qu'elle l'a enfermée. La dormeuse qu'on aurait pu croire glacée en a tressailli. Initiation pathétique qui est aussi sa propre histoire ! A sa longue méditation des mystères de la vie et de la douleur, Marie Lenéru doit ces accents dont la pierre même est soulevée. Toute sa vie est concentrée en ces quelques pages comme l'aveuglante lumière au cœur du diamant.

* * *

En ces années de jeunesse où elle écrivait *la Vivante*, Marie Lenéru cherchait sa voie. Un singulier essai, *Saint-Just*, publié dix-sept ans plus tard, un roman qui n'a

jamais paru, marquent les diverses démarches d'une âme qui cherchait à remplir de thèmes exaltants son infini silence intérieur. Mais à son talent, martelé par le soliloque, il fallait des voix. Le théâtre l'attira. A quinze ans, elle avait été la fille littéraire du père Lacordaire ; à vingt-cinq, celle de Saint-Just et de Barrès ; à trente, François de Curel était son maître.

Parmi les pièces qu'elle avait laissées inédites, deux se détachent : *la Maison sur le roc*, et *le Bonheur des autres*. L'une et l'autre peuvent être mises sur le même plan que *les Affranchis*.

Ce n'est pas que manque dans ces œuvres ce qui attire la discussion. Il y a toujours eu chez Marie Lenéru quelque chose, non seulement d'audacieux, mais d'un peu outré. Personne n'eut plus de peine à adapter ses idées à la vie réelle. Il n'est peut-être pas une de ses pièces qui n'ait surpris, quelquefois scandalisé ou prêté à des controverses. Qu'on se rappelle la tempête soulevée par *le Redoutable*, qui devait être dans la pensée de Marie Lenéru l'apologie de la marine qu'elle a tant aimée — ô marine, ô ma mère — et dans laquelle on crut voir celle de la trahison. *La Paix*, sa dernière œuvre, celle où jaillit la flamme suprême d'un cœur élargi, a suscité combien de contradictions !

Marie Lenéru avait eu la pensée d'adresser à Gémier *le Bonheur des autres*. Pour des raisons personnelles, au moment de mettre ce projet à exécution, elle se ravisa. La lettre qu'elle avait déjà écrite, et qui ne fut pas envoyée, a été retrouvée parmi ses papiers. Je la transcris tout entière : ces lignes, mieux qu'aucun commentaire, jettent sur la pièce une vive lumière qui en dessine toutes les intentions :

« MONSIEUR,

« Vous avez eu l'hiver dernier une pièce de M. Lucien Népoty qui traitait le même sujet exactement du point

de vue opposé au mien. Elle prenait le second mariage conclu pour le bonheur des parents, et hostile ou, du moins, étranger à la pensée des enfants.

« J'ai été frappée de la situation inverse : le second mariage, si souvent conclu en vue des enfants et du bien-être domestique, le second mariage de raison. Et j'ai songé aux femmes qui s'efforcent de se dévouer ainsi au mari et aux enfants d'une autre, et aux hommes qui réclament ce dévouement. Et comme tout s'aggrave et s'étend, alors qu'on presse étroitement un sujet, peut-être ai-je été amenée à écrire une pièce sur l'oubli? J'ai choisi l'inscription du tombeau de Rachel pour épigraphe à cette pièce, où tout le drame a lieu pour et contre ceux qui ne sont plus!

« Il m'a semblé que la seconde femme, la belle-mère charmante, était plus dangereuse et, le dirai-je? plus contre-nature que la marâtre, et que rien n'est émouvant comme le sort de ces femmes, souvent jeunes encore, appelées à dispenser le bien-être et non le bonheur, le dévouement et non l'amour. Le mariage sans amour est toujours aussi faux, qu'il soit dû à la vénalité ou à l'abnégation. D'ailleurs la vie commune est un lien trop fort, et pour peu que les êtres méritent l'amour, ils ne peuvent pas se le refuser. Aussi ma pièce « finit bien » et c'est précisément ce que j'ai trouvé tragique. Cet oubli complet, ce dépouillement absolu d'une morte à qui l'on voulait obéir, cette substitution d'une femme à l'autre dans l'âme du mari et des enfants... si bien que je ne sais plus ce que veut dire mon titre, ce « Bonheur des autres », s'il s'agit vraiment de le faire ou de le prendre? »

Questions brûlantes parce qu'elles touchent au plus intime de la vie! Marie Lenéru les pose avec hardiesse. On reconnaît sa volonté tout d'une pièce d'aller à l'extrême. Combien néfastes, en même temps que bien intentionnés, lui paraissent ceux qui méconnaissent les exi-

gences du cœur et de la chair ! Et sur tout cela, ombre portée d'une invisible présence, la mélancolie amère de l'oubli !

Mais qui peut arrêter le cours de la vie ? Ceux qui sont morts quand nous les aimions, sont-ils vraiment des invincibles ? Serait-il vrai que l'on n'oublie que les vivants ? Problèmes éternels que chacun peut être appelé à résoudre selon ses forces. Marie Lenéru les a traités avec une passion que trahissent des accents d'une âpre ironie. Sur la situation qu'elle a créée, ce second mariage qui est un défi à la mort, mais aussi à l'amour et à la jeunesse, pèsent lourdement toutes les lois violées. Grand esprit entier et intolérant, mais qui ne laisse pas d'être raisonnable, Marie Lenéru s'est résignée cette fois à donner au conflit la solution la plus humaine.

* * *

Vous, Marie Lenéru, vous n'avez pas à craindre l'oubli autour de votre haute et noble mémoire. La comtesse de Noailles, la grande inspirée, au lendemain de votre mort, appelait déjà autour de votre tombeau les plus pures images de la beauté antique. Plus forte que le malheur qui vous frappa prématurément, vous nous apparaissez, grave triomphatrice de la destinée la plus dure, toute parée d'une double victoire. Vous êtes celle qui, à force de courage, se sauva elle-même. Avant que la paix miséricordieuse vous déliât de ces entraves qui nous émeuvent, comme des chaînes inhumaines enserrant votre vie ardente, déjà était montée dans le respect de tous, noble et rayonnante, votre figure délivrée.

Vous êtes celle qui, malhabile aux conversations d'ici-bas, nous entraînez d'un cri intérieur. Seule vous restait la nudité éblouissante d'un ciel spirituel. Se peut-il que certains vous trouvent un peu dure et inaccessible ? Hélas ! c'est ne pas avoir entendu ces sanglots

cachés, retenus sur vos lèvres où celle-là même qui croyait lire toutes les paroles de votre cœur ne les a pas vus. C'est méconnaître votre plus grand effort, celui de vivre sans faiblir une destinée d'exception. De votre douleur, vous n'aviez pas la vocation. Quand vous l'avez connue, elle vous fit horreur. Mais vous portiez ce génie des âmes fortes qui incorporent tout à leur perfection.

Parce que vous avez eu la pudeur classique de vos larmes, est-ce à nous d'oublier qu'elles sont plus précieuses pour avoir coulé dans la nuit?

Six ans ont passé depuis votre mort, et sans cesse s'accroît le nombre de ceux qui se pressent autour de votre œuvre, de votre mémoire, — jeune fille d'une pureté magnifique, à la fois si grande et si près de nous, qui n'avez voulu du talent que pour être aimée.

JEAN BALDE.

Septembre 1924.

LA VIVANTE

A Miss E. K.

Or, qui dira ce qu'est la vie?

Il était maintenant un vieux sculpteur.

Ce n'est pas très sûr qu'il eût du talent, mais on lui achetait ses statues et bien qu'on lui eût parlé plusieurs fois de *la Dormeuse*, il ne tenait pas à la vendre.

La Dormeuse était une statue d'albâtre, grandeur nature; mais le modèle, sans doute, était petit ou très jeune, quatorze ou quinze ans. On ne sait pourquoi elle était vêtue, et dormait sur le côté, la joue contre terre. Le bras d'où cette joue avait glissé s'allongeait un peu; la main, elle aussi, pressait le tuf rugueux du marbre. L'autre bras suivait les belles lignes de la statue couchée, et la paume entr'ouverte semblait attendre et prévoir un réveil.

Il y avait trois ans que le marbre endormi plaisait, dans ce coin au vieux sculpteur. Il le regardait en fumant ses pipes et, quand il passait, les doigts laborieux de l'ouvrier flattaient lentement le bon ouvrage, comme on caresse pieusement, quand on est seul, l'échine mystérieuse des bêtes.

Or, qui dira ce qu'est la Vie? Comment se donne et se reçoit la palpitation première? La boue sanglante est elle seule assez docile et malléable pour garder les frissons des empreintes spirituelles d'une âme? Mais les bois vivent, le dur cœur des chênes connaît l'automne

et le printemps. Il veut s'accroître, il veut la puissance de son fût, l'attache de ses racines, la victoire renouvelée de ses feuilles. Il le voudra cent ans... Le diamant vit, il agit. Le cristal qui cherche le cristal et, savamment, patiemment, travaille à son être précieux qu'il veut le plus dur et le plus fort pour durer, durer toujours, n'est-ce de la vie qui s'aime et se défend? Ah! si l'on voyait, si l'on entendait l'effort, la virulence éperdue de l'atome, et toute la frénésie dont l'atome et l'atome s'étreignent, nerveux élancements, tenus à l'infini, qui supportent les planètes et font la cohésion invincible des marbres...

Donc, un jour, parce que le vieillard, sédentaire et désœuvré, avait trop vécu, trop égaré son âme dans cette chambre, parce que ses yeux et le fluide de ses doigts avaient trop pénétré d'influence humaine la fièvre mystérieuse de ce marbre, une chose effrayante arriva. On ne peut dire que la statue vécut, elle ne s'anima point. C'était un trop vieux sculpteur. Elle ne reçut ni la lumière, ni la voix, ni le mouvement, aucun des sens extasiés de Galatée, et pourtant quelque chose d'humain s'était pris, enfermé dans ce bloc.

Voici d'abord ce qui se passa. Cette nuit-là il y eut un orage. Le tonnerre broya longtemps, fit crouler et s'abîmer tout ce qui résiste dans les airs. Il est possible que la foudre tomba, mais certainement pas sur la maison. Or la statue avait la joue et la main contre terre; par son socle en planches, habillé de peluche rouge, et qui tremblait sous elle, par tout son corps allongé, elle perçut l'inconcevable ébranlement. Ce fut terrible, soudain et merveilleux; ce fut la Vie. Toute la nuit la statue s'extasia. Elle se faisait encore plus couchée, plus sensible à la terre, plus proche du mystère nouveau. Qu'on imagine dans une tombe, après l'oubli des siècles et des siècles, le premier souvenir, la vie reconnue à son premier frisson.

Elle ne voulut plus de sommeil. Toute au jouet merveilleux de ses nerfs nouveaux, elle sentit, elle sentit comme on s'enivre, éperdument. Une chose indicible habitait cette pierre, ce qui, proprement, est une âme : l'attention. La statue attentive écoutait de toute sa chair frémissante, de son jeune cœur imitatif, les grands coups que frappe la Vie.

Cela dura vingt-quatre heures. Ensuite, il se fit un silence et plus rien ne trembla. La statue fut si seule et immobile dans son marbre qu'elle pensa retourner à la mort. Mais, après le premier bonheur, une confiance était née, elle espéra dans le nouvel émoi. De toute la patience des êtres qui montent à la Vie, elle attendit.

Et le miracle se renouvela. Le jour qui vint après cet orage, un grand jour de juin fut brillant et brûlant. La statue, qui ne dormait guère, connut, dès l'aurore, un nouveau tressaillement. Cela ne ressemblait pas à l'autre. Elle n'eût pas découvert, comme pendant l'orage, qu'elle avait un cœur et des membres vivants, mais haletante, elle subissait la douceur posée sur son front. Elle s'étonnait qu'on pût ressentir du calme et, quand la chaleur monta, glissa du front sur la joue, baignant d'heure en heure un peu plus du corps attentif, la nouvelle vivante apprenait déjà tous les pourquoi des hommes, elle réfléchissait. Quand le soleil eut atteint midi, il fit un pas vers le couchant. Pendant sa retraite de sept heures, elle le sentit passer, de son visage refroidi à la pointe nue de son pied rivé, et l'immobile apprit ainsi le mouvement et l'espace, et le temps, et les jours, et les saisons.

Elle apprit encore bien des choses, car l'infini du monde est dans toute sensation, et il faut l'incroyable inattention des hommes pour imaginer l'épuisement d'un prodige. Mais une statue aux yeux clos, aux oreilles non distraites, une statue qui ne bouge pas... Elle était très intelligente comme tous ceux qui sont seuls, à qui

l'on n'a rien expliqué, et c'était déjà toute la science et toute la poésie humaine que l'application de cette dormeuse à comprendre et à ressentir.

Elle ne s'ennuyait pas, car jamais elle ne pensait : je voudrais. Comment aurait-elle su qu'en elle, émerveillée d'être vivante, il y avait déjà tant de morts. Savait-elle que les yeux s'ouvrent, que les oreilles tressaillent, que les narines aspirent et que les lèvres boivent ? Les hommes pleurent-ils les organes prodigieux qui leur manquent, les sens inconnus qui tirent de ce monde les joies auprès desquelles leur lumière et leurs sons ne seraient que d'informes et superficiels tâtonnements...

Mais la plus grande aventure n'était pas arrivée. Jusqu'ici la statue, à l'étonnement près, qui est le propre de l'homme, n'avait guère eu que la vie des créatures primaires, bornées à leurs rapports cosmiques : la terre et le soleil, le soleil et la terre.

Or, un jour, *la Dormeuse* trembla ; ce n'était plus l'orage, et pourtant, la terre s'émouvait. Ce fut net, pesant et suivi ; rien de l'incohérence, des rabâchements de la tempête ; et d'une précision telle qu'elle connut la première frayeur. Elle avait deviné l'intention, reconnu le mouvement volontaire, comme l'Abandonnée dans son île, découvert un pas humain.

Cela vint tout près d'elle. Le vieux sculpteur, qui rentrait de loin, avait sans doute ses chagrins de créature complète. Par enfantillage de souffrant, il prit la main de sa statue et la serra comme la main d'une vraie femme. Elle était stupéfaite. Petite chose neuve et froide, comment aurait-elle compris ce qu'on lui demandait ? Ignorant la réponse émouvante des regards et la cordialité des voix humaines, elle était dure, farouche et sereine. Elle n'apprit que lentement à aimer son sculpteur. Il fallut qu'il revînt souvent, qu'avec ses lèvres, son vieux front, et même ses larmes, il enseignât cette élève en humanité. Mais alors quel changement,

et quel besoin de la présence !... Elle qui n'avait pas les bruits rassurants de ce monde et l'intimité des choses quotidiennes, elle s'attacha à l'homme comme au seul être familier.

Heureusement, elle était près de la fenêtre, et le vieillard aussi aimait la chaleur du soleil. Quand il parlait avec des visiteurs et qu'il posait un coude au socle de *la Dormeuse*, elle soupçonnait très bien le mystère articulé des voix, et les intonations humaines s'interprétaient si vives, le sens émotionnel en était si tôt découvert que, pour la première fois, elle eut un doute, et la pauvre statue, dont les lèvres instinctivement vibraient, se dit qu'elle pourrait bien être muette. Elle fit un grand progrès ce jour-là, car la souffrance n'est pas une petite découverte, et la première douleur humaine — ceci est bien affaire de dates — fut de ne pas encore s'exprimer. Sans doute elle ignorait qu'elle n'entendait point, mais ne pas entendre, c'est d'abord se taire.

A ceux qui s'étonneraient de l'éveil de cette pensée ignorant tout des langues humaines, qui découvrirait et sentait, privée du guide bavard des mots, je répondrai que la parole intérieure est la plus inutile, que si nous ne pensions avant d'avoir fait nos phrases, comment irions-nous vers elles ?

Seulement la vie devenait fatigante. Quel effort et quelle tension pour répondre au calcul impérieux des sensations répétées, combinées, semblables et dissemblables, et sans la commode algèbre des mots : tout le travail d'une âme en quête de la vie, qui doit refaire à elle seule le chemin d'une humanité ! Elle connut la grande tentation des statues aux yeux clos : « Je veux dormir et veux être de marbre ».

Mais la vie, une fois conquise, ne se perd plus que dans la mort, et qu'une statue puisse être vivante ; la chose encore s'est vue ; seulement on a oublié de nous dire si, en pareil cas, elles deviennent mortelles.

Une chose l'impressionna beaucoup. Elle s'était crüe si savante : « Je n'apprendrai plus rien aujourd'hui, se disait-elle. Je peux commencer le beau palais que je veux construire avec tout ce que je sais. » Or il y eut un mouvement, on parlait, une discussion pleine de rumeurs, sur *la Dormeuse* peut-être, car on se tenait de si près que les gestes, à chaque instant, l'effleuraient. Oui, ils parlaient bien d'elle, le vieux sculpteur et son élève et, tour à tour, la vieille main indécise et la jeune main décidée pressaient le marbre de leurs contacts et de leurs démonstrations.

Comment n'avait-elle pas remarqué ces différences? Déjà dans la rude éloquence des pas, dans ces rumeurs quotidiennes et nuancées qu'ils semblent tirer de leurs poitrines, elle avait su distinguer les êtres entre eux. Mais comment, ô jeunesse, si ce n'est qu'à tous vous appartenez une fois, fûtes-vous la découverte de cette âme hermétique?

— Je voudrais être jeune, pensa la statue.

Et, ce jour encore, elle s'éleva de beaucoup sur l'échelle de la vie, car elle avait dit : « Je voudrais. »

Maintenant son âme était parfaite. Car posséder plus beau que la lumière et plus poignant que les sons ne lui arracherait pas un autre cri. Elle avait reçu de la vie ce qu'elle donne : la souffrance et le désir. Qu'importe comment elle les avait pris? Qu'importe, ô intelligence, la baguette dont vous vous servez? Une main sensible et qui se creuse peut recevoir notre univers.

Il semblait vraiment qu'elle fût au bout de sa tâche. Pour les privilégiés mêmes, pour ceux qui gardent toutes les barrières, pour les moins distraits, pour les plus riches en attention, la Vie n'est pas seulement ce livre inépuisable qui ne fatigue jamais les genoux. Les yeux, même ceux de l'esprit, se ferment, et les oreilles, même celles du cœur, cherchent le silence dans le silence. Le Ciel épie cette lassitude. Mais quand, là-haut, on apprend :

« Vous trouverez une statue... Allez-y... » les grands anges spéciaux, ceux des douleurs humaines, se regardèrent de leurs yeux farouches, qui ne sourient jamais, et, dans un vol terrifiant, lourd d'une chute infinie, ils s'abatirent, un soir, sur la maison du sculpteur.

Le tumulte de leurs ailes éveilla *la Dormeuse*, mais son âme héroïque ne défaillit point. Tel un écran sensible, elle se tendit, entière, au souffle des espaces inconnus. Les Khéroubs aguerris hésitèrent ; leur rude haleine de surmenés éprouvait le marbre patient.

— O Existence, pensait l'attentive, est-ce encore vous ?

Le Serviteur d'Iaveh tendit ses bras d'athlète et, de toute sa hâte, l'ange éleva d'un seul jet le marteau libérateur

MARIE LENÉRU.

HEURES DU DANUBE

LA DERNIÈRE IMPÉRATRICE

Le comte C... m'avait donné rendez-vous au Sacher pour déjeuner. Il est resté fidèle au vieil hôtel traditionnel de Vienne où pour être bien accueilli il faut, en quelque sorte, être présenté.

Les touristes étrangers préfèrent les modernes palaces du Ring, mais le Sacher est resté le lieu de rendez-vous des Autrichiens, des Hongrois et aussi des diplomates : on y garde le culte gourmand du *fogosh*, ce fameux poisson du lac Balston en l'honneur duquel, assure la légende, le congrès de Vienne se prolongea.

On me fait entrer dans la petite salle à manger aux boiseries sombres : rien n'a bougé ; toujours contre les murs les coussins en cuir vert suspendus aux tringles de cuivre, au-dessus les bois de cerf, les têtes de chamois, les « à la manière de » Snyders — tableaux sombres de fruits, chiens et gibiers, — les lustres et les appliques en forme de cors de chasse et, sur la cheminée, le buste en bronze de l'archiduc.

Nous commençons à deviser : une haute silhouette s'encadre dans la porte. Vêtue d'une robe de soie noire d'une mode datant de soixante ans, cerclée d'une chaîne d'or en sautoir, tenant au bout des doigts son éternel cigare : Mme Sacher elle-même. Elle parcourt la salle d'un regard impérieux, me toise avec indifférence, re-

connaît le comte C... : sa figure s'éclaire et elle esquisse un salut à la fois respectueux et amical.

Je songe à ce petit coin resté intact au milieu des ruines : la maison d'Autriche a pu s'écrouler, Mme Sacher a gardé la souveraineté de son domaine.

C... devine ma pensée et il me glisse à voix basse, avec un sourire mi-mélancolique, mi-amusé : « La dernière impératrice. »

L'OR SUR LES RUINES

J'avais manifesté au comte C... le désir de revoir l'extraordinaire Breughel et les merveilleux tapis persans de la galerie privée de son ami, le prince de F...

Son hésitation m'étonne et son habituelle courtoisie me semble faire place à une réserve qui équivaut presque à un refus. Un peu piqué, je n'insiste pas et c'est lui qui, un moment après, revient à la charge : « Après tout, allons revoir ce Breughel que vous aimez ; vous verrez aussi d'autres choses qui vous feront peut-être comprendre certaines souffrances. »

Le ton âpre de ces mots n'est guère dans sa manière et ma surprise augmente quand il ajoute : « Seulement il faut auparavant que je téléphone pour arranger cette visite. »

Pourquoi toutes ces précautions ? C... est lié intimement avec le prince de F... et entrait autrefois chez lui et à toute heure sans tant de préambules.

Les négociations téléphoniques ont, paraît-il, réussi et C... m'entraîne d'un pas rapide et nerveux vers la petite place voisine de la Hofburg.

L'ancien palais italianisant est moins à l'abandon que je n'aurais cru : un vieux majordome comme on n'en voit plus qu'à Vienne nous accueille avec force saluts et paroles respectueuses.

Je suis stupéfait d'apercevoir dans un coin de la cour

une magnifique Rolls dont un somptueux chauffeur orné d'un cache-poussière blanc vérifie les pneus. Je sais que le prince de F... est dans une situation fort précaire et je calcule mentalement le nombre de milliards de couronnes que nécessite le luxe d'une auto.

C..., avec sa finesse, a l'intuition de ce qui se passe en moi, il s'approche et me dit un peu brusquement : « Ne vous fatiguez pas à essayer de comprendre, mon pauvre ami. Le propriétaire de ce Breughel, de ces Velasquez et de ces tapis persans qui vous émeuvent tant se demandait souvent comment il dînerait le soir : il s'est décidé à louer une partie de sa demeure à des Argentins et c'est à eux que j'ai dû demander une autorisation, car le salon où se trouve le Breughel fait partie de leur domaine. »

Je retrouve ce grand salon au beau parquet clair avec son extraordinaire mélange de chef-d'œuvres et de mobilier rococo. Je ne peux retenir une exclamation étouffée : dans un angle les tableaux ont été entassés le long du mur, une étoffe noire poudrée d'or pend et vient recouvrir un divan bas, sur lequel sont accumulés d'in vraisemblables coussins ; à côté une petite table noire faite d'une sorte de caisse supporte une lampe cubiste et quelques vases vides.

Soudain une porte s'ouvre ; une sorte de barman apparaît portant un plateau : il se glisse rapide, laissant comme une traînée blanche devant les tableaux sombres.

Dans le lointain un shimmy éclate à un phonographe, puis de la pièce voisine arrivent des rires un peu métalliques de jeunes filles qui répondent au phonographe en sifflant.

Je devine les yeux de C... fixés sur moi, je sens que je vais lui répondre par un regard de compréhension trop intime, je me rappelle à temps que ce sont les canons autrichiens qui firent tomber Anvers. Je détourne la tête et m'absorbe dans la contemplation d'un petit Téniers.

C... se contente de lancer à la cantonade : « Il y a des milieux où le vainqueur, prenant l'épée au poing des trophées, choque moins qu'un envahissement pacifique résultant d'un petit papier gribouillé chez un notaire. »

Je continue à me concentrer dans l'examen du Teniers, mais je me souviens de cette impression que j'avais eue en visitant Vienne au lendemain de la paix : il y avait peu de haine contre les Italiens qui avaient opéré sur le champ certaines reprises dans les musées et non seulement on ne nous savait même gré de notre réserve, mais les discours de philosophie humanitaire qui l'accompagnaient semblaient provoquer plus de révolte que ne l'eussent fait quelques actes nets de vainqueur.

CRÉPUSCULE

Vienne, comme il arrive parfois, est italienne ce soir ; l'air, d'une douceur infinie, semble inviter à une vie facile et voluptueuse.

C... mélancolique, me propose une promenade hors la ville.

Dédaigneux des taxi-autos dont les trompes trop aiguës déchirent la douceur du temps, il fait signe à un cocher qui, déjà, l'ayant reconnu de loin, le salue avec respect.

On entend sur le pavé le battement si spécial des deux petits chevaux hongrois harnachés de cuir blanc, jusqu'aux genoux, comme à Budapest.

Le cocher porte un manteau usé jusqu'à la corde, mais d'une propreté remarquable ; les gants sont irréprochables. Rien qu'à la manière dont il enlève son chapeau quand on monte dans sa voiture, je vois que c'est bien un de ces anciens et curieux cochers de Vienne à qui il suffisait de dire « chez Pauline » pour se trouver conduit devant le palais de la princesse de Metternich.

Nous gagnons le Prater : sur les pelouses comme usées, une foule populaire s'ébat ou sommeille.

C... se lève brusquement et dit au cocher quelque chose que je n'entends pas, les petits chevaux hongrois virent brusquement et nous entraînent à toute allure à travers des faubourgs inconnus pour moi. Il me semble que nous contournons la ville... une petite colline, un portique plaqué sur le jour mourant : Schönbrunn ! C... murmure sourdement : « Je ne viens plus là que le soir, quand les tournées d'auto-cars sont reparties. »

Nous descendons de voiture. S'éloignant rapidement des restaurants qui ont envahi les vieux jardins, C... m'entraîne vers la Gloriette solitaire. Vienne apparaît toute entière baignée dans une brume encore lumineuse ; les collines qui l'entourent se détachent en silhouettes noires sur un ciel de jade pâle.

C... me dit tout à coup : « Vous n'êtes pas venu à Vienne depuis trois ans, je crois ; trouvez-vous un changement ? »

Son interrogation trahit une anxiété étrange.

Je me défends, après un si court séjour, de pouvoir lui donner une opinion quelconque.

Comme il insiste, je finis par lui ébaucher pêle-mêle quelques remarques assez disparates faites au cours de mes premières flâneries : au lendemain de la guerre, une sorte de gaieté factice animait encore la ville : présence d'innombrables étrangers et, chez les Viennois, peut-être une sorte de découragement fataliste les poussant à s'étourdir.

Il fallait se battre pour trouver une chambre dans un hôtel, une table au restaurant.

Maintenant la cohue est passée, mais on repave les rues, mais les maisons, même celles des faubourgs, sont d'une propreté exemplaire, mais les collections des musées sont scrupuleusement entretenues, mais, à la tombée du jour, on peut voir les agents de police vérifier avec soin à chaque magasin si le rideau de fer est bien fermé : moins

de lumière, moins de bruit, mais comme une vie normale qui renaît, vie ralentie peut-être, mais semblant du moins s'organiser.

N'est-ce pas cet espoir qui dominait cette messe d'action de grâce célébrée il y a quelques jours à Saint-Étienne pour fêter la guérison de Mgr Siepel?

C... reste un moment silencieux, puis, tout à coup, avec une ardeur sombre : « Oui, peut-être, mais au prix de combien de souffrances individuelles. Il faut qu'on nous aide encore ; sans un appui compréhensif, nous sommes destinés aux gestes désespérés ou à la mort ; la condamnation a été si dure pour nous qui avons été les seuls à nous soumettre à toutes les exigences des traités que nous avons signés, si dure surtout si l'on songe à l'extraordinaire indulgence dont l'Entente a gratifié certaines nations qui, elles aussi, avaient été parmi ses ennemis et qui, depuis, l'ont bien mal récompensée de cette mansuétude. »

.....
Le lendemain un fait caractéristique vint illustrer pour moi assez brutalement les paroles de C...

C'est un de ces dimanches de Vienne qui pourraient, comme morne ennui, lutter avantageusement avec les dimanches londoniens, s'il ne restait de vivant la musique sous les formes les plus diverses.

Dès le matin, comme de coutume, j'entends des éclats de cuivre. Je ne m'en occupe guère croyant que c'est quelque corporation musicale qui, selon l'habitude, parcourt les rues. Il me semble pourtant apercevoir de loin, sur le Ring, une foule singulière ; la curiosité m'appelle. Le Ring m'apparaît bordé de chaque côté de plusieurs rangées de spectateurs ; sur la chaussée, par groupes précédés de musiques et portant des bannières ou des banderoles avec inscription, des jeunes gens défilent, puis des jeunes filles vêtues de blanc ; on les acclame, puis un vide ; au loin des cris qui redoublent et gagnent de proche en

proche : des hommes de tous âges paraissent maintenant, vêtus uniformément de kaki, la poitrine barrée de décorations ; sur la tête un singulier béret formant casque ; de toutes parts on leur jette des fleurs : ce sont d'anciens combattants.

Je m'informe, c'est une manifestation pangermaniste, une protestation contre les traités de paix ; mes interlocuteurs ajoutent — par politesse ou par prudence — : ce n'est pas très sérieux... Tout de même il y avait bien du monde.

A la même heure, au coin des principales rues, des porteurs de journaux distribuaient gratuitement un numéro spécial d'un des grands quotidiens de Vienne, *Die Stunde*. Le journal annonce comme prime mirifique, pouvant être gagnée par certains nouveaux abonnés : un voyage à Paris, et ce sont des louanges dithyrambiques des beautés de la France, de nos monuments, de nos musées, etc.

Il y a là deux tendances qu'il est bon de connaître.

DE L'AUTRE CÔTÉ DE LA MARCH

Auprès des cœurs amers devant l'écroulement des splendeurs passées, il y a l'activité d'une jeune nation qui cherche à prendre sa place et la veut grande.

Presque de tous côtés maintenant, Vienne est proche de la frontière ; deux heures de train à peine vous mènent en Tchécoslovaquie.

On traverse la plaine de la March entre Wagram et Essling, on franchit la rivière, et déjà apparaît l'extraordinaire château demi-ruiné de Bratislava dominant le Danube magnifique en sa large courbe.

Bratislava, la plus grande ville de Slovaquie, l'ancien Presbourg des Autrichiens, le Pozsony de la Hongrie dont elle fut autrefois la capitale, désespoir des Français

peu polyglottes, car, ici, toutes les inscriptions, noms de rues, affiches, etc., sont rédigées en allemand, en tchèque et en hongrois, et c'est une singulière humiliation d'être encore embarrassé au milieu d'une telle générosité linguistique.

Curieuse petite ville avec ses étroites rues commerçantes et grouillantes à la tombée du jour comme la *Merceria* de Venise, et puis des coins où la vie semble dater de plusieurs siècles et dont il faudrait la plume des Tharaud pour décrire la foule pittoresque.

Il y a fête ce soir ; on se dirige en hâte vers le théâtre pour entendre un charmant opéra-comique de Smetana : *Prodana Nevesta*.

Ce sont les débuts d'un jeune ténor, le docteur Blaho. Ce docteur, doué d'une voix délicieuse, est de plus le neveu du maire de Bratislava, et ce maire est lui-même chanoine : singulier pays.

La représentation est donnée en l'honneur d'une mission alsacienne, de passage à Bratislava. Détail touchant : le chanoine-maire qui, l'an dernier, ne savait pas le français, a tenu à apprendre notre langue et c'est en français qu'il s'adresse aux Alsaciens.

Ces sympathies françaises si vivantes en Tchécoslovaquie, on les retrouve dans certains milieux, même en Autriche, même en Hongrie, pays de caractère plus âpre pourtant, mais où il y aurait un si beau champ d'action pour la propagande artistique française.

Non seulement en Europe centrale, mais dans presque tous les pays, si ces sympathies pour la France se développent ici, persistent ou revivent là, c'est presque toujours grâce à la patiente action de nos représentants à l'étranger que l'on critique si souvent à la légère, quand ils supportent souvent les conséquences de décisions de politique générale dont ils ne sont que les exécuteurs.

Mais tant de fautes ont été commises par les Français

d'exportation ! Pour une mission sérieuse et féconde comme celle des Alsaciens, combien de conférenciers, de délégués fantaisistes ignorent tout des pays qu'ils vont visiter !

Et puis toujours la manie de faire de la politique chez les autres.

Il semble que la Tchécoslovaquie, en particulier, soit devenue le lieu de villégiature préférée de nos socialistes militants. Prague, à cet égard, présenterait un singulier aspect en ces derniers jours.

Et cela est assez fâcheux : ce jeune pays, mis brusquement en présence de problèmes complexes, a eu tendance, surtout au début, à adopter des solutions radicales dont les conséquences pourraient être singulièrement graves, si certaines lois étaient exécutées à la lettre : il semble qu'il a plus besoin d'éléments modérateurs que d'excitants.

Et l'on en revient toujours à une organisation plus rationnelle, plus contrôlée, de la propagande française, mais ceci est une autre histoire... et qui serait fort longue.

CHARLES DU BOUSQUET

JOURNAL
DU COMTE RODOLPHE APPONYI ⁽¹⁾

(ANNÉE 1849)

13 janvier.

Le prince Louis Bonaparte est peu satisfait de sa position. Il disait l'autre jour à quelqu'un de ma connaissance : « Louis-Philippe, lorsqu'il est monté sur le trône, s'est trouvé dans une position infiniment plus facile que la mienne ; il avait, au moins, un parti sur lequel il pouvait compter, tandis que moi je ne suis entouré que de traîtres, de personnes qui attendent l'occasion de m'éloigner, et ce sont les mêmes personnes qui ont tout fait pour me faire arriver à la présidence ! Parmi celles qui minent mon pouvoir, il y a Molé et Thiers. Ils n'ont même pas voulu entrer dans mon ministère, se réservant pour un meilleur avenir ; je n'ai pu obtenir que leurs doublures. »

Quant aux nominations, aux emplois, il n'y a pas non plus beaucoup de marge, car les ministres absorbent tout, pour se créer un appui soit dans les provinces, soit à la Chambre ; dès que le malheureux veut nommer

(1) Nous reprenons dans ce numéro la suite du « journal » du comte Rodolphe Apponyi, dont la publication a obtenu dernièrement un si vif succès auprès de nos lecteurs. Pour la première partie de ce « journal », qui a trait à l'année 1848, se reporter aux numéros de *la Revue hebdomadaire* des 22, 29 novembre, 6, 13 décembre 1924. Quatre volumes de ce « journal » ont déjà paru à la librairie Plon, publiés par Ernest DAUDET. La maison Plon achèvera cette publication.

quelques amis ou parents à telle ou telle place, tout le monde au Conseil jette des hauts cris et, à moins de vouloir faire démissionner un ministre et s'exposer à une crise ministérielle très dangereuse dans ce moment, il faut céder.

On vit pour le moment à Paris dans l'attente du renvoi de l'Assemblée nationale. Ce n'est qu'après les nouvelles élections que l'action commencera et que les différents partis se dessineront. La prochaine Chambre sera des plus remarquables. Toutes les sommités anciennes et modernes de tous les régimes y paraîtront : Guizot, Duchâtel, etc., etc., et jusqu'à Villèle, et à côté de cela tous les grands hommes de lettres. Ce sera vraiment curieux à voir, mais il n'y a pas de doute qu'elle sera éminemment monarchique.

Le président veut donner beaucoup de fêtes. Dernièrement, un de ses aides de camp, M. Bacciochi, est venu chez nous nous demander de sa part les listes de nos compatriotes. Il veut inviter jusqu'à deux mille personnes à la fois : nous serons écrasés, malgré l'aile en bois qu'il veut faire ajouter à l'Élysée-Bourbon. Il veut, à ce qu'il paraît, que tout se passe chez lui exactement comme du temps de Louis-Philippe, à l'espace près cependant, car il n'a pas le château des Tuileries à sa disposition. Et puis, je ne comprends pas comment il pourra donner des fêtes de ce genre avec six cent mille francs par an ; il lui en faudrait douze fois autant.

21 janvier.

Mardi dernier, j'ai dîné chez Mme de Valençay avec Mme d'Auteuil, la princesse de Ponts, M. Dupin aîné et un autre avocat, car Mme de Valençay, depuis qu'elle a tant de procès, est jusque par-dessus les oreilles dans ce corps remuant : M. Dupin est dans l'admiration de nos maréchaux Windisch-Grätz et Radetzki et du général Jellachich. Il admire la force que nous déployons, et

regrette beaucoup que le roi Louis-Philippe ne se soit pas entouré de ses généraux et maréchaux, plutôt que de bavards comme Thiers, Odilon Barrot et consorts.

— Pourquoi ne pas prendre pour ministre le maréchal Soult et laisser Bugeaud continuer l'action qu'il avait si courageusement commencée. Le roi abdiqua, faute immense, mais enfin elle était consommée. Ne fallait-il pas, dès lors, entourer le jeune roi et sa mère de toute la grandeur, de toute la majesté, de toute la force dont on pouvait disposer? Eh bien! que fait-on pour cela? La duchesse d'Orléans se trouve abandonnée de tout le monde; elle demande une voiture pour se rendre à la Chambre, il n'y en a point; mais aura-t-elle au moins une escorte, pour n'être pas exposée à l'insulte de la populace qui avait déjà envahi la place Louis XV? Il n'y en avait pas! A la Chambre, qui trouverait-elle pour la défendre? En cherchant des yeux, elle croit apercevoir son sauveur, il parlera pour elle, en faveur de son fils! Le lâche! Vous devinez de qui je veux parler?

— Lamartine, dis-je.

— Oui, c'est à lui que nous devons notre misère, notre honte.

M. Dupin, parlant de Mme la duchesse d'Orléans, en fit le plus grand éloge.

— Je partage, dis-je, votre admiration sous plus d'un rapport, mais je crois que Mme la duchesse d'Orléans a commis une grande faute en ne changeant pas de religion, avant son entrée en France. Elle ne s'est pas rendu compte du sentiment éminemment catholique de la grande majorité des Français. Ceux même qui ne le sont pas par sentiment religieux ont été blessés, dans leur amour-propre national, de voir monter sur le beau trône de France une reine huguenote.

— Vous avez parfaitement raison, me dit Dupin, je me suis même permis dans le temps de lui faire mes observations dans ce sens, mais j'ai rencontré une âme sinon

convaincue, du moins trop fière pour se soumettre à une pareille concession.

La maréchale Lobau, qui est allée faire visite en Allemagne à la duchesse d'Orléans, fait une terrible description de cet énorme château tout désert, si froid, avec les sept énormes salles qu'il faut traverser pour trouver enfin la duchesse dans un salon pas plus confortable, ni plus chaud que les précédents. Mme de Lobau dit aussi que la pauvre duchesse a si peu de fortune qu'elle peut à peine suffire à ses besoins.

Cela était dit devant Dupin qui fit remarquer que la princesse avait fait de la générosité très mal placée, en refusant de recevoir les trois cent mille francs de douaire que la loi lui a assurés, et en les attribuant aux ouvriers de Paris, qui ne lui sauront aucun gré de ce sacrifice, d'autant plus qu'ils ne verront pas le premier sou de cet argent

29 janvier.

C'est aujourd'hui le grand jour des interpellations à la Chambre. On discutera la proposition Râteau sur la dissolution de la Chambre et la fermeture des clubs. Il est plus que probable que le ministère essuiera des échecs sur les deux propositions. Malgré cela, il compte bien rester au pouvoir. Dans le conseil des ministres d'hier, le président a déclaré qu'il n'y avait pas lieu de changer de marche et de politique, et qu'il comptait soutenir de tout son pouvoir le cabinet actuel. Quoi qu'il en soit, il est curieux de voir le ministère et le président de la jeune République aujourd'hui dans la situation où, il y a un an à peu près, se trouvait le roi Louis-Philippe avec le ministère Guizot. La situation est absolument la même, et ce qui rend ce rapprochement plus piquant encore, c'est de voir Odilon Barrot, le même qui attaqua Guizot si violemment pour avoir voulu empêcher les réunions patriotiques, défendre aujourd'hui la cause de Guizot, et Ledru-Rollin

attaquer Barrot comme celui-ci attaquait Guizot. Ledru-Rollin a même déposé, contre le ministère actuel, une demande de mise en accusation, dans les mêmes termes que l'année dernière contre le ministère Guizot.

La position du président de la République et de son ministère est au moins aussi compliquée que celle de l'ex-roi. La grande difficulté aujourd'hui, c'est l'Assemblée nationale, cette Assemblée comprenant parfaitement que la République n'a d'autre soutien qu'elle, que sa dissolution entraînera nécessairement la perte de la République et son remplacement par la monarchie, soit sous la forme de l'Empire, soit sous celle d'une restauration. Il y a de plus encore une autre cause, d'une nature moins élevée, à la vérité, mais peut-être plus péremptoire pour la grande majorité des membres de l'opposition : il s'agit de renoncer aux vingt-cinq francs par jour, indemnité accordée aux membres de l'Assemblée ; comme ils sont sûrs et certains de ne plus être réélus, ils sont fort rebelles à tout ce qui peut leur enlever la jouissance de ce revenu ; ils veulent donc prolonger cette vie agonisante le plus longtemps possible et ils défendent, pied à pied, chaque jour, chaque heure de leur existence. Cependant, l'action gouvernementale se trouve entièrement paralysée par cette opposition systématique, et, de plus, comme la grande majorité de la nation et surtout toutes les provinces sont contre la durée de cette Assemblée, il en résulte un malaise général, une perturbation affreuse dans les affaires, qui augmentent de plus en plus l'inquiétude des esprits, le manque de confiance et, par là même, tout mouvement industriel et commercial. Cette situation devient de plus en plus intolérable, il faudra donc prendre un parti, c'est-à-dire renvoyer la Chambre par un coup d'État, ou bien réunir les conseils généraux des provinces et en appeler au suffrage universel.

Au milieu de ce grand conflit des pouvoirs, l'intrigue est mise en jeu ; le général Cavaignac est un de ceux qui

se donnent le plus de mouvement, malgré sa promesse de soutenir le ministère et le président par l'influence qu'il peut exercer sur son parti ; ses intrigues tendent à entraver la marche du gouvernement et à dépopulariser la personne du président. M. Thiers, loin de tenir sa promesse de marcher de concert avec Molé, Berryer, Broglie, Bugeaud et Changarnier, tout au contraire ne fait que gêner la marche et compromettre, par sa légèreté et ses indiscretions, le parti auquel il avait promis de se vouer : c'est ainsi qu'il a eu, dernièrement, l'imprudence d'avouer au président Bonaparte lui-même qu'il était dévoué, corps et âme, à la cause de la Régence ; un semblable aveu devait diminuer la confiance du président dans M. Thiers.

29 janvier.

Au moment où j'écris, toute la place Louis XV, devant nos fenêtres, jusqu'à la Chambre des députés, est remplie de troupes et d'une populace à mine assez émeutière ; on ne se bat pas encore, mais on charge déjà les groupes trop nombreux, et tout ce mouvement, ces gens qui se sauvent, qui crient, qui vocifèrent, tout ce déploiement de forces militaires, de canons, etc., etc., rappelle d'une manière assez désagréable la veille des événements de Février.

Dans les faubourgs, dit-on, la masse de la population grandit en nombre et en insolence ; il ne serait pas étonnant que, ce soir ou demain, il y eût quelque nouveau combat dans les rues de Paris ; au reste, il faut bien en venir là et, dès lors, il vaut mieux que ce soit maintenant que dans quelques mois où l'opinion et, peut-être même, l'excellent esprit de l'armée, pourraient être entamés par la poussée révolutionnaire.

Le président Bonaparte est en ce moment à cheval et parcourt les quartiers agités. On admire son calme au milieu de cette affreuse populace qui rappelle, en tout point, les journées de Février et de Juin. On crie beaucoup :

« A bas le ministère ! Vive Napoléon ! » et même quelques cris de : « Vive l'Empereur ! » se sont fait entendre.

30 janvier.

Grâce à la formidable force déployée par Changarnier, et à la grande quantité de troupes qui entrent dans Paris arrivant, en marches forcées, des provinces, toute la conspiration ourdie par les officiers de la garde mobile, qui s'étaient entendus avec la Montagne et les socialistes, a été déjouée. Tous les coins de rues étaient gardés par la garde nationale, avec ordre de faire feu sur chaque individu qui ferait mine de lever un pavé pour construire des barricades. Toutes les places, les boulevards et les grandes voies de communication étaient couvertes de soldats, accompagnés d'un attirail d'artillerie formidable. On fit, pendant que j'étais sous la colonnade de l'hôtel Crillon, des charges sur les carrés en asphalte de la place Louis XV, où une grande quantité de gens en blouse, de fort mauvaise mine, s'étaient réunis et formaient un formidable attroupement : en moins de quelques minutes, toute cette grande place fut balayée, et la populace se sauva en criant et en jurant ; ces manœuvres, de part et d'autre, durèrent jusqu'à huit heures du soir ; enfin lorsqu'on apprit que l'Assemblée avait voté la proposition Rateau, tout le monde rentra dans son domicile et, bientôt après, la garde nationale fit de même et la troupe gagna les casernes. On a fait beaucoup d'arrestations et il faut espérer que, pour le moment, il n'y aura plus d'autre bataille à craindre.

Reste encore à renvoyer l'Assemblée, afin de pouvoir en convoquer une nouvelle et exécuter la fermeture des clubs, sans laquelle il est de toute impossibilité de maintenir la tranquillité de la capitale.

2 février.

Nous vivons ici sur un volcan ; il est impossible de prévoir ce qui arrivera, non pas seulement d'un jour à l'autre,

mais d'une heure à l'autre, tant la conspiration antisociale est flagrante et continue. Rien de plus affreux que l'aspect de la rue Royale, de la place de la Madeleine et de la place Louis XV pendant la journée de lundi dernier ; sur les figures sinistres qu'on y voyait rassemblées, se lisait le désappointement de cette foule malintentionnée que la prévoyance du gouvernement a empêchée d'exécuter ses projets de meurtres et de pillage, et qui se dédommageait en couvrant d'injures les « aristos », comme elle appelle les riches.

Conçoit-on que d'Althon-Shée soit au nombre de ces énergumènes et se trouve à la tête de plusieurs listes, toutes composées des chefs des clubs les plus avancés ? Il se trouve parmi les deux cents individus compromis dans cette affaire, qui ont été mis en prison, mais on m'a dit hier que, faute de preuves suffisantes, il serait relâché. Quant aux articles des journaux démocratiques et socialistes, ils sont d'une violence extrême ; de même, à l'Assemblée nationale, les attaques des Montagnards contre le ministère ; ils demandent la mise en accusation des ministres ; ils ont même voulu citer le président de la République à la barre de l'Assemblée, ce qui eût été l'équivalent d'une accusation de haute trahison contre lui.

Le président montra d'ailleurs beaucoup de courage pendant cette triste journée : il parcourut à cheval avec une très faible escorte les groupes de cette affreuse populace, lui parlant et tâchant de la calmer. Géraldi m'a dit avoir entendu une de ces femmes, véritables mégères, crier au moment où Bonaparte se trouvait entouré de blouses de la plus mauvaise espèce : « Eh ! là-bas, vous allez bien me faire descendre ce gremlin-là. » Il fit arrêter la femme.

Nadaillac, celui qui n'est pas marié, avait reçu l'ordre de garder une rue et de n'y laisser circuler personne ; un petit monsieur arriva tout sautillant et voulut passer, Nadaillac le lui défendit ; le petit monsieur déclara qu'il

passerait tout de même, et prit son élan pour sauter par-dessus les fusils croisés avec lesquels on lui barrait le passage ; Nadaillac, fort de sa consigne, le prit par la taille et le porta, à la grande hilarité des spectateurs, jusqu'à une autre rue où il était permis de passer. Pendant que cet individu se trouvait enlevé ainsi et qu'il travaillait des bras et des jambes, il cria, de toutes ses forces, qu'il était un des représentants du peuple à l'Assemblée nationale. « Tout le monde peut en dire autant, fit Nadaillac après l'avoir replacé sur ses jambes. Du reste, je vous conseille de passer votre chemin. »

Le duc de Guiche, de son côté, renversa, d'un coup de poing, un individu qui lui criait dans les oreilles : « Vive la République démocratique et sociale ! A bas les aristos ! »

Cependant, au milieu de tous ces dangers, on continue à se voir, à donner des dîners et des bals. Ce lundi même, il y avait, chez Mme de Chabrillan, une soirée dansante, où les invités sont venus en grand nombre, sans trop s'inquiéter de ce qui pourrait leur arriver de l'autre côté de l'eau, et se contentant de s'informer seulement si le passage des ponts était libre, ce qui fut le cas après huit heures du soir. Moi-même je dînais en ville ; parmi les convives, il y avait deux députés qui n'ont pu arriver que vers neuf heures, ce qui prolongea singulièrement ce dîner.

La Rochejaquelein, qui se trouvait là, nous dit que la conspiration tendait à mettre le feu à minuit dans tous les quartiers de Paris, qu'il y avait entre huit et dix mille incendiaires enrégimentés à cet effet ; il nous racontait cela au concert qui suivit le dîner, et pourtant cela n'empêcha rien, ni les artistes de venir, ni les invités d'arriver, d'écouter, d'applaudir, de boire et de manger, et de rentrer tranquillement chez eux, sans trop savoir ce que serait le lendemain ; on se le disait, on y ajoutait même la phrase : « C'est affreux, » mais on est déjà tellement accoutumé à cette existence si précaire, qu'on ne s'en inquiète plus

et que l'on veut profiter des derniers moments de la société expirante.

J'ai assisté hier à un charmant bal chez une dame américaine, Mme Corbin, demeurant dans l'ancienne maison de la princesse Belgiojoso, rue d'Anjou. Elle a fait arranger cet hôtel avec une rare magnificence. Rien n'a manqué à cette fête ; des femmes jolies et élégantes, un éclairage merveilleux, des fleurs à profusion, un orchestre excellent, un souper parfait et beaucoup d'entrain.

La duchesse de Dino nous a montré le charmant résultat de huit heures d'efforts pour arriver à cette perfection d'ensemble et de fraîcheur qui fait que chaque pli de sa robe était calculé, pondéré, jugé et critiqué mille et une fois, moyennant les différentes glaces de son cabinet de toilette si artistement combiné pour lui permettre de se voir de tous les côtés à la fois sans changer de place. Elle ne voudrait paraître dans aucun salon, avant d'avoir soumis ces chefs-d'œuvre d'art, d'étude et de savante combinaison à l'aréopage des glaces de cette chambre merveilleuse. Cette fois-ci, elle en était sortie très particulièrement satisfaite, pour paraître au bal de Mme Corbin ; le travail était parfait et devait nécessairement enlever tous les suffrages.

Je me trouvais assis dans cette chambre chinoise de la princesse Belgiojoso, que nous appelons sa boîte à thé, en face de la porte d'entrée qui s'ouvrit ; la divinité parut, éblouissante de beauté et de satisfaction ; on eût dit un rayon argenté sortant d'un nuage d'azur.

Désirant examiner la divinité de plus près, je me levai pour aller à sa rencontre.

— Madame la duchesse, lui dis-je, vous êtes mirobolante, votre toilette ne laisse rien à désirer.

— Vous trouvez ? fit-elle, en portant un magnifique bouquet de camélias blancs à son joli petit nez, et en jetant en même temps un dernier coup d'œil dans la glace. Ma toilette, chez Mme Ridgway vous a déplu, j'en suis sûre.

— Elle ne valait pas celle d'aujourd'hui, lui répondis-je. Voulez-vous que je vous donne le bras pour vous conduire auprès de la maîtresse de maison?

— Je le veux bien, mais avant cela, laissez-moi voir si rien ne s'est dérangé dans ma coiffure.

Et, debout devant la glace, tandis que je tenais son bouquet et son éventail, elle se mit à tourner et à retourner les feuilles d'argent de la couronne qu'elle avait sur la tête. J'eus, en attendant, le temps d'examiner les détails de cette robe de gaze bleu turquoise d'une admirable nuance, couverte de dentelles ou, pour mieux dire, de blonde d'argent à sept volants, d'un dessin léger, en pointes gothiques; la guirlande d'argent et le bouquet également d'argent qu'elle avait sur son corsage étaient entremêlés d'une infinité de poires en perles fines, plus ou moins grosses; outre cette magnifique parure, elle avait encore un superbe collier de perles, et des bracelets de ces mêmes précieux bijoux, le tout retenu par de riches fermoirs en diamants et camées en onyx antiques. Un nœud de ruban, très artistement fait, placé à gauche du corsage, était encore agrafé par un ravissant bijou en diamant émaillé bleu et perles avec des chaînettes pendantes, en diamants, finissant encore par de très belles poires en perles fines. Mme de Montgomery présenta la divinité à Mme Corbin.

3 février.

Hier soir, chez Mme de Flavigny, on parla du roman que Lamartine vient de publier, On me demanda si je l'avais lu; je répondis que non, pas plus que ses *Confidences*, à quelques chapitres près, et j'ajoutai que je déteste trop M. de Lamartine pour m'exposer à lui devoir de la reconnaissance.

— Comment! Vous le détestez! s'écria Mme de Flavigny, alors nous sommes tous d'accord, c'est bien l'homme qui nous a fait le plus de mal!

— Nous lui devons, cependant, de nous avoir fait des discours depuis février jusqu'en juin, objecta un membre de l'Assemblée nationale. S'il s'était renfermé dans le silence ou si, par malheur, il avait eu une extinction de voix, il serait aujourd'hui président de la République et Dieu sait ce qu'il nous serait arrivé. La France serait perdue sans retour, et sous ce rapport, il a sauvé notre pays.

M. de Bois-le-Comte, qui était présent et riait avec nous de cette manière toute originale de faire l'éloge de M. de Lamartine, nous dit que, de sa vie, il n'avait vu un homme moins apte aux affaires, ni plus prompt à se contredire; lorsqu'il avait prononcé un discours admirable en faveur de telle ou telle proposition, on était bien sûr qu'il voterait contre, tout en ayant parlé pour.

Pendant que nous parlions ainsi, arriva Mme de Circourt, dont le mari a été victime d'une distraction de M. de Lamartine, distraction qui l'avait tellement compromis vis-à-vis le gouvernement provisoire, qu'il fut immédiatement rappelé de Berlin et remplacé par Arago.

18 février.

(Pendant un bal à l'Élysée.)

La duchesse de Poix me parla du prince-président avec un véritable enthousiasme; elle aurait voulu lui trouver une ressemblance frappante avec l'Empereur, et ce regard d'aigle qui, malheureusement, manque complètement au fils de la reine Hortense: il a des yeux qu'il faut chercher avant de pouvoir les découvrir et, lorsqu'on les a découverts, on les cherche encore, car on les voit sans les voir; l'âme ne se fait pas plus jour à travers cet organe qu'elle ne se laisserait juger par le nez ou par l'oreille.

Il y avait une longue file de voitures dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré; il y en aurait eu une bien plus interminable encore, si les hommes n'étaient arrivés à

pied et beaucoup en omnibus, témoin Georges de Caraman qui, en ayant soin de cacher ses grands cordons et ses plaques sous un manteau râpé, se servit de ce véhicule éminemment démocratique qu'il fit arrêter devant le palais de l'Élysée. Il eut la satisfaction de constater qu'il n'était pas seul à avoir eu cette inspiration dictée par l'économie ; cinq ou six invités, qu'il ne connaissait pas d'ailleurs, mirent pied à terre avec lui et eurent, comme lui, la satisfaction d'assister à une belle fête, d'y passer la soirée, d'y souper même, et tout cela à raison de vingt-cinq centimes ! Vive la République !

Quant à ce qui concerne la société réunie à la présidence, toutes les grandes familles, tout le faubourg Saint-Germain s'y trouvaient représentés, sans distinction de nuances politiques ; ce qui fait qu'il y avait, chez Louis Bonaparte, beaucoup plus de grands noms que chez Louis-Philippe, dans les plus beaux temps de son règne.

Le président est parfait pour tout ce qui concerne la marche gouvernementale, quant à la répression de l'esprit révolutionnaire en France, mais, dès qu'il s'agit des affaires extérieures, on remarque en lui un penchant très prononcé pour la guerre. On prétend qu'il s'entoure de beaucoup d'Italiens et surtout de Lombards, amis de ses cousins Napoléon, Pierre Bonaparte et Bacciochi. Ce dernier est surtout très avant dans la confiance du président, et grand ordonnateur de la maison et des fêtes de l'Élysée.

Le prince Louis dit, l'autre jour, à quelqu'un qui lui faisait allusion à ses velléités de guerre : « Je ne veux et ne dois pas oublier le nom que je porte. »

Rothschild m'a raconté qu'il l'avait invité à l'ouverture d'une nouvelle section de chemin de fer du Nord, qui doit avoir lieu ces jours-ci. Le président, en acceptant l'invitation, ajouta : « Je serai charmé de revoir à cette occasion ma vieille forteresse de Ham. »

Mme de Kalergis s'est fait entendre à une soirée d'ar-

tistes, chez Mme Émile Girardin. Elle joua plusieurs morceaux au piano, de la manière admirable qu'on lui connaît, mais non sans jeter des regards plus ou moins langoureux, à droite et à gauche, aux personnes qui l'entouraient. Un de ces regards fut saisi au vol par Théophile Gautier ; il crut que le sien, regard de poète chargé d'enthousiasme, avait touché le cœur de la belle qui traduisait si harmonieusement tant de douces souffrances, tant de sentiments indéfinissables ; il crut qu'il était compris. Comment en douter ? Est-ce qu'un poète doute de quelque chose ? N'est-il pas tout-puissant dans ses rêves, dans son imagination ? Mais si la réalité le détrompe, il se croit trahi et il se venge d'un prétendu parjure ; et comme pour lui tout se traduit en vers, en poèmes et, qui, pis est, en publications par lesquelles il atteint un double but : se venger et gagner de l'argent, il écrit. Voici quelques-uns des vers de Théophile Gautier sur Mme de Kalergis :

... De ces femmes il en est une,
 Qui chez nous descend quelquefois,
 Blanche comme le clair de lune
 Sur les glaciers, dans les cieux froids ;

Conviant la vue enivrée
 De sa boréale blancheur
 A des régals de chair nacrée,
 A des débauches de blancheur !

Son sein, neige moulée en globe,
 Contre ses camélias blancs
 Et le blanc satin de sa robe
 Soutient des combats insolents.

Le marbre blanc, chair froide et pâle,
 Où viennent les divinités,
 L'argent mat, la laiteuse opale
 Qu'irisent les vagues clartés ;

L'ivoire, où ses mains ont des ailes,
 Et, comme des papillons blancs,

Sur la pointe des notes frêles
Suspendent leurs baisers tremblants.

...Des Groenlands et des Norvèges
Vient-elle avec Seraphita?
Est-ce la madone des neiges;
Un sphinx blanc que l'hiver sculpta,

Sphinx enterré par l'avalanche,
Gardien des glaciers étoilés,
Et qui, sous la poitrine blanche,
Cache de blancs secrets gelés?

Sous la glace où calme il repose,
Oh! qui pourra fondre ce cœur?
Oh! qui pourra mettre un ton rose
Dans cette implacable blancheur?

Il y en a ainsi quatre ou cinq pages, exprimant le dépit amoureux de M. Théophile Gautier, qu'il vend au public trente sous la ligne.

J'ai été jeudi dernier faire ma cour au président de la République; il y avait une foule incroyable et il faisait une chaleur étouffante; on avait beau ouvrir les grandes fenêtres du haut en bas, on ne s'en apercevait pas le moins du monde, car, dehors aussi, la température était douce comme en été. Il y avait peu de femmes, quelques-unes du Corps diplomatique et, de ma connaissance, la duchesse de Gramont avec sa belle-fille, Mme de Gramont née Praslin, Mme de Boissy, Mme de Carneville, Mmes de Beaumont; en fait d'hommes, il y avait infiniment plus de mes connaissances qu'à la cour de Louis-Philippe.

Le président est bien l'homme le plus immobilement sérieux que l'on puisse rencontrer, ce n'est pas de la raideur cependant, c'est au contraire l'image de l'épuisement: son regard, si l'on peut appeler ainsi ces paupières pendantes qu'il n'a pas la force d'ouvrir, et sous lesquelles on devine, plutôt qu'on ne voit, ces yeux si ternes, si éteints, dont la pupille erre vaguement çà et là, sans

s'arrêter sur aucun objet, sur aucune personne, son regard lui donne un air faux peut-être, mais en même temps doux et inoffensif. Il inspire de la pitié plutôt que de l'envie : il est petit, pâle et ridé ; sans être vieux, il en a l'air, c'est le contraire d'un vieillard encore vert.

L'appartement est aussi fané que le président, et les bronzes du temps de l'Empire, même modèle qu'à l'ambassade d'Angleterre, rendent tout éclairage impossible, car il y a trop peu de lumières aux lustres, aux bras et aux candélabres. Le mobilier n'est ni splendide, ni abondant ; quant aux tapis et aux rideaux, les uns sont râpés, les autres décolorés. La livrée du président ressemble, mais en moins riche, à la petite livrée de nos domestiques de l'ambassade.

24 février.

On s'attendait aujourd'hui à quelque mouvement, mais les mesures étaient prises d'avance pour réprimer, dès sa naissance, toute tentative d'émeute. J'ai rencontré ce matin, Richelieu chez lady Normanby ; il m'a dit qu'hier, lorsque les députés de la Montagne passèrent sur le pont de la Concorde, entre deux haies de gardes nationaux de la première légion, ils crièrent : « Vive la République démocratique ! » Les gardes nationaux leur répondirent par le cri : « Vive la France ! » Les représentants furieux s'approchèrent d'eux, les menaçant avec leurs poings sous le nez.

« Voulez-vous en finir avec vos menaces, messieurs les Montagnards, leur cria-t-on de tous côtés, sinon, la Seine est là pour vous faire taire à tout jamais. »

Ledru-Rollin, Lagrange, Leroux et compagnie, voyant qu'il n'y avait point à badiner, continuèrent leur chemin vers la Madeleine. Il y avait bien sur les boulevards une petite démonstration, mais, grâce à la bonne tenue de la troupe et aux manœuvres intelligentes des gardiens de Paris, ces individus, hommes et femmes, abandonnèrent leur drapeau et se dispersèrent.

Dernièrement, il était question devant le général Changarnier des trois mots sacramentels de la République : Liberté, égalité, fraternité. « Messieurs les rouges, dit le général, entendent la liberté à leur manière, nous les avons vus à l'œuvre ; pour ce qui est de leur égalité, ce n'est certes pas moi, commandant, qui la réclame, et quant à la fraternité, je l'ai tellement en horreur que, si j'avais un frère, je l'appellerais mon cousin ! »

Le roi Jérôme donna dernièrement un dîner à tous les membres de la famille Bonaparte, à l'exception cependant du président de la République. A ce dîner, on doit avoir tenu des propos fort peu aimables contre lui, si bien qu'il a cru devoir faire venir ces messieurs chez lui pour leur en parler ; il leur observa que du temps de l'Empereur son oncle, c'est déjà sa famille qui lui causa tous les embarras et que, sans elle, il serait mort Empereur des Français à Paris et dans toute sa gloire impériale. « Si vous conspirez contre moi, continua le prince, tout en me demandant des places et des avantages que je ne puis vous accorder, vous agissez contre vous-même et contre l'intérêt de votre famille. »

« — Il s'agit de savoir, lui répondit un de ses cousins, si vous êtes de notre famille. »

Ce propos fort impertinent et malséant lui a fait prendre sa famille en horreur. Napoléon Bonaparte, fils de Jérôme, a refusé de se rendre à son ambassade en Espagne, préférant rester ici et intriguer.

28 mars.

On a donné dernièrement, au théâtre des Variétés, une pièce fort indécente, intitulée : *Une goutte de lait*. Cette pièce déplut aux légitimistes, parce qu'elle jetait du ridicule sur le roi Louis XVI et Marie-Antoinette ; ils décidèrent de la faire tomber. Les membres du club des Moutards, composé entièrement de jeunes gens du noble faubourg, après avoir engagé ceux du Jockey à se réunir

à eux, choisirent un jour et, après un brillant banquet, entrèrent en masse au théâtre où les places avaient été louées par avance : les avant-scènes, les premiers fauteuils aux deux balcons, et deux ou trois rangées de stalles furent occupés par ce jeune monde, plus ou moins tapageur, qui avait fait honneur aux vins exquis du banquet, surtout le jeune de Biencourt, dont l'entrée fit un prodigieux effet parmi les spectateurs ; il demanda, en s'adressant d'une voix de stentor à tout le public, quelle place lui était réservée ; la toile était levée depuis un quart d'heure ; chancelant, le chapeau sur l'oreille gauche, enjambant les banquettes, les stalles, il se mit debout sur celle qui était restée vide pour le recevoir. Il fit signe aux acteurs de s'arrêter et finit par crier : « Mademoiselle Page ! Ma chère petite Page, attends jusqu'à ce que je sois placé. Messieurs, attendez un peu, ne continuez pas avant que je sois assis ! »

Puis il commença à siffler de toutes ses forces ; on cria : « A la porte. » Il traita le parterre de canailles ; celui-ci riposta avec de gros mots ; Biencourt, pour toute réponse, tira un paquet de cartes de visite de sa poche et les jeta à la figure de ces individus, en les provoquant en duel, et, comme il disait dans son exaltation bachique, « tous en masse ». Ses amis le forcèrent à s'asseoir et l'on continua à jouer, mais la pièce ne tarda pas à être sifflée par toute cette jeunesse. Le public, mécontent de la première interruption, cria de nouveau : « A la porte, les siffleurs ! A la porte ! A la porte ! » Le bruit devint effroyable : on criait, on hurlait, on finit par escalader les banquettes et par échanger des coups ; Biencourt fit si bien que le commissaire de police du quartier, qui venait d'être appelé, assisté de la garde républicaine et des gardiens de Paris, l'arrêta.

Cependant, la toile, qu'on avait baissée, se leva ; un commissaire orné de son écharpe parut sur la scène et, après avoir imposé silence au public, déclara que la pièce,

contenant des scènes indécentes et contre les bonnes mœurs, était retirée du répertoire, puis la toile fut baissée de nouveau. Aussitôt, le vacarme recommença, on fit entrer la troupe de ligne et la salle fut évacuée sans ménagement ni pour les uns, ni pour les autres. Cette pièce méritait d'être sifflée sans doute, et l'administration et la police n'auraient pas dû permettre qu'on la jouât, mais il est fâcheux, d'un autre côté, que, dans ce moment où la société est en danger, le parti aristocratique se soit mis en évidence de cette manière.

Le surlendemain, ces mêmes jeunes gens, apprenant que les républicains avaient l'intention d'empêcher la seconde représentation de *la Foire aux idées*, y allèrent en force pour la défendre, ce qui leur a parfaitement réussi ; cette pièce ne ménage pas plus que la première la moderne République et elle est au moins aussi spirituelle.

10 mai.

Après Mme Récamier morte du choléra, le maréchal Bugeaud vient de succomber au fléau. On prétend qu'il s'est attiré ce mal par une imprudence : l'extrême chaleur qu'il faisait ces jours derniers à l'Assemblée nationale lui a donné envie de boire quelque chose de rafraîchissant ; s'étant rendu à la buvette de l'Assemblée nationale, il a pris, dit-on, un verre de limonade gazeuse.

Sa mort est un véritable événement ; il avait de l'ascendant sur les autres généraux, inspirait des craintes au parti subversif et exerçait une grande influence sur toute l'armée.

11 mai.

Nous sommes ici, depuis deux ou trois jours, dans une position très fâcheuse, excessivement dangereuse pour la société ; on s'attend à un effroyable mouvement, à une formidable levée de boucliers de la part des socialistes arrivés en masse de toutes les provinces ; on prend toutes

les précautions possibles, mais on n'est pas le moins du monde rassuré sur l'issue de cet effroyable conflit. Les émeutiers veulent mettre le feu dans Paris, entre onze heures et minuit, et profiter de la confusion, du tumulte et de la frayeur pour pénétrer dans les maisons et n'y plus épargner personne ; ce serait une vraie Saint Barthélemy si le projet réussissait. Le gouvernement a malheureusement perdu la tête complètement ; il n'y a que Changarnier et Léon Faucher qui espèrent sortir victorieux de la lutte. Le président se considère comme perdu ; Molé, Thiers, Berryer partagent l'opinion du président, et disent que la société est ruinée en France. On se dit à l'oreille que l'on ne peut plus compter sur l'armée ; l'espoir de Léon Faucher est basé sur un secours que les provinces enverront pour soumettre Paris et détruire ce foyer de continuelle insurrection. Napoléon Bonaparte conspire ouvertement contre son cousin et dit qu'il faut le chasser, le tuer même. Le roi Jérôme n'a pas adressé la parole à son neveu, à la dernière cérémonie aux Invalides où, bon gré mal gré, il devait lui faire les honneurs.

Les ministères et la présidence sont, nuit et jour, gardés par de nombreux détachements de troupes.

Mardi dernier, chez la princesse Mathilde, Mme Émile de Girardin, en sortant, a pris son air le plus dramatique et, en faisant une grande révérence, a dit à haute voix : « Mesdames, j'ai l'honneur de vous saluer, je quitte le dernier bal qui aura été donné à Paris ! »

Sur ce propos, la princesse Mathilde et Mme de Contades se précipitèrent sur Mme de Girardin en lui reprochant d'alarmer ainsi le monde. Mme de Girardin a eu certainement tort de provoquer cette scène et, au surplus, sa prédiction a été déjà deux fois démentie par deux bals qui ont eu lieu dans la même société, notamment celui d'hier soir chez Mme de Béhague qui a été très beau et très nombreux.

La mort du maréchal Bugeaud est un immense malheur pour la France, dans ce moment surtout : le maréchal avait non seulement de l'influence sur l'armée, mais encore il tenait en échec les Lamoricière, les Cavaignac et même Changarnier, lorsque celui-ci voulait par trop risquer. C'était le seul maréchal dont la capacité fût connue, il avait l'avantage d'être le plus jeune des maréchaux ; Soult et Gérard, etc., sont si vieux et si impotents qu'on ne peut plus les mettre en avant, même de nom.

14 juin.

L'agitation qui avait commencé avant-hier soir, où de nombreux groupes stationnèrent sur la place Louis XV, tenant des propos incendiaires, cette agitation a pris des proportions vraiment menaçantes hier vers les deux heures, par une démonstration de près de vingt mille hommes en blouse et de gardes nationaux. Ils poussaient des cris affreux sur les boulevards ; tout à coup une masse de troupe parut comme par enchantement et coupa la formidable colonne en quinze ou vingt tronçons, de telle sorte que l'émeute, si elle avait voulu résister, aurait été taillée en pièces. Les émeutiers ont donc pris le parti de se sauver dans tous les sens. M. Étienne Arago arriva en garde national, affublé d'un énorme panache, à la tête d'une de ces colonnes, mais aussitôt qu'il se vit en présence des nombreuses baïonnettes, il sauta par-dessus la rampe des boulevards et se laissa choir dans la rue Basse-du-Rempart, d'où il gagna d'un bond la rue Caumartin, se sauvant à toutes jambes. Le chevalier de Pinieux, chez lequel j'ai dîné hier, m'a dit l'avoir vu ainsi courir d'un bout de la rue à l'autre et disparaître ensuite.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté vous-même ou à l'aide de vos gens ?

— C'est qu'il y avait une telle foule qui se sauvait avec lui, qui courait dans tous les sens, qui renversait, qui

bousculait tout le monde, qu'il aurait été impossible à ce moment de s'en emparer.

J'ai parcouru toutes les rues, tous les boulevards de mon quartier : rien de plus imposant que ces rues désertes, ces boutiques fermées, ces grandes colonnes de troupes marchant silencieusement, puis l'arrivée du général Changarnier à la tête d'un nombreux état-major ; un garde national a tiré sur lui, il a été assommé immédiatement par les autres gardes nationaux. Malheureusement, le coup a porté sur un malheureux commissionnaire et lui a traversé la jambe ; on a été obligé de lui faire l'amputation de cette jambe.

La rencontre du président et de Changarnier sur les boulevards, tous les deux à cheval, à la tête d'un nombreux état-major, se serrant la main, a été vivement applaudie par la population, la garde nationale et la troupe de ligne.

J'ai rencontré Mme Drouin de Lhuys, qui me pria de l'accompagner et de continuer avec elle la promenade dans les rues. Elle me dit qu'on avait voulu piller quelques boutiques d'armuriers mais que la garde nationale, restée fidèle, avait empêché cet acte de désordre.

J'ai rencontré ensuite un député donnant le bras à la duchesse d'Istrie : « Vous savez la bonne nouvelle, me dit celle-ci ? Ledru-Rollin est pris et les trois sergents de Félix Pyat et autres députés de la Montagne. Ce soir probablement Paris sera mis en état de siège. »

Après mon dîner, j'ai été me promener en voiture aux Champs-Élysées avec Pinieux, d'Arincourt et Rozales. Nous étions à peu près la seule voiture, nous fîmes le tour jusqu'au rond-point entre les détachements de la troupe de ligne échelonnée des deux côtés de l'avenue. Nous allâmes, après cela, voir Falloux, non sans beaucoup de difficultés pour passer sur les ponts et dans les rues, toutes gardées, ainsi que les quais, par la troupe et une nombreuse artillerie. Chez Falloux, nous avons su que la

mise en état de siège était décrétée mais qu'on n'a pas pu mettre la main sur Ledru-Rollin, les trois sergents et autres chefs qui ont eu le temps de se sauver.

22 juin.

Nous respirons de nouveau depuis la victoire si admirablement remportée par le général Changarnier sur le parti des rouges. Ces derniers se sont couverts de ridicule par la lâcheté de leur fuite : Arago sautant par-dessus la rampe des boulevards, se laissant choir dans la rue Basse-du-Rempart, et courant à toutes jambes par la rue Caumartin, avec son formidable plumet qui devait servir de drapeau aux insurgés ; et M. Bastide, son digne aide de camp, se sauvant chez le concierge du ministère des Affaires étrangères ; et le gros Ledru-Rollin ne se donnant pas le temps d'ouvrir la fenêtre par laquelle il voulait s'enfuir, mais enfonçant un carreau et se trouvant pris dans le châssis ; Rattier et Boichaut le tirant par les deux jambes, pour le délivrer des étreintes de la menuiserie et le faire sortir de sa position aussi embarrassante que dangereuse et ridicule, tout cela est le comble du grotesque.

Etchegoyen, qui a failli se faire prendre en flagrant délit de conspiration, raconte lui-même ces détails, en ajoutant que ce n'est pas son parti, celui des socialistes, qui a été battu ; que Ledru-Rollin, Bastide et autres, qui ont éprouvé l'échec du 13, n'avaient rien de commun avec lesdits socialistes et leur étaient aussi odieux, plus odieux même que Louis Bonaparte, Changarnier, Faloux, etc., etc. ; que son parti non seulement n'était pas vaincu, mais qu'il comptait bientôt faire une immense levée de boucliers contre les vainqueurs du 13, et que les socialistes, une fois à l'œuvre, s'y prendraient tout autrement.

La promptitude avec laquelle Changarnier a manœuvré le 13 fait, encore aujourd'hui, l'admiration de

tout le monde : Gustave de Beaumont, voyant descendre sur les boulevards l'effrayante manifestation poussant des cris épouvantables, et cela sans l'apparence d'un déploiement de forces, de la part du gouvernement, pour s'opposer à cette invasion menaçant l'Assemblée nationale, Gustave de Beaumont se rendit, en toute hâte, auprès de Dupin qu'il trouva en conversation avec M. Molé, dans la grande salle des conférences, à l'hôtel de l'ancienne Chambre des députés.

— Vous allez être envahis, dit-il, comme au mois de mai de l'année dernière.

— Il y a une heure, lui répondit Dupin, que le général Changarnier est informé de ce qui se passe, et je ne doute pas qu'il n'agisse en conséquence.

M. Molé ne prit pas la nouvelle avec autant de calme que le président de l'Assemblée ; il attira Beaumont à part et lui demanda, avec une visible inquiétude, si vraiment il n'avait vu de troupes nulle part.

« Pas un soldat depuis le Château-d'Eau jusqu'ici ; mais, continua Beaumont, il n'y a plus rien à craindre, du moment que le général Changarnier, commandant en chef, est instruit de ce qui se passe. »

Le comte Molé lui observa cependant que cette assurance de la part de Dupin ne le rassurait pas et, instinctivement, il s'approcha de la fenêtre, pour voir ce qui se passait sur la place Louis XV ; quels furent son étonnement et son bonheur en la voyant couverte de troupes de toute espèce, avec une magnifique rangée de canons tout le long du quai et devant le pont. Beaumont lui-même n'en croyait pas ses yeux ; car, un quart d'heure auparavant, il avait passé sur cette même place et il n'y avait pas un homme, ni le moindre vestige d'artillerie. Cette armée se répandit ainsi dans toute la ville comme par enchantement et presque à la minute.

Goyon de La Rochegoyon arriva au moment où, dans un cabriolet ouvert, les émeutiers avaient placé un des

leurs, tué en essayant de construire une barricade ; ils voulaient le promener ainsi au milieu de la foule pour l'exciter aux cris répétés de : « Aux armes, on assassine vos frères ! » Goyon dirigea le canon de son pistolet sur la poitrine du cocher, en lui disant : « Je vous tue, vous et votre cheval, si vous faites un pas en avant. » Et il fit enlever le cadavre par ses hommes.

COMTE RODOLPHE APPONYI.

(A suivre.)

POÈMES DES ANTILLES

I

LES PETITS PAYS CHAUDS

A Londres, à Paris, à Toulouse, à Bordeaux,
Il est de doux enfants nés aux îles sereines,
Qui regrettent, au cœur de ces villes trop pleines,
Les sentiers où les noirs portent de clairs fardeaux.

C'est en vain que juillet a réchauffé leur dos
Et qu'octobre doré leur porte les haleines
Et les parfums mêlés des nuits européennes ;
Ils songent aux flots verts hantés de blancs radeaux.

Dans la frileuse cour de l'humide lycée,
Ils ont et geste gauche et mine embarrassée ;
Un rêve intérieur consume leurs grands yeux.

On ne les aime guère ; ils ont l'âme trop triste
De regretter en vain, — mirage qui persiste,
L'île lointaine où sont les grands palmistes bleus !

II

LA PIROGUE

Lorsque j'étais gommier dans l'air frais des pitons,
Dans le feu des flambeaux souvent brûla ma gomme ;
Mais je fus terrassé par la hache de l'homme,
Et je sers à présent à la pêche des thons.

Quand la cane au soleil lançait ses rejetons,
A l'église du bourg que mon encens embaume,
S'est déroulé cent fois mon vapoureux arôme.
Que les aubes d'alors avaient de vastes tons !

Tout le jour je bondis sur les vagues amères,
Regrettant les longs soirs aux sanglantes lumières,
Où les crabiers frôlaient l'étang aux pourpres flots.

La nuit on m'abandonne au bord d'un récif pâle ;
Et j'entends, par delà les bois de filaos,
Les voix, les mille voix de ma forêt natale !

III

LE PÊCHEUR DE LA GUADELOUPE

J'ai bâti mon carbet en face de la mer,
Et, chaque jour, j'entends chanter sur le rivage
Le flot, suivant le mois, langoureux ou sauvage,
Et chaque soir, je vois les grands oiseaux de l'air.

Dans ma senne je prends carangue et congre vert,
 Dans ma nasse en bambou le poisson rouge nage ;
 Et quand à Miquelon me secoue un tangage,
 C'est que le thon va mordre à l'hameçon de fer.

Tandis que les terriens labourent à trois lieues,
 Mon canot suit des mers les belles routes bleues ;
 Et les vents alizés me chantent des aubades.

Qui chérit son métier est un heureux mortel :
 Ce soir j'ai vu passer un long banc de dorades ;
 Et j'ai cru que dans l'eau dansaient des arcs-en-ciel.

IV

CONTEURS MARTINIQUAIS

Au morne Courbaril, comme au morne Pitaut,
 Il est de vieux conteurs de contes dans les cases.
 Quand la lune emplira la source de topazes,
 Nous irons nous asseoir sous l'arbre du plateau.

Vers nous s'en reviendra l'esprit du Fabliau
 Quand un vieux noir dira, grave, hachant ses phrases,
 De « Compère lapin » l'histoire aux mille phases,
 Et pour quoi « la plus Belle » était sous un tonneau.

Après Ali-Baba, c'est la Belle et la Bête ;
 Une femme des bois hochant sa lourde tête,
 Dans son chantant patois évoquera Perrault.

Aux Isles, on connaît Barbe Bleue et Peau d'Ane,
 Et j'aime, sur les flancs du vieux morne Pitaut,
 Cendrillon raconté par un coupeur de cannes.

DANIEL THALY.

FIN D'UN POÈME⁽¹⁾

Thomas n'avait pas acheté ce revolver par hasard, non, il n'avait pas été tenté subitement par l'enseigne de l'armurier, par cet étalage meurtrier et pacifique. C'était exprès qu'il avait suivi les rues nécessaires, exprès qu'il avait poussé la porte, exprès qu'il avait choisi l'arme, essayé l'arme et payé.

Voici l'objet. Je ne le décris pas : ceux d'entre vous qui le connaissent savent comme il est fait, et je ne veux pas, aux autres, donner de ces mauvaises idées qui montent à la tête par le bras qui tient une arme. Idées noires comme ce petit canon rigide, idées grises et déchirantes comme ce petit morceau d'acier pointu ; idées aussi qui ne feraient pas de mal toutes seules, si elles n'étaient poussées par les idées dorées, sonores et lumineuses de colère, de vengeance et d'honneur, comme la balle, toute seule inoffensive, jetée par l'éclatement d'une cartouche de cuivre.

(1) Copyright by Librairie Gallimard, 1925. M. Pierre Bost, un des plus jeunes de la jeune génération, dont le Vieux-Colombier avait représenté l'année dernière, avec le plus grand succès, *l'Imbécile*, vient d'obtenir le Prix des Amis des Lettres françaises pour son premier roman, *Homicide par imprudence* (Éditions Fast). Il va publier ces jours-ci à la librairie Gallimard un livre de nouvelles, *Hercule et Mademoiselle*, dont voici l'une, qui donnera aux lecteurs de la *Revue hebdomadaire* une idée exacte de son talent profond et fini.

Voici l'objet. Thomas le regarde et le retourne, le fait jouer dans ses mains, comme pour en prendre conscience tout à fait, en faire maintenant une partie de son corps, une main plus habile. Dans sa petite chambre d'hôtel, Thomas laisse venir la nuit : on n'a pas besoin de lumière pour relire en soi-même une histoire au bout de laquelle on achète un revolver. Au delà de la fenêtre ouverte se promène très haut un morceau de lune dans un ciel vide. Thomas, étendant le bras, s'amuse à viser la lune avec de petits déclics de la gâchette, et peu à peu il croira presque que c'est lui qui a cassé à la lune ce morceau qui lui manque. Il est très sûr de sa main ; si la main reste ferme, le cœur ne tremblera pas. Et cette fois, c'en est trop, ce sera bien elle qui l'aura voulu, la mauvaise !

C'est naturellement pour mettre un terme aux jours de la mauvaise que Thomas a poussé la porte de l'armurier, et Thomas croit avec force que tout ce qui arrive, et tout ce qui va arriver, c'est bien la faute de la mauvaise. Ainsi croient toujours les hommes malheureux, et pour cette fois, comme toujours, il semble bien que Thomas ait raison.

N'est-ce pas, en effet, la faute de la mauvaise si elle est entrée un jour dans le bureau où Thomas recopiait sagement des lettres et des chiffres ? Il ne manquait pourtant pas de places, dans tout le département, pour une petite dactylographe aux cheveux courts ! Vous ne savez pas que la table de Thomas était contre une fenêtre et qu'il apercevait, quand il voulait, un grand arbre dans la cour, vert au printemps, rose à l'été, roux à l'automne, noir en hiver, qui lui servait comme d'une lente horloge pour compter les moments pareils de sa vie, pareils depuis dix ans peut-être. Dix ans ? Plus ? Moins ? Est-ce qu'il savait maintenant compter même des années ? Savait-il seulement ce qui s'était passé depuis le jour où on l'avait assis à une autre table, plus loin ; et quand maintenant il levait les yeux, au lieu de l'arbre il voyait

la mauvaise qui avait pris sa place, une petite bonne femme qui arrivait, travaillait, se poudrait cinq minutes avant la fermeture et s'en allait. Horloge nouvelle de son existence, infatigable et indifférente, qui désormais marquait toujours pour Thomas la même saison d'une vie nouvelle, une saison inconnue que d'aucuns placent au printemps, mais qui débordait pour Thomas sur les huit mille sept cent soixante heures de l'année civile et les six heures de plus de l'année solaire. Toujours, oui, toujours. Qui arrivait, qui travaillait, qui se poudrait, qui s'en allait. Ce fut ainsi longtemps. La mauvaise, à midi et à sept heures, s'en allait ; seule. Puis vint un jour où Thomas s'en alla avec elle, et depuis ce jour ils revenaient ensemble ; ils travaillaient ensemble ; ils déjeunaient ensemble ; au soir ils partaient ensemble ; ils dînaient ensemble ; et ils se couchaient ensemble.

(Si Thomas racontait lui-même, il vous expliquerait ici que c'est bien la mauvaise qui a tout fait pour en arriver là. Sous toutes réserves, je propose seulement cette hypothèse, au nom de Thomas.)

Lequel Thomas, qui n'avait, jusqu'avant de vivre avec la mauvaise, pensé à rien qu'à l'arbre sous ses yeux, commençait de s'intéresser à bien des choses nouvelles. De prodigieux, d'incompréhensibles, d'incroyables souvenirs lui sont restés de ce temps. Il n'aurait jamais cru que de tels souvenirs pouvaient être aussi étrangement forts, aussi différents de ce que vous, peut-être, qui n'avez pas passé (combien de temps, on n'en sait rien) avec la mauvaise, vous appelez des souvenirs. Ainsi, à regarder sa fenêtre, Thomas se rappelle une autre fenêtre, un autre jour... ; mais justement, voici que c'est un de ces souvenirs gigantesques que Thomas n'essaiera pas de vous expliquer. Et il ne veut plus les voir, ces souvenirs ; non, vraiment, c'est pour les chasser qu'il a acheté ce revolver, et qu'il le palpe ; pour en prendre conscience, l'ajouter à son corps comme une main plus habile. Le

bras tendu encore, il tire dix fois, vingt fois, cent fois sur le morceau de lune, et encore, et encore, jusqu'à ce qu'elle tombe en miettes avant d'avoir ressuscité cette autre lune d'un autre jour que Thomas ne veut pas voir. Mais le souvenir ne veut pas s'en aller ; eh ! bien, c'est Thomas qui s'en ira : les volets, vite ! les volets ! Et les rideaux ! Une lampe, maintenant. Cette lampe-là, heureusement, ne rappelle pas d'autres lampes ; l'autre lampe était à pétrole ; mais maintenant, ici, Thomas a l'électricité, à Paris.

A Paris ? Pourquoi à Paris ? Sur le mur, une carte du réseau du Nord conduit à un point noir, comme une araignée de lignes noires, et c'est là qu'il était, c'est là qu'était la mauvaise, c'est là qu'ils étaient tous les deux. Ils y seraient encore, si un beau jour la mauvaise n'avait décidé qu'elle s'en irait à Paris. Quand on est dactylographe, qu'on a les cheveux courts et une petite boîte à poudre, il n'y a vraiment pas de raison pour qu'on n'aille pas à Paris. Et elle était partie tout de suite, laissant très simplement, à sa table, devant l'arbre retrouvé, Thomas se demander ce qu'il faisait là tout seul. Un matin il avait compris qu'il restait là comme un cadavre, quelque chose qu'il fallait enlever au plus vite ; Thomas donc s'enleva. Quand on a vécu si longtemps avec la mauvaise et qu'elle s'en est allée à Paris, il faut bien qu'on aille à Paris, et Thomas partit. Arrivé à peine, sa valise encore à la main, il courut à une adresse qu'il savait, que la mauvaise avait bien voulu lui laisser en partant. C'était un bureau plus grand que celui qu'il venait de quitter, avec des machines à écrire, aussi, et des boîtes à poudre dans les sacs à main. Une grosse dame parla de la mauvaise et dit : « Au bout d'assez peu de temps, nous n'avons plus eu besoin de ses services » ; elle le dit d'un ton sec. Tout de même elle voulut bien donner l'adresse de la mauvaise dans ce temps-là. Alors, comme toutes les mauvaises, à cheveux courts ou longs, qui dactylographiaient dans ce bureau,

écoutaient et regardaient Thomas avec un air de rire, il rougit, mais passa ostensiblement le dos de sa main sur ses joues et, en descendant, alla se faire raser, pour faire croire...

Chez la mauvaise il n'y avait plus personne, et on ne savait pas où elle habitait maintenant. A partir de cette maison, Thomas commença une triste vie. Il se levait le matin et se mettait à chercher la mauvaise dans toute la ville ; pas même à la chercher, à l'attendre. Il regardait autour de lui, et attendait. Il avait d'abord pensé : dès que je l'apercevrai de loin, je ne m'y tromperai pas ; j'aurai un choc dans tout mon corps et ce sera elle. Et puis il avait ressenti cent fois ce choc dans tout son corps, en voyant au loin une robe, un chapeau, une démarche, un geste ; mais ce n'était jamais elle. Thomas recommençait. Ainsi plusieurs semaines. Il n'avait plus beaucoup d'argent, la fatigue commençait à le prendre. Peut-être allait-il renoncer, et oublier enfin. Si tout s'était arrêté là, après quelque temps d'angoisse, Thomas impuissant eût peut-être retrouvé une espèce de calme bonheur.

Malheureusement il arriva, un soir, qu'il retrouva la mauvaise dans un café d'étudiants. Elle était avec un troupeau de jeunes hommes. Quelques-uns portaient des bérets flottants bizarrement chiffés, et de larges capes et de longs cheveux et des pipes allemandes. C'était un triste et ridicule spectacle. Il y avait avec eux d'autres femmes, pas laides, qui auraient très bien gagné leur vie comme dactylographes. Allez les voir où elles sont, les mauvaises qui ont préféré les cafés d'étudiants.

C'était un triste et ridicule spectacle, mais Thomas était tout neuf, et fut ébloui. La première chose qu'il pensa fut qu'il aurait de toute sa force voulu porter un béret, fumer une pipe et mener cette vie avec la mauvaise. Ce soir-là, la mauvaise fit semblant de ne pas le voir et Thomas sortit du café sans avoir rien fait, ni rien dit. Le lendemain il passa la journée à cette table où la mauvaise

s'était assise, et, comme il s'y attendait, la mauvaise, bientôt, passa dans la rue, devant la porte.

A partir de ce moment où il paya le garçon, sortit et retrouva la mauvaise, Thomas aime mieux ne pas se rappeler. Jusque-là il se souvient bien : ce sont des choses faciles à dire, des choses qu'il a faites, de petits événements très simples, des images qui restent dans les doigts, qu'on peut feuilleter comme un album. Le jour du train pour Paris. On sait ce qu'est un train, une gare, une valise, un hôtel ; il n'y a pas de peine à se rappeler cela. Le jour de la visite au bureau, c'est très simple aussi. Un bureau : une porte qu'on pousse, qui se referme avec un soupir, et un guichet où l'on va : « Pardon, madame, je voudrais avoir un petit renseignement? » Le jour du café, même ; Thomas se rappelle un béret de velours où brillaient des balances d'argent. Voilà des souvenirs, on les regarde de dehors, avec ses yeux. Mais depuis qu'il a revu la mauvaise, tout a changé ; c'est comme si toutes les choses qui aidaient Thomas à se souvenir s'étaient précipitées au dedans de lui. Dans sa tête, dans sa poitrine, dans son ventre, un jour plutôt dans l'un, un jour plutôt dans l'autre, il se passe de grands mouvements, comme d'énormes choses trop grosses pour une boîte, et qu'on écrase, qu'on presse pour pouvoir fermer. Il n'y a plus d'objets autour de Thomas, il ne voit plus rien, il n'y a plus, il ne sent plus que lui-même. La mauvaise existe-t-elle encore? Elle n'est plus autre chose que la tristesse et la colère de Thomas. C'est cela qu'il voit en lui, quand il écoute ce qui se passe là dedans, ce qui remue dans ce ventre, ce qui s'écrase dans cette poitrine, se retourne dans ce crâne, se dit dans ces mâchoires, dans ce ventre à lui, cette poitrine à lui, ce crâne à lui, ces mâchoires à lui. Ces mâchoires, oui, ces dents, et toute cette bouche, et ce menton, et ces os à charnières et ces muscles dans les joues, tout cela à lui, qui se révolte et entraîne Thomas derrière cette révolte, les idées grinçantes mordues par les

dents qui grincent. Tout cela à lui, ce corps à lui, et, comme une main plus habile, ce revolver à lui.

Et maintenant, vous en savez autant que Thomas. La mauvaise n'est plus pour lui ; elle est pour d'autres et, en ce moment, pour un autre tout seul. Il a fallu des jours pour que Thomas le comprenne, et pourtant la mauvaise s'est très bien expliquée. Il a fallu que Thomas lui parlât plusieurs fois dans la rue ; il a fallu que souvent la mauvaise lui fermât sa porte ; il a fallu qu'une fois, dans un café où elle était, il y eût une dispute entre Thomas et l'un des bérets, on n'a jamais bien su pourquoi ; Thomas a été bousculé, est tombé avec un grand bruit en cassant deux verres. Et tout le monde s'est mis à rire ; Thomas se voit encore payant les verres (c'est un souvenir facile, celui-là, on sait ce qu'est un verre cassé), et puis il est sorti, bêtement, définitivement, et toute la salle riait encore parce que Thomas était tombé avec un grand bruit en cassant deux verres.

Si Thomas avait eu un béret et une pipe en porcelaine, il ne penserait plus à tout cela. Mais il n'a cessé d'y penser, depuis ce dernier jour ; il n'a pas pensé à autre chose ; il a chaque jour recommencé ces aventures en lui-même en écoutant le bruit de son cœur et en serrant les dents. Appelez cet état comme vous voudrez, pour moi c'est, je crois, ce qu'il faut appeler souffrir. Thomas a beaucoup souffert, sans le savoir peut-être, mais il n'avait pas besoin de le savoir, il s'occupait de ce qui se passait en lui.

Si Thomas avait su faire sortir de lui cette souffrance et la raconter à d'autres aussi bellement qu'il la connaissait en lui, Thomas eût été un grand poète. Les grands poètes n'en ont pas vu plus que les autres, mais ils ont dit ce qu'ils ont vu ; et c'est la seule excuse à leur souffrance. Les hommes tels que Thomas n'ont pas d'excuse, et c'est tant pis pour eux. Combien en voit-on qui souffrent

beaucoup pour eux-mêmes, et qui viennent vous raconter : « Ah ! si je disais tout ce que je sens en moi ! » S'ils ne le disent pas, c'est qu'ils ne savent pas parler. Il est donc meilleur qu'ils se taisent et ils ne sont pas très intéressants.

Thomas ne serait donc pas intéressant s'il n'avait senti s'éveiller en lui, quelques semaines après avoir cassé deux verres, une première étincelle de poésie, quelque chose qui allait enfin permettre à tout ce que Thomas sentait en lui de sortir, de se répandre au dehors, d'être enfin non plus de ces mouvements sans forme qui n'étaient qu'en Thomas, mais une chose vraie, solide, réelle, une de ces choses qu'on peut voir et toucher, exprimant ces choses obscures qui font souffrir, leur donnant une forme, une figure, une image. Thomas fut donc poète un moment, et soulagé aussitôt.

Voici comment la chose arriva.

Thomas lut un jour dans un journal, racontée en très mauvais style (mais Thomas était indifférent aux beautés littéraires), l'histoire d'un homme qui, abandonné par une femme, l'avait poursuivie et retrouvée à Paris. La femme, disait le prosateur, avait refusé de reprendre la vie commune, et l'homme avait tué la femme. Cette histoire était imprimée, et avait pour titre : « Un meurtre boulevard Beaumarchais. »

Comme c'était tout à fait l'histoire de Thomas et de la mauvaise au commencement, il fallait que l'histoire de Thomas et de la mauvaise fût cette autre histoire, à la fin. Tout de suite Thomas le comprit, et tout lui parut simple, clair, inévitable, nécessaire. Cette histoire était le modèle des histoires, puisqu'elle avait un dénouement, puisqu'elle était finie, achevée, parfaite ; puisqu'on l'avait écrite et imprimée pour l'annoncer à tous les hommes.

Thomas, aussi brusquement que je le dis, savait maintenant ce qu'il devait faire, et en était heureux. Il avait comme une envie d'aller voir la mauvaise, de lui montrer ce journal : « Tu vois?... C'est la seule chose à faire, n'est-ce pas?... Tu es bien de cet avis?... »

Thomas était entré aussitôt chez l'armurier, avait acheté le revolver, et maintenant le regardait, partie nouvelle de lui-même, membre nouveau longtemps attendu, qui donne enfin par sa présence l'harmonie qui manquait jusqu'alors. Comme l'enfant qui a longtemps pleuré, mais qui a désormais ses dents ; comme la mère qui a longtemps souffert, mais sait pourquoi, quand elle tient son enfant, ainsi Thomas regarde le revolver dans sa main ; au bout de ses doigts le poème qu'il va faire.

Lentement tous les souvenirs sont morts. Il ne s'agit plus de ce qui s'est passé, mais de ce qui va être. L'histoire va finir. La mauvaise est peut-être moins mauvaise, puisqu'elle est indispensable au bon accomplissement du poème. Ce sera leur dernière collaboration, leur dernier moment de vie commune. Vous comprenez ? Quand nous avons commencé de vivre ensemble, c'était pour que la mauvaise, un beau jour, s'en allât à Paris ; pour qu'ensuite Thomas l'y retrouve, qu'elle le chasse et qu'il en souffre, c'était pour qu'il lise ce journal, qu'il comprenne enfin, et qu'il achète ce revolver. C'est bien tout cela que nous est arrivé, n'est-ce pas ? C'est bien pour cela que nous l'avons fait ? Ensuite, la mauvaise, tu ne diras pas que tu ne l'as pas voulu ? (Les dents encore, là, les dents, toujours plus dures qu'il ne faudrait, les dents qui se referment et appuient, de bas en haut.) Et le geste, le bras tendu, la gâchette éparpillant des balles imaginaires, massacrant, déchiquetant l'une après l'autre toutes les fleurs de la tapisserie. Un tremblement dans le bras, quelques pas de long en large, le front tout mouillé, une brusque détente de toute la face, puis de tout le corps, comme une outre qui se dégonfle ; un bruit dans la gorge, un san-

glot comme on dit, enfin un horrible moment de l'homme tout entier qui se vide, se sent fondre, rouler, disparaître... « Quoi? quoi? quoi? Que m'arrive-t-il? Enfin, voyons!... Voyons!... » Une panique. Et puis un rétablissement brusque, des muscles bien durs, un verre d'eau (non pas qu'un verre d'eau fasse du bien, mais pour faire voir qu'on est bien capable de remplir un verre d'eau), et puis les petits gestes qu'il faut pour mettre six balles dans le revolver, le revolver dans la poche.

Thomas descend dans la rue, il fait nuit. Il marche jusqu'au café où, la première fois, il a retrouvé la mauvaise; elle y vient tous les soirs, elle y est. Thomas la regarde à travers la glace. Il a caché ses mains dans ses poches, ses mains et cette main nouvelle qu'il aime pour l'avoir si longtemps attendue. Il fait un peu froid, mais qu'importe, pour le soir d'un si beau poème.

La mauvaise, là derrière, s'est levée, elle vient vers la porte, elle est avec un homme. En traversant la salle, elle dit bonjour à droite et à gauche, puis elle met la main sur la poignée. Il doit faire froid, dehors, pour ceux qui attendent, les mains dans leurs poches. L'homme, derrière la mauvaise, boutonne son manteau. Que fait-il là cet homme? Il n'y a pas de place pour lui dans la fin de l'histoire; il n'y avait pas d'homme dans l'histoire modèle du journal. Thomas fronce le sourcil, découvrant une syllabe de trop dans son plus beau vers.

Et maintenant, lisez très vite que, quand la mauvaise ouvrit la porte et sortit, la main dans la poche de Thomas résista un peu; la crosse ou la gâchette ou le canon s'était accroché à la doublure déchirée. (« Ah! saprisiti! je savais bien qu'il fallait recoudre ça depuis longtemps! ») Un petit craquement, l'étoffe a cédé, la main est sortie, le revolver. Dénouement, fin de l'histoire, épilogue. Thomas ne tire pas, il sait très bien que c'est trop tard, il ne s'en est pas fallu de beaucoup, mais il est trop tard. La main

a accroché un fil ; c'est à refaire ; mais bien sûr non, Thomas ne le refera pas.

La mauvaise n'a rien vu. Elle s'en va ; elle est tout près encore, à un pas. Thomas l'aurait comme il voudrait, là, elle serait morte. Oui, mais ce n'est plus une main de Thomas, cet objet noir, c'est un revolver ; ce ne serait plus un poème, ce serait un coup de revolver, un assassinat. Oui, un assassinat : la preuve, c'est qu'il y a là tout près, cet agent de police immobile qui ne pense à rien. Trop tard. Thomas ne voulait pas tuer la mauvaise avec une arme à feu, il voulait la tuer avec sa main. Trop tard. La mauvaise est encore toute proche, qui marche avec l'homme. Thomas, les mains au fond des poches, les regarde tout simplement. Il marche derrière eux un moment. Quel dommage qu'il n'ait pas eu le temps de tuer la mauvaise ! Au moins on l'aurait arrêté, mené au poste, on se serait occupé de lui, il aurait pu parler, ou en tous cas on aurait vu et compris son poème. Mais il est trop tard.

Thomas, déçu, marche lentement, la tête basse. La mauvaise n'est plus là. Où est-elle ? on n'en sait rien. Et voici que pour Thomas recommence le grand mouvement intérieur de ces choses qui l'ont fait souffrir si longtemps. Il voudrait voir de petites choses faciles à regarder, qui retiendraient ses yeux, ses paroles et son cœur. Il regarde des lumières, des visages, des maisons, les petits objets et les petits personnages qui peuplent la rue, dans la nuit froide. Oui, mais tout cela a déjà servi, n'est plus une digue assez forte pour ce tumulte intérieur, qui recommence. Un besoin terrible s'éveille, de sortir de ce tremblement. Thomas a trop préparé, trop attendu, pour que cette armée d'efforts qu'il porte en lui, prête à bondir, meure immobile, étouffée sur elle-même. Il faut, il faut absolument que Thomas fasse quelque chose, ici, maintenant, quelque chose qui l'occupe et qui puisse faire, pour plus tard, un souvenir, un vrai.

Une femme passe. Entre un grand manteau noir et un petit chapeau noir on aperçoit deux yeux peints, une bouche peinte. Des yeux qui appellent, une bouche qui sourit, et tout un corps caché se devine, loyalement professionnel. Voici une chose à faire, à quoi s'occuper, et qui laissera un souvenir dans tout le corps, un de ces souvenirs de choses faites, sur lesquels il fait bon s'appuyer.

Thomas prend le bras de la femme. Il fait nuit, il fait froid, et le souvenir qu'il faudra garder de cette nuit-là commence à se former, à mesure que les choses arrivent. C'est ce manteau de fourrure qui réchauffe le bras, ce sont ces petits pieds qui trottent pour suivre les grands pas ; c'est cette hanche qui heurte la hanche, à la descente du trottoir ; cet escalier, cette chambre et ces rideaux ; ces habits, et ce lit, et cette nuit. C'est cette femme, cette femme-là qui n'est pas, elle, dans Thomas à le ronger, à l'empêcher de voir les choses. Cette femme qui est là, toute bête, que Thomas a eue parce que tous deux ont fait ces gestes. Et cela encore, oui, et cette chambre, et ce lit, et toute cette femme, c'est bien la mauvaise qui l'aura voulu.

Cette femme ne dura pas toujours. Thomas se releva, se rhabilla, tenu encore par le souvenir de la mauvaise sous la forme nouvelle qu'il lui avait donnée. Une grande colère était en lui, mais victorieuse, orgueilleuse et méchante ; une rage véritable, et l'idée pourtant qu'il avait gagné, qu'il avait achevé son histoire. Il venait tellement de faire quelque chose que c'était enfin une façon comme une autre, la seule qui lui fût, paraît-il, permise, de tuer la mauvaise. Alors sa main, dans la poche, sentit le revolver qui n'était plus qu'un revolver. Et là, sur le lit, cette femme, qui n'était plus qu'une femme.

Les yeux très grands ouverts, avec une dernière fois l'énorme serrement des mâchoires, le doigt six fois sur

la gâchette, Thomas lâcha les six balles à travers la chambre. Une par la fenêtre. Une dans la glace, les autres dans les murs. Avec chaque balle le même juron. Et puis le revolver vide il le jeta à la volée dans la cheminée en criant seulement :

« Non, mais c'est vrai, à la fin, quoi! »

Et Thomas fut très calme, car il avait trouvé le dernier mot de son poème.

PIERRE BOST.

LE PAPE, LE GOUVERNEMENT ET LA PAIX

(A PROPOS DE L'AMBASSADE AUPRÈS DU VATICAN)

Rien ne sert de revenir, une fois de plus, sur les raisons d'opportunité et de convenance qui militent en faveur du maintien de l'ambassade de la République française auprès du Saint-Siège. C'est un signe des temps que nous traversons qu'il faille rouvrir ce débat à peine clos. S'il s'agissait encore d'une mesure dont l'unique effet serait de blesser les susceptibilités d'un nombre immense de catholiques français, cette mesure, si injuste qu'elle soit, surtout au lendemain de la guerre, n'aurait que la pauvre importance des manifestations éphémères dans le domaine de l'éternel. Mais la question dépasse et de loin les seules considérations confessionnelles. C'est une question politique et de politique extérieure. MM. Briand, Poincaré, de Monzie, l'avaient posée comme elle devait l'être. Nous ne reviendrons pas sur leurs arguments. Nous n'évoquerons pas les formules que le bon sens a élevées à la dignité sociale de lieux communs et qui, tour à tour, reprises par les hommes politiques les moins suspects de cléricisme, désignent l'ambassade de la République auprès du Vatican comme l'un des postes d'observation les plus utiles dont la diplomatie dispose. Il est un point, cependant, sur lequel l'attention du public ne semble pas avoir été suffisamment attirée et que nous voudrions mettre en

lumière. C'est que le fait de réclamer la suppression de notre ambassade auprès du pape constitue pour la majorité actuelle de la Chambre une contradiction flagrante. S'il est un parti en France qui, au point de vue de la politique extérieure, pourrait logiquement apporter quelque réserve dans ses rapports avec le Saint-Siège, c'est le parti nationaliste. Les partis de gauche, au contraire, resteraient fidèles à leur idéal diplomatique ; ils accorderaient leurs votes avec leurs principes, si, au lieu de rompre avec la grande puissance internationale qui exerce, sur l'ensemble du monde, une influence incontestable, ils en secondaient l'œuvre de concorde et de paix.

* * *

Nous n'avons ici ni l'ambition ni le projet d'entamer une discussion philosophique ou sociale sur les origines du christianisme ; de ramener le socialisme, voire même le communisme, de vingt siècles en arrière. Il ne s'agit pas davantage, dans un autre ordre d'idées, d'évoquer les luttes de la royauté avec le pape, le gallicanisme ou la déclaration de 1682. Nos desseins sont plus modestes. Nous voudrions seulement rappeler, depuis la grande crise européenne de 1914, quelle a été la position constante de la papauté et la ligne générale de sa diplomatie.

La situation dans laquelle s'est trouvé le Saint-Siège dès le premier jour de la guerre était singulièrement délicate. La chrétienté s'entre-déchirait. Un tel spectacle brisa l'âme de cristal de Pie X. Benoît XV appliqua son intelligence souple et ses réels talents d'homme d'État à conduire, dans cette tempête, parmi des écueils ininterrompus, la barque de saint Pierre. La réserve et la neutralité que les circonstances lui imposaient décevaient souvent l'attente de ceux que le sacrifice exaltait. Quand les belligérants tournaient leurs appels vers ce tribunal sacré, guettant un mot, un geste, qui leur don-

nassent raison, ils s'étonnaient parfois d'entendre la logique relative de la paix répondre à leur logique absolue de guerriers.

Dès 1917, l'idée maîtresse du Vatican fut de rechercher des terrains d'entente pour y attirer les adversaires en présence et hâter ainsi le retour de la paix. Ces efforts, ces appels, quel parti politique pourrait aujourd'hui se les rappeler avec une certaine sympathie si ce n'est précisément celui qui se prépare à rompre avec Rome? C'est une vérité de fait que les hommes d'extrême gauche et de gauche n'étaient pas partisans d'une guerre à outrance. Le « jusqu'aboutisme » — pour employer ce barbarisme — qui caractérisa l'action résolue d'un Clemenceau trouvait en eux des adversaires systématiques. Les rigueurs de l'état de siège, l'atmosphère de guerre les empêchaient sans doute de donner à leur pensée l'accent qu'ils eussent voulu. Ils se sont bien soulagés depuis. Nous ne rappellerons pas seulement le voyage que certains membres du Parlement, appartenant au groupe socialiste, crurent devoir faire à Kienthal. Mais nous ne pensons trahir aucun secret en indiquant que lorsqu'il était président du Conseil, M. Paul Painlevé fit une sérieuse tentative, par l'intermédiaire du roi d'Espagne, pour négocier la paix avec l'Autriche et par là pour entamer le bloc ennemi. M. Caillaux, d'autre part, avait dans son esprit et dans son coffre des plans tout prêts de pacification générale. Lors de sa récente campagne électorale dans le Lot, un des effets de séance que M. Malvy employait, paraît-il, le plus volontiers et le plus efficacement, consistait à s'écrier : « Les profiteurs de la guerre se sont acharnés contre moi parce que cette guerre horrible je voulais que l'on fît tout pour la cesser honorablement le plus tôt possible. Ainsi, toi, père un tel, que je vois dans cette salle, et qui portes le deuil de ton fils tué en 18, eh ! bien c'est pour avoir désiré que ton fils pût être là, ce soir, à côté de toi, que, sous de faux prétextes, on a fait de moi un criminel

et un exilé. » Ces arguments seraient à vérifier, car nous n'avons jamais entendu dire que M. Malvy se soit employé, par des moyens diplomatiques, à ramener la paix en 1917. Toujours est-il que la thèse qu'il soutient à l'usage électoral — dans l'escalier — s'accorde parfaitement avec les sentiments que partageaient à l'époque ses amis politiques. Ces sentiments, nous ne les discutons pas. Il y aurait bien des choses à en dire. Pure controverse scolastique d'ailleurs, car le principal défaut de ces hypothèses diplomatiques, c'est précisément de n'avoir été que des hypothèses. Mais nous constatons seulement ceci, c'est qu'entre la doctrine de paix soutenue par les partis de gauche et la doctrine de paix soutenue par le Saint-Siège, il n'y avait pas de différence dans les intentions, à peine y en avait-il dans les mots. Depuis la guerre, dans la rebutante mise au point de la paix, ces harmonies se sont de nouveau reproduites. Souvenons-nous de la fameuse encyclique de Pie XI, dans laquelle le pape, soucieux de voir la concorde revenir en Europe et préoccupé des conséquences que l'âpre discussion des réparations provoquait, invitait les adversaires d'hier à se rapprocher les uns des autres en se faisant des concessions réciproques. Ce document ne fut pas sans soulever bien des protestations en France. On y avait encore le sentiment de la victoire. On ne se résignait pas volontiers à considérer l'escroquerie qui s'organisait en Allemagne comme une conclusion naturelle de la guerre. Les radicaux hostiles au rétablissement de notre ambassade à Rome ne s'étaient-ils pas même servis de cette intervention pontificale pour montrer la vanité des espoirs que l'on fondait sur la politique du Saint-Siège, l'inutilité, partant, d'entretenir des rapports avec lui. Or, ce document pontifical, si âprement discuté et que les catholiques nationalistes français subirent avec la discipline que l'Église leur impose pourrait servir aujourd'hui de préface au livre jaune qu'on nous promet sur les accords de Londres. Il semble que M. Herriot s'en

soit constamment inspiré. Alors? Est-ce au moment où le gouvernement français poursuit une politique extérieure qui se trouve précisément en parfaite concordance avec celle que le Saint-Siège suggérerait, que ce même gouvernement français est fondé à déclarer la guerre au Saint-Siège? Ne serait-ce pas, tout au contraire, le moment psychologique le plus favorable à la France pour que celle-ci retrouvât à la chancellerie pontificale une influence que d'autres influences battaient en brèche? La laïcité du cartel des gauches n'a rien à craindre du séjour à Rome d'un ambassadeur de la République; la diplomatie à tout à y gagner. A peine est-il besoin d'insister. Tout dans le monde a dans l'esprit les cent raisons qui en Extrême-Orient, en proche Orient — (où nos intérêts spirituels priment nos intérêts matériels et les primeront chaque jour davantage) — en Pologne, dans les États de la Petite Entente, aux États-Unis, en Amérique latine, en Allemagne enfin, en Rhénanie comme dans le territoire de la Sarre, invitent la politique extérieure française à rester en contact étroit avec la diplomatie pontificale.

Répondre que ces cent raisons n'existent pas ou qu'on en exagère l'importance, c'est peut-être le rôle d'un partisan dégagé de toute responsabilité; ce n'est certes pas celui d'un ministre des Affaires étrangères qui connaît les dossiers.

Mais il y a plus. Le gouvernement et la majorité actuelle sont fortement attachés à la Société des Nations. Pour développer ce haut tribunal d'arbitrage et de pacification entre les peuples, M. Herriot s'honore d'avoir donné l'exemple de la bonne volonté française. L'avenir réserve peut-être à la Société des Nations une action de plus en plus étendue. Certaines puissances qui jusqu'ici ne font pas partie de l'Association n'en resteront probablement pas toujours absentes. Parmi ces puissances, il faut, au premier rang, nommer la puissance catholique.

Ce n'est un secret pour personne — à moins d'avoir des oreilles et de ne pas entendre — qu'une évolution s'est produite à cet égard parmi les États déjà membres de la Société des Nations. Jusqu'alors il semblait que la Société des Nations fût plutôt soumise à des influences protestantes et que l'on n'envisageât pas l'admission d'un représentant de la papauté avec beaucoup d'empressement. Les circonstances ont changé. Certains gouvernements hostiles à cette éventualité ont modifié leur jugement. La force morale que représente l'Église romaine leur apparaît, dans ce grand désordre de l'humanité, comme un précieux élément de discipline et de stabilité. Il ne se passera peut-être plus très longtemps avant que cet événement diplomatique se décide et que nous voyions le Saint-Père, en tant que chef d'une puissance spirituelle incontestable et incontestée, solliciter son admission à la Société des Nations et y déléguer un nonce. Le congrès de La Haye, après consultation du jurisconsulte Louis Renault, avait déjà jugé que cette solution était parfaitement compatible avec les statuts du Pacte international. Récemment on a pu voir avec quelle déférence les membres du Conseil de la Société des Nations qui se trouvaient réunis à Rome ont été officiellement saluer Pie XI. Serait-ce donc au moment où la papauté va peut-être apporter son appui moral au Pacte de Genève, que la France, gardienne de plus en plus vigilante de ce pacte, va rompre avec la papauté? Encore une fois nous ne comprenons pas.

On objectera, je le sais bien, que les Français qui sont le plus attachés au maintien de l'ambassade à Rome ne sont pas fondés à se plaindre de sa suppression, puisqu'eux-mêmes reconnaissent que la papauté n'a pas toujours répondu, comme ils pouvaient l'espérer, à leurs patriotiques appels. Que, par conséquent, les uns ne

rencontrant pas à Rome le plein appui que leurs aspirations nationales rêvaient d'y trouver ; les autres, estimant d'autre part, qu'il y a plus d'inconvénients que d'avantages à conserver des rapports diplomatiques avec le pape, les uns et les autres, au lieu de mal s'entendre, devraient s'accorder au contraire pour considérer le rappel de notre ambassadeur comme une mesure à la fois noble et prudente. A ce raisonnement, qui ne manquera pas de se parer des fleurs que la rhétorique sait cueillir dans tous les jardins, nous répondrons deux choses.

D'abord que s'il est en France, comme partout ailleurs et aujourd'hui comme autrefois, des catholiques qui confondent leur idéal religieux avec un certain idéal politique, tous les catholiques français ne lient pas, avec autant de passion, ces deux notions distinctes ; il en est qui restent fidèles à l'Évangile en faisant dans leur vie la part de César et celle de Dieu.

En second lieu, en admettant même qu'il se trouve, en France, des catholiques qui n'aient pas reçu sans quelque amertume les avis conciliateurs et pacifiques du Saint-Père, dans un moment où la justice de leur cause leur semblerait mal s'accommoder de ces accommodements, nous dirons qu'il y a, néanmoins, dans la conscience catholique, cette vertu, la discipline, qui donne à toute parole tombant de la bouche du chef de l'Église le pouvoir d'être entendue avec respect. Bien plus, cette autorité, cette discipline, ce respect, ce sont là même des forces, ce sont là même des points d'appui que les hommes qui ont la lourde mission de rendre chaque jour la paix plus vivante n'ont certainement pas d'intérêt, n'ont peut-être pas même le droit de négliger. Dans cet ajustement si mal commode des espoirs et des possibilités, alors que de toutes parts le monde tressaille encore et qu'il gémit, c'est mal servir la paix que de mépriser la puissance d'un frein qui, d'un jour à l'autre, et sans heurt, peut s'exercer sur des millions et des millions de consciences. Au-dessus

de toute considération temporelle, les catholiques placent leur foi. Les agitations de l'heure peuvent troubler momentanément les esprits ; la foi l'emporte. Si bien qu'il semble à la fois plus politique et plus humain de reprendre le raisonnement que nous prêtions tout à l'heure à des contradicteurs imaginaires, mais en en retournant les termes. Puisque les uns trouvent dans la présence d'un ambassadeur à Rome une satisfaction donnée à leurs sentiments religieux, puisque les autres y trouvent une garantie diplomatique, les uns et les autres, au lieu de mal s'entendre, devraient s'accorder, au contraire, pour considérer le maintien de notre ambassade auprès du Vatican comme une mesure contribuant tout ensemble à la paix intérieure et à la paix extérieure.

* * *

Au reste, les vrais hommes d'État l'ont compris. Ceux qui nous gouvernent aujourd'hui le comprennent également. Néanmoins, ils n'osent revenir sur les promesses imprudentes qu'ils ont faites, au moment où, sans se demander comment plus tard on les apaiserait, on se plaît à aiguïser les appétits et à remuer les passions. Le secret du débat qui va s'ouvrir à la Chambre, n'est-ce pas alors plus loin, plus profondément qu'il faut le chercher ? Ouvrons *les Morts qui parlent*. Fils de cette Ardèche dont les rochers conservent l'écho des guerres religieuses, Eugène Melchior de Vogüé a résumé, dans ce grand livre, la philosophie sociale de la France.

— Ah ! mon ami, vous croyez voir les gestes, entendre les paroles de cinq cent quatre-vingts contemporains, sans plus, conscients et responsables de ce qu'ils disent et font ? Détrompez-vous. Vous voyez, vous entendez quelques mannequins, passants d'un instant sur la scène du monde, qui font des mouvements réflexes, qui sont les échos d'autres voix. Regardez, derrière eux, une foule innombrable, les myriades de morts qui poussent ces hommes, commandent leurs gestes, dictent leurs paroles. Nous

croyons marcher sur la cendre inerte des morts : en réalité, ils nous enveloppent, ils nous oppriment. Nous étouffons sous leur poids ; ils sont dans nos os, dans notre sang, dans la pulpe de notre cervelle ; et surtout quand les grandes idées, les grandes passions entrent en jeu, écoutez bien la voix : ce sont les morts qui parlent... Avez-vous observé Félines, le joyeux viveur ? Il écumait. S'il eût tenu Boutevierge sur un bûcher, il aurait mis le feu au fagot ; et Boutevierge lui eût certainement rendu la pareille. Dans les muscles éternés de Félines, c'étaient de longues générations d'ancêtres, gentilshommes croyants et combattifs, qui se démenaient, s'escrimaient pour leur Dieu. Dans ceux du robin Boutevierge, l'ex-procureur impérial, c'étaient tous les vieux procureurs qui ont lutté contre l'Église, de Philippe le Bel à la Convention. Quant à Bayonne, inutile d'insister, n'est-ce pas ? Tout au fond de ce Parisien, qui veut faire oublier ses origines et tâche à les oublier lui-même, la voix immémoriale d'Israël clamait son farouche anathème aux Gentils, elle poursuivait la revanche de l'affront millénaire. Cet intrigant de baron Lebrun retrouvait la piété des bourgeois ses pères, austères jansénistes du Marais. D'autres, les plus nombreux, prolongeaient la vieille hargne de nos paysans tourangeaux, picards, champenois, du manant toujours geignant sous la dime abbatiale, toujours enclin à se gausser du clerc, avec une peur atroce de l'enfer. Et Mirevault, le riche fabricant de tissus, cet esprit libéral et commercial, si prudent, si réservé dans l'habitude de la vie, avez-vous vu comme elle lui remontait au visage, la flamme des passions calvinistes ? Mirevault et ses coreligionnaires se sont taillé la part du lion dans le gouvernement de ce pays ; pourtant, quand il passe sous le balcon du Louvre, Mirevault lève une tête inquiète et croit apercevoir l'arquebuse du roi Charles ; il craint d'entendre à ses trousses le pas des dragons de Villars... Jacques secoua tristement la tête :

— Ainsi, non seulement les morts parleraient, mais ils combattraient, ils haïraient ?

— Oui ; et c'est le problème insoluble de notre vie nationale...

Insoluble, peut-être. Qui pourrait prétendre, dans ce conflit des âmes, apporter à l'humanité une solution qui l'apaise pour toujours ? Mais à des temps troublés il convient d'appliquer des méthodes prudentes. Surtout il faut se garder, quand elles sommeillent, de réveiller les voix âpres des morts. Or, elles sommeillaient. Des

tâches surhumaines sollicitent l'effort quotidien des vivants. Va-t-on, au nom de je ne sais quels principes, prendre délibérément une mesure qui blesse les susceptibilités des uns sans procurer le moindre avantage aux autres, qui affaiblit notre action extérieure, qui diminue notre prestige, qui contredit, d'une manière saisissante, la politique que nous avons l'ambition de voir triompher dans le monde, puisqu'elle crée, sans motif, un conflit entre le gouvernement qui se dit l'ouvrier de la paix et la puissance qui en est le symbole.

WLADIMIR D'ORMESSON.

CHRONIQUES ET DOCUMENTS

LA VIE LITTÉRAIRE

LETTRES DE PIERRE LOTI

A MADAME JULIETTE ADAM (1880-1922) (1)

Deux grands écrivains viennent de nous être révélés dans leur privé, dans leur existence intime : Anatole France et Loti. Le premier, par son secrétaire (Jean-Jacques Brousson, qui fut naguère un peu son fils spirituel, aux deux sens du mot et chez qui l'esprit l'emporte parfois sur la vénération, ce qui n'a rien d'étonnant avec un tel père) ; le second, par Mme Juliette Adam. Elle nous dit dans sa préface : « J'étais vraiment sa mère... » Elle peut le dire ; elle a mis au jour, soigné et surveillé, elle a bercé, c'est le mot, le rêve merveilleux et délicat de ce poète qui avait besoin de tant de ménagements pour vivre et pour grandir.

Mais quelles différences profondes, essentielles, entre les deux révélations ! En faisant la part de l'à peu près des comparaisons, on peut voir là le Voltaire et le Rousseau de notre temps. Loti, par la prépondérance en lui du sentiment, par son caractère ombrageux, son inguérissable mélancolie, ses aspirations indéfinies et nobles, rappelle tout ce qu'il y a de meilleur chez Jean-Jacques, mais sans aucune des misères morales de l'homme des *Confessions* et, Dieu merci, sans sa philosophie. Il s'est contenté d'être visionnaire dans le domaine de la sensation, ce qui n'offrait de périls que pour lui-même.

(1) Librairie Plon. |

LA VIE LITTÉRAIRE

Car ce sont de véritables confessions que ces le-
à Mme Adam, où Loti met son cœur à nu, avec une
candeur d'enfant, sous les yeux pitoyables d'une mère,
mais d'où il se relève avec la figure du Juste. Son péché,
aux regards du monde, ce fut peut-être ces fards et ces
attitudes dont il se faisait une cuirasse offensante et
dure, mais ce n'était que pour protéger l'âme et le corps
les plus sensibles qui furent jamais. Il écrit en 1884 :
« ...Vous avez, dans toute sa plénitude, cette chose que
la Grèce adorait : la beauté ! Moi, hélas ! j'aurais peut-
être été beau aussi si j'avais reçu une autre éducation
physique... C'est là le plus grand malheur de ma vie...
Je donnerais tout au monde pour la beauté que je n'ai
pas... » Quel aveu ! Chez le rêveur aux grands yeux fixes
comme ceux d'un oiseau de nuit, chez ce semi-Oriental,
où il y avait du mandarin, du bonze et du fakir, sem-
blant surtout ivre d'immobilité et de silence, il y avait
aussi les instincts d'un aventurier avide de mouvement et
d'espace. Pendant sa jeunesse, à Toulon, il fait le clown-
acrobate dans un cirque. Au pays basque, ses meilleurs
amis sont les contrebandiers et les pelotaris. Il a vécu
lui-même ces expéditions nocturnes et périlleuses dans
la montagne espagnole et sur la Bidassoa, qu'il raconte
dans *Ramuntcho*. En septembre 1892, il écrit d'Hendaye :
« Madame chérie, avez-vous, comme moi, les contreban-
diers en haute estime?... » Suit une recommandation en
faveur d'un jeune Basque qui a été pris, sur les minuit,
au pied de la tourelle de Loti, qui, à marée haute, est
battue par les flots mêlés de la mer et du fleuve. Et
ailleurs, après une permission terminée, il annonce qu'il
rentre à Rochefort après quinze jours d'Hendaye et de
parties de pelote qui l'avaient remis d'aplomb.

Pour la même raison, pour ce besoin d'équilibre moral
et physique, qu'il chercha toujours sans jamais le réaliser
entièrement, il s'accrocha toujours de toutes ses forces à
son métier de marin. Et, peut-être bien que s'il s'em-
barque, ce n'est pas tant pour aller à la recherche de
la nostalgie que pour essayer, au contraire, d'en dé-
truire en lui les poisons. « Si on me force à quitter la
marine, ce sera un coup de massue. J'aime ce métier

et ces gens de la mer par-dessus tout... » En 1885 il a le choix de partir pour l'Islande et de faire un beau livre, ou pour le Tonkin où ses camarades se battent, et c'est le second parti qu'il désire le plus. Plus tard (octobre 1900), il écrit : « Je pars (pour la Chine) comme officier de choix de l'amiral commandant en chef le corps expéditionnaire... Je suis dans la joie d'avoir repris mon service... Depuis bien longtemps je ne m'étais senti si vivant et apaisé de toutes parts. J'ai rajeuni de vingt années. » C'est surtout comme marin qu'il aimait « partir », plus que comme voyageur, car dans ces lointains parages il a souvent les yeux tournés vers sa maison et il écrit de ce Japon dont il fut si profondément charmé : « J'ai quitté ce pays sans émotion, sans regret, sans me retourner pour regarder en arrière. »

Pendant la guerre, il réussit à reprendre du service, malgré son âge, et en septembre 1914, il s'écrie : « Enfin, ça y est ! Je suis attaché à l'état-major du général Gallieni. »

Il y avait donc une volonté d'homme en ce poète et l'on a trop fait ressortir, chez lui, son aspect puéril et balbutiant. Il savait cette réputation et il a, lui-même, protesté contre ces jugements faciles. Dans une lettre écrite en 1899, nous trouvons ce passage : « Vous me jugez comme à une époque où j'étais comme un véritable petit sauvage, ignorant de toutes les choses du siècle, et vous continuez de voir en moi l'enfant de jadis... Mais, depuis les premières années où vous m'avez accueilli, j'ai beaucoup changé, beaucoup appris ; je considère que j'ai le droit, à présent, d'avoir une opinion et de la défendre même vis-à-vis de vous, pour qui j'ai cependant une affection, une vénération bien profondes... » Le ton est assez vif, comme l'on voit, et l'enfant se regimbe ! La raison de cette légère révolte contre celle qu'il appelait d'ordinaire « Madame chérie », et qu'il ne nomme plus à ce moment que « Madame », solennellement (cela ne devait pas durer), était le projet qu'avait fait Loti d'aller voir le kaiser à Berlin. Voilà ce que la grande Française ne pouvait admettre ! D'ailleurs, le projet tomba à plat et, dans une autre lettre, Loti avoue,

avec une charmante ingénuité, qu'il ne regrette en rien cette entrevue à laquelle il tenait pourtant au point d'avoir failli se brouiller avec sa « mère ». « Rassurez-vous d'ailleurs, Madame, j'ai rapporté de ce voyage l'horreur de Berlin et des Allemands. Contre mon attente, je me suis senti chez l'*ennemi*, et les notes que j'ai prises sur mon voyage respirent une telle antipathie que je n'ose pas, en ce moment, les publier. »

Il fut donc capable non seulement d'idées, mais de passions politiques ; par exemple, au point de vue extérieur, rien ne put jamais déraciner dans son cœur de marin sa méfiance, pour ne pas dire plus, de l'éternel adversaire, l'Anglais.. « A présent, je suis ardemment avec vous contre la Prusse — l'Angleterre, je n'en parle pas... » La politique intérieure de son pays le laisse encore moins froid et, en octobre 1884, au moment des affaires de Formose, il s'élève avec une violence rare contre « ce pauvre gouvernement qui entasse les inepties sur les sottises... » Quand on est au loin, les fautes qui compromettent le Pavillon apparaissent lourdes, et il ajoute : « J'ai beau me dire que vous l'aimez, je ne puis m'empêcher de l'avoir en mépris et en haine, cette République, fille d'épicerie, qui envoie mourir au loin les plus braves et les meilleurs de la nation et qui, au dedans, fait la guerre à tout ce qui nous restait de choses saintes et religieuses. Que le sang de nos matelots retombe sur nos gouvernants misérables ! »

On sait en effet combien profondément religieuse était la pensée de Loti. Son bouddhisme, son panthéisme ne furent que des formes changeantes d'une sensibilité malade qui passèrent comme des nuages sur un fond solide et qui ne bougea pas. Après une lettre où il avait fait à Mme Adam la confidence de ses rêves métaphysiques, il lui récrit ces lignes bien curieuses, où l'on devine l'effroi d'avoir trop bien réussi et d'entraîner quelqu'un d'autre dans ces aventures d'âmes, qui sont d'un bien autre domaine que celui de la littérature : « Je n'avais jamais fait à personne, dit-il, cette confession païenne que je vous ai envoyée. Et j'éprouve une espèce de terreur en vous trouvant semblable à moi. Puisqu'une femme de votre intel-

ligence a pu en venir aussi à ces croyances navrantes, c'est qu'elles sont peut-être les seules possibles. Alors cela me fait peur, et l'envie me vient de reprendre ce que j'ai dit, de reculer, d'essayer, de vous entraîner avec moi vers quelque chose de moins désolant et de plus chrétien! »

Cet esprit si noblement tourmenté chercha donc l'équilibre dans l'effort, dans un devoir qui était à la fois un métier, plein de saines contraintes, et cela pour dégager son âme des complications et des doutes qui la paralysaient, comme des herbes mortelles le nageur, pour atteindre à cette lumière dont le besoin chez lui se traduisait par cet amour de la simplicité, où il voyait le signe de la perfection dans l'art et dans la vie. « Je me sauve en Bretagne dans les moments de plus grand trouble et je m'y repose au milieu d'amis extraordinairement simples, comme je voudrais l'être moi-même... » Et ailleurs, il exprime son idéal littéraire : « Je voudrais arriver à l'extrême poésie dans l'extrême simplicité rude. » Il peut être satisfait : son art est marqué du sceau divin.

En publiant cette correspondance Mme Juliette Adam a rendu un dernier service à son fils Loti ; elle a fait voir dans cette âme et dans cette œuvre « ce que d'autres n'y voyaient pas ». On ne pourra plus parler, maintenant, à propos d'elles, de pauvreté, ni d'indigence, Loti était simple, mais dans la richesse, comme les grands. Même dans l'ordinaire de la vie, il reste tel, et ces lettres le montrent, non pas *en pantoufles*, mais *en tenue*. C'est mieux.

JEAN D'ELBÉE.

LE THÉÂTRE

La Reprise, de M. Maurice DONNAY, de l'Académie française, au Théâtre-Français. — *Chacun sa vérité*, de M. Luigi PIRANDELLO, au Théâtre de l'Atelier.

L'inceste vient d'avoir, au théâtre, un regain d'actualité, — si j'ose dire. *En famille*, de M. Louis Verneuil, *Chifferton* de M. Birabeau, *la Reprise* de M. Maurice Donnay, chacune de ces pièces nous a fait trembler pendant trois actes. Je m'empresse d'ajouter : en pure perte, le dénouement remettant tout en place, les sentiments des héros et les lois sacrées de la famille. Car nul des auteurs susnommés, de classes et de mérites différents, n'a été aussi audacieux que M. Claude Anet dont *la Fille perdue*, jouée au Théâtre des Arts, l'an dernier, allait jusqu'au bout d'une démonstration auprès de laquelle le thème d'*Œdipe* semblait un peu fade.

Au reste, ce n'est point l'inceste qui forme le seul sujet, ni même le meilleur sujet de *la Reprise* dont je veux aujourd'hui vous parler spécialement. On sait que l'auteur d'*Amants*, de *la Dououreuse*, de *Paraître*, néglige volontiers l'intrigue de ses comédies, et que, s'il reste dans la tradition classique, ce n'est point par la rigoureuse observance des trois unités, mais bien — et c'est beaucoup mieux — par une minutieuse observation des caractères, par une fine et large peinture des mœurs. Ses pièces, tour à tour ravissantes et profondes, ne sont point, — et il serait le premier, nous en sommes sûrs, à le reconnaître, — ce que l'on appelle communément et assez grossièrement des pièces bien faites. Plus ou moins ce sont toujours, même les plus graves, des pièces de fantaisiste, ou, pour parler plus exactement, des pièces de poète. Invariablement, elles tirent leur sujet quelque peu à hue et à dia, mais quand elles vont à hue, c'est pour retrouver Musset, et à dia pour rejoindre Aristophane. Néanmoins si le « motif » principal de *la Reprise* ne paraît qu'esquissé, et, peut-être à cause de cela, assez arbitraire çà et là, il est suffisamment traité pour constituer un

bon prétexte à une admirable peinture de la société d'après la guerre.

Aussi rapidement que possible, contons l'histoire d'Henriette Gouverneur. Henriette, depuis deux ans, a quitté sa famille qui habite Rouen. Elle gagne sa vie, à Paris, en écrivant dans le journal *l'Espace*, dont le directeur Mercurey est pour elle un loyal ami. Un jour, rappelée à Rouen par sa sœur Alice, vieille fille résignée, elle retrouve sa mère Mme Gouverneur. La malheureuse femme est en proie à une obsession malade. Elle veut faire à Henriette certaine confession. Demeurée seule avec elle, elle lui révèle qu'il y a vingt-cinq ans, elle a été la maîtresse de M. Eugène Lemurier, propriétaire d'une usine où M. Gouverneur (un pauvre homme, si effacé qu'en ne nous le montrant pas, l'auteur nous l'a fait voir) était employé, dans le Midi. Du rapide caprice du « patron » Henriette est née. Le père adultérin avait promis de s'occuper de l'enfant, plus tard. Or, il est mort récemment, ne s'étant jamais soucié d'Henriette, et laissant une fortune colossale à ses deux enfants légitimes, Bertrand Lemurier, un cynique noceur, et Mme de Courternes, jeune femme au cœur de pierre et à la cervelle d'oiseau... Pourquoi Mme Gouverneur a-t-elle raconté tout cela, après vingt-cinq ans, à Henriette? Sans doute elle éprouvait à l'égard de sa fille le remords de ne pas l'avoir aimée avec la même tendresse que sa sœur Alice, et l'auteur nous a bien précisé que cette confession était chez elle l'effet d'une longue obsession. Pourtant nous sentons ici l'artifice. Nous aurions préféré qu'Henriette apprît tout cela par hasard, ou le découvrit peu à peu par d'habiles « recoupements »; elle n'était pas journaliste pour rien... Pendant que Mme Gouverneur se confessait, nous avons vu Henriette relever un visage aux traits durs tout à coup; et nous nous sommes rappelé que la jeune fille d'aujourd'hui est aussi loin de la jeune fille d'avant la guerre, que celle-ci l'était de la jeune fille qui chantait les romances de Loïsa Puget et s'évanouissait au seul nom de Lamartine. Évidemment, cette Henriette, ambitieuse, indépendante, pauvre et éprise de luxe, qui déjà connaît la vie et la juge, ne va pas agir

comme elle eût agi probablement il y a quinze ou vingt ans. Elle va se montrer autrement rouée, autrement « forte ». Cependant ne va-t-elle pas se révéler, sous des dehors d'expérience et de dureté, encore bien jeune fille, encore bien romanesque, — presque plus romanesque et jeune fille que ses sœurs d'autrefois? Vous allez en juger. Revenue à Paris, elle demande à son directeur et ami Mercurey de lui faire rencontrer chez lui, à un dîner, Mme de Cauternes et Bertrand Lemurier. Seule à connaître cette parenté, elle se trouve donc, un soir, en présence de sa sœur et de son frère. Celui-ci, elle l'intrigue par ses propos, ses allures. Visiblement elle l'« allume ». Où veut-elle en venir? Et après un second acte étincelant, au cours duquel l'auteur de *la Reprise* a décrit un salon d'après-guerre avec une justesse inimitable, le rideau tombe, nous laissant charmés, et néanmoins horriblement inquiets.

Nous ne savons encore rien des secrètes intentions de la jeune journaliste — imprudemment curieuse ou froidement criminelle? — pendant les deux premiers tiers du troisième et dernier acte. Nous l'y voyons entretenir familièrement dans la somptueuse garçonnière de Bertrand Lemurier. C'est ainsi, chaque jour, depuis deux mois. Elle a pris un grand ascendant sur le jeune homme. Elle polit son caractère, transforme peu à peu ses sentiments, en fait un être moins sec, moins égoïste. Mais pourquoi garde-t-elle encore le silence sur ce que lui a révélé Mme Gouverneur? Elle sent bien cependant que Bertrand Lemurier l'aime, comme jamais il n'a aimé aucune femme; que, dans quelques jours, ou quelques minutes, va sortir de ses lèvres un aveu effrayant. Nous commençons à juger que cette jeune fille est un peu trop débrouillée, qu'elle passe les bornes permises, même en ces temps de chaos que nous vivons, — quand, tout à coup, Bertrand la saisit dans ses bras et veut lui prendre le baiser qui, annonce-t-il, sera le gage de leurs fiançailles. Mais Henriette, qui pensait être plus « forte », tenir le coup tout-à-fait, se révolte à la pensée que jusqu'au jour du mariage, elle sera exposée à ces privautés. Et elle avoue à Bertrand ce qu'elle avait entrepris contre lui. Oui, elle

voulait amener le jeune homme à l'épouser et à lui reconnaître, avant d'aller devant le maire, une dot importante, un million. Après le mariage, elle se serait refusée à lui, lui aurait découvert pourquoi elle ne pouvait être sa femme. Le divorce aurait été prononcé ; et elle serait repartie, étant rentrée en possession d'une parcelle de la fortune de M. Lemurier, — de son père, à elle aussi ! — ayant exercé sa « reprise ». (Je me demande toutefois si dans un cas tellement exceptionnel, le jeune Bertrand, furieux d'avoir été joué de la sorte, n'aurait pas pu très facilement et très légalement faire annuler sa donation. J'aurais dû me renseigner auprès d'un homme de loi. Mais il est bien probable que M. Maurice Donnay s'est renseigné, de son côté ; et que, sur ce point, la construction de sa pièce est inattaquable. Sinon l'omission serait grave de sa part ; et il serait incompréhensible que son astucieuse Henriette, capable d'échafauder le plan que vous savez, n'eût pas songé à y mettre un indispensable boulon...)

En résumé, c'est en deux scènes, une au second acte, une à la fin du troisième acte, qu'est traité le premier sujet de *la Reprise*. Cela, au premier abord, semble peu pour épuiser l'effroyable question de l'inceste volontaire ou involontaire qui peut résulter du mariage d'un frère et d'une sœur adultérins. Et de fait, elle n'est qu'effleurée dans le drame de M. Maurice Donnay. Mais ce drame, je l'ai dit, vaut avant tout par un tableau magistral de la société actuelle. Là, rien en moins, rien en trop. La pure vérité. J'ai parlé du salon de Mercurey, au second acte. J'aurais dû encore parler de l'appartement, peu à peu vidé de ses meubles, de la famille Gouverneur, au premier acte. Le monde des affaires, le monde des oisifs, le monde des nouveaux riches et celui des nouveaux pauvres, des résignés et des arrivistes, des sacrifiés et des profiteurs, tous sont représentés dans *la Reprise* en des raccourcis d'une étonnante vigueur. Depuis la douce et silencieuse Alice Gouverneur, qui, dénuée d'argent et d'esprit d'intrigue, sait qu'elle n'aura jamais de foyer, jusqu'à la sèche et féroce Mme de Cauternes ; depuis le petit bourgeois inexistant qu'est M. Gouverneur, jusqu'au repu

jamais satisfait qu'est Bertrand Lemurier, toutes et tous sont peints de pied en cap ou croqués en quelques traits. Le peuple également a sa place dans le tableau. Bonne à tout faire des Gouverneur, valet de chambre de Bertrand Lemurier, que vous êtes ressemblants ! On peut en être à peu près certain, de même qu'*Amants* restera comme le témoignage d'une société où nous nous rendons compte, après coup, qu'il était doux et facile de vivre, *la Reprise* restera comme celui d'un temps dont il est bien possible que l'on dise avant peu qu'il n'était pas le pire.

La Reprise, qui a obtenu un très grand succès, est parfaitement jouée par Mmes Piérat, Devoyod, Fonteney, Robinne et Mary Marquet, par MM. Escande, Dorival et Paul Numa. Quoi que prétendent tels détracteurs de la Comédie-Française, c'est encore elle qui possède beaucoup des meilleurs comédiens d'aujourd'hui.

* * *

Depuis un mois déjà, j'aurais dû vous entretenir de *Chacun sa vérité*, qui attire tout Paris, sur la cime de Montmartre, au Théâtre de l'Atelier. Mais, d'une part, il me semblait convenable, avant de m'occuper d'un auteur étranger, de m'occuper de plusieurs auteurs français ; et, pour tout avouer, je me méfiais, d'autre part, de l'engouement d'un certain public que je sais fort enclin au snobisme et par lequel j'entendais trop souvent vanter le génie de Luigi Pirandello. Or, si j'avais raison sur le premier point, j'avais tort sur le second. Il arrive parfois au snobisme de voir juste, d'aller avec raison « en Bourdaloue ». *Chacun sa vérité* mérita sa grande faveur. Et je n'ai pas besoin de connaître une seconde pièce de son auteur (qui, me dit-on, en a écrit trente, en sept ans), pour être sûr d'ores et déjà que celui-ci est un grand dramaturge, qu'il est en quelque sorte le Théâtre fait homme.

Certes, ce n'est point, comme d'aucuns me l'avaient annoncé, qu'il s'atteste un penseur dans *Chacun sa vérité*, ni peut-être même qu'il y ait traité un sujet nouveau. Ce thème que « la vérité est impossible à saisir ; que le vrai, c'est l'idée qu'on s'en fait », s'il reste discutable, a été

bien souvent discuté depuis qu'il y a des hommes et qu'ils réfléchissent un peu. Mais il est exact que Pirandello nous l'a présenté d'une manière absolument originale et qu'il l'a singulièrement rafraîchi en nous l'exposant sur le théâtre. Avec une souplesse prodigieuse, une invention sans cesse renaissante, il a su lui rendre notre intérêt, au point que, dans l'instant, nous avons cru ne l'avoir jamais entendu. Dès la première scène de *Chacun sa vérité* pour tant, nous étions avertis. Comme un prestidigitateur l'auteur nous avait annoncé, par la bouche d'un personnage épisodique, qu'il allait opérer tel tour de passe-passe, nous démontrant que dans ce ménage de M. Ponza si énigmatique aux yeux de toute une ville, il n'y avait rien d'autre que notre désir d'y voir quelque chose d'extraordinaire ; et, en tout cas, à l'histoire de ce ménage de M. Ponza, aucun autre dénouement que le dénouement que chacun de nous voudrait imaginer. Le mystère n'est point le fait des Italiens. Ils vivent en plein soleil. Et, vous le voyez, M. Pirandello — rien dans ses mains, rien dans ses poches ! — n'entendait ménager aucune pénombre propice autour de ses gobelets. Hé bien, malgré cela, il nous a émerveillés, pour ne pas dire « roulés ». Nous avons été pris à son jeu, autant que s'il nous avait laissés jusqu'à la fin de sa pièce dans l'ignorance de son secret ou plutôt de son absence de secret. Quand je disais plus haut qu'il est le Théâtre fait homme, je ne disais pas assez — ou je disais trop : il en est le sorcier.

Lambert Laudisi (le moins bon personnage de *Chacun sa vérité*, et qui m'a rappelé un peu l'insupportable cornac de toute pièce de Dumas fils) défie sa famille, ses amis, de savoir la vérité sur un étrange fonctionnaire, M. Ponza, nouvellement arrivé dans une petite ville de province, et dont l'attitude envers sa femme et sa belle-mère attise la curiosité de tous. M. Ponza tient Mme Ponza enfermée constamment dans sa chambre ; et Mme Frola, sa belle-mère, ne communique avec la jeune femme que par des billets quotidiens qu'elle place dans un petit panier hissé au moyen d'une ficelle jusqu'à l'appartement de la séquestrée. Mais c'en est trop. Il est temps qu'il cesse le scandale. Le secrétaire général de la préfecture se

mêle de cette étrange affaire. Il provoque les explications du fonctionnaire et de sa belle-mère. M. Ponza accuse Mme Frola d'être folle, de croire toujours vivante sa fille, première femme de Ponza qui s'est remarié après plusieurs années de veuvage. Mme Frola, au contraire, accuse son gendre d'être fou et de prendre pour sa seconde femme sa première femme toujours vivante. C'est pour ne pas troubler sa seconde femme, affirme Ponza, qu'il l'a séquestrée et tient Mme Frola à l'écart. C'est pour ne pas provoquer de crise de folie chez Ponza, affirme au contraire Mme Frola, qu'elle ne cherche pas à voir sa fille, se contente de communiquer avec elle par écrit. On confronte le gendre et la belle-mère, d'abord interrogés chacun en particulier. Cette scène de la confrontation est certainement la plus belle de l'œuvre. Elle retentit de quelques beaux cris de détresse et de colère ; nous y entrevoyons un peu de l'angoisse de l'humanité engagée dans un défilé dont on pressent qu'elle ne sortira pas au moyen de ses seules forces. En effet rien ne résulte du face-à-face de la vieille femme et du jeune homme. Lequel des deux, ou de Ponza ou de Mme Frola, est dément ? Les cancans de la ville s'exaspèrent. Chaque habitant soutient sa thèse. Pour en finir, le préfet décide d'intervenir en personne. Et il cite devant lui M^{me} Ponza, la prisonnière (ce qu'il vous semble peut-être que l'on aurait dû faire dès le commencement, mais rendez-vous compte qu'il ne s'agit point ici d'une œuvre d'observation, qu'il ne s'agit que d'une « variation » inouïe sur un thème éternel). Mme Ponza arrive donc. Je vous assure qu'à son entrée, tout autant que les habitants de la petite ville, les spectateurs de « l'Atelier » halètent de curiosité. On va tout savoir. La jeune femme, qui est voilée, ouvre la bouche... Et c'est pour dire simplement qu'elle est celle que chacun pense qu'elle est, ou la seconde ou la première femme de Ponza, et que la vérité est multiple. Le tour est joué. Le rideau tombe. Pour avoir été si fort subjugués par l'agilité du prestidigitateur, nous en sommes devenus exigeants ; et nous voilà, comme des enfants, quelque peu dépités de ne pas savoir finalement où est passée la muscade. Mais je parle sans doute, en ce moment,

en bon Français réaliste qui veut à tout problème une solution nette, et s'en veut légèrement d'avoir été arrêté par la faconde sans issue d'un bateleur. Car il y a tout de même une vérité; nous pouvons du moins en entrevoir çà et là un morceau; et, je le répète, M. Pirandello s'atteste, dans sa pièce, un bateleur. Seulement, de quel talent, ce bateleur! de quelle verve, de quelle force tantôt tragique, tantôt comique, avec quelle flamme dans le regard, et quel souffle dans la voix! On est certain, en sortant d'une représentation de *Chacun sa vérité*, que, si la pièce avait encore duré tout autant qu'elle a duré, elle aurait continué à nous passionner. C'est bien, je crois, la première fois que nous avons eu pareille impression au théâtre.

Chacun sa vérité est joué avec zèle par la jeune troupe de « l'Atelier », au milieu de laquelle se détachent, remarquables comédiens, M. Charles Dullin (Lambert Laurdisi) et Mme Marcelle Dullin, pathétique Mme Frola.

MARTIAL-PIÉCHAUD.

CHRONIQUE PARISIENNE

M. HERRIOT VEUT SUBSISTER

On continue, dans les couloirs de la Chambre, à conspirer secrètement contre M. Herriot. Les mêmes gens qui, en séance, voteront pour les ministres, préparent les pièges où ils veulent les faire tomber. Étrange et révoltante comédie ! Estiment-ils que M. Herriot est un bon et intelligent serviteur de la France ? Alors, qu'ils le maintiennent au pouvoir ! Pensent-ils, au contraire, qu'il met le pays en péril ? Alors qu'ils le renversent sans retard ! Mais quelle loyauté et quelle dignité peut-on trouver dans ces conciliabules sournois ? Et tous ces démocrates ne trompent-ils pas le peuple souverain en approuvant ouvertement un homme qu'ils blâment dans le mystère ?

Leur manœuvre est d'ailleurs malaisée. Ils s'étaient à peu près mis d'accord pour porter M. Painlevé à la présidence du Conseil. Et puis, que s'est-il passé ? On ne le sait guère, et peut-être ne s'est-il rien passé du tout. Peut-être s'est-on simplement lassé d'un projet qu'on ne savait pas réaliser assez vite. Ou bien, aurait-on réfléchi que M. Painlevé n'étant rien d'autre qu'un succédané de M. Herriot, on se retrouverait exactement, après son avènement, dans la situation présente ? Le fait est qu'aujourd'hui, les chances de M. Painlevé semblent diminuées, et que l'on commence à chuchoter avec insistance le nom de M. Briand.

Celui-ci, comme vous le pensez bien, se conduit avec son habileté coutumière. De même qu'il donne généralement sa démission cinq minutes avant l'heure où il eût été renversé, de même il se plaît à être appelé aux affaires comme malgré lui. Il a donc fait répandre le bruit qu'il refuserait le pouvoir, si on le lui offrait. Mais pareille déclaration ne s'accorde pas avec l'activité de ses amis, non plus qu'avec son infatigable ambition. Et puis, sinon lui, qui ? C'est un bien grand danger pour le parlementarisme français que tous les politiciens de

quelque expérience et de quelque renom atteignent ou aient dépassé la soixantaine, et que, depuis quinze ans, aucun chef nouveau ne se soit révélé. A droite comme à gauche, les plus distingués parmi ceux qu'on appelle, faute de mot, les jeunes, ne semblent pas en mesure de tenir les premiers rôles. Quand on a nommé Poincaré (65 ans), Briand (63 ans), Barthou (63 ans), Caillaux (62 ans), on a, en dehors de Millerand (66 ans) et de Doumergue (62 ans), nommé tous ceux qui, de droite ou de gauche, pourraient se mêler d'être présidents du Conseil. M. Herriot est un peu plus jeune (53 ans) et cela ne lui réussit guère. M. Painlevé a l'âge canonique (61 ans) et n'en a pas plus d'expérience. Il y a eu une génération de politiques, et puis la nature éccœurée s'est arrêtée.

Alors, Caillaux étant encore pour quelque temps hors d'état de nuire, Doumergue ayant gagné le rivage, Millerand se trouvant dépourvu de siège, Poincaré ayant joué récemment sa partie, qui pourra remplacer M. Herriot? Si M. Painlevé est écarté, il ne reste plus que M. Briand ou M. Barthou. Je crois qu'on n'oserait pas appeler M. Loucheur, à qui cela ferait tant de plaisir, pourtant! M. Barthou ne paraîtra pas suffisamment orthodoxe à la Chambre du 11 mai. Nous voilà ramenés à Briand. Et il le sait, et quoi qu'il dise ou fasse dire, il s'y attend et s'y prépare.

Mais M. Herriot fait une belle défense. D'abord, sous couleur de faire voter le budget en grande hâte, il refuse les interpellations. Pêle-mêle, elles sont renvoyées à la suite. Et pendant ce temps, il donne à sa gauche fidèle de bien agréables espoirs. Par exemple, celui de voir poursuivre les ligues patriotiques qui se forment depuis quelque temps.

Le ministre de l'Intérieur a prononcé à ce sujet un discours à la Chambre. C'est un assez bon modèle du style propre à ces petits morceaux. Là menace, qui est nette, se dissimule sous l'éloge de la liberté. Tous les grands mots y sont rassemblés : Progrès, lumière, réformes démocratiques, ordre, paix sociale. Écoutez :

Toutes les opinions sont *libres* et doivent s'exprimer dans une *démocratie librement*.

Nous sommes un gouvernement *démocratique*, respectueux de la *liberté* d'opinion. Les idées, selon nous, peuvent s'entre-choquer, elles doivent s'entre-choquer *librement*; car c'est de ce mouvement perpétuel de l'opinion, de ce choc des idées que vient la lumière et que naît le progrès dans une république. (*Applaudissements.*)

Nous reconnaissons à nos adversaires la pleine *liberté* de l'idée et même le droit à la plus grossière erreur; c'est par notre propagande de parti que nous entendons leur répondre et, en tant de gouvernement — quoi que certains en disent — par l'accomplissement de notre programme de réformes *démocratiques*.

Quand un ministre, à la tribune, prononce cinq fois le mot de *liberté* et trois fois le mot *démocratique*, il faut s'attendre à un *mais*. Le voici :

MAIS il arrive un moment où ces actes (?) sortent du domaine de la propagande pour entrer dans le domaine des faits délicieux. Alors, le devoir du gouvernement est clair. Avant tout, il doit empêcher les citoyens de s'armer les uns contre les autres. Il doit, d'autre part, réprimer d'une manière très ferme tous les délits individuels qui peuvent être commis au nom de ces doctrines de violence.

Il a, enfin, dans le cadre des lois sur la liberté d'association, le devoir de poursuivre la nullité de celles de ces associations qui démontreraient par leur action que, en dépit de statuts mensongers, leur but est illicite et contraire à l'ordre public et à la loi.

Bon. Voilà les Français prévenus. Quand M. Herriot se verra sur le point de tomber du pouvoir, il mènera en cour d'assises M. Millerand et le général de Castelnau.

Un bon conseil : qu'il n'en fasse rien !

LOUIS LATZARUS.

LA CURIOSITÉ

DE QUELQUES VIEUX TABLEAUX ET AUTRES BIBELOTS

Tout arrive et les peintres galants du dix-huitième siècle sont de nouveau à l'honneur. Profitant de cette vogue, le parent pauvre de Watteau et de Chardin, je veux dire Nicolas Lancret, vient de faire une rentrée brillante dans le monde.

Ému de penser que la renommée de Lancret eut à souffrir de l'amitié et des leçons de Watteau, M. Georges Wildenstein a entrepris de réhabiliter la mémoire de ce peintre aimable et distingué. Un livre luxueux, illustré de deux cent quatorze héliogravures, y suffit. Au cours d'une étude biographique fort bien documentée, M. Georges Wildenstein s'attacha à prouver que l'œuvre de Lancret, « reflet exact et charmant de l'esprit et des mœurs de notre dix-huitième siècle, est assurément l'une des plus séduisantes expressions de l'art français. »

Tandis que M. Wildenstein fouillait dans tous les recoins de la vie de Lancret, M. Édouard Jonas se promenait dans Piccadilly. Promenade fructueuse qui permit au fameux antiquaire d'assister à la vente de la collection de lord Ashburton d'où il rapporta une grande et belle composition de Lancret qui triomphe aujourd'hui dans les salons de la place Vendôme. Nicolas Lancret venait de trouver là deux parrains de marque dont le dévouement — sinon le désintéressement — lui était pour longtemps acquis.

C'est alors que d'une collection privée on vit dernièrement sortir un Lancret, échappé à la Révolution et au salpêtre, qui prétendit avoir sa place au festin.

- Je suis Lancret comme vous.
- Où est votre signature?
- Et la vôtre?
- D'où venez-vous?
- De très loin et je le prouve.

— Vous êtes la réplique de la *Danse entre deux fontaines*, actuellement au musée de Dresde.

— Qu'importe. Lancret a peint quatre fois la même *Camargo*: d'ailleurs c'était son habitude.

— C'est à voir.

— C'est tout vu.

Et la discussion n'est pas close. Chacun, avec raison, reste sur ses positions. C'est égal, c'est beaucoup de bruit et je m'imagine assez bien la même scène dans deux cents ans d'ici au sujet de M. Jean-Gabriel Domergue qui sera, n'en doutons pas, dans l'histoire, le peintre galant de ce siècle raffiné et radical-socialiste.

Quittons l'impondérable et faisons un petit tour rue Drouot, malgré que ces jours de fête ne soient pas très favorables à la brocante. M. Leroy, antiquaire à Versailles, passait pour être un homme de goût et un fin connaisseur; l'annonce de sa vente avait attiré de nombreux amateurs, dociles aux sommations de M^e Lair-Dubreuil. Trois jours de vente donnèrent un total de 496 000 francs. Passons sur les bronzes et les céramiques: voyons les meubles du dix-huitième qui constituaient la partie importante de ces vacations. Ainsi M. Lucien Kraemer enleva pour 36 000 francs une petite commode en marqueterie signée Dester et M. Pailme un meuble d'entre-deux secrétaires signé Stockel pour 33 000 francs, M. Stettiner, qui suivait la vente, jeta son dévolu sur une pendule en bronze de 9 000 francs et une bibliothèque sculptée Louis XV de 8 000.

Les livres ont toujours un succès croissant, témoin cette vente de la bibliothèque de M. G..., dirigée par M^e Giard, où le manuscrit original de *la Jeune fille verte* de Toulet, fit 3 100 francs, *le Chemin de Paradis*, de Charles Maurras, édition originale, 200 francs, les *Marcel* de Proust, entre 300 et 370 francs, *Eupalinos*, sur hollande, de Paul Valéry, 560 francs, et les *Fêtes galantes*, de Verlaine, 415 francs. Quelques jours après on voyait les *Jeux de l'amour et du hasard* enlevés pour 6 450 francs. M. Léon Daudet a raison de dire que l'achat de livres constitue un excellent placement; c'est une vérité chaque jour démontrée à la salle des ventes.

Pour une estampe de Rembrandt, Mes Desvouges et Henri Beaudouin ont atteint à un prix qui constitue un record mondial. Une épreuve du premier état de *Jean Lutma*, avant la croisée, par Rembrandt, a été en effet adjugée à M. Louis Godefroy pour 103 680 francs. Le même jour un dessin de Boucher faisait 6 200 et une grande gouache de Mallet, *la Perruche chérie*, 22 500, ce qui ne laissa pas de causer quelque surprise.

Ce fut aussi la quinzaine des bijoux et Me Glandaz dispersa pour 228 344 francs de bagues et de broches provenant d'une vente après décès. Une importante rivière en or et platine, formée de soixante-trois chatons sertis chacun d'un brillant et pesant 40 carats, fut enlevée par M. Le Vasseur pour 77 000 francs.

Les Américains sont, on le sait, très friands de nos tapisseries. L'écho d'une récente vente à New-York nous a apporté quelques prix intéressants. Une tapisserie Renaissance de Beauvais à armoiries a été achetée 2 000 dollars et un tapis de table en tapisserie de Paris du quinzième 2 050 dollars. Il s'agissait de pièces provenant de la collection de Mme Anne Lefortier de Paris.

Terminons ce petit voyage par un tour à Vienne où avait lieu tout dernièrement la vente des miniatures du dix-huitième de la collection Warneck. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, on se battit à coups de millions de couronnes, ce qui n'est guère dangereux. Un *Portrait de petit garçon*, par Fragonard, atteignit 75 millions de couronnes, ce qui, au pays de Me Lair-Dubreuil, fait 16 750 francs. Le tout est de s'entendre.

SIMON ARBELLOT.

LE CARNET DU LISEUR

RUBENS, par ANQUETIN. — DAVID TENIERS, par Léon Bocquet. — PHILIPPE DE CHAMPAGNE, par Mme Stanislas MEUNIER (*Collection des Maîtres anciens et modernes*. Édit. Nilsson : chaque vol. 10 francs). — La collection, à la fois si maniable et si documentée, publiée sous la direction de M. Gustave Geffroy, s'est enrichie à la fin de l'année d'un certain nombre d'études, que le Liseur n'a pas eu le loisir de lire tous. Le *Rubens* d'Anquetin a toutes les qualités de fougue et de métier qu'on retrouve dans les tableaux de l'auteur lui-même. Sa connaissance de la technique des maîtres, son amour pour son art, lui confèrent une autorité qui s'affirme encore dans cette étude sur un peintre auquel son tempérament l'apparente. Le *Philippe de Champagne* que nous présente Mme Stanislas Meunier est brossé moins en peintre qu'en moraliste et romancier. C'est une biographie critique du portraitiste de ces Messieurs de Port-Royal, dans laquelle l'auteur nous retrace la vie de toutes les grandes figures qui sont passées par l'atelier de l'artiste. Le *David Teniers* de M. Léon Bocquet est l'œuvre d'un poète. J'entends par là que c'est une œuvre éminemment vivante, où le biographe a non seulement fixé les traits de son modèle, mais a donné, du cadre où celui-ci a vécu, une si puissante évocation que cette monographie d'un peintre est en même temps un tableau de mœurs et un chapitre d'histoire.

J. L.

DERNIERS LIVRES PARUS

BEAUX-ARTS. — ALAZARD (Jean). *Le Portrait florentin de Botticelli à Bronzino*. (H. Laurens, 50 fr.). — ANQUETIN (Louis). *Rubens*. (Éditions Nilsson : 10 fr.). — BLUM (André). *L'Œuvre gravé d'Abraham Bosse*. (Morancé : 50 fr.). — BOCQUET (Léon). *David Teniers*. (Édit. Nilsson (10 fr.)). — BUSSET (Maurice). *La Technique moderne du bois gravé*. Delagrave : 18 fr.). — CONTE (Édouard). *Ribera*. (Édit. Nilsson : 10 fr.). — CORDEY (Jean). *Vaux-le-Vicomte*. (Morancé : 100 fr.). — DACIER (Émile). *La Gravure de genre et de mœurs en France au dix-huitième siècle*. (Van Oest : 150 fr.). — FELS (comte DE). *Ange Jacques-Gabriel, premier architecte du roi*. (Laurens : 25 fr.). — GUIFFREY (Jean). *L'Œuvre de Pierre-Paul Prud'hon*. (A. Colin : 50 fr.). — HARLOR (Th.). *Benvenuto Cellini*. (Édit. Nilsson : 15 fr.). — LARAN (Jean). *François de Cuvilliers, dessinateur et architecte*. (H. Laurens : 9 fr.).

— MARIE (Aristide). *Célestin Nanteuil*. (H. Floury : 50 fr.). —
 MAUCLAIR (Camille). *Léonard de Vinci*. (Édit. Nilsson : 15 fr.). —
 ROSNY jeune (J.-H.). *Franz Hals*. (Édit. Nilsson : 15 fr.). — N...
Ronsard et son temps. (Morancé : 8 fr.). — SIMON (Lucien). *Pein-
 tures et aquarelles*. (A. Colin : 35 fr.). — VANZYPE (Gustave).
Vermeer de Delft (Van Oest : 30 fr.). — UZANNE (Octave). *Pietro
 Longhi*. (Édit. Nilsson : 10 fr.). — VIoux (Marcelle). *Memling*.
 (Édit. Nilsson : 15 fr.).

HISTOIRE. — BALDENSPERGER (Fernand). *Le Mouvement
 des Idées dans l'émigration française*. 2 vol. (Plon-Nourrit : 30 fr.).
 — BROQUA (DE). *Le Maréchal de Montluc et son temps*. (Éd. Cham-
 pion : 18 fr.). — FAY (Bernard). *L'Esprit révolutionnaire en France
 et aux Etats-Unis à la fin du dix-huitième siècle*. Bibliographie
 critique des ouvrages français publiés aux États-Unis. (Éd. Cham-
 pion. 2 vol. : 40 fr.). — GRANDMAISON (Geoffroy DE). *L'Espagne
 et Napoléon*. Tome II. (Plon-Nourrit : 25 fr.). — LA FORCE (duc DE).
Le Maréchal de La Force. 1558-1662. (Émile-Paul : 12 fr.). —
 WELLS (G.-H.). *Esquisse de l'Histoire universelle*. (Payot : 40 fr.).

LA VIE FINANCIÈRE

N.-B. — Les nécessités de tirage de « la Revue hebdomadaire » nous obligent à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous plusieurs jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris (8^e).

SITUATION ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE FINANCIÈRE

En 1919, la France n'avait extrait de ses houillères que 22 millions de tonnes de charbon ; elle en a tiré 45 millions et demi de tonnes en 1924, soit 5 millions de plus qu'en 1913. Les importations de houille s'étaient élevées à 33 millions de tonnes en 1920 ; elles avaient encore dépassé 30 millions en 1922 et 1923 ; elles ont été ramenées à 25 millions de tonnes l'année dernière. Nous avons consommé 60 millions de tonnes de charbon en 1913 ; nous en avons employé près de 70 millions en 1924. En 1920, nous n'avons extrait que 14 millions de tonnes de minerai de fer ; en 1924, nous arrivons à 29 millions de tonnes. La production de fonte et d'acier s'est non moins développée : de 3 millions de tonnes en 1920, celle de fonte passe à près de 8 millions de tonnes en 1924 ; celle d'acier de 2 700 000 tonnes à 7 millions. Nous pourrions produire, grâce aux ressources que nous offre la Lorraine libérée, 43 millions de tonnes de minerai de fer, 10 millions de tonnes de fonte et autant d'acier. Nous y arriverons. Mais est-il besoin de multiplier les statistiques pour montrer que le pays travaille et produit ?

D'où vient donc cette *crise de confiance* dont le ministre des Finances lui-même confesse la réalité dans son

fameux inventaire? Autrement dit, d'où vient donc la baisse enregistrée à la Bourse, surtout depuis le début d'octobre, alors qu'au contraire le développement de notre activité économique, l'accroissement de nos exportations, les plus-values d'impôts, qui atteignent le chiffre formidable de 5 milliards en 1924, devraient prédisposer la Bourse à l'optimisme et à la hausse?

Le ministre des Finances se trompe quand il déclare que cette crise « a pour cause principale les craintes que la hausse des changes étrangers a fait éprouver à tous les porteurs de valeurs d'État et d'obligations de toute nature ». Ces porteurs obéissent à d'autres craintes, qui leur sont inspirées par la politique financière du gouvernement lui-même.

Lorsqu'il s'est agi de lancer le premier emprunt, on a déclaré, contrairement à la vérité, que le gouvernement précédent avait compromis la situation financière de la France. Or, je viens de citer le chiffre des plus-values d'impôts dues à la réforme fiscale du 22 mars. Puis, on a fait une propagande aussi bruyante que maladroite, insistant sur les difficultés de la trésorerie auxquelles cet emprunt ne pouvait en aucune façon remédier, et, afin d'attirer les souscripteurs, on a fait appel à leur patriotisme, comme s'il s'agissait de sauver le crédit de la France en péril! Comment s'étonner que ces déclarations aient inquiété bien des gens?

Ce n'est pas tout. Le taux vraiment excessif de l'emprunt devait avoir inévitablement pour conséquence de faire baisser les rentes et les valeurs du trésor; car il fallait bien que leur taux de capitalisation se mît en harmonie avec celui du nouveau titre portant la même signature. Alors on intervient sur le marché. Mais, au lieu de dissimuler autant que possible cette intervention, on la fait ouvertement, bruyamment, de façon à faire connaître à tout le monde que les demandes de rentes qui soutiennent les cours ne proviennent pas d'achats réels du public.

Remarquons que les vendeurs de rentes n'étaient pas des spéculateurs à découvert, que l'annonce d'une intervention aurait pu effrayer; les ventes étaient faites au

comptant par des porteurs de titres. Dans ces conditions, la publicité donnée aux achats destinés à relever les cours ne pouvait être que nuisible. Car elle a incité un certain nombre de porteurs à vendre leurs rentes pour profiter d'une contre-partie occasionnelle, qu'ils craignaient de ne plus trouver sur le marché une fois la souscription terminée.

Puis, on s'est un peu pressé d'annoncer un nouvel et grand emprunt pour février ou mars. C'est aller un peu vite en besogne. Le premier emprunt et l'emprunt Morgan ont permis de doubler sans difficulté le cap du 31 décembre. Cependant, au bilan de la Banque de France du 2 janvier, les billets atteignaient 40 885 millions, c'est-à-dire qu'ils n'étaient plus qu'à 115 millions de la limite d'émission fixée en novembre 1920, qu'il ne faut pas franchir, sous peine d'entendre crier à l'inflation. Il y a aussi, en matière financière, des impondérables avec lesquels il faut compter et le fait que la circulation fiduciaire se trouvait ainsi à un niveau qu'elle n'avait jamais atteint, a déjà causé une impression assez désagréable.

Les discussions auxquelles a donné lieu la question des dettes interalliées n'étaient pas non plus pour raffermir le franc. Il faut néanmoins reconnaître qu'il a assez bien résisté et se féliciter qu'une spéculation étrangère ne se soit pas reconstituée, comme il y a un an, pour jouer la baisse de notre monnaie. Mais si la Bourse, c'est-à-dire la spéculation et l'ensemble du monde des capitalistes hésitent encore à acheter et de la rente et des obligations, c'est qu'ils voudraient être rassurés contre les mesures de démagogie financière qui tendent, sous prétexte de lutter contre le capital, à paralyser l'activité économique du pays, à tarir ses forces productives et à détruire ses richesses, à un moment où il est surabondamment démontré que le capital est aussi nécessaire à une nation que les réserves à une société anonyme.

Quant aux valeurs industrielles et commerciales, sans témoigner encore d'une activité normale, elles conservent toujours de chauds partisans et il est certain que l'on peut trouver aujourd'hui parmi elles des titres ayant

des chances très solides de hausse. Et ceci est fort heureux ! Car que deviendraient les grandes sociétés, c'est-à-dire, en somme, la grande industrie et le grand commerce, si les capitalistes se détournaient de leurs titres ? Pour ce qui est des choix à opérer dans l'ensemble, il y faut évidemment une perspicacité et une compétence s'appuyant sur une étude approfondie et des sociétés elles-mêmes et de la branche à laquelle elles appartiennent ; il y faut aussi ce sens de la Bourse qui manque d'ailleurs à tant de spéculateurs, qui ne sont que de simples joueurs. Je crois pouvoir être utile à ceux des capitalistes qui ont le légitime souci de tirer de leur argent un revenu correspondant au coût de la vie et aux charges fiscales et ne peuvent le trouver que dans l'achat judicieux de valeurs. Qu'ils n'hésitent pas à me demander des renseignements et des documents sur les affaires où ils ont des intérêts ou auxquelles ils songent à s'intéresser.

PETIT COURRIER

L.-C., SENS. — Non, je ne vous conseille pas de vous placer sur cette valeur, qui est, à mon avis, beaucoup trop spéculative.

541, A B.-S.-B. — Mes renseignements sont absolument gratuits pour les abonnés et lecteurs de *la Revue hebdomadaire*. Vous pouvez donc me questionner sans hésiter, et je me ferai un plaisir de vous adresser un avis motivé sur toute valeur que vous possédez ou que vous voudriez acheter.

PETIT CAPITALISTE. — Vous pouvez vous placer sans crainte sur cette valeur au cours actuel ; l'affaire est très solide, les cours remonteront certainement.

LÉON VIGNEAULT.

Le Gérant : MAURICE DELAMAIN.



Les folies lectures pour l'enfance

LA SEMACHINE DE SUZETTE

JOURNAL DES PETITES FILLES
commencera une nouvelle année le **Jeudi 5 février**
en publiant :

DEUX GRANDS ROMANS ILLUSTRÉS
NAPOLÉON, par Jean ROSMER, **LES ROYAUMES**
DE LA REINE MARGUERITE, par A. BRUYÈRE.
LES NOUVELLES AVENTURES INÉDITES
DE BÉCASSINE AU PAYS BASQUE

Texte de L. CAUMERY

Illustration en couleur de S. PINCHON

MIQUE ET TRAC, ANIMAUX COMIQUES
Par l'humoriste Alain SAINT-OGAN
LE GRAND CONCOURS DES PROVERBES
avec 500 magnifiques prix

1^{er} prix : UNE BICYCLETTE Peugeot
POUR FILLETTE

NOUVELLES — CONTES — SAYNÈTES — VARIÉTÉS
JEUX — MODES DE POUPÉE — PETIT COURRIER

En vente partout chaque jeudi, le N° 25 centimes
FRANCE et COLONIES, 13 fr. — ÉTRANGER, 18 fr.

BULLETIN D'ABONNEMENT

MM. GAUTIER ET LANGUEVEAU, Directeurs
55, Quai des Grands-Augustins — PARIS

Veillez établir un abonnement d'un an à **LA SEMAINE DE SUZETTE**
aux nom et adresse ci-dessous :

M.....

SIGNATURE :

Ci-joint le montant de l'abonnement en mandat (ou bon de poste, ou
chèque sur Paris). FRANCE et COLONIES, 13 francs; ÉTRANGER, 18 francs.

Constituez le trésor de la Famille



69 pièces

de

riche Orfèvrerie

livrées en Cuffre

payable

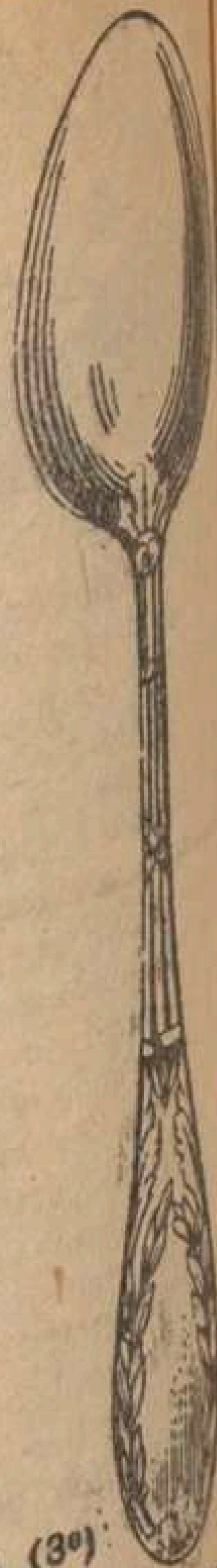
1^{fr} 50

par jour

livraison immédiate

garantie 20 années

Établ^{ts} C. A. M. P. 1, Rue Borda, Paris (3^e)
notice explicative envoyée franco



ACHAT
DE TOUS LIVRES
D'OCCASION

SE RECOMMANDER DE " LA REVUE HEBDOMADAIRE "

Alexandre PRIVAT
72^{bis}, rue BONAPARTE
PARIS

SE REND A DOMICILE

Affaire en pleine prospérité
à céder cause santé.

MAISON CHEMISIER situation unique dans
Gde ville riche région
Plus d'UN MILLION d'aff. avec clientèle fidèle.
BELLE et VASTE INSTALLATION MODERNE
Prix 450 000 fr. Pas indispensable être du métier.
Banque **PETITJEAN**, 12, rue **MONTMARTRE**, Paris.

— A céder dans Grande et riche ville de l'Est —
TRÈS BEAU PARFUMERIE
MAGASIN
Installation superbe, situation unique,
Clientèle de choix. — Gros chiffre d'aff. beau bénéf.
Loyer rare. — Bail très avantageux.
Prix 400 000 fr. à débattre.
Banque **PETITJEAN**, 12, rue **MONTMARTRE**, Paris.

TACHES de ROUSSEUR effacées par le Radifer, 7 fr.
Ph^{ie} de Radifer, à NANTES

VENTE ET ACHAT DE LIVRES D'OCCASION EN TOUS GENRES
LITTÉRATURE, HISTOIRE, SCIENCES, VOYAGES, etc...
Catalogue mensuel envoyé gratuitement. **CYRNOS**, 27, rue **Gioffredo**, **NICE**
Achat de livres à domicile dans toute la France

BON
de 50 centimes

Valable jusqu'au 1^{er} Février 1926

Pour l'emploi de ce bon, voir
le Catalogue spécial

BON
de 50 centimes

Valable jusqu'au 1^{er} Février 1926

Pour l'emploi de ce bon, voir
le Catalogue spécial

1 ÉCHANTILLON CHARMÉ DE FRANCE

— PARFUM EXQUIS —
de E. COUDRAY est offert à tout acheteur du célèbre SAVON FRANCE HYGIÈNE
incomparable pour l'épiderme. Le Pain : 2 francs. — EN VENTE PARTOUT
348, rue Saint-Honoré — PARIS

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS

POUDRE DENTIFRICE CHARLARD

Boîte: 2 f50 franco-Pharmacie. 12. Bd. Bonne-Nouvelle. Paris

R. C. Seine 76026.

LATIN par correspondance inédit. ECA, SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise)

SOCIÉTÉ DES FERMES FRANÇAISES DE TUNISIE

Société anonyme au capital de 5 500 000 francs

Siège social : 120, rue de Serbie — TUNIS

LES RÉSULTATS DE 1924

Malgré la sécheresse de l'année agricole, grâce à ses bons procédés de culture, la Société a récolté, dans les deux branches principales de sa production : 31 700 quintaux de céréales, 85 000 hectos de vin.

Les minoteries, ayant constitué leurs stocks en temps opportun, ont donné des bénéfices normaux.

Les prix élevés des céréales et les cours des vins, soutenus jusqu'ici, permettent d'escompter un bénéfice voisin de 2 millions, comparable à celui de l'année dernière où la récolte de céréales dépassait 50 000 quintaux, celle de vin, 110 000 hectos.

La Société accepte : des prêts en participation consacrés à la mise en valeur de domaines spéciaux. Intérêt fixe de 6 pour 100 avec participation éventuelle aux bénéfices de domaine pouvant s'élever à 2 pour 100. Total 8 pour 100. Pour ceux renonçant à toute participation, intérêt fixe de 7 pour 100.

Elle ouvre des comptes de dépôt de toutes sommes, rapportant 5,75 pour 100 nets. Remboursement : 2 000 francs par mois, après préavis de huit jours.

Elle poursuit l'émission de ses obligations 6 pour 100, nettes de tous impôts, remboursables à 500 francs, émises au prix de 490 francs, réduit à 480 francs pour les souscripteurs de 40 titres au moins, qui s'engagent à ne pas les négocier pendant deux ans. Une première tranche de 8 000 titres est entièrement souscrite ; sur la seconde tranche, 1 290 titres sont placés. Elles ne sont pas remboursables avant 1935.

L'avantage de tous ces placements, c'est qu'ils reposent sur un domaine de 33 000 hectares de terre.

Tous renseignements complémentaires sont envoyés sur demande.

LE SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

N^o Série (21^e Année) N^o 4

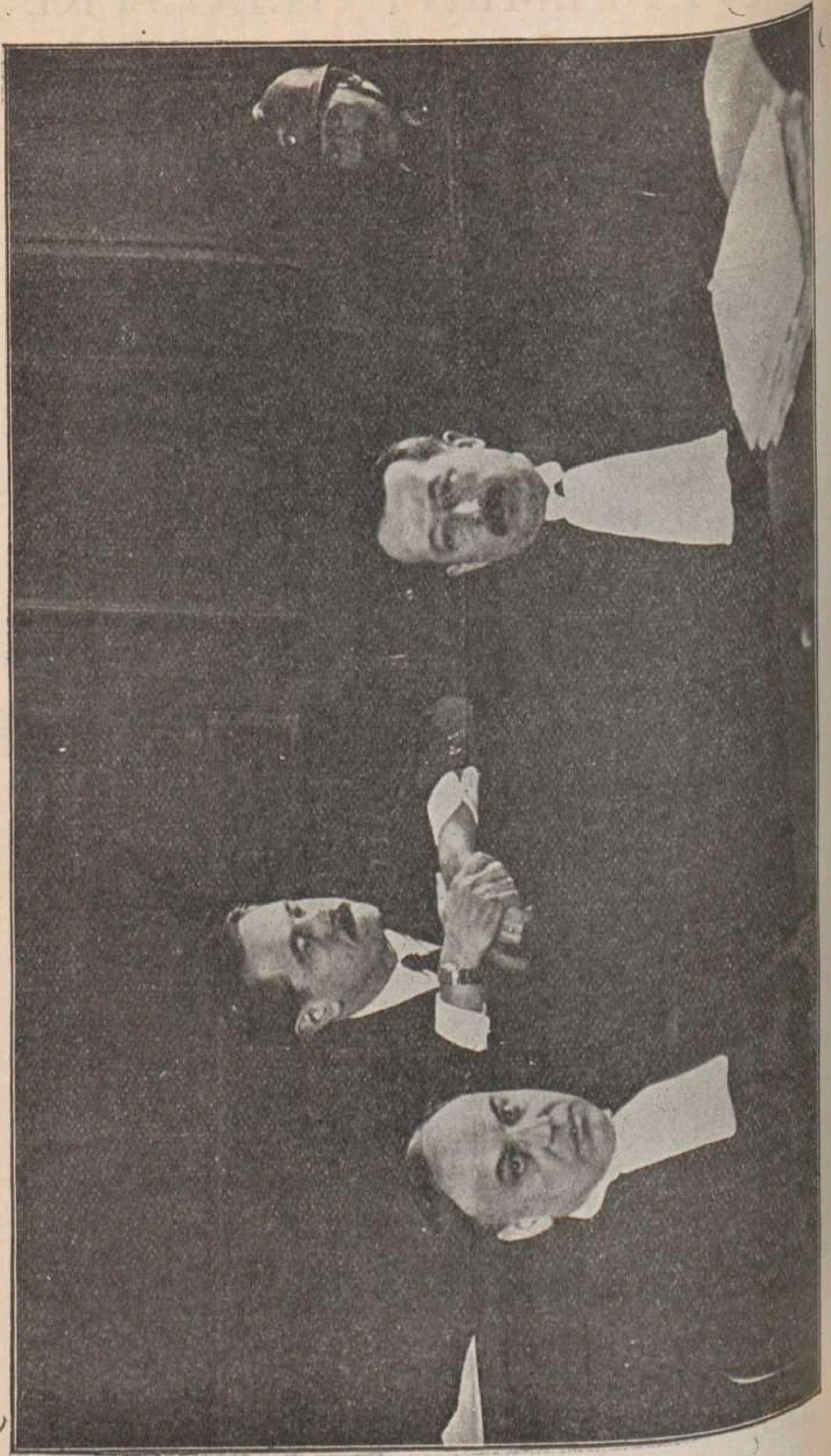
24 Janvier 1925



30826. — Louis-Napoléon, par J.-A. Testard.

Cette gravure, qui se trouve au Cabinet des Estampes, porte comme légende :
« Louis-Napoléon Bonaparte, Président de la République française, né à Paris
le 20 avril 1808, élu en 1848 par 4 500 000 voix, réélu en 1862 par 7 500 000
voix ».

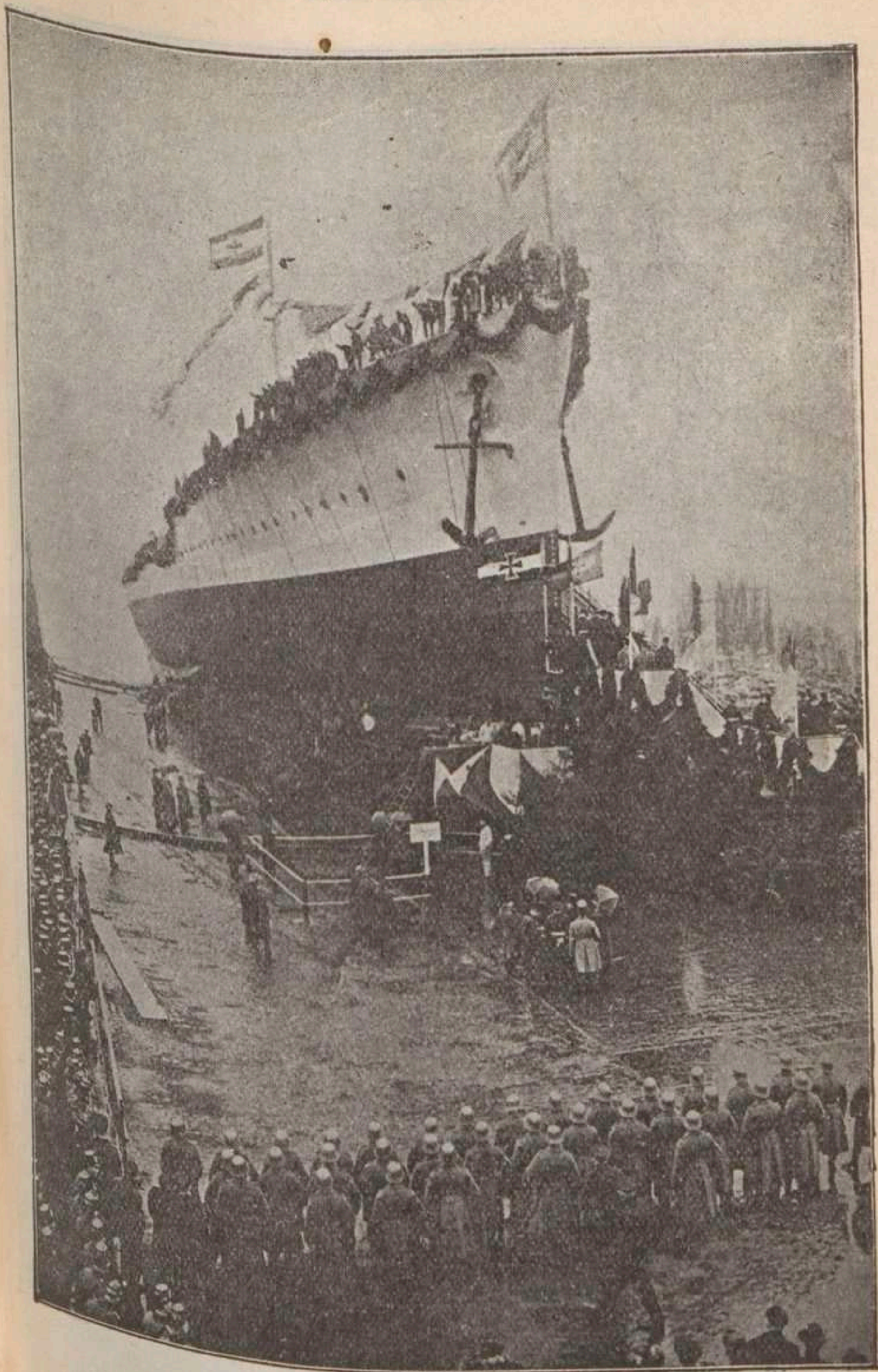
Nous continuons dans ce numéro le *Journal du comte Rodolphe Apponyi*
sur les événements de 1849.



DEPARTMENT OF JUSTICE

1918

EN ALLEMAGNE



30828. — Lancement à Wilhelmshaffen d'un nouveau croiseur :
le « Emden ».

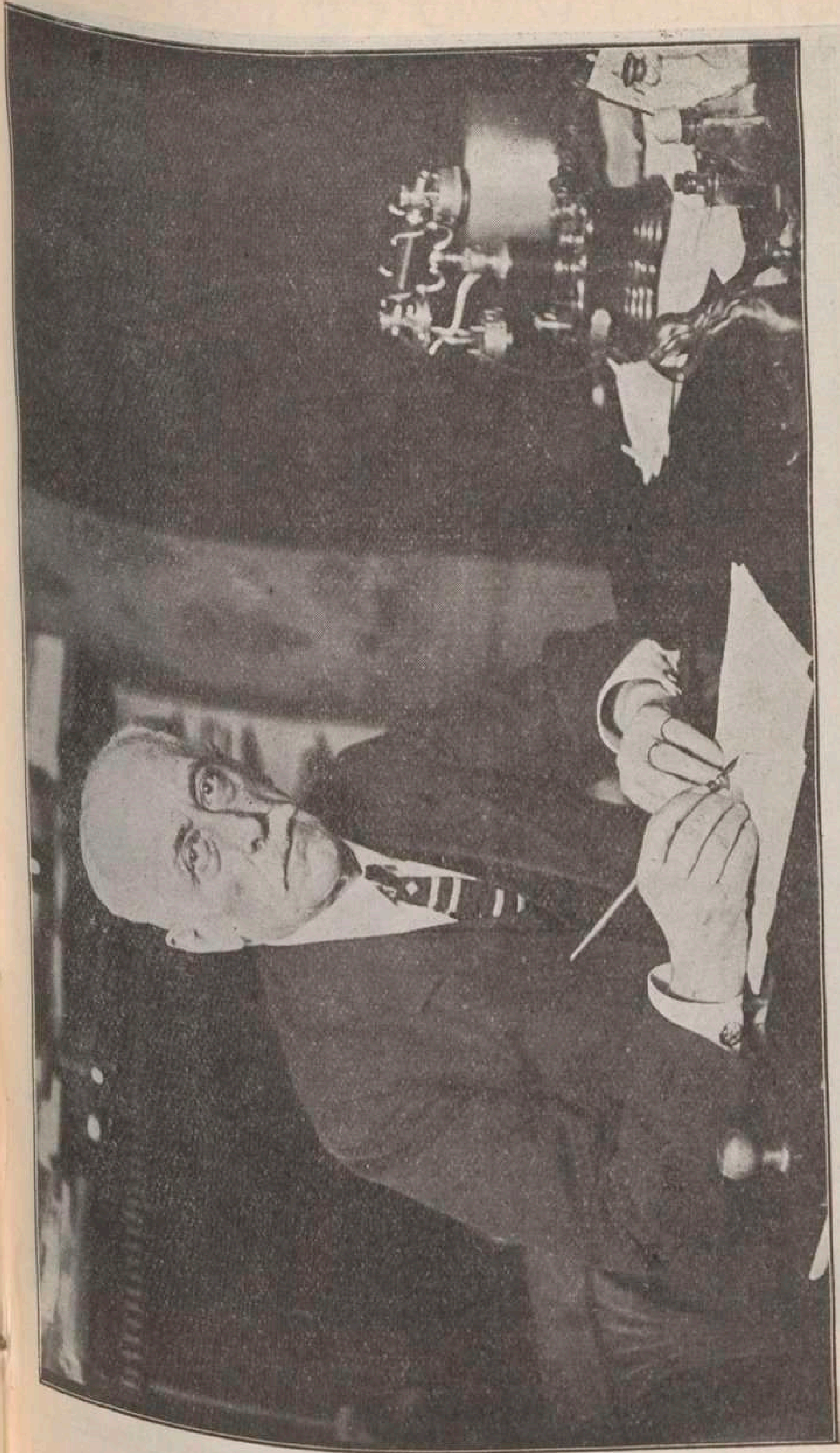
(Photo Rol.)

A L'ACADÉMIE



(Photo Rol.)

30829. — Le maréchal Foch et Mgr Baudrillart avant la réception de M. Jonnart à l'Académie française.



(Photo Meurisse.)

30830.— M. Gaillard, président du syndicat des épiciers, qui a demandé de prêter serment sur un crucifix devant la commission d'enquête sur l'emploi des fonds électoraux de l'Union des Intérêts industriels.

LE CINQUANTENAIRE DE L'OPÉRA



30831. — Buste de Garnier, par Carpeaux.
On vient de célébrer le cinquantenaire de l'Opéra, construit par Garnier.

SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES

Salle de la Société de Géographie, 184, Boulevard Saint-Germain

— 1925 —
VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

Tél. : Fleurus 54-62

Les MERCREDIS et VENDREDIS

2 h. 1/2 très précises

Les Mercredis à 2 h. 1/2

I. VOLTAIRE par M. André BELLESSORT

- | | | | |
|-------------|--|-------------|---|
| 28 Janvier. | II. Voltaire en Angleterre : les Lettres philosophiques. | 25 Février. | VI. Voltaire historien : L'Essai sur les Mœurs et le Siècle de Louis XIV. |
| 4 Février. | III. Le Théâtre de Voltaire : Zaire, Mahomet, Tan-crède. | 4 Mars. | VII. Les Romans de Voltaire : Zadig, Candide, l'I-génu, la Princesse de Babylone. |
| 11 — | IV. Voltaire amoureux et courtisan : Madame du Châtelet. | 11 — | VIII. Le malin vieillard de Ferney. |
| 18 — | V. Voltaire chez le roi de Prusse. | 18 — | IX. L'esprit de Voltaire et l'esprit voltairien. |
| | | 25 — | X. L'Apothéose. |

II. CHOSES D'AUJOURD'HUI

(Les Vendredis à 2 h. 1/2)

- | | | | |
|--|------------|---|------------|
| I. M. Alexandre MILLERAND, de l'Institut : Souvenirs d'Alsace et de Lorraine. | 23 Janvier | III. M. Charles BENOIST, de l'Institut, Ministre de France : La France et le Vatican. | 6 Février |
| II. M. Édouard ESTAUNIÉ, de l'Académie française : Le Roman est-il en danger ? | 30 Janvier | IV. M. Louis MADELIN, Député des Vosges : Ce qu'un historien peut apprendre à la Chambre. | 13 Février |
| V. M. Camille BELLAIGUE : Gabriel Fauré (avec exemples au piano) | 20 Février | | |

III. DELACROIX

Par M. Louis GILLET

(Les Vendredis à 2 h. 1/2, avec projections)

- | | | | |
|-------------|---|----------|--|
| 27 Février. | I. La Jeunesse de Delacroix ; David et Géricault ; Le Louvre de l'Empire. | 20 Mars. | IV. Le Classicisme de Delacroix ; la Décoration du Palais-Bourbon, de l'Hôtel de Ville et de la Chambre des Pairs. |
| 5 Mars. | II. Voyage en Angleterre ; la Querelle romantique. | 27 Mars. | V. La Chapelle des Saints-Anges et le Testament de Delacroix. |
| 13 Mars. | III. Delacroix au Maroc : les Croisés à Constantinople. | | |

Ces Conférences paraîtront à la Revue hebdomadaire qui s'est assuré le droit exclusif de publication.
Abonnement : VOLTAIRE : 60 fr. — CHOSES D'AUJOURD'HUI : 30 fr. — DELACROIX : 30 fr. — Pour les trois séries : 100 fr. — Une entrée : 6 fr.

On trouve des cartes d'abonnement numérotées et des cartes d'entrée pour une séance :
184, boulevard Saint-Germain

EN VENTE le

BOTTIN MONDAIN

= 1925 =

le seul complet des Annuaires de ce genre

Renseigne sur tout ! Se trouve partout

= Extrait de la table des matières : =

Adresses de la Haute Société (par noms et par rues);
Le Commerce de Luxe; La Musique et les Théâtres; Tous
les Sports; Chapitre complet du Tourisme; Plans des arron-
dissements; Les Expositions, les Musées, les Monuments, etc.

.....
:: :: :: PRIX DE VENTE :: ::

<i>Reliure Commerciale :</i>		<i>Reliure de Luxe :</i>	
Livré à Paris.. ..	20 fr.	Livré à Paris.	27 fr.
Expédié en Province..	22 fr.	Expédié en Province..	29 fr.
— à l'Étranger.	26 fr.	— à l'Étranger..	34 fr.

En vente : 19, rue de l'Université (VII^e)

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

TÉLÉPHONE : FLEURUS 31-87, 54-95, 54-96

R. C. Seine 54455

LA REVUE HEBDOMADAIRE

ET SON SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

FONDÉE EN 1891 PAR PLON-NOURRIT ET C^{ie}, ÉDITEURS

DIRECTEUR : FRANÇOIS LE GRIX

RÉDACTEUR EN CHEF : JEAN D'ELBÉE



PRIX DES ABONNEMENTS « A LA REVUE HEBDOMADAIRE »

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, DÉPARTEMENTS, COLONIES..	60 ^f »	34 ^f »	18 ^f »
ÉTRANGER..	75 ^f »	40 ^f »	22 ^f »

Abonnement d'un an payable en deux fois sur demande

35 francs A LA SOUSCRIPTION et 25 francs 6 MOIS APRÈS
POUR L'ÉTRANGER 45 francs et 30 francs

Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Prière d'adresser la correspondance, pour tout ce qui concerne les abonnements, à l'Administrateur de LA REVUE HEBDOMADAIRE, 8, rue Garancière, Paris.

On s'abonne aussi dans les librairies et dans les bureaux de poste de France et de l'étranger.

Il ne sera tenu compte d'une demande de changement d'adresse que si elle est accompagnée de 0 fr. 60 en timbres-poste.

PUBLICITÉ : S'adresser à MM. DE PLAS et ALEXANDRE, 7, rue Clauzel (TRUDAINE 27-11) et à LA REVUE HEBDOMADAIRE 8, rue Garancière, PARIS

Téléphone : Fleurus 12-53 — Chèque postal : 176-70

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LA REVUE HEBDOMADAIRE ne publie que de l'inédit.

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre aux bureaux de la REVUE où ils restent à leur disposition pendant un an.

CHEMINS DE FER DU NORD

Registre du Commerce Seine n° 52 295

SERVICES ENTRE PARIS, L'ANGLETERRE, LA BELGIQUE LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE ET LA POLOGNE

Paris-Nord à Londres via Calais-Douvres. Boulogne-Douvres et Folkestone. voie la plus rapide, trajet en 6 h. 40. — Traversée maritime la plus rapide.
— Quatre services journaliers dans chaque sens.

S'adresser : **Gare du Nord à Paris, 18, rue de Dunkerque.**

Paris-Nord à Bruxelles : 7 express ou rapides journaliers dans chaque sens.
— Trajet en 3 h. 45.

Paris-Nord à Amsterdam : 3 express ou rapides journaliers dans chaque sens. Trajet en 10 h.

Paris-Nord à Cologne : 5 express ou rapides journaliers dans chaque sens. Trajet en 10 h. 50.

Paris-Nord à Berlin : 4 express journaliers dans chaque sens. — Trajet en 22 h. (service temporairement suspendu au delà de Cologne).

Paris-Nord à Varsovie : 1 express journalier dans chaque sens. — Trajet en 36 h. 30 (service temporairement suspendu).

Paris-Nord à Rigal : 1 express journalier dans chaque sens. — Trajet en 58 h. 30 (service temporairement suspendu).

SERVICE DE VOYAGES

Réservé aux Abonnés de LA REVUE HEBDOMADAIRE

:: POUR UNE COURTE FUGUE

AUSSI BIEN QUE

POUR UNE LONGUE RANDONNÉE

le Service des Voyages de *la Revue hebdomadaire* vous indiquera le meilleur itinéraire et se chargera pour vous de toutes les démarches et de tous les règlements si ennuyeux au cours du voyage.

Adresser toutes communications à Service des Voyages de "la Revue hebdomadaire", 8, rue Garancière, PARIS (VI^e)
(Timbre pour la réponse et dernière bande d'abonnement)

VOLTAIRE ET LA RÉGENCE⁽¹⁾

Le lundi, vingt-deuxième jour de novembre, mil six cent quatre-vingt-quatorze, fut baptisé dans l'église Saint-André-des-Arts, par M. Boucher, prêtre vicaire de ladite église soussigné : François-Marie, né le jour précédent, fils de maître François Arouet, conseiller du Roy, ancien notaire au Chastelet de Paris, et de Damoiselle Marie-Marguerite Daumart, sa femme. Cet enfant, que tinrent sur les fonts baptismaux une tante maternelle et un abbé pour rire, l'abbé François de Castagnier de Châteauneuf, cet enfant chétif, qui se ressentait d'une chute faite par sa mère, et qui n'avait qu'un souffle de vie, devait vivre plus de quatre-vingts ans sous le nom de Voltaire. Jamais petit souffle ne fut plus persistant et ne devint plus fort, car peu de tempêtes ébranlèrent autant de colonnes. Ce que nous demanderons au siècle qu'il a presque rempli, c'est de nous expliquer la puissance de cette œuvre, et à cette œuvre, la plus considérable d'un homme de lettres, de nous expliquer l'âme de son auteur. Nous voudrions tenter, si le mot n'est pas trop ambitieux, la psychologie de Voltaire. Nous n'y apporterons aucun parti pris, les réquisitoires nous semblent aussi vains que les panégyriques. Voltaire est si Français et, qualités et défauts, si impossible à concevoir hors de France, que nous ne saurions le renier sans nous

(1) Conférence faite à la Société des Conférences, le 21 janvier 1925.

renier nous-mêmes. Essayons donc de le comprendre et tâchons de faire que ce modèle de clarté dans l'art d'écrire nous soit aussi clair que son style.

Nous trouvons à son point de départ, dans sa famille, des tendances assez contradictoires : un fond solide d'esprit bourgeois, un grand sens des affaires, de la légèreté et du fanatisme. Mais ces questions d'hérédité sont toujours très obscures et plus particulièrement ici, puisqu'on a pu se demander avec quelque raison si François-Marie Arouet était bien le fils de son père. L'affection de son parrain, l'abbé de Châteauneuf, a paru un peu trop paternelle ; et l'on cite d'autre part des vers de Voltaire au duc de Richelieu, où il s'appelle lui-même « le bâtard de Rochebrune ». Rochebrune était un aimable chansonnier, aussi intime que Châteauneuf dans la maison des Arouet. Mais le poète entendait sans doute qu'il n'était qu'un bâtard de la Muse courtisée par Rochebrune. La plaisanterie était d'un goût d'autant plus douteux que la conduite de Mme Arouet avait prêté à la malignité (1). Cependant, comme on reconnaît en lui le sens pratique qui était indéniable chez M. Arouet, mieux vaut croire que le sang des Arouet coulait dans ses veines.

M. Arouet descendait d'une famille de Saint-Loup en Gâtine, aujourd'hui chef-lieu de canton du département des Deux-Sèvres. Les Arouet, dont plusieurs reposent sous les dalles de l'église, étaient de riches marchands-tanneurs. Un François Arouet vint à Paris ouvrir un magasin de draps et de soieries. Un de ses sept enfants, le père de Voltaire, né vers 1650, acheta en 1675 une charge de notaire au Châtelet. C'était un homme dans le privé

(1) Autre plaisanterie déplacée. A Duché, qui l'avait comparé au Messie, il répondait :

« Je n'ai de lui que sa misère,
Et suis bien éloigné, ma foi,
D'avoir une vierge pour mère. »

Mme Arouet avait eu, en effet, cinq enfants avant lui.

grondeur et bourru, mais intelligent, probe, d'excellent conseil, ambitieux de bon renom, fort apprécié de ses clients, les Béthune-Sully, les Nicolaï, les Caumartin. Le duc de Richelieu et la duchesse de Saint-Simon avaient accepté d'être le parrain et la marraine d'un de ses fils. Il avait du goût pour les lettres, mais pas au point de se féliciter que le jeune François en fît. La gloire littéraire l'impressionnait peu. Il avait bu avec Corneille, qu'il avait trouvé l'homme le plus ennuyeux du monde et celui dont la conversation était la plus basse. Comme tous les bourgeois à qui la fortune avait souri, il aspirait à un emploi qui lui donnerait un air de noblesse. Il vendit son étude et acheta une charge de receveur des épices, vacations et amendes à la Chambre des Comptes. Admis au serment en 1701, il exerça ces nouvelles fonctions pendant vingt ans, jusqu'à la veille de sa mort. Ses armoiries, — il portait d'or à trois flammes de gueules, — étaient bien à lui, disait-il, car il les avait payées. Ce brave homme était plus fier de les avoir payées que de les porter.

Je n'en dirais pas autant de sa femme. Il avait épousé, en 1683, la fille d'un greffier criminel au Parlement de Paris, Marie-Catherine Daumart de Mauléon. Les Daumart appartenaient à une bonne maison poitevine, dont Marie-Catherine, s'il faut en croire son fils, aurait épuisé tout l'esprit. Elle avait un oncle écuyer, contrôleur général des guerres de la maison de Sa Majesté, qui l'avait menée à Versailles. Sa grâce vive et légère, sa gaieté réunissaient autour d'elle une petite société brillante. M. Arouet ne s'en plaignait pas : si ses nobles clients devenaient les familiers du salon de sa femme, souvent les visiteurs de Madame devenaient les clients de Monsieur. Elle avait le mot rapide et incisif. Elle avait connu Boileau et disait de lui que c'était un bon livre et un sot homme. Il ne semble pas que les principes religieux l'aient beaucoup gênée. Elle ne voyait aucun mal

à ce que l'abbé de Châteauneuf fît apprendre par cœur à son filleul, le petit François, les vers de la *Moisson* et les *Contes* de La Fontaine. Du reste elle n'eut point d'influence sur son fils qui avait à peine sept ans quand elle mourut, en 1701. Elle lui léguait des amis dangereux et tout son esprit.

Le frère aîné de Voltaire, Armand Arouet, de neuf ans plus âgé, n'en hérita pas une parcelle. De qui cet Armand tenait-il sa dévotion fougueuse, son ardent jansénisme ? C'était un esprit singulier, toujours excessif, inquiet et sombre. Il avait eu l'idée d'entrer dans la congrégation des Pères de l'Oratoire, puis il y avait renoncé et s'était jeté dans toutes les affaires de convulsion où le jansénisme aboutit si misérablement. Ce fut entre ses mains que M. Arouet résigna sa charge quelque temps avant de mourir ; et le testament paternel, très défavorable au cadet, acheva de brouiller les deux frères. « Son insupportable conduite, écrivait Voltaire à son ami Thiériot, a été une de mes plus vives afflictions. » Bien qu'ils paraissent très éloignés l'un de l'autre, on distingue chez eux des défauts communs : de la versatilité, de l'inconséquences, de l'indiscrétion, de l'égoïsme. François Marie devait apporter dans son scepticisme les mêmes violences qu'Armand dans sa dévotion. Et tous deux, en somme, furent continuellement hantés par le problème religieux.

On a dit que les sentiments de famille n'avaient pas occupé une grande place dans la vie de Voltaire. Dans sa jeunesse, en effet. Il avait à peine connu sa mère ; son père se montra toujours dur à son égard ; et son frère fut son premier ennemi. Il aurait pu être reconnaissant à ses parents des belles relations que leur travail et leur esprit lui avaient procurées. Mais elles ne lui furent profitables qu'à cause de ses talents. Les clients de son père comptaient moins reçu et moins hébergé le jeune Arouet que le jeune Voltaire. Son cœur ne fut point aussi dénué d'affection

familiale qu'on l'a prétendu. Il aimait sa sœur, Marie-Marguerite, qui avait épousé M. Mignot, conseiller du roy, correcteur en la Chambre des Comptes ; et, quand ses enfants devinrent orphelins, il prit soin d'eux, particulièrement de ses deux nièces, avec un dévouement où entraient à coup sûr la peur de vieillir seul, mais qui n'en fut pas moins très sincère et très actif. « Je n'ai réellement de famille qu'elles, écrivait-il à Thiériot en 1737 ; je serai très aise de me les attacher. Il faut songer qu'on devient vieux, infirme, et qu'alors il est doux de retrouver des parents attachés par la reconnaissance. » Pour la cadette, il disait : « Le fanatique Armand la déshériterait si elle ne prend pas un convulsionnaire ; et moi je la déshérite si elle prend un homme qui sache seulement ce que c'est que la Constitution. » Elle choisit M. Dompierre de Fontaine qui savait peut-être ce que c'était que la Constitution, mais qui n'était pas un convulsionnaire. L'aînée épousa un robin, Nicolas-Charles Denis, et, veuve, vint habiter avec son oncle. Elle était laide, coquette, intrigante, dépensière et bel esprit. Elle faisait même des tragédies. Voltaire lui pardonna tout, ses sottises, ses récriminations, ses vers et ses dépenses.

A l'âge de dix ans, trois ans après la mort de sa mère, M. Arouet le mit pensionnaire au collège Louis-le-Grand. Il resta sept ans dans ce fameux collège qui datait d'un siècle et demi, assemblage de toits inégaux et de pavillons dont les murailles semblaient avoir toujours été vieilles et noirâtres. Il est difficile de savoir ce que Voltaire pensait au juste de l'instruction qu'il y avait reçue. En 1746, il écrivait au principal, le R. P. de la Tour, une longue lettre où il protestait de sa reconnaissance pour ses anciens maîtres. « J'ai été élevé pendant sept ans chez des hommes qui se donnent des peines gratuites et infatigables à former l'esprit et les mœurs de la jeunesse... Qu'ai-je vu chez eux ? La vie la plus laborieuse, la plus frugale, la plus réglée, toutes leurs heures parta-

gées entre les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de leur profession austère. » Et la même année il déclarait à M. de Moncrif qu'il devait aux jésuites « son éducation et le peu qu'il savait ». Malheureusement ces lettres étaient écrites au moment où, faisant compagnie pour entrer à l'Académie, il jugeait nécessaire de se concilier la Compagnie. Et malheureusement encore, dans sa lettre au R. P. de la Tour, il s'indignait que l'auteur de la *Gazette ecclésiastique* osât lui attribuer « je ne sais quel livre, disait-il, auquel je n'ai point de part et que je condamne avec autant de sincérité qu'il devrait condamner les libelles ». Et ce livre n'était autre que les *Lettres philosophiques*, une de ses œuvres maîtresses. On comprend que sa sincérité nous soit suspecte. Dix-huit ans plus tard, dans son *Dictionnaire philosophique*, à l'article *Education*, il imaginait un dialogue entre un ex-jésuite — la Compagnie venait d'être dissoute, — et un conseiller au Parlement, son ancien élève, qui avait voté contre elle. Le conseiller reprochait au jésuite l'éducation que les Pères lui avaient donnée. Le dialogue est intéressant, car ces reproches sont à peu près les mêmes que ceux de nos modernes détracteurs des humanités classiques. Ils n'ont pas trouvé mieux que Voltaire. « Lorsque j'entra dans le monde, dit le conseiller, je voulais m'aviser de parler et on se moqua de moi... Je ne connaissais ni les lois principales, ni les intérêts de ma patrie : pas un mot de mathématiques, pas un mot de saine philosophie ; je ne savais que du latin et des sottises... Il faut que chacun apprenne de bonne heure tout ce qui peut le faire réussir dans la profession à laquelle il est destiné... La plupart de nos éducations sont ridicules, et celles qu'on reçoit dans les arts et les métiers sont infiniment meilleures. » Mais il écrivait cette page au temps où l'*Encyclopédie* préconisait des réformes dans l'ancien système des études ; et Voltaire suivait les encyclopédistes. Peut-être se croyait-il sincère en les suivant ; il me semble

qu'il était plus vrai dans sa lettre au R. P. de la Tour.

Il avait eu pour professeurs à Louis-le-Grand des hommes remarquables : le P. Lejay, bon latiniste ; le P. Porée, tout jeune encore, dont les heures de leçons étaient des heures délicieuses et qui avait introduit dans sa rhétorique les exercices de vers français ; le P. Tournemine, qui dirigeait les *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts*, appelés *Mémoires de Trévoux*, parce qu'ils s'imprimaient à Trévoux, admirable érudit qui joignait à sa connaissance du grec, du latin et de l'hébreu un goût très vif des mathématiques et de la physique et qui était en relations avec les principaux savants de l'Europe ; le P. Thoulier, plus connu sous le nom de d'Olivet qu'il prit lorsqu'il sortit de la Compagnie. Maucroix, l'ami de La Fontaine, l'avait aimé comme un fils ; Boileau l'avait admis dans son intimité. « Il a parlé sa langue, dit Voltaire, avec la même pureté que Cicéron parlait la sienne ; et il a rendu service à la grammaire française par les observations les plus fines et les plus exactes. » L'Académie lui ouvrit ses portes en 1713. Peu de temps avant sa mort, en 1767, il écrivait le 3 janvier à Voltaire : « Bonjour, mon illustre confrère, bon jour, bon an... Savez-vous dans votre pays que nous avons ici un froid qui rappelle l'idée de 1709 ? Il me rappelle de plus, à moi, une autre idée : c'est qu'alors nous grelottions au coin d'un méchant feu et qu'aujourd'hui nous nous tenons au coin d'un bon feu. Alors vous étiez mon disciple et aujourd'hui je suis le vôtre. Alors je vous aimais et vous ne me haïssiez pas. A cet égard, rien de changé, au moins de ma part, et je serais tenté de répondre aussi pour vous. » Qu'un ancien maître vous écrive ainsi au bout de soixante ans, c'est une preuve qu'on ne s'est point montré ingrat envers lui. Si Voltaire n'épargna à la Compagnie ni les attaques, ni les insultes, ni les calomnies, il garda toujours des sentiments de reconnaissance à ceux qui lui avaient révélé l'amour des

lettres et qui, les premiers, l'avaient introduit, peut-être enfant de chœur, dans le temple étroit du goût. On peut penser que cette reconnaissance aurait dû souvent désarmer sa polémique. Mais aucune considération d'ordre sentimental n'arrête Voltaire dans le feu de la bataille ou simplement quand il s'agit de briller.

S'il s'était mieux connu ou mieux jugé, peut-être aurait-il pu reprocher à l'éducation des Jésuites d'avoir innocemment favorisé quelques tendances de sa nature qu'il eût mieux valu contrarier. Ces maîtres, dont la variété de savoir rappelait souvent les savants de la Renaissance, sacrifiaient trop, pour leurs élèves, au succès mondain et ont ainsi encouragé la légèreté spirituelle de leur siècle. Ils attachaient trop d'importance aux réussites précoces et à l'ingéniosité. Ils développaient trop l'émulation. Par les joutes oratoires, les plaidoyers publics, les représentations théâtrales, — ils avaient trois théâtres, autant que de chapelles, — ils surexcitaient l'amour-propre des adolescents et les affamaient d'applaudissements. Leur méthode était sur bien des points excellente ; et les inconvénients en étaient compensés par de nombreux avantages. Mais, dans le cas de Voltaire, ce sont surtout les inconvénients qui nous apparaissent. Son confesseur, le P. Pallu, a-t-il dit que ce jeune garçon était déjà dévoré de la soif d'être célèbre ? En tout cas, s'il ne l'avait pas eue de naissance, on aurait été capable de la lui donner. Pour une petite pièce de vers qu'il fit à douze ans, ses maîtres s'arrangèrent de façon qu'on en parlât jusqu'à Versailles. Il fut entre leurs mains l'élève brillant par excellence, je dirais presque l'élève-réclame, le produit le plus flatteur de leur enseignement. Travailleur, merveilleusement doué, curieux surtout de l'histoire contemporaine et des choses de politique, il ne cessait de les interroger ; et le P. Porée disait en souriant qu'« il aimait à peser dans ses petites balances les grands intérêts de l'Europe ». Les maîtres

ne résistent pas au charme d'une telle curiosité et si intelligente. Quelques-uns, comme le dur et atrabilaire P. Lejay, se défièrent. Ils étaient trop bons psychologues pour ne pas redouter un esprit que sa grâce et sa souplesse dérobaient à toute ferme direction. Le jeune garçon, qui sentait leur hostilité, s'appliquait à la vaincre : il traduisait en vers français leurs odes latines *A sainte Geneviève* ou *Au vrai Dieu*, et il les forçait du moins à l'applaudir. Le P. Tournemine dira un jour : « Je voudrais bien pouvoir le brider. » C'est ce que penseront tour à tour le gouvernement et Mme du Châtelet et Frédéric II, ô père Tournemine. Personne n'y parviendra. Mais je ne crois pas qu'aucun de ses professeurs ait jamais prédit qu'il serait le coryphée du déisme. Nous ne prévoyons pas les malheurs de si loin. Comme par les plus grands froids il n'était permis aux élèves de quitter la cour que si l'eau bénite gelait à la chapelle, on raconte que François-Marie Arouet glissait des glaçons dans le bénitier. Qui pouvait alors s'aviser que ces glaçons étaient très symboliques de son rôle futur ? On s'inquiétait quelquefois de ses malices et de ses espiègleries ; mais on les lui pardonnait en faveur de ses dispositions surprenantes et de ses succès. Louis-le-Grand l'avait gâté. Il gardera de ses concours et de ses distributions de prix un besoin irrésistible d'applaudissements. L'élève des Jésuites chargé de livres et de couronnes, le lauréat au regard vif que les Pères présentèrent un jour à J.-B. Rousseau et qui vint l'embrasser de fort bonne grâce, le collégien triomphant ne mourra jamais en lui. Il lui faudra toujours des rivaux à surpasser, des prix à remporter. Auteur de vingt tragédies dont quelques-unes lui ont valu d'éclatantes ovations, il refera les pièces de Crébillon pour montrer qu'il est plus fort que ce vieux fabricant d'épouvantails. A quatre-vingt-trois ans, aussi sûr d'un renom immortel qu'une créature humaine peut l'être, il traitera le sujet de poésie choisi par l'Académie et enverra son poème au concours sous le

nom du marquis de Villette. Dans son ignorance de l'auteur, l'Académie le classa le cinquième. Le vieillard de Ferney n'eut pas la joie de se voir décerner le premier prix de poésie. Il avait pour une fois manqué sa composition. Il ne lui restait plus qu'à s'en aller. « Mais, s'écrie La Harpe qui était dans la confidence, quelle étrange avidité de gloire de venir à cet âge disputer le prix de l'Académie aux jeunes poètes ! »

A côté de l'enseignement des Jésuites, l'adolescent en recevait un autre : celui de son parrain et des anciens amis de sa mère. Ninon de L'Enclos, qui avait été en relations avec Mme Arouet, entendit parler du jeune prodige par l'abbé de Châteauneuf ou par l'abbé Gédoyn, intime lui aussi dans la maison du notaire. De ces deux abbés on ne sait lequel fut son dernier amant. Selon Voltaire ce fut Châteauneuf aux bras de qui elle termina sa vie amoureuse le jour même de sa soixantaine. Et Châteauneuf lui amena un jour le petit Arouet. Décrépite, ridée, maigre avec une peau jaune qui tirait sur le noir, l'illustre Ninon lui parut sèche comme une momie. Mais il retourna plusieurs fois la voir ; et elle fut si charmée par ce spirituel collégien qu'elle l'inscrivit sur son testament et lui légua deux mille francs pour acheter des livres. Rentré au collège, je doute qu'il se vantât de ses visites chez Mlle de L'Enclos et de tout ce que lui racontaient les Gédoyn et les Châteauneuf. Mais nous avons une preuve de sa précoce émancipation dans ce fait qu'à l'âge de treize ans il souscrivit un billet de cinq cents livres à une usurière, prêteuse à gages, du nom de Thomas.

Il quitta Louis-le-Grand en 1710. Il avait seize ans. Son père l'envoya aux écoles de droit, qui le rebutèrent comme elles avaient rebuté Boileau et pour les mêmes motifs : « La raison qu'on cultive dans cette étude, disait Boileau, n'est pas la raison humaine et celle qu'on appelle le bon sens, mais une raison particulière fondée sur une multitude de lois qui se contredisent les unes les autres. »

Et de même Voltaire récrimine contre la diversité des coutumes quand une seule suffirait et contre ces quatre-vingts volumes d'ordonnances « qui, presque toutes, se contredisent ». Il écrira plus tard à d'Argenson (1) : « Ce qui m'a dégoûté de la profession d'avocat, c'est la profusion de choses inutiles dont on a voulu charger ma cervelle. *Au fait* est ma devise. » Cependant ses études de droit lui rendirent quelques services, car il avait l'humeur processive, et je ne pense pas qu'aucun homme de lettres ait entamé plus de procès ni soutenu plus d'actions devant les tribunaux. Sa famille ne demandait qu'à lui acheter une charge d'avocat du roi. Mais il ne tenait point à la considération qui s'achète : « Je saurai, disait-il, m'en faire une qui ne coûte rien. »

Par son parrain il avait été admis dans la société du Temple qui, en attendant que le frère du duc de Vendôme, le grand Prieur, revînt d'exil, se réunissait à l'hôtel de Boisboudrand. Elle se composait de joyeux débauchés qui, pour la plupart, avaient passé l'âge de la débauche. L'Anacréon en avait plus de soixante-dix ans : c'était l'abbé de Chaulieu, abbé d'Aumale et de Poitiers, de Chenel et de Saint-Étienne, seigneur spirituel et temporel de Saint-Georges en l'île d'Oléron. Ces bénéfices ne l'attachaient pas plus à la religion qu'à l'honneur ; mais ils lui assuraient trente mille livres de rente. Son ami, le marquis La Fare, après une jeunesse héroïque et romanesque, obligé de quitter l'armée pour avoir encouru la haine de Louvois, s'était abandonné aux délices de la paresse et de la gourmandise. Toujours affable, mais énorme et appesanti par la mangeaille, il souhaitait que son ennemi Louvois fût forcé de digérer pour lui. Saint-Simon nous dit qu'au sortir d'une grande maladie il se creva de morue et en mourut d'indigestion. L'abbé Servien, oncle des Sully, « décrié à ne l'oser voir, » était aussi

(1) Lettre du 28 juillet 1739.

riche que Chaulieu de bonnes abbayes. On le trouva mort un jour chez un danseur de l'Opéra. Les petits vers de Voltaire n'ont point oublié l'abbé Courtin gras, rond, gros, court, qui portait un teint de prédestiné avec une croupe rebondie, ni l'abbé de Bussy-Rabutin, le second fils du cousin de Mme de Sévigné, futur évêque de Luçon, « ornement de la bergerie, de l'Église et de l'amour. » Leur chef de file, le grand Prieur, n'était pas le moins débauché. Le noir portrait que nous a fait Saint-Simon de celui que Voltaire appelait « l'Altesse chansonnière » n'est point chargé : menteur, escroc, malhonnête homme jusque dans la moelle des os qu'il avait pourris, suprêmement avantageux et singulièrement bas et flatteur aux gens dont il avait besoin, la plus vile, la plus méprisable, la plus dangereuse créature. Le régent l'admirait de ne s'être couché qu'ivre depuis quarante ans, de n'avoir cessé d'entretenir des maîtresses et de tenir des propos impies. Ces libertins, dont le plus jeune avait laissé loin derrière lui la cinquantaine, et dont la vie se passait en orgies, ne se sauvaient de la crapule que par l'esprit. Ils en avaient tous, de l'aveu même de Saint-Simon, et du meilleur, du plus fin, du plus naturel. Ils troussaient joliment les vers. Ils savaient être quand ils le voulaient des hommes de très bonne compagnie, et ils détestaient l'affectation. Leur vieillesse se préparait des héritiers dans les jeunes gens dont ils aimaient à s'entourer : le futur président Hénault, le chevalier d'Aydie, M. de Sully, M. de Caumartin, et Arouet, leur benjamin.

On comprend l'irritation et l'inquiétude de M. Arouet père. Une première fois il essaya de soustraire son fils à ces influences et l'envoya à Caen. Le jeune homme s'y lia bientôt avec les libertins de la ville et se fit fermer la porte du meilleur salon. M. Arouet le rappelle et le confie au marquis de Châteauneuf, frère de l'abbé, qui venait d'être nommé ambassadeur en Hollande. Ce fut là que

Voltaire rencontra son premier amour. Il y avait à La Haye, parmi les réfugiés, une aventurière, Mme Dunoyer, séparée de son mari, faiseuse de libelles aux gages des libraires et de libelles anti-français. Des deux filles qu'elle traînait avec elle, l'une, l'aînée, s'était mariée; l'autre, Olympe, qu'on nommait familièrement Pimpette, avait failli l'être. Le héros des Camisards, Jean Cavalier, lui avait signé une promesse de mariage; puis il était allé se marier ailleurs. Voltaire s'éprit de Pimpette, et Pimpette s'éprit de ce joli garçon pétillant d'esprit et de malice. La mère ne tarda pas à découvrir leur liaison; et, comme elle rêvait pour sa fille un établissement ou une aventure plus profitable, elle courut à l'ambassade. C'est ici que la chose devient intéressante. D'ordinaire les ambassadeurs ne se soucient guère des amourettes de leurs attachés. Mais la Dunoyer était journaliste, et l'on commençait à craindre le pouvoir de ceux que Voltaire appellera les folliculaires. Le marquis de Châteauneuf écouta la Dunoyer. Et Pimpette était protestante. Son père resté en France la réclamait, et, si Pimpette y rentrait, elle se ferait catholique. L'ambassade française était-elle chargée de ramener des âmes au giron de l'Église? Le marquis de Châteauneuf entrevit la possibilité d'un conflit diplomatique. Il se hâta d'expédier à son père l'amoureux compromettant derrière lequel surgissaient les ombres menaçantes de Luther et de Calvin.

Son histoire de Hollande a encore un autre intérêt pour nous. Ses lettres à Pimpette sont les premières de cette prodigieuse correspondance qui est une des merveilles de notre littérature. Si Chérubin savait écrire aussi bien qu'il sait chanter la romance, il en écrirait de semblables. Elles ont une grâce pimpante, une coquetterie spirituelle, une hardiesse légère qui chiffonne sans avoir l'air d'y toucher et juste assez de sensibilité pour qu'on puisse croire à l'éclosion d'un sentiment jeune et tendre. Pimpette travestie en jeune homme s'est rendue sur la

brune à l'hôtel où son amant est consigné. Le lendemain elle reçoit le billet suivant : « Je ne sais si je dois vous appeler monsieur ou mademoiselle. Si vous êtes adorable en cornettes, ma foi, vous êtes un aimable cavalier, et notre portier, qui n'est point amoureux de vous, vous a trouvé un joli garçon. La première fois que vous viendrez, il vous recevra à merveille. Vous avez pourtant la mine aussi terrible qu'aimable, et je crains que vous n'ayez tiré l'épée dans la rue afin qu'il ne vous manquât plus rien d'un jeune homme. » Et les vers qui accompagnent cette prose sont aussi jolis :

Enfin, je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
 En cavalier déguisé dans ce jour :
 J'ai cru voir Vénus elle-même
 Sous la figure de l'Amour.
 L'Amour et vous, vous êtes du même âge,
 Et sa mère a moins de beauté.
 Mais malgré ce double avantage,
 J'ai reconnu bientôt la vérité.
 Olympe, vous êtes trop sage
 Pour être une divinité.

Il exagère : Olympe n'était pas si sage. Mais il ne se contenta pas de mêler les dieux de la fable à son amour : il y intéressa les Jésuites. Avec Voltaire il faut toujours s'attendre à voir les Jésuites apparaître. A peine rentré en France, la veille de Noël, sa première visite est pour le P. Tournemine. Il lui dépeint sa chère Pimpette comme une pauvre âme qui brûle de se convertir à la foi catholique. Le P. Tournemine ému s'adresse à l'évêque d'Évreux qui était un cousin de M. Dunoyer. Et Voltaire demande aussitôt à Pimpette d'écrire au prélat et d'insister sur l'article de la religion. « Dites-lui que le roi souhaite la conversion des huguenots et que, étant ministre du Seigneur et votre parent, il doit, pour toutes sortes de raisons, favoriser votre retour. Marquez-lui que vous voulez vous retirer dans une communauté, non comme religieuse pourtant, je n'ai garde de vous le

conseiller. Ne manquez pas à le nommer monseigneur. » Encore un peu, l'Église de France, stimulée par Voltaire, allait travailler à lui rendre sa maîtresse. L'affaire en resta là, Pimpette s'étant convertie à une nouvelle passionnette et notre Chérubin l'ayant vite oubliée.

Mais il avait été précédé à Paris d'une lettre de l'ambassadeur qui le traitait comme un scélérat. M. Arouet furieux parla de l'embarquer pour les Iles. Il se laissa fléchir et se borna à le faire entrer dans l'étude de M^e Alain, rue Pavé-Saint-Bernard, près les degrés de la place Maubert. Elle ne devait pas le retenir très longtemps. Il avait concouru à l'Académie pour le prix de poésie. Son *Ode sur le vœu de Louis XIII* était peut-être moins mauvaise que celle qui fut couronnée, mais dont l'auteur, l'abbé du Jarry, avait pour lui son ancienneté et l'amitié de Houdart de Lamotte. Voltaire lança contre ce dernier une petite satire en style marotique : *le Bourbier*. Le scandale qu'elle produisit nous étonne. Mais nous aurons souvent avec lui de pareils étonnements. Il semble qu'il se dégage de tout ce qu'il fait une sorte d'électricité qui amuse les esprits, les excite ou les exaspère. M. Arouet voyait son fils incapable de tout honnête métier, perdu de dettes et déjà de réputation. Un conte licencieux, écrit pour Adrienne Lecouvreur, *l'Anti-Giton*, acheva de le mettre hors de lui. Heureusement un de ses anciens clients, le vieux marquis de Saint-Ange, Louis Urbain de Caumartin, lui proposa d'emmener le scandaleux jeune homme à son château où il s'assagirait. Le père accepta avec reconnaissance.

M. de Caumartin, ancien intendant des finances et conseiller d'État, célébré par Boileau et mis par lui sur le même rang que l'intègre d'Aguesseau, était un des derniers et un des plus beaux représentants du dix-septième siècle. Très bon et très serviable sous des apparences de hauteur, « il savait tout, dit Saint-Simon, en histoire, en généalogie, en anecdotes de cour, avec une mémoire qui

n'oubliait rien de ce qu'il avait vu ou lu, jusqu'à en citer les pages sur-le-champ dans la conversation. » Et Voltaire nous dira qu'il portait dans son cerveau l'histoire vivante de son temps, et aussi l'histoire d'Henri IV, son héros favori sur lequel il ne tarissait pas. Voltaire doit probablement à ce charmant vieil homme d'avoir écrit la *Henriade*; et nous lui devons peut-être d'avoir donné à Voltaire la première idée du *Siècle de Louis XIV*.

Cependant Louis XIV mourut.

* * *

Lorsque Louis qui, d'un esprit si ferme,
 Brava la mort comme ses ennemis,
 De ses grandeurs ayant subi le terme,
 Vers sa chapelle allait à Saint-Denis,
 J'ai vu son peuple aux nouveautés en proie,
 Ivre de vin, de folie et de joie,
 De cent couplets égayant le convoi
 Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.

Ce spectacle, qui revenait à l'esprit de Voltaire dans son *Épître sur la Calomnie*, fut certainement un de ceux dont il retira un profond mépris pour la canaille. Les conséquences de la mort du vieux roi furent immédiates et considérables. Nous ne saurions en être surpris quand nous voyons les perturbations que peut causer un simple changement de ministère. On l'a dit : la main de Louis XIV avait contenu une explosion de désordres. Lorsqu'elle retomba glacée par la mort, ils éclatèrent. La haute société n'avait pas attendu qu'il expirât pour courir au plaisir ; mais alors elle s'y rua. Le décorum que la Cour maintenait tomba brusquement. L'effronterie s'afficha ; et ceux qui gouvernaient la France donnèrent l'exemple de tous les dérèglements. Au roi, qui avait toujours eu le sentiment de sa dignité royale et qui,

depuis vingt-cinq ans, y avait ajouté celui de sa dignité d'homme, succédait un prince, le Régent, qui, par un contraste extraordinaire, alliait à une intelligence supérieure et à des qualités d'homme d'État la curiosité de toutes les perversions et une étonnante dépravation de mœurs. Il eût voulu discréditer le gouvernement, hâter la fin du monde où il avait grandi, qu'il ne s'y fût pas pris autrement (1). Ses roués et lui semblent avoir, sinon la rage, du moins l'affreuse coquetterie de toutes les profanations. Il a pu mériter l'éloge que Voltaire lui décernera dans sa *Henriade* :

Par des ressorts nouveaux, sa politique habile
Tient l'Europe en suspens divisée et tranquille.

Mais à l'intérieur, sa facilité qui ressemblait à de la faiblesse, son immoralité, son indifférence aux accusations les plus abominables, aux outrages les plus éclatants, affranchirent les esprits comme celui de Voltaire du respect de l'autorité.

On s'habitue à mépriser ceux dont on sollicite les faveurs. On se familiarise avec le scandale. Il est partout, à la cour, dans le ministère où Dubois salit de sa parole ordurière la pourpre cardinalice, dans l'Église, dans le grand monde. Toutefois n'exagérons pas et défions-nous des généralisations. Il est toujours facile de grouper des détails impressionnants et d'en noircir la peinture d'une société. On extrairait (d'ailleurs on l'a fait) des sermons de Bourdaloue un effrayant tableau des mœurs sous Louis XIV. Le dévergondage de la Régence, la démoralisation de l'agio, n'avaient point entamé les honnêtes

(1) L'année 1720, où Law se sauve, où le Parlement regimbe, où les conspirateurs préparent une nouvelle Fronde, fut une des plus lamentables et des plus orageuses. L'émeute gronde sous les fenêtres du Régent. Dubois veut faire marcher la troupe. Le Régent l'arrête : « Le peuple a raison de se soulever, dit-il : il est bien bon de souffrir tant de choses. » Je renvoie, pour tout ce qui concerne la Régence, au magistral ouvrage de Dom LECLERCQ, *Histoire de la Régence*, 3 vol. (1921.)

traditions de la bourgeoisie ni ses vertus familiales. La noblesse était loin d'être entièrement contaminée, et le grand seigneur, homme d'honneur et de probité, existait toujours. Les hauts dignitaires de l'Église ne prêchaient pas tous d'exemple ; mais le bas clergé, souvent malheureux, ne se plaignait pas et remplissait consciencieusement ses devoirs. Des ordres religieux qui s'étaient multipliés, mais qui vivaient décemment, les Jésuites, contre lesquels on commençait à s'acharner, étaient à la fois les plus calomniés et les plus irréprochables. Il serait aussi faux de peindre la France de la Régence d'après la cour du Régent que la France d'aujourd'hui d'après son parlement et le petit monde à demi parisien que nous décrivent si volontiers nos romanciers.

La Régence n'en a pas moins modifié l'esprit de la nation. Son dernier historien, et le plus grand, dom Leclercq, nous dit qu'elle ne provoqua pas la Révolution, mais qu'elle y conduisait. Rien ne me paraît plus juste. Ce fut de tous côtés une rupture avec le passé. La vie politique, assoupie durant le long règne de Louis XIV, se réveilla. Le goût des réformes sociales se manifesta en même temps qu'un désir de Fronde surexcité par la publication des cyniques *Mémoires* du cardinal de Retz « qu'on lut avec ravissement jusque dans les couvents ». Le courant de scepticisme qui part du moyen âge, que les dégoûts des guerres religieuses ont alimenté, qui grossit à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième pour devenir souterrain pendant une soixantaine d'années, reparait à la lumière en poussées jaillissantes. Les *Provinciales* de Pascal, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles furent imprudentes, la querelle du quietisme où deux prélats comme Bossuet et Fénelon prirent le public à témoin de leur âpre désaccord, les rivalités entre Jésuites et Jansénistes, avaient enlevé à l'Église de sa force et de sa considération. Les yeux s'ouvrirent sur la faute commise par la révocation de l'Édit de

Nantes. Ce n'est pas qu'on ait plus de tendresse pour le protestantisme ; mais il semble qu'aucune religion ne vaille la peine qu'on la persécute. On s'achemine vers la tolérance à travers l'indifférence et la désaffection. Les libertins font leur bible du *Dictionnaire* de Bayle, et quelques-uns des livres de Spinoza. La morale ne veut plus dépendre de la théologie. On le dit assez haut ; on ne l'écrit pas encore, et surtout on ne l'imprime pas. La parole est plus licencieuse que le livre. Les *Lettres persanes*, publiées en 1721, donnent assez bien la mesure de ce que peut se permettre le libertinage d'esprit en railleries sur le christianisme ; et l'on y voit aussi l'influence des mœurs de la régence sur l'imagination d'un magistrat. La foi catholique est peut-être moins ébranlée que le respect du prêtre. On serait bien content de ne plus croire, mais on croit encore. Le spinoziste Boulainvilliers, qui ne croit plus au Dieu dont les astres nous révèlent la gloire, cherche dans ces mêmes astres le secret de nos destinées et il croit dur comme fer à ses horoscopes. Ceux-là même qui, dans leur abandon aux instincts naturels, ont rejeté toute contrainte, ne se sont point débarrassés de toute inquiétude. Le dernier acte, la dernière scène de la Régence éclaire dramatiquement leur état d'esprit. Le jour tombe ; le crépuscule envahit les appartements déserts. C'est l'heure où le Régent monte chez le roi. Depuis quelques semaines il est triste, épuisé, fourbu. Il a retenu près de lui une de ses maîtresses, la duchesse de Fallary, la Fallary, comme l'appelle Saint-Simon. Elle est assise à ses côtés devant la cheminée. Il se tourne vers elle :

— Crois-tu de bonne foi qu'il y ait un Dieu, un enfer et un paradis après cette vie ?

— Oui, mon prince, je le crois certainement.

— Si cela est comme tu dis, tu es donc bien malheureuse de mener la vie que tu mènes.

— J'espère cependant, dit-elle, que Dieu me fera miséricorde.

Ils se turent. Quelques instants plus tard, il se renversa sur le dossier de son fauteuil, se roidit et glissa sur le parquet. Il ne reprit pas connaissance : l'apoplexie l'avait terrassé.

* * *

Voltaire avait vingt et un ans lorsque la Régence avait commencé ; il en avait vingt-huit quand elle finit. Elle acheva de le former, ou plutôt elle fut sa grande période de formation. Pendant les sept années qu'elle dura et les trois années qui suivirent, il vécut dans le monde qu'elle avait créé, dans ce petit monde spirituel, vicieux, fastueux, élégant, léger, frondeur. Il n'a que par intermittence un chez lui. Il passe d'un château dans un autre château et de cet autre château à la Bastille qui est le château du roi. A Paris, il loge tantôt chez une dame, tantôt chez un ami. Deux épigrammes graveleuses sur le duc d'Orléans, pas plus cruelles que tant d'autres chansons ou libelles, le font exiler à Tulle. Son père obtient qu'au lieu d'aller à Tulle il aille au château de Sully dont le maître, ancien commensal de Chaulieu et du grand Prieur, lui offre l'hospitalité. « Il y a peut-être quelques gens, écrit-il, qui s'imaginent que je suis exilé ; mais la vérité est que M. le régent m'a donné ordre d'aller passer quelques mois dans une campagne délicieuse où l'automne amène beaucoup de personnes d'esprit...

Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui,
Ce bien pur et parfait où je n'osais prétendre,
Est parfois entre nous si semblable à l'ennui
Que l'on pourrait bien s'y méprendre.

Le Régent ne lui tint pas longtemps rigueur. Mais il ne court aucune mordante épigramme, aucun couplet audacieux qu'on ne lui attribue, tant il est remuant et toujours en vedette. La police attache à ses pas un espion, l'officier Beauregard, qui a immédiatement gagné sa con-

fiance. Une terrible inscription latine circule, le *Regnante Puero*, qui annonce que, sous le règne d'un enfant, sous le gouvernement d'un homme fameux par le poison et par l'inceste, les conseils de l'État étant ignorants et instables et plus instable encore la religion, le trésor étant épuisé, la foi publique violée et le péril d'une sédition générale imminent, la France va bientôt périr. On sait par Beauregard qu'il en est l'auteur ; et le 16 mai 1717, jour de la Pentecôte, on le fait monter dans un coche bien clos qui le conduit à la Bastille. Il y fut logé onze mois, très amicalement traité par le gouverneur et dînant souvent à sa table. Le 11 avril 1718, il en sortit avec sa *Henriade* commencée et sa première tragédie terminée, *Œdipe*. Pourquoi avait-il attaqué le régent dont les amis étaient ses amis et dont l'amour des nouveautés, la tolérance, l'irrégion devaient tant lui plaire ? Il fit son éloge dans son poème épique ; il le défendit plus tard contre Frédéric II ; il s'indigna même des calomnies qu'il avait pourtant contribué à répandre. Il l'attaquait sans lui vouloir du mal, parce que la matière était bonne, parce qu'il avait un certain goût du risque, et pour amuser la galerie et pour se prouver à lui-même l'excellence de ses traits.

Après un séjour à la Bastille, il était d'usage qu'on allât s'en purifier dans un coin de province. On l'expédie à Châtenay, où son père possédait une propriété. Mais il revient bientôt, et son *Œdipe* remporte un succès qui passe les frontières. Le Régent, dont il avait dit qu'il ne lui manquait que des yeux crevés pour ressembler au héros de sa pièce, lui fait présent d'une médaille en or marquée de l'effigie du roi et de la sienne et lui accorde une pension. Le poète l'en remercia en le priant de ne plus se charger de son logement. Ce fut alors qu'il enterra le nom d'Arouet et prit celui de Voltaire qui était probablement le nom d'un petit bien de sa famille. Il ne recueille partout que couronnes, félicitations et sourires.

Mais il s'attire une méchante affaire avec un comédien nommé Poisson, bretteur enragé. Il refuse de se battre. Poisson le menace du bâton. Voltaire, accompagné de deux gaillards qui savaient manier l'épée, va se poster à sa porte et lui envoie dire qu'un ami l'attend. Poisson, défiant comme le voulait son nom, se garde bien de descendre. Voltaire mène un tel tapage qu'on finit par emprisonner Poisson, mais à condition que le poète écrive une lettre où il demandera sa grâce. Et on lui conseille après cette algarade, de s'absenter pendant quelque temps. A son retour, nouvelle histoire. Il rencontre sur le pont de Sèvres, Beauregard, dont il sait maintenant la qualité d'espion. Il l'injurie de sa chaise à porteurs. Beauregard le force de mettre pied à terre et le bâtonne d'importance. Voltaire lui intente un procès criminel, jette tous ses amis à la poursuite du mouchard, déploie une activité furieuse, parvient à le faire empoigner et fourrer au Châtelet. Nous ignorons le reste. Il est vraisemblable que l'espion y entra par une porte et en sortit par l'autre. Voltaire éprouva le besoin de prendre l'air. La veuve d'un riche seigneur flamand, fille du maréchal d'Alègre, la rousse, galante et tripoteuse Mme de Rupelmonde, l'emmène en Hollande. A Bruxelles il se brouille mortellement avec J.-B. Rousseau qui y était exilé. Mais « le paradis terrestre qui va de La Haye à Amsterdam » lui réserve de nombreux plaisirs et d'agréables surprises. Il y savoure un avant-goût des libertés qu'il ira plus tard chercher en Angleterre. Pas un oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent. Le chef du gouvernement va à pied, sans laquais, au milieu de la populace. « On ne voit là personne qui ait de cour à faire. On ne se met point en haie pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modestie. » Nous sommes un peu étonnés que les vertus républicaines le ravissent à ce point. Il est vrai que l'Opéra est détestable. En revanche « des ministres calvinistes, des Arméniens, des Sociniens

des rabbins, des anabaptistes parlent tous à merveille et tous ont raison. »

Revenu en France, il reprend sa vie de château, ou va s'installer chez le président de Bernières dont la femme est sa très intime amie. Son poème, *Henri IV ou la Ligue*, est annoncé. Comme on lui refuse le privilège, il l'imprime clandestinement à Rouen. Il tombe malade de la petite vérole dans la maison du président de Maisons, petit-fils du chancelier d'Anne d'Autriche, passionné pour les lettres et les sciences. Il se confesse et attend la mort avec tranquillité. Tiré de danger, à peine a-t-il quitté cette demeure hospitalière que le plancher de sa chambre s'écroule embrasé.

Partout où il passe, il laisse derrière lui, sinon l'incendie, du moins un sillage de bruit, de querelles, d'admiration mêlée d'inquiétude, de défiance et chez quelques-uns d'indulgence un peu méprisante, mais toujours amusée. Il est celui qui ne rencontre jamais l'indifférence, « une manière de personnage », comme le dira très bien Saint-Simon. On s'accorde à lui reconnaître les plus beaux dons de l'esprit. Les spectateurs de son *Œdipe* ont salué en lui le glorieux héritier, le rival de Corneille et de Racine ; les premiers lecteurs de la *Henriade*, le poète épique que nous attendions depuis si longtemps. On se dispute ses moindres productions. Les plus grandes maisons se font une fête de l'héberger. Il a son couvert mis chez les Sully. Le maréchal de Villars lui écrit comme à un ami. Jamais on n'était entré si vite dans la renommée. Ce jeune homme en faisait claquer toutes les portes. Mais son caractère n'inspire pas la même considération que ses talents. Ce qui lui manque essentiellement, ce qui lui manquera toujours, c'est la dignité. Il est vrai qu'il n'en a presque nulle part trouvé l'exemple. Aucune dignité chez ceux qui gouvernent la France, pas plus chez le duc d'Orléans que chez le cardinal Dubois. Aucune dignité chez les vieux débauchés du Temple. Aucune dignité chez ces prélats qui affichent

leurs amours ni chez ces abbés qui vivent dans la galanterie, quand ils n'en vivent pas. Aucune dignité chez ces grands seigneurs qui se sont enorgueillis de friponner sous les ordres de Law. Aucune dignité chez ce jeune duc de Richelieu, de deux ans moins âgé que lui, son modèle d'élégance, qui fait, lui aussi, irruption dans la renommée, mais avec un fracas d'équipées amoureuses et de scandales, séduisant comme le don Juan de Molière, brutal comme le don Juan espagnol, prodigue de l'argent de ses maîtresses et, lors de la conspiration de Cellamare, « trouvant aussi naturel que lucratif de trahir la France à un âge où d'autres donnent leur vie pour elle (1) ». Dix-huit ou vingt ans plus tard, le fin cardinal Fleury, écrivant à Voltaire, lui dira : « Vous avez été élevé dans la compagnie de tout ce que le monde peu éclairé considérait comme la meilleure, parce que c'étaient de grands seigneurs. Ils vous ont applaudi et avec raison ; mais ils vous l'ont donnée en tout et ils allaient trop loin. Ils vous ont gâté de trop bonne heure. »

C'est vrai ; mais ils ne lui donnaient pas raison en tout. Si la dignité était en grande partie absente du monde où vivait Voltaire, elle y était remplacée par du courage et du point d'honneur. Voltaire n'est pas brave. Sa réputation de poltronnerie est solidement établie. Ses amis eux-mêmes en conviennent. « Il craint les moindres dangers pour son corps et il est poltron avéré, » écrit dans ses *Mémoires* le marquis d'Argenson, après avoir dit bien bizarrement qu'il avait dans l'âme « un courage digne de Turenne, de Moïse, de Gustave Adolphe ! » Voltaire ment effrontément. Il écrit de Châtenay à M. de Maurepas : « Je puis vous assurer sur ma tête qu'il n'y a pas un seul homme en France qui puisse prouver, je ne dis pas que j'aie fait cette abominable inscription dont on m'accuse et que je n'ai jamais vue (le *Regnante Puerro*), mais

(1) DOM LECLERCQ, *la Régence*.

que j'aie jamais eu la moindre part à aucune des chansons contre la cour. » Il écrit cela lorsqu'il a fini son temps de Bastille et qu'il n'a plus rien à craindre. Et Maurepas a dans son tiroir le rapport du policier Beauregard que Voltaire accusera non d'avoir menti, mais de l'avoir trahi. Maurepas hausse les épaules. On sourit. On n'estime pas. Voltaire se compromet avec des gens qu'un galant homme ne fréquente point. Un galant homme ne se met pas dans le cas d'être giflé par le comédien Poisson, et n'admet point dans son intimité un Beauregard. Mais Beauregard dînait chez le ministre de la guerre. Soit : on n'admet pas dans son intimité tous les gens qui mangent à la table d'un ministre. Voltaire ne connaît pas les hommes et n'apprend guère à les connaître : il est trop spirituel. Son esprit n'est pas le résultat d'une expérience fine et aiguillée : c'est un jaillissement naturel, une faculté merveilleuse d'associer spontanément les idées et de tirer des mots les plus communs une étincelle inattendue. Ce don, porté au point où il l'avait, est presque exclusif de l'observation. Ceux qui le possèdent en jouissent trop eux-mêmes pour étudier les autres. La méconnaissance des hommes sera à l'origine d'une grande partie de ses déboires. Voltaire est avantageux et par conséquent maladroit. Ses ennemis joueront de sa vanité à coup sûr. Elle lui tient lieu de candeur. Beauregard n'était pas certain qu'il fût l'auteur du *Regnanto Puerro*. Il lui dit simplement qu'on savait de bonne source que c'était un professeur des jésuites qui l'avait fait. « Un jésuite, répliqua Voltaire, un jésuite ! Un geai qui se pare des plumes du paon ! » C'est ainsi que le paon se livre. Voltaire a une impertinence étourdissante qui l'étourdit sur les dangers qu'il y a à être impertinent. Au lendemain de la représentation d'*Œdipe*, le prince de Conti lui adressa des vers où il lui disait que sa pièce faisait croire que Racine était revenu des enfers et que Corneille avait corrigé la sienne. On n'est pas plus aimable. Voltaire lui répondit : « Mon-

seigneur, vous serez un grand poète : il faut que je vous fasse donner une pension par le roi. » A un souper de grands seigneurs, il s'écria : « Sommes-nous tous princes ou tous poètes? » Quand on lui rappelait ces mots, il les nommait ses péchés de jeunesse. *Delicta juventutis mee me meminervis, Domine!* Mais il eut le rare avantage de commettre jusque dans l'extrême vieillesse les mêmes péchés de jeunesse; qu'au temps où Largillière le représentait sur la toile jeune et fringant avec son beau front découvert, son œil vif, sa main fine sous la fine dentelle, sa bouche ironique et charmante. Dans le privé, son impertinence devient facilement de l'insolence. Écoutez-le parler du mariage de Louis XV à sa bonne amie, Mme de Bernières : « Hier, à dix heures et demie, le roi déclara qu'il épousait la princesse de Pologne et en parut très content. Il donna son pied à baiser à M. d'Épernon et son *dos* à M. de Maurepas et reçut les compliments de toute sa cour qu'il mouille tous les jours à la chasse par la pluie la plus horrible. Il va partir dans le moment pour Rambouillet et épousera Mlle Leczinska à Chantilly. Tout le monde fait ici sa cour à Mlle de Busenval qui est un peu la parente de la reine. Cette dame, qui a de l'esprit, reçoit avec beaucoup de modestie les marques de bassesse qu'on lui donne. (C'est un mot à la Saint-Simon.) Les noces de Louis XV font tort au pauvre Voltaire. On ne parle de payer aucune pension ni même de les conserver; mais, en récompense, on va créer un nouvel impôt pour avoir de quoi assortir des dentelles et des étoffes pour la demoiselle Leczinska. »

Sa vie sentimentale est bien moins orageuse que sa vie intellectuelle. Il frôla la passion avec la maréchale de Villars. Elle ne lui accorda d'autres faveurs que celles qui le tenaient en haleine et l'encourageaient à faire feu de tout son esprit. Il lui en garda un peu de rancune, non parce qu'elle s'était amusée de lui, mais parce que c'étaient les seuls mois de son existence où le travail

lui avait été impossible. Pendant qu'il était embastillé, sa jolie maîtresse, Mlle de Livry, qu'il avait poussée au théâtre, le trompa avec son ami Genonville. Il ne leur en voulut ni à l'un ni à l'autre.

Le fripon naguère a tâté
De la maîtresse tant jolie
Dont j'étais si fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en courroucer,
Mais je sais qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie.

Et lorsque Genonville mourut, il consacra à sa mémoire une pièce émue où nous lisons ces vers :

Il te souvient du temps où l'aimable Égérie
Dans les beaux jours de notre vie
Écoute nos chansons, partageait nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raison, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réunissait nos trois cœurs.

Ils s'aimaient tous trois : ah ! nous sommes encore loin des amants de Venise ! Mais le plus amusant fut qu'en définitive Mlle de Livry ne lui pardonna pas. Sa destinée romanesque la conduisit en Angleterre, où l'une de ses aventures fournit à son ancien amant le sujet de sa comédie, *l'Écossaise* ; et elle en revint marquise de Gouvenet. Voltaire désira la revoir ; elle lui refusa sa porte, ce qui nous valut, à elle et à nous, un de ces chefs-d'œuvre de poésie légère où la gentillesse de l'esprit français se reflète comme un fin rayon dans une bulle transparente. C'est l'épître des *Vous* et des *Tu* (1).

Philis, qu'est devenu ce temps
Où, dans un fiacre promenée,
Sans laquais, sans ajustements,
De tes grâces seules ornée,

(1) Victor Hugo en a fait une assez heureuse imitation dans *Littérature et Philosophie mêlées*.

Contente d'un mauvais soupé
 Que tu changeais en ambroisie,
 Tu te livrais, dans ta folie,
 A l'amant heureux et trompé
 Qui t'avait consacré sa vie?

.

Ce large suisse à cheveux blancs
 Qui ment sans cesse à votre porte,
 Philis, est l'image du Temps :
 On dirait qu'il chasse l'escorte
 Des tendres Amours et des Ris.
 Sous vos magnifiques lambris
 Ces enfants tremblent de paraître.
 Hélas ! je les ai vus jadis
 Entrer chez toi par la fenêtre
 Et se jouer dans ton taudis.
 Non, madame, tous ces tapis
 Qu'a tissus la Savonnerie,
 Ceux que les Persans ont ourdis,
 Et toute votre orfèvrerie,
 Et ces plats si chers que Germain
 A gravés de sa main divine,
 Et ces cabinets où Martin
 A surpassé l'art de la Chine ;
 Vos vases japonais et blancs,
 Toutes ces fragiles merveilles,
 Ces deux lustres de diamants
 Qui pendent à vos deux oreilles ;
 Ces riches carcans, ces colliers,
 Et cette pompe enchanteresse
 Ne valent pas un des baisers
 Que tu donnais dans ta jeunesse.

Voilà le délicieux Voltaire. Tel qu'il est, avec tous ses défauts, il me paraît moralement supérieur à la plupart des gens parmi lesquels il a vécu. Il n'est ni débauché, ni vicieux. On ne saurait reprocher à ce jeune bourgeois qui avait un grand soin de sa personne, toujours bien mis et parfumé à la girofle, de s'être réglé sur les manières aristocratiques des plus beaux exemplaires de la politesse française. Et pourquoi n'obtiendrait-il pas de sa plume la noblesse que d'autres ont gagnée par leur épée?

D'abord, c'est un travailleur acharné. Sous des apparences de dissipation, avec une santé dont la débilité si persistante lui sera une force et une défense, il poursuit infatigablement son œuvre. Sa facilité ne l'aveugle pas. Il se corrige sans cesse. Il lit énormément. Il donnera l'impression d'être superficiel parce qu'il touche à tout, mais il ne touche à rien sans y laisser sa marque. Et il apporte à tout ce qu'il fait le même goût, le même souci de la netteté. Il a beau fredonner que la véritable sagesse

Est de savoir fuir la tristesse
Dans les bras de la volupté,

il ne la fuit que dans le travail. Il a toutes les ambitions et de quoi les soutenir. Il aspire à jouer un rôle politique. Il n'a tenu qu'au cardinal Dubois, il ne tiendra qu'aux ministres qui se succéderont pendant quarante ans, d'utiliser les ressources d'intelligence qu'il met à leur disposition. Mais il est surtout un homme de lettres amoureux de la gloire. La question religieuse le hante, l'obsède. Il ne faut pas voir en lui un simple libertin qui, d'un coup, a jeté ses croyances par-dessus bord et ne s'en préoccupe plus. Sa raison se cabre devant les dogmes ; et il veut en avoir le cœur net. Quand il a trouvé tous les motifs de douter ou de nier, il en cherche encore. Son opinion est faite que le christianisme est absurde. Songez à ce qu'il a vu depuis sa sortie du collège ! Mais il lui reste à nous en convaincre et peut-être à s'en convaincre plus profondément. Il est bien plus sérieux qu'il n'en a l'air ; il est terriblement sérieux.

Il l'est aussi en affaires, et son père est mort avant de savoir que sur ce chapitre son fils aurait pu lui rendre des points. Il a compris que l'argent lui assurerait non seulement son indépendance d'homme, mais son indépendance d'écrivain. Pauvre il n'eût pas échappé aux persécutions ; et sans sa fortune il n'eût pas été Voltaire. Et c'est pourquoi il se met dans les bonnes grâces

des financiers comme les Pâris. Mais il est avisé, et je crois bien que les mirages du système de Law ne l'ont pas frustré d'un écu. On l'accusera de courtoisnerie. Il l'a mérité ; mais nous verrons qu'il a été un mauvais courtisan et toujours avec un fond d'indépendance rétive. Il écrit à Thiériot en parlant du duc de Richelieu : « Je ne lui dois que de l'amitié et non pas de l'asservissement, et, s'il en exigeait, je ne lui devrais plus rien. » Il est plus capable d'enthousiasme qu'on ne l'a dit ; et il est surtout capable d'amitié. Thiériot, son compagnon de basoche, ce parasite de Thiériot, qui l'a volé, trahi, mais qui l'avait soigné dans sa petite vérole, l'a-t-il assez aimé ! « Je cesserais plutôt d'être poète que d'être l'ami de Thiériot. » Il l'a été de Cideville, des d'Argental, du rouennais Formont qui ne voulut rien être qu'un homme aimable et un homme de goût ; et ces très honnêtes gens l'ont payé de retour. Formont disait à Cideville : « Quand on le connaît bien comme vous, qu'on n'attend que ce qu'il peut donner et qu'on ne s'est point trompé, comme il l'est peut-être le premier, dans le moment qu'il les fait, à ses politesses et à ses civilités, je crois qu'il y a peu d'hommes plus propres à contenter l'esprit que lui, et par conséquent la moitié de nous-mêmes. » Mais Voltaire reprochait à Formont, qu'il appelait le plus indifférent des sages, de ne pas savoir assez aimer. Il regardait l'amitié « comme le baume qui guérit toutes les blessures que la fortune et la nature font continuellement aux hommes ».

La fortune lui préparait un de ces coups dont nous ne lui savons gré que longtemps après en avoir souffert. Au moment où la faveur de la cour commençait à s'étendre sur lui, où la reine pleurait à ses tragédies, riait à ses comédies, le nommait « son pauvre Voltaire » et l'inscrivait pour une pension sur sa cassette de quinze cents livres ; au moment où il croyait pouvoir compter sur le ministre Duverney, et sur Mme de Prie, l'amie du duc de

Bourbon, il eut, dans la loge d'Adrienne Lecouvreur, une altercation avec le chevalier de Rohan. Nous en ignorons la cause, et nous ne savons au juste quels furent les mots échangés ; mais on peut se fier à Voltaire : les siens étaient de bonne trempe. Quelques jours plus tard, comme Voltaire dînait chez le duc de Sully, un laquais l'avertit qu'on le demandait à la porte de l'hôtel. Il descend, s'approche d'un fiacre qui stationnait. Brusquement des hommes le saisissent et font pleuvoir sur lui une grêle de coups de bâton. Le chevalier, par la portière, « commandait les travailleurs ». On prétend qu'il cria : « Ne frappez pas sur la tête, il en peut sortir quelque chose de bon. » Et le peuple d'alentour de s'écrier : « Ah ! le bon seigneur ! » Voltaire échappe enfin à ces coquins, remonte chez le duc son ami, tremblant de fureur, le visage balafré, des larmes de rage dans les yeux, et le supplie de l'accompagner chez le commissaire. Le duc refuse. Si méprisable qu'il fût, le chevalier était un Rohan. Et il est probable que la chose paraissait à Sully plus plaisante que grave. N'avait-on pas toujours bâtonné les poètes ? Et les poètes, au besoin, ne bâtonnaient-ils pas les comédiens ? Le guet-apens du chevalier ne ressemblait-il pas à celui que Voltaire avait tendu à Poisson ? Un Rohan ne daignait pas plus se mesurer avec un Voltaire qu'un Voltaire avec un histrion. C'était dans l'ordre. En Angleterre, le poète et grand seigneur Rochester n'avait-il pas chargé son nègre Will de rosser le poète Dryden pour une satire écrite contre lui ? Voltaire fut atterré. *Sommes-nous tous princes ou tous poètes ?* Il vit clairement qu'il n'était, aux yeux des princes de ce monde, qu'un de ces amuseurs dont les épaules sont faites pour recevoir des coups. Il eut soif de vengeance et de réhabilitation. Il prit des leçons d'armes. On en rit ; on le chansonna ; personne ne croyait à son courage. Ses appels de pied n'effrayèrent que les Rohan. Ils assiégèrent le ministre et finirent par obtenir de lui l'impérissable déshonneur de leur joli che-

valier. On mit Voltaire à la Bastille. « Le public, dit le maréchal de Villars, disposé à tout blâmer, trouva pour cette fois que tout le monde avait tort : Voltaire, d'avoir offensé le chevalier de Rohan ; celui-ci, d'avoir osé mettre un crime digne de mort en faisant battre un citoyen ; le gouvernement, de n'avoir pas puni la notoriété d'une mauvaise action et d'avoir fait mettre le battu à la Bastille pour tranquilliser le batteur. » D'ailleurs le gouvernement n'était pas fier de la mesure qu'il avait prise. Ordre fut donné au gouverneur de la Bastille « de ménager le prisonnier, le sieur de Voltaire étant d'un génie à avoir besoin de ménagement ». Et, emprisonné le 17 avril 1726, on le remit en liberté le 29, mais il serait accompagné jusqu'à Calais d'où il s'embarquerait pour l'Angleterre.

Sa juste indignation ne l'empêchait pas d'avoir de l'esprit. A ce moment-là, Mme de Tencin, elle aussi, était embastillée au sujet d'une affaire scandaleuse d'où elle devait sortir justifiée ; et Voltaire écrivit à sa sœur, Mme de Ferriol : « Ayez la bonté d'assurer Mme de Tencin qu'une de mes plus grandes peines à la Bastille a été de savoir qu'elle y fût. Nous étions comme Pyrame et Thisbé : il n'y avait qu'un mur qui nous séparait, mais nous ne nous basons pas par la fente de la cloison. » Cet esprit qui ne l'abandonnera jamais est parfois une forme du courage.

ANDRÉ BELLESSERT.

MONSIEUR LAURENT

Mon enfance, bien que j'aie eu, suivant l'expression consacrée, tout ce qu'il faut pour être heureux, me laisse des souvenirs sans joie, mais profonds, et dans lesquels je me complais volontiers. Elle eut sur ma formation une influence considérable. Si ma mélancolie n'est plus aussi malade qu'autrefois, c'est justement à cause de cette enfance triste qui a épuisé ma trop grande nervosité tout en laissant subsister en moi une sensibilité latente, mais prompte à s'ébranler. Quand je parle d'enfance triste, je ne veux pas dire une enfance troublée par des épreuves ou par une accoutumance précoce aux duretés de la vie. Je suis resté longtemps sans soupçonner qu'aucun de mes désirs pût demeurer irréalisé, et jusqu'à l'adolescence, je n'ai connu aucune forme de l'adversité, je n'ai subi aucune souffrance dans mes affectations. Il me manquait seulement de quoi exercer ma tendresse d'une manière suffisante et c'est là tout le malheur que j'aie connu, malheur dont je ne me suis même rendu compte que plus tard. J'ai senti seulement après coup les raisons de mes premières inquiétudes ; et le souvenir de mes impressions d'enfant, tout en restant vif et fidèle, a peut-être surtout pris corps par suite des réflexions fréquentes que je lui ai accordées.

J'étais fils unique de parents riches. Je considérais cela comme l'état normal des choses, et je me suis seulement aperçu depuis peu que ma nature me prédisposait à mener moins seul une vie moins facile. Mes

parents habitaient entre les Champs-Élysées et la Seine, dans ce quartier où chaque rue porte le nom d'un homme du seizième siècle. J'ai toujours de l'aversion pour ce quartier, comme pour les autres quartiers de Paris avec lesquels je lui trouve un air de parenté : je veux dire Passy et la plaine Monceau. Tous ces immeubles confortables, avec leur luxe de convention, leur dignité morale, m'ennuient. Ils sont comme réfractaires à la vie, sauf à celle, très particulière, pour laquelle ils ont été conçus. Il me semble qu'on y peut bien dîner en ville ou faire des visites, mais non pas déjeuner seul, ou rester chez soi pour le plaisir d'être chez soi.

Je ne sais d'ailleurs pas dans quel atavisme j'ai trouvé mon tempérament pour avoir ressenti, à sept ans, ce dépaysement dans l'appartement où j'étais né. Mes parents en effet s'accommodaient parfaitement de l'existence qu'on mène dans de tels appartements : ils n'y étaient jamais. Ou, s'ils y demeuraient, c'était pour recevoir, et le logis n'en connaissait pas plus la vie intime. Après le déjeuner, qui constituait pour ainsi dire ma première rencontre du jour avec eux, mon père et ma mère disparaissaient, me laissant la jouissance d'un domaine incapable de me plaire, encore que je n'en connusse pas d'autres. Comme pour faire contraste avec le jour de ma mère, jour de tumulte où l'on me montrait un peu, le reste de la semaine voyait l'appartement pareil à un désert : de même les scènes de théâtre après la représentation ; tout y était comme fini. Chaque pièce me repoussait comme une épave dans sa voisine, et d'aucune je n'arrivais à comprendre le silence chatouilleux, ce silence convenable des appartements bien tenus, plus propre à donner l'impression de l'isolement que bien des solitudes.

Le salon, désaffecté, semblait alors se plaindre de n'avoir vu aucun amour présider à son agencement, mais un seul souci de luxe et de convenance. Tout, à

vrai dire, y était de très bon goût, mais de cet affreux bon goût impersonnel, inhérent à une bonne éducation, et qui fait presque regretter l'absence de belles horreurs (mises là par naïveté ou par raffinement, peu importe). Les fleurs séjournèrent dans les vases ; c'étaient des fleurs de fleuristes, roses qu'on n'a pas cueillies soi-même, hortensias, orchidées, à la mode en ce vingtième siècle naissant. Les fauteuils étaient surpris d'être vides, le lustre d'être éteint.

En quittant le désert du salon, je pouvais passer par le désert de l'antichambre — vrai désert celui-là, avec son tapis qui étouffait tous les bruits comme le sable des dunes, et l'haleine de simoun soufflée par la bouche de chaleur — au désert de la salle à manger.

Là, c'était affreux ; il n'y a rien de triste comme une salle à manger où l'on ne mange pas. Cette pièce, n'ayant qu'une attribution fixe, semble, en dehors des repas, inutilisable. La table vide tâchait de tromper son ennui en gardant sur le dos un chemin de broderie et une jardinière de capillaires qui ne parvenaient pas du tout à l'égayer.

Et puis, ici, certaines circonstances aggravaient le vide en le rompant : le domestique qui rangeait l'argenterie, le bruit des tiroirs refermés avec soin, le tintement pesant des fourchettes qui s'égouttait dans le silence. Et il venait de l'office cette odeur subtile et ennuyeuse des produits à fourbir. Dans un de ses livres que j'aime, une femme, a parlé de l'odeur mélancolique de l'eau pour les cuivres ; il est exact qu'une telle odeur me porte à la tristesse.

Cette salle à manger donnait sur la cour (le salon, naturellement, donnant sur la rue) ; et, lorsque la fenêtre était ouverte, on entendait monter de chaque étage le bruit discret des cuisines où se préparaient des dîners d'une excellence indifférente. Parfois, en bas, un cocher sifflait : il lavait un coupé.

Je me rappelle que souvent, dans cette pièce, pour réagir contre mon désœuvrement, je faisais très vite le tour de la table, à quatre pattes, les mains et les genoux sur des coussins. Il n'en fallait pas plus pour faire apparaître ma gouvernante anglaise, Kate, qui me ramenait dans ma chambre avec sa courtoise et calme sévérité. Comme il m'aurait alors fallu plutôt l'indignation pittoresque et verbeuse d'une nourrice paysanne !

Dans ma chambre, je ne trouvais pas plus de distractions. J'avais des jouets qu'on avait payés fort cher. Ils ne m'amusaient pas ; la compagnie de l'Anglaise non plus. Le reste du personnel ne m'était d'ailleurs d'aucune ressource dans ma lutte contre le spleen. J'avais de petits cousins, élevés tout autrement que moi, d'une manière traditionnelle, et modestement. On voyait chez eux une cuisinière méridionale qui savait balayer, faire le bœuf aux olives, et raconter des histoires. Elle tutoyait mes cousins, et même, pour les amuser, mimait des parades d'escrime avec une lardoire. Cette distraction de bon aloi m'était refusée. Je crois que, chez moi, j'aurais été mal accueilli dans la cuisine officielle de mes parents, et du reste on ne m'y laissait pas aller, trouvant que « ce n'était pas ma place. » Pour m'en empêcher, on me faisait peur. J'avais peur. C'était normal, et maintenant, je m'en réjouis. Je n'aime pas la nature de ceux qui, dans leur enfance, n'ont pas eu de ces peurs surnaturelles et vagues qui font vivre dans une inavouable angoisse. Les enfants qui n'ont pas su se créer des fantômes, ou dont l'entourage a soigneusement écarté ce qui pouvait les impressionner, par souci d'éducation rationnelle, manquent plus tard d'imagination et de sensibilité : ils ne connaissent l'émotion que devant les réalités les plus concrètes. Je respecte au contraire la peur énervante du noir et des bruits insolites, legs des angoisses superstitieuses de la très vieille humanité. Si je prends au hasard trois tempé-

raments sensibles, bien différents entre eux et bien diversement appréciés par notre génération, Rousseau, Chateaubriand, Loti, je constate qu'ils n'ont pas rougi de confesser leurs terreurs d'enfant, et leur ont accordé de l'importance. J'hésite toutefois à parler des miennes, car si j'étais nerveux et porté par ma nature à en ressentir beaucoup, les influences correctes et froides du cadre de ma vie les rendaient médiocres. Le couloir de la cuisine où il m'était interdit d'aller, avec son odeur spéciale d'appartement riche, — linoléum, calorifère et peinture propre, — ne se prêtait pas aux apparitions qui inquiètent les enfants de ma race. Le Croquemitaine, les Revenants, le Diable, les Hommes Noirs, le Loup se seraient sentis mal à l'aise entre l'armoire aux balais et le tableau des sonneries. De plus, je ne connaissais pas ces personnages redoutables. Comme je l'ai dit, je n'avais pas de nourrice pour me faire des contes de nourrices. Sitôt sevré, j'avais été livré aux gouvernantes étrangères, et par conséquent mon imagination propre à se troubler était hantée des seuls épouvantails d'un autre pays. Les histoires à faire peur que me racontait Kate, ou qu'elle me montrait dans des livres d'images anglais, n'étaient pas de chez nous : ses spectres avaient toujours une physionomie britannique, assez effrayante j'en conviens, et aux détours du corridor, je ne m'attendais pas à voir surgir les larves de taille imposante qui ont cours en France, mais quelqu'un de ces petits êtres mal formés comme en a dessiné Arthur Rackham, hydrocéphales et borgnes. Leur nudité blême de fœtus se gonfle en boursouflures malsaines et leurs courts moignons cadavéreux plient sous les gros ventres flasques. Mes angoisses, je dois le dire, duraient peu, car, dès la nuit complète, il y avait de la lumière partout ; ma mère rentrait ; les petits avortons blafards n'étaient plus à craindre. Mais c'étaient le demi-jour terne des fins d'après-midi, les ternes lumières d'hiver passant à tra-

vers les vitres dépolies qui me prédisposaient à la peur, et l'attente de ces moments d'appréhension relativement courts empoisonnait mes journées.

Une vie plus animée m'aurait préservé de ces rêveries funèbres. Mais je ne m'amusais pas. La seule diversion de la journée était la promenade obligatoire. Tous les jours, à deux heures, ma gouvernante me menait aux Champs-Élysées. J'aurais aimé à m'attarder, pendant la traversée de l'avenue, devant les chapeaux blancs ou noirs des cochers, la queue en catogan des chevaux d'omnibus, ou le petit siège des automobiles électriques, car je ne pouvais pas espérer rencontrer tous les jours certaine voiture-réclame en forme de bouteille d'eau de Vichy, dont la vision me remplissait chaque fois de nouvelles délices. Mais c'était impossible. Les enfants de sept ans sont déjà astreints à certaines obligations : il y a, aux Champs-Élysées, une place bien déterminée où il est convenable qu'ils jouent, — un peu au-dessus du Théâtre Marigny, exactement, — et baguenauder le long du trottoir n'est permis qu'aux petits pâtisseries et aux gamins des rues.

J'allais retrouver les enfants de mon âge. Ma mère aurait désiré que je fisse la connaissance de petits garçons bien élevés qui m'auraient appris l'art de m'amuser en compagnie. « Tu n'es pas assez sociable, me disait-elle ; il ne manque pourtant pas de camarades que tu pourrais inviter à venir jouer à la maison. » Et elle me citait les noms de fils de ses amies qui ne demandaient, paraît-il, qu'à me rencontrer. J'écoutais ces discours avec peu d'enthousiasme, sachant bien que, si je souffrais de la solitude, une amitié de hasard me répugnait instinctivement. A plusieurs reprises, car j'étais obéissant, j'avais essayé d'entrer en relations avec d'autres enfants en me mêlant à leurs jeux, et, chaque fois, j'avais éprouvé une déception cruelle, mais prévue. Je ne parvenais pas à me plaire, non plus qu'à me faire agréer, dans une société

dont les préoccupations n'étaient pas les miennes. On riait de la candeur de mes imaginations, on me trouvait puéril parce que je n'avais pas de curiosités précoces, le goût des cachotteries, du scandale et des collections de timbres, non plus que le désir de paraître. Je savais bien ce qui me manquait pour plaire, mais ne désirais pas l'acquérir ; cette conception de l'existence ne m'intéressait pas, ni les jeux violents qui ne laissaient pas place à ma rêverie, par laquelle, malgré leur jugement, je me sentais plus vieux que les autres, et plus rassis.

Si j'aimais mieux ramasser des marrons que jouer aux barres, ce n'était pas seulement par enfantillage, mais parce que, sur chaque marron, je faisais des découvertes ; je commençais à donner des réflexions aux couleurs, aux aspects qui font le charme profond des choses : quand je tenais un marron dans la main, je méditais longtemps sur la sensation différente que donnent, au toucher, sa convexité luisante et sa base onctueuse ; je me laissais emporter par l'envie de le voir servir à mes conceptions, je lui trouvais des utilisations impossibles, et que j'étais sûr de parvenir à lui donner.

Il m'arrivait aussi de rester de longs moments devant une de ces petites boutiques couleur de chocolat où l'on vend des moulins en papier et des fouets en peau d'argent de poche, offrait de m'acheter un jouet. Elle ne comprenait pas que je pusse admirer ces étalages sans désirer aucun des objets qui les composaient. Je ne voulais pas d'un fouet, car j'aurais été obligé de m'en servir pour pousser ma toupie ; et, puisque les moulins tournaient au vent, qu'aurais-je eu de plus en tenant l'un d'eux dans ma main ? Elle m'offrait alors un tour de chevaux de bois ; mais il me déplaisait de montrer ma maladresse au jeu de bagues, et ils n'avaient pas de musique. Seul, le guignol m'aurait attiré. Pour moi,

le juge, le commissaire, le gendarme avaient, sous le petit fronton de toile, une existence propre qui se prolongeait après que le rideau était tombé. Par crainte des maladies, on ne me menait jamais au guignol...

Kate se lassait vite de chercher à me distraire et retournait aux conversations nostalgiques et bruyantes qu'elle tenait avec ses compatriotes. Livré à moi-même, je me promenais seul, sérieusement.

* * *

Ce fut une après-midi de février que je le rencontrai pour la première fois.

Je m'étais arrêté dans ma promenade solitaire pour regarder les oiseaux auxquels il jetait du pain ; j'avais ensuite vu ses bottines à boutons, fort pointues, puis son pardessus beige ; j'étais remonté jusqu'au cache-nez de laine et aux petits cheveux du cou, et comme, les yeux vagues et l'esprit ailleurs, je considérais sans attention ses joues couperosées, ses lèvres minces plissées sur le tronçon éteint d'un cigare médiocre, il se tourna vers moi et me dit : « A la bonne heure, voilà un petit garçon qui aime les pierrots et qui ne les effarouche pas. » Intimidé, je souriais sans lui répondre ; quand mon Anglaise accourut, tout empesée, elle toisa sévèrement l'inconnu qui parlait sans être présenté, me prit par la main, en me disant que je devais savoir à mon âge qu'on ne lie pas conversation avec n'importe qui.

Le vieux monsieur devait être content d'avoir rencontré un admirateur, car il trouva sur-le-champ le moyen d'empêcher Kate de m'emmener. Ayant soulevé son chapeau melon, il lui demanda tout simplement : « Vous êtes Écossaise, mademoiselle ? » Kate, interdite, sans penser qu'elle commettait à son tour la faute dont elle m'avait fait honte, répondit : « Oui... est-ce visible?... »

Le vieux monsieur répliqua tout de suite : « Hein !

voyez-vous? je ne m'y suis pas trompé; c'est votre manière de prononcer. C'est que je connais ça, moi; dans le temps, je me suis arrêté plusieurs fois à Aberdeen... » Il se trouvait que Kate avait des parents dans cette ville; elle éprouva un plaisir si vif à entendre parler de son pays par un étranger qu'elle en oublia ses fonctions; le vieux monsieur, encouragé, rangea son croûton de pain dans sa poche, et se mit à lui raconter des banalités en mauvais anglais.

Pendant ce temps, les moineaux, ne recevant plus de pain, se dispersaient. J'en fus désappointé. Profitant d'un moment où Kate et lui semblaient n'avoir plus aucun lieu commun à échanger, je m'enhardis jusqu'à demander au vieux monsieur s'il n'allait point reprendre sa distribution. Il ne répondit pas, car il élaborait une phrase difficile; il me sourit, toutefois, et recommença distraitemment d'émietter son pain. A peine, du reste, avais-je posé ma question que je rougis de la sentir déplacée: je venais de m'apercevoir, à une reprise de son paletot, que le monsieur était un pauvre. Ce morceau de pain, que je l'avais obligé à gaspiller, il le gardait peut-être pour son goûter, et j'avais des remords. Mes remords, il est vrai, disparurent aussi vite qu'ils étaient venus, car, pour prendre son pain, le monsieur s'était déboutonné, et j'avais vu sur son ventre une grosse chaîne dorée chargée de très belles choses. Il était donc riche. Et ces belles choses, maintenant, me fascinaient: je remarquai un cochon d'argent, une petite boussole, une pièce de monnaie percée, très drôle, et un petit bonhomme en ivoire, que je reconnus pour un Chinois.

Je rentrai ce soir-là charmé de ce que j'avais vu; les Champs-Élysées n'étaient plus vides; il y avait maintenant un monsieur bienveillant, qui savait faire venir les oiseaux, se montrait aimable avec moi, apprivoisait Kate, et portait un Chinois sur son ventre.

Les jours qui suivirent furent pour moi infiniment

tristes. Il m'avait semblé, en me rendant le lendemain à la promenade, que je n'y pourrais pas ne pas rencontrer le monsieur : mêlé au paysage, il faisait pour moi partie intégrante des Champs-Élysées, au même titre que le marchand de plaisirs et la voiture aux chèvres ; je ne supposais pas un instant que son passage ne pût être qu'accidentel, et j'étais tellement sûr de le rencontrer encore, que, lorsque je dus, à quatre heures, rentrer à la maison sans avoir revu sous les arbres la silhouette déjà familière, ce fut le cœur très gros, comme si un ami m'eût manqué à un rendez-vous longtemps attendu. Une semaine s'écoula, pendant laquelle j'apportais quotidiennement aux Champs-Élysées un espoir vacillant et déçu ; toute chose alentour me paraissait affligée, et les oiseaux eux-mêmes, en sautillant frileusement sur le sable, avaient l'air de regretter comme moi la défection de celui que j'appelais déjà « notre ami ». Je me livrais sur lui à mille suppositions ; il était malade, mort peut-être ; et soudain, une crainte plus affreuse encore m'envahissait ; il m'avait oublié ! Et j'aurais voulu quitter les Champs-Élysées, courir à sa recherche, le retrouver, tout près, peut-être, dans un autre endroit de l'avenue, pour lui crier : « C'est moi ! c'est moi ! revenez ! » La vanité de mes projets ne tardait pas à m'apparaître. Je me raisonnais : je pensais que le monsieur, si je manifestais tant de joie à le retrouver, briserait peut-être mon élan en ne me reconnaissant pas ; cette perspective était encore pour moi plus pénible que celle d'un simple oubli ; mais j'étais forcé de l'admettre ; le monsieur ne me reconnaissait pas et je ne le connaissais pas, puisque nous ignorions nos noms l'un et l'autre, et je savais bien qu'on ne peut connaître quelqu'un que lorsqu'on sait comment il s'appelle.

J'étais trop petit encore pour me dire qu'après tout ce monsieur n'avait rien fait pour moi de particulier ; il m'avait à peine parlé, d'autres que lui m'avaient aupa-

ravant amusé en charmant les oiseaux, mieux que lui, même; je cherchais seulement à faire diversion, à me passer de lui, à retrouver la physionomie des Champs-Élysées avant sa rencontre, physionomie qui me paraissait moins haïssable qu'autrefois; chacune des journées de jadis, si vide en son temps, me paraissait pleine de souvenirs délicieux; j'aurais voulu retrouver les méditations inconscientes qui me traversaient l'esprit, lorsque, sur le sol, j'assemblais en carré des queues de feuilles ou de vieilles allumettes. Cet amusement machinal éveillait naguère en moi tous les sentiments qui se rattachent au désir de bâtir et de composer; j'y voyais des genèses de maisons ou de jardins, mon imagination transformait en îles inconnues les rosaces que je dessinais sur le sable avec de vieux détritrus. Je m'en lassais maintenant, j'aurais voulu voir le monsieur, lui demander pourquoi sa breloque avait la forme d'un Chinois, et si les oiseaux le connaissaient bien. J'avais plusieurs fois failli demander à Kate de partir à sa recherche, puisqu'elle avait sans hostilité toléré sa présence; mais, au moment de lui faire cette proposition, je n'avais pas osé; elle n'aurait pas compris ce que je voulais, et puis j'avais peur de lui déplaire en la dérangeant: elle causait de si bon cœur avec cette société d'Européennes variées qui n'ont de commun entre elles qu'une espèce de nationalité factice, celle de gouvernantes parisiennes. Je n'aurais voulu pour rien au monde m'écarter seul pour essayer de trouver plus loin le vieux monsieur, et, ne pouvant au milieu de ces jardins faire la seule chose que j'eusse désirée, je me sentais, sous le ciel limpide de cet hiver finissant, plus prisonnier qu'entre les murs d'un cachot.

Pour réagir, je m'étais, contre mon ordinaire, approché plusieurs fois des enfants qui jouaient et j'avais joué avec eux; mes désillusions récentes me rendaient leur société plus supportable, et j'avais fini par l'accepter comme

un pis-aller. Un jour, alors que je formais avec mes camarades un de ces cercles qui sont à la base des rites de certains jeux, j'entendis derrière moi dans l'allée des pas tranquilles qui ralentirent dans mon voisinage ; j'eus l'impression qu'on s'arrêtait pour me regarder et, au bout d'un long moment, je finis par me retourner sous cette impression désagréable : je reconnus avec stupeur le monsieur au paletot beige, auquel, justement, je ne pensais pas ; je vis à son sourire qu'il m'avait reconnu ; mais je ne me sentais plus du tout disposé aux effusions que j'avais projetées pour une pareille rencontre. Je ne me serais d'abord pas permis de contrevenir, en me retournant, aux règles du jeu que je partageais. De plus, je ne tenais pas à faire connaître à mes petits camarades des relations dont j'entretenais jalousement le secret, et même j'en voulais un peu au monsieur de s'être fait attendre, et d'apparaître à un moment où je ne le désirais pas.

Cependant, notre jeu se poursuivait, turbulent et sans répit. L'esprit ailleurs, un peu humilié d'être vu par le charmeur d'oiseaux en compagnie de ces enfants — car j'avais peur qu'il ne se fît de moi une idée fautive en supposant que je pusse prendre plaisir à leurs distractions — je ne voyais plus rien des choses qui m'entouraient. Les marronniers, les chaises, mes camarades tournaient devant mes yeux dans une ronde vertigineuse. Je ne pouvais pas m'en aller, et je craignais que le monsieur, me voyant occupé, ne partît pour ne plus jamais revenir. J'eus envie de pleurer.

Mon supplice prit fin cependant. Le brouillard aigre de quatre heures descendait des feuillages, mettant fin aux colloques des gouvernantes qui ralliaient les enfants avec peine, comme des troupeaux. La bande se disloqua, le jeu désorganisé traîna, puis cessa tout à fait. Je restai seul. J'allais m'élancer vers le vieux monsieur avant que Kate eût le temps de m'appeler, lorsqu'en me re-

tournant vers la place qu'il occupait un instant auparavant, je constatai qu'il n'y était plus. Une grande amertume me serra le cœur. Je rageais contre lui, contre les enfants, contre moi-même : je décidai de saisir le premier prétexte que me donnerait mon Anglaise pour faire un caprice. Et je me dirigeai vers elle dans cette intention. Un choc m'arrêta soudain : auprès de Kate, sur une chaise, le monsieur était assis, et tous deux me regardaient avec attention. Stupéfait, je me tenais devant eux sans prononcer une parole.

— Eh bien, me demanda Kate en anglais, ne dites-vous pas bonjour?

Dès que je me fus approché, le monsieur me tendit sa main sans gant, mais tiède pour être restée dans sa poche et me dit : « Bonjour, mon petit ami ; vous paraissiez bien vous amuser, tout à l'heure, pour un petit garçon qui n'aime pas jouer ; c'est votre Miss qui vient de me dire que vous n'aimiez pas jouer ; c'est vrai, ça ? » Je restais sans répondre, me tortillant, tout ensemble contrarié par l'idée que le monsieur eût pu me croire assez animé au jeu pour l'avoir négligé, et satisfait de voir qu'il connaissait un peu mes goûts sans que j'eusse à lui en faire part. Devant mon silence, Kate intervint : « Répondez, quand M. Laurent vous parle. » Il s'appelait donc M. Laurent. Je ne pensai pas à trouver anormal que Kate, peu liante, le connût déjà. Je pensais au contraire, qu'il était de mon devoir de connaître ce monsieur, rencontré pour la seconde fois, puisque Kate l'appelait par son nom. Combien de fois, en effet, avais-je déjà été mis en présence de personnes ignorées, qui prétendaient pourtant m'avoir vu tout petit, et qui semblaient me retrouver sans surprise et continuer avec moi des relations commencées dans le temps où je ne savais encore ni voir, ni parler. Comme, du reste, ce M. Laurent m'était sympathique, je me décidai de bon cœur à lui répondre que je n'aimais guère jouer. « Eh

bien ! conclut-il, vous viendrez me trouver ici demain, je vous montrerai comment on fait approcher les petits oiseaux avec du pain. » Après une petite tape sur la joue qui, de sa part, me choqua tout de même un peu, nous nous séparâmes, car l'Anglaise, ayant mission de me promener de deux heures à quatre, n'envisageait pas la possibilité de rester aux Champs Élysées plus tard que le temps convenu.

Ainsi, cette rencontre que, sans trop savoir pourquoi, j'avais désirée, venait de se produire et je n'avais peut-être pas su en profiter pleinement. La seule certitude de pouvoir à nouveau rencontrer M. Laurent calmait cette insuffisance de contentement qui me tourmentait à chaque réalisation d'une de mes convoitises, et je rentrai à la maison sans trop d'ennui. Je savais que l'appartement serait comme à l'ordinaire morne et calfaté de silence, mais pour la première fois, j'attendais un bien-être des heures caractéristiques des avant-dîners d'hiver, du goûter austère, des amusements taciturnes et des leçons repassées dans ma chambre claire, qui contenait des jouets bien faits, des armoires blanches, beaucoup de calme, et quelques flammes douces en cage derrière le garde-feu.

Le lendemain, je retrouvai M. Laurent dès mon arrivée. Je m'étais, à la maison, procuré du pain pour les oiseaux, car M. Laurent devait me montrer à le lancer convenablement, et je ne voulais pas qu'il me donnât du pain apporté par lui, n'aimant rien devoir à personne. Bien entendu, je m'étais donné du mal pour emporter ce pain sans être vu. On aurait trouvé cela tout naturel, mais on l'aurait remarqué. Ma mère m'aurait peut-être dit : « Tiens, tu t'amuses à donner du pain aux oiseaux, maintenant ! » comme si ç'avait été pour moi quelque nouvelle fantaisie, et j'aurais trouvé intolérable qu'elle ne devinât pas l'importance que j'attachais à ce rite. Je me contredisais moi-même, car irrité à l'idée que

l'on ne connaissait pas mes préoccupations nouvelles, je souhaitais d'autre part qu'on les ignorât.

Arrivé au jardin, je remarquai que, pour s'installer auprès du monsieur, Kate accepta délibérément de s'écarter de ses compagnes habituelles. Nous nous trouvâmes en effet au bout d'une allée, dans un lieu dénué de nourrices. Je pensai que M. Laurent avait choisi cet emplacement comme plus tranquille et plus propice à ses exercices de charmeur d'oiseaux ; mais, les moineaux ne vinrent pas nombreux, et M. Laurent, qui m'avait pris par la main et entraîné plus loin dans l'allée solitaire, semblait leur donner peu d'attention. J'étais obligé de l'inviter à jeter plus souvent le pain : mais il le faisait distraitement, et semblait plus désireux de me regarder ; ensuite, même, il sembla tout à fait oublier les oiseaux, puis me parla, me questionna ; il me dit d'abord que ma figure ne lui était pas inconnue, puis il me demanda mon nom. Quand je lui eus répondu que je m'appelais Jean Bercier, il me demanda si je n'avais pas dans ma famille un certain René Bercier. Il devait m'avoir interrogé sur mon identité pour confirmer quelque chose qu'il savait déjà, car les personnes enrégées pour découvrir les parentés montrent généralement plus de curiosité joyeuse à l'énoncé d'un nom propice à quelque établissement de cousinage, et ce fut sans surprise que M. Laurent entendit mon nom, et apprit que j'avais en effet un oncle du nom de René.

Il parut seulement contrarié d'apprendre que cet oncle était médecin, et non pas avocat, ainsi qu'il l'aurait volontiers prétendu.

Comme il venait de me questionner, je crus pouvoir le questionner à mon tour, et je lui demandai :

— Pourquoi y a-t-il un Chinois attaché à votre chaîne de montre ?

— C'est parce que je suis allé en Chine.

— Ah ! et ce drôle de sou, qu'est-ce que c'est ?

— Ça, c'est une pièce hindoue.

— Vous êtes aussi allé en Inde?

M. Laurent parut étonné de me voir découvrir que les pièces hindoues venaient de l'Inde, et surtout de me voir connaître l'Inde. En effet, les enfants de sept ans qui jouent aux Champs Élysées ont des notions de géographie très vagues. Ils ont entendu parler de l'Espagne, du Tyrol, de l'Italie, de la Russie et de la Chine, parce que les costumes de ces pays sont fréquemment utilisés dans les bals costumés d'enfants où on les mène. Ils savent que l'Angleterre et l'Allemagne produisent les personnes préposées à leur éducation. Ils connaissent enfin un grand nombre de villes d'eaux et de plages, qui servent généralement à constituer aussi le fonds des connaissances géographiques de leurs parents, et puis l'Amérique, parce que personne n'ignore l'Amérique. Le plus souvent, leurs notions sur la configuration du monde s'arrêtent là. Les miennes, à proprement parler, n'étaient guère plus étendues, ni surtout plus coordonnées ; mais néanmoins un atlas que j'avais vu m'était apparu comme une chose plus belle qu'un livre de leçons banal, et, sur toutes les contrées aux couleurs fraîches, j'avais promené mes doigts, essayant sans m'en rendre compte des itinéraires désirables, m'éprenant de noms lus au hasard et qui servaient à désigner magnifiquement la multitude des pays de la terre.

M. Laurent se servit avec empressement des connaissances que je lui avais révélées, et qui en laissaient prévoir d'autres, comme d'un prétexte à une narration de ses voyages. Il devait aimer à faire souvent ce récit et un enfant de sept ans semblait à ce vieillard un auditoire suffisant pour redire une série d'aventures sans particularités dont il semblait très fier. Il citait des escales dans des pays que raisonnablement je ne pouvais connaître, tant son plaisir était grand de montrer qu'il était allé loin. Je l'écoutais cependant. Je

ne pensais pas, ainsi que j'aurais pu le faire, plus vieux, à lui demander à quel titre il avait pérégriné de la sorte, et si c'était comme officier de marine, comme soutier, comme commerçant, ou comme déporté : j'éprouvais seulement un certain charme à entendre des mots nouveaux pour moi, et je m'étonnais en voyant, tout pareil à un autre, discrètement vêtu, familier avec les oiseaux de Paris, cet homme qui avait vu des pays de nègres et d'éléphants, et celui, plus réalisable encore pour mon imagination d'enfant, où les Chinois tout jaunes portent des chapeaux pointus et des nattes dans le dos, à l'intérieur de maisons fabriquées en papier, ainsi qu'on m'avait assuré qu'étaient tous les Chinois.

Lorsqu'il n'eut plus rien à raconter, M. Laurent prononça quelques mots encore, comme pour lui-même : « Ah ! oui, oui, je peux dire que j'ai vu du pays, moi... je peux dire que j'en ai vu, oui... » Je ne devais pas m'être montré assez admiratif, car, sans même se rendre compte de ce qu'avait d'enfantin son désir d'éblouir un enfant, il insista : « Hein, mon petit ami, votre papa et votre maman ne vous ont jamais promené si loin ; je suis sûr que vous n'avez même jamais mis le pied sur un bateau... — Si, monsieur, je suis déjà monté sur le bateau qui fait de la fumée, à Trouville, et puis on s'est arrêté au Havre, seulement, et puis on est revenu. » Le vieux restait tout surpris de ma réponse : il m'admirait à son tour, et multipliait les : « voyez-vous ça ! » Puis, il ajouta : « Et vous aimez les bateaux ? » Si je les aimais ! Tous, indistinctement, ceux qu'on me donnait comme jouets, les vrais, que j'avais vus au bord de la mer, et les bateaux-mouches et les remorqueurs, qui baissent leur cheminée pour passer sous les ponts. M. Laurent dit alors : « Vous devriez demander à votre Miss de vous mener plutôt aux Tuileries ; vos parents vous achèteraient un beau bateau tout neuf ; ils ont de quoi, n'est-ce pas ? vous en auriez un qui marcherait plus vite que tous les autres. »

Cette dernière suggestion brisa mon enthousiasme, qui commençait à s'éveiller sérieusement. Je me rappelai qu'il y avait en effet beaucoup de bateaux aux Tuileries, et, par conséquent, beaucoup de petits garçons pour les regarder ; cela m'intimidait : j'aimais jalousement certains passe-temps auxquels je me livrais du meilleur de mon imagination, et j'avais horreur des témoins différents, capables de ne pas me prendre au sérieux, ou de se croire au contraire aussi passionnés que moi. Je répondis donc que je n'aimais pas le bassin des Tuileries, parce qu'il y avait beaucoup trop de monde autour. M. Laurent me demanda : « Alors, c'est vrai, vous n'aimez pas jouer avec les enfants, vous préférez vous amuser tout seul ? » J'affirmai qu'il en était bien ainsi et M. Laurent en fut charmé.

Ce jour-là, nous causâmes longtemps. Ou plutôt, ce fut moi seul qui parlai, avec cette confiance naïve que me donnaient mes habitudes d'enfant solitaire, accoutumé à penser tout haut. Je racontais à M. Laurent ma petite vie, mes souvenirs, négligeant les grandes lignes, mais me perdant dans les détails ; je lui fis connaître mes goûts, mes tristesses et mes joies. Ma sensibilité, qui n'avait jamais trouvé où s'épancher, heurtée par l'indifférence de mes parents, la froideur de Kate, la turbulence de mes camarades, se laissait aller devant le vieil homme, rassurée et familière comme les oiseaux que je lui avais vu charmer. Et il m'écoutait, attentif, un bon sourire aux lèvres. Si parfois mon récit s'arrêtait, il m'encourageait d'un : « et puis », d'un : « et alors ? » Mes confidences, stimulées par l'intérêt qu'il semblait leur porter, reprenaient de plus belle, et j'éprouvais à les lui faire un plaisir un peu égoïste qui me remplissait d'une très grande douceur.

J'aurais voulu, parfois, l'interroger à mon tour, savoir qui il était. Mais toujours j'hésitais à poser une question qui eût peut-être été indiscrete. Lui-même, — sans se

dérober, — savait ramener la conversation sur ma personne, et ce n'est que beaucoup plus tard seulement que je m'aperçus que je m'étais livré tout entier, et que, croyant le connaître parfaitement, je ne savais presque rien de lui.

Rencontrer M. Laurent était devenu pour moi une habitude quotidienne. Chaque soir, en le quittant, je lui disais : « à demain » ; et quand, par hasard, il ne pouvait pas venir, toujours il m'en prévenait la veille. Ses absences, par bonheur, étaient rares, mais duraient souvent plusieurs jours, pendant lesquels je reprenais, solitaire, mes jeux et mes rêveries de jadis. Pensais-je à lui? A peine, puisque j'étais certain de le revoir bientôt. Plusieurs fois, il me sembla bien qu'il restait absent plus longtemps qu'il ne l'avait annoncé ; mais ma notion du temps était alors bien vague : je ne me figurais pas ainsi qu'aujourd'hui les jours comme les innombrables barreaux d'une échelle infinie ; le lendemain mis à part, tout ce qui était dans l'avenir me semblait perdu dans une brume grisâtre, et il n'est pas impossible que seule l'impatience de mon désir m'ait fait parfois mettre en doute la parole de mon ami. Car il était bien mon ami, ce vieillard étrange ; pas une seule fois l'idée ne m'était venue qu'il n'était ni de mon âge, ni de mon milieu : par un rare privilège de l'enfance, je ne voyais de lui que ce qui me charmait. Jamais je ne songeais à savoir qui il était, d'où il venait, et pourquoi il s'était attaché à moi de la sorte. Lui plaire me semblait naturel, notre intimité n'avait rien à mes yeux d'anormal. Il ne me tutoyait pas encore, mais je sentais confusément qu'il eût suffi d'un rien pour qu'il se décidât à le faire : je ne l'y poussais pas cependant, trouvant à son « vous » une familiarité un peu respectueuse qui nous maintenait sur un pied de parfaite égalité et me flattait secrètement.

Seule, l'attitude de Kate me surprenait. Jamais, autrefois, elle ne m'eût permis de telles relations. Quel

fluide émanait de M. Laurent qui la rendît à ce point accommodante? Car, maintenant, elle était la première à le saluer quand il venait nous rejoindre aux Champs-Élysées : et tantôt elle échangeait avec lui des colloques à mi-voix dans un anglais rapide qui m'échappait, tantôt, lisant un magazine, elle laissait M. Laurent m'entraîner à l'écart. Une fois, même, comme le vieil homme voulait m'offrir l'un de ces gâteaux douteux — ils me paraissent alors enviabiles — que l'on trouve dans les petites boutiques de bois, et que j'hésitais par scrupule, elle me tança d'importance, disant qu'il était fort impoli de refuser ce que l'on vous offrait si gracieusement. Quant aux absences de M. Laurent, Kate n'en disait rien non plus. Elle en semblait, comme moi, informée : en tout cas, qu'il vînt ou ne vînt pas, jamais je ne pus lire sur son visage froid le signe d'une déception ou l'ombre d'une surprise.

Je ne lui parlais pas de M. Laurent, y éprouvant une incompréhensible gêne, que peut-être elle ressentait également, car, de lui, elle ne me disait non plus jamais rien. Vis-à-vis de mes parents, nous gardions l'un et l'autre sur le personnage un mutisme absolu. Pour ma part, j'avais un motif : c'eût été profaner notre amitié de la révéler à qui que ce fût. Mais Kate? Comment elle si empressée à faire à ma mère, le soir, son rapport sur ma conduite, mon travail, ma politesse, ne disait-elle rien de cet homme qui tenait dans mon existence une place si importante? Cette sorte de complicité tacite qui existait entre nous me fit craindre que le fait de connaître M. Laurent ne fût blâmable aux yeux de mes parents : mais comment en acquérir la certitude? Tenais-je même beaucoup à l'avoir? Non, puisque dans l'affirmative, j'eusse été privé, sans motif apparent pour moi, de ma plus chère affection. C'est pourquoi, plusieurs fois, tenté de faire connaître une situation qui m'apparaissait confusément comme pas très nette, j'hésitais

toujours à prononcer les paroles fatidiques et gardais d'autant plus jalousement mon secret que j'avais plus souvent été sur le point de le révéler.

* * *

Un jour, la chose se décida.

Quand, aujourd'hui, je force mes souvenirs à se préciser, il me semble que, la veille, Kate et M. Laurent avaient eu une conversation plus longue que de coutume. Je crois me rappeler qu'ils avaient discuté en ma présence, mais sans que je pusse suivre leurs paroles, ni les comprendre : à en juger par leur ton, mon ami devait essayer de convaincre ma gouvernante, insister, puis supplier. Et je crois bien aussi que, le lendemain, comme nous arrivions, à son interrogation muette, Kate répondit par un signe de tête affirmatif. Mais de tout cela, je ne suis pas certain. Peut-être ces remarques ne furent-elles pas notées par moi, sur le moment ; peut-être ces observations furent-elles par la suite créées de toutes pièces par mon jeune esprit avide de trouver, du phénomène qui se produisit, une explication raisonnable. On se souvient mal des faits qui précèdent immédiatement une grande catastrophe. Donc, je n'affirme pas, j'indique, je suggère : mais, encore une fois, je ne sais rien.

Au lieu de m'emmener, comme d'habitude, M. Laurent s'assit auprès de Kate et mit une chaise à côté de lui, pour moi. Il sembla ne plus savoir quoi dire, et me répéta seulement deux fois : « Eh bien ! mon petit ami ! » Kate, non plus, ne soufflait mot ; elle regardait venir au loin, avec ennui, une gouvernante vêtue de gris, avec qui d'habitude elle aimait au contraire converser. Lorsque cette gouvernante et les deux petits garçons qu'elle conduisait eurent tourné au coin d'une allée sans venir à nous, Kate ne regarda plus de ce côté-là, et piqua

le bout de son parapluie dans une feuille morte. Je regardais devant moi, en balançant mes pieds qui n'atteignaient pas le sol. Il ne faisait pas trop beau temps. Il venait, de la chaussée distante, un bruit d'omnibus. Un gros pigeon, de cette race propre aux jardins publics, marchait en secouant sa très petite tête. J'éprouvais un plaisir toujours nouveau à la vue d'un animal vivant, et je ne pouvais m'empêcher de faire partager mon enthousiasme à mon entourage. Généralement, je n'avais pas de succès : mes parents, ou Kate, que ce fût à la campagne ou à la ville, me répondaient des phrases comme celles-ci : « Eh bien, oui, je le vois, ce chien ; il est comme n'importe quel chien. » « Pourquoi restes-tu béant devant cette poule ? ça n'a rien d'extraordinaire, une poule. » Peut-être M. Laurent saurait-il mieux me comprendre, et je lui fis part de ma constatation : « Voilà un pigeon. » Je fus choqué de l'entendre me répondre seulement : « Oui. » Mais je me rendis compte bien vite qu'il était normal qu'un pigeon ne présentât pas d'intérêt pour un voyageur tel que M. Laurent, qui avait vu tant de choses, et dont les connaissances m'émerveillaient. Je me reprochai même ma naïveté ; un pigeon, c'était un de ces oiseaux auxquels il donnait du pain, faute d'en rencontrer d'autres, mais notre intimité était assez grande pour que ce ne fût plus un thème de conversation suffisant. Je me rendis compte que j'aurais mieux fait de lui parler d'autruches, et je lui demandai s'il en avait vu... « A l'Acclimatation, oui... »

Cela me parut extraordinaire, et j'insistai. « Mais, quand vous avez fait le tour du monde ? — D'abord, je n'ai pas fait le tour du monde, et ensuite, je n'ai pas vu d'autruches. »

Ma question avait néanmoins remis M. Laurent dans le sujet inépuisable qui nous donnait à tous deux tant de satisfaction ; elle parvint à le tirer de son silence. « Je n'ai pas vu d'autruches dans mes voyages, mais

j'ai vu... des caméléons, des crocodiles et des serpents!
Ah! des serpents! »

Je n'aimais pas les histoires de serpents, elles m'effrayaient. Sentant que M. Laurent se disposait à m'en raconter, je dis :

— Et des nègres?

Il ne parut pas surpris de me voir assimiler les nègres aux animaux.

— Naturellement, des nègres! de toutes les espèces! Ceux qui ont des anneaux dans le nez, ceux qui vont tout nus, des Mandingues, des Toucouleurs.

Les Toucouleurs évoquaient à mon esprit des sauvages polychromes, je demandai des précisions.

— Ils habitent le Sénégal, répondit M. Laurent, de beaux hommes...

— Méchants?

— Non, doux! Accueillants et hospitaliers, au contraire. J'ai vécu parmi eux, invité par un de leurs chefs que j'ai tiré en photographie.

— Oh! et vous l'avez toujours?

— Sa photographie? Non. Mais j'en ai d'autres, chez moi... et des images...

Je pensais que j'aurais pris un grand plaisir à voir ces images, mais je n'osais les lui demander. M. Laurent s'était tu; ses réflexions devaient cependant suivre le même cours que les miennes, car il me dit, comme répondant à mon désir :

— Je vous en apporterai, un de ces jours.

Il demeura encore un moment silencieux, puis :

— Vous ne savez pas ce que vous devriez faire? Vous devriez venir regarder ça chez moi!

La possibilité d'aller chez M. Laurent ne m'était jamais venue à l'esprit. Mes scrupules d'enfant bien élevé, émus par des relations qui me semblaient incorrectes, s'étaient à vrai dire endormis depuis plusieurs semaines; mais cette invitation constituait une nouveauté assez

grave pour les ranimer. Je n'osais même pas consulter Kate du regard, certain de sa désapprobation. M. Laurent continuait :

— Vous viendriez chez moi, demain, par exemple, je vous invite à boire du chocolat.

Cette insistance ne fut pas heureuse et renforça ma résolution de refus par le dégoût que me causait l'appât matériel, et puéril à mon sens, de ce chocolat. Toutefois, cette résolution fut à nouveau ébranlée, lorsque M. Laurent me dit : « Je vous montrerais encore autre chose, si vous vouliez venir chez moi, j'ai des noix de coco sculptées, et puis un gros couteau de nègre ; j'ai aussi une carapace de tortue, et toutes sortes de beaux objets qui vous amuseraient. »

Cette fois, je regardai Kate ; elle ne m'encourageait pas, il est vrai, mais elle avait l'air d'approuver beaucoup M. Laurent ; peut-être, quand j'y réfléchis depuis, le félicitait-elle d'avoir trouvé un moyen si simple de dire ce qu'ils n'arrivaient pas à dire depuis le début de l'après-midi. Je fus encore plus désorienté de cet assentiment muet et une pensée horrible me traversa l'esprit : « Si M. Laurent était un voleur ! » Lui, cependant insistait toujours : « Hein, mon petit ami, vous ne répondez pas, je vous assure que ce n'est pas difficile ; vous feriez votre promenade d'un autre côté, pour une fois ; votre Miss vous mènerait chez moi ; j'habite juste de l'autre côté de l'eau, rue de Bourgogne ».

Ce simple nom me rassura : une de mes tantes habitait rue de Bourgogne, ce n'était donc pas une rue de voleurs, sans cela personne de ma famille n'y habitait, bien sûr ! Cédant au désir de voir les objets exotiques annoncés, j'acceptai donc l'invitation de M. Laurent.

* * *

Jusqu'au lendemain, je ne pensai pas à autre chose. J'oubliai, en rentrant à la maison, d'allonger ou de raccourcir mes pas, pour éviter de marcher sur les interstices des dalles du trottoir, plaisir délicat qui m'absorbait à l'ordinaire. Je bus, indifférent, la tasse de chocolat de mon goûter, songeant seulement à l'autre chocolat que m'offrirait M. Laurent : et si, ce jour-là, je ne portai qu'une attention modérée à mon analyse grammaticale et aux derniers descendants des Mérovingiens, je n'en éprouvai aucun remords, ayant l'âme occupée de pensées autrement importantes.

Ainsi donc, le lendemain, à cette heure-ci, je serais allé chez M. Laurent. Notre amitié déjà si étroite aurait fait un pas de plus. Le grand bonheur que m'avait causé cette invitation et qui m'apparaissait assez lointain encore, un instant auparavant, il était là, tout proche ; dans moins de vingt-quatre heures, ce serait une chose accomplie. J'aurais pénétré dans l'intimité de mon ami, et je serais de retour à la maison, enivré, avec, dans le cœur, le goût d'amertume que laisse l'assouvissement d'un désir, mais l'esprit rempli des merveilles que j'aurais vues. Quel est l'écrivain qui, à cette question : « Quel a été le plus beau jour de votre vie ? » répondit : « La veille. » Certes, indifférent à toutes choses, ce soir-là, je bouillonnais de contentement et d'impatience. Et pourtant j'étais insatisfait... il me manquait quelque chose. Je ne fus pas long à m'apercevoir qu'il me fallait à tout prix, pour parfaire mon bonheur, le partager en le révélant à quelqu'un. Installé à ma table de travail, mordillant le bout de mon porte-plume, et balançant mes pieds devant un grand feu, je n'avais pas encore entendu le claquement spécial de la porte d'entrée qui indiquait le retour de

ma mère. Je décidai qu'à ce signe, je quitterais mon travail pour aller la rejoindre dans sa chambre et lui avouer la chose pendant qu'elle quitterait sa fourrure. Mais je n'entendis pas le bruit que j'attendais. Ce fut ma mère qui, rentrée avant moi, se trouva dans mon dos sans que je m'en fusse aperçu, et déclara, après s'être penchée sur mon devoir, que j'étais un étourdi et que je gribouillais comme un chat, puis repartit, me laissant interloqué. Je pris alors la résolution de faire connaître l'invitation de M. Laurent à mes parents pendant le dîner, et d'un air détaché, comme une chose naturelle. Le sort en décida autrement, car, étant allé me promener du côté de la salle à manger, j'y vis deux femmes de chambre occupées à étendre sur la table une nappe immense et empesée, un « extra » auquel on n'avait recours que dans les grandes occasions, maniant l'argenterie en bras de chemise, et Kate qui, après « avoir aidé », me remorqua dans ma chambre. Et, pendant qu'elle m'introduisait dans un costume de serge qui me grattait la peau et qu'elle boutonnait, en me pinçant le cou, mon col dur et froid, j'appris qu'il y avait ce soir-là un grand dîner à la maison.

* * *

Assis au bout de la table entre les plus jeunes invités, ce fut de moi que l'on s'occupa d'abord. Mes voisins me parurent curieux de connaître mon âge et le point où en étaient mes études, et ces questions banales me rendaient fier de parler avec les grandes personnes. Mais cela ne dura pas. Dès après le potage, la conversation s'égara sur des sujets qui ne m'intéressaient plus ; abandonné à moi-même, je n'eus que la ressource d'attendre le passage de la glace, effaré de penser que peut-être l'on m'oublierait. Puis, les assiettes de petits fours parvinrent jusqu'à moi, privées de ceux que je préférais,

et quand on se leva de table, je fus autorisé à aller me coucher sans dire bonsoir, contrarié, furieux intérieurement, ne songeant pas même à m'endormir rapidement pour que le lendemain fût plus vite arrivé.

* * *

Dès mon réveil, je décidai, coûte que coûte, de parler à ma mère. Là encore les choses s'arrangeaient mal. Quand j'allai lui dire bonjour, elle donnait des ordres à la cuisinière ; différents détails domestiques qui l'absorbèrent ensuite ne me semblèrent pas la préparer à accueillir ma confession d'un esprit favorable. Vingt fois je balançai, je fus lâche, et l'heure du déjeuner arriva sans que j'eusse mené à bien mon projet.

On se mit à table. Je n'avais pas faim. L'angoisse me contractait l'estomac. Allais-je me décider? A quoi bon! Cette révélation tardive de mes desseins ne serait-elle pas une preuve qu'à moi-même ils ne paraissaient pas très purs? Et puis, comment m'exprimer? Comment trouver la transition nécessaire? Cependant qu'en mon cerveau désemparé s'accumulaient ces objections, il me sembla certain que je garderais un mutisme qui, pour être prudent, ne m'en mettait pas moins à la torture. Le repas commença en silence. Mes parents et moi fûmes occupés à décapuchonner des œufs à la coque, ce qui ne favorisait pas la conversation. Puis mon père parla de ses affaires d'un ton ennuyé ; ma mère l'écoutait. Ni l'un ni l'autre ne faisait attention à moi. J'en étais presque tranquilisé. Je me faisais petit et silencieux pour passer inaperçu, craignant que l'on m'interrogeât sur ma promenade de l'après-midi. Mais quand on redoute une chose, on est bien près de la désirer. Il me sembla que l'effort que je faisais pour ne pas attirer leur attention, se révéla à mes parents par quelque signe extérieur ou plutôt par l'un de ces phénomènes

de télépathie auxquels je crois, pour les avoir constatés maintes fois au cours de mon existence. Et, comme le maître d'hôtel passait les fruits, un rayon de soleil vint, au travers des rideaux de vitrage en broderie, en projeter sur la table le dessin fuyant et tourmenté.

« Quelle belle journée », dit ma mère en regardant le ciel. « Tu sortiras de bonne heure si Kate a fini de déjeuner », ajouta-t-elle, en se tournant vers moi. « Du reste, les jours allongent. A l'avenir, tu pourras rester dehors jusqu'à cinq heures. »

Alors ce fut plus fort que moi. Sans réfléchir, sans hésiter, sans prendre mon élan pour annoncer cette chose si grave, je dis :

— Pas aujourd'hui, je goûte chez M. Laurent.

Ces paroles, je les entendis comme si un autre les eût prononcées. A peine furent elles sorties de ma gorge, que je me rendis compte de mon audace, de mon imprudence et du cataclysme qu'elles allaient déchaîner. Je souhaitai que tout cela ne fût qu'un rêve, et qu'un prompt réveil vint bientôt me tirer de mes angoisses.

Cependant à ma déclaration avait succédé un silence général et étonné que ma mère brisa la première.

— Qui est-ce, M. Laurent?

Rouge et tremblant, je racontai, la gorge serrée, que M. Laurent était un monsieur que je rencontrais quelquefois (je n'osai pas dire tous les jours) aux Champs-Élysées, qu'il me racontait des histoires, qu'il voyageait souvent, et m'avait invité à goûter le jour même chez lui. Pour le présenter sous un jour favorable, je simplifiais, ne voulant pas accumuler les détails qui auraient eu l'air d'un plaidoyer en sa faveur. Je n'avais pas, me semblait-il, à présenter sa défense. J'évitais également de dire qu'il charmait les oiseaux, de peur de le rabaisser. De sorte qu'au lieu de tracer de mon ami un portrait rassurant, je racontais sur lui juste ce qu'il fallait pour que mes parents s'inquiétassent. Mon père,

maintenant, écoutait d'un air sévère. Quand j'eus terminé mon récit, il me demanda :

— Il y a longtemps que tu le connais?

Je dis oui pour calmer son inquiétude, mais cette réponse produisit un effet contraire à celui que j'avais prévu.

— Comment l'as-tu connu? Est-ce lui qui t'a parlé le premier?

— Il donnait du pain aux oiseaux.

Il m'était venu à l'esprit que l'aveu de la vérité simple et normale à mes yeux arrangerait peut-être les choses. Mais mon père poursuivait :

— C'était un prétexte. Enfin, il t'a fait des avances? Réponds,

— Il m'a parlé, je l'ai trouvé très gentil.

— Il a été affectueux avec toi?

— Oh! oui.

Je lançai cette exclamation avec joie. A la figure tourmentée de mon père, j'avais cru comprendre qu'il craignait que M. Laurent ne fût un voleur d'enfants. Or, je savais bien, pour avoir lu des histoires de saltimbanques, que les voleurs d'enfants sont brutaux et qu'on ne les rencontre pas aux Champs-Élysées. Mes parents échangeaient un regard muet. J'éprouvai encore une fois le besoin de les tranquilliser, et, comme je sentais qu'une sorte d'accusation pesait sur moi, je voulus n'être pas seul à la supporter. Je dis :

— Du reste, Kate le connaît.

— Ah oui, Kate! Elle ne t'a parlé de rien! demanda mon père à ma mère.

— Jamais!

— Il s'adressa de nouveau à moi.

— Tu lui as dit ton nom?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il t'a répondu?

— Rien.

Je ne voulais pas livrer le secret de l'intérêt que M. Laurent avait porté à mon nom, lors de notre deuxième rencontre. Mais malgré mes efforts, de quelque façon que je répondisse, il n'y avait plus rien à faire pour calmer ma famille. Mon père, devant mes réponses évanesives, mes réticences, mon air gêné, s'énervait :

— Enfin, qu'est-ce que c'est que cette histoire? Comment est-il *ton* M. Laurent?

Je fis de lui une description aussi exacte que possible, harcelé par les questions qu'on me posait. Je dis qu'il avait l'air bon, des cheveux gris et des yeux bleus très doux.

— Tout rasé?

— Oui.

— Ressemble-t-il à ton oncle René!

— Oh! dit ma mère, comment veux-tu qu'il s'en souviennne?

Nouveau silence, nouveau coup d'œil à ma mère.

— Oui, dit mon père avec un petit sourire, comme s'il eût été satisfait de sa perspicacité, c'est bien ce que je pensais? » Et il ajouta à part soi : « Et l'Anglaise? »...

— Antoine, dit ma mère au maître d'hôtel, veuillez dire à Kate de venir immédiatement me retrouver dans le salon.

Elle jeta sa serviette sur la table, sans la plier, se leva et sortit, suivie de mon père. Derrière eux, la porte vitrée trembla, et je restai seul, désespéré, devant ma mandarine que je n'osais pas manger.

* * *

Après un court instant, j'entendis la porte du salon s'ouvrir, sans doute pour laisser entrer Kate, et tout de suite la scène commença. C'était ma mère, cette fois, qui parlait, avec volubilité, et sur un ton aigu; mon Anglaise répondait des phrases haletantes, que je ne

distinguais pas non plus, entrecoupées de sanglots, et par moments la voix de mon père retentissait, grave, comme pour donner un ordre. Je n'essayais pas de comprendre. Ébranlé par l'interrogatoire que j'avais subi, je ne pensais plus qu'à moi, sans songer que, par ma faute, Kate essayait une réprimande; je savourais égoïstement la satisfaction d'en avoir fini avec toute cette histoire. L'avouerai-je? Je ne pensais même plus à M. Laurent. Il était certain que je ne me rendrais pas à son invitation, et cependant l'idée ne me vint pas qu'il pût m'attendre aux Champs-Élysées, comme si quelque chose eût dû lui révéler les incidents qui se déroulaient présentement autour de moi. Mon cœur, alourdi peu à peu depuis des semaines par ce secret si pesant pour lui, se sentait soudain léger d'en être déchargé. Je voulais tout oublier, d'un coup. Et il me sembla que cette confiance — involontaire, sans doute — que je venais de témoigner à mes parents, me grandissait et me rapprochait d'eux. Dans le même moment, je distinguai l'arc-en-ciel minuscule que projetait sur la nappe un rayon de soleil réfracté par une carafe. La pièce était claire; par la fenêtre, j'apercevais le ciel lumineux des premières journées de printemps; indifférent au drame qui se jouait dans le salon, je me laissai engourdir par un grand bien-être. Mon attention fut rappelée pourtant par le bruit d'une discussion plus vive. Kate pleurait. Puis il y eut un silence. J'entendis encore la voix de mon père qui parlait plus longuement, comme pour mettre fin à la conversation. Je perçus les bruits d'un trousseau de clés, d'un tiroir ouvert et refermé, de papiers que l'on remue. Enfin ma mère ouvrit la porte de la salle à manger et me dit simplement :

— Viens.

Je pénétrai dans le salon. Kate n'y était plus.

* * *

L'après-midi qui suivit ne fut pas gai. Kate partie, personne ne m'emmena à la promenade. Mes parents étaient retournés à leurs occupations habituelles. J'errai seul dans l'appartement.

Privé de la présence familière de mon Anglaise, en qui pourtant je n'avais jamais trouvé d'affection véritable, je me persuadais que je l'avais aimée réellement. Je me suis rendu compte depuis que cette impression est fréquente. De même qu'on n'apprécie vraiment un bonheur qu'après l'avoir perdu, on n'aime et on ne comprend certaines personnes qu'après qu'on a été séparé d'elles. Donc, Kate me manquait. J'éprouvais cette impression de vide et d'isolement que ressentent les enfants quand on ne s'occupe pas d'eux. Et puis, j'aurais voulu parler à quelqu'un de ce qui venait de se passer, demander des explications, et, par elles, contrôler les hypothèses qu'élaborait mon esprit. J'aurais voulu comprendre. Dans l'office, le domestique nettoyait l'argenterie, la cigarette aux lèvres. Je me dirigeai vers lui, non pas dans l'intention de l'interroger, mais en pensant que peut-être, de lui-même, il parlerait. J'approchai lentement, sans qu'il me vît. Et soudain, il leva vers moi un regard sous lequel je me sentis rougir de honte. Il ne disait rien et me regardait en souriant, mais, dans ce sourire, il me sembla discerner un tel mépris, une telle haine pour moi par la faute de qui l'autre avait été chassée, que je m'enfuis dans ma chambre, où, étendu sur mon lit, je pleurai, longuement.

* * *

Je n'ai jamais revu M. Laurent.

GABRIEL GUILLAUME.

UN

TÉMOIGNAGE SUR LA RUSSIE ⁽¹⁾

Ceux qui jadis ont visité la Russie seraient bien dépaysés en foulant ce sol, qui fut toujours si hospitalier aux étrangers, de ne rien retrouver de ce qu'ils y ont connu avant l'éclipse totale, qui l'a complètement cachée aux yeux de l'Europe, depuis que la « grande révolution sans sang », comme elle fut proclamée par ses premiers coryphées, a transformé l'empire des Tsars en la république des Soviets.

Pour comprendre en peu de mots la transformation accomplie, il faut se rappeler les paroles de saint Rémy au roi Clovis, quand il lui donna le baptême : « Adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré. » Ici, ce conseil a été suivi littéralement, et pas seulement au figuré, car, dans toute la vaste étendue de celle qu'on appelait autrefois « la sainte Russie », tout a brûlé, en effet, allumé par les mains d'un peuple dont les émeutes sont toujours, comme l'a dit Pouchkine « vides de sens et implacables ». Il faut se rappeler qu'en Russie tout le monde est plus ou moins bolchevik de tempérament et le : « Grattez un Russe et vous trouverez un Tartare », d'Alexandre Dumas, peut être remplacé par « Grattez un Russe et vous trouverez un bolchevik ». Le poète

(1) Nos lecteurs seront certainement d'avis que la modération de ce témoignage et son ton de parfaite loyauté en garantissent la scrupuleuse exactitude. Il émane d'une femme de la plus haute société, qui a quitté la Russie seulement en octobre dernier, et qui a dû garder l'anonymat pour ne pas compromettre les membres de sa famille demeurés sous la tutelle bolcheviste.

comte Alexis Tolstoï a bien caractérisé cette nature, portée aux extrêmes dans ces vers :

Si on aime — aimer sans raison ;
 Si on menace — menacer sans plaisanter ;
 Si on gronde — gronder vertement ;
 Si l'on punit — punir complètement ;
 Si on hache — hacher de toutes ses forces ;
 Si on pardonne — pardonner de toute son âme ;
 Si on donne un festin — qu'il soit une montagne.

Les devises des bolcheviks, qu'on voyait affichées sur les murs des villes pendant la Terreur rouge : « Détruire pour reconstruire », « Guerre aux palais, paix aux chaumières », furent bien comprises en ce qui se rapportait à l'invitation de détruire. C'est ainsi que toutes les belles habitations des propriétaires dans les campagnes, avec les trésors d'art qu'elles contenaient et les belles bibliothèques accumulées par plusieurs générations, furent incendiées par les descendants de ceux qui les avaient bâties, incendiées après que l'on eut proclamé que l'on n'y toucherait pas, puisqu'elles étaient « le bien du peuple ». Dans les villes, même méthode : la plus grande partie des maisons fut détruite, non pas seulement par les batailles de la guerre civile, mais par les habitants eux-mêmes qui les abattaient pour s'emparer du bois et des briques dont elles étaient construites, pour leur chauffage et la construction de leurs poêles.

Ceci se passait surtout dans les premiers temps, quand ceux qui le faisaient avaient plus ou moins carte blanche pour le faire ; quand, dans les villes du Midi surtout, la guerre civile battait son plein et que les bombardements successifs amenaient avec eux des changements de gouvernement successifs aussi. Dans la ville d'Ékaterinoslaw, une des plus éprouvées sous ce rapport, on a compté quinze bombardements et treize changements de gouvernement. Dans les capitales, Moscou et Saint-Pétersbourg, qui ne s'appelaient plus ainsi, mais pas encore Leningrade, les excès de ce genre étaient

bien moindres. Là, le plus souvent, des personnes instruites étaient à la tête des institutions et le vandalisme qui a dévasté les provinces a épargné les capitales. On peut, à l'heure qu'il est, y visiter les palais de la famille impériale et les hôtels de l'aristocratie, où tout est conservé intact, et même les anciens serviteurs y sont restés comme gardiens et ciceroni de ces musées, qu'on montre au public.

Dans les très grandes villes comme Moscou, Leningrad, Odessa, en les traversant on n'a pas, d'un coup d'œil superficiel, l'impression du grand changement qui s'est opéré dans la vie de la Russie. Les magasins sont ouverts et l'on voit même beaucoup d'objets de luxe et des primeurs aux vitrines. La foule circule avec animation, surtout à Moscou, où la vie bat son plein et peut rappeler Londres. Cette phase a commencé quand le « Nep » (commerce national économique) a été introduit par Lénine. Elle a succédé à la période morne où le commerce libre était défendu ; tous les magasins étaient fermés et les citoyens devaient se contenter de trouver les objets dont ils avaient besoin en se les achetant les uns aux autres et en vendant tout ce qui avait survécu aux réquisitions, perquisitions et incursions des brigands, aux marchés appelés « Tolktetchka ».

Cette impression de prospérité se borne à l'aspect des rues. Si vous entrez dans les maisons, le tableau change du tout au tout. En exceptant beaucoup de riches spéculateurs, qui trouvent toujours moyen de s'arranger, nonobstant tous les décrets et toutes les prohibitions, surtout s'ils appartiennent au peuple israélite, et qui occupent même quelquefois de grands appartements et ont des serviteurs pour les servir, vous verrez partout la gêne et la misère. A Moscou, l'entassement causé par le manque de place ou le surplus d'habitants qui y sont agglomérés est énorme ; dans les villes de province, il n'est guère moindre, faute de maisons pour

se loger. A Saint-Pétersbourg seulement, grâce à l'énorme quantité de maisons vides, on trouve à se loger plus facilement, plus amplement et moins cher. Dans les autres villes, on n'occupe pas seulement des chambres, mais des coins de chambre. Des familles entières sont logées dans une chambre, selon les mètres carrés auxquels on a droit par personne, et là on dort, on mange, on fait la cuisine sur de petits poêles en fer ou en briques, que la nécessité et le manque de chauffage ont fait adopter. Et beaucoup de locataires doivent se contenter d'une chambre de passage ou d'une cloison qui les sépare les uns des autres. Depuis que la propriété des maisons ne dépassant pas une certaine valeur a été admise, beaucoup de propriétaires ont repris leurs maisons et les ont mises en état ; mais ils sont forcés de reconnaître que le jeu n'en vaut pas la chandelle, parce que les frais pour les maintenir en état et les impôts à payer sont énormes et que, d'autre part, ces frais ne sont pas remboursés par le loyer. En effet, tous les membres d'union paient des prix réduits. Or, d'après la loi de « l'entassement », on est obligé d'avoir des locataires dans chaque chambre. Si l'on n'en trouve pas, ils vous sont fournis par « la section des logements », qui vous envoie, pour la plupart du temps, des ouvriers communistes, à prix réduits, et qui sont souvent des voisins peu désirables.

Les magasins qui s'étaient ouverts au commencement du « Nep » se ferment maintenant en grand nombre, car les impôts que leurs propriétaires doivent payer surpassent les profits qu'ils en retirent. Tout en permettant le commerce libre, le gouvernement y met le plus d'entraves possible, dans l'espoir de l'étouffer au profit des coopératives. Partout on peut voir des gravures coloriées représentant d'un côté des capitalistes repus et repoussants, et, de l'autre, des ouvriers sympathiques, avec un texte à l'appui, invitant à soutenir les uns pour détruire l'influence néfaste des autres.

Les impôts sont, on peut le dire, la source principale des revenus de l'État, depuis qu'il s'est successivement emparé des richesses des églises et des fortunes des particuliers. Ces impôts sont légion. Les membres des unions en sont exemptés, du moins directement. Mais toutes les professions libres : prêtres, avocats, médecins, qui ont une pratique particulière, professeurs qui donnent des leçons aux particuliers, et aussi artisans qui ne travaillent pas pour l'État, mais pour leur propre compte, et aussi ex-capitalistes et bourgeois sans profession, même s'ils meurent de faim, n'ayant aucun revenu, sont taxés très cher pour le logement qu'ils occupent, l'eau, l'électricité, etc. En outre, ils ont à payer deux fois par an l'impôt sur le revenu, qui n'est, le plus souvent, nullement en proportion avec ce revenu. Par exemple, les médecins, avocats, professeurs, paient tous la même somme, qu'ils aient une grande clientèle ou qu'ils soient tout à fait inconnus. On peut en appeler aux inspecteurs des finances pour modifier l'impôt une fois qu'il est fixé, mais les procédures que cela nécessite sont très compliquées et prennent trop de temps. Et le résultat est douteux.

Si l'on veut voir le formalisme et le bureaucratisme à leur apogée, il faut se rendre au pays des Soviets. C'est une profusion d'institutions, de sections, de sous-sections et d'employés qui, comme une toile d'araignée, s'étend partout sous des noms abrégés qui nécessitent une étude spéciale pour les comprendre : Tspolkom, Mopre, Promounekhose, Serabes, etc., etc. On ne peut faire un pas sans être obligé de s'adresser à une de ces institutions, qui devraient toutes porter sur leurs frontons l'inscription placée par le Dante au seuil de l'Enfer. Une fois qu'on y entre, que ce soit pour avoir un renseignement ou pour remplir les innombrables formalités nécessaires pour obtenir un passeport étranger, pour avoir une chambre, payer un impôt, faire une réclama-

tion, porter une plainte, chercher une place, se faire inscrire dans une union, ou simplement, comme c'est exigé, pour faire acte de présence dans ces unions, on attend des heures entières en faisant la queue, d'abord dehors par tous les temps, puis au dedans, entassés comme des brebis dans une bergerie, dans une atmosphère où l'on étouffe. Et le plus souvent on vous dit de revenir, plutôt dix fois qu'une, pour obtenir ce que vous désirez. Vous êtes encore heureux si vous l'obtenez enfin, et si vous n'êtes pas allé vous morfondre en perdant pour rien votre temps et votre argent ; car, plus que partout ailleurs, le *time is money* des Anglais peut être appliqué à la vie en Russie, où tous les instants se passent à gagner de l'argent pour ne pas mourir de faim. C'est une lutte pour la vie acharnée, une lutte qui, le plus souvent, suffit seulement à être nourri, mais pas même vêtu. Nous parlons du public en général, mais naturellement pas des classes privilégiées, qui, elles, ont tous les droits et tous les moyens d'existence assurés. Par classes privilégiées, nous entendons celles que le renversement de l'échelle sociale a mises en haut : les ouvriers et les paysans, s'ils appartiennent à l'élite, c'est-à-dire s'ils sont communistes, membres du « Parti », comme ils disent, ayant droit à toutes les places et place à tous les banquets. Car ce qui prime tout en Russie maintenant, ce ne sont pas les talents et les caractères, *the right man in the right place*, mais les opinions politiques. D'un côté, les membres du « parti » et, de l'autre côté, tous les autres, qui se subdivisent encore en différentes catégories d'après leur origine : les uns étant supportés s'ils sont fils d'ouvriers et de paysans, et les autres considérés comme parias, s'ils sont issus de la noblesse, bourgeois, fils de prêtres ou ex-capitalistes. Les spécialistes et les savants sont ménagés, car on a besoin d'eux pour le moment : mais on s'efforce de leur préparer des remplaçants, en donnant une instruc-

tion superficielle à des jeunes gens issus de familles d'ouvriers qui n'ont pas fini l'école moyenne, mais qui sont admis dans les universités et dans les grandes écoles, pour en suivre peu de temps les cours, et pour en sortir revêtus de tous les droits. Et les autres, les parias, même s'ils sont admis au commencement dans les établissements supérieurs, en sont le plus souvent exclus plus tard, même dans la dernière année, sans que l'on tienne aucun compte de leurs capacités et de leurs études.

Pour le service, c'est la même chose, et partout dans les écoles et les universités, comme dans les institutions, la politique joue le rôle principal et tous doivent subir leur examen politique, enfants et vieillards, élèves et professeurs. Même quand un étudiant a brillamment subi son examen dans toutes les branches, il n'est pas admis s'il n'est pas complètement ferré sur les connaissances politiques qu'on exige de lui et qui doivent s'étendre non seulement aux décisions du gouvernement des Soviets, mais aussi aux faits cités par les journaux, se rapportant au jour le jour au communisme. Ces examens sont encore compliqués par les enquêtes sévères qu'on doit signer sur une feuille de papier qui est un vrai examen de conscience, où l'on doit tout dire, non seulement sur son origine, sa vie, ses convictions, mais aussi ce qui se rapporte à ses parents vivants et morts. Sans avoir rempli une enquête pareille, on ne reçoit de place nulle part et elles sont de toute rigueur pour obtenir des passeports étrangers. En Ukraine, les enquêtes et les examens politiques ne suffisent pas : il faut encore connaître la langue ukrainienne, que bien peu de personnes parlent, excepté les paysans ; mais, depuis qu'elle est proclamée obligatoire, on oblige tout le monde, même les médecins, à suivre des cours et à passer des examens dans cette langue. C'est la seule concession faite au nationalisme.

L'unique presse admise est la presse communiste, et les journaux ne sont remplis que de nouvelles ayant trait au communisme en Russie et à l'étranger. En les lisant, on a l'impression que toute l'Europe est sur le point de suivre l'exemple de la Russie, qu'elle est en train de secouer les chaînes du capitalisme et que, bientôt, l'univers entier goûtera les délices du paradis terrestre que les bolcheviks ont établi en Russie, sous la dictature bienfaisante du prolétariat.

En y regardant de près, avec des yeux impartiaux, ce paradis se manifeste par des persécutions et une tyrannie qui ne diminuent pas, quoique les jours de la Terreur proprement dite soient passés. Mais les prisons continuent à regorger de victimes par centaines, arrêtées pour complot ou soupçon de complot contre-révolutionnaire. Sur une dénonciation quelconque, on vous enferme avec les voleurs et les bandits, qui sont maintenant rigoureusement poursuivis. Parmi ces prisonniers politiques, il y en a un grand nombre qui ont eu l'imprudence d'écrire trop librement leur manière de penser dans leurs lettres ou de parler trop franchement de ce qui se passe. Ce sont des naïfs et des sceptiques, qui ne croient pas à la sévérité de la censure et qui ne savent pas que les bolcheviks ont partout des yeux et des oreilles.

Dans le moment actuel, les prisons sont mieux tenues qu'au commencement de la révolution bolcheviste. Les accusés sont jugés devant un tribunal. On leur permet d'avoir un défenseur; seulement, ici aussi, hélas! la politique joue un rôle prépondérant et ajoute au poids de la balance de Thémis.

Dans une certaine ville de province, un individu avait tué sa femme par cupidité, pour s'emparer de ses bijoux. L'acte accompli, il se dénonce lui-même; il est arrêté, emprisonné, jugé et acquitté, car, comme mobile du crime, il alléguait son indignation contre l'attitude qu'avait eue sa femme au moment de la mort de Lénine, disant

qu'elle s'était réjouie de cet événement, qui est une catastrophe pour le monde entier.

Le banditisme est sévèrement puni, même par la peine de mort. Mais souvent les bandits bénéficient d'une amnistie en l'honneur d'une fête bolchevique quelconque. Ces fêtes sont très nombreuses. Les principales sont le 1^{er} mai et la victoire des bolcheviks sur le gouvernement de Kerensky, appelée la « révolution d'Octobre ». On fête aussi la Commune de Paris et d'autre événements de la Révolution. Ces fêtes sont toutes célébrées exactement de la même manière, par des processions uniformes à travers la ville, auxquelles sont obligés de prendre part tous les membres des unions. On porte les mêmes drapeaux en traversant ces rues qui, maintenant, dans toutes les villes, portent les mêmes noms, étant débaptisées de ceux qu'elles avaient autrefois au profit des révolutionnaires passés et présents : Karl Marx, Lénine, Trotsky, etc... On prononce les mêmes discours sur les tombes des « combattants pour la liberté », qui forment un cimetière sur la place principale de la ville. Ces jours-là, tous les magasins et même les marchés sont fermés, sous peine d'amende, et les maisons sont décorées de drapeaux et de portraits des principaux membres des Soviets, où celui de Lénine continue à figurer à la première place. On en use et en abuse : il n'y a presque pas de devanture de magasin, même les jours ordinaires, qui n'ait le sien, pour prouver la loyauté des propriétaires à des principes auxquels pour la plupart ils sont loin d'adhérer. Ces jours de fête coûtent des sommes énormes, car on pavoise et décore à outrance et, dans plusieurs endroits de la ville, on érige des constructions avec de grands tableaux, représentant toujours le même sujet : des ouvriers farouches et musclés, fraternisant avec des paysans semblables, tout cela accompagné d'inscriptions de circonstance. Ou bien ce sont des prolétaires brandissant des flammes, avec des menaces à l'adresse de

l'ennemi qu'on a renversé en Russie et qui, sous peu, va être terrassé dans le monde entier : le Capital lui.

Ce n'est pas seulement sur les tableaux qu'on peut admirer la musculature des « Tovarichtchi » (camarades, autres) ; car on peut voir, en été, la jeunesse dorée, composée pour la plupart des « Rabfacovtchi » (la faculté des ouvriers dans les établissements supérieurs), qui circule dans les rues en costume de sport ou de bain réduit au minimum, car il ne s'étend que de la taille aux genoux. Et, sur les plages, on peut voir des groupes composés des deux sexes, séparés, mais très voisins les uns des autres, prenant des bains de soleil en costume d'Adam et Ève avant le péché. Et c'est un fait qu'à Moscou, l'été dernier, on voyait les membres d'une société appelée « Société de la lutte contre la pudeur », qui circulaient à pied et dans les tramways dans ce même costume de paradis, en y ajoutant seulement la chaussure et les chapeaux modernes. Il existe un petit jeu appelé « comparaisons ». Question : en quoi est-ce que la Russie des Soviets ressemble au jardin de l'Eden ? Réponse : par le costume.

Pour arriver au but vers lequel tendent tous les efforts du prolétariat : celui de renverser le capital à l'étranger, il y a une société qui s'est formée, appelée « Mopre » (Société mondiale pour aider à la révolution), au profit de laquelle on diminue les appointements des employés et on quête des « donations volontaires », en fixant le prix qu'il faut donner. A tous moments, il y a des quêtes qu'on organise au profit de l'aviation, des orphelins dans les asiles, pour la tombe de Lénine, etc... Les dépenses pour l'organisation des fêtes tombent aussi sur les employés ; même les serviteurs des hôpitaux n'en sont pas exempts. On se demande quel avantage procure le service, excepté la possibilité, en faisant partie d'une union, de payer le loyer moins cher et de profiter de

quelques droits qu'il donne ; mais à tout moment on risque de tomber sous le coup de la « Thistka » (nettoyage), qui se fait de temps en temps dans les institutions et qui augmente terriblement le nombre déjà si grand des sans-travail. Il paraît qu'à Kiew et à Odessa ces sans-travail ont essayé d'organiser des protestations, bien vite réprimées par la force armée, comme sont aussi réprimées les grèves dont on ne parle pas, mais qui existent tout autant que dans les pays où règne le capital. Nous ne pouvons pas certifier l'authenticité du fait, car il nous a été raconté par un ouvrier inconnu, en wagon ; mais il prétendait que les ouvriers qui avaient pris part à une grève dans une ville du midi de la Russie avaient été exclus pour toujours du travail qui les nourrissait.

Les fabriques mises en état sont loin d'être aussi nombreuses qu'elles étaient auparavant, bien qu'il y ait longtemps que les bolcheviks ont annoncé qu'ils commencent leur œuvre de construction. Et quant aux mines, la statistique prouve que leur entretien coûte plus à l'État qu'il n'en obtient de profit et que le pour cent qui revient à l'ouvrier est bien moindre que dans les pays capitalistes, notamment en Amérique et en France ; car une grande partie du profit est absorbée par l'entretien des organisations politiques, qui sont l'apanage de chaque organisation. Et à la tête de chaque institution, il y a, à côté du chef responsable, un commissaire politique, le plus souvent un blanc-bec quelconque, qui est le chef contrôlant l'autre.

Chaque année, avec le retour de l'été, la population, qui garde un vif souvenir de la famine qui a fait tant de ravages en 1922 dans le pays entier, est saisie de panique, craignant qu'elle ne recommence. Et on entend dire : « Si nous avons de nouveau la famine, cette fois, nous n'aurons plus l'aide des Américains. » En effet, il est à craindre que, si la famine recommençait, l'organisation de l'Ara ne fonctionne pas de nouveau, car son

aide si efficace a été systématiquement entravée par ses rapports avec les représentants du gouvernement qui, comme toujours, s'obstinaient à transformer en propagande politique les secours donnés aux affamés. Ces dernières années ont été, en général, mauvaises pour la récolte, à cause d'une grande sécheresse au printemps et en été, dans les contrées où l'on sème le plus de blé : les provinces du Midi et de l'Est. Cette année, il est difficile de se rendre compte du résultat qu'ont donné ces récoltes, car le gouvernement assurait, par l'organe de la presse, qu'il n'était nullement question de disette, mais seulement d'une mauvaise récolte dans les provinces de la Volga, et que, d'ailleurs, toutes les mesures nécessaires étaient prises. Cependant, dans le public, on parlait de famine avec persistance et, de temps en temps, on voyait des familles entières, hâves et décharnées, passer dans la rue et demander l'aumône. Elles disaient qu'elles venaient des provinces où le blé n'avait pas poussé. Quoi qu'il en soit, à en juger par les prix du blé et de la farine, qui n'ont pas augmenté à l'approche de l'hiver même dans les contrées où la récolte a été au-dessous de la moyenne, si famine il y a, c'est une famine locale dans quelques endroits, et non pas une famine générale, s'étendant sur de grands espaces. En général, les prix ont presque cessé de monter depuis le mois de mai, époque à laquelle le cours de l'argent est devenu stable, quand les « tchervontski » en papier, qui représentent 10 roubles en or, ont commencé à circuler. Jusqu'alors, seules les banques et les spéculateurs s'en servaient. Les paiements se faisaient au moyen des « papiers soviétiques », comptés par milliards de roubles. Leur valeur changeait du jour au lendemain. Voici une petite liste qui peut donner une idée approximative du prix des principales consommations et des objets de première nécessité dans les villes du Midi en été, prix qui varient un peu selon les lieux, étant moindres pour les

étoffes et plus chers pour les produits alimentaires dans le Nord, mais, en somme, n'offrant pas une grande différence. Il convient de rappeler que le copeck est le centième du rouble-or, lequel vaudrait environ 10 francs aujourd'hui :

Lait, 30 copecks le litre ; beurre, 30 copecks la livre ; œufs, 25 copecks la dizaine ; pain demi-blanc, 6 copecks la livre ; pain blanc, 10 copecks la livre ; sucre, 30 copecks la livre ; semoule, 18 copecks la livre ; benzine, 30 copecks la livre ; pétrole, 7 copecks la livre ; étoffe en coton à partir de 35 ou 40 copecks l'arbine ; chaussures, de 30 à 50 roubles pour dames et 100 roubles pour hommes ; fruits : cerises, abricots, raisin, prunes, pommes, de 10 à 30 copecks ; melon et pastèque, de 5 à 30 copecks la pièce ; pommes de terre et autres légumes, de 5 à 10 copecks la livre.

On peut se procurer un repas composé d'une soupe et d'une viande avec des légumes ou du riz pour 50 copecks dans les restaurants qui ne sont pas chers, et la course en tramway se paie 10 copecks. Pour les fiacres, les prix varient grandement dans chaque ville et, en général, ils sont plutôt inabordables.

Les asiles d'enfants pullulent dans les villes ; ce sont des asiles mixtes de garçons et filles, le plus souvent, hélas ! des pépinières de corruption morale et physique. On y enseigne à ces malheureux qu'il n'y a pas de Dieu et aucun frein n'est mis à leurs mauvais instincts, qui se développent largement dans toutes les directions. Dieu est aussi banni des écoles et les professeurs croyants sont expulsés s'ils ne consentent pas à enseigner l'athéisme. Défense aussi d'enseigner la religion dans les maisons particulières, excepté aux parents à leurs enfants ; mais ces derniers sont tellement pris par leur service et les occupations du ménage, qu'ils négligent de le faire et la nouvelle génération apprend l'athéisme avec l'alphabet. On entend souvent des gamins de sept, huit ans qui disent : « Je ne crois pas en Dieu. Il n'existe pas ; ce sont seulement les sots qui y croient. » Par tous les moyens

possibles, on tâche de leur inculquer ces idées, et les jours des grandes fêtes de l'Église, on organise des processions antireligieuses, qui sont formées par la jeunesse dorée des établissements d'instruction, qui s'appelle « Tromsamoltsi » (jeunesse consciente communiste).

Les processions religieuses ne sont pas défendues non plus aux jours établis pour cela par les rites. Mais, chaque fois, il faut obtenir une permission spéciale. En général, tous les actes de l'Église sont entourés de beaucoup d'entraves qui touchent à la persécution : il faut payer très cher pour être baptisé, marié ou enterré d'après les rites de la religion et les pauvres gens qui manquent absolument d'argent sont souvent forcés de s'en dispenser.

Depuis la révolution, il s'est formé une Église à côté de l'Église orthodoxe, qui s'est appelée « Jivaya tserkow » (église vivante). Elle ne diffère de l'autre ni par ses dogmes ni par ses cérémonies ; mais elle s'est arrogé le droit de faire quelques changements, tels que de choisir les évêques en dehors des moines, parmi les prêtres, et de permettre aux prêtres veufs de se remarier, ce qui est en contradiction avec les règles canoniques établies par l'autorité des conciles, qui, dans l'Église grecque, remplacent l'autorité du pape. Cette Église a proclamé aussi qu'elle soutient le gouvernement communiste et l'on considère qu'elle est soutenue par ce gouvernement. En réalité, il n'en est rien, car les évêques et les prêtres qui y ont adhéré sont persécutés et emprisonnés presque autant que les autres. Seulement les bolcheviks la voient d'un meilleur œil, protégeant en elle une pomme de discorde pour la religion.

Hélas ! il faut l'avouer, dans ce cataclysme qui s'est abattu sur la Russie, le clergé, à peu d'exceptions près, ne s'est pas montré à la hauteur de la situation : beaucoup ont suivi l'exemple de Pierre, sinon de Judas, et les fidèles ont été souvent comme des brebis abandonnées par leur pasteur. Mais, à côté, il y a aussi des prêtres

admirables, qui prêchent par la parole et par l'exemple, et qui ont su grouper dans leurs paroisses des femmes appelées « Tserkoving sestri » (sœurs d'église), qui, non seulement entretiennent l'ordre et la propreté dans les temples, mais, pareilles aux diaconesses des premiers temps de la chrétienté, s'occupent aussi des pauvres et des malades, apportent la nourriture aux prisonniers et lavent leur linge. Et, pendant les temps difficiles de la famine, quand la misère était trop grande pour payer des porteurs de malades à l'hôpital ou de morts au cimetière, elles prenaient ce soin.

Dans cet aperçu, nous aurions voulu parler du peuple russe, de son attitude, de ses convictions, de ses sympathies ou de ses antipathies pour le régime actuel ; mais nous sommes bien embarrassés pour le faire, car il nous semble un sphinx qui n'est deviné par personne et qui ne se connaît pas lui-même. Le poète russe Phète a dit : « La Russie ne peut pas être comprise avec l'esprit et mesurée avec une archine ; on peut seulement croire en la Russie. » A l'heure qu'il est, beaucoup de personnes ont perdu leur croyance dans le peuple russe et l'on se demande si et quand elles la retrouveront. Depuis le commencement, le peuple proprement dit n'a pas pris part à la révolution, qui a été commencée par les membres de la Douma, et qui a bien vite glissé de leurs mains pour être achevée par les bolcheviks. Il s'est simplement rué sur sa part de butin dans les débauches sanglantes des soldats et des matelots déserteurs du front et dans les « pogroms » des campagnes. Les paysans ne comprennent rien aux maximes des communistes et ils ne s'identifient pas du tout avec « eux », comme ils les appellent. Ils ont seulement compris une chose, c'est qu'une force les gouverne et qu'il n'est pas bon de résister à cette force. Dans les premiers temps de l'arrivée au pouvoir des bolcheviks, les femmes, au marché, ne se gênaient guère pour les critiquer tout haut ; mainte-

nant, dans les villages comme dans les villes, l'on chuchote et l'on se retourne pour voir si personne n'écoute. Dans tous les journaux, on prône l'attachement d'un Pierre ou d'un Jean, d'une Marie ou d'une Sophie quelconque pour tout ce qui est communisme, et on publie ce qu'ils ont à dire là-dessus, mais toutes ces interviews se ressemblent de point en point et rappellent extraordinairement les articles qu'on lit dans les journaux et les speeches qu'on entend dans les réunions politiques.

Du temps de la monarchie, on disait que le peuple était fidèle au tsar et à l'orthodoxie, et, cependant, quand la révolution est survenue, cette fidélité a croulé comme un château de cartes. Maintenant les bolcheviks prônent les convictions communistes et athées du peuple et, comme la liberté de la presse n'existe pas, personne ne peut contredire leurs assertions. Cet aveuglement des deux gouvernements, celui de l'ancien régime et celui du nouveau, rappelle les barrières en calicot que l'on dispose en Australie autour du bétail qui y est renfermé et qui les respecte, croyant être entouré d'un mur ; mais il suffirait qu'un bœuf perçât ce calicot de ses cornes pour que tout le troupeau s'échappât de l'enceinte factice. Cela peut durer indéfiniment et cela peut craquer à tout moment. Ce qu'on appelait l'attachement du peuple au tsar consistait surtout dans son attachement à la terre, et ce qui a uniquement attiré les paysans à la révolution, ce sont les promesses de prendre la terre aux propriétaires usurpateurs qui ne la travaillaient pas eux-mêmes, pour la donner à ceux qui l'arroseraient de leur sueur. Or, la nationalisation ou la socialisation de la terre, vers laquelle tend le communisme, d'une part, les grands impôts que payent les paysans, d'autre part, sont loin d'être de leur goût. Personne ne proteste ou du moins, s'il y a eu des émeutes dans les campagnes, elles ont été bien vite réprimées par la force armée. Car la discipline, contre laquelle ont tant protesté les Soviets

au commencement de la révolution et qu'ils ont renversée au front, est rétablie dans toute sa rigueur. Et puis personne n'ose protester et se plaindre, car tout le monde craint la terrible « Tchéka » ou « Guépéou », comme on l'appelle aussi, qui, pareille à l'inquisition de jadis, est là pour s'emparer de quiconque a osé pécher contre le pouvoir existant, en paroles ou en actions ; cette Guépéou où il est si facile d'entrer, mais d'où il est si difficile de sortir vivant, et qui est secondée par un système d'espionnage remarquable, étonnant, qui surpasse tout ce qui a existé de pareil dans tous les pays et dans tous les temps.

Reste à savoir si ces rigueurs draconiennes sont le meilleur moyen de subjuguier un peuple et de le conformer au moule qu'on veut lui donner. La censure a toujours été sévère en Russie, mais cela n'empêchait pas toutes les opinions de se propager librement. Cette liberté de la parole, Caulaincourt, ambassadeur de Napoléon à la cour de l'empereur Alexandre I^{er}, l'avait déjà remarquée, et il écrivait dans ses rapports qu'il était frappé du ton libre avec lequel on parlait de tout dans la société de Saint-Pétersbourg, plus que partout ailleurs. Hélas ! quelle différence avec ce qui se passe aujourd'hui. Il est vrai qu'en Russie il n'y a plus de société. On pourrait même dire qu'il n'y a plus de Russie : il n'y a plus que les bolcheviks et ceux qu'ils ont subjugués. Peut-être feraient-ils bien de se rappeler quelquefois le conseil de Molière :

Ce ne sont pas les verrous et les grilles
Qui gardent la vertu de nos femmes et de nos filles.

Ceux qui sont bien sûrs de leur vertu n'ont pas recours aux verrous et aux grilles, et ceux qui se sentent vraiment forts et qui ont une conscience pure ne craignent rien ni personne.

JOURNAL
DU COMTE RODOLPHE APPONYI ⁽¹⁾

ANNÉE 1851. LE COUP D'ÉTAT DU 2 DÉCEMBRE

3 décembre, à 9 heures du matin.

Paris est parfaitement tranquille, il n'y a pas l'ombre d'agitation, les voitures circulent dans les rues comme à l'ordinaire, les boutiques sont ouvertes : on n'a pas l'air de s'occuper de tout ce qui s'est passé hier. Le coup d'État a réussi et nous n'avons momentanément rien à craindre. Les grands meneurs de tous les partis opposés sont coffrés. M. Molé a eu l'intimation de se rendre dans son château de Champlâtreux ; il s'y est rendu immédiatement. Thiers est à Ham et, au dire de la princesse Mathilde, il y restera longtemps. Notre excellent Falloux est aussi en prison. Changarnier, qui, lorsqu'on est venu chez lui, a voulu haranguer les soldats, a été pris par le collet et emmené un tant soit peu brusquement. Chez Thiers, au dire de Mmes de Ségur et de Bonneval, on a enfoncé les portes à coups de haches. La veille, j'avais dîné avec lui et Molé chez la duchesse de Galliera : Molé avait une figure d'un mètre de long, mais Thiers n'avait pas l'air préoccupé et certes il ne croyait ni à son emprisonnement, ni à l'abolition de la Constitution, dont il ne reste, aujourd-

(1) Voir *Revue hebdomadaire* des 22 novembre, 29 novembre, 6 décembre et 24 janvier derniers.

d'hui plus rien debout, pas même l'affreuse baraque du Palais-Bourbon.

J'ai parcouru hier tout Paris : vers les deux heures après-midi, les rues avaient un assez mauvais aspect ; on croisait d'affreuses et sinistres figures et les cris étaient en faveur de la République. Dans les environs du Café de Paris s'étaient formés des groupes fort compacts qui discutaient très vivement ; on entourait quelques individus qui disaient que les chefs des rouges s'étaient réunis, qu'ils avaient déclaré la déchéance du Président de la République et l'avaient mis hors la loi. Cette assertion fit grand effet dans le public qui m'entourait, et les aides de camps ou officiers d'ordonnance, qui traversaient les boulevards au grand galop, furent hués et reçus aux cris de : « Vive la République. » J'étais en ce moment avec Gotze et M. de Villers, chargé d'affaires de Saxe ; ce dernier se montrait un peu inquiet. Nous rencontrâmes Albrecht qui nous dit que ce matin, dans le faubourg Saint-Antoine, il avait constaté que les rouges préparaient une attaque, mais qu'ils voulaient avant tout fatiguer la troupe.

— Ce sera difficile, dis-je, parce qu'il y a deux cent mille hommes dans Paris et autour. On a donc de quoi relever la troupe.

— C'est possible, me répondit-il ; mais je puis vous assurer que j'ai entendu des militaires déclarer ne pas vouloir marcher contre le peuple, ou contre leurs généraux.

— Mais vous savez que Cavaignac, Changarnier, Lamoricière qui s'est défendu et dont on a blessé le domestique, et quelques autres généraux ont été mis en prison, ils sont, si je ne me trompe, à Vincennes. L'Assemblée nationale vient d'être envahie et les quarante membres qui s'y trouvaient ont été dispersés. Dupin, qui courait à toutes jambes, a été retenu par un des députés et on l'a forcé de signer une protestation. Il y a eu un simulacre de réunion dans sa maison à lui ; elle est cernée en ce mo-

ment ; il ne lui arrivera pas grand'chose, car il a été de tout temps pour le Président.

En causant ainsi, je vis Nathaniel de Rothschild ; je lui demandai son opinion, il répondit qu'on était parfaitement tranquille et rassuré chez lui et qu'il ne doutait pas que le coup réussirait à Bonaparte.

On trouve en général la proclamation bien faite, et ceux mêmes qui sont pour ce qu'ils appellent la légalité ont dû avouer que les décrets affichés au coin des rues étaient, en tout point, meilleurs que leur absurde Constitution.

Aux Champs-Élysées, il n'y avait rien que des troupes, non pas quelques hommes, comme du temps de Louis-Philippe, mais bien une véritable armée. Tous les quais, aussi loin qu'on pouvait les voir, les rues autour de l'Assemblée, la place Louis XV et la grande avenue jusqu'à la barrière en étaient remplies ; homme contre homme, baïonnette contre baïonnette, le Président passait tout cela en revue, et M. de Flahault, le grand ami de Thiers, suivait le cortège en uniforme. Enfin Morny est ministre de l'Intérieur et a contresigné les ordonnances.

Sur la place du Carrousel, même déploiement de forces, de même à l'Hôtel de Ville, dans la rue de Rivoli, sur les boulevards. Je suis allé aussi loin que j'ai pu, mais la foule grossit et devint incommode. Vers les trois heures les parleurs contre le coup d'État, qui cherchaient à ameuter les masses, furent calmés par des émissaires évidemment de leur parti, car je les ai entendus dire : « Mes chers amis, il faut rester tranquilles, il faut laisser venir les choses, et puis nous verrons. » Et sur ces simples paroles, les groupes se séparèrent et à quatre heures on ne discutait plus.

Chez Rumpff, où j'ai trouvé le ministre d'Amérique, je leur ai vidé mes poches, car ils ne savaient pas grand'chose. J'ai eu de la peine à arriver jusqu'à l'ambassade d'Angleterre : on renvoyait tout le monde à cause de

l'Élysée qui était fort gardé ; j'y suis parvenu cependant, et j'ai été reçu par lord et lady Normanby, trouvant que les affaires du Président allaient peut-être un peu trop bien pour le goût de lord Palmerston. C'est par eux que j'ai su que Berryer avait réuni, à la mairie du dixième arrondissement, deux cents membres de l'Assemblée, qu'il s'était montré sur le balcon, avait harangué le peuple, déclaré la déchéance du Président, etc ; mais qu'immédiatement après, toute cette réunion avait été cernée et tout le monde mis en prison, Berryer en tête. Larochejaquelein a voulu jouer une scène attendrissante et se poser en victime, on en a beaucoup ri.

Je n'ai pas trouvé la princesse Grassolkowitch, elle est allée consoler la famille de Thiers, Mme Dosne surtout, qui est fort malade. Ces dames sont très affligées et Mme Roger fort inquiète, car son mari aussi a été mis en prison, quoique ami intime de Morny ! M. Thiers a cependant écrit de sa prison, avant qu'il ne fût emmené à Ham, qu'on le traitait avec égard et qu'il ne manquait de rien.

J'ai vu la duchesse de Galliera qui venait de chez Mme de La Redorte. Elle y avait rencontré la princesse Mathilde, arrivant d'un air triomphant, parlant très haut et rendant compte de tous les projets du président sur le sort réservé aux personnages arrêtés. Il y aurait trois catégories : les uns qu'on relâcherait de suite, d'autres qu'on ne relâcherait qu'après les élections et enfin les plus dangereux qui seraient exilés ou bien resteraient à Ham peut-être pendant dix ans : « M. Thiers, par exemple, dit la princesse, est de bonne prise et il ne verra pas le jour de sitôt. »

Romieu, très bonapartiste, qui se trouvait aussi chez Mme de La Redorte, observa que M. de La Redorte, qui n'était pas rentré depuis huit heures du matin, heure à laquelle il avait quitté l'hôtel, pourrait bien aussi être compris dans une des catégories.

— « Ce n'est pas la dernière catégorie, interrompit la princesse Mathilde, il y a encore la déportation dont on fera usage. Si cela vous convient, nous ferons déporter votre mari. »

Ce propos fit rire tout le monde.

Le marquis de Vogüé et son gendre ont aussi été arrêtés au dixième arrondissement ; on leur a fait passer une partie de la nuit très incommodément au corps de garde, et puis on les a transportés dans des voitures cellulaires à Vincennes. Le comte et la comtesse de Vogüé, qui sont encore à la campagne, en ont été avertis ce matin par un valet de chambre.

La salle en carton, que *la Patrie* a dit avoir été démolie, existe encore ; on y avait en effet envoyé des ouvriers pour exécuter ce projet, mais ils ont eu contre-ordre. Le général Oudinot qui, par la réunion à la mairie du dixième, avait été nommé commandant de la première division militaire, est aussi en ce moment à Vincennes.

Douglas et sa femme sont ici et ont été témoins du succès de leur cousin. La veille du coup d'État, il y avait grande réception à l'Élysée ; Bonaparte a été plus aimable, plus en train que jamais.

— « Personne, me dit Rumpff, n'aurait pu deviner que le grand coup était déjà en train. »

Falloux a été arrêté comme ennemi personnel du Président. Bonaparte a rendu grand service à l'Europe ; le parti du désordre a subi hier une défaite dont il ne se relèvera pas de sitôt, et le bien fait à l'Autriche par le renvoi de l'Assemblée est incalculable.

4 décembre.

J'ai commencé hier mes courses vers une heure. Au café de Paris, on m'a dit qu'on se battait ferme à la porte Saint-Antoine, que les boulevards étaient interceptés par la troupe à la hauteur de la porte Saint-Denis, qu'on ne laissait ni entrer ni sortir personne. Un habitant du quar-

tier, qui voulait regagner son domicile, se plaignait devant moi qu'on ne l'eût pas laissé passer. J'ai voulu m'assurer de tout ceci et j'y suis allé. Pendant le temps que j'ai mis à arriver à la porte Saint-Denis, la ligne de clôture s'était déjà avancée jusqu'au Gymnase. J'ai appris que l'on courait sus aux barricades, que plusieurs députés rouges étaient blessés ou tués ; la population irritée appelle cela une tuerie, des assassinats.

Pour avoir des nouvelles, je me suis rendu chez les Douglas. J'ai trouvé chez eux un ancien député qui ne se gêna pas et appela assassinats ce qui venait de se passer au faubourg Saint-Antoine. Lady Douglas recevait, de temps en temps, des messages de l'Élysée ; on n'y était pas le moins du monde inquiet, mais tout au contraire sûr de réussir.

La princesse de Liéven, que j'ai vue en quittant les Douglas, avait devant elle six grandes feuilles de papier vert déjà toutes remplies, et la septième était labourée sous sa plume. Ma visite l'impatienta d'abord et elle me dit :

— Vous voyez, j'écris, allez en attendant chez Marion.

— Non, lui dis-je, j'irai chez Mlle Marion plus tard. Savez-vous ce qui se passe en ce moment ? Je m'en vais vous le dire. J'ai rencontré chemin faisant deux parcs d'artillerie au grand galop, se rendant sur le champ de bataille, le faubourg Saint-Antoine, où l'on a construit une barricade à la hauteur de la rue Sainte-Marguerite ; des députés commandent la défense, et Baudin et Madier de Montjau sont tués, d'autres, dit-on, sont blessés. Sur les boulevards, l'irritation est grande contre Bonaparte. Chez lady Douglas, j'ai appris les mêmes détails qu'elle venait de recevoir de l'Élysée ; maintenant, je vous quitte, madame la princesse, et, si dans mes courses j'apprends quelque chose d'important, je viendrai vous en faire part.

Sur les boulevards, j'ai rencontré Mme Anselme de

Rothschild avec sa fille. J'ai su par elle que Mmes James et Nathaniel étaient dans la consternation à cause de l'arrestation de Changarnier. Elle s'est élevée contre l'illégalité du coup d'État, ce à quoi j'ai objecté que tout ce qui avait précédé le coup d'État n'était pas plus légal que ce que le Président vient de faire, et que, lorsqu'on se lance dans une voie pareille, il faut tout faire pour réussir. S'il gagne la partie, toute l'Europe lui devra une éternelle reconnaissance, car il nous aura tous défendus contre l'anarchie. J'ai accompagné ces dames jusqu'à leur rue et je suis revenu ensuite devant le café de Paris; j'y ai rencontré Nathaniel et les fils de James. Ils m'ont appris que tout était fini au faubourg Saint-Antoine, que les fonds avaient monté de deux francs cinquante. Fidèle à ma promesse, je suis immédiatement retourné chez la princesse de Liéven. Antonini et le duc de Noailles s'y trouvaient, tous les deux très soucieux. Antonini affirme qu'on se battait à l'Ambigu!

— Comment, répétait la princesse, à l'Ambigu! pas possible.

— Pas possible, en effet, dis-je, car tout est fini, la barricade est emportée et les fonds ont monté de deux francs cinquante. Je le tiens des Rothschild. Cette victoire remportée contre les rouges est une grande affaire. La démonstration du parti subversif montre tout le danger de la situation et il me semble que le parti de l'ordre devrait se ranger autour du Président.

— Cette démonstration n'est pas suffisante, répliqua le duc de Noailles, pour être avantageuse au Président. Il aurait dû s'exposer, se montrer, payer de sa personne.

— Pas suffisante, la démonstration! m'écriai-je. Deux anciens députés tués sur la barricade, vous trouvez que ce n'est pas assez! Aimeriez-vous mieux le pillage du faubourg Saint-Germain?

La princesse me donna raison et quand je pris congé d'elle, elle me remercia, avec un regard tout à fait tendre

en me pressant la main, de lui avoir donné des nouvelles si intéressantes. Elle ne vit plus que de ce mouvement politique qui l'entoure et, pour elle, une nouvelle c'est comme un gros baiser que lui aurait donné autrefois son amant.

Chez la duchesse d'Albuféra, j'ai rencontré la maréchale Lobau.

— Vous voyez en moi une convertie, me dit-elle, je ne suis plus que pour la légitimité. En présence de ce qui se passe, on est honteux de ne pas avoir toujours professé ces mêmes principes. J'ai vu de ma fenêtre battre à coups de crosses les députés qui voulaient entrer à l'Assemblée par la petite porte de la rue de Bourgogne ; j'ai vu donner des coups de plat de sabre à M. de La Redorte. J'ai ouvert ma fenêtre et j'ai crié autant que j'ai pu : « C'est une infamie, c'est une horreur ! »

— Et malgré cela, dis-je à la maréchale, on a continué à rosser tout ce monde.

Et je me mis à rire, la duchesse d'Albuféra en fit autant. La pauvre maréchale, qui croyait par son histoire produire un grand effet, fut passablement étonnée de nous voir nous égayer des coups que M. de La Redorte a reçus dans le dos.

J'ai dîné chez Lowenheim avec presque tous les membres du corps diplomatique, à l'exception d'Hübner et de Kisseleff qui sont malades. Un Suédois qui y dînait aussi, et demeurant dans le quartier du Palais-Royal, nous dit qu'on s'y battait et qu'il avait entendu des coups de fusil, que toutes les boutiques de la rue Richelieu sont fermées, que tout le monde crie et se sauve.

La situation du Président est grave en ceci qu'une balle pourrait l'atteindre, et alors que ferait-on dans un moment où toutes les capacités militaires et civiles sont arrêtées? Puis, l'émeute vaincue à Paris, reste la province, et ensuite la reconstitution du gouvernement ; or toutes les personnes portant un nom et étant un tant soit peu

capables, ont refusé de faire partie de la commission consultative. Léon Faucher a écrit, à ce propos, une lettre fort insolente au Président, et Drouyn de Lhuys, d'Hautpoul, Heeckeren, Mérode, Mortemart, Mouchy, d'Albunféra même ont protesté contre leur inscription sur la liste. On a dû en faire une seconde, infiniment moins brillante que la première. Le Président a eu aussi toutes les peines du monde à composer son ministère, bien que les noms n'en soient pas bien ronflants. Malgré tout cependant, tout le corps diplomatique s'est prononcé en masse pour Bonaparte.

4 décembre, 7 heures et demie du soir.

La journée d'aujourd'hui a été plus chaude que celle d'hier. La loi martiale est affichée à tous les coins de rues, on a tiré le canon au faubourg Saint-Martin et tout ce qui résistait a été passé au fil de l'épée. L'exaspération de la troupe est fort grande contre la populace qui tire traîtreusement des fenêtres. Au coin de la rue Le Peletier, un malheureux a tiré sur la troupe ; celle-ci a riposté, devant le club de l'Union, elle a tiré sur les fenêtres au point qu'une pluie de balles est entrée dans les salons. Le duc de Richelieu, qui m'a donné ce détail, était encore tout bouleversé de cette affaire.

On a relâché tous les députés, excepté les rouges et les orléanistes conspirateurs. La Rozière est compris dans ce nombre et on l'a envoyé à Ham avec Thiers. On croyait que les princes de la maison d'Orléans allaient débarquer en France.

M. Devienne, le député, que j'ai rencontré sur les boulevards, m'a dit qu'au corps de garde du dixième arrondissement, ses collègues et lui avaient été assez malmenés, mais qu'à Vincennes on les avait admirablement traités. Le Président a pris vingt-quatre millions qui étaient déposés par l'État à la Banque de France et c'est avec cet argent qu'il soutient la guerre. Il a dit que si Paris

résistait, il quitterait la ville et la reprendrait plus tard. J'ai passé chez le prince de Wurtemberg ; il est très souffrant. Lady Wittingham m'a avoué qu'il avait peur, mais qu'il était pour le Président. Lui-même m'a dit avoir renvoyé son petit-fils, ce gentil prince de Nassau, à cause de sa mère et à cause de la responsabilité qu'il ne voulait pas prendre.

En quittant le prince Paul, j'ai rencontré, à la porte de son hôtel, Mme Charles Lafitte, avec ses enfants. Nous causions tranquillement lorsque, tout à coup, nous entendîmes des décharges de mousqueterie très près de nous. Je tournais l'angle de la rue de la Paix, lorsque je vis tout le monde fuir de mon côté. Je courus avec la foule et nous ne nous arrê tâmes que sous les arcades de la rue de Rivoli. Là, j'entrepris un des fuyards qui me donna des détails sur ce qui s'était passé à la rue Le Peletier. J'ai rapporté cette nouvelle à la princesse de Liéven, chez qui j'ai trouvé son petit-fils Paul qui venait d'arriver de Londres, Schopping, Hübner, Boul, le duc de Noailles. Elle était très effrayée, elle venait d'avoir une scène avec La Redorte qui est comme un fou et veut combattre avec les rouges et en leur faveur. J'ai raconté à la princesse que j'avais été chez les Rothschild où j'avais trouvé toute la famille, comme en 48, réunie dans le bureau, et Mme James devant une fenêtre qui donne dans une petite rue, vers le Grand-Opéra. Elle observa avec inquiétude ce qui se préparait dans la rue Le Peletier ; je voyais en effet courir des blouses çà et là, mais la foule n'était nullement compacte. Les Rothschild m'avaient dit qu'on laissait faire les barricades pour pouvoir les prendre ensuite à la baïonnette, que les fonds avaient baissé de peu, mais que toutes les provinces n'avaient pas encore envoyé leur adhésion, qu'on attendait, entre autres, les nouvelles de Lyon avec quelque inquiétude. En sortant de chez les Rothschild, je suis allé de nouveau sur les boulevards. Apercevant un groupe au milieu duquel un individu ges-

ticulait avec beaucoup de vivacité, je m'en suis approché : c'était La Ferté qui pérorait : « C'est une tyrannie, on n'a jamais rien vu de pareil. On n'a pas voulu insérer la lettre de mon beau-père, le comte Molé, dans les *Débats*. Tout ce que vous lisez dans les journaux n'est qu'un mensonge, on ne laisse publier que ce qui plaît à l'Élysée. »

En m'apercevant, il finit sa harangue et vint à moi, sur quoi la foule se dispersa. Nous nous promenâmes pendant quelque temps, puis nous prîmes congé l'un de l'autre.

Après avoir donné ces détails à la princesse et avoir échangé quelques mots avec Paul de Liéven, Schöpping, Hübner, je suis parti avec le duc de Noailles, pour voir ce qui se passait sur les boulevards. Le duc, depuis hier, avait entièrement changé de manière d'envisager les choses : « C'est humiliant, me dit-il, de voir ma pauvre France dans cet état, c'est le Bas Empire comme nous le lisons dans l'histoire ; et, ce qui est bien triste à dire, c'est que dans ce moment, nous sommes obligés de désirer que le Président reste vainqueur, car sans cela nous sommes perdus. »

A ce moment, le chargé d'affaires de Saxe vint à moi et me dit que l'Élysée était très content, que lui-même venait des Affaires étrangères où, de toutes les provinces, les adhésions arrivaient en masse, que de Lyon surtout on avait reçu les plus rassurantes nouvelles. Quelques pas plus loin, arrivèrent à nous Lionel de Bonneval et Flamarens ; ce dernier venait de l'Élysée, où on était sûr de réussir, et enchanté de la troupe, qu'il fallait plutôt retenir qu'exciter. Puis vint d'Escars qui nous dit qu'il savait positivement que le général Neumayer marchait avec sa division contre Paris, pour soutenir l'Assemblée.

— Dans ce cas, dis-je, il arrive un peu trop tard.

— Pour l'Assemblée, oui, reprit d'Escars, mais pas pour combattre sur les barricades.

Il n'avait pas achevé sa phrase que Dupin, frère du président, me saluant :

— Vous ici, comte ! Vous venez bien à propos.

— Oui.

Et je lui citai le propos de d'Escars. Il haussa les épaules : « Tout cela pourrait être, mais ce n'est pas. » J'ai dîné hier avec Neumayer qui est à Paris en ce moment :

— Et vous, ajouta-t-il, en s'adressant au duc de Noailles, vous vous laissez faire ; n'irez-vous pas vous réunir dans quelque ville et proclamer le duc de Bordeaux ?

— Et avec quoi et avec qui ? lui répondit Noailles. Avons-nous l'armée ? Avons-nous des fonds ? Avons-nous quoi que ce soit pour pouvoir agir ? Mais, je m'en vais vous faire une proposition, à vous autres orléanistes : faites un mariage entre la duchesse d'Orléans et le Président.

Dupin fit la grimace et nous quitta.

Après avoir été chargés plusieurs fois, obligés enfin de nous sauver, je proposai au duc de gagner le faubourg Saint-Germain. Je comptais aller chez Mme de Caraman et le duc se rendait chez Falloux qu'on a aussi relâché avec ses collègues. Dans la rue Castiglione, nous rencontrâmes Richelieu, Bonneval et autres membres de l'Union qui nous racontèrent leur déconfiture ; à quelques pas de là, Lotzbeck, très étonné de me voir, vint à moi ; il allait chez une de ses cousines, faubourg Saint-Germain, et pouvait nous accompagner jusqu'à la rue du Bac. Au Pont-Royal, un homme d'affaires du duc lui dit qu'il venait du quartier Saint-Martin, qu'il avait manqué être tué plusieurs fois, s'étant trouvé tout à coup cerné de tous les côtés : on sabre et l'on tue tout le monde, les canons font un horrible effet au milieu de cette foule qui ne sait où se réfugier, entourée comme elle l'est de tous les côtés.

— Je pense, fit-il, que ceci va nous faire le lit de la monarchie.

— Vous pouvez avoir raison, dit le duc.

Poursuivant notre route et continuant notre conversation, je dis à M. de Noailles que dans ce moment, il n'y a plus que deux partis, celui des rouges et celui du Président ; le choix ne saurait donc être douteux.

— Vous avez raison et tout le monde fait des vœux pour Bonaparte.

Demain, j'en suis sûr, tout le faubourg pensera comme le duc. Il est tout simple qu'en ce moment personne ne veuille avoir l'air d'approuver ce qui se passe dans les rues de Paris ; mais, la boucherie finie, on acceptera le fait accompli et pour éviter les rouges, on se rangera autour du nouveau gouvernement. Lord Palmerston s'est prononcé en faveur du Président, voyant que les ouvriers, à Londres et dans les villes de fabriques, commençaient à avoir une grande sympathie pour les rouges de France. A l'Élysée on craint encore pour cette nuit ; mais demain dans la journée tout sera terminé. Mme de Caraman, chez qui je me suis arrêté, est fort tranquille sur l'issue de cette affaire. Nous fîmes ensemble de la politique grande et petite.

Chez la marquise de La Chataigneraye, il n'y avait plus personne, car il était près de sept heures. Je l'ai trouvée consternée : elle venait de recevoir de Flamarens un petit mot qu'il lui avait écrit dans la cour de l'Élysée ; l'écriture était si agitée qu'il nous a été impossible de déchiffrer le tout, mais il en résultait des nouvelles fort alarmantes : « On a tué beaucoup de monde, avait-il écrit ; le carnage a été épouvantable, il dure encore ; les troupes sont admirables, mais l'on craint encore pour la nuit, la situation est très grave. Soyez tranquille pour moi, je ne cours aucun danger. On se bat dans ce moment rue Le Peletier. Le coin de la rue est détruit à coups de canon. »

— Tout cela est bel et bon, dis-je à la marquise, mais, moi qui demeure sur les boulevards, comment vais-je rentrer ? On crie aux personnes qui regardent par la fenêtre

de se retirer, sans quoi l'on tire sur eux ; j'ai vu les lanciers tirer avec leurs pistolets dans les fenêtres, au moment où je fus chargé moi-même.

Je pris congé de la marquise et je traversai la place Louis XV toute déserte, comme les rues Saint-Florentin et Saint-Honoré. Chaque fois que je m'approchais d'une sentinelle ou d'un piquet de soldats, ou d'un corps de garde, on me criait : « Au large ! » Je traversai ainsi les rues en zigzag, tantôt renvoyé de droite à gauche et puis de gauche à droite. Je suis cependant arrivé jusqu'à mon hôtel. Là aussi, j'ai trouvé le monde bouleversé : la princesse Radziwill avait quitté son entresol pour passer la nuit chez une de ses amies ; on avait entendu et vu tirer des coups de fusil. Je voulais cependant aller voir le coin de la rue Le Peletier détruit ; je pris donc par les boulevards jusqu'au passage de l'Opéra ; je ne pus avancer plus loin, à cause de la troupe qui défendait la circulation. A mon grand plaisir, je vis tous les coins de la rue Le Peletier debout, la maison d'où l'on a tiré aura bien un peu souffert de la mousqueterie, mais le canon ne l'a pas détruite. C'est ainsi que Flamarens écrit l'histoire !

Les journaux n'ont pas paru ce soir. La comtesse Razumowski a eu si peur qu'elle est partie pour Bruxelles. L'on prétend que l'âme de toute cette affaire, parfaitement dirigée, c'est Carlier. Quant aux troupes, tout est si adroitement combiné qu'à tour de rôle elles rentrent dans les casernes, et ne sortent qu'à neuf heures du matin, et la fatigue n'est pas à craindre ; aussi ont-elles une mine excellente.

11 heures du soir.

En ce moment, tous les boulevards sont encombrés de caissons de munitions pour les diriger vers le quartier Saint-Martin ; jamais je n'en ai vu un si grand nombre ensemble. Les voitures, depuis plusieurs heures, ont défense de circuler, et l'on invite les citoyens paisibles à rester chez eux, car ils courent de véritables dangers. En

résumé, le Président est aujourd'hui maître de la situation. Si les opinions étaient divisées et subdivisées, il y a trois jours, aujourd'hui les partis ne sauraient plus être que deux. Le Président, en provoquant le danger et en faisant arrêter ceux qui conspiraient pour les d'Orléans, a réduit les partis à deux fort distincts l'un de l'autre : c'est l'ordre et la propriété contre l'anarchie et le pillage. Aussi les légitimistes, hier encore irrités et indécis, ont passé dans le camp du Président et font des vœux pour qu'il réussisse : de ces dispositions en sa faveur à un véritable secours de leurs lumières et de leur influence, il n'y a plus qu'un pas

La liste réduite de la commission consultative a été de nouveau rectifiée aujourd'hui ; je suis, par conséquent, à peu près sûr que, depuis que les événements ont eu lieu, les récalcitrants se sont ravisés ; s'il y en a encore parmi eux, ils seront en grande minorité et ne tarderont pas à faire amende honorable. Cette liste, qui est d'ailleurs faite plutôt pour calmer la province que pour faire sensation à Paris, ne manquera pas son but. Il faut donc espérer que la jacquerie qu'on craignait à la campagne sera évitée sans l'abolition de la liberté de la presse ; ce moyen, comme tant d'autres qui exercent en ce moment une grande et puissante influence morale sur les populations et l'opinion publique, aurait été impossible à employer.

COMTE RODOLPHE APPONYI.

(A suivre.)

CHRONIQUES ET DOCUMENTS

LA VIE LITTÉRAIRE

UN GRAND POÈTE ÉPIQUE
CARL SPITTELER (1845-1924)

Avec Carl Spitteler, c'est le créateur du plus vaste poème épique moderne qui disparaît. Rares sont ceux qui le savent et peu nombreux les lettrés qui, par sa récente disparition, mesurent le vide que laisse dans la forêt humaine ce grand arbre abattu. Son œuvre d'une complexion grandiose parlera pour lui désormais. Par sa portée cosmique, cette œuvre continuera dans l'avenir la vie d'un artiste qui était toute droiture, toute fermeté; toute sérénité de pensée.

Le Suisse Carl Spitteler a posé l'un des plus beaux portraits qu'ait signés le peintre Ferdinand Hodler, son compatriote. Sur un fond clair se pose le dessin nerveux de son profil. Le corps renversé dans un fauteuil, le poète tient la tête haute. Plus bas, sa main droite balaye l'espace comme pour mesurer les rythmes. Bien que travaillé par la vie, le front est empreint de calme. L'œil vit extraordinairement dans le profond de l'orbite et le nez latin tend son arc sur la blanche barbe de juste proportion. A le contempler, l'on sent une magnifique volonté qui se cabre, qui sait qu'elle existe, et qui domine.

En 1914, le poète bâlois, qui avait posé devant son ami Hodler, devait, de concert avec le peintre bernois, protester fermement contre les agissements de l'Allemagne. C'était le moment de la violation du droit des

neutres et du bombardement des cathédrales. Le poète ennemi de la foule eut un geste : il descendit sur la place publique, où sévèrement, tristement aussi, il protesta contre les actions brutales et inhumaines. Et son index tendu, crispé par la colère, montrait la direction de Reims et de Louvain. Ceci se passait à Zurich. Aussitôt après, l'Allemagne, qui avait fait de Spitteler son « poète national », s'empessa de rayer de sa littérature le nom de ce neutre ami du droit ; cependant qu'à l'université d'Iéna l'on clouait des planches sur les fresques que Ferdinand Hodler y avait exécutées. Il est nécessaire de rappeler ces faits en tête de cette étude pour montrer de rappeler ce héros tranquille qui, au milieu de la bataille des haines, « atteignit la vérité, par lui-même et la promulgua dès qu'il la connut. » Ce sont les paroles que lui adressa Verhaeren, son frère des Flandres. Mais n'est-il pas un peu humiliant de penser qu'il fallut cette preuve de sa belle et rare conscience pour que le grand poète suisse fût connu davantage ? La seule excuse que nous puissions fournir, c'est que sa langue n'est pas la nôtre, et qu'il eût été vraiment impossible de traduire son épopée sans en faire quelque chose de vide et de défleuri (1). Néanmoins, après sa protestation, deux écrivains, MM. François de Curel et Thiébauld-Sisson — qui publièrent dans le *Mercur de France* et dans *le Temps* les relations de cette entrevue — vinrent à Lucerne apporter au poète le salut de la France.

Penchés sur la tombe de Carl Spitteler, nous ne voulons voir aujourd'hui que ses pures qualités d'artiste et de poète. Car son attitude indignée, aux premiers jours de la guerre, n'a été dans sa vie que le corollaire naturel de ses qualités — c'est ainsi, du moins, qu'il l'entendait lui-même.

Son existence est loin d'être banale. Un père fonction-

(1) Citons pourtant les bonnes traductions de MM. Paul Budry et Henri de Ziegler. Ce dernier nous a donné en texte français les *Souvenirs de jeunesse* (Payot).

naire le destinait à la théologie. Carl fit ses études à Bâle, où il eut la bonne fortune de suivre les cours de Jacob Burkhardt. A cette époque le jeune étudiant maniait les pinceaux avec habileté. La peinture l'attirait. Spitteler devait dire plus tard qu'il eût fait des tableaux tout aussi bien qu'un autre. Mais pensez donc : un président de la cour d'appel de Bâle-Campagne ne pouvait tolérer d'avoir un fils artiste. De ce contact avec les beaux-arts, retenons que, comme Goethe, Spitteler fut, durant sa jeunesse, fortement attiré par les formes et les couleurs.

Pour que son père ne lui mît pas « le grappin dessus », Spitteler partit donc pour Heidelberg, en promettant d'y étudier sérieusement la théologie. Mais loin du contrôle paternel, il écouta sa fantaisie. Survint la guerre de 1870. Spitteler accepta en Russie un préceptorat qu'il occupa durant huit ans. La mort de son père le rappela à Liestal, où il trouva sa mère dans un grand embarras matériel. La vie lui devint difficile. Tristement il contemplait alors ses premiers essais écrits au pays de Dostoïevski, sous le pseudonyme de Félix Tandem. Parmi ces manuscrits, il y avait entre autres son poème épique *Prometheus und Epimetheus* (Prométhée et Épiméthée) qu'il acheva sur les bords du lac de Biemme, où il avait trouvé un emploi dans l'enseignement. Entre temps, il avait montré quelques-uns de ses écrits à Gottfried Keller. Le grand nouvelliste zurichois n'avait pas hésité à lui en faire sentir la pauvreté de forme.

Mais à l'université de Bâle, une heureuse influence avait marqué Carl Spitteler : celle du grand humaniste Jacob Burkhardt, l'auteur de la *Civilisation de la Renaissance en Italie* et du fameux *Cicerone*. C'est Burkhardt qui lui avait donné le coup de baguette, découvrant pour lui le monde olympien. C'est Burkhardt aussi qui lui avait montré l'importance de la connaissance dans la poésie.

Cependant, à Neuveville, Spitteler continuait d'écrire. Il acheva ses *Extramundara*, poèmes mystiques, et son *Eugenia*, épopée comique. Il mit également la dernière main à sa tragédie *Jézabel*, tout en avançant un ouvrage d'esthétique sur le théâtre français opposé au théâtre

allemand. C'est que Spitteler ne se contentait pas de parler un français sans accent ; il disait lui-même qu'avant d'écrire un poème, il lisait d'un trait une tragédie de Racine pour accorder son instrument. Malgré tout le bien qu'en disait Nietzsche, cet essai sur le théâtre est resté inédit.

En octobre 1885, Spitteler abandonna le professorat pour venir s'établir momentanément à Bâle, puis à Zurich. Dans cette dernière ville, il rédigea le feuilleton de la *Neue Zürcher Zeitung*. Enfin, dès 1891, il se retira à Lucerne, où il vécut jusqu'à sa fin d'une existence calme que son travail de poète suffit largement à remplir.

Spitteler avait trente-cinq ans, lorsqu'il publia son premier livre : *Prométhée et Épiméthée*, dont Nietzsche fit son profit dans *Zarathoustra*. C'est un poème en prose rythmée, écrit dans le ton des paraboles.

Deux frères se sont séparés volontairement de la foule des humains pour vivre librement dans une vallée retirée. Or, un jour, voici ce qu'il advint :

L'ange de Dieu vint à l'improviste vers Prométhée. Il parla et lui dit ces graves et sévères paroles :

« *Prométhée, téméraire étranger au pays des hommes ! Je t'ai suivi dès longtemps et ai bien observé la puissance de ton esprit, et rien ne m'a échappé de la richesse de ton être !*

« *Et pourtant tu seras rejeté au jour de la gloire à cause de ton âme qui ne connaît point de Dieu, et, dans son orgueil, rien ne lui est sacré ni dans le ciel, ni sur la terre.*

« *C'est pourquoi écoute mon conseil, et sépare-toi d'elle. Je te donne à sa place une conscience qui te conduira sûrement sur le bon chemin. »*

Et Prométhée répondit, parlant avec une ferme assurance :

« *Maître sublime, toi qui impartis la gloire et la honte au peuple des hommes selon les arrêts de ton bon plaisir ! En vérité, je te rends grâce, car le sens de ton discours est bienveillant, et je sens bien l'intention d'un ami, cachée sous tes paroles.*

« Pourtant il n'est pas en mon pouvoir d'être le juge de mon âme, car, vois, elle est ma souveraine, elle est mon Dieu, dans la joie et la peine, et tout ce que je suis, c'est à elle que je le dois.

« C'est pourquoi je veux partager avec elle ma gloire. Advienne que pourra. »

A ces mots, le front de l'ange s'assombrit, et il reprit et menaça et dit — et son regard en disait plus que le discours de sa bouche :

« Prométhée! Ton cœur est trop insolent, et ta bouche est trop prête à contredire!

« Pourtant, prends garde. Ce qui se passe entre toi et moi est grave, et le destin de toute ta vie est maintenant sur ta langue!

« C'est pourquoi, pour la seconde fois, écoute mon conseil. Sache ce qu'il adviendra, si tu ne peux te délivrer de ton âme mauvaise. Tout est perdu pour toi, la récompense de tant d'années et le bonheur de ton cœur, et tous les fruits de ton esprit aux mille formes. »

Et de nouveau Prométhée s'obstina et il parla avec un ferme courage :

« Maître sublime! Toi qui conserves en ton trésor la joie de la terre, si bien qu'en dehors de ta grâce aucun bonheur n'est possible à un cœur humain!

« Peut-être connais-tu la légende qu'on raconte au pays des mortels. Il y avait un homme auprès duquel vinrent ses amis avec un cœur inquiet :

« Tu as une méchante femme, dirent-ils, et vois, elle t'entraînera à la mort et au péché. »

« Et l'homme sourit tranquillement : « Eh bien, soit à la mort et soit au péché! »

« Il en est de même pour moi et dans la joie et la peine, je ne puis me passer de la compagne que j'aime ». »

Et après avoir reçu cette réponse, l'ange salua et partit. Et lentement il s'en alla par l'étroite vallée, pas à pas, faisant halte parfois.

Et à l'issue de la gorge, il s'arrêta et attendit, comme celui qui espère être rappelé et croit au repentir tardif de son ami (1).

(1) Prometheus und Epimetheus, fragment traduit par M. Paul SEIPPEL.

Prométhée reste inflexible. C'est Épiméthée qui court se prosterner devant l'ange pour accepter, à la place de son frère, une âme façonnée pour recevoir la Loi. Dès lors, Épiméthée est le maître du monde, alors que Prométhée demeure seul dans une vie de souffrance et de solitude.

Cette œuvre, profondément pensée, nous révèle un esprit original qui sait allier la fantaisie à la gravité. Comme Puvis de Chavannes, Spitteler, après avoir observé, choisit ses matériaux dans le réel, les classe, afin de les faire servir ensuite à l'illustration de son idée plastique.

N'omettons pas, dans cette vaste production, de mentionner *Imago*, ce roman de la famille de *l'Education sentimentale*, où est formulée admirablement ce que Stendhal appelait la cristallisation en amour. C'est l'histoire de la femme aimée que l'on quitte pour la retrouver plus tard mère de famille et tout à fait quelconque. Le romancier d'*Imago* croit pourtant à la nécessité de conserver toute sa vie l'image pure (idée) de la première femme aimée.

Après un recueil de *Ballades*, voici l'épopée. Divisé en cinq parties, le poème *Printemps olympien* compte dix-huit mille vers iambiques, répartis en trente-trois chants. Le prologue est d'une ampleur magistrale. Arrachés à l'Erèbe par la volonté d'Anankè, les nouveaux dieux gagnent l'Olympe, pour, de là, régner sur la terre. Au cours de cette marche de victoire, la jeune troupe voit tomber dans l'abîme ses précédésseurs découronnés. Les triomphateurs contemplent un instant ce présage de malheur, reprennent leur chemin, et arrivent à terme. Dans l'Olympe fleuri, c'est alors le printemps de la nature et de la vie. Mais tout fuit et le jour se lèvera où les dieux actuels seront détrônés à leur tour.

Il ne faudrait pas croire que les dieux de Spitteler soient ceux de la mythologie grecque. *Le Printemps olympien* est loin d'être une imitation de l'antique. Le poète a laissé la froide allégorie pour s'intéresser à des types humains. Ainsi son Zeus, né pour commander, emploie tous les moyens, bons ou mauvais, pour arriver à ses fins. Sous des apparences séductrices, Héra est un vrai démon.

Apollon fait figure d'artiste sincère à côté de Poseïdon; qui lui sert de repoussoir. Le dieu de la mer est le charlatan, le fanfaron, une sorte de capitaine matamore.

Pour Spitteler, le monde est une création essentiellement belle de forme, mais viciée par nature. Le mal est sans remède, en raison de la dure loi qui régit l'humanité. Tel est le pessimisme compliqué que proclame le *Printemps olympien*.

* * *

Lorsqu'en novembre 1922 Spitteler vint à Genève, il nous lut une partie de son *Nouveau Prométhée* et récita, d'une voix douce, des poèmes dans lesquels le sentiment de la nature n'est rien moins qu'enchantement : aubes tendres que paillette la blanche gelée, vieux clochers dont les gais carillons tintinnabulent, crépuscules mouillés d'automne, silence des bois où perle la flûte du berger, bruit de la pluie sur les toits de zinc, chaleur du jour par les midis brûlants de l'amour et de la vie. Tout ce qui jouit, tout ce qui souffre, était pour lui matière à chanson.

C'était un aristocrate et un plastique. Une comparaison s'impose avec Puvis de Chavannes, auquel il ressemblait déjà physiquement. Tous deux sont des esprits hautains dont l'abord froid n'est qu'une armure pour mieux défendre le cœur. En Puvis de Chavannes, l'idée est toujours aussi pure que la forme. En Spitteler, la forme est peut-être plus achevée que l'idée. Aussi bien Spitteler n'est pas toujours inspiré par les actes les plus simples et les plus inconscients des hommes. La sensibilité du poète suisse est parfois trop réfléchie. Qui nous dit que le choix d'épithètes déjà consacrées par le paganisme — ceci n'est qu'un détail, mais qui a son importance — n'est pas venu entraver pour quelque chose l'expression directe du poète en la refroidissant? La charité, la pauvreté, l'humilité sont des vertus chrétiennes dont la présence nous touche devant des poèmes plastiques de Puvis de Chavannes. Ces qualités, un Spitteler paraît les avoir négligées. Il faut insister sur ce point, car — et ceci est étrange — voilà un poète épique moderne, créateur d'une nouvelle mythologie, que le christianisme n'a pas un seul instant

marqué ni arrêté. Et si Spitteler est, quant à la forme, un artiste aussi pur et harmonieux que Puvis, il se pourrait, quant au fond, qu'il ne suscitât pas une émotion aussi élevée que le maître du *Pauvre Pêcheur*.

Quoi qu'il en soit de ces observations, Carl Spitteler est, avant tout, un grand prêtre de la Beauté. D'inspiration classique, il ne fit jamais de concession à l'académisme. Par l'harmonie de sa composition, par la richesse de ses images, par la pureté de son vers, il a créé la plus vaste fresque poétique de l'Helvétie. Il a stylisé les montagnes et les habitants de son pays en mythes et en légendes. Sa vie fut celle d'un grand honnête homme. Il laisse derrière lui une œuvre solide qui est comme un défi de la noblesse à la bassesse de notre temps.

Et voici un tombeau creusé. Nous ne reverrons plus ce maître à face souriante, cet homme vainqueur des choses, dont une seule religion a toujours habité la pensée : celle de l'Art.

PIERRE COURTHION.

VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES

L'AVENIR DE LA SCIENCE SERA-T-IL BIENFAISANT?

Pour beaucoup, c'est un dogme que la science affranchira l'humanité, lui assurant le bien-être et le bonheur. Elle fera la vie agréable, aisée, exempte d'efforts. Déjà on lui doit beaucoup de conquêtes. La physique n'a-t-elle pas fourni les moteurs à vapeur, à explosion, l'automobile, l'avion, le chemin de fer, les paquebots, le téléphone et le télégraphe avec et sans fil, commodités authentiques dont on ne peut nier le prix? La médecine n'a-t-elle pas économisé quantité de vies humaines en découvrant les agents de tant de maladies et les moyens d'annuler leur nocivité, n'a-t-elle pas accru la durée de l'existence, et fait, sur beaucoup de points, reculer la mort? La chimie n'a-t-elle pas fourni une grande variété d'agents précieux, les anesthésiques, les antiseptiques, qui économisent la vie et la douleur? Que nous donneront demain ces sciences, et d'autres encore? On ne peut le prévoir. Mais si les progrès doivent continuer, et se montrer aussi rapides qu'au cours des cent cinquante dernières années, il est permis d'espérer beaucoup de choses. D'accord, répond M. Bertrand Russell, un mathématicien et philosophe éminent, dans un fort suggestif petit livre (*Icarus or of Science*, Kegan Paul, London), mais il ne faudrait pas s'emballer. Toutes les conquêtes dont se glorifie la science moderne ont eu un résultat : la création de l'industrialisme. Les sociétés sont devenues industrielles, surtout les plus avancées. Les autres emboîtent le pas plus ou moins vite.

Cet industrialisme tend à faire du monde une unité économique et c'est là le fait qui domine l'avenir de l'humanité. En attendant, il développe la compétition entre les diverses sociétés humaines. L'industrialisme moderne constitue une lutte entre nations pour deux choses : les matières premières et les marchés. Or, qui dit lutte est bien près de parler de guerre.

La science a révélé, elle a même créé la valeur des matières premières. Elle a donné un prix à mille choses qui, sans elle, ne comptaient pas ; avant tout au charbon, au pétrole, au fer, aux sources d'énergie, celles d'aujourd'hui, et bientôt à celles de demain. Or, ces choses, on ne se les procure pas en les ramassant à terre, n'importe où ; elles se tiennent en des gîtes localisés dont il faut s'assurer la possession ; et, pour se l'assurer, il faut la force. L'industrialisme pousse à consacrer plus d'énergie et de ressources à l'art de la guerre, et c'est pourquoi la science qui travaille aux arts de la paix, travaille tout autant à ceux de la guerre ; avec quel succès, nous le savons tous. Et nous attendons beaucoup mieux encore.

L'industrialisme a développé autre chose encore : l'organisation. Il n'est rémunérateur qu'à la condition d'être bien organisé pour la vente. Bon nombre d'industries sont organisées nationalement pour faire bloc. Évidemment, une besogne organisée, quelle qu'elle soit, est plus rémunératrice qu'une besogne non organisée. Et évidemment aussi, dit M. B. Russell, il va falloir beaucoup plus d'organisation qu'il n'y en a déjà, c'est-à-dire plus de dépendance, moins de libéralisme, plus de pouvoir gouvernemental.

Et ce pouvoir gouvernemental sera nécessairement du type de celui que peuvent souhaiter les maîtres des armements et des matières premières. Même si le monde devenait enfin une même unité économique, son gouvernement ne s'établirait que par la force et serait cruel et despotique au moins pour commencer. Après ? Évidemment B. Russell ne voit pas au delà : l'organisation universelle et le gouvernement mondial ne se montrent à lui que dans des brumes très lointaines. Et sans doute, il est dans le vrai. Tant de choses sont à démolir, et tant aussi à créer, d'ici là...

La partie de l'œuvre du philosophe anglais sur laquelle il sera le plus insisté ici est celle qui a trait au rôle que joueront les sciences anthropologiques dans l'élaboration de l'âge d'or de l'avenir. Il attend beaucoup de celles-ci, peut-être en partie parce qu'elles n'ont pas donné grand-chose jusqu'à présent.

Il en attend d'abord le contrôle de la natalité. Ce n'est point chose étonnante qu'un esprit philosophique attire l'attention sur le danger du surpeuplement. La population du globe s'est énormément accrue depuis un siècle ; déjà il y a des pays ayant un excédent, et le taux d'accroissement du rendement de l'agriculture ne suit pas celui de la population. Le monde marche vers un temps où nous serons trop sur cette terre, et il va de soi que cette pléthore déchaînera des guerres formidables, n'en déplaise aux prédicants du pacifisme ; d'autant plus formidables qu'il s'agira tout simplement de vie ou de mort. Ce qu'il y a de particulièrement redoutable, c'est que le nombre appartient de plus en plus aux races inférieures, et, dans les races supérieures, à l'élément le moins désirable de celles-ci. Le moment est proche où le globe ne nourrira plus cette population foisonnante, et dès lors le théoricien qu'est M. Russell estime qu'une limitation de la natalité s'imposera. Il va sans dire que nous lui laissons la responsabilité philosophique de sa théorie et que nous n'en exposons ici que le côté scientifique, mais à vrai dire cette limitation existe chez les peuples les plus civilisés ; elle gagne du terrain à peu près partout en Europe. Mais, dès lors, elle existe là où elle est le moins désirable, chez les races supérieures, et elle manque là où elle serait le plus nécessaire, chez les races inférieures. B. Russell pense que le moment viendra où la limitation de la natalité, loin d'être combattue par les gouvernements, sera imposée par eux ; surtout si l'on en venait à l'organisation du globe, au gouvernement mondial. En tout cas, il est probable que d'ici cinquante ou cent ans la population de la plupart des nations de race blanche sera devenue stationnaire, ce qui, d'ailleurs, fera la partie belle aux peuples de couleur. Mais il faut bien observer que si la limitation n'existe pas, générale, universelle, elle se fera fatalement non par diminution de naissances, mais par massacres d'adultes par les soins de la guerre et de la famine. Plus les hommes seront nombreux, plus ils seront près de leurs pièces, en ce qui concerne la nécessité fondamentale qui est de manger, plus aussi ils seront enclins à se disputer. A coup sûr dit Russell, l'opinion publique

et la pensée gouvernementale changeront beaucoup, en ce qui concerne la limitation de la natalité. Il va de soi que le point de vue, auquel on se place est non celui de la France par rapport à l'Allemagne, par exemple, mais celui de la terre entière, organisée. Et il va de soi aussi, toujours selon M. Russell, que la limitation de la natalité ne saurait être envisagée, et encouragée qu'autant qu'elle serait générale, universelle ; ceci est bien entendu. Et il faut bien le redire, cette limitation serait nécessaire surtout chez les races inférieures, et dans les parties les moins avancées des supérieures. Autrement, elle ne ferait que donner l'avantage à l'ignorance, à la stupidité, à la partie déchue des populations, ce qui serait tout l'opposé du résultat désirable.

A coup sûr, les eugénistes se feront entendre et réclameront qu'on les écoute, qu'on entre dans leurs vues. A coup sûr la société ne perdrait rien à ne pas voir naître tant de déchets qu'elle est par la suite obligée de nourrir et entretenir onéreusement, dépensant ainsi sans profit des sommes qui seraient beaucoup mieux employées à faciliter l'existence de sujets intelligents, travailleurs, énergiques, utiles à l'ensemble de la communauté. La procréation ne doit pas être libre, dit l'eugéniste ; les épileptiques, les tuberculeux, les alcooliques, les avérés ne devraient pas avoir le droit de créer une progéniture tarée dont on ne peut rien attendre de bon. En le leur enlevant, on accroîtrait l'intelligence et l'efficiences moyennes. L'eugéniste va plus loin : il voudrait que le soin de préparer la génération suivante fût exclusivement réservé, comme un honneur tout particulier, à une minorité d'élite, à une phalange soigneusement triée et sélectionnée de sujets exceptionnels par la santé physique, l'intelligence et la moralité. A première vue, l'idée paraît justifiée, et à coup sûr la sélection des procréateurs donne d'admirables résultats entre les mains des éleveurs et des horticulteurs. Mais l'homme n'est ni une plante ni un animal ; et s'il est animal, ce n'est qu'en partie. L'essentiel chez lui n'est pas l'élément purement animal. Chacun autour de soi peut voir des procréateurs en apparence choisis donner le jour à une progéniture

très médiocre, humainement parlant, au lieu que d'autres qui semblent animalement médiocres ont des enfants supérieurs au point de vue humain. Et puis qui décidera du type humain qu'il serait opportun de multiplier? Les fonctionnaires du gouvernement mondial? Mais ils seraient bien capables de chercher à élaborer une minorité dirigeante, et une majorité docile, servile et commode. Russell paraît concevoir des doutes à l'égard de la sagesse des fonctionnaires. Peut-être en a-t-il trop vu.

Il éprouve quelque scepticisme aussi à l'égard de l'efficacité des méthodes employées pour jauger l'intelligence. La psychologie peut rendre des services aux gouvernants. Déjà des psychologues en Amérique sont employés par les grandes affaires commerciales dans l'art de la réclame, c'est-à-dire dans la technique de l'art d'engendrer une croyance irrationnelle; peut-être pourront-ils, par leur habileté, persuader la démocratie que les gouvernants ont toute sagesse. Mais ce ne sera pas augmenter l'intelligence, loin de là. Et puis, il faudrait voir ce qu'indiquent les *tests* psychologiques de l'intelligence dont il a été fait beaucoup état durant la guerre. Assurément, ces *tests* peuvent renseigner sur l'intelligence moyenne, et aussi sur diverses aptitudes particulières. Ils peuvent indiquer que tel sujet a des facilités naturelles pour tel genre de besogne, et que tel autre est particulièrement disqualifié pour une autre. Mais qui ne sait que des sujets d'intelligence très moyenne et même inférieure se révèlent des maîtres dans des domaines spéciaux? On ne peut pas examiner les aptitudes possibles d'un sujet dans toutes les directions spéciales; on se contente de le jauger du point de vue scolaire.

En passant, Russell touche à une question qui n'est pas sans intérêt. Elle est soulevée par les récents progrès de la physiologie des glandes endocrines, ou glandes à sécrétion interne, dont Borden fut le premier à entrevoir l'importance, et dont, au temps présent, E. Gley a fait une étude pénétrante. Il est amplement démontré par des travaux fort variés, d'ordre expérimental, d'ordre clinique, que la sécrétion interne de diverses glandes, foie, thyroïde, surrénales, pancréas, hypophyse, pitui-

taire, etc., joue un rôle considérable dans le développement de l'organisme en général, et de diverses fonctions physiologiques et psychologiques. La suppression de telle de ces glandes provoque tels troubles ; son hypertrophie tels autres ; et il est possible de remédier à ceux-ci, par l'opothérapie, l'injection d'extraits d'organes, ou par la greffe des mêmes organes. Il est bien établi que divers symptômes, diverses maladies, sont dûs à un trouble ou à un autre des diverses glandes endocrines et parmi ces symptômes, il en est de psychologiques. On sait maintenant que des états psychiques variés et fâcheux sont sous la dépendance des troubles de ces glandes et on sait les améliorer par des injections ou des greffes appropriées. Par là on dispose de moyens d'agir sur la vie irrationnelle. Lugaro, il y a deux ans, a développé ce point de vue dans un curieux article de *Scientia*. Il n'est pas besoin de beaucoup d'imagination pour se représenter des possibilités variées : la mutation de personnages colères en personnages timides, d'anarchistes en conservateurs, et ainsi de suite. Et dans le sur-État de l'avenir, on utiliserait la méthode à développer chez l'élite dirigeante les dispositions au commandement ; chez la masse, les inclinations serviles. On voit sans peine, de la sorte, la société humaine transformée en une gigantesque fourmilière, composée de castes diverses artificiellement élaborées, ayant chacune sa fonction spéciale, et la mentalité voulue.

L'homme de la nature, nous le connaissons, nous savons ce qu'il peut donner à l'occasion en tous sens. Que donnera l'homme de l'art ? Évidemment cela dépendra du jugement des dirigeants.

La fantaisie de Bertrand Russell est amusante, à coup sûr. Mais il est loin d'en tirer des conclusions réjouissantes. Il n'est pas de ceux qui considèrent les progrès de la science comme constituant un bienfait sans mélange. La foi en la vertu de la science lui apparaît comme une illusion confortable dont il faut se défaire. A coup sûr la science a beaucoup fait pour la commodité, le confort, le bien-être matériel. Mais que n'a-t-elle pas fait pour le mal aussi ? Ce n'est pas qu'elle soit d'ailleurs mauvaise en

soi, mais on en fait un mauvais usage. La science permet aux détenteurs du pouvoir de satisfaire plus aisément leurs volontés, de s'imposer davantage; elle accroît leur puissance. Ce serait là chose excellente s'ils l'exerçaient dans le bon sens; chose exécrationnelle, s'ils l'exerçaient dans le mauvais. Mais quel est le bon sens, quel est le mauvais? Où est le bonheur, où le malheur, pour les hommes? La définition ne varie-t-elle pas selon le sujet? Chacun a là-dessus des idées très personnelles très différentes, et l'idéal de Pierre est le cauchemar de Paul.

En réalité, la science ne peut pas par elle-même donner le bonheur. Sans doute elle s'accompagne de la « joie de connaître », éloquemment contée par le géologue Pierre Termier, mais il ne s'agit là que d'un bonheur intellectuel. Elle ne pourrait toutefois beaucoup pour le bonheur tout court que si elle trouvait le moyen artificiel de développer la bonté. Si une glande existait dont la sécrétion interne développât l'amabilité, comme diraient les phrénologues, la bonté, l'altruisme, il faudrait que la science l'utilisât, la développât. L'âge d'or ferait son apparition...

Mais nous n'en sommes pas là. La science est beaucoup plus utilisée à faire le mal, à nuire, à gagner de l'argent, à développer la haine en lui fournissant plus de moyens de la satisfaire, qu'à autre chose. Elle donne aux communautés plus de puissance pour la satisfaction de leurs passions collectives, de leurs haines. Certains imaginent qu'à détruire les patries on diminuerait ces passions collectives; mais qui ne voit que ces passions internationales seraient — en vérité sont — aussitôt remplacées par des passions intra-nationales, haines de classe, et de groupes? Dès lors quel espoir fonder, avec Bertrand Russell, sur l'organisation du monde et sur le sur-État? Des inégalités existeront toujours; toujours il y aura des mécontents; toujours des animosités et des jalousies; toujours la guerre, par conséquent, semble-t-il, à l'avenir continuera le passé. A quoi a abouti l'empire romain? C'était pourtant un sur-État sur un petit pied.

Donc, à moins d'un imprévu extraordinaire, à moins que l'humanité, tout à coup, ne trouve son chemin de Damas, — et ce serait là une conversion collective bien

extraordinaire, — il faut bien voir ceci qu'au total la science, en augmentant la domination de l'homme sur la nature, l'a surtout enrichie d'armes destructives. Elle lui a donné des moyens plus variés, plus puissants et plus ingénieux de détruire. En favorisant le développement de l'industrialisme, qui est son œuvre, elle a, en même temps, multiplié les points vulnérables. Si bien que la guerre n'est plus l'affaire d'autrefois, se passant entre deux groupes d'hommes armés, mais une entreprise colossale, à laquelle participe toute la nation, les civils étant visés autant que les militaires, les usines, les manufactures, les richesses naturelles, même de l'autre côté du globe, autant que les forteresses jalonnant la frontière. Au fond, ce qui rend possible la guerre moderne, c'est une douzaine de savants ingénieux dont les découvertes, qui ne visaient nullement l'art militaire, ont permis la création d'armes et de procédés nouveaux et donné aussi un prix inestimable à des produits naturels variés. Assurément la science est bienfaisante en soi ; mais elle est malfaisante aussi, non par elle-même, mais par la puissance qu'elle donne à une humanité âpre, avide de jouissance et de pouvoir, à une humanité mauvaise... Il faut le reconnaître, nous ne sommes pas des animaux particulièrement bienveillants, et l'homme armé de la science fait l'effet d'un enfant pourvu d'une boîte d'allumettes, par tout le mal qu'il peut faire.

Dans le fond, toute la question est de savoir si le progrès existe, si la nature humaine peut être améliorée. Si nous pouvons devenir des anges, ou à peu près. Certains qui croient en être, évidemment à la façon dont ils reprennent et prêchent les autres, considèrent, ou plutôt font comme s'ils considéraient la transmutation possible. D'autres restent sceptiques. Ils ne voient pas que l'humanité prenne la bonne voie. Ce qu'ils voient encore, c'est que depuis un siècle la population du globe s'est énormément accrue, et que, tout compte fait, celui-ci ne paraît pas pouvoir continuer à se peupler ainsi. Malgré les progrès de la science, les ressources n'augmentent pas ; la superficie arable ne peut être beaucoup plus accrue, et les provisions n'augmentent pas dans la même proportion

que les ventres. La situation appellerait une organisation méthodique des affaires humaines, de l'exploitation, de la répartition des ressources existantes, de la création de ressources nouvelles aussi, et dans cette organisation la science aurait un rôle capital à jouer, comme aussi dans les remaniements qu'elle aurait à proposer successivement au cours du temps, du fait de ses propres progrès. Mais il faudrait une humanité plus éclairée, plus disciplinée, plus humaine et ce n'est pas la science qui peut la fournir, malgré les fantaisies permises à l'imagination. C'est la nature humaine qu'il faudrait pouvoir changer, et malgré les vertus des sécrétions internes et des greffes judicieusement choisies, on ne voit pas que la science puisse la modifier. Qu'on ne parle toutefois pas de la faillite de la science ; celle-ci n'a pas, elle n'a jamais eu à créer la vertu. Il ne faut pas déplacer les responsabilités, il le faut d'autant moins qu'en l'espèce, elles sont énormes.

HENRY DE VARIGNY.

CHRONIQUE PARISIENNE

MANŒUVRES ET COMBINAISONS

M. Briand monte à la tribune, et expose toutes les raisons que nous avons de maintenir notre ambassade au Vatican. Le lendemain, M. Herriot gravit à son tour les degrés, et donne aux francs-maçons de sa majorité quelques arguments de réunion publique. Ne nous demandons pas qui triomphera : c'est M. Herriot. Et l'on ne peut plus avoir d'espoir que dans le Sénat.

Le discours de M. Briand n'était pas mauvais. Encore que les moyens physiques de l'orateur fussent visiblement diminués, que la voix ait perdu son ampleur, et presque tout son charme, on écouta en silence une démonstration mal ordonnée, mais forte. Il sembla que quelques auditeurs étaient troublés. Si l'on eût voté aussitôt, peut-être le cabinet n'aurait pas remporté l'avantage.

Or, demandons-nous pourquoi le parlementaire le plus avisé de notre époque, pourquoi cet habile homme, si expert à choisir pour toutes ses démarches le temps opportun, a voulu parler au cours de la discussion générale, et non pas dans le débat limité à l'article 9. On ne peut trouver qu'une explication : c'est que la discussion générale n'est suivie d'aucun scrutin, et que, par conséquent, les discours qui la composent ne sont que des exposés de principes. M. Briand a attaqué la doctrine du ministère, en ayant soin que le ministère n'en pût souffrir. Parlant sur l'article même, il eût forcé la Chambre à prendre parti pour ou contre lui. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'a pas voulu mettre le cabinet dans l'embarras.

Voilà ce qu'est devenu le parlementarisme dans notre pays. Il n'est plus question de faire triompher des idées, mais de maintenir ou de renverser des hommes. Et, provisoirement, M. Briand ne veut pas renverser M. Herriot.

Comme cependant il est moralement contraint d'expri-

mer, sur l'affaire vaticane, un avis opposé à celui du président du Conseil, il fait entendre sa critique au moment où elle ne peut rencontrer de sanction. O grandeur, ô conviction puissante ! M. Briand est sûr que la suppression de l'ambassade est dangereuse pour la France. Il le dit, mais en prenant bien garde que son avis ne puisse avoir une valeur pratique. On ne pourra lui reprocher de s'être tu. C'est pour lui l'essentiel. Le reste ne le regarde pas.

Or, répétons-le, M. Briand et M. Loucheur sont les arbitres de la situation. S'ils veulent renverser le ministère, ils le peuvent, comme nous l'avons démontré après M. Édouard Soulier. Tous deux aperçoivent une faute énorme. Ils la supportent comme ils en ont supporté tant d'autres : ce sont eux les responsables. Mais, puisqu'ils se dérobent, qu'arrivera-t-il ? M. Herriot va-t-il durer, et continuer son action néfaste ? Oui, si les députés socialistes gardent leur liberté.

Un congrès du parti socialiste doit se réunir prochainement à Grenoble. On assure que la politique de soutien est désapprouvée par les militants. En ce cas, peuvent-ils donneront-ils à leurs parlementaires l'ordre de revenir à l'ancienne tactique, et de cesser de soutenir le gouvernement. Dès lors, il y aurait une scission, sans doute. Certains ne se soumettraient peut-être pas. Mais la majorité serait fortement entamée.

Faut-il dire que l'hypothèse nous semble très improbable ? On ne peut croire que les orateurs du Congrès, un René Blum, un Varenne, un Renaudel, aient la moindre peine à prouver à leurs ouailles que les socialistes exercent présentement le pouvoir par procuration ; qu'ils ne peuvent encore l'exercer directement ; et que, le ministère Herriot étant jeté bas, aucun autre ne se rencontrera plus pour leur assurer une part aussi belle que celle dont ils jouissent. Sur quoi, on se disputera un peu. Mais il y a de grandes chances pour que les habiles triomphent des purs, et que la politique de soutien soit finalement approuvée.

Néanmoins, attendons. Nous ne sommes plus au temps du petit père Combes. Et je ne crois pas que la France

soit disposée encore à subir les mœurs politiques d'avant-guerre. L'incapacité de M. Herriot éclate à tous les yeux. Il avait promis la vie moins chère, et le prix du pain monte chaque semaine. Il avait promis la paix, et nous voyons en Allemagne un ministère nationaliste. Il avait promis moins d'impôts, et les percepteurs préparent des feuilles aussi bien remplies que jamais. En revanche, il avait promis la suppression de l'ambassade au Vatican et il nous la donne. C'est sans doute plus aisé. L'ant-cléricalisme est fort bon marché cette semaine. Il est dommage que cette denrée ne figure pas à notre budget familial.

LOUIS LATZARUS.

LE CARNET DU LISEUR

ANATOLE FRANCE A LA BÉCHELLERIE. Propos et souvenirs. 1914-1924, par Marcel LE GOFF. — Parmi la demi-douzaine d'ouvrages que la mort d'Anatole France a déjà fait écrire sur sa vie publique et son existence intime, sur sa façon de travailler et son goût de ne rien faire, sur les idées politiques qu'il avait et sur celles dont prudemment il faisait étendard, sur la comédie enfin que joua et se joua à lui-même celui qui fut à la fois le plus sceptique de nos philosophes et le moins philosophe de nos sceptiques, le livre de M. Marcel Le Goff nous a paru le plus proche de la vérité.

M. Jean-Jacques Brousson, dont l'Anatole France en pantoufles a fait quelque peu scandale, nous a montré M. Bergeret à son paroxysme ; c'est, à chaque page, si l'on peut employer cette expression culinaire, du concentré d'Anatole France. Avec M. Marcel Le Goff nous voyons parfaitement la silhouette, nous suivons l'esprit ondoyant et l'âme innombrable du père de Tours, mais sans effort et sans malaise, car l'auteur a écrit ses souvenirs en témoin sans passion et jamais la pointe ne tourne au sarcasme. Anatole France vécut à la Béchellerie, près de Tours, du début de la guerre à sa mort. Il y eut sa petite cour et on allait l'y visiter comme Goethe à Weimar. C'est là que M. Le Goff fut présenté et c'est sous les traits d'un vieillard à l'esprit resté terriblement caustique qu'il nous le dépeint. Tous les sujets étaient traités aux réceptions du dimanche : la guerre, les femmes, l'existence du Christ, la politique, mais c'était surtout la guerre qui faisait naturellement le fond de la conversation. Sur ce point Anatole France se montra toujours fort prudent, car son antimilitarisme était fortement tempéré par le souci de son repos. Ce n'est qu'après l'armistice, quand l'état de siège ne fut plus qu'un souvenir, qu'il se livra à tous les débordements oratoires ou épidémiques qui devaient susciter la mascarade dont son enterrement donna le spectacle.

Le livre de M. Marcel Le Goff est extrêmement vivant parce qu'il est inégal et sans apprêt, et parce que l'auteur y est toujours sincère. On ne connaîtrait pas la vraie figure d'Anatole France si on ne l'avait pas lu.

J. L.

LA VIE FINANCIÈRE

N.-B. — Les nécessités de tirage de « la Revue hebdomadaire » nous obligent à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous plusieurs jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RESEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous les lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris (8^e).

LE FISC CONTRE LE PAYS

On va diminuer les impôts, mais c'est en Angleterre. Les contribuables français ont versé en 1924 plus de 27 milliards et demi au Trésor, soit 5 milliards de plus qu'en 1923 et le total des impôts perçus ne s'était élevé qu'à 17 milliards en 1922, à 15 milliards en 1921 et 13 milliards en 1920. Les plus-values sur les prévisions budgétaires dépassent 5 milliards. L'on pourrait donc croire que tout va pour le mieux dans le domaine fiscal, qu'il n'y a qu'à laisser fonctionner un système d'impôts qui donne de tels résultats. On veut bien, au contraire, nous aviser que l'effort a été insuffisant et qu'un tour de vis est encore nécessaire. Mais on proclame hautement qu'à partir de 1927 nos budgets iront en diminuant. Ce dégrèvera demain...

Il est vrai qu'à ce qu'on dit, les Anglais paieraient plus d'impôts que nous. Peut-être faudrait-il y regarder de près. Le budget de la Grande-Bretagne s'élève à près de 800 millions de livres sterling, soit quatre fois plus environ, qu'avant la guerre, époque où son budget, de 200 millions de livres sterling, était sensiblement égal à notre budget de 5 milliards. 800 millions de livres sterling, au cours moyen du change adopté par notre ministère des Finances pour les comparaisons de cette nature, soit 80 francs à la livre, cela ferait 64 milliards de francs. Mais ce n'est certainement pas le cours du change qui

peut servir de base à un calcul de ce genre, car l'effort fiscal d'un sujet britannique qui remet au fisc une livre sterling n'est pas égal, jusqu'ici, à celui d'un citoyen français « moyen » qui verserait 80 francs, le pouvoir d'achat de la livre n'équivaut pas à celui de 80 francs. Si nous admettons que les pouvoirs d'achat de la livre et de 25 francs (pair) étaient sensiblement équivalents en 1913, nous constatons, d'autre part, que les prix ont à peu près quadruplé en France, mais qu'ils n'ont pas tout à fait doublé en Angleterre, par conséquent, la parité des pouvoirs d'achat s'établirait à 55 francs environ pour une livre, et c'est à ce taux, au maximum, qu'il faut évaluer la livre si l'on veut comparer la charge fiscale d'un contribuable britannique à celle d'un contribuable français.

Dans ces conditions, la charge du budget britannique s'évalue normalement aux environs de 44 milliards de francs, et c'est cette évaluation qui permet de faire une comparaison utile, quoique approximative, entre les deux budgets. Le nôtre s'élevait primitivement à 32 milliards et demi, il atteindra sans doute 35 milliards après les accroissements de dépenses pour les fonctionnaires et il est à redouter qu'il tende bientôt vers 40 milliards.

Mais ce n'est pas tout : les revenus des deux pays ne sont pas égaux. Déjà avant la guerre, on admettait généralement que le total des revenus privés en Grande-Bretagne était presque double du total des revenus privés français. Les dernières évaluations mentionnées dans l'inventaire, qui montent à 4 milliards de livres, feraient, au même taux de 55 francs par livre, 240 millions de francs, chiffre encore presque double des revenus privés français, tels qu'ils paraissent pouvoir être approximativement mesurés aujourd'hui.

Il serait certes bien imprudent de vouloir faire, sur ce dernier point, des estimations rigoureuses. Mais, même en ne les tenant que pour grossièrement approximatives, il apparaît très clairement que l'effort fiscal du citoyen français va se trouver, dès à présent, supérieur, selon toute vraisemblance, à celui du citoyen britannique, et qu'il sera presque double, le jour prochain où il faudra

fournir à un budget de liquidation définitif des ressources fiscales permanentes, qui assurent son équilibre ! L'effort fiscal demandé à la France, eu égard aux pertes qu'elle a subies, à sa population, à sa richesse, va se trouver considérablement supérieur à celui du pays qui était jus- qu'ici, à juste titre, donné en exemple au monde entier !

Peut-être serait-il temps que l'État pensât sinon à res- treindre ses dépenses, du moins à ne pas les accroître. Or, vous savez dans quel cercle il se meut : qu'il donne une petite satisfaction aux fonctionnaires, par exemple, 500 francs à titre d'étrennes, et l'on ne nous a pas dit ce que ce cadeau représentait de centaines de millions, d'autres se présentent pour réclamer leur part. Nous ne sommes pas au bout des revendications. Et en atten- dant, le coût de la vie augmente.

PETIT COURRIER

H.-J... L... — Je ne crois pas à un relèvement actuel de cette valeur. Il semble, en effet, qu'on marche à grands pas vers une réorganisation financière, dont les actionnaires feront les frais bien entendu. Toutefois, le danger paraît limité à cette opération de police si rude.

PIERRE G..., A TOURS. — La Société « La Brière » vient d'entrer dans la période d'exploitation de son film qui passe déjà depuis quelques jours en province, ainsi qu'à Paris, au « Madeleine Cinéma ».

De l'avis des initiés, c'est un spectacle des plus émouvants en même temps qu'une œuvre d'art, et par conséquent appelé, sans aucun doute, au plus grand succès.

Aussi je vous conseille vivement de conserver vos titres ; je pense, du reste, pouvoir vous donner dans le courant de mars pro- chain de plus amples renseignements, quant aux résultats que la Société peut en attendre.

LÉON VIGNEAULT.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

34^e ANNÉE — JANVIER 1925

CONFÉRENCES DE LA SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES

Voltaire (I). Voltaire et la régence, par ANDRÉ BELLESSORT. 515

LITTÉRATURE, ART, VOYAGES, VARIÉTÉS

<i>Commentaires sur le Banquet de Platon</i> , par CHARLES-GUSTAVE AMIOT.....	35
<i>L'Homme et le mystère en Asie (IV) (fin)</i> , par FERDINAND OSSENDOWSKI.....	67
<i>Quelques jours à Milan</i> , par ROBERT DE TRAZ.....	131
<i>Les formes contemporaines du comique : Charlot</i> , par LUCIEN FABRE.....	147
<i>Qui était Tartufe et d'où venait-il?</i> par JACQUES ARNAVON..	215
<i>S'il y a une tradition en poésie française</i> , par ANDRÉ THÉRIVE.	277
<i>L'Art et les théories de M. Jules Romains</i> , par ROBERT DE RIBON.....	334
<i>Trois jours en Brière avec Alphonse de Châteaubriant</i> , par RENÉ JEANNE.....	352
<i>L'Héroïque destinée de Marie Lenéru</i> , par JEAN BALDE....	405
<i>Heures du Danube</i> , par CHARLES DU BOUSQUET.....	424
<i>Un témoignage sur la Russie</i> , par ***.....	579

ROMANS, NOUVELLES

<i>Echec et mat</i> , par BOUZINAC-CAMBON.....	51, 185, 310
<i>L'arrêt pendant l'orage</i> , par PAUL MORAND.....	171
<i>La Vivante</i> , par MARIE LENÉRU.....	417
<i>Fin d'un poème</i> , par PIERRE BOST.....	461
<i>Monsieur Laurent</i> , par GABRIEL GUILLAUME.....	547

POÉSIES

<i>La Bataille de la Marne (ode historique)</i> , par CHARLES MAURRAS.....	259
<i>Quelques poèmes inédits (traduits par Marie Dormoy)</i> , par MICHEL-ANGE.....	387
<i>Poèmes des Antilles</i> , par DANIEL THALY.....	458

HISTOIRE, POLITIQUE

<i>Madame de La Fayette et Madame</i> , par ÉMILE HENRIOT..	5
<i>La Vie de Samuel Johnson (1709-1784)</i> , par JULIEN GREEN.	17
<i>La Déception de l'Alsace. — Portrait de l'Alsacien</i> , par RAYMOND POSTAL.....	88
<i>La Créance anglaise sur la France et les réparations</i> , par WLADIMIR D'ORMESSON.....	173
<i>L'Œuvre de la régie franco-belge dans la Ruhr</i> , par le colonel ROMAIN.....	233
<i>A l'instar d'Ugolin</i> , par GEORGES MANDEL.....	299
<i>Journal des années 1849-1851</i> , par le comte RODOLPHE APPONYI.....	433, 596
<i>Le Pape, le gouvernement et la paix (A propos de l'ambassade auprès du Vatican)</i> , par WLADIMIR D'ORMESSON.....	474

CHRONIQUES

<i>A nos lecteurs</i> , par FRANÇOIS LE GRIX.....	101
CHRONIQUE PARISIENNE, par Louis Latzarus : <i>Bonne année! — M. Herriot contre la presse. — Dissolution? — M. Herriot veut subsister. — Manœuvres et combinaisons</i>	115, 246, 367, 497, 628
LA VIE LITTÉRAIRE : <i>Homicide par imprudence</i> , de M. Pierre Bost, par Bernard Barbey.....	241
<i>Avec les jeunes gens les plus graves</i> , par Robert de Saint-Jean.....	362
<i>Lettres de Pierre Loti à Mme Juliette Adam (1880-1922)</i> , par Jean d'Elbée.....	484
<i>Carl Spitteler</i> , par Pierre Courthion.....	611
LE THÉÂTRE, par Martial-Piéchaud : <i>Marlboroughs'en va-t-en guerre</i> , de M. Marcel Achard ; <i>le Fruit vert</i> , de MM. Jacques Théry et Régis Gignoux ; <i>la Reprise</i> , de M. Maurice Donnay ; <i>Chacun sa vérité</i> , de M. Luigi Pirandello. 107,	489
VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES : <i>L'avenir de la science sera-t-il bienfaisant?</i> par Henry de Varigny.....	619
<i>Le Carnet du lecteur</i> , par J.-L.....	120, 249, 374, 501, 631
LES REVUES FRANÇAISES.....	371
LA CURIOSITÉ, par Simon Arbellot : <i>De quelques vieux tableaux et autres bibelots</i>	500
LE BULLETIN FINANCIER, par Léon Vigneault :	122, 250
	376, 505, 632

Le Gérant : MAURICE DELAMAIN.

Les folies lectures pour l'enfance



LA
SEMAINE
DE
SUZETTE

JOURNAL DES PETITES FILLES
commencera une nouvelle année le Jeudi 5 février
en publiant :

DEUX GRANDS ROMANS ILLUSTRÉS
NAPOLÉONE, par JEAN ROSMER, LES ROYAUMES
DE LA REINE MARGUERITE, par A. BRUYÈRE.
LES NOUVELLES AVENTURES INÉDITES
DE BÉCASSINE AU PAYS BASQUE

Texte de L. CAUMÉRY

Illustrations en couleurs de J. PINCHON

MIQUE ET TRAC, ANIMAUX COMIQUES
Par l'humoriste Alain SAINT-OGAN
LE GRAND CONCOURS DES PROVERBES
avec 500 magnifiques prix

1^{er} prix : UNE BICYCLETTE Peugeot
POUR FILLETTE

NOUVELLES — CONTES — SAYNÈTES — VARIÉTÉS
JEUX — MODES DE POUPEE — PETIT COURRIER

La Semaine de Suzette fait les délices de toute petite fille entre huit et quatorze ans. Grâce à une collaboration de choix, elle sait tour à tour amuser, émouvoir et conseiller : contes et romans, poésies, comédies, travaux et jeux sont présentés avec une profusion de ravissantes illustrations en noir et en couleurs. La trivialité comme la mauvaise caricature en sont toujours soigneusement écartées.

La Semaine de Suzette est la publication enfantine de bon ton dans la jolie tradition de la famille française.

En vente partout chaque jeudi, le N° 25 centimes

Abonnement d'un an : FRANCE et COLONIES, 13 fr. — ÉTRANGER, 18 fr.

BULLETIN D'ABONNEMENT

MM. GAUTIER ET LANGUEREAU, Directeurs
55, Quai des Grands-Augustins — PARIS

Veillez établir un abonnement d'un an à LA SEMAINE DE SUZETTE
aux nom et adresse ci-dessous :

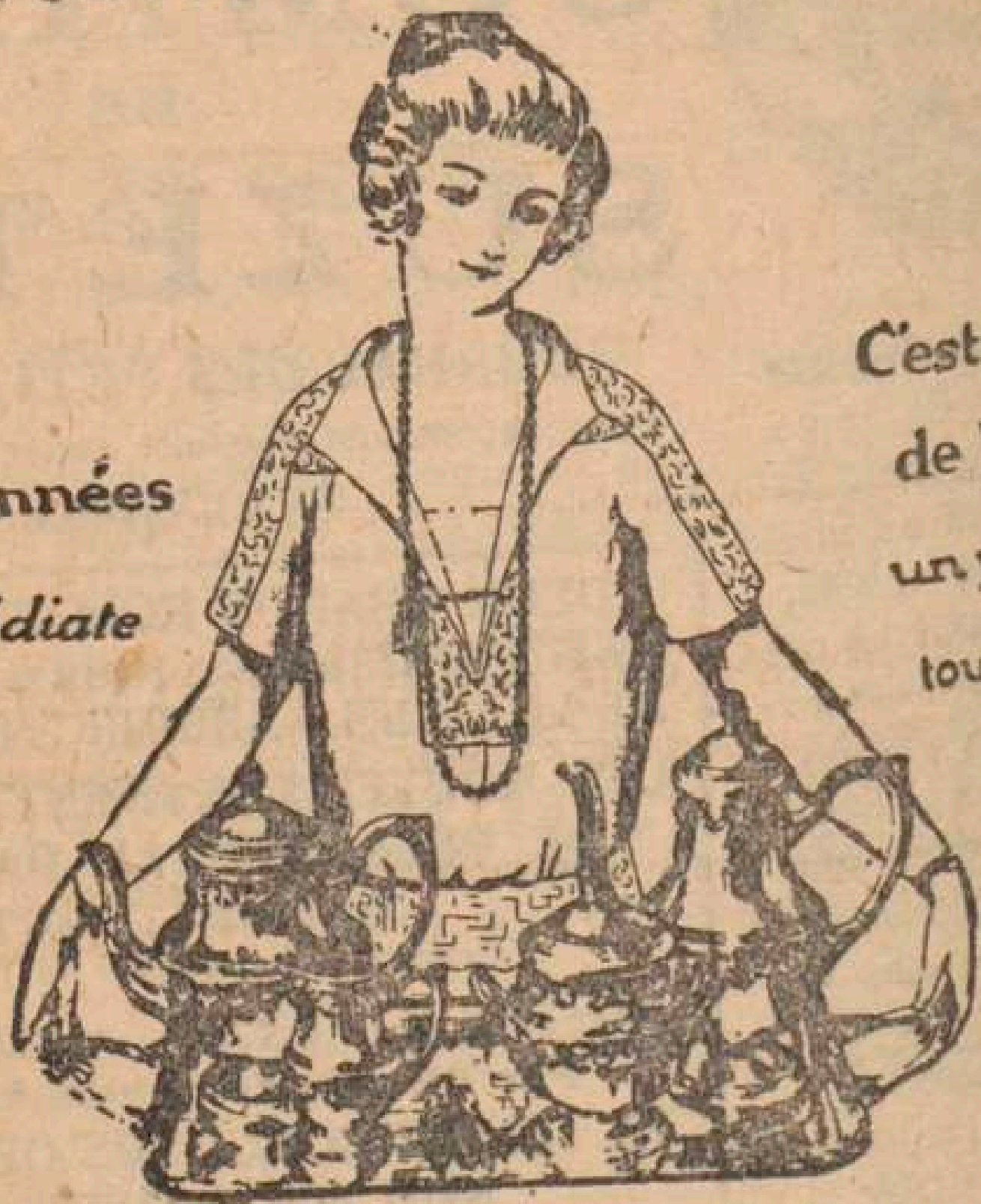
M

SIGNATURE :

Ci-joint le montant de l'abonnement en mandat (ou bon de poste, ou
chèque sur Paris). FRANCE et COLONIES, 13 francs; ÉTRANGER, 18 francs.

C'est très chic de donner un thé!
possédez donc ce somptueux
Service d'Orfèvrerie

garantie 20 années
livraison immédiate



C'est le trésor
de la famille;
un placement sûr
toujours réalisable

payable **1^{fr} 50** par jour

Établ^{ts} C. A. M. P. 1, Rue Borda, Paris (3^e)

notice explicative
envoyée franco

Emboîtages de la "REVUE HEBDOMADAIRE"

LA REVUE HEBDOMADAIRE livre ses emboîtages aux
conditions suivantes :

2 francs pris aux bureaux — 2 fr. 25 franco
20 francs par abonnement annuel (envoi mensuel).

OFFICIERS MINISTÉRIELS

S'adresser au **Répertoire foncier**
14, rue Cadet, Paris

Maison à Paris **AVENUE NIEL, 25.** Cont^{ce} 291 m. 64.
Rev. : 66 125^f 90.
M. à pr. 600 000 fr. A adj. Ch. not. Paris, 3 février 1925.
M^e Blanchet, notaire, 11, rue de Beaujolais.

2 MAISONS à Paris. 1^o r. Myrrha, 10; 2^o passage
du Génie, 17. C^{ces} 356 et 260^m. R. v. br.
13 211^f et 7 375^f. M. à p. 100 000^f et 70 000^f. Adj^{on} Ch. Not.
10 février. S'ad. M^e Bauby, not., 33, r. de la Chapelle.

Pour **AVOIR** de **BELLES** et **BONNES DENTS**
SERVEZ-VOUS TOUS LES JOURS DU

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique, 31, Pharmacie, 12, B^o Bonne-Nouvelle, Paris

SANIOR

LE DÉSINFECTANT

LE MEILLEUR

LE PLUS PRATIQUE

LE MOINS CHER

Échant. contre 1 fr. de timbres en se recommand^t de "la Revue hebdomadaire".

LE MONNIER, 16, rue Saint-Augustin — PARIS (II^e)

BON

de **50 centimes**

Valable jusqu'au 1^{er} Février 1926

Pour l'emploi de ce bon, voir
le Catalogue spécial

BON

de **50 centimes**

Valable jusqu'au 1^{er} Février 1926

Pour l'emploi de ce bon, voir
le Catalogue spécial

1 ECHANTILLON CHARMÉ DE FRANCE

— PARFUM EXQUIS
de E. COUDRAY est offert à tout acheteur du célèbre SAVON FRANCE HYGIÈNE
incomparable pour l'épiderme. Le pain : 2 francs. — EN VENTE PARTOUT
348, rue Saint-Honoré — PARIS

VENTE ET ACHAT DE LIVRES D'OCCASION EN TOUS GENRES
LITTÉRATURE, HISTOIRE, SCIENCES, VOYAGES, etc...
Catalogue mensuel envoyé gratuitement. CYRNOS, 27, rue Gioffredo, NICE
Achat de livres à domicile dans toute la France

LATIN par correspondance inédit. ECA, SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (Seine-et-Oise)

L'ÉDUCATION PHYSIQUE

Président du Comité de rédaction : **Georges HÉBERT**
Ancien lieutenant de vaisseau — Ancien directeur du Collège d'athlètes de Reims

La seule Revue d'éducation physique, scientifique et critique
paraissant en France — Le meilleur guide de la santé à
tous les âges, pour l'homme, pour la femme et pour l'enfant

Paraît 10 fois par an et donne dans chaque numéro — soigneusement illustré —
des articles critiques, pédagogiques, historiques, littéraires, des études sur le
tourisme, la vie sportive, la vie physique coloniale, l'hygiène, etc... des conseils
:: :: :: pratiques par des collaborateurs les plus qualifiés :: :: ::

La « revue des articles » sur l'éducation physique paraissant dans les journaux et magazines
:: :: :: français et étrangers constitue une véritable encyclopédie :: :: ::

Le numéro : 2 francs

ABONNEMENT D'UN AN : France et Colonies, 15 fr. ; Étranger, 20 fr.
9, Boulevard des Italiens - PARIS — Téléphone : Central 57-33

L'Éducation physique répond à toutes les questions posées par ses lecteurs

Envoi d'un spécimen gratuit sur demande

LE SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ
DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

N^o Série (21^e Année) N^o 5

31 Janvier 1925

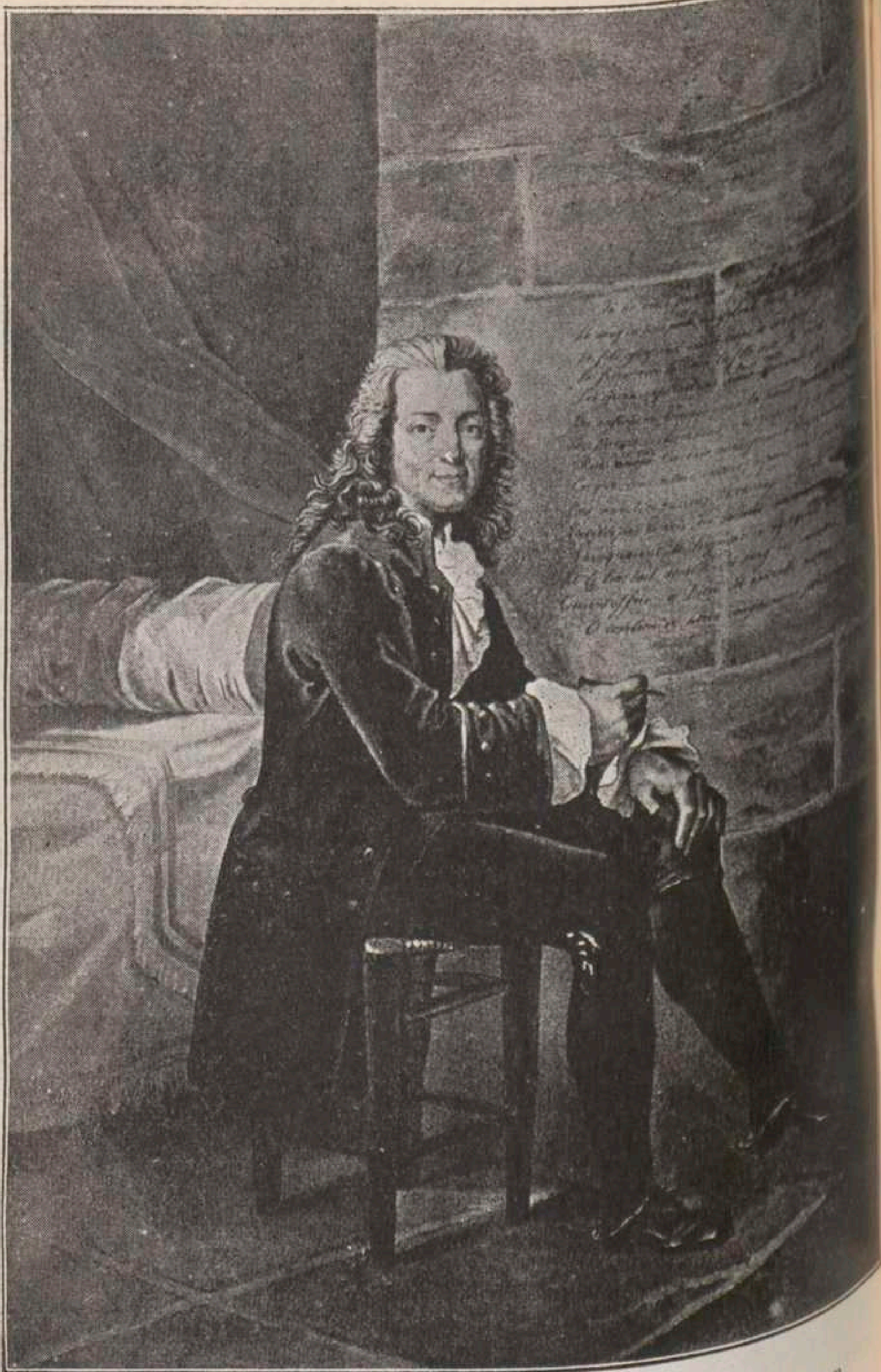


30832. — Voltaire d'après un portrait original (auteur inconnu.)

(Cabinet des Estampes.)

M. André Bellessort a donné, le mercredi 21 janvier, à la salle de la Société de Géographie, la première leçon de son cours de « la Société des Conférences » sur *Voltaire*. Nous la donnons aujourd'hui.

VOLTAIRE



30833. — Voltaire à la Bastille composant la « Henriade »
(gravure anonyme).

(Cabinet des Estampes.)

VOLTAIRE



NINON DE LENCLOS.

30834. — Ninon de Lenclos, d'après le tableau original appartenant
au comte Spencer, gravé par E. Scriven.

Cabinet des Estampes.)

LA POLITIQUE

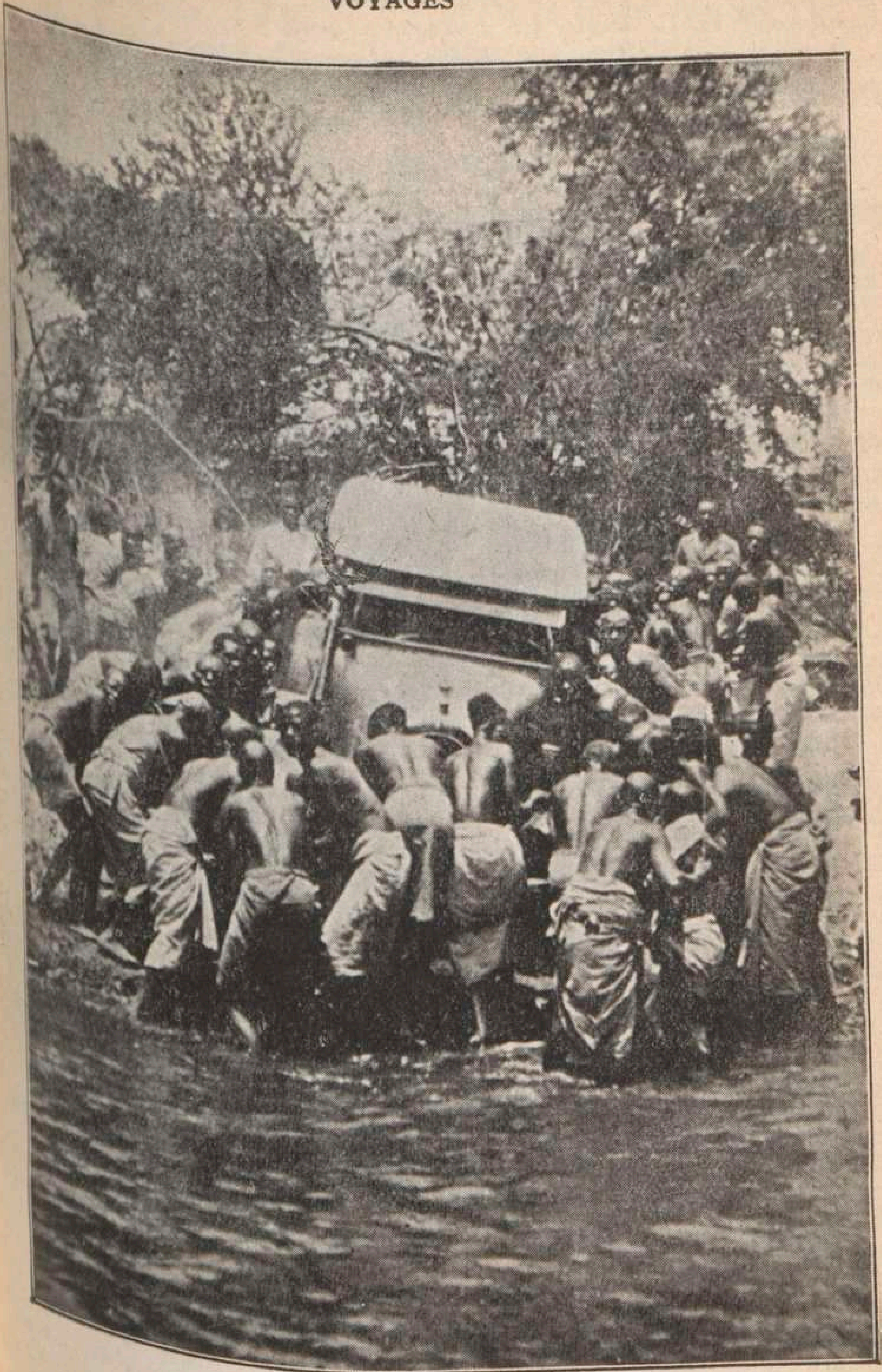


(Photo Meurisse)

30835. — M. Louis Marin.

Le député de Meurthe-et-Moselle a réalisé le paradoxe de faire l'union à la Chambre
les socialistes exceptés, avec son discours sur les dettes interalliées. La majorité en
a pourtant refusé l'affichage.

VOYAGES



30836. — Le tourisme automobile au Centre africain.

(Photo Meurisse.)

Les nègres au secours du moteur.

LES LETTRES



SOCIÉTÉ DES CONFÉRENCES

Salle de la Société de Géographie, 184, Boulevard Saint-Germain

1925

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

Tél. : Fleurus 54-62

Les MERCREDIS et VENDREDIS

2 h. 1/2 très précises

Les Mercredis à 2 h. 1/2

I. VOLTAIRE par M. André BELLESSORT

- | | | | |
|------------|--|-------------|---|
| 4 Février. | III. Le Théâtre de Voltaire : Zaire, Mahomet, Tan-crède. | 25 Février. | VI. Voltaire historien : L'Essai sur les Mœurs et le Siècle de Louis XIV |
| 11 — | IV. Voltaire amoureux et courtisan : Madame du Châtelet. | 4 Mars. | VII. Les Romans de Voltaire : Zadig, Candide, l'Ingénu, la Princesse de Babylone. |
| 18 — | V. Voltaire chez le roi de Prusse. | 11 — | VIII. Le malin vieillard de Ferney. |
| 18 Mars. | IX. L'esprit de Voltaire et l'esprit voltairien. | 25 Mars. | X. L'Apothéose. |

II. CHOSES D'AUJOURD'HUI

(Les Vendredis à 2 h. 1/2)

- | | | | |
|------------|--|------------|---|
| 23 Janvier | I. M. Alexandre MILLERAND, de l'Institut : Souvenirs d'Alsace et de Lorraine. | 6 Février | III. M. Charles BENOIST, de l'Institut, Ministre de France : La France et le Vatican. |
| 30 Janvier | II. M. Édouard ESTAUNIÉ, de l'Académie française : Le Roman est-il en danger ? | 13 Février | IV. M. Louis MADELIN, Député des Vosges : Ce qu'un historien peut apprendre à la Chambre. |
| 20 Février | V. M. Camille BELLAIGUE : Gabriel Fauré (avec exemples au piano). | | |

III. DELACROIX

Par M. Louis GILLET

(Les Vendredis à 2 h. 1/2, avec projections)

- | | | | |
|-------------|---|----------|--|
| 27 Février. | I. La Jeunesse de Delacroix ; David et Géricault ; le Louvre de l'Empire. | 20 Mars. | IV. Le Classicisme de Delacroix ; la Décoration du Palais-Bourbon, de l'Hôtel de Ville et de la Chambre des Pairs. |
| 5 Mars. | II. Voyage en Angleterre ; la Querelle romantique. | 27 Mars. | V. La Chapelle des Saints-Anges et le Testament de Delacroix. |
| 13 Mars. | III. Delacroix au Maroc : les Croisés à Constantinople. | | |

Ces Conférences paraîtront à la Revue hebdomadaire qui s'est assuré le droit exclusif de publication.

Abonnement : VOLTAIRE : 60 fr. — CHOSES D'AUJOURD'HUI : 30 fr. — DELACROIX : 30 fr. — Pour les trois séries : 100 fr. — Une entrée : 6 fr.

On trouve des cartes d'abonnement numérotées et des cartes d'entrée pour une séance : 184, boulevard Saint-Germain.

EN VENTE le

BOTTIN MONDAIN

= 1925 =

le seul complet des Annuaire de ce genre
Renseigne sur tout ! Se trouve partout

= Extrait de la table des matières : =

Adresses de la Haute Société (par noms et par rues);
Le Commerce de Luxe; La Musique et les Théâtres; Tous
les Sports; Chapitre complet du Tourisme; Plans des arron-
dissements; Les Expositions, les Musées, les Monuments, etc.

∴ ∴ ∴ PRIX DE VENTE ∴ ∴

<i>Reliure Commerciale :</i>	<i>Reliure de Luxe :</i>
Livré à Paris.. .. 20 fr.	Livré à Paris. 27 fr.
Expédié en Province.. 22 fr.	Expédié en Province.. 29 fr.
— à l'Étranger. 26 fr.	— à l'Étranger.. 34 fr.

En vente : 19, rue de l'Université (VII^e)

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

TÉLÉPHONE : FLEURUS 31-87, 54-95, 54-96
R. C. Seine 54135